

Arm.

29

Palc.

C

N.

63

Inv.no

168





Table XXV - 19 -

596773

ANÉCDOTES

ORIENTALES,

SECONDE PARTIE,

*CONTENANT les Rois de Perse, de la
Dynastie des Sophis, les Mogols ou
Empereurs de l'Indoustan, & les
Sultans Turcs de la famille Ottomane,
depuis la fondation de ces grands
Empires jusqu'à nos jours.*

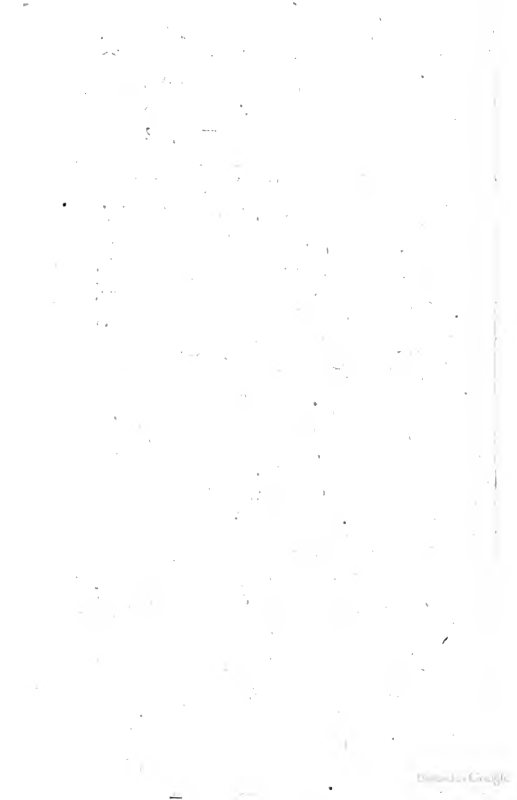


A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
des Mathurins, hôtel de Clugny.

M D C C L X X I I I .

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





ANECDOTES ORIENTALES.

SECONDE PARTIE.

LES SCHAHS * ou SOPHIS DE PERSE.
INTRODUCTION.



VOIQUE l'élévation des Séfiés, ou Sophis, sur le trône de Perse, soit, comme presque tous les événemens de ce genre, l'ouvrage du fanatisme & de

* Une fois pour toutes, nous avertissons le lecteur que la lettre *h* chez les Orientaux a sa prononciation particulière, qui revient à notre *k* prononcé doucement & du gosier. C'est pour rendre à peu près ce son, que nous écrivons la lettre *h* précédée d'un *c*, comme dans les mots Schah, Scheik, &c. au lieu de Shah, Sheik, &c.

An. Orient. *Partie II.*

A

l'ambition ; cependant on lit avec quelque plaisir , qu'un trait généreux d'humanité avoit depuis long-tems disposé les esprits en faveur de cette famille. Lorsque le fameux Tamerlan entra dans la Perse , après avoir vaincu Bajazet , sultan des Turcs , il emmena avec lui un grand nombre de captifs de différentes familles de Caramanie. Il attendoit , suivant une coutume assez en usage chez les Orientaux , quelque jour de fête pour les faire mettre à mort. Scheik-Sefié * , que nous prononçons Sophi , personnage recommandable par la régularité de sa conduite , vivoit alors à Ardevil ou Ardebil , ville considérable de la Perse , dans l'Adherbidgiane : tout le pays le respectoit infiniment à cause de sa vertu ; on le regardoit comme un saint. Tamerlan , qui venoit se reposer quelques jours dans cette ville , instruit de la grande réputation de

* Le mot Scheik , ou Sheik , ou Cheik , est arabe , & signifie proprement *vieillard* Les Orientaux le mettent par honneur devant les noms de leurs prêtres , religieux , hermites , docteurs & fameux dévots.

Sophi, lui rendit visite plusieurs fois, & le pressa, en partant, de lui demander quelque chose qui lui fût agréable. Scheik-Sophi n'ignoroit pas la résolution du prince Tartare, à l'égard des malheureux esclaves qu'il traînoit à sa suite, & qui, suivant Bizarus *, montoient à trente mille : il le pria de leur accorder au moins la vie. Tamerlan, non-seulement y consentit, mais même il lui fit présent de ces esclaves pour en disposer comme il voudroit. Scheik-Sophi les pourvut le mieux qu'il put d'habits & d'argent, & les renvoya libres chez eux. Cet acte de générosité lui attira un grand crédit chez les nations voisines ; tous ces esclaves, après avoir porté dans leurs familles la joie inattendue de leur retour, en revenoient de tems en tems avec des présens, pour témoigner leur reconnoissance à leur bienfaiteur. Leurs descendans firent la même chose à l'égard de ceux de Scheik-Sophi ; ce qui, joint à la vie exemplaire & sainte qu'ils affectoient de mener, leur attira un

* *Rerum Persicarum Historia.*

si grand nombre de partisans, que plusieurs des rois de Perse, successeurs de Tamerlan, en prirent ombrage. Le plus connu de ces descendans est Haydar, qui, réformateur de la doctrine de Mahomet, & partisan déclaré de la maison d'Ali, assuroit que, hors de la secte de ce dernier, on ne pouvoit se flatter d'entrer dans le paradis. Sa naissance & la considération dont il jouissoit, lui procurerent l'avantage d'épouser Marthe, fille d'Azembek, que nous appelons Ussum-Cassan, qui, de gouverneur de l'Arménie, s'étoit fait reconnoître roi de Perse. Après quelques révolutions arrivées dans ce royaume, Rostam, qui se trouvoit sur le trône, craignant la grande considération dont jouissoit Haydar, le fit assassiner. Presque toute sa famille fut enveloppée dans cet indigne traitement. Quelques auteurs assurent cependant que, de trois enfans que laissoit Haydar, les deux aînés se sauvèrent, l'un à Alep, en Syrie, l'autre dans l'Asie Mineure. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plus jeune, appelé Ismaël, fut soustrait à ce danger par des amis de son

pere, qui le transporterent jusqu'en Hyrcanie, sur les bords de la Mer Caspienne.

Ismaël fut élevé dans les principes de la secte d'Haydar, où il se conduisit avec la même simplicité, la même apparence de zèle pour la religion, &, comme lui, parvint à se faire un parti considérable, Sa doctrine avoit gagné les peuples; sa bonne mine, son courage; l'idée de se faire un sort meilleur à la faveur d'une révolution, ne firent pas moins d'effet sur l'esprit d'un grand nombre de gens riches & de très-bonne famille. Ismaël voyoit ces dispositions, & tâchoit d'en profiter. On rapportoit même que son pere avoit annoncé que ce fils devoit être un grand prophète & un grand conquérant. Ses premieres démarches furent pour reprendre en Arménie des terres qui avoient appartenu à Ussum-Cassan, pere de sa mere. Pirchalim, ami de son pere, & qui avoit pris soin de son enfance, lui fournit tous les secours qui dépendoient de lui.

Le succès seconda bien son espérance. Le bruit de ses premiers exploits rendit

son nom célèbre ; & le butin que le soldat avoit fait sous son commandement , fut un appât pour le petit peuple des contrées voisines : de tous côtés on accourut se ranger sous ses drapeaux. Ce fut alors qu'avec une armée considérable , il ne se borna plus à l'attaque des châteaux ou de quelques villes ; il porta ses vues jusques sur la capitale & sur l'empire. La cour étoit à Tauris , mais dans le trouble d'une guerre civile. A son approche , le roi Alvand sortit de la ville ; & , ayant essayé de soutenir son droit les armes à la main , il périt dans une bataille. Son frere Morad-Khan , qui avoit levé des troupes , ne fut guères plus heureux ; battu près de Tauris , poursuivi en Cappadoce , & défait près de Babylone , il se retira en Egypte , & ne reparut plus en Perse.





I S M A E L I,
Premier Schah ou Sophi de Perse.

❧ [1500.] ❧

LA premiere année du règne d'Ismaël est fixée à l'an 1499, & la défaite entiere de Morad-Khan à l'an 1500. Toute la Perse reconnut alors la puissance du vainqueur : il la fit aimer par sa conduite envers les Persans, & se fit craindre par ses succès contre ses ennemis.

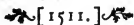
Pendant qu'il s'affermissoit sur le trône, un certain Tékel, secrétaire de Scheik-Haydar, &, selon lui, descendant des anciens rois Sassanides, s'étoit établi dans l'Arménie Mineure, auprès de l'anti-Taurus. La beauté de l'air de ce pays, arrosé d'excellentes eaux, & rempli d'arbres fruitiers de toute espece, le fixa dans ce canton. Il sembloit vouloir y vivre ignoré, ne songeant qu'à son salut ; mais sa réputation de sainteté se répandit d'abord aux environs, puis assez loin, en sorte que presque toute l'Arménie mineure embrassa la doctrine d'Haydar, prêchée par Tékel. De simple apôtre de la foi d'Ali, il en-

A iv

treprit de se faire souverain, & de gouverner les biens comme les consciences. Pour y réussir, il leva des troupes, & fit des courses avec assez de succès sur les terres des Turcs de la Natolie.

Ces projets, & la conduite de Tékél, ne furent pas ignorés d'Ismaël, qui, craignant les Turcs, & ne desirant rien tant que de les voir occupés dans leur pays, envoya des especes d'ambassadeurs pour les exhorter à suivre la doctrine d'Ali, perfectionnée par Haydar, & prêchée par un de ses plus saints disciples. De son côté, Tékél, pour s'attacher sans doute le nouveau roi de Perse, avoit fait prendre à ses troupes une bande d'étoffe rouge autour de leur turban; c'étoit à peu près la coëffure que portoient les Turcomans, qui avoient aidé Ismaël à monter sur le trône; & lui-même en avoit fait une espece de bonnet, qui, sans être propre à la royauté, ne laissoit pas de se placer sur la tête du roi, le jour que, lui ceignant le cimenterre, on le reconnoissoit pour le souverain de tout l'Empire. Cette coëffure se nomme *Tage*. Mais les habitans de la Natolie, qui éprouvoient les fureurs des troupes de Tékél, s'imaginèrent que cette étoffe rouge n'étoit qu'un emblème de leur ardeur à répandre le sang: les hommes, la coëffure leur de-

vinrent également odieux ; ils ne les désignèrent plus que par le nom de têtes rouges , ou Kizilbaschs , & les Turcs s'en servent même aujourd'hui , lorsqu'ils veulent parler des Persans avec quelque mépris. D'ailleurs , Tékel se soutint assez long-tems contre les troupes de Bajazet ; & ce ne fut qu'après plusieurs combats , & faute de secours de la part d'Ismaël , qu'il fut obligé de quitter absolument la Natolie , où il s'en étoit peu fallu qu'il ne donnât la loi aux Turcs , & ne les forçât de recevoir la doctrine d'Ali , pour laquelle ils montrent aujourd'hui tant d'horreur.



Ismaël , depuis son avènement au trône , n'avoit pas laissé languir le courage de ses troupes. Il s'étoit emparé successivement des provinces de Fars ou Farfistan , qui est la Perse proprement dite , du Kerman , de l'Iraque Arabique , de l'Iraque Persique , du Schirvan , du Khufistan & de plusieurs autres. Cette année , il tourna ses armes victorieuses contre le Khorassan & le Maouarennaar , où régnoient des princes Tartares de la famille de Tamerlan. Il remporta plusieurs victoires , & réunit ces vastes pays à la couronne de Perse dont ils avoient été démembrés.

❧ [1514.] ❧

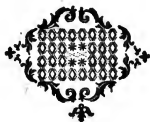
La fortune ne fut pas aussi favorable au monarque Persan dans les guerres contre les Turcs, qu'elle l'avoit été dans ses autres expéditions. Sélim I, sultan des Ottomans, non moins ambitieux qu'Ismaël, vint fondre tout-à-coup sur les états de ce prince, & lui prit plusieurs places importantes. Le Sophi se hâta de rassembler ses forces, & marcha contre les Turcs. Il leur livra bataille dans les plaines de Caldiran; mais il fut défait avec perte de cinq mille hommes, & contraint de chercher son salut dans la fuite. Sélim le poursuivit jusqu'à Tauris, capitale de l'Adherbidgiane, qu'il emporta d'assaut, & dont il abandonna le pillage à ses troupes.

❧ [1515.] ❧

Cette année & les suivantes furent encore plus malheureuses pour Ismaël, qui perdit successivement plusieurs provinces, entre le Diarbek ou l'ancienne Mésopotamie. Il est à présumer qu'il eût fait de plus grandes pertes encore, si la passion des conquêtes n'eût emporté le prince Turc en Egypte, qu'il soumit à l'empire du Croissant.

[1525.]

L'histoire ne nous apprend plus rien d'Ismaël jusqu'à sa mort. Malgré les revers qu'il essuya dans la guerre contre les Turcs, il conserva la réputation qu'il s'étoit acquise d'un des plus grands rois qui aient jamais paru dans l'Orient. Par respect pour le chef de sa famille, il prit le nom de Sophi, que ses successeurs ont continué de porter. Il laissoit quatre fils, Schah-Tahmas, Elias-Mirza, Saïn-Mirza & Bahram-Mirza. L'aîné fut l'héritier de sa couronne.





SCHAH TAHMAS I.

[1525.]

CE prince avoit été désigné par son pere pour lui succéder ; & même , pour prévenir les troubles que pourroit entraîner toute prétention au trône , il avoit , avant de mourir , assigné des apanages considérables aux trois autres princes. Tahmas n'eut point , pendant long-tems , de guerres bien importantes à soutenir au dehors. Il occupa ses armées à contenir les Tartares Uzbecks , qui , s'étant emparés du Kharisme & de la grande Bukharie , faisoient de fréquentes incursions dans le Khorassan & dans les provinces septentrionales de la Perse.

[1534.]

Dès l'année précédente , Soliman II , empereur des Turcs , avoit déclaré la guerre aux Persans , & chargé ses généraux de les chasser de l'Arménie & du Diarbek. Tahmas s'étant hâté de marcher à la défense de ses frontieres , il avoit fait échouer les desseins des ennemis sur Bagdad , l'ancienne Babylone ; mais il n'avoit

pu les empêcher de prendre Van, en Arménie. Il fut encore plus malheureux cette campagne, dans le cours de laquelle il perdit Tauris, Sultanie, Bagdad, & quantité d'autres places moins considérables.

—[1535.]—

Un accident imprévu délivre le Sophi de la présence des Ottomans. Le Grand-Seigneur, ayant passé l'hiver en Perse, se dispoisoit à faire de nouveaux efforts. Etant aux environs de Sultanie, au mois de Mars, il fut surpris par un des plus furieux orages dont il soit fait mention dans l'histoire. Toutes les tentes furent renversées, la plus grande partie des bestiaux & des chameaux périrent; les neiges tomboient de toutes parts de dessus les montagnes voisines; la confusion fut d'autant plus grande, que cet accident arriva la nuit; & il paroissoit si peu naturel, que l'on accusa les magiciens d'en être les auteurs. On trouve dans des Annales Turques, que tout ce désordre fut causé par le débordement d'un fleuve.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'armée Ottomane, craignant que les Persans ne profitassent du trouble & de la confusion qui régnoient dans le camp, se retira promptement vers le Curdistan. La faim & le froid avoient emporté la moi-

tié des troupes ; elles furent attaquées dans leur retraite , & taillées en pièces par l'armée Perfane. Cette guerre, quoiqu'elle eût procuré deux provinces aux Turcs, fut réellement si malheureuse pour eux, qu'à son retour Soliman fit mourir Ibrahim-Pacha, qui l'avoit conseillée.

✂[1548.]✂

La guerre se renouvelle entre les Turcs & les Persans. Les premiers avoient pris les armes en faveur d'El-Cassem ou Helcas, un des principaux seigneurs de la cour de Perse, à qui Tähmas avoit donné quelques sujets de mécontentement. Les uns & les autres en vinrent aux mains à quelques lieues de Van, & la victoire se déclara pour les Turcs. El-Cassem fut chargé de la poursuite des fuyards. Il pénétra, par des chemins détournés, jusqu'à la capitale de la Perse, & enleva le trésor royal, sans avoir couru le moindre danger. Malgré ce double avantage, les Turcs étoient assez mécontents de la guerre. El-Cassem s'en aperçut ; & , craignant pour sa personne, il se retira chez un prince Curde, qui le livra bientôt après à Tahmas. Ce monarque le fit d'abord mettre dans une étroite prison, puis lui fit donner la mort. On sçait peu de chose de la suite du règne du Tahmas, jusqu'en 1576

qu'il mourut empoisonné, dit-on, par une de ses femmes. Grand guerrier & bon politique, il ternissoit l'éclat de ses talens par un penchant horrible à la cruauté, & par une avidité insatiable du bien de ses sujets. En mourant, il nomma pour lui succéder, Haïdar, le troisieme de ses fils, qu'il aimoit tendrement, & qu'il avoit déjà revêtu de la charge de lieutenant général de tout l'empire.

Les Grands n'eurent aucun égard à un choix qui leur déplaisoit; ils déférèrent la couronne à Mohammed - Khodabende^{*}, l'aîné des princes; mais, n'ayant pu l'engager à la recevoir, ils l'offrirent à son frere Ismaël, qui l'accepta.

* C'est-à-dire *serviteur de Dieu*.





I S M A E L II.

[1575.]

CE prince, que des gens mal intentionnés avoient rendu suspect à Tahmas, étoit retenu depuis vingt-trois ans en prison par ordre de son pere, lorsqu'on vint lui annoncer qu'il alloit lui succéder. On prétend que, pendant tout le tems de sa détention, il avoit toujours refusé d'avoir aucun commerce avec les filles que le Sophi lui faisoit donner pour ses plaisirs: il en donnoit pour raison, que le sentiment de son innocence & de son respect pour son pere, lui faisoit supporter patiemment un malheur qui lui étoit personnel; mais qu'il craignoit de n'avoir pas la même force, s'il se voyoit des enfans enveloppés dans le même sort.

Sa conduite sur le trône démentit tout ce qu'il avoit annoncé dans sa vie privée. Il commença par faire mourir son frère Haïdar. Feignant ensuite une maladie, à la suite de laquelle il fit courir le bruit de sa mort, il découvrit ceux d'entre les Grands qui lui étoient contraires.

Tous

Tous ceux qui s'étoient livrés à l'impres-
 sion de la joie que devoit assez naturelle-
 ment causer la perte d'un prince qui com-
 mençoit si mal, furent sacrifiés à sa ven-
 geance, ou obligés de fuir promptement
 dans les cours étrangères. Il les poursui-
 voit avec des troupes, lorsque les Turcs,
 alarmés de ses préparatifs dont ils crai-
 gnoient les suites, lui déclarèrent la guerre.
 Mais Ismaël fut étranglé par les Grands de
 sa cour, comme il se préparoit à entrer en
 campagne.





MOHAMMED KHODABENDEH.

[1557.]

LEs sollicitations des grands de l'Etat, & la crainte de laisser passer la couronne en des mains étrangères, triomphèrent enfin de l'indifférence de Mohammed. Le furnom d'Alzarir, (Aveugle) que lui donnent les histoires Persanes, nous porte à croire que ses refus n'avoient été causés que par la foiblesse de sa vue, qui ne lui étoit presque d'aucun usage, & par son goût pour une vie douce & paisible.

[1578.]

Amurat III, qui régnoit sur les Turcs, informé de l'état de la cour de Perse & de l'éloignement du nouveau monarque pour la guerre, avoit fait entrer dans la Géorgie, pays tributaire des Sophis, une armée de cent cinquante mille hommes, aux ordres de Mustapha, son général, que la conquête de l'isle de Chypre avoit rendu fameux. Déjà ces troupes formidables s'étoient emparées de Caldiran, place importante, dont on ne connoît plus que le nom. Au premier bruit de

cette irruption soudaine, Khodabendeh rassembla ses forces, & choisit pour les commander Tokoman, général de réputation, qui se hâta d'aller présenter la bataille aux ennemis. J'ai dit ailleurs* que les Persans furent vaincus. Un historien** assure le contraire; mais il ajoute que la perte, que firent les Persans dans cette journée, surpassa de beaucoup celle des Turcs, & que ceux-ci firent des trophées des têtes de leurs ennemis. Quoiqu'il en soit de la victoire, que chacun des deux partis s'attribua sans doute, il paroît du moins constant que l'avantage fut du côté des Turcs, qui, peu de jours après, fondirent sur Tébîs, capitale de la Géorgie, & s'en rendirent maîtres. La campagne paroissoit terminée, & les Ottomans avoient pris leurs quartiers d'hiver. Le Sophi, chez qui la prudence & l'activité tenoient lieu de valeur, mit sur pied de nouvelles troupes, & chargea le général Euris ou Arez-Bey d'attaquer les quartiers des ennemis. L'entreprise réussit au-delà de toute espérance. Trente mille Turcs furent passés au fil de l'épée, & l'on érigea par représailles une espèce de

* Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane, T. I, p. 618.

** Minadoi.

monument de leurs têtes. Arez-Bey ne jouit pas long-tems d'une si belle victoire ; un corps de dix mille hommes qu'il commandoit ayant été battu par les Tartares, ce général fut fait prisonnier ; & , sans égard pour sa dignité , les ennemis le firent pendre à Scamachie.

✻[1579.]✻

Sa mort ne demeura pas long-tems sans vengeance. Emir-Hemse , fils du roi de Perse , ayant pris le commandement des troupes , joignit les Tartares , & les mit en fuite. Il fondit aussi-tôt sur Erez, place forte de la Géorgie , s'en rendit maître , & fit pendre un Pacha Turc qui y commandoit. L'armée Ottomane , considérablement diminuée , abandonna la plûpart des postes qu'elle occupoit , & se battit en retraite. Sans cesse harcelée par les Persans , elle les repoussa vigoureusement , & leur tua beaucoup de monde ; mais Emir-Hemse continua de la poursuivre jusques sur les frontieres de Turquie. Deux ans après, il reprit Scamachie , malgré la nombreuse garnison que les ennemis y avoient laissée ; & , pour couronner la vengeance qu'il avoit tirée du traitement indigne fait au général Erez-Beg , il réduisit la ville en cendres , & fit passer les habitans au fil de l'épée.

✂[1583.]✂

Les Turcs, ayant reçu des renforts, avoient reconquis quelques places, & relevé les fortifications d'Erivan dans l'Arménie, que les Persans avoient ruinées; mais le brave Emir-Hemse ne leur laissa pas le tems de s'y établir. Il les battit plusieurs fois, & les chassa non-seulement d'Erivan, mais encore de Tauris.

✂[1584.]✂

La possession de cette place étoit d'une extrême conséquence pour les Turcs, qui pouvoient de-là pénétrer jusques dans le cœur de la Perse. Ils mirent tout en œuvre pour la reprendre, & ils en vinrent à bout. Othman, leur général, voulut y faire bâtir une forteresse; les habitans s'y opposerent: il les fit tous massacrer. Une conduite si barbare remplit les Persans d'une juste indignation. Ils courent aux armes, se rangent sous les drapeaux d'Emir-Hemse, volent à la rencontre des Ottomans; les attaquent deux heures avant le jour, & se battent en désespérés jusqu'à la nuit. La victoire fut long-tems douteuse; mais le général Turc ayant été tué, ses troupes plierent & furent taillées en pièces. On en fit un carnage effroya-

ble ; à peine s'en sauva-t-il quatre à cinq mille , qu'Emir-Hemse fit poursuivre jusqu'à Van.

Dans ces circonstances , on apprit la mort du Sophi Mohammed , dans la huitième année de son règne. Ce prince n'étoit pas sans talens. Il sortoit peu de son palais ; mais il sçut si bien choisir ses officiers , & dirigea si bien leurs opérations , que les Turcs , plus souvent vaincus que vainqueurs , n'eurent pas lieu de s'applaudir de leurs expéditions contre la Perse. Mohammed - Khodabendeh laissoit trois fils ; Emir-Hemse , Ismaël , & Abbas , qui tous trois lui succéderent.



HEMSE, *ou* HAMZE, *ou* HAMZA.

[1585.]

QUAND Emir-Hemse n'auroit pas eu pour lui le droit de la naissance, son mérite & ses grandes qualités auroient dû le faire placer sur le trône. Il fut reconnu Sophi par tous les ordres du royaume. On se promettoit un règne des plus glorieux sous un prince déjà recommandable par une infinité d'exploits, lorsque la haine & l'ambition d'Ismaël, son frere, le précipiterent du trône par un lâche assassinat. Le nouveau monarque, profitant de sa victoire, avoit été mettre le siège devant Tauris. Il s'en empara facilement : mais il n'en fut pas de même de la forteresse où les ennemis s'étoient retirés, résolus de s'ensevelir sous ses ruines. Les Persans ne se rebuterent pas, & monterent plus de soixante fois à l'assaut. Cependant une armée de Turcs s'avançoit au secours de la place ; Hemse, de son côté, faisoit ses préparatifs pour aller les recevoir, lorsqu'il fut poignardé par un des eunuques de sa garde, qu'Ismaël avoit

B iv

gagné. D'autres historiens font mourir ce prince dans son palais : selon eux, plusieurs hommes déguisés en femmes, & couverts de voiles ; à la maniere de l'Orient, se présenterent à la porte du sérail, en disant qu'ils étoient les femmes de quelques seigneurs qu'Emir-Hemse avoit mandés. On les fit entrer ; & , lorsqu'ils eurent été admis à l'audience du monarque, ils se jetterent sur lui & le massacrèrent. Quoi qu'il en soit, la mort de ce prince, si digne de vivre & de régner, fut le crime de son frere Ismaël.





ISMAËL III.

[1586.]

Nous avons dit que les Turcs étoient en marche pour secourir la forteresse de Tauris. N'ayant plus en tête le redoutable Sophi, dont la valeur leur avoit été si funeste, ils s'approchèrent sans obstacle du camp des Persans, & l'attaquèrent à la faveur des ténèbres. Après un combat opiniâtre, ils forcent les retranchemens, & se jettent dans la place assiégée, sans poursuivre une victoire qui sembloit ne pouvoir leur échapper. Abatus par ce revers, les Persans levent le siège, & se retirent avec précipitation.

Cependant Ismaël cherchoit à s'assurer la couronne par les mêmes moyens qui la lui avoient procurée. Il ne lui restoit plus de frere que le jeune Mirza-Abbas : c'étoit sur lui que devoient tomber les premiers coups. Mais Murshid-Kouli-Khan, son gouverneur, pénétrant le dessein d'Ismaël, gagna son valet-de-chambre, & lui fit couper la gorge. Les seigneurs qui étoient présens, assassinèrent eux-mêmes les domestiques sur le champ, de peur qu'ils ne divulguassent ce crime, ou qu'on n'en mît la récompense à trop haut prix auprès du troisième prince, qui monta sur le trône.



ABBAS I, *surnommé* LE GRAND.

[1587.]

LE premier événement remarquable du règne d'Abbas fut un assassinat commis par le roi lui-même. C'est ainsi que nous commencerions l'histoire de ce prince, si nous n'avions égard qu'aux mœurs, au gouvernement, à la religion de notre pays. Mais, dans les mœurs des Orientaux, nous dirons qu'Abbas donna de son règne l'idée la plus avantageuse par le trait qui suit : Murshid, son gouverneur, qui avoit contribué le plus à son élévation, vouloit conserver l'espece d'autorité qu'il s'étoit acquise dès l'enfance de ce prince. Abbas, qui se sentoît capable de régner par lui-même, ne songea qu'aux moyens d'y parvenir ; & l'insolence du gouverneur précipita l'effet de cette résolution. Un jour que le conseil étoit assemblé, le roi proposa son sentiment sur quelque matiere importante. Aussi-tôt Murshid, prenant la parole, ouvrit un avis différent, & dit que des affaires de cette nature étoient au-dessus de la portée de l'âge & des lumieres du jeune monarque.

Irrité d'une telle hardiesse , Abbas jura la perte de son gouverneur , mais il dissimula son ressentiment ; il s'ouvrit , peu de jours après , à trois seigneurs de son conseil , & les engagea par toutes sortes de promesses à tuer eux-mêmes l'audacieux Murshid-Kouli-Khan , de crainte que , s'ils se confioient à d'autres pour l'exécution , elle ne fût sçue & traversée. Les ayant rassurés sur la grandeur du danger , il les conduisit dans l'appartement de Murshid , qui dormoit couché sur le dos. Abbas , s'approchant du lit , donna le premier coup ; les autres le seconderent ; mais Murshid eut la force de se relever , & se mit en défense. Animé par le désespoir , il commençoit à faire trembler ses assassins , lorsqu'un de ses palefreniers accourut au bruit , une hache à la main. Le roi lui dit : « Je veux avoir la vie de Murshid-Kouli-Khan , qui s'est déclaré mon » ennemi ; va , donne lui le coup de la » mort , & je te ferai Khan. » Le palefrenier obéit , & se jettant sur son maître , il acheva de le tuer. Le lendemain , Abbas fit mourir tous les parens & amis du défunt , pour ne point laisser de vengeur de sa mort , & conféra la dignité de Khan au palefrenier , qu'il fit gouverneur de Hé-
rat , capitale du Khorassan.

Depuis plusieurs années , la Perse étoit

en proie aux incursions des Tartares Uzbecks vers le nord, & des Turcs du côté du midi. Le Schah déclara la guerre aux premiers, & la leur fit avec autant de bonheur que de courage. Il les chassa d'une grande partie du Khorassan, qu'ils occupoient, & demeura trois ans dans sa conquête pour affermir sa domination. Abdallah, Khan des Uzbecks, ayant rassemblé toutes ses forces, entreprit de reprendre les pays qu'il avoit perdus. Son armée fut entièrement défaite, étant tombé lui-même, avec son frere & trois de ses fils, entre les mains du vainqueur, qui leur fit à tous trancher la tête. De retour de cette expédition, Abbas choisit Ispahan, capitale de l'Iraque Persique, pour le siège de son empire.

✂[1590.]✂

Abbas crut devoir tourner ensuite ses armes victorieuses contre les Turcs, & s'avança vers Tauris, qu'il sçavoit être mal gardée. A son approche, les troupes qui composoient la garnison sortirent pour le combattre; elles furent accablées par le nombre, & la ville se rendit aussitôt. Il n'en fut pas de même de la forteresse, qui tint encore un mois entier, & qui ne put être prise qu'à la faveur des intelligences qu'on y entretenoit. Le Schah la

fit raser aussitôt , & alla tout de suite assiéger Erivan, qu'il prit au bout de neuf mois. Cette conquête lui facilita celle de plusieurs autres villes & de quelques provinces. Une des plus importantes fut celle du pays des Curdes , ou Curdistan. Elle fut suivie bientôt après de celle du Schirvan , dont Scamachie , la capitale, fut emportée d'assaut.

— [1594.] —

Les peuples du Mazanderan, gagnés par la Porte Ottomane , s'étoient soustraits, l'année précédente , à la domination du roi de Perse , & leur exemple avoit été suivi par une partie du Ghilan : Abbas fond tout-à-coup sur ces provinces , & les fait rentrer dans le devoir. Il ne songeoit qu'à jouir paisiblement du fruit de ses victoires , lorsqu'il apprit que les Turcs s'avançoient au nombre de cinq cens mille hommes. Incapable de crainte , il les attendit de pied ferme , & fit cependant ravager le pays , pour les empêcher d'y subsister. Ce fut dans cette occasion que ce prince promit cinquante écus pour chaque tête de Turc qu'on lui apporteroit , & il en fit ainsi périr un grand nombre. Le général Ottoman , ennuyé d'un genre de guerre qui détruisoit impunément son armée , envoya proposer un défi au roi

de Perse, qui l'accepta. On en vint aux mains près de Tauris ; & la bataille, ayant duré deux jours consécutifs, se termina par la retraite des Turcs.

❧ [1596.] ❧

Nous avons peu de détails sur la suite de cette guerre entre les Turcs & les Persans. Des villes prises & reprises, des batailles alternativement perdues & gagnées, voilà ce que nous offrent en général les narrations peu d'accord entr'elles des différens historiens. Au reste, Abbas demeura maître de Tauris, d'Erivan & de tout ce que les Turcs avoient possédé précédemment dans la Perse ; & ce prince, aussi grand politique que grand guerrier, couronna ses exploits par une paix glorieuse qui dura près de vingt ans.

❧ [1613.] ❧

De plusieurs enfans qu'eut Abbas, il ne lui en restoit qu'un appelé Séfi-Mirza, prince d'un grand mérite, & réussissant très-bien dans tous les exercices militaires. Son pere, craignant que l'affection du peuple & l'amour qu'avoient pour lui les soldats ne le portassent sur le trône, ne le voyoit pas s'élever sans quelque jalousie. Ce sentiment s'accrut encore par une indiscretion du prince, qui osa tirer à

la chasse , avant son pere , sur un sanglier qu'il tua fort adroitement ; mais voici ce qui détermina probablement Abbas à se défaire de son fils. Le gouvernement despotique du Schah étoit devenu tellement odieux aux grands de la cour , qu'il s'en trouva d'assez hardis pour jeter dans la chambre de Séfi-Mirza un billet par lequel ils s'engageoient à le placer sur le trône s'il vouloit y consentir. Indigné de cette proposition , Séfi porta le billet à son pere , en l'assurant de son respect & de sa fidélité. Le roi donna de grands éloges à la conduite de son fils ; mais la grandeur du danger qu'il venoit de courir se présentant bientôt à son esprit sous mille formes différentes , il passa quelque tems dans des craintes & des agitations continuelles. Pour s'en débarrasser , il résolut la mort de son fils , & chargea Karchuckai , son général , de l'exécution. Ce guerrier , blanchi sous le poids des armes , refusa d'obéir , & dit qu'il offriroit plutôt sa tête que d'attenter aux jours de l'héritier du trône. Piqué de cette réponse , le roi l'envoya en exil. Il donna le même ordre à un autre seigneur , nommé Bébut , qui fut moins scrupuleux. Celui-ci part aussitôt , & va chercher le prince. L'ayant rencontré comme il sortoit du bain , monté sur une mule & accompagné d'un seul page , il prend la mule

par la bride, l'arrête, & lui dit : « Pied » à terre, Séfi-Mirza, le roi veut que tu » meures ; » & en même tems il le jette en bas de sa mule. L'infortuné Séfi, joignant les mains & levant les yeux au ciel, s'écrie : « Hélas, mon Dieu ! qu'ai-je fait » pour mériter cette disgrâce ? Maudit soit » le traître qui en est la cause ! Néanmoins, » puisqu'il plaît ainsi à Dieu, que sa vo- » lonté & celle du roi soit faite ! » A peine avoit-il achevé de prononcer ces mots, que Bébut lui donna deux coups de poignard, & l'étendit mort sur la place. Cependant Abbas n'eut pas plutôt vu la tête de son fils, qu'on lui présenta dans un bassin, que la nature, plus forte que sa cruauté, lui fit sentir toute l'horreur de ce crime. Il se livra à la plus vive douleur, fut pendant assez long-tems sans vouloir prendre de nourriture, & prit le deuil, qu'il porta pendant un an entier. De Rescht où s'étoit passée cette scène tragique, la cour étant allée à Casbin, Abbas fit inviter à un grand repas les grands dont la fidélité lui étoit suspecte, & les fit empoisonner en sa présence. Le courtisan Bébut avoit été récompensé par la dignité de Khan du meurtre de Séfi-Mirza ; mais, au voyage de Casbin, le roi lui commanda d'aller couper de sa propre main la tête à son fils, & de la lui apporter. Le Khan fut contraint d'obéir ;

d'obéir ; le Schah, le voyant arriver avec la tête de son fils , lui demanda comment il se trouvoit. « Hélas ! Sire , répondit » Bébut , je crois que je n'ai que faire de » le dire ; j'ai été contraint de tuer de ma » propre main mon fils unique , qui étoit » la chose du monde la plus chère pour » moi. Cette affliction me coûtera la vie. » Le roi lui répartit : « Va Bébut , recon- » nois maintenant quelle pouvoit être la » mienne , lorsque tu m'apportas la tête » de mon fils que je t'avois commandé de » tuer : mais , console-toi ; mon fils & le » tien ne sont plus , & considère que tu » as cela de commun avec le roi ton maître. » Peu de tems après, Bébut fut assassiné par ses esclaves.

Le génie d'Abbas embrassoit toutes les parties du gouvernement , & ne négligeoit pas même les plus petits détails. Ce prince, pour être mieux informé de ce qui se passoit , & se trouver à portée de s'entretenir avec les gens de tous les états , se promenoit très-souvent par la ville , tantôt déguisé , tantôt sans suite , & comme auroit fait un simple particulier.

Dans une de ses courses , il entra un jour chez un épicier ; & , comme il étoit tout plein du projet d'embellir Ispahan , il voulut engager ce marchand à y contribuer pour sa part , comme avoient fait

An, Orient, *Partie II.* C

la plus grande partie des grands pour lui plaire. Il entra donc en conversation avec l'épicier. « Il y a long-tems , lui dit- » il , que je vous connois pour un homme » de bien , & pour un homme riche ; c'est » sans doute à cause de votre probité que » Dieu a permis que vos affaires réussissent » si heureusement. Je serois charmé qu'un » si vertueux vieillard m'adoptât pour son » fils. Aussi dès ce moment je veux vous » regarder comme mon pere , vos enfans » comme mes freres : faites-moi héritier » conjointement avec eux ; je ferai en- » sorte qu'ils n'y perdent point. Si pour- » tant cela vous faisoit quelque peine , je » me désisterai de mes prétentions , à con- » dition que de votre vivant vous ferez » bâtir quelqu'édifice pour la commodité » & l'embellissement de la ville. » L'épi- » cier , sentant que ce dernier parti étoit le » seul qui convînt aux vues du prince , fit » bâtir un beau Caravanserai qui lui coûta » trois mille tomans , monnoie idéale de » Perse , qui répondoit , il y a quelque tems , » à vingt écus , ce qui faisoit 180 , 000 liv. » argent de France. Le roi satisfait donna » aux fils de ce marchand des marques par- » ticulieres de sa bonté. On lisoit sur les » frontispices des portes de ce bâtiment » quelques stances dans le goût du pays.

» Il ne faut essentiellement à un voya-

» geur que deux choses, une bonne bourse,
» une bonne épée. L'une fournit aux be-
» soins, l'autre garantit, ou venge des in-
» sultes.

» Ne marche que de nuit après ce que
» tu veux atteindre. Le soleil est un conte-
» nouvelles, la nuit est un guide discret. »

Abbas, une autre fois déguisé sous l'habit d'un simple particulier, ou plutôt d'un paysan, entra chez un boulanger & acheta un marc de pain, c'est-à-dire six livres de nos poids; de-là, il alla chez un rôtiisseur, & demanda la même quantité de viande. Revenu dans son palais, il fit peser le tout en sa présence; le poids n'étoit ni à l'une ni à l'autre marchandise. Il en fit de grands reproches au gouverneur de la ville, fit ensuite préparer le supplice des marchands qui l'avoient trompé. On construisit un four au milieu de la place; on y plaça un feu avec une forte broche, & les malheureux y expièrent la peine de leur faute dans des tourmens affreux. Une autre fois il fit attacher par le dos au crochet où l'on pendoit la viande, un boucher qui vendoit à faux poids.

Ayant appris qu'un juge d'Ispahan s'étoit laissé corrompre par argent, il le fit mettre sur un âne, le visage tourné vers la queue qui lui servoit de bride, & ayant fait garnir son habit de cérémonie des

tripes d'un mouton fraîchement tué, il le fit promener en cet état dans toutes les rues & tous les marchés de la ville.

Il y avoit à Ispahan un grand maître d'artillerie logé dans un fort beau palais, mais il étoit si jaloux & si barbare, que le soir, prenant le frais sur la terrasse de sa maison, dès qu'il appercevoit quelqu'un de vis-à-vis qui fixoit sa vue sur lui, il le tuoit aussitôt d'un coup de fusil, de peur que l'on n'apperçût ses femmes se promener dans ses jardins. Le roi, sur les plaintes qu'il en avoit reçues, lui en avoit fait des reproches sans que cela l'eût corrigé. Ayant tué quelque tems après un officier, dont la famille alla demander justice aux pieds du trône : « Que l'on » aille, s'écria le roi tout en colere, tuer » ce chien enragé, lui, ses femmes, ses » enfans, ses domestiques, & qu'il ne » reste personne de cette race maudite. » Cet ordre fut exécuté sur le champ : on donna dans la suite ce palais aux Carnes, qui vinrent s'établir à Ispahan.

L'usage du tabac à fumer commençoit à s'établir sous son règne, & il tâchoit de l'empêcher : entr'autres moyens qu'il mit en usage, on rapporte celui-ci. Il feignit de vouloir offrir du tabac à plusieurs grands seigneurs qui étoient avec lui ; mais au lieu du tabac c'étoit du crotin de cheval,

apprêté de maniere que l'œil pouvoit s'y méprendre. Lorsqu'ils eurent commencé à fumer : « Comment trouvez-vous ce tabac, leur dit-il ? c'est un présent de mon vizir d'Hamadan , qui , pour m'en faire prendre , m'assure que c'est le meilleur que l'on puisse trouver. » Les courtisans , qui ne sont pas plus vrais ni moins flatteurs en Perse qu'ailleurs , assurèrent que l'on n'en pouvoit pas trouver de plus exquis ; l'un d'eux même , pour faire davantage sa cour au prince , jura par la tête du roi , que ce tabac sentoit comme mille fleurs. Alors Abbas, les regardant tous avec indignation , s'écria : » Maudite soit la drogue dont on ne peut discerner le goût d'avec celui de la fiente de cheval. »

Dans une autre occasion , il fit mettre en pièces un homme qui enlevoit & débauchoit de jeunes garçons : il fit aussi enterrer toute vive une de ses maîtresses avec son amant , pour s'être livrée à un muletier.

❧ [1620.] ❧

Abbas porte la guerre en Géorgie. Voici quel en fut le sujet. Luarzab , roi de Cartuel en Géorgie , étoit encore jeune à la mort de son pere. Simon Méron ou Morad , son premier ministre , avoit toute

l'autorité. Ce Morad étoit d'une basse extraction , mais il avoit une fille si belle, qu'elle est devenue l'héroïne de plusieurs romans , & le sujet des plus jolies chansons persanes. Le roi en devint excessivement amoureux , & parvint à s'en faire aimer. Ils se voyoient le plus qu'ils pouvoient , & s'écrivoient quand ils ne pouvoient pas se voir. Morad, qui n'ignoroit pas ce commerce, (qu'il eût été dangereux de vouloir empêcher,) prit le tems que le Roi étoit avec sa fille , pour l'y aller surprendre. Employant alors tout ce que son âge , sa place , & la qualité de pere , peuvent donner d'assurance, il conjura le Roi de ne point déshonorer sa fille. « Si elle a le bonheur de plaire à » Votre Majesté , lui dit Morad, épousez- » la ; si elle n'est pas indigne du trône , » ne la rendez pas indigne de la vie. » Le roi fit serment de n'avoir jamais d'autre femme , & Morad la laissa vivre avec le prince , comme avec son mari. Cependant , soit que la passion de Luarzab s'affoiblît par la jouissance , ou qu'il fût satisfait d'un bonheur auquel le titre de Reine n'eût pas ajouté beaucoup , il est certain qu'il céda aux remontrances des Grands , & au refus que faisoient les dames du pays de regarder pour leur Souveraine une fille de si basse extraction , & que le

mariage ne se fit point. Cependant, comme les Géorgiens sont fort vindicatifs, & qu'il y avoit tout à craindre de la part d'un pere irrité, il résolut de s'en défaire par le poison. Averti à propos, Morad quitta la salle du festin au moment qu'on alloit lui présenter la coupe fatale : il entre dans l'écurie, prend un habit de palfrenier, selle un bon cheval, & s'enfuit à toute bride vers la Perse, où il alla se jeter aux pieds d'Abbas, qui le reçut fort bien.

Quoique l'ambition d'Abbas pour le déterminer à s'emparer de la Géorgie, n'eût pas besoin d'un autre aiguillon que la possibilité d'y réussir, cependant Morad prit encore une autre voie. Il lui parla de la sœur de Luarzab, comme de la plus belle personne du monde. En effet, sa beauté a été célébrée par les romanciers & les poètes les plus galans de la Perse. Cet artifice réussit ; Abbas la fit demander en mariage. Luarzab donna d'abord des promesses vagues, & s'expliqua ensuite ouvertement par des refus, en disant qu'elle étoit promise à David, plus connu sous le nom de Taimuras-Khan, qui étoit né de Caket. Ce refus irrita beaucoup Abbas qui dissimula ; mais, bientôt après, il se proposa de marcher vers la Géorgie. Taimuras en effet épousa la

belle Darejan. Peu s'en fallut qu'en apprenant cette nouvelle, Abbas n'égorgeât de sa main les deux fils de ce prince, qui étoient en ôtage à sa cour. Les deux rois firent des préparatifs pour leur défense. Cependant pour calmer, s'il étoit possible, l'esprit de leur ennemi, Taïmuras engagea sa mere, veuve d'une grande piété, à marcher à sa rencontre; elle alla au-devant de lui, & employa les prieres & les larmes pour détourner les malheurs dont il menaçoit son fils. Abbas, au lieu de lui rien promettre, lui proposa de renoncer à la religion Chrétienne, & de l'épouser. Elle refusa: il la fit aussitôt mettre en prison. Il l'envoya depuis à Schiras, où elle souffrit le martyre pendant huit ans, & mourut sur des charbons ardens. Il fit ensuite jeter les restes de son corps à la voirie, qui furent recueillis par des Augustins, qui les envoyèrent en secret à son fils Taïmuras.

Les premiers événemens de cette guerre ne furent point favorables au roi de Perse; car, par une marche adroite, Luarzab trouva moyen de l'enfermer: son armée y auroit infailliblement péri, si Morad n'avoit trouvé moyen de l'en tirer, en faisant faire un chemin au travers des bois. Luarzab ayant manqué son coup,

s'enfuit en Mingrélie. Par un lâche artifice, Abbas l'en tira, lui promettant de ne faire aucun mal à sa personne, ni à son pays, s'il vouloit revenir. Peu de tems après, il le fit prendre & mener dans le Mazenderan, puis à Schiras; & comme dans la suite le grand-duc de Moscovie paroïssoit prendre un intérêt trop vif au sort de ce malheureux prince, Abbas, qui ne vouloit ni le relâcher ni se brouiller avec le grand-duc, le fit empoisonner, en faisant courir le bruit qu'il s'étoit noyé.

Il continua ensuite la guerre contre Taïmuras, qui passa à Constantinople, pour solliciter du secours; il l'obtint, & fut rétabli dans son royaume. Obligé de fuir une seconde fois, il eut la douleur de voir toute la Géorgie reconnoître la loi du vainqueur, qui en transporta plus de quatre-vingt mille familles dans le Mazenderan, en Arménie, & dans d'autres parties de la Perse. Ce ne fut qu'après la mort d'Abbas que ce prince put rentrer dans son pays, encore n'y fut-il pas long-tems heureux, puisqu'il fut pris sous le règne suivant, & amené à la cour, où il mourut.

❧ [1622.] ❧

Plusieurs historiens placent les dernières

guerres d'Abbas contre les Turcs, avant la conquête que fit ce monarque de l'isle d'Ormus sur les Portugais, & marquent cette expédition à l'année 1622. En admettant ici cette date, nous ne croyons pas pouvoir nous écarter de la chronologie de notre Histoire Ottomane, où, d'après un très-grand nombre d'historiens, nous fixons la prise de Bagdad à l'année 1624.

Les Anglois, naturellement jaloux de toutes les nations commerçantes, voyoient avec peine les Portugais maîtres du commerce du golphe Persique. Ils armerent plusieurs vaisseaux, & traiterent avec les Persans pour attaquer de concert les Portugais. On alla mettre le siège devant la ville d'Ormus, qui se défendit vigoureusement pendant près de trois mois; mais enfin les assiégés ne pouvant recevoir aucun secours du côté de la mer, où les Anglois avoient une flotte considérable, & l'armée Persane ne leur donnant aucun relâche du côté de la terre, ils furent contraints de capituler, & d'évacuer l'isle, où les Anglois s'établirent sur leurs débris.

— [1624.] —

Débarassé de la guerre de Géorgie,

Abbas songeoit à se venger des Turcs, qui l'avoient traversé dans cette conquête, lorsque la fortune lui en présenta l'occasion favorable. Békir, lieutenant de Bagdad, mécontent du refus qu'on faisoit à la Porte de lui donner le gouvernement de cette importante place, vacant par la mort du gouverneur, écrivit au Sophi qu'il étoit prêt à lui livrer la ville. Abbas partit aussitôt avec son armée, pour en prendre possession; mais, lorsqu'il étoit en chemin, il reçut une lettre de Békir, par laquelle cet officier lui marquoit qu'il n'avoit que de la poudre & du plomb à son service. Le monarque fut tellement irrité de cet affront, qu'il jura de s'emparer de Bagdad, ou d'y périr avec toutes ses troupes. Il passa six mois à l'assiéger sans succès. A la fin, ayant fait jouer une mine qui renversa plusieurs toises de la muraille, il fit donner un assaut général, & se rendit maître de la place. Le gouverneur ayant été trouvé parmi les prisonniers, Abbas le fit coudre dans une peau de bœuf toute fraîche, & jetter en cet état auprès du grand chemin, où l'on eut soin de le nourrir jusqu'à ce que l'ardeur du soleil ayant fait retirer la peau, elle vint à s'étrécir de telle sorte que cet infortuné, resserré de toutes parts, mourut au milieu des plus vives douleurs.

[1625.]

Une fois maître de Bagdad , Abbas ne trouva plus d'obstacle à ses projets de conquête. Il prit Diarbek, Moful, un grand nombre d'autres places, & soumit toute la province. La Médie & l'Assyrie eurent le même sort. Le Schah fit transporter les habitans de ces contrées aux extrémités de la Perse , & les peupla de colonies Persanes. Les Curdes , peuples du Curdistan, au nord du Diarbeck , & les Turcomans qui possèdent la partie occidentale de l'Arménie, éprouverent aussi les armes de ce prince , & le reconnurent pour leur Souverain.

Outre l'armée qu'Abbas commandoit en personne dans cette partie de l'empire Ottoman , il en entretenoit en même tems, de différens côtés , trois autres aussi considérables, dont les succès furent encore très-funestes aux Turcs. La première, qu'il avoit envoyée dans la Syrie , aida plusieurs Pachas rebelles à secouer le joug de la Porte. Une autre , à laquelle il avoit fait passer l'Euphrate , s'empara de plusieurs places dans la Natolie , & s'avança jusqu'à Trébisonde, sur le rivage de la mer Noire. La troisième, destinée à conquérir tout ce que le grand-seigneur possédoit en Arabie , ne fut pas la moins favorisée

de la fortune : elle prit , dans le golphe Perfique, Bassora, qu'on nomme plus communément Basra, ville très-commerçante par sa situation au-dessous du confluent du Tigre & de l'Euphrate. Ensuite, poursuivant ses conquêtes vers l'Arabie heureuse, elle chassa les Turcs d'un grand nombre de villes, & de Médine même, célèbre par le tombeau de Mahomet.

❧ [1626.] ❧

Les Turcs avoient tellement à cœur la perte de Bagdad, qu'ils ne tarderent point à vouloir la reprendre. Ils vinrent l'assiéger cette année, après s'être rendus maîtres de Tauris. Mais ce fut là que se bornerent tous leurs efforts. Sans presque tirer l'épée, Abbas vint à bout de les lasser, de les dégoûter, de les détruire. L'argent qu'il sçut prodiguer à propos lui gagna leurs principaux officiers, & les chaleurs excessives qui survinrent, acheverent d'énervier le courage des troupes. Le Pacha, qui les commandoit, se vit contraint, par les désertions multipliées, de lever le siège, & de se retirer précipitamment.

❧ [1628.] ❧

Deux ans après, la Porte fit une nouvelle tentative, & mit sur pied jusqu'à

cing cents mille hommes, destinés uniquement contre Bagdad. Abbas courut aussitôt s'enfermer dans cette place, & fit avancer à la rencontre des ennemis Karchukai, son général, avec l'élite de ses troupes. Ce guerrier opposa d'abord aux forces prodigieuses des Ottomans les ruses, les stratagèmes, & toutes les ressources de l'expérience la plus consommée. Quand il crut les avoir assez long-tems harcelés, il leur présenta la bataille, & les mit en déroute. Il en fit un horrible carnage. Le Schah n'eut pas plutôt appris cette signalée victoire, qu'il sortit de Bagdad, pour aller au-devant de son général. Lorsqu'il fut près de lui, ce prince mit pied à terre, & lui dit en l'embrassant : « Mon cher » Aga, je viens par ton moyen d'obtenir » une si belle victoire, que je ne pou- » vois pas la demander à Dieu plus grande. » Viens, mets-toi sur mon cheval, il » faut que je te serve de valet-de-pied. » Le général, surpris & confus, se jette aux pieds du monarque, le priant de le regarder comme son esclave, & de ne point l'exposer à la risée de tout le monde, en lui faisant un honneur qu'il ne méritoit pas. Abbas voulut être obéi. Karchukai monta donc sur le cheval du roi, qui le suivit à pied, sept pas seulement, avec

toute sa cour. Un prince qui sçait ainsi récompenser le mérite, est toujours sûr de vaincre & de régner avec gloire.

❧ [1629.] ❧

Le Schah tombe dangereusement malade, dans un voyage qu'il fit à Férabad, sur la fin de cette année. Sentant sa fin approcher, il nomma pour son successeur Sain-Mirza, son petit-fils, qu'il aimoit tendrement, & dont le pere avoit été mis à mort par son ordre. Il recommanda à quatre des principaux seigneurs de sa cour de le placer sur le trône dès qu'il seroit mort, en leur disant de lui faire prendre le nom de Séfi. Comme on lui représentoit que, suivant certaines prédictions, ce prince ne devoit guères régner que trois mois : « Qu'il régne tant qu'il pourra, » dit-il, mais que j'aie au moins la satisfaction de sçavoir en mourant qu'il portera la couronne dont j'ai moi-même privé le premier son pere. » Il finit ses jours sur la fin de la même année, à Férabad, ville du Mazenderan, qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer Caspienne, & le lieu de son royaume où il se plaisoit le plus.

Lorsque ce prince parvint à la couronne, les Turcs avoient conquis sur la Perse au moins cent cinquante lieues de

pays du sud au nord, & autant où peut-être davantage de l'occident vers l'orient. Non-seulement Abbas rentra dans tous ces pays ; il sçut porter encore fort loin la gloire de ses armées , & réunir à son empire un très-grand nombre de provinces. Nous avons vu les progrès rapides qu'il fit dans l'Asie-Mineure d'une part, & dans l'Arabie de l'autre : il n'aspiroit pas moins qu'à se rendre maître de la Mécque , comme il l'étoit devenu de Bassora & d'Ormus qu'il prit sur les Portugais. D'ailleurs, aussi grand politique qu'habile guerrier, il trouva le moyen d'éteindre en Perse toutes les petites puissances qui s'y étoient élevées depuis le règne du fondateur Ismaël ; & si réellement il fit moins pour le bonheur des peuples , il fit plus pour l'autorité royale ; en abaissant les grands , & en jettant les fondemens du despotisme le plus rigoureux.

La milice étoit composée de vieilles troupes , qui servoient bien leurs maîtres, mais qui leur étoient devenus redoutables. Les soldats étoient Mahométans & Courtches de nation : Abbas réforma tous ces corps, les uns après les autres, & leur substitua des Géorgiens & des Ibériens, qui, en qualité de Chrétiens, avoient le plus grand éloignement pour les Courtches.

ches. Il introduisit ensuite l'usage de confier les places à des esclaves, qui, loin de leur famille & de leur patrie, ne connoissoient que la volonté du maître qui les avoit élevés; &, quant au peuple, il l'affoiblit aussi très-considérablement, en transportant des villes entières d'un côté du royaume à l'autre, où ces malheureux se trouvoient en quelque sorte expatriés: il y eut cependant quelques lieux où cela produisit un très-bon effet, en excitant l'émulation & toutes les ressources de l'industrie. On cite entr'autres le trait suivant. Il avoit amené à Ispahan une colonie d'Arméniens, qui étoient dans la plus grande misère; en y arrivant, leur activité & leur intelligence, ainsi que les secours qu'il leur procura, leur profitèrent si bien, qu'au bout de trente ans, il y avoit entr'eux plus de soixante marchands, possédant chacun depuis cent mille écus jusqu'à deux millions de bien, tant en argent qu'en marchandises.

On peut regarder comme une suite de la sagesse de sa politique, le bannissement de plusieurs Indiens, qui faisoient l'usure avec une vexation criante; & l'établissement d'un pèlerinage qui empêchât ses sujets de sortir l'argent du pays, en le portant à la Mecque. Il y

An. Orient, *Partie II.*

D

avoit à Méched , dans le Khorassan , une mosquée où l'on gardoit comme une relique un des pieds du chameau de Mahomet. Abbas y fit faire un bâtiment magnifique , enrichit de lames d'or le dôme & la porte , & enfin y alla lui-même en pèlerinage. Tous les seigneurs l'y suivirent. On ne parla plus que des miracles qui s'opéroient en ce lieu ; & , depuis ce tems , on y a porté toutes les offrandes qui passaient autrefois en Arabie.





SCHAH-SAFI, ou SÉFI I.

[1629.]

LE nom de ce prince étoit, comme on l'a dit, Saïn-Mirza; mais, conformément aux dernières volontés de son aïeul, il prit celui de Séfi, qu'avoit porté son pere, & qui signifie *l'élû, le choisi*.

Schah-Séfi n'avoit pas été élevé à la cour, comme ç'avoit été de tout tems l'usage en Perse; Abbas l'avoit toujours retenu dans son harem ou sérail; & cette conduite a été imitée par ses successeurs, à l'égard des princes de la maison royale. Dès les commencemens de son règne, il se livra à son penchant pour la cruauté: on'dit que son aïeul lui avoit laissé des mémoires secrets, par lesquels il lui indiquoit de se défaire des premières têtes de l'Etat: il s'y conforma bien exactement; & son frere même, auquel il avoit d'abord fait crever les yeux, fut, par son ordre, précipité de dessus un rocher. Il fit aussi mourir une partie des seigneurs de la cour, comme nous le ferons voir ci-après. Au reste, ce penchant étoit encore fortifié par les excès du vin. Il lui avoit

été ordonné d'en boire , contre la défense de la loi , pour détruire l'effet de l'opium qu'on lui avoit fait prendre dans sa jeunesse ; de la nécessité, il avoit passé à l'habitude , en sorte qu'il étoit souvent ivre.

La nouvelle de la mort d'Abbas le Grand , avoit fait reprendre courage aux Turcs. Sous la conduite de leur grand visir , ils prirent leur route par le Kurdistan, province frontière de la Turquie & de la Perse , & qui ne dépend ni de l'une ni de l'autre. Mais , contre leur attente , ils trouverent les défilés des montagnes garnis de troupes , & les Curdes déterminés à leur refuser le passage. Comme il n'étoit pas possible de les forcer dans leurs postes , le général Ottoman prit le parti de ravager le plat pays. Il porta par-tout le fer & le feu , s'empara d'un grand nombre de villes , & de Betlis même , la Capitale , & subjuga toute la province. Ces ennemis abattus & détruits , d'autres prirent aussitôt leur place : c'étoient les Géorgiens & les Turcomans , peuples de l'Arménie occidentale. Après plusieurs combats , ils eurent le sort des Curdes , leurs voisins ; & l'armée Ottomane , n'étant plus arrêtée dans sa marche , alla camper tranquillement sous les murs de Bagdad. Mais la saison se trouva trop avancée pour commencer un siège de

cette importance. Le visir ne songea qu'à passer l'hiver en Perse. Il occupa plusieurs postes à sa bienfaisance, établit des magasins en différens endroits, & mit à contribution une grande étendue de pays.

~[1630.]~

Cependant la cour de Perse enfantoit des horreurs : le nouveau Souverain, monstre altéré de sang, outrageoit la nature & l'humanité par les exécutions les plus atroces. A peine avoit-il pris possession du trône, qu'il s'étoit, pour ainsi dire, baigné dans le sang de ses proches. Son frere, comme nous l'avons dit, avoit été la premiere victime. Il fit aussi mourir Khodabendeh, & Iman-Kouli-Mirza, ses oncles, freres de Séfi-Mirza, qu'Abbas leur pere avoit confinés dans une forteresse, après leur avoir fait crever les yeux. Ensuite, continue Oléarius, il se défit d'Isa-Khan, son oncle, après avoir fait égorger ses fils à l'occasion suivante, Isa-Khan s'étoit mis si bien dans les bonnes graces du feu roi, que ce prince, voulant lui faire connoître l'estime qu'il faisoit de sa personne, lui avoit fait épouser sa fille, de laquelle il eut les trois fils dont nous venons de parler. Cette princesse étoit fort belle femme, & d'une humeur si agréable, que Schah-Séfi, son neveu, se plai-

soit beaucoup à sa conversation. Se trouvant un jour avec le monarque, elle prit la liberté de le railler, & de lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'étant jeune & vigoureux comme il étoit, & ayant tant de belles femmes à son commandement, il ne faisoit point d'enfans, tandis qu'elle seule en avoit donné trois à son mari. Le roi lui répondit qu'il étoit jeune, & qu'ayant encore plusieurs années à régner, il auroit le loisir d'avoir des héritiers, qui pourroient lui succéder à la couronne. Mais la princesse, voulant pousser la raillerie, repartit qu'une terre qui n'étoit pas bien labourée n'avoit garde de produire, & elle ajouta imprudemment : « Vous avez » beau faire, Sire, j'ai grand peur qu'a- » près votre mort les Persans ne soient obli- » gés d'avoir recours à un de mes en- » fans. » Le roi se sentit fort offensé de cette raillerie piquante ; mais il eut assez de pouvoir sur lui pour diffimuler. Il se retira d'auprès de la princesse, sans qu'elle s'aperçût de sa colere. Le lendemain, le roi commanda que l'on conduisît les trois fils d'Isa-Khan, dont l'aîné avoit vingt-deux ans, le second quinze, & le troisieme neuf, dans un jardin où il leur fit couper la tête. A l'heure du dîner, il fit mettre les trois têtes dans un de ces pots couverts, dont on se sert en Perse pour

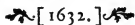
porter le riz & la viande sur la table ; & ayant fait venir la mere , il les en fit tirer , l'une après l'autre par le nez , & dit à la princesse : « Voilà les enfans d'une » femme qui se vantoit d'être si fertile. » Va, console-toi, tu es assez jeune pour » en avoir d'autres. » La princesse fut tellement surprise de cet horrible spectacle, qu'elle demeura toute interdite, sans pouvoir proférer une seule parole. Mais , voyant dans les yeux du roi les commencemens d'une fureur qui la menaçoit d'une mort inévitable , elle se jeta à ses pieds, & les baïsa , en lui disant : « Tout est » bien fait ! Dieu donne au roi une longue & heureuse vie ! » Cette complaisance forcée lui sauva la vie ; mais, dès qu'elle se fut retirée , Sési envoya chercher Isfa-Khan , & , lui montrant les têtes de ses trois fils , il lui demanda ce qu'il pensoit de ce beau spectacle. Isfa-Khan , qui connoissoit l'humeur de ce prince , étouffa dans son cœur l'affection paternelle , & répondit que , bien loin que cela lui déplût , au contraire , si le roi lui eût témoigné qu'il vouloit les têtes de ses enfans , il les auroit lui-même apportées au premier commandement , & qu'il ne vouloit point d'enfans , s'ils n'étoient agréables au roi. Cette lâche & brutale flatterie fut le salut d'Isfa-Khan, du moins

Div

pour ce jour-là. Mais Séfi, considérant qu'il ne pouvoit plus lui être fidèle, ni l'aimer après un pareil traitement, lui fit aussi couper la tête.

Les Turcs, au lieu d'ouvrir la campagne par le siège de Bagdad, le principal objet de leur expédition, avoient fait de nouveaux progrès dans la Perse. Mais le Sophi ayant fait faire le dégât dans tous les lieux de leur passage, ils se trouverent bientôt dans une disette extrême de vivres. Il fallut songer à retourner sur leurs pas; &, malgré l'habileté de leur général, ils eurent beaucoup à souffrir dans cette retraite de la part des Persans, qui ne cessèrent de les harceler. Pour ne point perdre le fruit de leurs travaux, ils allèrent mettre le siège devant Bagdad, & le poussèrent avec la dernière vigueur; mais la valeur Persane triompha de tous leurs efforts. Ils abandonnerent leur entreprise, pour aller prendre des quartiers d'hiver aux environs de Mosul.

Ce mauvais succès dégoûta tellement les Turcs de la guerre de Perse, qu'ils ne firent presque rien les années suivantes, pendant lesquelles les Persans, au contraire, reprirent un grand nombre de places, entr'autres, Mosul, Merdin, Erivan, & Van dans la grande Arménie.



Oléarius, sçavant & judicieux voyageur, qui place en cette année la levée du siège de Bagdad, rapporte au même tems plusieurs traits de barbarie & de férocité du sanguinaire Schah-Séfi. L'armée Persane étoit campée aux environs de Hamadan, l'ancienne Ecbatane. Là, plusieurs grands seigneurs de la cour, faisant réflexion sur les cruautés dont le Schah venoit de signaler les premières années de son règne, dirent entr'eux que, puisqu'à son âge il avoit versé tant de sang illustre, il ne manqueroit pas avec le tems d'exterminer toute la noblesse du royaume. Zeinel-Khan, un des plus considérables, qui étoit présent à cet entretien, alla sur le champ trouver le roi, & lui fit un récit fidèle de ce qu'il avoit entendu, lui conseillant de se défaire de ceux qui avoient le plus de crédit parmi eux, s'il vouloit affermir son trône, & mettre sa vie en sûreté. Séfi lui répondit : « Ton conseil est si bon, que je vais » le suivre dès-à-présent, & je commen- » cerai par toi ; car tu es celui qui as le » plus d'âge & le plus d'autorité parmi » eux, & qui es de la conspiration. En » quoi je suivrai l'exemple du roi, mon » aïeul, dont le règne ne fut heureux &

» assuré, que depuis qu'il eut fait exé-
» ter celui qui avoit la même charge de
» Kurchi-Bachi, (chef de dix mille ar-
» chers,) que tu exerces actuellement.»
Zeinel-Khan lui répondit que cela ne lui
feroit pas bien difficile ; que, pour ce
qui étoit de lui, ayant atteint l'âge le plus
avancé de la vie de l'homme, il se sou-
cioit peu de prolonger sa vie de quelques
jours ; mais que peut-être le roi auroit
un jour regret d'avoir fait mourir avec
tant de précipitation un de ses plus fidè-
les serviteurs, quand il réfléchiroit sur
l'importance de l'avis qu'il venoit de lui
donner, & sur le zèle qu'il avoit pour
son service. Cette réponse fit différer l'exé-
cution de la résolution qu'avoit prise le
roi de le faire mourir. Séfi se rendit aussitôt
à l'appartement de la princesse sa mere,
qui l'avoit suivi dans cette expédition
avec les autres dames du sérail, suivant
l'ancienne coutume de Perse. Il lui fit
part de l'avis qu'il avoit reçu. Le lende-
main matin, la princesse fit venir Zeinel-
Khan à la porte de sa tente, pour appren-
dre de sa bouche toutes les circonstances
de cette conspiration. Mais, dès que le
roi sçut que Zeinel - Khan parloit à sa
mere, il fut transporté d'une telle rage,
qu'il l'alla tuer de sa propre main, en pré-
sence de la princesse.

O R I E N T A L E S .

Pendant le même voyage , le Schah étant campé près de Tauris , il arriva que le grand-maître, nommé Ugurlu-Khan, se trouva de jour pour la garde auprès du roi , à laquelle tous les Khans sont obligés de se trouver en personne , lorsque le monarque est en campagne. Son malheur voulut qu'il allât souper chez Talub-Khan, chancelier du royaume , qui avoit aussi convié le Dawatter, c'est-à-dire le secrétaire du cabinet, nommé Hassan-Beg, avec un certain poëte. Vers la fin du souper, le Kichiji-Bachi , c'est-à-dire le capitaine des gardes, nommé Mortuza-Kouli-Khan, vint avertir Ugurlu que l'heure l'appeloit à la tente du roi. Mais le chancelier, qui ne vouloit pas encore congédier ses hôtes , renvoya le Kichiji-Bachi , & lui dit que la personne d'Ugurlu-Khan n'étoit pas fort nécessaire auprès du roi , qui , n'étant qu'un enfant , ne s'appercevroit point de l'absence de ce seigneur. Le capitaine ne laissa pas de continuer ses instances , & de presser le grand-maître de venir faire sa charge , en disant qu'il seroit obligé de s'en plaindre au roi. Le chancelier, piqué de ce discours , commanda à ses gens de mettre Mortuza-Kouli-Khan hors de sa tente par les épaules ; ce qu'ils firent , mais avec tant de violence qu'il fut blessé au visage. Il alla tout en sang

se présenter au roi , & lui raconta ce qui s'étoit passé chez le chancelier. Séfi lui commanda de n'en rien dire. Mais , le lendemain , le chancelier se trouvant à dîner chez le roi , & étant assis à sa place ordinaire , le roi le fit approcher & lui dit : « Quelle punition mérite celui qui , » mangeant le pain de son maître , & vivant de sa seule grace & liberté , perd » le respect qu'il lui doit & le méprise ? » Le chancelier répondit : « Il mérite la » mort. » Le roi lui repartit : « Tu as » toi-même prononcé ta sentence. C'est » toi qui , ne vivant que de mes bien- » faits , & qui mangeant à ma table , as » eu l'audace de me traiter d'enfant dans » le discours que tu tins hier à Mortuza- » Kouli-Khan. » Le chancelier voulut se justifier ; mais Séfi ne lui en donna pas le tems , & lui fendit le ventre d'un coup de cimeterre. Le chancelier ne fit autre chose en tombant à terre que s'écrier : » Ah ! *Padischah Aimain* , Seigneur , je » me meurs. » En même tems le roi commanda à ses Rika , qui sont des gardes armés de haches , & qui font souvent le métier de bourreaux , de hâcher sa tête en petits morceaux. Un des pages du prince ayant horreur de cette cruauté , détourna la vue ; Séfi , qui le remarqua , lui dit : » Puisque tu as la vue si tendre , elle t'est

» inutile ; » & sur le champ il lui fit crever les yeux.

L'exécution de Talub-Khan fut bientôt suivie de celle d'Ugurlu-Khan, dont le roi chargea Ali-Kouli-Khan, Divan-Beg ou président du conseil, de lui apporter la tête. Ugurlu sortoit du bain, & alloit reprendre ses habits, lorsqu'il vit entrer Ali-Kouli-Khan suivi de deux valets. Surpris de sa visite, quoiqu'ils fussent amis, il lui dit : « Hélas ! cher ami, sans » doute que tu ne m'apportes pas de bonnes nouvelles. » Ali-Kouli-Khan répondit : « Tu as raison, mon frere, le roi » m'a commandé de lui apporter ta tête ; » c'est à quoi il faut te résoudre. » En prononçant ces paroles, il se saisit de lui, lui coupa la tête, fit un trou à la joue, y passa le doigt, & la porta ainsi à Séfi. Ce prince, la voyant, la toucha d'une baguette & dit : « Il faut avouer que tu étois » un vaillant homme ; je suis fâché de te » voir en cet état ; mais tu l'as voulu : » c'est dommage, à cause de ta belle barbe. » Ce qu'il disoit parce que les moustaches étoient si longues, qu'après avoir fait le tour du cou, elle pouvoient encore venir se joindre sur la bouche, ce qui est un grand ornement en Perse. Mortuzakouli-Khan eut la charge d'Ugurlu-Khan, Hassan-Beg, qui avoit aussi été du

festin du chancelier, reçut le même traitement. Mais le poète fut le plus malheureux. Ayant été faussement accusé d'avoir mis cette cruelle exécution en vers, & de les avoir chantés au méidan ou marché, il fut conduit dans ce même lieu ; & là on lui coupa le nez, les oreilles, la langue, les pieds & les mains, dont il mourut peu de jours après. A quelque tems de-là, le roi fit venir les fils de ces seigneurs, & leur dit : « J'ai fait tuer vos » peres ; qu'en dites-vous ? » Le fils d'Ugurlu-Khan répondit avec résolution ; « Quel pere ? je n'ai point d'autre pere » que le roi. » Cette réponse dénaturée le rétablit dans la possession des biens du mort, qui devoient être confisqués au profit du roi. Mais le fils du chancelier fut réduit à la dernière misere, pour avoir eu plus du sentiment de la mort de son pere, que de complaisance pour le souverain.

Nous avons dit que Séfi s'enivroit souvent. Revenant un jour au palais, un peu pris de vin, il commanda que l'on fît venir la Sultane-Reine. Sçachant qu'il avoit bu, elle différa ; le roi s'endormit. Réveillé quelques instans après, il la redemanda de nouveau. On alla le lui dire, elle vint. En entrant dans la chambre, elle vit qu'il s'étoit encore rendormi ; elle

se plaça derrière un rideau , dans une espèce d'armoire où l'on serroit des coussins. Le roi, s'étant alors réveillé, demanda en colère, pourquoi la reine ne se rendoit pas à ses ordres ? Sa mere, qui haïsoit cette princesse , lui montra sur le champ l'endroit où elle s'étoit retirée. Furieux , il y courut , & , sans lui laisser le tems de sortir , il lui porta cinq ou six coups de poignard , dont elle tomba morte à l'instant. Il se rendormit cependant avec une sorte de tranquillité que l'on ne peut attribuer qu'à la force de son ivresse. Le lendemain , il fut très-affligé en apprenant ses fureurs de la veille, & crut les réparer , en faisant publier par tout son royaume une défense expresse de ne point boire de vin. On a remarqué qu'en Perse , les ordres du roi sont ordinairement plus exactement suivis , que les obligations de la loi & de la religion. Aussi cette défense fut-elle exécutée à la rigueur pendant un an , excepté cependant chez les étrangers , comme Anglois , Hollandois & les Capucins ; mais cela ne dura guères qu'un an , apparemment parce que le roi , emporté par une passion qui le dominoit , se relâcha lui-même de sa sévérité à cet égard , & recommença à boire de nou-

veau. Aussi sa mort, arrivée en 1642, fut-elle attribuée à un excès de cette liqueur.

✂[1638.]✂

Après plusieurs campagnes en Perse, infructueuses ou fatales pour les Turcs, Amurat IV, leur sultan, les conduisit lui-même sous les murs de Bagdad, résolu d'emporter cette place ou de s'ensevelir sous ses ruines. Il fit battre les murailles avec deux cents canons, tandis que cent mille travailleurs creusoient les tranchées & construisoient les machines de guerre. Le Khan, qui soutenoit le siège, étoit originaire d'Arménie, & se nommoit Séfi-Kouli-Khan. Il y avoit long-tems qu'il commandoit dans la ville, & l'avoit même déjà défendue deux fois contre l'armée du Turc, qui ne l'avoit pu prendre. Mais le roi de Perse, ayant envoyé un de ses favoris pour commander en sa place, & étant entré dans la ville peu de tems avant que le canon eût fait brèche, le vieux Khan, qui se vit dépossédé par les patentes du nouveau venu, aima mieux mourir que de survivre à l'affront qu'on lui vouloit faire. Il fit venir, en présence de ses officiers & de sa milice, sa femme & son fils; &, prenant trois coupes pleines de poison, il dit à sa femme que, si elle l'avoit jamais aimé, elle lui en don-
nât

nât des marques en mourant généreusement avec lui. Il fit la même exhortation à son fils, & en même tems ils avalerent chacun une coupe de poison ; ce qui fut suivi d'une prompte mort. Lès soldats, qui aimoient ce gouverneur, ayant vu un si funeste spectacle, & sçachant que le grand-seigneur se préparoit à donner un assaut général par la brèche, qui étoit fort avancée, ne voulurent point obéir à leur nouveau Khan, & se portèrent aussitôt à la révolte. Ils traitèrent avec le Turc, à condition qu'ils sortiroient avec armes & bagage. Mais on ne leur tint pas parole ; car, dès que les Turcs furent dans la ville, les Pachas remontrèrent au grand-seigneur que, pour affoiblir le roi de Perse son ennemi, il falloit passer au fil de l'épée tous les soldats qui étoient dans Bagdad ; ce qui fut exécuté, & il y en eut bien vingt-deux mille de tués. Il y avoit vingt-six ans que Schah-Abbas s'étoit emparé de cette ville sur les Turcs, qui l'ont toujours possédée depuis ce tems.





SCHAH-ABBAS II.

[1642.]

CE prince, fils unique de Schah-Séfi, avoit été regardé ; pendant long-tems, comme hors d'état de succéder à son pere, qui avoit ordonné, pour un sujet que l'on ignore, de lui passer un fer rouge sur les yeux, en sorte qu'on le croyoit aveugle : mais, comme l'eunuque n'avoit passé qu'un morceau de fer tout froid, il fit croire à Schah-Séfi, qui se reprochoit cette cruauté au lit de la mort, qu'il avoit le secret de faire revivre une vue éteinte. Le pere, enchanté de cette nouvelle, en vécut, dit-on, un jour de plus.

Abbas n'avoit que treize ans lorsqu'il monta sur le trône ; c'est pourquoy il se reposa d'abord du soin du gouvernement sur sa mere, & sur l'Athémadoulet, vieillard fort exercé aux affaires. Nous allons rapporter cet événement, disant deux mots de l'élévation de ce ministre, en avertissant que Chardin & Tavernier sont nos deux guides dans l'histoire de ces règnes.

Ce vieux ministre avoit nom Saroutaki. Il étoit fils d'un boulanger de Tauris. Son

pere n'ayant pas le moyen de lui donner un autre état que le sien , il se fit soldat; &, lié avec des débauchés, il y contracta des goûts horribles, qui lui devinrent tout-à-la-fois funestes, & contribuèrent cependant à son élévation. Il avoit été tiré des troupes par un officier, qui en fit son secrétaire; mais, ayant outragé un jeune garçon, le roi permit aux parens d'en prendre une vengeance relative au crime. Ils coururent aussitôt au logis de Saroutaki, se jetterent sur lui, & porterent en effet la vengeance aussi loin qu'elle pouvoit aller. L'officier, touché de son malheur, en prit occasion de parler de son mérite au roi, qui l'attacha au service de l'état, dont il s'acquitta si bien que tout le monde convenoit en effet qu'il n'y avoit jamais eu d'homme plus propre aux grandes affaires, & plus capable de pénétrer dans toutes les routes de l'administration. Il fut le Richelieu de la Perse; & il répondit si bien aux bontés du roi, qu'après avoir été successivement contrôleur du vizir de Mazenderan, & depuis vizir de cette même province, ensuite gouverneur de Guilan, & surintendant des domaines du roi, il fut fait enfin premier ministre, ou Athémadoulet. Ceci arriva sous le règne de Schah-Séfi.

Il continua d'exercer cette charge sous

Abbas II, avec le même zèle & la même intégrité. Il étoit fortement soutenu par la reine-mère. Tous les gens en place, depuis les plus grands seigneurs, qui avoient projeté de profiter de la foiblesse de la minorité du roi, pour élever ou assurer leur fortune, s'élevèrent & se liguerent contre lui. Le roi, jeune encore, voulant se concilier les esprits, quoique satisfait de la conduite de son ministre, affectoit souvent de la désapprouver en public. Ses envieux en prenoient avantage pour lui nuire ; grossissant aux yeux du roi, jusqu'à l'apparence des fautes. Trompé par tant de faux rapports, le roi ne put s'empêcher de convenir que ce ministre lui manquoit souvent de respect, & il ajouta, il faut y pourvoir. Janikhan, l'un des plus attachés à la perte de l'Athémadoulet, prenant, ou feignant de prendre ces paroles pour un ordre exprès, courut aussitôt, accompagné de plusieurs autres seigneurs, chez leur ennemi commun. Ils le trouverent encore en habit de nuit. Il les pria de s'asseoir, leur demandant la permission de s'habiller : « Nous ne sommes pas venus ici pour » nous asseoir, lui repartit Janikhan fureux, mais pour te couper cette vieille » méchante tête qui a rempli la Perse » de malheurs, & fait périr tant de grands

» seigneurs, infiniment plus gens de bien
» que toi. » Dans l'instant, on le perça
de plusieurs coups de poignards. Comme
il n'étoit pas encore mort, & qu'il leur
disoit d'une voix basse & mourante :
» Que vous ai-je fait, mes princes, & de
» quels coups accablez-vous ma vieil-
» lesse ? » Alors, on lui coupa la tête.
On la porta aussitôt au roi, qui, tout
effrayé de la hardiesse de cette entreprise,
dissimula pourtant son ressentiment. La
reine-mère, moins politique, se déclara
hautement contre les assassins, qui for-
moient déjà un complot contre sa vie,
lorsque le roi se présenta, cinq jours après,
dans la salle où étoient les grands, ac-
compagnés des gardes & des eunuques,
qui avoient reçu ses ordres. Il avoit sa
robe rouge, habit qu'il prend quand il
doit faire mettre quelqu'un à mort. Il s'a-
dressa donc à Janikhan : « De quelle au-
» dace, lui dit-il, avez vous osé attenter
» à la vie de mon ministre ? » Janikhan
alloit répondre ; mais aussitôt le roi sor-
tit, & les gardes se jetterent sur lui, &
sur tous ceux qui avoient eu part à la mort
de l'Athémadoulet : leurs corps furent expo-
sés ; & cet acte de fermeté établit l'autorité
du roi pour toute la suite de son règne.

La coutume étoit depuis long-tems in-
troduite en Perse, de priver de la vue

tous les princes de la maison royale , qui auroient pu avoir quelque droit au trône; & cela se faisoit par le moyen d'un fer chaud, qu'on leur passoit devant les yeux. Cet usage changea sous le règne d'Abbas II , pour lui en substituer un plus cruel , qui fut de les arracher. Voici quelle en fut l'occasion.

Les freres de ce prince étant allé voir sa tante & ses cousins, dont le palais étoit auprès du logement des Hollandois , il leur prit envie d'aller se divertir chez ces étrangers. Il y avoit parmi eux plusieurs autres princes aveugles : on remarqua qu'ils appercevoient la lumiere des flambeaux ; & le frere du roi convint que quelquefois il y voyoit assez pour aller sans bâton. Un des espions de la cour se trouvoit alors présent ; il rapporta ce propos. » Comment, dit le roi, ces aveugles se vantent d'y voir ! J'y mettrai bon ordre. » Aussitôt il envoya ordre de leur crever les yeux. Voici comment se pratique depuis cette cruelle exécution.

Comme il n'y a point de bourreau en titre d'office, le roi en donne l'ordre au premier venu. Celui qui en est chargé va à la porte du sérail, où l'on élève les jeunes princes, & dit, qu'il lui vient parler pour son bien, de la part du roi. L'ordre porté dans le sérail, y excite des pleurs

& des lamentations. Cependant on laisse porter l'enfant. Les eunuques l'amènent au messager, qui s'en fait, l'étend le long de ses genoux, le visage tourné en haut, en lui serrant la tête du bras gauche; d'une main il lui ouvre la paupière, & de l'autre, avec la pointe de son poignard, il lui tire les prunelles sans les endommager. Il rend l'enfant que l'on pense dans le sérail, & va porter les prunelles au roi dans son mouchoir. Ces princes sont obligés d'avoir toute la vie un bandeau sur le front. C'est ainsi que les princes ombrageux se délivrent des craintes que leur donneroient des contendans au trône, qui, avec autant de droit qu'eux par la naissance, en seroient plus dignes par leurs vertus; car il est bon d'observer qu'il suffit d'appartenir à la famille royale par les branches masculines ou féminines, pour avoir droit de régner; & cela, parce que Mahomet ayant perdu ses enfans mâles en bas âge, il ne lui restoit que Fatime ou Fatmé, qui porta tous ses droits à Ali son époux, qui est reconnu en Perse pour le véritable calife, ou successeur du prophète.

Une autre fois, Abbas fit entourer de bois dans une cheminée une fille de son sérail, qui avoit prétexté une incommodité pour n'être pas obligée de passer la nuit avec lui. Cette crainte étoit fondée sur ce que

les filles qui ont eu , ou qui ont des enfans du roi , sont condamnées à rester dans le sérail toute leur vie ; au lieu que de tems en tems on fait un choix dans les autres , pour les faire épouser à des officiers de considération.

Un jour qu'il étoit pris de vin , il entra dans son harem , & commanda à trois de ses femmes d'en boire aussi ; elles s'excuserent sur ce qu'elles devoient aller en pèlerinage. Il réitéra ses ordres ; elles persisterent dans leur refus : aussitôt il les fit lier toutes ensemble, & brûler toutes vives.

Une autre fois , se trouvant encore dans le même état , il ordonna au chef des eunuques de brûler de même une de ses femmes , qui avoit également refusé de boire du vin. Pendant qu'on alloit procéder à l'exécution de cet ordre barbare , il s'endormit : alors la dame fit tant auprès de l'eunuque , que , touché de ses larmes , & vaincu par ses prières , il consentit à différer le supplice. Le roi , l'ayant appris à son réveil , parut charmé de la conservation de cette femme qu'il aimoit beaucoup ; mais il fit brûler le chef des eunuques , pour avoir osé ne pas exécuter ses ordres.

Un jour qu'il demandoit du tabac à un de ses pages , celui-ci courut promptement vers celui qui avoit le soin de remplir la pipe du roi. Comme le jeune homme

se plaignoit d'attendre, & le pressoit de se hâter, l'autre lui dit : « Va-t-en au diable, ou ayez patience. » Le roi qui s'étoit approché, ayant entendu ce mauvais propos, lui fit couper la langue.

Ses cruautés étoient quelquefois des actes de justice, comme dans l'exemple suivant. Le Nazar, ou grand-maître de sa maison, exerçoit depuis long-tems les plus violens brigandages. Il vendoit les charges, ne faisoit réussir les affaires qu'à force d'argent, & vexoit le peuple autant qu'il étoit en son pouvoir. Personne n'osoit former de plaintes, parce qu'il jouissoit du plus grand crédit. Cependant deux eunuques ayant pris sur eux d'en parler au roi, dès le lendemain, le roi trouvant le Nazar à la porte du palais, commanda qu'on l'y retînt trois jours & trois nuits, la tête nue. Il lui fit ensuite mettre les fers aux pieds & aux mains, & le condamna à une prison perpétuelle ; mais ce malheureux mourut au bout de huit jours, de honte & de regret. Tavernier, qui rapporte ce trait, ajoute plaisamment ; « & , s'il fût » mort dix ans plutôt, il m'en auroit bien » mieux valu dans les affaires que j'ai traitées avec le roi par son moyen. » Par où l'on voit combien il regrettoit d'avoir été une des victimes de cet avide exacteur.

Un gouverneur qui s'étoit comporté

pendant assez long-tems avec la plus grande intégrité, lorsqu'il fut pourvu d'un gouvernement fort avantageux, se laissa aller aux vices reprochés à beaucoup d'autres. Il étoit dur envers le peuple, avide d'argent, & vendant les places & la justice. On n'entendoit que des plaintes sur son compte, & sa mauvaise conduite n'étoit ignorée de personne. Il se nommoit Jafer-Khan. Shah-Séfi l'aimoit beaucoup : aussi tous ceux qui approchoient le roi, pour lui faire leur cour, n'avoient garde d'en dire du mal. Cependant le roi, qui étoit bien informé de ce qui se passoit, ayant un jour demandé à un musicien & à un officier qui étoient présens à l'un de ses repas, ce qu'ils pensoient de la conduite de Jafer-Khan, & ceux-ci lui en ayant dit toute sorte de bien, il commanda que l'on arrachât deux dents au musicien, & qu'on les plantât dans la tête de l'officier, en disant aux seigneurs : « Que pensez-vous » de deux flatteurs qui disent tout le contraire de ce qu'ils pensent ? » Jafer-Khan fut envoyé en exil, mais il fut rétabli peu après.

A quelque tems de-là, Jafer-Khan étant rentré en grace, le roi fit appeler quelques-uns des grands de sa cour pour boire avec eux, auxquels il joignit cinq ouvriers François qui étoient à son service : un orfé-

vre, nommé Sain, deux horlogers, Lagis & Varin, & deux arquebusiers, Marais & Bernard. Les esprits étoient déjà un peu échauffés par le vin, lorsque le roi tira de son doigt un rubis que Tavernier lui avoit vendu cent tomans, & une autre bague treize ou quatorze fois plus chere. Il les donna à Jafer-Khan, avec lequel il parla bas quelque tems. Le Nazar, qui crut entendre quelque chose de la conversation, dit au roi, qu'avec quatre mille chevaux il viendrait bientôt à bout de toute cette canaille. Le roi fâché d'avoir été entendu, lui commanda de se taire, & d'aller dormir. Des cinq François, trois s'étoient déjà retirés pour en faire autant. Marais, l'un des deux arquebusiers, soupçonnant qu'il étoit question de guerre contre les Uzbecs, eut aussi la hardiesse de dire au roi que, si l'on vouloit faire un général, il n'y en avoit pas de plus capable que Jafer-Khan. Le roi lui imposa silence; il se tut, mais pas pour long-tems. Il avoit tout-à-la-fois l'indiscrétion d'un François, & la déraison d'un ivrogne. Peu après, il recommença donc à s'étendre sur l'éloge de Jafer-Khan; mais il ne continua pas long-tems. Le roi, irrité de sa hardiesse, ordonna qu'on le dépouillât, qu'on le trainât par les pieds hors de la salle, & qu'on lui ouvrît le ventre. Aussitôt Marais fut saisi par un officier, qui

aimant les François, & ſçachant que le roi les aimoit auffi, & même celui-là plus que les autres, exécuta très-lentement l'ordre dont il étoit chargé. Il avoit quelque eſpérance que le roi feroit grace, parce qu'ordinairement lorsque les rois de Perſe donnent des ordres qui vont à la mort, ils ſe retirent ſur le champ, au lieu qu'Abbas étoit reſté. Il ôta donc, ſelon la coutume, la toque & les habits de Marais; puis, le tirant par les pieds, il s'approcha le plus près qu'il put du roi, qui, touché de ſon état, & n'ayant peut-être voulu que lui faire peur, ordonna qu'on lui rendît ſes habits; &, peu après, il lui dit de ſe retirer. Le roi continua de boire juſqu'au jour; &, Bernard ſeul d'entre les François, ne le quitta point qu'il ne ſe fût retiré.

Abbas, comme on voit, étoit fort affable aux Franks ou Européens. Il invita pluſieurs fois Tavernier à venir au palais. Au mois de Janvier 1665, on l'envoya chercher un matin pour aller à la cour, où il trouva le P. Raphaël, ſuperieur des Capucins, avec le Nazar, & deux Hollandois. Sa Majeſté, dit ce célèbre voyageur, de qui nous empruntons ce récit, étoit hors du harem, c'eſt-à-dire de l'appartement des femmes, & donnoit audience à un de ſes Khans, qu'il envoyoit au-devant d'un ambaffadeur du grand Mogol. Cette am-

bassade étoit considérable , parce que c'étoit la premiere qui venoit des Indes depuis que le prince qui régnoit alors étoit parvenu à la couronne. Cependant le P. Raphaël s'entretint des mathématiques avec quelques officiers qui étoient présens ; & quand le Nazar jugea que le roi étoit en état d'être vu , il prit Tavernier avec le Pere & les deux Hollandois , & les mena près de la salle où étoit Sa Majesté. Il leur ordonna de l'attendre , & alla voir quand il seroit tems de les faire entrer. Etant revenu un quart-d'heure après, il les fit monter quatre marches pour entrer dans la salle où le roi étoit assis sur une petite estrade d'un demi-pied de haut , sur laquelle il y avoit deux matelas couverts d'un riche tapis. Il étoit appuyé contre un gros coussin de quatre pieds de long , & il avoit devant lui huit ou dix plats de fruits & de confitures. Le Nazar ayant fait avancer notre voyageur , lui fit saluer Sa Majesté le premier ; & les autres ensuite lui firent la révérence, après quoi on les fit asseoir environ à dix ou douze pas du roi. Il y avoit devant lui deux bouteilles à long col de crystal de Venise , rond & goudronné , pleines de vin de Schiras , avec une tasse d'or , & à côté une espece de cuvette d'or, pleine de même vin , avec une grande cuillère qui tenoit bien une bonne cho-

pîne de Paris. Les bouteilles étoient pour verser à boire au roi, & le vin de la cuvette étoit pour ceux qu'il vouloit faire boire en sa présence. Dès que les Franks furent entrés, le roi, s'adressant d'abord au P. Raphaël : *Raphaël, bia, bia*, lui dit-il ; c'est-à-dire Raphaël, viens ici, viens ici. Aussitôt le Pere se leva ; &, allant auprès du roi où il se mit à genoux : « Raphaël, » continua le roi, si tu veux boire du vin, » demeure ici, sinon retire-toi. » Le Pere, quoiqu'il ne bût pas ordinairement du vin, répondit que, puisque le roi lui faisoit un si grand honneur, il étoit content de boire un peu de vin ; & sa réponse étant agréable au roi, il lui dit en riant : » Voilà qui est bien ; va t'asseoir. » Ensuite il commanda à l'un des deux jeunes Hollandois, nommé Casembroot, de verser à boire ; ce qu'il fit en tremblant, n'étant pas accoutumé de boire avec des rois. Il avoit mis son chapeau sur le tapis ; le roi lui ordonna de le remettre sur sa tête, parce qu'il est mal-honnête en Perse d'avoir la tête nue. Il versa donc à boire à chacun du vin de la cuvette dans la cuillère d'or, qu'il tenoit pleine par ordre du roi ; ensuite il alla reprendre sa place. Comme il y a toujours auprès du roi quelques jeunes seigneurs pour le servir, il ordonna à l'un d'eux de prendre la cuvette & la cuillère,

de s'aller mettre auprès des Francs, & de leur verser à boire, ce qu'il fit aussitôt. Mais si cela eût continué, ils n'auroient pu tenir long-tems; & dans la suite on leur donna à boire dans des tasses d'or. Les Persans ne mangent point de viande qu'au dernier repas, qui se fait sur les quatre ou cinq heures du soir. Le roi, sçachant bien que les Francs n'aiment pas à boire sans manger quelque chose de solide, ordonna au Nazar de faire apporter quelques viandes cuites. On étendit devant eux, suivant la coutume, un grand sofra de brocard d'or, qui sert de nape, & sur le sofra un cuir de même longueur & largeur. Puis on étendit sur le cuir une sorte de pain qui étoit aussi de la longueur du sofra; car si le sofra avoit dix aunes de long, comme cela arrive souvent, le pain auroit la même longueur. Ce pain n'est guères plus épais qu'une feuille de papier, & on le plie comme nous plions une serviette. Il se fait avec le rouleau, & on le cuit sur des platines de cuivre étamé. Ce n'est point qu'on mange ce pain-là; mais, comme on ne sert point d'assiette en Perse, il tient lieu de nappe pour serrer tout ce qui tombe des plats, & ce qui reste de viandes devant chacun, & on enveloppe le tout dans le cuir, pour être donné aux pauvres. On couvre ensuite

tout le bord du sofra d'un autre pain excellent, qui est environ de deux pieds de long & d'un pied de large; &, dit notre voyageur, on n'en peut guères manger de meilleur au monde. La nappe étant mise de la sorte à la mode du pays, on servit quantité de viandes rôties & bouillies, & de grandes truites saumonées, que la mer Caspienne fournit en abondance. On apporta alors au roi deux grandes caisses, l'une de limons, qui viennent de Mazenderan, l'autre de grenades, qui viennent de Schiras; &, après que l'on en eut rempli deux à trois bassins, le roi fit signe qu'on portât aux convives quelques-uns de ces beaux fruits.

Après ce déjeuné, le roi mit Tavernier sur ses voyages aux Indes; &, ayant fait apporter un porte-feuille, en tira plusieurs portraits en miniature, qui représentoient le grand Mogol & ses fils, & quelques Rajahs & officiers de sa cour, que Tavernier reconnut. Il y avoit aussi quelques portraits de femmes, qui firent tomber la conversation sur la beauté des femmes. Entr'autres choses sur cet article, Tavernier dit au roi que dans son empire on faisoit grande estime des gros sourcils qui viennent à se toucher; & qu'en France c'étoit tout le contraire, les femmes se les arrachant avec des pincettes, & ne lais-
fant

sant paroître qu'un petit trait délié ; qu'enfin la beauté dépendoit fort de l'opinion des hommes , & que ce qui étoit beau dans un pays ne l'étoit pas dans un autre. « Mais , » quel est ton sentiment des blanches ou » des noires, lui dit encore le roi , qui pre- » noit plaisir à ce discours ? -- Sire, lui ré- » pondit-il, si j'avois à acheter des fem- » mes, je ferois comme quand j'achete du » pain, des diamans & des perles, & je » m'attacherois toujours à celles qui au- » roient le plus de blancheur. » Cette re- partie fit rire le roi , qui lui fit donner aussitôt à boire dans sa coupe , ce qui est un grand honneur. Le roi continua de s'entretenir avec Tavernier sur l'état actuel de l'Europe. De tems en tems, on faisoit entrer les danseuses, & le roi se divertit à demander à Tavernier celle qu'il trou- voit la plus belle ; & pourquoi , & les obligeoit à lui faire des caresses. Le tems se passa de cette façon jusqu'à onze heures du soir. Après qu'on eut servi le souper, le roi demanda si quelqu'un sçavoit chan- ter. Un François, nommé Daulier, qu'on avoit fait venir sur la fin de ce repas, se mit alors à chanter un air de cour ; mais, comme il n'avoit pas la voix forte, parce qu'en Perse on ne fait cas que des grosses voix , le roi ne prit point plaisir à l'en- tendre , & il se tut incontinent. Tavernier,

qui se trouvoit un peu gai, se mit à chanter une chanson à boire qui divertit si fort ce prince, qu'il dit : *Barik-Allah*, *Barik-Allah*, qui signifie les œuvres de Dieu, expression dont se servent les Persans, quand ils veulent témoigner que quelque chose leur fait plaisir. Cette scène, que nous avons cru devoir rapporter tout au long, peut donner une idée du génie de la cour de Perse, où l'on voit que les souverains ne sont rien moins qu'esclaves de l'étiquette. Il faut avouer qu'Abbas II, malgré ses défauts, avoit de très-belles qualités. Il aimoit la justice, comme le prouve le trait suivant.

Les Persans sont dans l'usage de conserver dans les Mosquées des poissons consacrés à quelques saints. Ils ont au nez de petits anneaux d'or ou d'argent. Un Arménien, étant entré dans une Mosquée, osa prendre un de ces poissons. Malheureusement pour lui un Persan l'aperçut ; &, poussé d'un zèle fanatique, presque toujours sanguinaire, il courut à lui, lui enfonça son poignard dans le cœur, & le jeta mort sur la place. Le Cédre, ou grand Pontife, applaudit au zèle de ce Persan, &, pour quelque argent, lui donna l'absolution de ce meurtre. Mais le roi, qui, hors du vin, étoit juste & bienfaisant, peu satisfait d'une conduite qui répugnoit

à l'humanité, fit de sévères réprimandes au pontife, le condamna à une amende applicable à la famille de l'Arménien qui avoit été tué, & fit punir le Persan comme coupable de meurtre.

La délicatesse Persane se blesse de tout ce qui peut emporter avec soi des idées tristes & fâcheuses; aussi dans la conversation a-t-on soin de les éviter, ou de les rendre avec des couleurs qui les indiquent sans trop les faire connoître, c'est pourquoi, pour dire qu'un homme est mort, l'on se sert de cette expression : Amrekodber-chuma-bakchid, c'est-à-dire, « il » vous a fait don de la part qu'il avoit à » la vie. »

Le commandeur des Mousquetaires; ayant été chargé par le roi de lui garder avec soin un ours blanc, dont il faisoit grand cas, & qui cependant mourut: voulant annoncer cette mort au roi, il employa la formule & se servit de l'expression que je viens de rapporter. Le roi se mit à rire, & lui repartit: « Au lieu de dire » qu'il a ajouté ses jours aux miens, que » ne dites-vous aux vôtres, car je vous » tiens pour plus ours que moi. »

Comme il n'aimoit pas la flatterie, il répondit un autre jour à ce même officier, qui, lui parlant des Francs ou nations d'Europe, ajoutoit: « Dieu veuille,

» seigneur, que vous les conquériez tous !
» — Comment seroit-il possible que je
» les conquise , puisqu'ils sont à deux
» mille lieues de moi , ne pouvant con-
» querir les Turcs qui sont mes plus pro-
» ches voisins ? »

Ce prince mourut , à l'âge de trente-huit ans , d'un mal qui , depuis la découverte de l'Amérique , a fait de grands ravages en Europe , & dont il semble qu'un roi de Perse , maître d'un sérail nombreux & choisi , devoit n'avoir rien à craindre. En finissant de rapporter quelques particularités de son règne , Tavernier ajoute : « On ne peut trop blâmer » ce prince de s'être souvent laissé em- » porter à la colere , & d'avoir trop aimé » le vin ; d'ailleurs , il aimoit la justice , » étoit généreux , bienfaisant , traitant » bien les étrangers , & sur-tout les Fran- » çois qu'il aimoit beaucoup. »





SCHAH - SÉFI II , ou SOLIMAN.

[1666.]

ABBAS II étoit à cent quarante lieues d'Ispahan, lorsqu'il mourut. Les seigneurs s'assemblerent pour délibérer entr'eux , lequel des princes on mettroit sur le trône. La plûpart vouloient , par une politique bien éloignée de celle de leurs ancêtres, y placer le plus jeune des fils du feu roi. Un officier les ramena tous au dessein de reconnoître l'aîné des princes Séfi-Mirza. On dépêcha aussitôt un des grands, qui, au bout de sept jours , se présenta devant la porte du sérail, & demanda à parler au jeune prince. Tout le monde crut qu'on venoit lui ôter la vie , ou au moins la vue , de la part de son pere , dont on ignoroit la mort. Aussi sa mere fut-elle, pendant une heure, sans vouloir le laisser partir. Cependant il sortit , fut salué roi , & les pleurs firent place à la joie la plus vive. On n'eut cependant pas lieu dans la suite de s'applaudir de cet événement, car le jeune prince se livra à toutes sortes d'excès de débauches & de cruautés. Il avoit d'abord conservé son ancien nom de Séfi-

Mirza ; mais, comme au bout de deux ans de règne, les médecins ne pouvoient rétablir sa santé considérablement affoiblie par les débauches, ils en rejetterent le blâme sur la malheureuse influence des astres, prétendant que les astrologues n'avoient pas pris un moment assez favorable pour son couronnement. La cérémonie fut faite de nouveau ; & ce fut alors qu'il prit le nom de Soliman.

❧ [1667.] ❧

Depuis plusieurs années, le royaume de Perse jouissoit d'une tranquillité parfaite, qui fut enfin troublée cette année par une irruption que firent les Cosaques sur les côtes du Ghilan & du Mazenderan, le long de la mer Caspienne. On envoya contre eux une armée considérable, sous la direction de quelques astrologues chargés de marquer le jour & l'heure favorable pour combattre. Les Cosaques, qui étoient alors dans une île près de la côte, instruits des superstitions qu'on pratiquoit en pareille occasion, feignirent de prendre la fuite dans deux de leurs plus grandes barques, qu'ils laisserent flotter au gré des ondes, comme s'ils eussent manqué de pilotes. Par cette ruse, ils attirèrent les Persans, qui, se croyant assu-

rés de la victoire, tomberent dans une embuscade , & furent passés au fil de l'épée, au nombre d'environ dix mille. La cour de Perse dissimula cet affront , ne jugeant pas à propos de s'engager dans une guerre périlleuse contre des brigands , & dont le pays étoit plutôt capable de ruiner que d'enrichir une armée. Le 23 de Septembre de la même année , le roi fit une cavalcade avec tous les grands de sa cour , & il ne se pouvoit rien imaginer de plus magnifique que son écurie. Tous les plus riches harnois furent tirés du trésor , & l'on étala dans le Meidan toutes les richesses qui ne s'exposent que dans de pareilles pompes. Ce sont des seaux ou des especes de chaudrons d'or massif , pour donner à boire aux chevaux , mais qui ne sont toutefois là que pour la parade. La grande cuve qu'on remplit d'eau , les clous qu'on fiche en terre avec leurs boucles pour attacher les chevaux , & les marteaux qui servent à faire entrer les clous dans la terre , tout est d'or massif. Après que le roi eut joué au mail , & tiré de l'arc pour abattre un gobelet qui étoit au bout d'un grand mâât planté dans le milieu du Meidan , il alla prendre place dans la salle du Divan , d'où il eut le plaisir de voir battre des éléphants , des lions , des taureaux & des bé-

liers. Ce qu'il y eut de plus admirable ce jour-là, dit Tavernier, témoin oculaire, fut de voir un homme debout sur la selle de son cheval, courir à bride abattue, & faire trois fois de la sorte la longueur du Meidan. Il est vrai qu'il tomba la première fois ; mais les deux autres, il se tint ferme, & causa de l'admiration à tout le monde.

[1668.]

Soliman n'aimoit pas moins le vin que le feu roi son pere, & cette passion lui fit commettre bien des cruautés. Un jour qu'il étoit ivre, n'étant pas content d'un musicien qui exécutoit quelques airs de luth, il commanda à Nefr-Ali-Bec, son favori, de lui couper les mains. En prononçant cette sentence, Soliman se jeta sur un sofa pour dormir. On crut qu'à son réveil, il se repentiroit de l'ordre qu'il avoit donné ; c'est ce qui fit que l'on en suspendit l'exécution. Il en arriva tout autrement. Au bout d'une heure, le roi s'étant levé, furieux de voir que l'on ne lui avoit pas obéi, il ordonna au grand-maître de couper les mains au musicien & au favori. Le grand-maître, effrayé de cet ordre, se jeta aux pieds du roi, qui n'en fut que plus en colere. Il ordonnoit déjà à ses eunuques de se jeter sur ces

trois coupables , & de les poignarder , lorsque Scheic-Ali-Khan, vizir , hors de charge , se jetta comme eux à genoux devant le roi , qui lui accorda la grace qu'il demandoit , à condition qu'il reprendroit sa charge de premier ministre. C'étoit en effet un homme d'un grand mérite , qui n'avoit été disgracié que parce qu'il refusoit constamment de boire du vin , défendu par la loi qu'il observoit avec la plus grande rigidité.

Il lui arriva cependant , pour le même sujet , une aventure assez désagréable. Le roi étant en débauche , & ivre autant qu'on peut l'être , fit présenter du vin à ce grand-vizir , qui le refusa. Alors , le roi lui en fit jeter au nez ; puis , s'adressant à lui :
 » Grand-vizir , lui dit-il , d'un air mo-
 » queur , je ne puis souffrir davantage que
 » tu gardes avec moi ton bon sens , tant
 » que nous sommes ivres : un homme
 » ivre & un homme qui n'a pas bu
 » passent mal leur tems ensemble : si tu
 » veux te divertir avec nous , & nous faire
 » trouver du plaisir avec toi , il faut que
 » tu boives autant que nous avons fait. »
 Scheic-Ali-Khan se jetta aux pieds du roi , qui , prévoyant qu'il alloit alléguer la défense de la loi , lui dit : « Je ne veux pas
 » que tu boives du vin , mais au moins
 » du coquemer. » C'est une infusion de

suc de pavot, qui enivre bien plus fortement que le vin. Ce ministre ne put s'en défendre ; il en but plusieurs coups, & fut bientôt ivre. Il se laissa tomber sur des carreaux. Le roi éclata de rire à ce spectacle, & s'en amusa deux heures entières avec ses favoris. Pendant ce tems, on tâcha de faire boire du vin au premier ministre, mais il étoit tellement abattu, qu'il ne remuoit pas plus qu'un mort. Le roi, toujours riant, lui crioit : » Grand-visir, voilà qui te fera revenir. » Lorsque Scheik-Ali-Khan fut revenu à lui le lendemain, le souvenir de tant d'outrages le jetta dans la plus grande confusion : il étoit inconsolable, & ne vouloit voir personne. Cependant le roi lui envoya en présent un habit magnifique, & lui fit dire de le venir trouver.

✂ [1675.] ✂

Depuis que le Sophi s'étoit adonné au vin, il ne se passoit presque pas de jour qu'il ne fut ivre. Souvent, après avoir bu, jusqu'à ne pouvoir se soutenir, il pouvoit encore boire un grand flacon de vin de Schiras, avant que d'être entièrement ivre. Aussitôt qu'il se levoit, il recommençoit à boire, n'étant pas encore désenivré. Si par hasard il arrivoit qu'il fût de sens rassis, il alloit voir ses femmes,

Une nuit, en 1675, il fut d'une humeur fort cruelle. Il commanda de donner la bastonnade à un colonel, si rude & si longue, qu'il en mourut au bout de deux jours. La même nuit, en se retirant d'une fête à laquelle il avoit été invité, le chef des porte-flambeaux, marchoit devant lui un peu loin, parce que, comme il faisoit beaucoup de vent, il craignoit que quelque étincelle ne volât au visage du roi. Ce prince, qui étoit ivre, ne comprit pas cela, & dit à cet officier : « Est-ce par honte » ou par dégoût de me servir que tu marches si loin devant moi ? » & en même tems il ajouta, « que l'on coupe le poing » à ce chien. » Il s'arrêta en donnant cet ordre barbare, jusqu'à ce qu'il l'eût vu exécuté. Tous les grands étoient glacés de frayeur ; il falloit pourtant faire bonne mine. Le roi, les regardant l'un après l'autre, dit : « Je tirerai aujourd'hui du » sang du corps de deux chiens qu'il y a » trop long-tems que je souffre. » On devina d'abord que le grand-vizir étoit l'un des deux dont le roi vouloit parler. En effet, il avoit couru grand risque tout le jour ; & si le Korchî-Nachi, un des généraux de l'armée, quoique ennemi déclaré du ministre, n'eût intercedé pour sa vie, au péril de la sienne propre, il auroit infailliblement perdu la tête.

Quoique les historiens aient fait du roi Soliman un portrait défavantageux, on voit cependant que c'est au vin qu'il faut attribuer la plûpart des cruautés qu'il commit. On en peut juger par quelques actes de bienfaisance qu'il fit dans son bon sens, & par le repentir qu'il avoit de quelques barbaries occasionnées par son ivresse.

Un vitrier travailloit à refaire des chafis à l'appartement de la mere de Soliman, &, quoiqu'exposé à la neige & à un très-grand froid, il ne quittoit point l'ouvrage, & pressoit ses ouvriers de se hâter. Le roi, qui le voyoit frissonner, fut si content de son zèle, que, lorsqu'il eut achevé, il tira sa pelisse de zibeline, & la lui mit sur le dos; elle pouvoit bien valoir cinq ou six mille francs. Ce ne fut pas tout : l'usage est en Perse, lorsque le roi fait un présent à un particulier, d'y joindre beaucoup d'autres choses, enforte que, tant des grands que du roi qui lui donna aussi des terres, ce vitrier se trouva peu après riche d'environ deux cents mille écus.

A quelque tems de-là, le roi faisant une partie de boisson, à laquelle il avoit admis Cofrou - Khan, vice-roi d'Hircanie, commandant les mousquetaires, très-brave de sa personne, & l'un des meilleurs généraux de la Perse, s'enivra, comme c'é-

toit sa coutume. Cosrou-Khan étoit aussi pris de vin , enforte qu'il s'oublia au point d'oser dire au roi : « Seigneur , » que Votre Majeste permette à son esclave de lui dire deux mots. Les trou- pes campent aux environs à la neige » & au grand froid , & elles sont toutes » en assez pauvre état : ne vaudroit-il » pas mieux avoir distribué aux plus mal- » heureux deux cents mille écus , qu'à » un artisan , dont mille francs auroient » fait la fortune ? » Le roi , piqué de cet avis , lui lança un regard furieux , & le menaça de le punir. Cosrou-Khan , que l'idée du péril fit revenir à lui , sentit sa faute , & dit au roi : « Seigneur , quand » vous aurez pris ma tête , ce ne sera » après tout qu'un chien de mort. C'est » aux Usbeks & aux Tartares qui rava- » gent votre Empire , qu'il faut faire sen- » tir votre courroux. Envoyez-moi vers » eux , & bientôt ils fuiront à la vue de » vos troupes ? » En l'écoutant , le roi parut se tranquilliser , & , se laissant aller sur des carreaux , il s'endormit. Dès que Cosrou-Khan le vit plongé dans le sommeil , il se retira sans faire aucun bruit. A son réveil , Soliman voulant boire de nouveau , & faire boire la compagnie , s'indigna de ce que Cosrou-Khan avoit osé se retirer sans sa permission ; & dans

l'instant il ordonna à un autre de ses généraux , qui se nommoit Mansour-Khan , d'aller lui couper la tête. Ordinairement, dans de pareilles circonstances , ceux qui se trouvoient auprès du roi , se jettoient à ses genoux , & lui demandoient la grace du proscrit. Souvent il l'accordoit, & paroissoit ainsi tout-à-la-fois donner à la clémence , sans rien refuser à la justice. Mais , dans cette occasion , comme ceux qui étoient présens voyoient d'un œil jaloux les talens de Cosrou - Khan , & le grand crédit qu'ils lui méritoient , personne ne parla en sa faveur ; au contraire , Mansour - Khan , qui le haïssoit plus qu'un autre , courut à son logis , & , quoiqu'il se fût déjà retiré dans son sérail , il ne lui donna pas de cesse qu'il ne se fût présenté à la porte de son palais. Envain Cosrou-Khan le pria de le conduire au roi , afin que lui-même il lui demandât sa grace. Son barbare ennemi le fit jeter à terre , & lui coupa la tête , dans le tems que le roi envoyoit un officier pour empêcher cette exécution. Le roi fut très-affligé de la diligence de Mansour-Khan. Aussi, quelque tems après, comme les grands lui demandoient la grace d'un musicien auquel il vouloit faire couper le poignet, il s'écria tout en fureur : « Ah ! perfides ! c'étoit pour le brave

» Cosrou-Khan qu'il falloit intercéder, &
» non pas pour un misérable , un chien
» de joueur de luth : vous êtes la cause
» de sa mort.»

Le roi, une autre fois étant à la chasse, l'interrompit pour boire , ce qu'il fit pendant trois jours. Le quatrième, sur le minuit, il lui prit aussitôt envie de retourner à la ville de Casbin, près de laquelle se faisoit la chasse. Mansour-Khan lui ayant représenté qu'il étoit trop tard pour y être reçu convenablement , à une heure où il n'y étoit pas attendu. Le roi tira aussitôt son sabre , en lui disant : « Chien » que tu es, as-tu bien l'insolence de repliquer à ton maître ? » En même tems, il lui déchargea un coup, qui lui emporta presque le bras ; le général dit modestement au roi, sans s'émouvoir : « Seigneur, je suis si pris de vin, que je ne » sçais ce que je dis ; mais si, à cause de » cela , ou parce que j'ai osé repliquer à » Votre Majesté, j'ai été assez malheureux pour mériter son indignation, elle » n'a qu'à me commander de me tuer , » sans souiller ses mains dans le sang d'un » chien comme moi , je me percerai moi-même le cœur. » Sans lui répondre, le roi commanda qu'on l'emportât , & que l'on pansât sa plaie ; & , quelques jours

après, il lui envoya un habit magnifique & deux cents tomans, comme un dédommagement des mauvais traitemens qu'il avoit éprouvés, & la preuve la plus sûre qu'il étoit rentré dans ses bonnes grâces.

Le roi, par une suite de sa colère contre le gouverneur d'Arménie, après avoir maltraité ses fils, avoit encore chassé du sérail sa fille, quoiqu'il l'aimât plus qu'aucune de ses autres femmes. Son dépit contr'elle étoit causé par la douleur de l'état malheureux où se trouvoit sa maison. La sultane-mère, qui la haïssoit, pouffoit Soliman à la faire mourir; mais il voulut se venger d'une manière qui lui sembloit devoir être plus outrageante pour la belle & fière princesse. Ce fut de la forcer d'épouser le dernier des domestiques employés dans la cuisine. Il est vrai que ce mariage, comme la plupart de ceux d'Orient, entre personnes de qualité, s'étoit fait par procureur. Sur le minuit, on lui amena son mari. Elle ne sçavoit pas qui il étoit, mais ses soupçons à cet égard lui suffirent pour régler sa conduite. Aussi fit-elle à l'instant saisir par six eunuques le nouvel époux : on le mit dans un sac, & on l'amena près de sa chambre où on l'assomma de coups de bâton. L'eunuque du roi, qui entendoit les coups & les cris, lui

lui représenta tout le danger auquel une telle conduite l'exposoit : « Vous pouvez, » lui répondit-elle, rapporter au roi ce qui » vient de se passer. Je sçais bien que ma » vie en dépend ; mais j'aime mieux mourir que de me donner à un vilain, après » avoir eu cent fois à mes pieds le plus » grand roi du monde, transporté du plus » tendre amour. Dites-lui que quand il a » disposé de ma personne pour en faire sa » femme, je n'ai point opposé de résistance à ses desirs ; mais que, ne pouvant plus être à lui, je ne veux, ni ne » puis être à personne. »

La reine-mere eût bien voulu profiter de cette occasion pour la faire conduire au supplice ; mais l'amour & la vanité du roi trouvoient également leur compte dans la conduite de la princesse. Il lui sçut, au contraire, fort bon gré de cette résolution, & lui pardonna en la laissant en liberté.

Le trait suivant offre une preuve plus frappante de cette jalousie barbare du Sophi. Un dépit amoureux l'ayant pris contre une de ses favorites, il ordonna qu'on la mariât sur le champ à quelque homme vil & de la lie du peuple. Le premier qu'on rencontra étoit le fils d'un blanchisseur de la cour, mais qui ne se trouva pas mal fait de corps. Le mariage se fit

fans se voir , selon la coutume , sur-tout entre partis si inégaux ; cependant l'ordre du roi étant qu'il se fit & qu'il se conformât , la dame laissa approcher son époux , & , avec le tems , elle s'en accommoda. Le roi, l'ayant sçu , en conçut un secret dépit ; & , au bout de quelques années, le pere de ce jeune homme étant venu à mourir , il demanda l'office de son pere. Le roi le fit venir , & lui dit : « Lorsque » tu épousas par mon ordre cette incom- » parable personne & de si grande naissance , quelle fête fis-tu en réjouissance ? » Sire , répondit-il , je suis un pauvre » homme ; je n'eus pas le moyen de faire » une illumination. Quoi ! dit le roi , ce » chien ne fit point d'illumination pour » une si grande fortune ? Qu'on fasse illumination de son corps. » L'arrêt fut exécuté de cette maniere : on étendit le patient sur une planche , couché sur le dos , & on l'y attacha bien ferré. On lui perça dans le corps des trous sans nombre , à mettre le petit doigt , avec une pointe de poignard ; on les remplit d'huile avec une petite mèche au milieu , & on les alluma toutes à la fois. La nature frémit en pensant aux horribles tourmens dans lesquels ce malheureux expira.

Pour délasser le lecteur , fatigué sans

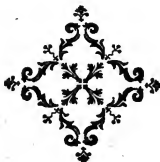
doute de tant d'horreurs , nous allons rapporter un jugement de Scheik-ali-Khan , grand vizir , sous ce règne.

Un marchand d'Ispahan étoit mort aux Indes , laissant de grandes richesses & deux enfans , un garçon qu'il avoit emmené avec lui , une fille de quatorze ans , mais d'une autre lit , & qui étoit restée dans la maison du pere , à Ispahan. Le jeune homme , à son retour des Indes , ne voulant pas partager une si belle succession , feignit de croire que la fille , qui se disoit être sa sœur , n'étoit qu'une esclave de son pere. On plaïda ; mais elle n'avoit rien , & il étoit fort riche : c'en est assez dire , pour être persuadé qu'il eut bientôt gagné son procès , du moins aux tribunaux Persans. Cependant on conseilla à la fille d'en appeler au grand vizir , qui , malgré les protections du jeune homme , les sermens des témoins & la sentence des juges , eut bientôt démêlé toute l'intrigue. Néanmoins , voulant amener les parties à une conviction complète , il ordonna à des eunuques & à des femmes expertes dans ces sortes de connoissances , de lui rendre compte de la personne que l'on prétendoit être esclave. Le rapport de sa beauté & de sa sagesse lui furent également avantageux. Il fit ensuite appeler tous ceux qui avoient eu part à cette procédure.

Il dit aux deux contendans : « Sur le » témoignage que l'on m'a rendu des belles » qualités & de la sagesse de cette fille , » j'ai songé à vous marier ensemble : outre » vos biens, le roi vous fait présent d'une » belle charge, mais je veux que, dès au- » jourd'hui, vous la traitiez comme votre » femme. » Comme l'inceste est expressement défendu par la loi de Mahomet , les témoins restèrent alors fort déconcertés , le jeune homme lui-même ne sçavoit que répondre , la fille aimoit mieux renoncer à tous les biens. Ce changement convainquit toute l'assemblée de la fourberie & de la mauvaise foi que l'on avoit mise dans cette affaire. Alors le vizir prononça la sentence : « Que l'on mene ce » jeune homme & ses adhérens en prison , » afin qu'il y reçoive deux cents coups de » bâton sous la plante des pieds ; qu'on » lui ôte tout ce qu'il a , jusqu'à sa chemise , & que sa sœur soit mise en possession de tous les biens , sauf à elle à en user dans la suite avec lui comme elle le voudra. »

La conduite de Soliman & de quelques-uns de ses prédécesseurs amenoit tout l'empire à un état de foiblesse , qui causa enfin une révolution. Il pensoit si peu en roi , que, lorsqu'on lui représentoit que les Turcs pourroient bien se jeter sur la

Perse , lorsqu'ils auroient fait la paix avec les Chrétiens , il répondoit froidement , » Pourvu qu'Ispahan me reste , je n'en de- » mande pas davantage. » Il mourut sur la fin de Juillet , en 1695 , laissant deux fils , Houssein & Abbas. Il avoit vécu quarante-huit ans , & régné vingt-huit.





SCHAH-HUSSEIN.

[1694.]

HUSSEIN fut le dernier de la maison des Séfis. Il étoit le cadet des enfans que laissoit Soliman. Son caractère doux, & sur-tout son génie timide, auroient dû l'éloigner du trône, d'autant que le droit d'ainesse, & des vertus opposées à ses foiblesses, y appeloient son frere Abbas. Mais les eunuques, auxquels Soliman avoit laissé le choix de son successeur, préférèrent un prince, sous le nom duquel ils pouvoient régner : aussi tout son règne, qui dura vingt ans, ne fut-il qu'un abus de leur pouvoir. Détestant le vice sans avoir le courage de le punir, aimant la vertu sans avoir la force de la récompenser, Hussein, qui, dans une vie privée, eût fait sans doute le bonheur de sa famille, & mérité l'estime des honnêtes gens, placé sur le trône, & souverain d'un grand empire, en causa la ruine, & s'attira le mépris de son siècle & de la postérité.

Après avoir porté le découragement dans l'ame des plus grands hommes de

l'état, auxquels il refusoit sa confiance pour la donner à ses eunuques; après avoir donné lieu à toutes sortes de vexations, en permettant l'usage des amandes pécuniaires, qui contenoient moins les riches en état de payer, & les pauvres qui n'avoient rien à perdre; après avoir perdu la milice Persane en la laissant languir dans le repos, & aliéné le cœur des généraux, en se livrant trop aisément aux soupçons qu'on lui donnoit sur leurs talens ou leur fidélité; il se vit enfin forcé de céder le trône à Mir-Mahmoud, chef des Afghans, nation transportée par Abbas le Grand, de la province de Schirvan, entre le mont Caucase & la mer Caspienne, jusqu'à l'extrémité de la Perse, sur les frontieres du Mogol, où elle occupoit la ville & le territoire de Kandahar.

Comme il ne nous est pas possible de suivre tout le détail & l'enchaînement de cette révolution, nous nous contenterons de rapporter quelques traits propres à donner une idée de la foiblesse de Hussein & du caractère de ses ennemis.

Lorsque Schah-Hussein monta sur le trône, les eunuques vouloient l'engager à faire arracher les yeux à son frere: il s'y refusa constamment, soit par un principe d'humanité, & même d'amitié pour ce frere, qu'il fit traiter avec toutes sortes

d'égards; soit, comme quelques auteurs l'ont prétendu, pour tenir le ferment que les deux freres, étant encore jeunes dans le fêrail, s'étoient juré de ne se faire aucuns mauvais traitemens, lorsque l'un des deux feroit parvenu au trône.

Il y avoit dans les jardins du palais de ce prince un étang, sur lequel on voyoit en tout tems un grand nombre de canards. Schah-Hussein prenoit quelquefois plaisir à tirer dessus à coups de pistolet, plus pour les effrayer & se divertir de leur effroi, que pour leur faire du mal. Il arriva un jour que, contre son intention, un de ces coups porta & blessa quelques canards; il s'en effraya aussitôt lui-même, comme si c'eût été un véritable meurtre, & fit la même exclamation que l'on a coutume de faire en Perse lorsque l'on a blessé ou tué un homme; il s'écria: « *Kanluoldum!* c'est-à-dire, « je suis souillé de sang; » & dans l'instant il fit donner deux cents tomans aux pauvres, pour l'expiation de cette faute.

La foiblesse du gouvernement étoit cause que tous ceux qui se trouvoient en autorité dans les villes & dans les provinces, ne l'employoient qu'à satisfaire leur rapacité & leur avarice. On peut en juger par le trait suivant. Dans un des plus considérables bourgs de l'Arménie, nommé Akuli, le Déroga, qui y commandoit,

ayant apperçu l'âne d'un particulier brou-
tant dans la vigne d'un voisin, condamna
le maître de l'âne à une amende de cin-
quante écus. Le maître de la vigne sur-
vint, & lui représenta que, vu la bonne in-
telligence qui régnoit entr'eux, il ne se
formalisoit pas de ce que cet âne venoit
quelquefois manger dans sa vigne. Mais
le Déroga, sans vouloir entendre aucune
raison, le condamna aussi à une pareille
amende de cinquante écus, leur disant à
l'un & à l'autre, qu'il employoit cette
voie pour leur apprendre à conserver leur
biens.

Le Déroga d'Ispahan se conduisoit en-
core plus mal. Une de ses principales fonc-
tions étoit de veiller à la sûreté de la ville,
sur-tout par rapport aux voleurs de nuit.
Il est vrai que l'on convient que, graces
à ses soins & à sa vigilance, il n'y en
avoit pas un qui lui échappât; mais, au lieu
de leur faire leur procès quand ils étoient
pris, il se contentoit de leur faire payer
une rançon comme à des prisonniers de
guerre; il pouffoit même l'observance de
cette règle si loin, que, s'il s'en trouvoit
quelques-uns qui, n'ayant pas encore assez
bien fait leurs affaires, ne fussent pas en
état de payer, il leur permettoit de sortir
de prison pour aller compléter la somme

qui leur manquoit, & voler ainsi pour son compte.

Un Arménien étant allé lui demander justice contre un voleur de nuit qui l'étoit venu piller dans sa maison, le Déroga commença par se nantir du voleur, qu'il fit mettre en prison, & du vol qu'il fit porter chez lui. Il dit ensuite à l'Arménien qu'il ne pouvoit pas lui rendre justice dans cette affaire, à moins qu'il ne certifiât par témoins qu'il avoit été volé, & que les effets volés lui appartenoint. L'Arménien, qui craignoit quelque mauvaise chicane de la part de cet étrange juge, crut que le plus court étoit de composer avec le voleur, même de l'engager, pour une partie du vol, à convenir qu'il avoit dérobé la totalité. Le voleur y consentit, s'avoua coupable, & reconnut le vol en présence du juge. Il sembloit que l'affaire dût être terminée par cette confession juridique ; mais le Déroga lui dit froidement : « Eh quoi ! n'avez-vous » pas de meilleur témoin à me produire ? » Voulez-vous que je croye un fripon, un » voleur ? Quel cas puis-je faire de son témoignage ? Amenez-moi des témoins » irréprochables, des Musulmans dignes » de foi, & alors je les croirai, & je me » ferai un devoir de vous rendre justice. »

Cette conduite étoit d'autant plus criante, que le vol, sous les règnes précédens, étoit puni de mort, & que les gouverneurs des villes étoient obligés de rendre à ceux qui étoient volés la valeur de ce qu'on leur avoit pris. Il y avoit même des gardes, sous le nom de Radars, postés le long des chemins pour arrêter tous les gens suspects. Quant aux supplices des voleurs, ils étoient de différentes sortes, mais tous fort cruels. Tantôt on les attachoit par les pieds à la selle d'un chameau, la tête en bas, puis on leur ouvroit le ventre. Tantôt on mettoit le criminel entre quatre murailles, qui lui serroient le corps : la tête seule sortoit : on le laissoit mourir en cet état, lui mettant seulement par charité une pipe à la bouche avec du tabac, & même il étoit défendu de leur donner la mort pour abrégér leur supplice. Quelquefois aussi, entre ces quatre murailles qui renfermoient le patient tout nud, on y versoit encore du plâtre dissous & coulant, qui, venant à se durcir, empêchoit ce misérable de respirer, & le faisoit mourir comme un enragé. Le plus cruel de tous ces supplices, étoit de placer le patient sur un cheval, avec un bâton par derrière qui lui tenoit les bras ouverts : on lui lardoit ensuite le corps de chan-

delles allumées, qui le faisoient périr dans les plus cruelles douleurs.

❧ [1701.] ❧

Année remarquable chez les Persans ; elle fut nommée *l'année des filles*, parce que Schah-Hussein, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs, ayant voulu peupler ses sérails & fait chercher dans toute la Perse les plus belles filles, la récolte en fut extrêmement abondante. Le foible & timide Sophi ne s'occupoit guères d'autres soins. Toujours environné de ses femmes, il ne faisoit usage de sa souveraine puissance, que pour établir entr'elles (chose très-difficile) l'esprit de soumission, de douceur, de dépendance. Il présidoit à leurs occupations, à leurs divertissemens, à leurs plaisirs. Il récompensoit les unes, punissoit les autres, suivant qu'elles s'étoient bien ou mal comportées. Détails de toilette, parures, agrémens, modes, tout étoit de son ressort. Moins jaloux que pusillanime, il ne faisoit pas difficulté de marier ces belles recluses avec les grands de sa cour, avec ses officiers, ses valets, & ses cuisiniers même ; il eût donné des femmes à tous les Persans. Tandis que ce grand prince se consacroit tout entier à l'administration du sérail, les eu-

nuques ses favoris gouvernoient l'état & les finances ; ils dispoſoient à leur gré des charges , des dignités , des honneurs ; ils traitoient avec les ambaffadeurs , donnoient des généraux aux armées , des gouverneurs aux provinces ; & , uniquement occupés des moyens de s'enrichir , ils laiffoient un libre cours aux vexations les plus atroces , aux injuſtices les plus criantes. Quoique la tyrannie fût générale , elle ſe faiſoit ſentir plus particulièrement dans les provinces éloignées. Celle de Kandahar , voisine du Mogol , fut de ce nombre ; mais ce fut dans ſon ſein que ſe forgea la foudre qui renverſa le trône des Sophis.

Les Afghans , ou Agwans , habitans du Kandahar , qui conquièrent la Perſe , étoient Tartares d'origine. Ils étoient endurcis au chaud , au froid , & à toutes les intempéries des ſaiſons. Chez eux les maîtres , les eſclaves , les chevaux , le bétail habitoient ſous la même tente. Ils étoient ſi peu délicats , que , lorsqu'un cheval venoit à mourir auprès d'eux , ils l'y laiffoient pourrir , ſans ſ'embarraffer de l'infection que produiſoit le cadavre en pourriſſant. On raconte que , lorsqu'ils ſe furent rendus maîtres de Julfa , fauxbourg à un quart de lieue d'Iſpahan , ils trouverent du ſavon , qu'ils mangèrent pour du ſucre , abusés par la couleur qu'ils ſçavoient devoir être blan-

che. On rapporte aussi que Nazir-Ulla , l'un des premiers capitaines de leur armée , se trouvant chez un marchand Arménien , celui-ci présenta quelques livres de clous de gérosfle afin qu'il en goûtât : Nazir-Ulla en prit , les trouva bons , & mangea le tout sans en être incommodé.

❧ [1709.] ❧

Un chef de tribu , nommé Mir-Wéïs , personnage très-consideré parmi les Afghans , ses compatriotes , s'étoit par-là même rendu redoutable à Gurghin-Khan , gouverneur de la province , Géorgien de nation , qui l'avoit obligé d'aller à la cour pour y rendre compte de sa conduite. Sous un autre règne , il eût payé de sa tête les soupçons bien ou mal fondés du gouverneur ; mais , connoissant l'avidité des ministres de Schah-Husseïn , il n'eut pas de peine à les mettre dans ses intérêts. Non-seulement il parvint à se justifier ; il sçut encore représenter Gurghin-Khan comme un homme ambitieux , & qui n'aspiroit à rien moins qu'à la souveraineté du Kandahar & de la Géorgie. On croit aisément ce que l'on craint. Les eunuques du roi , gens naturellement timides , donnerent aveuglément dans le piège , & choisirent Mir-Wéïs lui-même , pour aller observer les démarches de Gur-

ghin-Khan. On le combla d'honneurs; on le rétablit dans l'exercice de la charge de Kalenter, ou premier magistrat de Kandahar, & le roi lui donna la *calaate*, sorte de veste royale, que les monarques Persans n'envoient qu'aux grands seigneurs; en récompense de leurs services. Le perfide Afghan avoit dès-lors projeté la fameuse révolution dont nous parlerons bientôt. De retour à Kandahar, il mit tout en usage pour rendre la domination Persane odieuse à ses compatriotes; à quoi la différence de secte lui servit beaucoup, les Afghans suivant les mêmes opinions que les Turcs, ennemis jurés des Persans. Lorsqu'il crut être assuré de leur attachement, il rassembla les principaux de la nation, & leur fit part du projet qu'il avoit formé pour leur liberté. Tous jurèrent de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour seconder une si belle entreprise.

A peine sont-ils congédiés, que Mir-Wéis envoie demander au gouverneur une entrevue secrète. Il l'obtient, & fait tant par ses soumissions & par ses protestations de fidélité, qu'il gagne la confiance de Gurghin-Khan. Peu de tems après, il l'invite à un grand repas avec ses principaux officiers; mais au milieu de la joie qu'inspirent le vin & la bonne chère, il fait massacrer tous les convives. Au même

instant, il fait main-basse sur les Persans & sur les Géorgiens, qui, surpris & déconcertés, n'opposent aucune résistance, & se laissent égorger impunément. Mir-Wéis ordonne ensuite à ses gens de prendre les habits, les armes, les chevaux des morts; &, se mettant à leur tête, il marche en diligence à Kandahar, trompe les gardes & les habitans par ce stratagème, & se rend maître de la place. Ce succès est suivi d'une révolte générale des Afghans; ils chassent de toutes les villes les garnisons Persanes & Géorgiennes, & s'emparent de toute la province.

— [1710.] —

La nouvelle de cette étrange révolution fut reçue avec indifférence à la cour d'Isfahan : on se contenta de députer aux rebelles un officier de considération, pour les engager à rentrer dans le devoir. Pour toute réponse, Mir-Wéis le fit arrêter & mettre en prison. Un si sanglant outrage ne rebuta point les ministres : ils envoyèrent à Kandahar un second député, qu'ils crurent devoir être plus agréable à Mir-Wéis, parce qu'il avoit fait avec lui le pèlerinage de la Mecque; mais après qu'il eut exposé sa commission, le fier Afghan lui dit d'un ton de colere, que, si ce n'étoit qu'il avoit été son compagnon de voyage,
&

& qu'il ne vouloit pas violer les droits de l'hospitalité, il le puniroit d'oser faire des propositions aussi lâches à des gens libres. Il ajouta : « Esclave d'un roi qui » est prêt à perdre son empire, écoute ce » que je te dis : *La victoire vient de Dieu,* » *& cette victoire est prochaine ;* (c'est un » passage de l'Alcoran) le culte profane » des sectateurs d'Ali n'a déjà que trop » long-tems infecté les plus riches provin- » ces de l'Asie. Le ciel se déclare enfin » contre les Persans. Les Afghans, qui sont » chargés d'exécuter la vengeance divi- » ne, ne mettront l'épée dans le fourreau » qu'après avoir renversé ce prince du » trône, & exterminé ses sujets. » Après ce discours menaçant, que l'événement a rendu presque prophétique, Mir-Wéis se contenta de retenir son compagnon de pèlerinage.

On se résolut enfin à la guerre, le seul parti qu'il eût fallu prendre contre des rebelles. Le Khan de Hérat eut ordre de les attaquer avec quinze mille chevaux ; mais Mir-Wéis avoit eu le tems d'aguérir ses troupes, & de leur inspirer du mépris pour les ennemis qu'ils alloient avoir en tête. Plein de cette confiance, qui fait la principale force des armées, il les conduisit, au nombre de cinq mille seulement, contre la nombreuse cavalerie du gouverneur.

de Hérat, présenta la bataille & remporta la victoire la plus complete. Il défit avec la même facilité plusieurs autres corps considérables; & telle fut sa supériorité, le reste de la campagne, qu'avec cinq cens chevaux, il en tailla cent mille en pièces.

❧ [1711.] ❧

Cette année ne fut pas, à beaucoup près, aussi meurtrière que la précédente. La cour de Perse ayant mis trente mille hommes sur pied, Khosrof-Khan, Wali de Géorgie, qui les commandoit, leur joignit les troupes de son gouvernement, & s'avança vers les frontieres du Kandahar. Mir-Wéis, trop inférieur en forces, se contenta de défendre les défilés des montagnes; mais, après avoir tenu long-tems en échec l'armée royale, il fut contraint de céder, & le Khan se hâta d'aller mettre le siège devant Kandahar.

❧ [1712.] ❧

Si le général Persan eût sçu profiter de la consternation des rebelles, & consenti de recevoir la ville à composition, c'en étoit fait peut-être du parti de Mir-Wéis. Ses refus, & les menaces qu'il fit de ne faire aucune grace aux assiégés, leur inspirerent un nouveau courage. Ils repousse-

rent en désespérés toutes les attaques des Persans, ruinerent leurs travaux, détruisirent leurs machines, & les affoiblirent considérablement par de fréquentes sorties. D'un autre côté, Mir-Wéis tenoit la campagne, dont il avoit fait faire au loin le dégât, pour obliger les ennemis de consommer leurs provisions. Il interceptoit tous les convois qui leur venoient de Perse, il enlevoit tous les partis qu'ils envoyoit au fourrage : lorsqu'il les vit à moitié vaincus par la disette & réduits à dix mille hommes, il fondit sur leur camp, & n'eut presque que la peine de les massacrer ; sept cents seulement échappèrent au carnage.

~[1713-14-15.]~

De nouveaux efforts des Persans ne firent que mettre le comble à leur honte & à la gloire des Afghans. Avant de pousser plus loin ses conquêtes, Mir-Wéis crut devoir affermir sa puissance : il se fit proclamer roi de Kandahar, fit battre monnoie à son coin, & voulut que la priere publique se fît en son nom, suivant l'usage des Mahométans. Comme il se dispoisoit à recommencer la guerre, il mourut dans la ville de Kandahar, laissant la couronne à son frere Mir-Abdal-

lah, parce que ses enfans étoient trop jeunes.

❧ [1717.] ❧

Mir-Abdallah n'avoit aucune des qualités nécessaires pour gouverner un peuple belliqueux. Les ministres du roi de Perse, qui en furent informés, lui proposerent de rendre Kandahar, & le foible monarque y consentit. Déjà les négociations étoient entamées, lorsque Mir-Mahmoud, l'aîné des enfans de Mir-Wéis, jeune prince de dix-huit ans, se mit à la tête des amis de son pere, & courut poignarder Abdallah dans son palais. Le peuple applaudit à son audace, & le reconnut roi de Kandahar.

❧ [1719.] ❧

A l'exemple des Afghans, les Abdollis, peuple voisin de Hérat, avoient secoué le joug, & s'étoient emparé de cette importante place. Presqu'au même tems & comme de concert, les Tartares Uzbecs, les Curdes, les Lefgiens, se jetterent sur les provinces de Khorassan, de Hamadan & de Chirvan, & y exercerent toutes sortes de brigandages. Les Persans, s'étant mis en campagne, marcherent contre les Uzbecs & les Abdollis confédérés, & les

mirèrent d'abord en déroute ; mais , fiers de ce succès , ils méprisèrent des ennemis qui n'étoient pour eux que trop redoutables. En effet, ces barbares ayant osé présenter la bataille à l'armée Persane , ils la taillèrent en pièces , tuèrent le général & son pere , & firent un butin immense.

[1720.]

Tout sembloit conspirer à-la-fois pour la ruine de la Perse. A tant d'ennemis qu'elle avoit sur les bras , se joignirent encore les Arabes de Mascate , vers le golphe Persique. Ils armerent plusieurs vaisseaux , & ravagerent une grande étendue de côtes. Comme on n'avoit pas de flotte à leur opposer , on eut recours aux Portugais de Goa , qui , moyennant une somme d'argent , consentirent de transporter les troupes Persanes dans l'île de Bahrein , dont les Arabes s'étoient rendus maîtres. Mais les conditions du traité n'ayant pas été remplies de la part des Persans , il demeura sans exécution , & les Arabes continuerent leurs ravages. Cependant Mir-Mahmoud , roi des Afghans , jugeant l'occasion favorable pour l'accomplissement des grands desseins qu'avoit formés son pere Mir-Wéis , fit une irruption dans le Kerman , & s'empara de la capi-

tale qui porte le même nom. Malgré ses efforts pour s'y maintenir, il en fut chassé peu de tems après par les Persans, qui s'attirerent bientôt la haine & l'exécration des peuples de la province, par les contributions exorbitantes qu'ils leverent de tous côtés.

Rien ne prouve mieux combien la foiblesse d'un prince peut être funeste à ses états, que la facilité que trouvent les méchans à tromper son esprit crédule. On avoit opposé aux Afghans Luft-Ali-Khan, général actif & courageux, mais qui, voyant ses vues souvent traversées par les eunuques & autres favoris du roi, ne laissoit échapper aucune occasion de s'en plaindre, & même de s'en venger. Il étoit beau-frere de Fatey-Ali-Khan, Athémadoullet ou premier ministre. Comme tous deux pouvoient éclairer la conduite des lâches qui trahissoient, il fut résolu qu'on les perdrait du même coup. En conséquence de ce projet, le médecin du roi, & son directeur spirituel, le Moullah, qui s'étoient chargés de l'exécuter, entrèrent un soir dans la chambre du roi, & jettant à terre leurs turbans, s'écrierent qu'il étoit trahi. Le roi réveillé en sursaut, & faisi d'effroi, demande quels sont les auteurs de la conspiration, s'il est en sûreté dans le palais, où il doit se retirer ? Les deux

perfides, profitant de ce moment de trouble, assurent au roi que le général se fait reconnoître chef indépendant des troupes ; que son beau-frere, avec un secours qui lui vient du prince des Curdes, va s'assurer de sa personne ; qu'enfin il court risque de la liberté & de la vie. Pour confirmer ces assertions, on lui montre une lettre supposée, où se trouvoit, soit disant, le sceau du ministre : or, ce sceau, depuis l'instant où il étoit entré en place, n'avoit pas dû cesser d'être pendu à son cou. Pour trouver le moyen de remédier à un si grand malheur, on assembla à la hâte un conseil de gens qui n'avoient à cet égard qu'un même sentiment. Il fut résolu que l'on iroit sur le champ prendre l'Athémadoulet ; qu'en cas de résistance, il falloit lui couper la tête, ou au moins lui arracher les yeux, s'il consentoit à se rendre prisonnier. L'ordre fut exécuté sur le champ : on arrêta le malheureux ministre, qui ne fit aucune résistance ; &, comme il étoit de l'intérêt de ses ennemis de ne le pas mettre à mort dans l'instant, afin de découvrir où étoient ses trésors, on l'amena au palais, on lui arracha les yeux, & on l'appliqua à la torture, afin de tirer, par rapport à son argent, les éclaircissemens dont on avoit besoin. Il

avoua tout ce que l'on voulut à cet égard. Dans le même tems, on avoit envoyé de tous côtés, pour s'affurer de toutes les personnes qui composoient cette famille ; & plusieurs y périrent. Le général, à cause de l'éloignement, fut arrêté plus tard ; & comme son beau-frere s'étoit déjà justifié sur tous les chefs de l'accusation intentée contre lui, on chercha un moyen de le dépouiller d'une partie de ses biens, & on le retint sous bonne garde à Isfahan. Quant à l'Athémadoulet, le roi, craignant qu'on ne l'eût trompé, lui permit de paroître en sa présence & de se justifier. Il le fit avec cette force & cette assurance qui conviennent au langage de la vérité. Le roi, attendri sur le sort d'un si grand homme, plaignit sa destinée, déplora la promptitude du jugement qu'il avoit porté contre lui, & lui laissa une pension considérable, avec le château de Schiraz pour prison. Ce grand homme fut ainsi la victime, dit un historien, « d'une malheureuse politique qui n'a que trop pré-
» valu dans les cours des princes, & qui
» veut qu'il soit indécent à des rois, qui
» se trompent quelquefois & qu'on sur-
» prend tous les jours, de reconnoître,
» même après une injustice évidente, qu'ils
» se soient trompés, ou qu'on les ait sur-
» pris. »

[1722.]

Cependant les Afghans avoient sçu profiter de ces dissensions de la cour de Perse. L'intrépide Mir-Mahmoud, sans s'arrêter à prendre des places, résolut d'aller camper sous les murs même d'Ispahan, persuadé que la consternation que son approche causeroit dans cette capitale, contribueroit autant que son armée à lui en ouvrir les portes. Il partit à la tête de quinze mille hommes ; mais cette petite armée augmenta considérablement sur la route, par les renforts qui lui vinrent de tous côtés. Dès qu'on apprit à Ispahan le projet & la marche de ces barbares, l'épouvante & l'effroi s'emparèrent de tous les habitans. Les uns se préparoient à la défense, les autres se dispoient à la fuite ; la plupart ne sçavoient quel parti prendre. Le seul Houssein, occupé de ses femmes & de ses bâtimens, ne témoignoit aucune inquiétude. Ses ministres, troublés & consternés, étant allés un jour lui représenter le péril prochain dont il étoit menacé : « Ce sont vos affaires, leur répondit-il ; vous avez des armées, pourvoyez-y : quant à moi, pourvu que ma maison de Ferabad me reste, je suis content. » Tandis que ce foible monarque dormoit paisiblement sur le bord du pré-

cipice , l'ennemi s'avançoit à grandes journées vers la capitale. On prit enfin le parti d'aller à sa rencontre avec toutes les forces qu'on put rassembler, & qui formèrent une armée de plus de trente mille hommes. Le désespoir & la nécessité tenant lieu de courage aux Persans , ils combattirent d'abord avec assez de succès ; mais la trahison de leur général rendit leurs efforts inutiles. Les Afghans victorieux les poursuivirent jusqu'aux portes d'Ispahan , & contraignirent les habitans de Julfa , le principal fauxbourg de cette grande ville , à se racheter du pillage. Ces habitans étoient presque tous Arméniens , & appliqués au commerce. Après avoir , en conséquence du traité de reddition , abandonné un certain nombre de belles filles , ils crurent , à la faveur d'une de ces subtilités assez ordinaires aux gens de cet état , pouvoir ne pas donner les quatre millions deux cents mille livres qu'ils avoient promis. En conséquence, ils représentèrent aux vainqueurs que leurs principaux effets étant actuellement à Ispahan , il leur étoit impossible de compléter la somme stipulée ; mais ils offroient d'en faire & d'en signer tous une obligation qui vaudroit autant , & seroit payée lorsque la place seroit prise. Les Arméniens crurent avoir beau-

coup gagné par ce moyen , dont ils s'ap-
plaudissoient entr'eux ; mais les Afghans ,
moins exercés , il est vrai , à ces petites
tracasseries de commerce , mais qui n'en
voyoient pas moins bien ce qui conve-
noit à leurs véritables intérêts , sentant
bien qu'il pouvoit arriver ou qu'ils feroient
obligés de se retirer, ou qu'ils ne prendroient
la ville qu'avec des ménagemens contrai-
res à ce premier arrangement , après avoir
délibéré sur la proposition des ennemis ,
leur répondirent que , vu leur besoin
d'argent , ils se contenteroient du peu qu'il
y avoit actuellement dans Julfa, & qu'ils
leur demandoient la permission d'en faire
eux-mêmes la recherche. Cette réponse
fut un coup de foudre pour ces négocians
avares & mauvais politiques. Les vain-
queurs entrèrent dans leurs maisons, & y
mirent tout au pillage : par ce moyen , ils
triplerent à peu près la somme qu'ils
avoient d'abord demandée , & mirent les
Arméniens hors d'état de rien entrepren-
dre contr'eux.

Les ennemis entouroient Ispahan de
toutes parts , & empêchoient les vivres
d'y entrer ; aussi la famine y étoit-elle
portée à l'extrême. On en étoit venu à
manger de la chair humaine ; ce que pour-
tant la police avoit défendu & punissoit.
Un riche Persan , ayant épuisé tous les

moyens de subsister, ne voyant plus de ressource, fit, avec le peu qui lui restoit, le meilleur repas qu'il lui fut possible, l'empoisonna secrètement, & le mangea avec toute sa maison qui périt bientôt avec lui. Une chose qui parut fort extraordinaire, c'est qu'au milieu de ce cruel désastre, où les plus riches moururent de misère à côté de leur or, un pauvre aveugle qui mendioit son pain, continua de trouver des secours dans les charités des gens du peuple, & survécut à la prise de la ville.

Schah-Husseïn qui ne trouvoit plus dans son palais de quoi subsister, prit sur cela sa dernière résolution, qui fut d'aller remettre sa personne & sa capitale entre les mains des Afghans. Pour y préparer les esprits, après s'être couvert d'un habit de deuil, il sortit de son palais, & parcourut à pied, les principales rues d'Ispahan, déplorant son malheur & celui de tout le royaume.

Touché de la misère où il voyoit le peuple, il s'efforçoit de le consoler, en lui faisant espérer un meilleur sort sous le nouveau roi, & s'excusant des maux du gouvernement sur l'incapacité ou la mauvaise foi de ses ministres. Ces tristes paroles, & la chute d'un prince qui se voyoit forcé d'abandonner le trône, après

un règne de vingt-huit ans , attendrirent tous les cœurs , & exciterent dans toute la ville une douleur plus générale & plus marquée , que n'avoient fait encore tous les malheurs du siège.

Le lendemain , après quelques négociations , le roi sortit de la ville , & se rendit au camp des Afghans , où le fier Mir-Mahmoud , qui n'avoit pas voulu aller au-devant de lui , le reçut avec toute la fierté d'un vainqueur. Dans une salle du palais de Ferabad , où Mahmoud avoit son quartier , on avoit préparé deux places couvertes de brocards brodés d'or , une à chaque coin. Le général Afghan ayant pris sa place à gauche , on fit avancer le roi Hussein jusqu'au milieu de la salle , où , saluant le prince , il lui dit , *salam aleyokom* , c'est-à-dire , tout salut. Alors Mir-Mahmoud se leva , & rendit au roi le même compliment. On conduisit ensuite le monarque Persan à la place qu'on lui avoit préparée , dans l'autre coin à gauche de Mahmoud. Lorsqu'il fut assis , il adressa la parole au général Afghan , & dit : « Mon » fils , puisque Dieu ne permet pas que je » règne plus long-tems , & que le jour » assigné pour toi de monter sur le trône » de Perse est venu , je te remets l'empire » de bon cœur , & je te souhaite un règne » heureux. » En même tems , il ôta de dessus

son turban l'aigrette royale, & la remit au grand-vizir de Mahmoud. Mais, le fier Afghan ayant refusé de la recevoir des mains de ce ministre, le roi se leva, prit l'aigrette, & l'attacha lui-même sur le turban de l'usurpateur qui demeura assis. Hussein ayant repris sa place, on servit du café & du thé. Mir-Mahmoud dit en prenant quelques paroles sur l'instabilité des choses humaines; après quoi l'on fit passer Hussein dans un autre appartement, & Mir-Mahmoud envoya prendre possession des portes de la ville.

Le 27 d'Octobre, le nouveau roi fit son entrée dans la capitale avec l'appareil le plus pompeux, au milieu des acclamations des troupes & des habitans. Il se rendit au palais, se plaça sur le trône, & s'y fit saluer une seconde fois par le malheureux Hussein, en présence de toute la cour. Ayant ensuite reçu le serment de fidélité des grands & de tous les ordres de l'état, il prit le titre de Sultan.





SULTAN MAHMOUD.

[1722.]

LA premiere action du règne de Mahmoud, fut la punition des traîtres avec lesquels il avoit été en intelligence pendant tout le tems de la guerre, disant hautement qu'il n'y avoit rien à attendre de gens qui avoient trahi leur roi, & qui le trahiroient lui-même à son tour, s'ils en trouvoient l'occasion.

Dans la bataille de Giulnabar, la plus considérable de celles qu'on livra aux Afghans, avant qu'ils se fussent emparés d'Ispahan, il étoit péri un Géorgien dont la femme est devenue célèbre par la hardiesse & la nouveauté de sa résolution. Dès qu'elle eut appris la mort de son mari, elle partit du nord de la Géorgie, déguisée en homme, fit plus de quatre cents lieues pour se rendre à Ispahan, où, s'étant mêlée parmi les Afghans, elle en tua en différentes occasions plus de cinquante, qu'elle immola aux manes de son époux. Elle fut enfin surprise dans une de ses exécutions, & fut menée à Mahmoud, couverte des blessures qu'elle avoit reçues,

& de celles qu'elle s'étoit faites pour se soustraire à la cruauté de ses ennemis. Mahmoud ne put s'empêcher d'admirer son courage, & la fit traiter avec toutes sortes d'égards.

— [1723.] —

Avant que Mahmoud se rendît maître d'Ispahan, on avoit fait sortir de cette capitale, pour opposer à quelques partis ennemis, le prince Tahmas, fils de Hussein; &, quoi qu'il fût encore jeune, on lui avoit donné des troupes avec lesquelles il avoit tenu la campagne. Quelquefois vainqueur, plus souvent vaincu, ce prince avoit toujours conservé quelque espérance, sinon de remonter sur le trône, du moins de soustraire à l'usurpation une partie des états de son pere. Il s'étoit même fait reconnoître Schah, ou Sophi, c'est-à-dire roi de Perse., dans la ville de Casbin, au nord de la capitale. Sultan Mahmoud résolut de tourner contre lui toutes ses forces : il prit occasion de cette guerre pour dépouiller de leurs richesses les principaux seigneurs de la cour, qu'il taxa les uns à dix mille, les autres à vingt mille tomans*. La ville d'Ispahan fut obligée d'en donner

* Monnoie idéale de Perse, qui équivaloit à 46 liv. 10 s. de notre monnoie.

Cent vingt mille. Cependant il envoya des troupes contre Tahmas, qui, trop faible pour leur faire tête, abandonna la ville & s'enfuit à Tauris. Les Afghans s'emparèrent de Casbin, mais leurs exactions & leurs violences les en firent chasser peu de tems après par les habitans. Mahmoud, craignant la même chose de ceux d'Ispahan, se livra sans réserve à son naturel cruel & sanguinaire. Il fit massacrer les anciens ministres, les chefs de la noblesse & du peuple, & jusqu'à trois mille hommes des troupes de Hussein qu'il avoit pris à son service.

Tandis que la capitale de la Perse gémissoit sous la tyrannie d'un barbare usurpateur, deux puissances formidables envahissoient chacune de leur côté les provinces septentrionales de cette malheureuse monarchie; c'étoient les Turcs & les Russes. Ils se hâtèrent de profiter de l'invasion des Afghans, & démembrement de l'empire des Sophis, les provinces le plus à leur bienséance. Ainsi nous avons vu la Pologne aux prises avec un voisin ambitieux, devenir tout à coup, au grand étonnement de l'Europe, la proie de trois puissances confédérées, la Russie, la Prusse & l'Autriche.

[1724.]

Les Afghans , poursuivans leurs conquêtes , assiégeoient Schiras depuis plusieurs mois. Le siège fut long , & l'on y étoit réduit , par la famine , à la dernière extrémité. Enfin on surprit la place , & tout fut mis au pillage , en respectant cependant la vie des habitans. Dans ce saccagement général , les Afghans eurent occasion de faire un exemple de justice qu'il est bon de rapporter. En pillant de côté & d'autre les maisons , ils trouverent chez un particulier fort riche , autant de bled qu'il en auroit fallu pour nourrir toute la garnison pendant trois mois. Cette conduite leur fit tant d'horreur , qu'ayant attaché cet avare inhumain à un poteau , la vue tournée vers son bled , ils l'y laisserent mourir de faim.

Cette même année , Mahmoud partit d'Ispahan à la tête de trente mille hommes pour aller soumettre quelques places sur la route de Basra ; mais les Arabes harcelèrent tellement son armée , qu'ils la mirent hors d'état de rien entreprendre. Pour comble de malheur , le mauvais air & les maladies en emporterent une grande partie , de sorte que le Sultan fut contraint de revenir sur ses pas. Il eût été facile

alors à Tahmas de fondre sur les Afghans affoiblis & consternés, & peut-être de remonter sur le trône ; mais ce prince, aussi mauvais politique que son pere, faisoit la guerre aux Arméniens ses sujets, pour les obliger à payer les impôts excessifs dont il les avoit accablés. Les Turcs, plus habiles à profiter des conjonctures, firent des progrès considérables, & mirent le siège devant Erivan, capitale de l'Arménie, qu'ils emportèrent au mois de Septembre. Bientôt tout le pays eut le sort de la capitale ; la plupart des villes, dégoutées de la domination de Tahmas, ouvrant volontairement leurs portes aux Ottomans ; les autres, mal secourues, n'opposant qu'une foible résistance.

✂ [1725.] ✂

Les affaires de Mahmoud n'étoient guères en meilleur état que celles de Tahmas. Outre plusieurs échecs que ses généraux avoient reçus en différens endroits, il venoit d'échouer nouvellement lui-même contre une place forte de la province de Fars, ayant perdu dans cette occasion l'élite de ses troupes, toute son artillerie & tout son bagage. Pour appaiser le ciel irrité, disoit-il, contre les Afghans, il entreprit une pénitence qu'il avoit vu pra-

tiquer par les Mahométans Indiens. On s'enferme pendant quinze jours dans un lieu souterrain où la lumière du soleil ne sçauroit pénétrer, & l'on passe tout ce tems à crier d'une voix forte & lugubre le mot *hou*, qui est un des attributs de Dieu. Comme il n'est permis de manger qu'un peu de pain une fois en vingt-quatre heures, on tombe bientôt dans un état d'inanition, de foiblesse & de démence, qui fait que le malheureux pénitent croit avoir des extases, des ravissmens, des visions.

Ce fut à cette retraite rigoureuse que Mahmoud se condamna volontairement. Il en sortit avec tous les symptômes de la folie la plus décidée, & un dérangement total de tous ses organes, qui le conduisit en peu de tems au tombeau. Dans un des accès de son délire, il se fit amener tous les princes de la famille de Houssein, au nombre de cent, & les massacra tous à coup de sabre, excepté deux enfans à qui le monarque détrôné sauva la vie aux risques de la sienne, ayant été blessé en parant un coup qu'on leur portoit. Deux mois après cette horrible boucherie, le tyran fut attaqué d'une lèpre qui lui couvrit tout le corps; en vain il employa tous les secrets de la médecine, toutes les

ressources de la superstition. Sa chair, se détachant des os, tomboit en pourriture. Il souffroit les douleurs les plus cuisantes, jusques-là, dit un sçavant voyageur, qu'il se mordoit les mains & les bras, & se déchiroit lui-même. Il n'avoit plus que quelques heures à vivre lorsqu'Ashraf, ou Echeref son cousin, que les Afghans s'étoient hâtés de lui donner pour successeur, envoya lui couper la tête, sous prétexte de venger la mort de son pere.





SULTAN ASHRAF ou ECHEREF.

[1725.]

LES chefs de la nation Afghane n'eurent pas lieu de se féliciter du choix qu'ils avoient fait d'Ashraf. Ce prince ne fut pas plutôt monté sur le trône, que, sans distinction d'Afghans ni de Persans, il confisqua les biens de tous ceux des principaux seigneurs de la cour qui lui faisoient ombrage. On peut juger du produit de cette opération, par ce qu'il dût retirer seulement d'Aman-Ulla, qui avoit été en grande considération sous le règne précédent.

Cet homme, qui n'étoit d'abord qu'un simple Santon, ou Dervis, avoit acquis de grandes richesses sous le règne de Mahmoud, avec lequel même il se croyoit en droit de partager la couronne; il avoit été fait Athémadeulet, & à ce titre avoit reçu des présens de toute la cour, qui se montoient à cinq cents quarante mille livres. Il n'avoit d'ailleurs négligé aucuns moyens, même des moins honnêtes, pour avoir de l'argent. On en peut juger par le trait suivant.

Les directeurs du comptoir des Anglois lui avoient fait des présens considérables pour captiver sa bienveillance & se montrer dignes de sa protection. Entre les différens bijoux qui composoient ces présens, il y avoit une bague où étoit enchassé un diamant qui avoit coûté quarante-deux mille livres. Aman-Ulla le fit ôter, en fit mettre un faux à la place, & renvoya la bague, disant qu'il aimoit mieux en avoir le prix en argent. Quoiqu'on s'apperçut de cette friponnerie, on fut obligé de se conformer à ses vûes, & de donner le prix du diamant dont il s'étoit emparé.

Les troubles de la Perse ouvroient une vaste carrière à l'ambitieuse rivalité des Ottomans. Ils mirent trois armées en campagne, & fondirent tout-à-la-fois sur la Géorgie, sur l'Arménie & sur le Curdistân. Ils acheverent de soumettre les Géorgiens, déjà fort affoiblis par la guerre que leur faisoit l'imprudent Tahmas. La seconde de leurs armées assiégea Tauris, & l'emporta d'assaut. Il est vrai qu'ils y perdirent vingt mille hommes, & leur général Osman; mais le massacre qu'ils firent de deux cents mille habitans, & le pillage de la ville assouvirent leur haine & leur vengeance. Le Pacha de Bagdad, qui commandoit la troisième armée, battit plusieurs fois les Persans, & osa s'avancer jusqu'à

vingt lieues de la capitale. La disette des vivres & la difficulté des passages l'obligèrent de retourner sur ses pas pour recruter ses troupes considérablement diminuées, & prendre de nouvelles mesures. Cependant Ashraf, effrayé des progrès de ces redoutables ennemis, envoya un ambassadeur à la Porte, négocier un traité de paix entre les deux couronnes. Tahmas de son côté sollicitoit le ministère Ottoman de ne point recevoir l'ambassade du prince Afghan, dont on paroîtroit approuver par-là l'usurpation. La cour de Constantinople ne prit conseil que de sa politique. Elle amusa les députés de Tahmas; elle reçut l'ambassadeur d'Ashraf: mais elle fit à celui-ci des demandes si exorbitantes, qu'il rompit la négociation, & reprit la route de Perse.

✂ [1726.] ✂

Il paroît que les Turcs ne s'étoient montrés si difficiles, que parce qu'ils avoient fondé de grandes espérances sur les succès de cette campagne. Ils entreprirent beaucoup, & firent peu de chose. Achmet, Pacha de Bagdad, fondit sur la Perse avec une armée de soixante mille hommes, remporta d'abord des victoires, prit des villes, conquît des provinces, & s'approcha d'Ispahan, après s'être rendu maître

de tous les environs. Ashraf se contenta de harceler les ennemis , & cette méthode lui réussit parfaitement. A force de les fatiguer & de leur couper les vivres , il émoussa leur courage & rallentit leur activité. Toujours attentif à leurs démarches , il entrevit une occasion favorable de les attaquer , & se hâta de la saisir. Dans ce dessein , il fit passer dans le camp ennemi plusieurs espions , qui , protestant contre l'effusion du sang Musulman , représenterent aux soldats que les Afghans étoient leurs freres , qu'ils avoient la même croyance , & que les Persans auxquels ils avoient fait la guerre étoient leurs ennemis communs , des hérétiques abominables. Ces discours adroitement semés firent tout l'effet qu'Ashraf s'en étoit promis. Des milliers de Turcs abandonnerent leurs drapeaux pour passer sous les siens. Achmet , pour prévenir une désertion générale , se hâta de livrer bataille. Il la perdit , & le jour même vingt mille Curdes allerent se joindre aux Afghans , qui reconquirent sans peine une grande partie des pays qu'ils avoient perdus.

❧ [1727.] ❧

L'année suivante , dit M. Otter , le Grand-Seigneur envoya une nouvelle armée pour aider Schah-Tahmas à monter

fur le trône. Cette dernière tentative coûta la vie à Schah-Husseïn. Ashraf craignit que, quand il seroit éloigné d'Ispahan, & occupé contre les Turcs, il ne se fit dans cette ville quelque mouvement en faveur de ce prince. Pour se délivrer de toute inquiétude, avant de se mettre en campagne, il le fit mourir secrètement dans l'endroit où il le tenoit enfermé. Les Turcs échouèrent encore dans cette nouvelle entreprise. La Porte prit alors le parti de faire la paix. Les conditions en ayant été arrêtées de part & d'autre, Ashraf fut reconnu roi, & le Grand-Seigneur resta maître des conquêtes qu'il avoit faites dans la Perse.

❧ [1728.] ❧

Ashraf alors tourna ses armes contre Tahmas. Ce fut dans ces circonstances que parut en Perse le fameux Nadir-Koul, plus connu sous le nom de Tahmas-Kouli-Khan, qu'il porta depuis. Il étoit né dans le Khorassan où il exerça la profession de pâtre ; mais se sentant une ambition qui lui rendoit son état méprisable, il abandonna sa houlette, pour suivre le métier des armes ; après avoir commandé d'abord une troupe de brigands, il recueillit quelques débris des troupes Persanes échappées au fer des Afghans, & bientôt il se vit à la

tête d'environ deux ou trois mille hommes, tous dévoués au salut de leur patrie. Ce brave capitaine avoit déjà remporté quelques avantages sur les ennemis, lorsqu'ayant appris que Schah-Tahmas étoit dans le Mazenderan, sans conseil, & presque sans troupes, il vint avec les siens lui offrir son secours & le reconnoître pour son maître, en lui jurant de lui faire recouvrer les états que son pere avoit perdus. Tahmas accepta cette offre avec la joie la plus vive, & reconnut ce chef de parti pour le général de toute son armée. Ce fut alors que ce dernier changea son nom de Nadir-Koul, qui signifie *l'esclave Nadir* en celui de Tahmas-Kouli, *esclave de Tahmas*, par respect & par attachement pour ce prince, qui lui donna aussi le titre de Khan.

❧ [1729.] ❧

Le nouveau général justifia le choix & la confiance de Tahmas. Il leva de l'argent & des troupes, battit plusieurs partis ennemis, & rappela les Persans à leur valeur naturelle. Déjà le bruit de ses exploits retentissoit par toute la Perse ; on accouroit de toutes parts pour se ranger sous ses drapeaux *. Il eut bientôt rassemblé un

* M. Otter, *Voyage en Turquie & en Perse*, Tome I, p. 304.

corps de vingt mille hommes , à la tête duquel il mit le prince , & partit pour aller à la rencontre d'Ashraf. Celui-ci, informé des progrès que faisoit Schah-Tahmas , secondé de la valeur & de la bonne conduite de son général , craignit d'en être accablé s'il lui laissoit le tems de se fortifier davantage. Il partit d'Ispahan au mois de Septembre avec une armée de cinquante mille hommes , & marcha vers le Khorassan.

Les deux armées se rencontrèrent à Damgan, sur les frontieres de cette province. On se prépara au combat de part & d'autre. Outre que l'armée d'Ashraf étoit de beaucoup supérieure à celle du prince , les Afghans, accoutumés à vaincre les Persans, les méprisoient comme une nation sans valeur. Ils s'en promirent par conséquent une victoire facile , & , dans cette confiance , ils engagerent l'action ; mais ils ne sçavoient pas que les Persans, commandés par Tahmas Kouli-Khan, n'étoient plus les Persans conduits par des généraux lâches ou perfides. Le premier choc fut très-rude. Les Persans se battirent en désespérés , & chargerent les Afghans avec tant d'impétuosité , qu'ils plierent , furent

* M. Otter, *Voyage en Turquie & en Perse* ;
T. I, p. 304.

rompus , prirent la fuite , & ne purent se rallier qu'à Ispahan. Ils connurent alors la perte qu'ils avoient faite , soit dans la bataille , soit dans la fuite. On prétend qu'elle étoit de vingt mille hommes au moins.

Tahmas Kouli-Khan jugea qu'il falloit profiter de la consternation où ils étoient , & les poursuivit : à mesure qu'il s'avançoit du côté d'Ispahan , les villes & les provinces entieres se déclaroient hautement pour Schah-Tahmas ; & par-tout on chassoit les Afghans , qui ne trouverent d'autre retraite que dans la capitale. Il lui venoit de toutes parts des troupes & de l'argent. Son armée se trouva forte de quarante mille hommes quand il arriva à Cachan.

Ashraf sentit le danger où il se trouveroit , s'il se laissoit enfermer dans une place de conquête où il restoit encore assez d'habitans pour lui faire appréhender les suites d'une révolte soutenue par l'armée du prince , qui étoit pour ainsi dire aux portes de la ville ; il prit donc le parti de se mettre en campagne , & se porta à Mourchakhor pour y attendre les Persans. Tahmas Kouli-Khan l'y vint chercher , l'attaqua , le défit , & l'obligea de s'enfuir à toute bride à Ispahan.

Le retour précipité des Afghans , leur dépit & leur désespoir , qu'ils ne se mettoient point en peine de cacher , répan-

dirent dans la capitale l'effroi, la terreur, la consternation. En effet, ils se hâtèrent de dépouiller les habitans de ce qu'ils avoient de plus précieux ; ils menaçoient même de mettre le feu dans tous les quartiers de la ville. Mais tout occupés à recueillir leur butin & leur bagage, ils n'eurent pas le loisir de faire tout le mal qu'ils vouloient faire. On croit que ce fut dans cette occasion qu'Ashraf fit mettre à mort Hussein & plusieurs princes de son sang, quoique nous ayons rapporté ce massacre sous le règne de Mahmoud. Il enleva du palais d'Ispahan toutes les richesses & tous les trésors qu'il y avoit amassés, & les ayant chargés sur quantité de chameaux & trois cents mulets, il abandonna la ville avec ses Afghans, au nombre de douze mille. Le prince Tahmas, averti de la fuite des Barbares, se hâta d'aller prendre possession d'Ispahan où il rétablit l'ordre & la sûreté. Son général le suivit de près ; il le reçut comme son libérateur, & crut ne pouvoir mieux lui témoigner sa reconnoissance qu'en lui donnant une autorité sans bornes, dont il fut bientôt après la victime.

— [1730.] —

Ce n'étoit pas assez pour Tahmas Kouli-Khan d'avoir mis Ashraf & ses Afghans

en fuite ; il résolut de les chasser entièrement de la Perse. Ayant appris qu'ils étoient dans les environs de Schiras où ils exerçoient des cruautés inouïes, il marcha contr'eux à la tête d'une armée formidable, les joignit, les battit & en fit un grand carnage. Ashraf, se voyant sans force & sans espérance d'échapper au fer ennemi, fit proposer de rendre tout son butin, pourvu qu'on lui laissât la liberté de la retraite. Tahmas Kouli-Khan le refusa. Dans cette extrémité, les Afghans se séparèrent par pelotons, & prirent différentes routes à la faveur des ténèbres. Lorsqu'on s'en apperçut, on envoya plusieurs détachemens sur leurs traces. Ils furent presque tous exterminés ; & de ce nombre fut Ashraf lui-même, qui se défendit long-tems à la tête de deux cents hommes.





SCHAH TAHMAS II.

[1730.]

IL n'est pas aisé de décider si l'ambitieux Tahmas Kouli-Khan porta d'abord ses vues sur le trône de son maître, ou si ce projet ne fut que la suite de ses premiers succès. Il est sûr au moins qu'il parut d'abord n'être guidé par son attachement pour le roi, & son dévouement au bien de la couronne, que dans la vue de satisfaire ses propres intérêts, comme la suite le va faire voir ; car, lorsque le jeune prince, occupé du repos qu'il vouloit procurer à l'intérieur du royaume, eut fait la paix avec les Turcs, Kouli-Khan, qui crut y voir un prétexte de rompre avec son roi, publia un manifeste dans lequel il déclaroit de nouveau la guerre aux Turcs, & détruisoit tout ce qui avoit été fait. Schah-Thamas eut bien voulu s'opposer aux desseins du général ambitieux ; mais, abandonné de tout le monde, il fut obligé de le combler d'honneurs, & de lui abandonner la principale autorité. Le premier usage qu'il en fit, fut de faire arrêter les deux principaux officiers de la couronne,
en

en disant simplement qu'ils étoient des hommes inutiles à l'état, qui ne gagnoient pas leur pain.

Il se défit de même de tous ceux qui n'étoient pas dans ses intérêts, & disposa des charges, des dignités, des emplois en faveur de ses créatures. Il travailla ensuite, dit l'auteur cité ci-dessus, à se mettre en état de reprendre les provinces dont les Turcs & les Moscovites s'étoient emparés.

Il marcha d'abord vers Hamadan, où les Turcs avoient leurs quartiers. Abdulla-Pacha, qui les commandoit, alla le recevoir, & lui présenta la bataille. Il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Animés par l'exemple de leur brave général, les Persans enfoncerent l'armée Ottomane & la taillèrent en pièces : ensuite, sans presque reprendre haleine, ils marcherent à Tauris, pour prévenir, s'il étoit possible, Kiuperli, général Turc, qui conduisoit une autre armée à la défense de cette place. Non-seulement ils le devancerent, ils battirent encore ce Pacha, qui fut obligé de gagner Erivan. Sa retraite entraîna la perte de Tauris & d'Ardebil, dont les vainqueurs s'emparerent aussitôt.

— [1731.] —

Tandis que Tahmas Kouli-Khan dé-
An. Orient. *Partie II.* K

pouilloit les Turcs de leurs conquêtes , les Abdollis , peuple Afghan , qui s'étoient emparés de Hérat pendant les derniers troubles , avoient entrepris de venger leurs compatriotes. Comme il étoit très-important d'arrêter leurs progrès , le général Persan consentit à une trêve que lui demandoient les Ottomans épuisés , & partit pour le Khorassan à la tête de son armée. Il vainquit les rebelles , prit Hérat , & fit passer au fil de l'épée tous les Afghans qui s'y trouverent.

Son éloignement ayant rendu le courage aux Turcs , ils avoient rompu la trêve , & s'étoient mis en campagne. La cour étoit alors à Casbin : Schah-Tahmas prit aussitôt la route de Tauris avec ce qu'il put rassembler de troupes , & alla mettre le siège devant Erivan ; mais il fut contraint de le lever. Les Turcs ayant reçu des secours , le joignirent près de Hamadan & le battirent. Il voulut faire un nouvel effort ; il fut battu pour la seconde fois , & la ville de Hamadan tomba entre les mains des vainqueurs. Une troisième bataille fut enfin favorable aux Persans , & ruina les espérances des Turcs. Le Schah , qui pouvoit profiter de sa victoire , une des plus complètes de toute cette guerre , accorda la paix aux ennemis , & les laissa maîtres de ce qu'ils possédoient encore dans la Perse.

[1732.]

Sur la nouvelle de ce traité honteux , Kouli-Khan indigné quitta Meched, après s'être assuré de la fidélité de ses troupes , & vint camper aux environs d'Ispahan. Il écrivit d'abord au Schah pour l'engager à se défaire des ministres qui le trahissoient ; mais n'en ayant pas reçu de réponse favorable , il résolut d'exécuter un projet hardi qu'il méditoit depuis long-tems. Ce fut de détrôner Tahmas. Dans ce dessein, dit M. Otter, il le pria de venir faire la revue de l'armée. Le roi , bien éloigné de soupçonner une semblable trahison, se rendit au camp. La revue finie , le général l'invita à sa tente, lui donna un repas splendide , & lui fit boire toutes sortes de vins violens , qui l'enivrèrent tellement , qu'il perdit la raison , tomba sur le sofa & s'endormit. Alors il fit entrer les principaux officiers , leur montra le roi dans cet état ; &, dans un discours étudié , il exagéra les déréglemens du prince , plongé nuit & jour, disoit-il , dans l'ivresse & dans les plaisirs. Il le leur représenta comme un imbécille , un lâche ; comme un homme enfin incapable de tenir les rênes d'un état ébranlé jusques dans ses fondemens. Il finit par conclure qu'il falloit le déposer , &

mettre à sa place un jeune prince du sang royal, en confiant, pendant la minorité, le soin des affaires à un régent habile, qui sacrifiât tout à l'intérêt de la nation & à l'honneur de ses armes. En effet, Schah-Tahmas fut déposé & envoyé dans le Khorassan. On alla tirer du palais le fils de ce prince encore au berceau, & l'on publia son avènement au trône sous le nom d'Abbas III.



SCHAH-ABBAS III.

]1733.]

M. OTTER, dans son voyage en Turquie & en Perse, rapporte une anecdote curieuse à l'occasion du couronnement d'Abbas. On m'a raconté, dit-il, que, quand on eut remis ce roi enfant dans le berceau, il fit trois ou quatre cris par intervalles; que Tahmas Kouli-Khan demanda aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit le nouveau roi, & quelques-uns d'entre eux ayant répondu qu'apparemment il demandoit à tetter, il leur dit la première fois : « Vous êtes tous des ignorans ; pour » moi qui ai reçu de Dieu le don d'en- » tendre le langage des enfans, j'entends » qu'il nous redemande les provinces que » les Turcs ont envahies. Oui, mon prin- » ce, ajouta-t-il en touchant la tête de » l'enfant, nous irons bientôt tirer raison » du sultan Mahmoud ; & , s'il plaît à Dieu, » nous vous ferons manger du raisin de » Scutare, & peut-être de Constantinople. » Il dit, la seconde fois, que le prince demandoit les provinces dont les

K iij

Moscovites s'étoient emparés ; à la troisième fois, qu'il vouloit qu'on reprît Kandahar ; la quatrième fois, qu'il demandoit une place pour les Persans à la Mecque, & chaque fois il promit au prince d'exécuter ses ordres. Dès-lors, on entrevit les vastes projets qu'il a exécutés depuis.

La guerre avoit fait l'élévation de Tahmas Kouli-Khan, la guerre lui servit à s'en montrer digne. Tout occupé de ses projets contre les Turcs, il fit les plus grands préparatifs, & écrivit au gouverneur de Bagdad la lettre suivante. « Vous, » qui êtes gouverneur de Babylone, nous » vous faisons sçavoir en premier lieu, que » nous prétendons être les maîtres d'aller » en pleine liberté, & toutes les fois qu'il » nous plaira, visiter les tombeaux de » l'Iman-Ali, de Gherbelai, Mahaladé, » de Mouza & d'Husseïn : secondement, » que, pour faire nos pèlerinages à ces » saints lieux avec toute la décence & » les dispositions que notre loi demande, » il faut auparavant que tous les Persans » qui ont été pris dans la dernière guerre, » soient délivrés de leur esclavage, & que, » comme le sang de nos autres frères qui » y ont péri fume encore, & crie vengeance à leur souverain, il faut aussi » qu'il y en ait autant de répandu de celui

» des sujets du Grand-Seigneur, que ceux-
» ci en ont fait couler du roi de Perse.
» Nous sommes bien aises de vous faire
» part de nos sentimens, afin que vous ne
» puissiez pas nous accuser de vous avoir
» surpris, & que vous vous teniez sur vos
» gardes. Quant à nous, sçachez que nous
» nous préparons à aller bientôt, à la tête
» de notre armée, goûter la douceur de
» l'air que l'on respire dans les belles plai-
» nes de Babylone, & faire reposer nos
» troupes à l'ombre de ses murs. » On ne
connut que trop, par cette lettre, à quel
homme on avoit à faire, & la Porte fit
les plus grands préparatifs.

Le commandement de l'armée des Turcs
avoit été donné à Osman-Topal, (ou le
Boiteux.) Tahmas, qui sans doute cher-
choit à rassurer ses troupes inférieures en
nombre, & à étonner ses ennemis, écri-
vit encore cette lettre au pacha de Mosul.
» Je sçais qu'un général Turc, dont la len-
» teur ne me donne pas grande idée de
» son courage, est en marche depuis long-
» tems pour venir s'opposer à mes con-
» quêtes : je vous prie de le faire un peu
» hâter, parce que je suis peiné ; & , pour
» lui abrégér le chemin, j'irai volontiers
» au-devant de lui avec une partie de mes
» forces, afin de le faire repentir de sa
» témérité. » Cette lettre fut ensuite en-

voyée par le pacha au Séraskier-Topal-Osman, qui y répondit en ces termes :

» Quoique le Grand-Seigneur, mon maître, ait des soldats en aussi grand nombre que le sable de la mer, & qu'outre son grand vizir, il eût pu choisir parmi ses pachas des chefs pour les commander, dont la réputation seule suffiroit pour t'anéantir; cependant sa Hauteesse a cru que ce seroit assez, pour réprimer ton orgueil, de t'opposer quelques-unes de ses troupes, & de mettre à leur tête un pauvre boiteux, accablé d'années & d'infirmités; j'espère qu'avec le secours du Tout-Puissant, qui se sert souvent des instrumens les plus vils pour confondre les superbes comme toi, il te fera éprouver, par mon moyen, un sort pareil à celui de Nimbrout, qui, voulant s'égalier à Dieu, fut puni de sa vanité impie, en périssant dans les douleurs causées par une simple mouche, qui du nez lui pénétra jusqu'au cerveau. » L'effet suivit la menace : Tahmas Kouli-Khan fut battu, & l'on chanta cette victoire dans tout l'empire Turc. Mais, comme on n'envoya pas à Osman les secours dont il avoit besoin contre un ennemi qui faisoit la guerre chez lui; il fut vaincu dans une seconde bataille, & lui-même périt dans le combat.

✂[1734.]✂

Tahmas Kouli-Khan crut devoir profiter de la consternation où ses succès avoient jetté les ennemis. Il alla faire le siège de Bagdad ; mais il fut obligé de le lever presque aussitôt pour marcher contre Mohammed-Khan , son lieutenant , qui , à la tête de trente mille hommes , avoit proclamé Schah-Tahmas à Schiras. Kouli-Khan , suivi d'un pareil nombre , fit une si grande diligence , que l'armée de Mohammed , qui le croyoit encore fort éloigné , perdit courage en le voyant. Il n'eut pas de peine à vaincre des gens à demi-vaincus par la crainte. La plupart furent pris ou massacrés. Mohammed , leur général , tomba entre les-mains de Tahmas Kouli-Khan , qui le fit mettre aux fers ; mais il se pendit lui-même pour éviter une mort plus cruelle.

✂[1735.]✂

Les grands préparatifs que le régent fit faire à son retour de Schiras , annonçoient une expédition importante. En effet , il entra dans la Géorgie à la tête de cent mille hommes , prit Teflis la capitale , & chassa les Turcs de tout le pays. Il fonda ensuite sur l'Arménie , emporta d'assaut le château d'Erivan , & tomba tout-

à-coup sur le Séraskier-Abdullah, Pacha, qui commandoit l'armée Ottomane; il la défit à Kars sur les bords de l'Araxe. La prise d'un grand nombre de places, & la conquête entière de l'Arménie, du Schirvan, du Curdistan, suivirent de près cette victoire. Cependant les Turcs, furieux de se voir arracher une si belle proie, réunirent tous leurs efforts, & formèrent une armée de quatre-vingt mille hommes, sous les ordres de Séraskier-Kiuperli. Kouli-Khan, quoique inférieur en forces, ne balança pas à les attaquer : la fortune seconda son audace. Après un combat des plus opiniâtres, les Turcs furent enfoncés & taillés en pièces. Ils perdirent vingt mille hommes, leur général, presque tous leurs officiers, bagage, caisse militaire & toute l'artillerie. Accablés par tant de disgraces, ils demandèrent la paix, qui fut conclue l'année suivante, à condition qu'ils rendroient toutes leurs conquêtes en Perse, & que les Persans pourroient faire le pèlerinage de la Mecque sans payer aucun droit.

— [1736.] —

On ne sçait si la mort du jeune roi Abbas III précéda l'usurpation de Tahmas Kouli-Khan, ou si ce prince ambitieux le fit disparaître après être monté sur le

trône. Quoi qu'il en soit, l'entrée du général victorieux dans la capitale de la Perse fut un véritable triomphe. Peu de tems après, il convoqua les états du royaume pour procéder à l'élection d'un souverain. Les députés étant assemblés, il leur représenta le besoin qu'avoit la Perse d'un roi guerrier, actif, entreprenant; il fit valoir ses services & ses prétentions, & fit entrevoir adroitement ce qu'on avoit à craindre de sa puissance. Les députés, persuadés, lui déférèrent la couronne. Il l'accepta sous deux conditions, la première, que la couronne seroit héréditaire dans sa famille, la seconde, qu'on recevrait avec soumission quelques points de doctrine, contestés jusqu'alors. Là-dessus, le chef des Mollas prit la parole, & voulut dissuader le régent de rien innover dans la religion du pays. Kouli-Khan le fit étrangler sur l'heure: l'assemblée interdite consentit à tout; & le lendemain, 11 Mars, on proclama le régent roi de Perse, sous le nom de Nadir-Schah.





NADIR-SCHAH,
ou
TAHMAS KOULI-KHAN.

[1736.]

LE nouveau monarque se donna quelque tems au gouvernement intérieur du royaume, & fit des réglemens très-sages, dans la plûpart desquels il se proposoit pour modèle le grand Abbas; mais les Mollas, ou ministres de la religion, n'eurent pas lieu de se féliciter de sa politique. Irrités de la mort de leur chef, ils fesoient de tous côtés des discours séditieux. Nadir-Schah fit appeler les principaux d'entr'eux, & leur demanda quel usage ils faisoient des biens immenses qu'ils possédoient. Un d'eux répondit qu'une partie étoit employée à des œuvres pies, & que l'autre servoit à la subsistance des Mollas qui desservoient les mosquées & prioient Dieu pour la prospérité du roi & celle de tout le royaume *. Nadir-Schah répliqua que leurs prieres étoient visiblement inutiles, puisque la Perse avoit été si long-tems en

* M. Otter, *Voyage en Turquie & en Perse*,
T. I, p. 304.

ptoie à ses ennemis, ses rois déposés ou errans, & les peuples accablés de toutes sortes de maux; qu'il n'étoit pas moins évident que ses prieres & celles de ses troupes avoient été efficaces, & qu'il étoit juste qu'il jouît lui & son armée de ces revenus. En même tems, il ordonna de faire une recherche exacte de ces biens; &, par l'état qui lui en fut présenté quelques jours après, il vit que les revenus annuels des Mollas montoient à un million de to-mans *. Il les confisqua, disant qu'il en avoit besoin pour payer son armée; que si le peuple vouloit des Mollas & des Imans, il pouvoit les défrayer; que pour lui, n'ayant besoin ni de leur sçavoir, ni de leurs prieres, il n'étoit pas d'humeur de les entretenir plus long-tems dans l'oïveté; que, s'ils vouloient cependant prendre parti dans son armée, il leur donneroit une paye proportionnée à la valeur de chacun. Une entreprise aussi hardie, ajoute le même historien, auroit été funeste à tout autre qu'à Nadir-Schah; mais il étoit assuré de son armée, qui, pour la plupart étoit composée de Sunnis: ainsi il méprisa l'indignation des Persans; &, pour n'avoir rien à craindre de leur res-

* Qu'on se rappelle que le toman vaut 46 liv. 10 sous de notre monnoie.

sentiment, il suivit le plan qu'il s'étoit formé de se défaire des grands & d'accabler le peuple d'impôts.

❧ [1737.] ❧

La Perse jouissoit alors d'une tranquillité parfaite ; mais Nadir-Schah, voulant se venger de ceux qui l'avoient troublée sous les règnes précédens, alla porter la guerre dans le Kandahar, & mit le siège devant la capitale de ce nom. Les Afghans se défendirent avec vigueur ; & le roi de Perse, après avoir perdu beaucoup de tems & de monde, fut obligé de négocier avec eux. La plûpart prirent parti dans son armée, attirés par les magnifiques promesses qu'il leur fit de partager avec eux les trésors du grand Mogol.

❧ [1738.] ❧

Ce n'étoit pas sans raison que le monarque Persan envahissoit en idée les richesses de l'Inde. Il avoit reçu plusieurs lettres d'un ministre disgracié de Mohammed, empereur de l'Indostan, qui, jaloux de la faveur des autres ministres, l'invitoit à faire la conquête de cet empire, & promettoit de lui en faciliter les moyens. Informé d'ailleurs de l'incapacité du monarque Indien & des troubles qui divisoient sa cour, il ne doutoit presque point du succès de

son expédition. Il partit de Kandahar vers le milieu de l'année, força les défilés des montagnes qui séparent les deux empires, battit ou débaucha les troupes qui voulurent s'opposer à sa marche, & répandit au loin la terreur & l'épouvante. Le grand Mogol vint à sa rencontre avec une armée innombrable ; mais Tahmas Koulikhan s'en rendit maître, aussi-bien que de la personne du prince, & se fit proclamer empereur à Dehly. On exerça toutes sortes de tourmens sur les habitans de cette ville malheureuse, pour découvrir leurs richesses. « On apportoit, » dit l'historien de Nadir-Schah, à toutes les heures du jour & de la nuit, » des richesses immenses. Elles étoient » amoncelées : là, s'élevoit une montagne de roupies d'or ; ici, une de roupies d'argent ; une autre de vases & de » vaisselle d'or & d'argent, une autre d'étoffes, &c. Cent ouvriers, pendant quinze » jours, furent occupés à fondre & réduire en lingots l'or & l'argent qui » n'étoient pas monnoyés, afin d'en rendre le transport plus facile. Deux lingots, percés par le milieu, & attachés » ensemble avec une grosse corde, faisoient la charge d'un chameau. On » remplit cinq mille coffres de roupies d'or, & huit mille de roupies d'argent.

» On voyoit aussi une quantité inconce-
» vable d'autres coffres, remplis de dia-
» mans, de perles & d'autres bijoux. En
» un mot, on fit monter la valeur des
» richesses que Tahmas Kouli-Khan em-
» porta des Indes, à trois cents courou-
» res de roupies d'argent; ce qui équi-
» vaut à cinq milliards quatre cent millions
» de notre monnoie.» Avant de quit-
ter l'Inde, il remit le grand Mogol sur
le trône, en lui fixant sa dépense, & en
exigeant qu'il se reconnût tributaire de la
Perse. Il rentra dans ses états, en 1740,
& presque personne ne sçavoit à Ispahan
ce qu'il étoit devenu. Nous parlerons
plus au long de cette expédition fameuse,
à l'article des grands Mogols.

Ce fut au retour de cette expédition;
dit M. Otter, qu'il donna ordre qu'on
traduisît à Ispahan en langue persane la
Bible & l'Alcoran. Les missionnaires Eu-
ropéens, les Vertabjeds ou docteurs Ar-
méniens, les rabbins & les mallas s'as-
semblerent à cet effet tous les jours, &
travaillèrent pendant long-tems à ce grand
ouvrage, sous la direction de Mir-Ma-
zoum, Iman de la mosquée du roi. Les
traductions achevées, Nadir-Schah or-
donna aux principaux d'entre les traduc-
teurs de les lui apporter à Tahrân. Ils s'y
rendirent, & eurent l'honneur de les lui
présenter.

présenter. Quand on lui en fit la lecture, il plaîsanta sur les mystères de la religion Chrétienne, se moqua de celle des Juifs, tourna Mahomet & Ali en ridicule, & fit enfermer ces ouvrages dans une cassette, disant que, si Dieu lui laissoit la vie, il espéroit donner aux hommes une religion beaucoup meilleure que toutes celles qui avoient été connues.

[1741.]

L'année suivante, Tahmas Kouli-Khan se porta à Derbent, ville située sur les bords de la mer Caspienne. Son armée, composée d'Indiens, de Tartares Uzbekes, d'Afghans, montoit à cent cinquante mille hommes. Il avoit avec lui peu de Persans. Il vouloit attaquer les Leshghins; mais son courage, son habileté, ses forces échouèrent contre ces peuples montagnards qui le harceloient sans cesse, & ne se laissoient point approcher. Cette expédition malheureuse irrita le fond de son caractère, qui n'étoit que trop porté à la cruauté. Aussi, dès qu'il fut de retour de Derbent & qu'il eut fait la revue de ses troupes, il se livra aux transports les plus violens de cruauté, & fit égorger un assez grand nombre d'officiers & de soldats.

An. Orient. *Partie II.* L

❧ [1742.] ❧

Dans la campagne suivante, Nadir-Schah fit un acte de cruauté, qui seul suffira pour faire détester sa mémoire. Il étoit à l'attaque d'un défilé : les balles siffoient autour de lui de tous côtés. Le danger étoit extrême. Un officier accourut, & pour le garantir se plaça au-dessus de lui du côté où le risque paroissoit plus grand. De retour dans sa tente, Tahmas Kouli-Khan le fit appeler : l'officier, flatté de l'espoir d'une récompense proportionnée à son zèle, s'y rendit aussitôt. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en approchant, le prince lui dit d'un air terrible : « Pour- » quoi vous êtes vous placé devant moi ? » -- Pour sauver votre vie, lui répondit l'officier, au péril de la mienne. -- Tu me prends donc pour un lâche, lui dit-il ; & il ajouta de suite : qu'on l'étrangle ? » Cette cruelle sentence fut exécutée dans le moment, & sa générosité punie comme une trahison.

❧ [1743.] ❧

Depuis quelque tems, les Persans commettoient de grandes hostilités sur les terres de la domination Ottomane ; cette année, ils firent une irruption soudaine dans l'Iraque Arabique, & investirent tout à la

fois les villes de Bagdad & de Basra. Ils firent le dégât aux environs de ces places, & ruinerent une quantité prodigieuse de bourgs & de villages. Ahmed-Pacha, gouverneur de Bagdad, qui les avoit appellés, ayant fait son accommodement avec la Porte, ils évacuèrent cette partie de l'Iraque, & se jetterent sur l'Arménie & sur le Diarbeck. Tandis que les généraux de Nadir-Schah pénétoient jusqu'à Mosul, dont ils firent le siège, ce prince étoit tombé sur Van dans l'Arménie ; mais l'une & l'autre de ces expéditions n'aboutirent qu'à des ravages. Les Turcs tinrent ferme de toutes parts. Bien différens de ces lâches Indiens qui n'avoient pu soutenir les approches des ennemis, ils leur disputèrent en quelque sorte le terrain pied à pied, les affoiblirent par des escarmouches & des combats continuels, & les contraignirent enfin de renoncer à leurs projets de conquête.

Tahmas Kouli-Khan étoit à Goguefséhay avec une armée de cent mille hommes. Ce fut dans ce lieu qu'il voulut faire célébrer le mariage de son petit-fils Schah-Rouk-Mirza, & de deux de ses fils. Cet événement, qui sembloit n'annoncer que la joie, fut une source d'exactions & de cruautés. Il exigea qu'on lui envoyât d'Ispahan une très-grande quantité de suif

& d'huile pour faire , disoit-il , les plus brillantes illuminations ; mais quand ce suif & cette huile furent arrivés , il força les pourvoyeurs de l'armée de les acheter, & en mit l'argent dans ses coffres. Son fils aîné , qu'il soupçonnoit d'avoir fait attenter à ses jours , fut éloigné de la cour pendant les fêtes. Ce prince , sans doute innocent , demanda vivement à revenir pour se justifier. Dès que son pere l'eut en son pouvoir , il lui fit crever les yeux ; & , comme cette barbarie paroissoit jeter la consternation dans la cour , il traita de traîtres les principaux seigneurs , parce qu'ils ne s'étoient pas offerts au supplice à la place de son fils , & les fit étrangler. Mais telle est l'inconséquence des actions humaines , que , dans une occasion où il sembloit qu'il eût pu condamner à la mort un sujet révolté & cruellement outragé par ceux qui s'étoient rendus maîtres de sa personne , il chercha les moyens de le consoler , & le remit en place. Voici le fait : le gouverneur du Farhistan , guerrier habile , étoit descendant d'une des plus anciennes familles du royaume : il jouissoit de la considération dûe à un grand nom , & à de grands talens. Tahmas Kouli-Khan , qui craignoit de le voir trop puissant , ordonna à un officier de l'arrêter sans éclat ; & , afin de mieux tromper le

gouverneur, il lui envoya à lui-même un ordre secret d'arrêter l'officier. Mais il arriva le contraire de ce qu'il avoit prévu. Ils se montrèrent réciproquement leurs ordres, & découvrirent ainsi la petite ruse du prince. Taki-Khan, (c'étoit le nom du gouverneur,) leva aussitôt l'étendard de la révolte. Cependant il fut vaincu & pris. On le conduisit à Ispahan, où, après l'avoir mutilé, on lui arracha un œil, & on ne lui laissa l'autre que pour éprouver la douleur de voir déshonorer ses femmes en sa présence; on le conduisit ensuite devant le roi, qui lui demanda le sujet de sa révolte, & comment il avoit fait pour la soutenir? « Prince, lui répondit-il avec » fierté, ce malheur & la cause de ma » révolte sont dans les ordres donnés pour » m'arrêter, & dans la connoissance que » j'ai de votre caractère inflexible: quant » aux moyens dont je me suis servi pour » me soutenir, ils sont fort simples: j'ai » enlevé par force aux marchands & aux » personnes riches tout l'argent qui m'a » été nécessaire; & je n'avois fait qu'à » votre exemple. » Le roi, frappé de cette réponse, affecta de n'en point paroître offensé; & pour consoler l'infortuné gouverneur, il l'envoya, en qualité de vice-roi, dans une partie des Indes que lui avoit cédée l'empereur Mogol. Plus sensé

ble aux mauvais traitemens qu'il avoit reçus, que touché des dernières marques de bienveillance de Nadir-Schah, Taki-Khan se mit à la tête des peuples de son gouvernement, & chassa les exacteurs du tyran. Les provinces voisines suivirent cet exemple. En peu de tems le feu de la révolte embrasa tout l'empire. Ce fut sans doute pour faire face à tant d'ennemis que Nadir-Schah se hâta de conclure la paix avec les Turcs ; il devint de plus en plus sanguinaire & féroce, & l'on n'entendoit parler, par toute la Perse, que d'exécutions & de massacres.

Nous finirons le récit de ces cruautés par le trait suivant, tel qu'il est rapporté dans la lettre d'un de ses médecins. « En » 1745 il se rendit à Ispahan, & y demeura quarante-cinq jours, pendant » lesquels tout ce qu'on peut imaginer » de cruautés & d'injustices, fut commis par ses ordres ou sans aucune punition de sa part. Son armée, répandue » dans la ville & dans les campagnes voisines, portoit le désastre par-tout : on » voyoit les soldats furieux, courir les chemins & les rues, conduisant par pelotons & à grands coups, tantôt vingt, » tantôt trente malheureux, qui n'avoient » pu satisfaire leur avarice; on n'entendoit » par-tout que des cris aigus & perçans;

» on ne voyoit que l'image de la mort ou
 » du désespoir. Si quelqu'un se sauvait de
 » sa maison, celle du voisin étoit pillée;
 » si un village désertoit, on faisoit payer
 » la ville qui en dépendoit : une ville
 » prise d'affaut, & abandonnée à la fu-
 » reur du soldat, ne voit pas des scènes
 » plus horribles. Ayant voulu se faire ren-
 » dre compte, avant son départ, de tous
 » les meubles précieux de son palais, il
 » se trouva de moins un tapis qui servoit
 » d'ornement au trône. Le gardien des
 » bijoux de la couronne fut mis à la ques-
 » tion. Après une rude bastonnade, il
 » déclara que son prédécesseur l'avoit
 » vendu; &, parce qu'il eût été cependant
 » condamné au supplice s'il n'eût pas
 » découvert les acheteurs, il déclara au
 » hasard huit marchands, dont deux
 » étoient Indiens, deux Arméniens &
 » quatre Juifs. Ils eurent beau nier le crime
 » dont on les accusoit; comme Tahmas
 » Kouli-Khan cherchoit moins des cou-
 » pables, qu'un objet pour satisfaire sa
 » vengeance, il n'écouta point leurs rai-
 » sons, leur fit arracher à chacun un œil,
 » enchaîner tous ensemble par le cou,
 » & traîner en cet état dans la place pu-
 » blique, où on les jeta dans un grand
 » feu. Tous les spectateurs & les bour-

» reaux eux-mêmes furent effrayés de cette
» barbare exécution. »

[1747.]

Tahmas avoit envoyé son neveu Ali-Kouli-Khan, avec une armée de quarante mille hommes, pour réduire le Sistan qui s'étoit révolté. Craignant qu'il n'embrassât le parti des mécontents, il essaya de le rappeler, sans pourtant y mettre trop d'empressement : Ali-Khan éluda d'abord, & finit par se conduire comme l'avoit craint son oncle ; mais, comme tout annonçoit un mécontentement général, & des menées fort secrètes, Tahmas dissimula. Il envoya sa famille & ses richesses actuelles dans la forteresse de Kélat, située entre des montagnes inaccessibles, & dans lesquelles il avoit déjà comme enseveli tous les trésors du Mogol ; & même, pendant quelques jours, il fit tenir dans son haram un cheval tout scellé & tout bridé : il avoit dessein de suivre sa famille dans le Kélat ; mais ses gardes s'y opposèrent, en lui protestant qu'ils mourroient tous plutôt que de l'abandonner. Il resta donc, pour leur dissimuler sa crainte ; mais en même tems, c'étoit la nuit du 19 ou 20 de Juin, il fit appeller tous les chefs des Afghans, & leur ordonna d'arrêter dès le lendemain tous les officiers de sa garde,

en leur permettant de tuer tous ceux qui feroient résistance. L'ordre ne fut pas si secret, qu'il ne transpirât. Les conjurés en furent instruits; Mahomet-Kouli-Khan, son proche parent & chef de ses gardes, étoit à la tête de la conjuration : il fut instruit de l'ordre donné aux Afghans, &, pour le prévenir, il fit avertir tous les conjurés : ils se donnerent parole pour le milieu de la nuit. L'impatience d'attendre en attira quinze ou seize avant l'heure convenue. Ils entrèrent dans l'enceinte du pavillon royal, rompant & brisant tout ce qui s'opposoit à leur passage. Ils pénétrèrent jusqu'au lieu où dormoit Tahmas. Le bruit qu'ils firent en entrant, le réveilla. « Qui est-ce ? s'écria t-il d'une » voix effrayante, où est mon sabre ? » A ces mots, les assassins furent épouvantés & se retirèrent ; mais à peine avoient-ils fui quelques pas, qu'ils rencontrèrent les chefs de la conjuration. On rentra. Tahmas n'étoit pas encore habillé ; Mahomet-Kouli-Khan accourut le premier, & lui déchargea un grand coup de sabre, qui le renversa par terre ; deux ou trois autres suivirent son exemple. Ce malheureux prince, nageant dans son sang, fit quelques efforts pour se relever ; mais les forces lui manquoient. « Pourquoi me » tuez-vous, s'écria t-il, laissez-moi la

» vie , & tout ce que je possède est à
» vous. » Il parloit encore, lorsque Sala-
Khan, intendant de sa maison, fondit sur
lui , & lui coupa la tête. « Ainsi périt ,
dit l'historien déjà cité , à l'âge de soixante-cinq ou soixante-six ans, après treize
ans de règne , le prince le plus riche du
monde , la terreur de l'empire Ottoman,
le conquérant des Indes, le maître d'une
grande partie de l'Asie , Tahmas Kouli-
Khan, respecté de ses voisins , redouté
de ses ennemis , auquel il ne manquoit
que d'être aimé de ses sujets. »





ADEL - SCHAH.

[1747.]

ALI-KOULI-KHAN , neveu de Tahmas Kouli-Khan , lui succéda sous le nom d'Adel-Schah , ou le roi Juste. Il paroît qu'il étoit instruit de la conjuration , & qu'il en attendoit le succès. Son règne fut court : cependant il eut le tems de venger la mort de Tahmas , en faisant arracher un œil au traître Mahomet-Kouli-Khan , & en ordonnant qu'il fût livré aux femmes du feu roi , lesquelles lui déchirèrent le corps à coups de stilet & de poinçons , & il mourut dans ce cruel supplice. Cependant Adel-Schah donna de grandes espérances , en supprimant tous les impôts pour trois ans , & comblant de biens ses amis & ses créatures. Les trésors de Nadir-Schah , dont il venoit de s'emparer , suffisoient pour le rendre le plus riche souverain du monde. Mais la Perse ne jouit pas long-tems du bonheur que lui promettoient de si heureux commencemens. Plusieurs compétiteurs s'étant élevés contre Adel-Schah , ce bon prince fut défait par son frere Ibrahim , qui se

faisit de sa personne, & lui fit crever les yeux en 1748.

IBRAHIM ne fit que se montrer pour ainsi dire sur le trône. Il fut défait à son tour par Schah-Rouk, petit-fils de l'usurpateur Nadir, & descendant des Sophis de Perse, par sa mere, fille de Tahmas; mais sa vue, affoiblie par les moyens cruels dont on s'étoit servi pour le priver du trône, ne lui permit pas d'y rester; & ce ne fut que troubles en Perse, pendant le court espace de son règne.

En 1750, Ali-Merdan-Khan, qui étoit à la tête des troupes, mit en sa place de Schah-Rouk, un des descendans des anciens Sophis, qui prit le nom de SCHAH-ISMAEL.

Fin des Anecdotes Persanes.



ANECDOTES INDIENNES ET MOGOLES;

*Depuis la conquête de l'Indoustan par
les Tartares ou Mogols, jusqu'à
l'année 1748.*

INTRODUCTION.



PLUS les nations dont nous écrivons l'histoire sont éloignées & séparées de nos climats, plus nous devons de détails à nos lecteurs sur tout ce qui concerne la situation, l'étendue, les productions de leur pays, leur commerce, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs usages, leur religion.

L'Inde, ou les Indes, vaste contrée de

L'Asie, ainsi nommée du fleuve *Indus* qui l'arrose, est située sous le Tropique du Cancer, qui la partage presque en deux parties égales. Elle a, d'orient en occident, environ huit cents lieues de longueur, & sept cents de largeur, du nord au midi. Ses bornes sont le Tibet, l'Océan, la Chine & la Perse.

On divise toute cette région en trois parties : la presqu'île en deçà du Gange, la presqu'île au-delà du Gange, & le Continent ou le grand Mogol. C'est de cette troisième partie que nous traiterons d'abord. Nous passerons ensuite à la presqu'île en deçà du Gange, qui est l'Inde à proprement parler, & nous ferons mention des royaumes de *Visapour*, de *Golconde*, de *Carnate*, de *Malabar* & autres qu'elle renferme. Quant à la presqu'île au-delà du Gange, où se trouvent les royaumes d'*Asem*, de *Tipra*, d'*Arracan*, de *Pégu*, de *Laos*, de *Siam*, de *Tonquin* & de *Cochinchine*, nous renvoyons le lecteur au volume des *Anecdotes Chinoises*, que nous terminons par l'histoire de ces puissantes monarchies. Nous allons continuer, dans cette introduction, de donner sur l'Inde les notions générales les plus intéressantes & les plus curieuses.

Le Gange & l'Indus, ou Sind, sont, de toutes les rivières de l'Inde, les plus con-

fidérables & les plus fameuses. Le dernier prend sa source au nord, dans l'Indoustan proprement dit, ou le Mogol, & se jette vers le sud-ouest, dans la mer de Perse, après avoir parcouru le royaume de Cachemire, & les provinces de Multan & de Tatta.

Le Gange prend aussi sa source au nord, mais beaucoup plus à l'est, dans les montagnes du Tibet. Il fertilise dans son cours les provinces orientales de l'Indoustan, traverse le royaume de Bengale, & se décharge dans le golphe de ce nom, au sud-est, par plusieurs embouchures.

On trouve dans les Indes non-seulement toutes les productions de nos climats, mais beaucoup d'autres encore qui nous sont inconnues. Le bled, l'orge, le riz y viennent en abondance. Les fruits y sont d'une variété surprenante. Poires, pommes, abricots, citrons, dattes, grenades, tous ont une qualité supérieure. Mais rien n'approche des ananas : c'est un fruit oblong, assez semblable à nos pommes de pin : il est d'un goût exquis & d'un parfum délicieux. Le plantain, autre fruit de la figure de nos concombres, est encore excellent, quoique moins bon que l'ananas. Entre les arbres les plus utiles de cette heureuse contrée, les cotonniers & les mûriers tiennent le premier rang. On a peine à

concevoir l'étendue du commerce qui se fait aux Indes en toiles de coton & en étoffes de soie de toute espece. Si l'on joint à ces productions le sucre, le tabac, le poivre, le bois de sandal, la casse, la noix vomique & quantité d'autres drogues, l'ivoire que fournit l'éléphant, le musc que donne une espece de renard, & surtout les diamans, dont il y a des mines dans plusieurs provinces, trouvera-t-on étonnant que l'Inde seule engloutisse tout l'or & l'argent des quatre parties du monde? Mais ce qui pourra surprendre, c'est que cet or & cet argent n'en reviennent jamais.

Trois choses principales s'opposent à cette rétrogradation des especes monnoyées. La premiere est la volonté des souverains, qui ne permettent pas la sortie de ces deux métaux précieux, & qui ne veulent point recevoir autre chose en payement des marchandises qu'on tire du pays. La seconde est l'avarice héréditaire des empereurs Mogols, qui se font une sorte de gloire d'accumuler trésors sur trésors, & qui pensent que si l'or & l'argent abondoient chez les particuliers, il en résulteroit des effets pernicioeux. Enfin la troisieme cause qui retient dans les Indes toutes les richesses des autres nations, c'est la croyance superstitieuse où sont les Indiens, qu'ils

qu'ils peuvent en avoir besoin dans l'autre monde ; ce qui fait qu'ils les cachent soigneusement dans des souterrains.

Les Indes sont habitées par différens peuples, qu'il est important de faire connoître. Nous les réduirons à six classes principales, qui sont les Indiens, les Patans, les Baluchis, les Parfis, les Mogols, les Juifs & les Chrétiens.

Les *Hindous* ou *Indiens* sont les naturels du pays, tous les autres ne s'y étant établis que par accident ou par la force des armes. Ils sont en possession de la culture des terres, du commerce, des arts & des manufactures. On les divise en quatre grandes tribus.

La première est celle des prêtres ou bramans qui forment ce qu'on pourroit appeler le corps des gens d'église & celui des gens de loi. Il est peu de pays où cette classe de citoyens soit en plus grande vénération qu'aux Indes. Dépositaires des livres sacrés dans lesquels est contenue la religion du pays, ils conduisent à leur gré les grands & les peuples, qui les regardent comme des oracles. Habiles à profiter de la crédulité générale, ils ont eu l'adresse d'attirer à eux tous les emplois les plus honorables & les plus lucratifs. En quelques endroits des Indes, ils sont souverains : ailleurs, ils sont les ministres & les

conseillers des Rajahs ou nobles ; presque par-tout , ils tiennent à ferme les terres & les revenus des vice-rois & des gouverneurs de provinces. Nous avons encore occasion de parler des Brammans en traitant de la religion des Indiens.

La seconde tribu des Hindous est celle des Kutteris ou Rajahs ; ce sont les nobles du pays. Ils en étoient autrefois les maîtres. Depuis l'invasion des Mogols , ils sont déchus de leur ancienne puissance , ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient encore extrêmement considérés. Plusieurs d'entr'eux ont conservé leur indépendance , s'étant fortifiés dans des montagnes inaccessibles. On les appelle Rajahs ou princes , aussi bien que ceux qui jouissent simplement de leurs souverainetés à titre d'hommage & de redevance envers le grand Mogol. Quant aux autres nobles que la médiocrité de leur fortune empêche de soutenir l'orgueil de leur naissance , ils prennent le parti des armes , ou bien ils se donnent à la culture de leurs héritages ; tout commerce leur étant absolument interdit. On les appelle Rajeputs ou Rasputs , c'est-à-dire enfans de Rajahs.

Les Shuddéris , plus connus sous le nom de Banians , forment la tribu des marchands , des négocians & des courtiers. Ce sont les gens du monde les plus simples &

les meilleurs. Doux, patients, superstitieux, partisans zélés du système de la transmigration des ames, ils ne peuvent voir souffrir le plus vil insecte, sans lui donner tous les secours, tous les soulagemens dont ils sont capables. Leur bonté même, à cet égard, est si grande, que si quelqu'un, à dessein de leur extorquer quelque argent, frappe en leur présence un chien, un bœuf, un âne, ils s'empressent de lui donner ce qu'il demande pour obtenir la grace de l'animal. A l'exemple des Brammans, ils ne vivent que de légumes. Ils ne craindroient point de s'exposer aux plus mauvais traitemens, à la mort même, plutôt que de manger un morceau de viande ou de poisson. Tout être vivant est pour eux un objet respectable, persuadés qu'il peut renfermer l'ame de quelqu'un de leurs parens ou de leurs amis ; mais rien n'égale leur vénération pour la vache, & sur-tout pour la bouze de vache. Nous aurons occasion d'en parler ailleurs.

Les Indiens de la quatrième tribu portent le nom de Wifes ou Soudras. Ce sont les artisans, les laboureurs & tout le bas peuple. On les appelle communément Gentils. Les uns se permettent l'usage de toutes sortes de viandes, & sont appelés Gentils impurs ; les autres suivent la règle

des Banians, & sont distingués de ceux-là par la dénomination de Gentils purs : voilà ce qui regarde les Indiens, qui sont, comme nous l'avons dit, les naturels du pays.

Les *Patans*, autre peuple des Indes, aussi nommés Afghans, tirent leur origine de ces Mahométans qui firent la conquête de l'Indoustan vers l'an 1000, sous la conduite de Mahmoud le Ghaznévide. Quelques voyageurs prétendent qu'ils sont venus de Patna, province de Bengale; mais cette opinion ne paroît point fondée, en ce que les Patans suivent pour la plûpart la religion Mahométane. Ils sont répandus dans toutes les provinces de l'Indoustan; mais plus particulièrement dans celles qui confinent la Perse. Cette nation est fiere, orgueilleuse & guerriere. Elle supporte impatiemment le joug des Mogols. La plûpart exercent le brigandage le plus affreux. Ils vivent dans les montagnes, où quelques-uns, à l'exemple des Rajahs, se sont érigé de petites souverainetés. Leur aversion pour les Mogols est extrême. Ils les regardent comme d'infames usurpateurs. La crainte seule du châtiment les empêche de leur faire tout le mal qu'ils leur souhaitent. Ils se flattent qu'ils rentreront un jour en possession des pays qu'ils ont perdus; & rien n'est plus ordinaire que d'entendre un

Patan du plus bas étage dire, par forme de serment : Que je ne sois jamais roi de Delhi ! Que je ne règne jamais à Multan !

Les *Baluchis* descendent, comme les Patans, d'anciens conquérans d'une partie des Indes ; ce sont de vrais brigands qui vivent de vols & de rapines. Cantonnés entre les frontieres de l'Indoustan & de la Perse, ils infestent de-là l'un & l'autre empire par leurs courses & par leurs ravages. Ils ne relevent, à proprement parler, ni du Persan, ni du Mogol, & sont cependant sujets de tous les deux. Ils se mettent sous la protection de l'un, lorsque l'autre leur fait la guerre, & trouvent toujours le moyen de s'assurer l'impunité de leurs brigandages. Ils sont Mahométans, ainsi que les Patans & les Mogols.

Les *Parfis*, restes des anciens Mages, sont le quatrieme peuple des Indes. Originaires de Perse, comme leur nom l'indique, ils en furent chassés par les Mahométans, & contraints de se réfugier dans l'Inde. On en trouve un grand nombre dans les états du grand Mogol, principalement aux environs de Surate. La culture des terres & la fabrique des étoffes sont presque les seules professions auxquelles ils s'adonnent. On vante beaucoup leur application au travail, leur industrie,

leur adresse. Les meilleures étoffes de Surate se tirent de leurs manufactures.

L'habillement des Parfis ne diffère point de celui des habitans du pays. Ils laissent seulement croître leur barbe, qu'ils ont fort longue. Naturellement doux & pacifiques, ils vivent en très-bonne intelligence avec les Indiens & les Mogols. Peu scrupuleux, en général, sur leur nourriture, ils s'abstiennent néanmoins de manger du bœuf & du porc, afin de ne point scandaliser les Indiens & les Mahométans.

Le feu fait le principal objet du culte des Parfis. Leurs Darous ou prêtres, sont chargés de l'entretenir jour & nuit dans les temples; &, si par malheur il vient à s'éteindre, c'est un crime impardonnable: on use alors de grandes expiations & de cérémonies singulières pour le rallumer; ce qui se fait avec un verre ardent, ou simplement en présentant aux rayons du soleil des matières combustibles. Ils prétendent que Zerdust, ou Zoroastre, leur législateur, apporta le feu sacré du ciel, avec le Zundevasta, qui est le livre de la loi. Ce feu qu'ils adorent dans leurs temples, est, selon eux, non-seulement une image, mais une émanation de la divinité. Par une raison d'analogie, ils ont un respect singulier pour le feu de leurs foyers do-

mestiques. Ils n'oseroient cracher ou jeter de l'eau dessus. Ils portent même si loin le zèle, ou plutôt l'extravagance, que si, par quelque accident, une de leurs maisons venoit à s'embraser, ils aimeroient mieux augmenter l'incendie avec de l'huile, ou d'autres choses inflammables, que de faire le moindre effort pour l'éteindre. Il est vrai que, comme ils sont de bons & paisibles citoyens, ils ne s'opposeroient point aux secours qu'on leur apporteroit d'ailleurs ; mais rien au monde ne pourroit les contraindre de s'opposer à l'action de l'élément pour lequel ils ont tant de vénération. Ils font en sorte que le feu de leurs foyers s'éteigne de lui-même, quand ils n'en ont plus besoin, & pratiquent la même chose à l'égard des lumières qu'ils emploient à leurs usages.

Le coq & le chien sont encore en une sorte de vénération chez les Parsis : le premier, parce que, lors de leur passage dans les Indes, ayant été battus d'une violente tempête, & désespérant de leurs vies, ils entendirent le chant des coqs, ce qui leur fit reprendre courage. La raison qu'ils apportent de leur prédilection pour le chien, c'est qu'il est le plus pauvre de tous les animaux.

Selon eux, le mariage est une chose très-louable, & qui contribue au bonheur

éternel ; c'est pour cela que les gens riches qui perdent une de leurs filles avant de l'avoir mariée, la font épouser par un homme qu'ils louent à cet effet. La cérémonie du mariage consiste à faire mettre au lit les futurs époux , à leur joindre les mains, après avoir reçu leur consentement pour s'épouser, & à répandre sur eux quelques poignées de riz, en priant Dieu qu'il les fasse multiplier, comme ce grain au tems de la moisson. Il n'est pas nécessaire de dire que ce sont les Darous qui font cette cérémonie.

Au rapport d'Ovington, voyageur Anglois, témoin oculaire de ce qu'il raconte, les funérailles des Parfis sont très-singulières. La sépulture la plus honorable qu'ils croient pouvoir donner à leurs amis, est de les exposer à l'air pour être dévorés par les oiseaux carnassiers. Quelque tems après qu'une personne est morte, les Halalchors, qui sont des Indiens de la lie du peuple, enlèvent le corps dans une bière, & le portent dans la campagne, près du lieu de la sépulture. Quand ils l'ont posé proprement par terre, un des amis du mort va battre la campagne & visiter les villages voisins, pour chercher un chien. Quand il l'a trouvé, il l'attire par le moyen d'un pain, & le conduit le plus près du corps qu'il lui est possible. Plus le chien en ap-

proche, plus on estime que le défunt approche de la félicité, S'il vient à monter sur lui, & à lui arracher un morceau de ce pain de la bouche, c'est une marque assurée que le mort est véritablement heureux ; mais si le chien n'en approche pas, soit que la vue du mort lui fasse peur, soit qu'il ne soit pas affamé, c'est un préjugé fâcheux, & l'on désespere presque du bonheur du défunt.

Quand le chien a fini son rôle, deux Darous se tiennent debout les mains jointes, à cent pas de la bière, & répètent, à haute voix, une longue formule de prières, qui dure une demi-heure, quoiqu'ils la disent si vite, qu'ils se donnent à peine le tems de respirer. Pendant ce tems-là, le mort porte un morceau de papier blanc attaché à chaque oreille, & qui lui pend sur le visage jusqu'à deux ou trois doigts du menton. Aussitôt que les prières sont finies, les Halalchors prennent le corps & le portent au lieu de la sépulture, qui est rond, entouré d'une muraille de douze pieds de haut, & d'environ cent de circonférence. Il y a au milieu une porte de pierre, qu'on ouvre lorsque l'on veut y mettre le corps. Le terrain du dedans est élevé de quatre pieds au-dessus de celui du dehors, & il descend en pente vers le centre, afin que les parties pourries, qui

se détachent continuellement du corps ; puissent tomber facilement dans un égoût qui est au milieu. Quand on a mis le corps dans ce lieu , chacun se retire & va se laver dans un ruisseau voisin , après quoi , l'on rentre dans la ville. Un jour ou deux après , quelques-uns des plus proches parens du mort vont revoir son corps pour observer lequel de ses yeux a été arraché le premier par les vautours. Si c'est l'œil droit , on ne doute point de son bonheur ; mais si c'est le gauche , c'est un mauvais présage de son état.

La cinquieme classe des habitans de l'Inde sont les *Mogols* ou Tartares , dont nous parlerons biontôt d'une maniere plus étendue. Ils règnent dans l'Indoustan par leur conquête , & contiennent les autres peuples par la force des armes.

Enfin les *Juifs* & les *Chrétiens* forment la sixieme classe. Ils sont très-répandus dans cette vaste contrée. Presque toutes les nations commerçantes de l'Europe y possèdent des établissemens ou des comptoirs.

Après cette division générale des différens habitans de l'Inde , nous allons entrer dans quelques détails sur les mœurs & sur les usages des deux principaux peuples , qui sont les *Indiens* & les *Mogols*.

Le caractère des *Indiens* en général est

la sobriété, la douceur & la patience. Ils ignorent, ou plutôt ils évitent & ces excès honteux qui dégradent l'homme, & ces passions brutales qui le détruisent. Peut-être attribuera-t-on à la nécessité du climat cette tempérance si singulière. Quoi qu'il en soit, les Indiens ont en horreur toute espèce de boisson capable d'enivrer. Ils mangent peu, dorment de même. On les voit toujours réservés & modestes envers les femmes, ce qui prouve, sinon leur continence, du moins leur prudence & leur délicatesse. Chez eux, les liens du sang n'excluent pas ceux de l'amitié, de la bienfaisance. Un parent riche ne rougit point d'un parent pauvre. Leur tendresse & leur bonté s'étendent jusqu'aux bêtes. Ils se font un devoir de les secourir dans leurs besoins, de les assister dans leurs maladies. Il y a près de Surate un hôpital pour les vaches, pour les chevaux, pour les chiens & autres animaux que l'âge ou les infirmités ont mis hors d'état de travailler. Les Banians sur-tout se distinguent par cette sorte de charité. Les uns se plaisent à faire, de tems en tems, des festins aux mouches. Le lait, le miel & le sucre n'y sont pas épargnés. D'autres prennent un soin particulier des fouris & des rats. Rien de si comique que de voir ces animaux timides suivre, comme des chiens,

leur pourvoyeur. Les araignées & les fourmis ont aussi part aux libéralités des Banians. Il n'est pas jusqu'à la plus dégoutante vermine qui n'attire l'attention bienfaisante de ces âmes charitables. Ils louent quelquefois un pauvre homme, qu'ils attachent nud dans un lieu rempli de puces & de punaises, pour servir de nourriture à ces insectes, pendant une nuit entière.

Aucun peuple du monde ne supporte avec plus de patience que les Indiens, soit les injures, soit les mauvais traitemens. Ennemis de toute altercation, ils n'opposent que la droiture à la fraude, que la douceur aux emportemens. Cette extrême bonté les fait regarder des Mogols & des Européens comme des gens lâches & de peu de cœur. Il est vrai qu'ils ne sont ni guerriers ni braves; mais ce défaut a moins sa source dans leur caractère que dans la doctrine de la *métempsychose*, qui leur fait regarder tous les hommes & tous les animaux comme les membres d'une seule & même famille.

La couleur des Indiens est plus ou moins bazanée, selon la chaleur ou la température du climat. Ils laissent croître leurs cheveux & leur barbe, & s'arrachent soigneusement le poil sur toutes les autres parties du corps. Les hommes sont, en général, grands & bien faits, les femmes

petites, grasses & fort jolies. Leur taille, ouvrage de la nature & non de l'art, est fine & bien prise. Leur chevelure, ainsi que celle des hommes, est longue, parfumée d'essences & composée de différentes tresses, qu'elles entrelacent, suivant leur état, de fleurs ou de diamans.

L'habillement des hommes consiste en une grande pièce de toile de coton, qu'ils croisent sur la poitrine & qu'ils attachent sur la ceinture du côté gauche, pour se distinguer des Mahométans qui l'attachent du côté droit. Ils portent en outre de longues culottes, qui leur descendent jusqu'aux talons. Les femmes n'ont de même qu'une pièce de toile attachée sur leurs épaules, & retroussée entre leurs jambes, en forme de petits caleçons. Elles ont encore une petite camisolle, pour soutenir leurs seins & les empêcher de s'étendre. L'amour de la parure, si naturel au sexe, n'est pas incompatible avec cette simplicité de vêtemens. Outre les bijoux sans nombre, dont les riches Indiennes parent les tresses de leurs cheveux, elles ont des anneaux de toutes grandeurs au nez, aux oreilles, aux bras, aux mains, aux jambes & aux pieds. Dès la plus tendre enfance, on leur perce les oreilles. On passe dans les trous des anneaux d'abord fort minces, puis de plus épais, enfin de si

gros , que , lorsqu'elles sont grandes , elles portent des pendans aussi larges que des saucieres.

Nous n'excuserons ni ne condamnerons point une coutume fort malpropre des femmes Indiennes , qui est de faire leurs nécessités , ainsi que les hommes , le long des maisons , le visage tourné contre la muraille , & le derriere vers les passans. Il semble que l'air devroit être infecté de ces excrémens. A peine cependant s'en apperçoit-on. La chaleur du soleil les desseche bientôt , & empêche qu'on n'en ressent aucune incommodité.

Les artisans Indiens sont d'une adresse surprenante ; avec beaucoup moins d'outils & d'instrumens que n'en emploient nos ouvriers , ils font les ouvrages les plus beaux & les plus achevés. Leurs toiles de coton peintes sont d'un éclat & d'une qualité dont rien n'approche. L'art de mettre en œuvre les diamans , les rubis , les émeraudes , n'est nulle part aussi perfectionné qu'aux Indes. L'orfèvrerie , la menuiserie , la chymie , la peinture , & tous les arts y sont cultivés avec le plus grand succès , & sur-tout avec une facilité merveilleuse.

Les sciences ne sont pas moins en honneur chez ces peuples que chez les Européens ; s'ils nous sont inférieurs dans la

plupart, il faut avouer aussi qu'ils nous surpassent dans quelques-unes.

Leur poésie est vive, brillante & légère. Ils ont des poèmes où l'unité d'action est parfaitement bien observée ; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Ils excellent sur-tout dans un genre où nous ne comptons qu'un seul maître. C'est le genre fabuliste : gaieté, naïveté, finesse, saine morale, tout se rencontre dans leurs fables. Les Arabes & les Persans les ont traduites mille fois dans leurs langues.

L'astronomie & la philosophie jouissent de la plus haute antiquité dans les Indes. Celle-là sur-tout y est fort considérée, en ce qu'elle a pour unique but les vaines spéculations de l'astrologie judiciaire. Les astronomes Indiens savent très-bien calculer le cours des astres & des planètes, & prédire par conséquent les éclipses ; mais loin d'éclairer leurs compatriotes sur la nature de ces phénomènes, ils entretiennent, autant qu'il est en eux, leur superstition & leur crédulité ; de-là vient que la profession d'astronome est fort lucrative aux Indes. Un souverain ou quelque seigneur puissant qui médite une entreprise importante, fait venir les astrologues, afin de savoir d'eux le jour, l'heure & le moment favorables pour l'exécution. Les gens riches & le peuple même

les consultent dans une infinité de circonstances. Ils répondent à chacun ; & , s'ils ne satisfont pas tout le monde , ils savent toujours se tirer d'affaire avec autant & plus de dextérité que nos charlatans.

Suivant le système astronomique des Indiens , le soleil est au centre du monde , comme en effet la raison & le bon sens le démontrent ; mais ils pensent que la lune est lumineuse par elle-même , & qu'elle est cinquante mille lieues au-dessus du soleil. Ils lui attribuent les plus grandes influences sur tous les corps terrestres. L'opinion populaire , concernant les éclipses de soleil & de lune , est qu'un dragon noir appelé Deüta , se fait de ces luminaires , & les obscurcit par la violence qu'il leur fait. Ce conte absurde est tellement accrédité , que , pendant tout le tems que dure l'éclipse , les femmes enceintes se tiennent renfermées dans leurs maisons , de crainte que le dragon ne dévore leurs enfans. C'est principalement dans les éclipses de soleil , que la superstition indienne se déploie.

Au rapport des voyageurs , quelques heures avant l'apparition de ce phénomène , les Indiens , de l'un & de l'autre sexe , se rendent sur les bords de l'Indus ou du Gange , avec des provisions de riz ,
de

laitage , de confitures destinées pour les poissons. A un certain signal que donnent les prêtres , chacun jette dans l'eau ses offrandes avec un bruit horrible de clochettes , de tambours & d'instrumens de métal. On se dépouille ensuite de ses habits. Les enfans des deux sexes sont absolument nus ; les hommes se couvrent les cuisses d'une écharpe , & les femmes d'un simple drap. Ils entrent en cet état dans le fleuve , & s'y tiennent jusqu'à la ceinture , en attendant le commencement de l'éclipse pour s'y plonger entièrement. Dès qu'ils apperçoivent l'astre du jour s'obscurcir , ils poussent de grands cris , & se plongent plusieurs fois de suite dans le fleuve. Ils font mille contorsions plaisantes , pendant tout le tems que dure ce phénomène. Ils prennent de l'eau dans le creux de leurs mains , & la jettent vers le soleil , comme pour le faire revenir de son évanouissement. Ils le saluent ; ils l'appellent ; ils marmottent certaines prières. Quand l'éclipse est finie , ils sortent tous du fleuve , & vont prendre des habits nouveaux qu'ils ont préparés sur le rivage. Les plus riches & les plus dévôts laissent leurs anciens habits aux Brammans. Les autres leur font d'autres largesses.

Personne n'ignore en quelle réputation étoient les anciens gymnosophistes ou philosophes.
An, Orient, *Partie II.* N

losophes Indiens. Les Brammans, leurs successeurs, pour être aujourd'hui moins célèbres, ne sont cependant point sans mérite. Leur philosophie embrasse, comme la nôtre, quatre parties principales, qui sont la logique, la morale, la métaphysique & la physique. Celle-ci doit être comptée pour peu de chose ; mais on ne peut leur refuser sans injustice beaucoup de méthode, de clarté, de précision dans la logique ; beaucoup de profondeur & de subtilité dans la métaphysique ; beaucoup de sagesse & de pureté dans la morale. A l'exemple des Grecs, ils ont plusieurs académies ou sectes, dont chacune a son fondateur particulier, & suit opiniâtrément la doctrine qu'il a laissée à ses disciples.

L'anatomie & la chirurgie ont dû faire peu de progrès chez des peuples qui ont en horreur l'ouverture des cadavres & l'effusion du sang. Néanmoins leurs docteurs assurent positivement qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain.

En récompense, la médecine n'est point aux Indes une pure charlatanerie, comme dans beaucoup d'autres contrées. C'est une véritable science fondée sur des principes lumineux & soutenue par une expérience certaine. Les docteurs Indiens discourent peu, mais observent beaucoup. Ils se font une affaire sérieuse d'une ma-

ladie qu'ils entreprennent. Ils ne calculent ni les visites qu'ils font chez les malades, ni les momens qu'ils passent auprès d'eux. Le plus ou le moins de danger les règle & les conduit. Pour épier & surprendre en quelque sorte la nature dans ses égaremens, ils passent des heures entières attentifs aux divers mouvemens du poulx, & combinant en silence les plus petites variations. Après un mûr examen, ils prononcent hardiment sur le genre de la maladie, sur ses symptômes, sur sa durée. Il est aussi rare qu'ils se trompent, qu'il l'est que nos médecins devinent juste. Cette doctrine du poulx est regardée comme infaillible : elle est très en vogue à la Chine, d'où les Indiens pourroient bien l'avoir reçue. Excepté les cas d'inflammation, de transport au cerveau, d'hémorragie, on ne fait point usage aux Indes de la saignée. L'abstinence & l'évacuation sont les seules armes que les médecins emploient contre les maladies même les plus rebelles. Ils proscrivent avec le plus grand soin les bouillons à la viande, sur-tout lorsqu'il y a de la fièvre, persuadés, avec raison, que rien au monde n'est plus capable d'enflammer & de corrompre la masse du sang.

Nous avons vu ci-dessus que les Indiens sont divisés en quatre grandes tri-

bus ou castes , suivant leur façon de parler. Cette distinction se perpétue par l'attention qu'ils apportent à ne s'allier jamais hors de leur tribu ; c'est-à-dire qu'un Bramman ne peut épouser que la fille d'un Bramman , un Banian que la fille d'un Banian ; un laboureur ou Wise que la fille d'un laboureur. Ils ne peuvent avoir plus d'une femme à la fois. Dès l'âge de six à sept ans, on les marie ; & le plus souvent les parties contractantes ont, à douze ou treize ans, la liberté de demeurer ensemble. Les cérémonies du mariage méritent d'être remarquées.

Il est d'usage, avant tout, que les parens du garçon envoient à ceux de la fille des présens proportionnés à la fortune des familles ; & cela se fait avec le plus de pompe & d'appareil qu'il est possible, au son des instrumens de musique. Si la recherche est agréée, les parens de la fille envoient réciproquement des présens à ceux du garçon. Au jour marqué, le futur époux fait une cavalcade par toute la ville, précédé d'une troupe de musiciens & suivi de tous les garçons de sa profession, les uns à cheval, les autres dans des palanquins, tous magnifiquement habillés. Il porte sur la tête une couronne de fleurs ou de pierreries, qui sert à le distinguer. Le lendemain, la mariée fait aussi le tour

de la ville avec un cortége non moins brillant de filles de son âge & de sa condition. Dès le soir même de ce jour, on procède à l'union des deux parties. Un Bramman fait allumer du feu qu'il place entre les nouveaux époux, pour signifier l'amour dont ils doivent brûler l'un pour l'autre. Il fait étendre ensuite un drap, non pas sur leur tête mais entr'eux, pour marquer qu'ils ne doivent avoir eu aucun commerce ensemble avant le mariage. Après quoi, le Bramman les attache tous deux avec un cordon de soie. Il prononce alors un certain formulaire, contenant des promesses & obligations réciproques d'amour, de fidélité, de complaisance. Il finit par leur donner une espèce de bénédiction. Aussitôt on ôte le drap, on délie le cordon, & les nouveaux mariés sont unis pour jamais.

* Le festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles ; mais, quelque riches que soient les parens d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses bijoux, ses habits, son lit & quelque vaisselle. Si la nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde & même une troisième femme ; mais la première conserve toujours son rang &

* Histoire générale des Voyages, Tome X.

ses privilèges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent guères en user sans donner quelque atteinte à leur réputation.

Les funérailles des Indiens sont une des parties les plus curieuses de leurs usages. Nous en prendrons la description dans la nouvelle histoire universelle *. «Le plus grand nombre des Indiens n'enterrent point les corps, mais les brûlent. On porte le corps sur le bord de quelque rivière qu'on a préparé ; on le pose à terre, & le Bramman qui officie dit : O terre, nous te recommandons celui-ci notre frere ! pendant sa vie, tu avois de l'intérêt à sa personne ; il étoit fait de terre ; il étoit nourri par la bénédiction de la terre ; &, à présent qu'il est mort, nous te le rendons. On met ensuite les matieres combustibles sur le corps ; on les allume avec de l'huile douce ; on y jette des odeurs aromatiques, & le Bramman dit : O feu, pendant qu'il vivoit, tu avois des droits sur lui, puisqu'il subsistoit par ta chaleur. Nous te rendons donc son corps, afin que tu le purifie. Le fils du défunt pose après cela un pot d'eau par terre, avec un pot de lait au-dessus ; &, jettant une pierre contre le premier, il le met en pié-

* Tome XVIII.

ces, ce qui fait tomber l'autre. Il prend occasion de-là de moraliser, en disant que comme la force du mouvement de la pierre a renversé la liqueur contenue dans les deux vaisseaux, de même la violence de la maladie a détruit le corps de son pere, & l'a fait dissoudre comme le lait & l'eau sont répandus par terre, sans pouvoir être rassemblés.

Quand le corps est consumé, ils jettent les cendres en l'air, pendant que le Bramman répète ces mots : O air, puisque c'étoit par toi qu'il vivoit & qu'il respiroit, nous te le donnons après qu'il est expiré ! Enfin, après que les cendres sont tombées dans l'eau, le prêtre ajoute : O eau ! pendant qu'il vivoit, ton humidité le faisoit subsister ; à présent que son corps est dispersé, prends-en ta part. C'est ainsi qu'ils rendent à chaque élément ce qui lui appartient : car la vie de l'homme ne subsistant, selon eux, que par le concours des quatre élémens, il doit aussi, disent-ils, être partagé entr'eux après sa mort. La cérémonie des funérailles finies, le Bramman présente au fils, ou au plus proche parent, un registre où est marqué le tems de la mort de ses ancêtres, & en même tems il lui fait la lecture des loix qui regardent le deuil : elles portent que, pendant dix jours, il ne doit point man-

ger de bétel *, ni oindre sa tête, ni changer d'habits : que , pendant le cours de toute une année , il ne doit pas manquer de faire , tous les mois , le jour du décès de son pere , un festin , & de se rendre au bord de la riviere qui a reçu ses cendres.

Quoique la coutume de brûler les corps soit la plus générale , les Indiens ne la suivent pas toujours à la rigueur. Il y en a qui se contentent de les faire un peu griller avec du chaume sur le bord d'un fleuve, après quoi, ils les précipitent d'une rive haute & escarpée, comme Bernier l'a vu pratiquer plusieurs fois sur le Gange. Il y en a aussi qui, lorsqu'ils s'apperçoivent qu'une personne est sur le point de mourir , la portent sur le bord d'une riviere , lui mettent premierement les pieds dans l'eau , puis la font couler & avancer jusqu'à la gorge ; & , lorsqu'ils jugent qu'elle s'en va expirer, l'enfoncent tout d'un coup dans l'eau &

* C'est une feuille qui ressemble à celle du lierre ; mais elle est plus tendre & vient à un arbrisseau. Les Indiens y enveloppent une sorte de noix , qui est de la grosseur de la noix muscade, & y mêlent un peu de chaux pure. Ils mâchent le tout ensemble , n'avalant que le jus. Ils attribuent quantité de bonnes qualités à cette composition , qui fortifie , selon eux , l'estomac & le cerveau , conserve les dents , & rend l'haleine douce & agréable.

la laissent là , après avoir bien criailé & battu des mains. Les sçavans , comme le peuple , disent que c'est afin que l'ame en sortant soit lavée de toutes les impuretés qu'elle auroit pu contracter dans le corps.

La cérémonie des funérailles est quelquefois accompagnée de circonstances singulièrement tragiques. De tems immémorial , les veuves Indiennes ont été les malheureuses victimes d'un préjugé barbare. Comme leurs constitutions les condamnent au plus rigoureux veuvage , c'est-à-dire à la privation de tous les plaisirs & de toute espece de parure , elles préfèrent quelquefois , à ce triste genre de vie , une mort prompte & glorieuse : c'est de se brûler publiquement avec le corps de leurs maris. Tout semble autoriser d'ailleurs une coutume aussi meurtrière : la considération & l'honneur qu'elles se procurent parmi l'un & l'autre sexe , l'infamie & l'obscurité dont elles se sauvent , le bonheur éternel , que la religion attache à ces sacrifices.

* Le jour marqué pour brûler le corps , la femme se met en chemin , parée de ses plus beaux ornemens , comme si elle alloit aux nêces , & accompagnée de ses parentes & amies. Elle témoigne sa joie en dan-

sant & en chantant des vers à la louange du défunt, où elle exprime en même tems le desir qu'elle a d'aller le rejoindre dans l'autre vie. Quand elle est arrivée au lieu du bucher, lequel est tantôt dans une petite hutte, tantôt dans une fosse quarrée de deux pieds de profondeur, elle renouvelle ses transports de joie avec sa compagnie, chantant & dansant autour de la fosse. A la fin, après qu'elle a pris congé de ses parentes, & qu'elle leur a distribué ses bijoux, on lui verse de l'huile sur la tête, & on met le feu au bucher sur lequel le corps est placé. Prenant ensuite un pot d'huile à la main, elle se précipite à corps perdu dans les flammes : quelquefois aussi elle fait deux ou trois tours autour de la fosse & s'y jette brusquement. Les assistans se dépêchent en même tems d'y jeter du bois & des pots d'huile, autant pour hâter sa mort en l'accablant, que pour rendre le feu plus violent. On bat du tambour ; on sonne de la trompette, & l'on fait grand bruit pour étouffer les horribles cris que ces malheureuses victimes poussent ordinairement. Quelquefois aussi la femme se place sur le bucher avant qu'il soit allumé ; se met auprès du corps de son mari, tenant sa tête sur son giron & se laisse brûler ainsi héroïquement.

Il arrive souvent qu'une veuve aimable

& jeune , qui , dans les premiers accès de son désespoir , s'est dévouée publiquement à la mort , ne tarde pas à se repentir d'un ferment indiscret , sur-tout à l'approche du bucher fatal ; mais les loix , ou plutôt les Brammans , ne lui permettent point de se rétracter. Ces prêtres sanguinaires la traînent malgré elle sur le bucher , & la forcent de consommer son sacrifice. Comme ils ont seuls le droit de toucher aux cendres de la victime , ils tirent souvent un profit considérable de l'or , de l'argent & des bijoux qui sont devenus avec elle la proie des flammes.

* Bernier vit un jour à Lahor une jeune & belle créature qui n'avoit pas plus de douze ans , & qui paroissoit plus morte que vive à l'approche du bucher : elle trembloit & pleuroit amèrement. Cependant trois ou quatre Brammans , avec une vieille qui la tenoit sous le bras , la poufferent & la firent asseoir sur le bucher , & , de peur qu'elle ne s'enfuît , ils lui lièrent les pieds & les mains , & la brûlèrent toute vive. Ce trait inhumain & plusieurs autres avoient mis Bernier si fort en fureur contre les Brammans , qu'il les auroit étranglés s'il avoit osé. Mais ce qu'ils font en quel-

* *Ibidem,*

ques autres endroits des Indes, est bien plus barbare encore ; car, au lieu de brûler ces femmes qui veulent mourir après la mort de leurs maris, ils les enterrent toutes vives peu à peu jusqu'à la gorge, & puis tout d'un coup se jettent deux ou trois dessus, leur tordent le cou, & achevent de les étouffer, les couvrant vite de paniers de terre, & leur marchant sur la tête.

Toutes les fois qu'il s'agit de déterminer quelle est la religion d'un peuple, il faut distinguer soigneusement deux choses. L'essence ou la nature de cette religion, c'est-à-dire ses principes, ses dogmes, les devoirs, les obligations qu'elle impose, & le culte extérieur, qui, si l'on excepte le Christianisme, ouvrage de la Divinité même, comprend les opinions populaires, les préjugés, les superstitions, les fables. Sous le premier rapport, il est certain que la religion des Indiens est le pur déisme, & l'on peut en dire autant de la religion des Chinois, des Siamois, des Japonois, des Tartares, de celle des Mahométans, & de presque tous les peuples de l'Afrique & de l'Asie. Sous le second rapport, il faut convenir avec les voyageurs que l'idolatrie la plus grossière & la plus monstrueuse règne aujourd'hui dans les Indes.

L'Être infiniment parfait, dit un auteur

moderne *, est connu de tous ces payens Gentils. Ils l'appellent en leur langue *Barbara vastou*, c'est-à-dire l'Être des êtres. Voici de quelle manière ils le décrivent dans un de leurs livres. « L'Être souverain » est invisible & incompréhensible, immobile & sans figure, ou forme extérieure. » Personne ne l'a jamais vu ; le tems ne l'a point compris : son essence remplit » toutes choses, & toutes choses tirent de » lui leur origine. Toute puissance, toute » sagesse, toute science, toute sainteté, & » toute vérité sont en lui. Il est infiniment » bon, juste & miséricordieux. C'est lui » qui a tout créé, qui conserve tout, & qui » prend plaisir d'être au milieu des hommes pour les conduire au bonheur éternel, bonheur qui consiste à l'aimer & à le servir. » Cette idée de Dieu ainsi expliquée est commune parmi les Indiens. Le même auteur ajoute :

François Xavier, dont les Jésuites racontent tant de merveilles, & qui certainement n'étoit pas un homme du commun, rapporte, dans une de ses Lettres écrite des Indes, qu'un Bramman de la côte de Malabar lui avoit avoué en secret qu'un des mystères de son école étoit qu'il

* M. la Croze, Histoire du Christianisme des Indes.

n'y avoit qu'un Dieu créateur du ciel & de la terre ; que ce Dieu seul devoit être honoré, & que les idoles n'étoient que des représentations des malins esprits.

Un Indien ayant embrassé le Christianisme par le ministère des missionnaires de Tranquebar, son pere lui écrivit en ces termes traduits de la langue malabare :
» Vous ne connoissez pas encore les mysteres secrets de notre religion. Nous
» n'adorons pas plusieurs dieux, de la maniere insensée que vous vous l'imaginez.
» Dans cette multitude d'idoles, nous honorons une seule essence divine. Nous
» avons parmi nous des sages auxquels vous devriez vous adresser : ils leveroient tous vos doutes. Quiconque entend bien notre religion y peut aisément
» faire son salut. Nous avons l'exemple de plusieurs personnes, auxquelles Dieu a
» donné d'une maniere sensible la félicité éternelle. »

Au reste, les idées saines de la divinité ne se trouvent pas seulement dans les écrits de leurs sages : on les lit, selon le rapport des Brammans, dans les livres même de leur loi, dont voici des paroles remarquables : « on peut connoître Dieu par la loi
» qu'il a donnée, & par les merveilles
» qu'il opere dans le monde. On le dé-

» couvre aussi par la raison & l'entende-
 » ment qu'il a donné aux hommes, & par
 » la création & la conservation des êtres.
 » Ce qui lui est dû de la part des hommes
 » consiste principalement dans l'amour &
 » dans la foi ; car voici ce que notre loi
 » enseigne par rapport au service du Dieu
 » souverain : *L'homme le doit aimer, &*
 » *croire de bouche & de cœur, & il ne doit*
 » *agir que par ces deux principes, sur les-*
 » *quels étant fondé, il faut qu'il l'invoque*
 » *& qu'il obéisse à ses commandemens, en*
 » *se conformant en tout & sans interrup-*
 » *tion à sa volonté.* »

Passons maintenant au culte extérieur,
 à l'idolatrie de ces mêmes Indiens dont
 nous venons d'admirer les principes.

Selon eux, le Dieu suprême & éternel
 créa, pour s'amuser, trois dieux subalter-
 nes d'où sont sortis une multitude d'autres
 dieux & tous les êtres. Les noms de ces trois
 dieux sont Brama, Vistnou & Ruddiren,
 ou Rutrem, ou Ishuren, ou Ixora. Le Créa-
 teur étant descendu du ciel sur une haute
 montagne, les tira du néant l'un après l'autre
 par trois différens commandemens. Il
 donna le pouvoir de créer au premier,
 celui de conserver au second, & le pou-
 voir de détruire au troisieme. Quoique ces
 différentes fonctions se trouvent assignées

de la sorte dans les Livres * sacrés des Indiens, elles sont le plus souvent confondues dans leur théologie actuelle. La plupart confondent aussi les trois dieux subalternes, dont nous parlons, avec le souverain Dieu, ce qui pourroit faire conjecturer que le mystère de la sainte Trinité ne leur a pas été tout à fait inconnu. Voyons néanmoins ce qu'ils racontent de chacun de ces dieux en particulier.

Brama fut créé, disent-ils, avec cinq têtes, mais il en perdit une, peu de tems après sa création; ce qui fait qu'il est représenté seulement avec quatre. Le sujet qui lui fit perdre cette tête, est très-plai-

* Ces Livres sont au nombre de trois, qu'ils prétendent être descendus du ciel. Le premier s'appelle *Vedam* ou *Wedam*. Il contient les premiers principes des choses, l'origine de leurs dieux, leurs sentimens sur la nature de l'ame, leur morale; en un mot les fondemens & les devoirs de leur religion. Le second des Livres des Indiens est nommé *Shaster*. Ce n'est, à proprement parler, qu'un commentaire & une explication du *Vedam*. Il traite en particulier des cérémonies, des rites & des pratiques superstitieuses de la religion Indienne. Le *Puran* ou *Pouran*, qui est le troisieme Livre sacré, sert lui-même d'explication au *Shaster*. Il est écrit en vers, & comprend toutes les histoires fabuleuses qui ont donné naissance aux différentes cérémonies.

fant.

fant. Un jour Ishuren eut la vanité de se dire le plus grand être qu'il y eût au monde. Brama & Vistnou lui contesterent cette prérogative. Ishuren leur dit qu'il consentoit que celui d'entr'eux qui pourroit le voir depuis les pieds jusqu'à la tête, fût regardé lui-même comme le plus grand de tous les êtres. Là-dessus, Vistnou prend la forme d'un pourceau, & se met à creuser la terre pour découvrir ses pieds; mais il fut arrêté dans son entreprise par la vue d'un affreux serpent qui le glaça de frayeur. Brama crut devoir prendre une route différente. Il s'éleva dans les airs à une hauteur prodigieuse. Ayant rencontré trois fleurs, il leur demanda combien il avoit encore de chemin à faire pour découvrir la tête d'Ishuren : elles lui répondirent qu'il étoit si fort éloigné de son but, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il y pût jamais atteindre. Brama découragé pria les fleurs de dire à Ishuren qu'ayant été tout-à-coup attaqué de vertiges, il n'avoit pas pu monter plus haut : ce qu'elles firent. Mais Ishuren ne se paya point de cette excuse : il maudit les fleurs, & coupa l'une des têtes de Brama. Comme la puissance de produire étoit particulière à ce dieu, le sang qui coula de sa blessure engendra un fils nommé Sagatra Kavashen, qui n'avoit pas moins de cinq cents têtes & de mille

main. Brama fut aussi pere d'une fille dont il fit sa femme. Il en eut un fils appelé Dasha, qui fut pere de Parvati, femme d'Ishuren.

Vistnou, que ses adorateurs mettent fort au-dessus de Brama, contre la foi de leurs Livres sacrés, fait sa résidence ordinaire dans la mer de lait *. Un énorme serpent à cinq têtes lui sert de lit ; & telle est apparemment l'origine du respect singulier que les Indiens ont pour les serpens, quelque dangereux qu'ils puissent être.

Le dieu Vistnou naquit avec un tempérament fort amoureux ; c'est pour cela que les Indiens lui donnent un grand nombre de femmes, outre mille concubines. Parmi ses femmes, ils en distinguent deux ; la premiere appelée Laëtzemi, que les uns disent être née de l'écume de la mer ; les autres, avoir été trouvée dans une grosse rose flottante sur la mer de lait, & qui paroît être la Vénus Indienne ; la seconde

* La terre, suivant les Indiens, est composée de sept mondes, & chacun de ces mondes est environné d'une mer d'où il tire son nom. Le monde le plus près du centre est entouré d'une mer d'eau douce ; le second, d'une mer de lait ; le troisième, d'une de beurre ; le quatrième, d'une de crème ; le cinquieme, d'une de vin ; le sixieme, d'une de syrop ; & le dernier, qui est celui que nous habitons, d'une mer salée.

appelée Pagoda, dont les attributs ont quelques rapports avec la Cybèle des anciens payens. Pagoda fut mere d'un fils nommé Kashen; & c'est le seul que l'on connoisse à Vistnou, malgré les ressources prodigieuses de ce dieu libertin.

Rien n'est plus célèbre dans les Indes que les dix métamorphoses, ou, pour parler le langage du pays, que les dix incarnations de Vistnou. Si l'on en croit les Brammans, elles renferment tous les mystères de leur religion. Nous glisserons rapidement sur ce tissu de fables & d'absurdités.

I. Vistnou se changea d'abord en poisson, & se cacha au fond de la mer, pour retirer le Vedam des mains d'un certain démon qui s'en étoit emparé.

II. Il prit ensuite la forme d'une tortue, & s'enfonça sous le monde, par le poids d'une haute montagne qui fut jettée dans la mer, pour y trouver un excellent antidote contre un violent poison.

III. Un géant, nommé Padalas, venoit de rouler la terre comme une feuille de papier, & l'ayant chargée sur ses épaules, il l'avoit emportée dans les enfers. Vistnou courut après lui sous la figure d'un cochon, & l'obligea de relâcher sa proie. Il voulut ensuite dérouler la terre; mais, ne pouvant en venir à bout, il se servit d'un petit

faint qui n'avoit pas plus d'un pouce de haut, lequel remit la terre dans son premier état. Cependant la mer eut l'imprudence de se moquer de la petite taille du faint. Pour la punir, il l'avalà toute entière, & la rendit par les urines : de-là vient que ses eaux sont salées.

IV. Un autre géant ayant subjugué la terre, & voulant s'y faire adorer seul, Vistnou, métamorphosé en homme-lion, le combattit & le mit en pièces.

V. Jusqu'alors les hommes avoient vécu dans une égalité parfaite. Ils étoient heureux sous le gouvernement d'un dieu subalterne nommé Mahali. Vistnou, voulant introduire dans le monde l'inégalité des conditions, alla se présenter à Mahali sous les traits & l'habit d'un Bramman mendiant, & lui demanda trois pieds de terre pour y bâtir une cabane. Il ne les eut pas plutôt obtenus, que, reprenant sa première forme, il couvrit toute la terre de l'un de ses pieds, & le paradis de l'autre. Il envahit aussi facilement les régions infernales. Mahali dépossédé se trouva trop heureux qu'on lui laissât la garde de la porte du paradis.

VI. Cette métamorphose paroît avoir pour objet l'extinction des nobles & souverains des Indes, appelés Cutteris, dont la domination & l'orgueil étoient devenus

sans doute insupportables. Vistnou se transforma cette fois en un bel enfant, nommé Prassaram. Son premier exploit, au sortir de l'enfance, fut de tuer sa mere par ordre de son pere. Il est vrai qu'il le pria de consentir qu'elle fût rendue à la vie; ce qui se fit aussitôt. Cependant un Rajah puissant ayant fait solliciter son pere, autre Rajah, de lui prêter la vache blanche d'abondance, pour l'aider à soutenir sa famille, & n'ayant pu l'obtenir, eut recours à la violence, & massacra celui dont il tenoit le jour. Prassaram fut informé de ce forfait par la vache elle-même. Il résolut d'en tirer une vengeance éclatante; & pour cet effet, il mit à mort toute la race des Cutteris ou Rajahs. Voulant ensuite leur substituer une autre race meilleure & plus vertueuse, il chargea l'ame de son pere & celle de sa mere d'aller animer les corps du Rajah Dasserat & de sa femme. Il voulut être lui-même le fruit de cette union, & il parut dans le monde sous le nom de Ram, ou Rama.

VII. Le Protée Indien épousa Sitha, fille d'un Rajah, après avoir vaincu le géant Rawan qui la lui disputoit. Ce géant avoit dix têtes & vingt bras; & ce qui le rendoit plus redoutable encore, il avoit obtenu d'Ishuren le privilège de vivre plusieurs milliers d'années. Cependant le frere

de Ram eut ordre de ce héros d'aller couper le nez & les oreilles à la sœur du géant. Il s'acquitta de sa commission ; & , soutenu par son frere , il tailla plusieurs fois en pièces les armées de Rawan. Celui-ci , ne réussissant point par la force , employa la ruse & le stratagème. Il prit la figure d'un Bramman mendiant , & trouva moyen d'enlever à Ram la belle Sitha , qu'il emmena dans l'isle de Ceylan. Le dieu métamorphosé se mit à la poursuite du ravisseur. Après une infinité d'exploits , tous plus merveilleux les uns que les autres , il tua Rawan , & recouvra Sitha. Plusieurs siècles s'étoient écoulés dans cette expédition fameuse. Ram quitta la terre au bout de quelque tems , & remonta au ciel.

VIII. Vistnou , voulant encore goûter de l'humanité , naquit d'un Bramman , & de la fille de Rajah-Kans , roi de Maduré. Ce prince avoit découvert , par la chiromancie , que sa sœur auroit un fils qui lui raviroit la couronne : en conséquence , il avoit ordonné que tous les enfans qu'elle mettroit au monde fussent massacrés au moment de leur naissance. Ces ordres barbares furent exécutés ; mais Kistna , le plus jeune , qui n'étoit autre que le dieu Vistnou , sut se soustraire aux fureurs du monarque.

Etant encore à la mamelle , Kistna

combattit en l'air plusieurs géants envoyés pour le faire périr. Il fit dans son enfance plusieurs tours d'adresse & de subtilité, que les Indiens mettent au nombre des plus fameux miracles. Non moins habile filou que le Mercure des Grecs, il joignit à cette belle qualité celle de mentir effrontément. Ayant un jour dérobé du beurre à sa mere, il nia le fait avec opiniâtreté. Une autre fois, il vola les habits de quelques femmes qui se baignoient, afin d'avoir le plaisir de les voir toutes nues quand elles sortiroient du bain. Le bruit de ces hauts faits s'étant répandu de toutes parts, Rajah-Kans envoya des géants & des armées contre Kistna. Les géants furent tués, & les armées taillées en pièces. A la fin, Kistna massakra le Rajah lui-même. Il fit encore dans la suite un grand nombre de miracles, détrôna des tyrans, guérit des malades, ressuscita des morts; mais, ce qui paroîtra plus surprenant que tout cela, c'est qu'il eut seize mille femmes, & qu'il les fit toutes monter au ciel avec lui.

IX. Cette métamorphose de Vistnou subsiste encore, si nous en croyons ses adorateurs, & ne doit finir qu'après une révolution de trente-quatre mille trente années, auquel tems ce monde sera détruit. En attendant, le dieu, sous la figure d'un saint

personnage appelé Budha, qui, selon les Banians, n'a ni pere ni mere, se fait voir de tems en tems aux hommes, avec quatre bras. Du reste, il est invisible ; & son occupation continuelle est de prier le grand dieu dans une posture humiliée. Il paroît que les Indiens ont en vue, dans cette métamorphose, le dieu des habitans du Tibet, connu sous le nom de Dalai-Lama.

X. Lorsque le tems de cette transformation sera venu, Vistnou paroîtra debout dans le ciel sous la forme d'un cheval blanc ailé. Il demeurera sur trois jambes, jusqu'après une révolution de quarante mille cinq cents soixante & dix ans. Il tient, disent les Banians, le pied de devant élevé en l'air. Il en frappera la terre avec une force si prodigieuse, qu'elle s'écroulera aussitôt. La lune alors paroîtra toute en feu ; le soleil ne donnera plus qu'une lumière sombre & de couleur de soufre enflammé. La foudre & les éclairs sillonneront de la manière la plus effrayante toutes les parties du firmament. Les quatre élémens dont le monde a été composé se confondront, & toute la nature sera plongée dans un affreux chaos.

A l'exemple des Vistnouvistes, les sectateurs d'Ishuren attribuent à ce dieu la supériorité sur les deux autres. Plusieurs même le regardent comme l'être souverain, le

grand dieu qu'ils appellent Mahadew. Nous le plaçons ici dans le rang que lui donnent le Vedam & le Shaster, livres sacrés des Indiens, dont nous avons parlé plus haut. Voyons à présent sous quels traits & dans quel équipage on trouve Ishuren représenté dans les pagodes, ou temples des Indes.

Un teint blanc comme la neige ; trois grands yeux, dont un au milieu du front, est d'un rouge de feu * ; seize bras, huit d'un côté, huit de l'autre ; le corps d'une taille gigantesque, couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'un enduit de cendres & de bouze de vache ; de larges épaules chargées d'une peau de tigre, &, par-dessus, d'un cuir d'éléphant entouré de serpens ; le cou & l'estomac garnis d'une épaisse fourrure d'où pendent une cloche & trois chaînes diversement composées, la première de roses, la seconde de crânes, la troisième d'os de morts ; ajoutons pour monture un bœuf monstrueux, auquel certains Indiens ont une dévotion particulière : tel est le portrait & tels sont les attributs d'Ishuren. Quant aux crânes qui forment l'une de ses chaînes, ce sont, disent les interprètes, les têtes du dieu Brama, qu'ils supposent mourir & renaître tous les ans.

* Les Indiens disent qu'il brûle & consume tout ce qu'il regarde.

Ils prétendent encore que les os de la troisieme chaîne sont ceux d'une des femmes d'Ishuren, qui meurt aussi tous les ans. On entreprendroit inutilement de pénétrer de si profonds mysteres.

Presque dans toutes les Indes, & principalement dans le Malabar, on adore Ishuren sous la représentation des parties naturelles des deux sexes, à laquelle on donne le nom de Lingam. Non-seulement les autels sont décorés de cette figure infâme; on l'expose aux yeux du peuple dans des processions solennelles; on lui consacre les nouvelles mariées; quantité de dévotes se font même un honneur de la porter sans cesse pendue à leur cou. On pousse plus loin encore l'extravagance dans quelques provinces méridionales des Indes, comme à Cananor, dans le voisinage de Goa. Les grands & le peuple témoignent une singuliere vénération pour certains religieux dévoués spécialement au culte abominable du Lingam, & qui font leur demeure dans les pagodes. Ils sont toujours nus, & souvent ils se promènent en cet état dans les rues & dans les places. Au son d'une petite clochette qu'ils ont à la main, toutes les femmes, celles même de la plus haute distinction, accourent en foule, & touchent avec respect les parties honteuses de ces moines impudens.

Après ce qu'on vient de voir, on peut aisément se former une idée des actions mémorables attribuées au Priape Indien. Les viols, les incestes, les adulteres, y tiennent le premier rang. Il paroît que Parvati ou Paramasseri, sa femme, n'avoit pas plus que lui la vertu de continence. Un jour, disent les légendes Malabares, qu'elle se promenoit avec son mari dans un bois, elle vit deux éléphans accouplés. Ses desirs se réveillent à cette vue ; elle propose aussitôt à son époux de se transformer l'un & l'autre en éléphans. Ishuren satisfait son caprice ; & de ce bizarre commerce naquit un monstre, qui fut nommé Quénavadi. Les Indiens le représentent avec une face d'éléphant toute bourgeonnée, de longs cheveux, comme ceux de son pere, attachés avec un serpent, un croissant sur la tête ; quatre bras, un gros ventre enveloppé d'une pièce de toile rouge, le reste du corps brillant comme de l'or, les jambes garnies d'anneaux & de sonnettes. Ils disent que la lubricité de ce bel enfant, s'étant un jour manifestée dans les bras de Parvati sa mere, Ishuren le fit eunuque, & que c'est à cause de cela que les éléphans n'ont point de testicules.

Quénavadi fait son séjour dans la mer de sucre, entouré d'une quantité de bel-

les femmes , qui s'empres sent à contenter ses goûts & ses desirs. Les unes lui remplissent continuellement la bouche de sucre & de miel , les autres le divertissent avec leurs instrumens. Il importe si fort à ces belles pourvoyeuses & musiciennes d'occuper sans cesse ce dieu vorace , qu'il ne se feroit aucun scrupule de les manger elles-mêmes , & que le monde entier courroit risque dès-lors de devenir la proie de sa faim insatiable.

Une fantaisie semblable à celle qui donna naissance à Quénavadi , rendit Paramasseri mere d'un second fils. C'est le fameux singe Hanuman , auquel les Indiens attribuent un grand nombre d'actions remarquables.

Elle en eut un troisieme , appelé Superbennia. Six tisserands , passant par hasard près d'une citerne ou Paramasseri se baignoit , la regarderent d'un œil amoureux. La modeste déesse ne fut pas insensible ; elle conçut au même instant ; mais , craignant la colere d'Ishuren ; elle fit tomber par terre l'embryon , que les tisserands emporterent , & prirent soin de faire élever. Il avoit douze bras & six visages , fort ressemblans , dit-on , à ceux des six tisserands. Ishuren s'entretenant un jour avec Superbennia , fut si charmé de

son esprit, qu'il l'adopta, lui assigna une place dans le paradis, & lui fit présent d'un paon, pour lui servir de monture.

Une autre fois Paramasseri se lavant dans un étang, les saletés qu'elle ôta de son corps, produisirent un quatrième fils, appelé Sweshi, qui devint grand tout-à-coup. Ishuren, appercevant de loin quelqu'un avec sa femme, & ne doutant point que ce ne fût un galant, accourut au plus vite, & lui coupa la tête. Lorsqu'il eut appris la vérité du fait, il fit à Paramasseri des excuses de sa méprise; ensuite, pour la consoler, il alla couper la tête à un éléphant blanc, & la mit sur les épaules de Sweshi, auquel il rendit la vie.

A l'exemple des anciens payens, & peut-être d'après quelques notions confuses de leur mythologie, les Indiens ont aussi leur Minerve, qu'ils nomment Patragali, & qu'ils prétendent être née du cerveau d'Ishuren, par le moyen d'une exhalaison qui sortit du corps de Vistnou, un jour que ces deux dieux s'entretenoient ensemble. Du reste, quelle Minerve que cette Patragali? jamais le Paganisme n'enfanta de monstre plus hideux ni plus redoutable. Elle a huit visages, & seize mains noires comme du charbon, de grands yeux ronds, & des dents comme des défenses de sanglier.

Deux éléphants lui servent de pendans d'oreilles , & ses habits sont faits de serpens entrelacés. Ce monstre n'eut pas plutôt vu le jour , qu'il se mit en devoir de venger la querelle qu'avoit Ishuren son pere, avec le géant Darida , qui, fier du privilège d'être invulnérable, avoit osé défier ce dieu puissant au combat. Patragali vint à bout de lui enlever un livre & des bracelets , présens de Bramma , en quoi consistoit tout le charme qui le rendoit si vain ; elle le combattit ensuite , & lui fit perdre tout-à-la-fois la victoire & la vie.

Après cet exploit , elle alla trouver son pere , qui , n'étant pas habillé , sauta dans une citerne pour n'être point vu. Cependant la crainte de mécontenter sa gendarme de fille , l'obligea de lui donner de la viande & du sang ; & comme après cela , Patragali ne paroissoit point satisfaite , il lui dit d'avancer le bassin qu'elle tenoit , & s'étant coupé un de ses doigts , il le remplit de son propre sang. Une telle générosité ne fit qu'irriter la faim insatiable du monstre ; il jeta une de ses chaînes d'or au visage de son pere , qui , le sentant couvert de contusions , s'écria *bafuri* , qui veut dire femme vindicative. Depuis ce tems , les Indiens appellent *bafuri* toute espece de boutons qui survien-

nent au visage, mais particulièrement ceux de la petite-vérole. Ils les regardent comme l'effet de la colere de Patragali ; & c'est en conséquence de cette idée superstitieuse, qu'ils lui font des sacrifices , & lui adressent des prieres. Pour revenir au pauvre Ishuren, il se hâta de créer deux jeunes hommes , dont il fit présent à sa fille ; & il fut enfin assez heureux pour la satisfaire.

Les aventures de cette Mégere nous meneroient trop loin ; peut-être même nous sommes-nous trop étendus sur ce qui concerne les trois principaux dieux des Indiens. Quant aux autres divinités subalternes du second ordre , nous nous contenterons d'observer qu'elles sont au nombre de trente-trois fois dix millions , divisées par classes, & sous des chefs différens.

Il ne nous reste plus qu'à parler des pagodes ou temples , & de l'espece de culte qui s'y rend. Ces pagodes sont des édifices bas & plats , sans fenêtres , & qui ne reçoivent le jour que par les portes : ils sont divisés en trois parties, qui forment comme trois corps de logis séparés. Dans la premiere, où tout le monde a la liberté d'entrer, on voit les représentations d'une foule d'animaux , objets de vénération pour les Indiens. La seconde enceinte

n'est ouverte qu'aux seuls Brammans; elle est remplie d'idoles toutes plus affreuses les unes que les autres. Ce sont des têtes d'éléphans, de chiens, de singes sur des corps de femmes, d'hommes, d'enfans, chacune avec une multitude prodigieuse de bras & de jambes. Rien de plus bizarre & de plus monstrueux que ces figures symboliques & mystérieuses. La statue du dieu dont la pagode porte le nom, est placée dans la troisième enceinte, comme dans une sorte de sanctuaire. Des cours spacieuses, fermées de murailles, environnent le triple édifice; & dans ces cours sont plusieurs petites pagodes ou chapelles, érigées en l'honneur des parens, des femmes ou des amis du dieu principal.

Le culte que les Indiens rendent à leurs idoles, consiste à les laver, à les parfumer, à les parer, à leur servir des mets en abondance, à les promener certains jours de l'année. Les Brammans, qui forment une espèce de tribu sainte & privilégiée, comme étoit celle de Lévi chez les Juifs, sont chargés de ces différens soins. Lorsqu'ils entrent dans les temples, ils laissent leurs pantouffles à la porte. Chaque jour, au lever de l'aurore, les Brammans attachés au service de l'idole, commencent par préparer sa boisson, qu'ils font avec du miel, du sucre & du jus de noix de cocos.

cos. Ils la lui présentent ensuite, & l'avalent eux-mêmes très-dévotement. Immédiatement après, ils passent à l'encensement. Des offrandes de fleurs suivent cette cérémonie : elles sont accompagnées d'autres plus solides, de riz préparé, de pois, de fèves, de noix de cocos, que les prêtres se distribuent entr'eux, & dont ils font un ample repas. Quelques prières, qu'ils récitent en l'honneur de l'idole, terminent le sacrifice.

Les jours de fêtes & de jeûne ouvrent un vaste champ à la simplicité des dévots & à l'industrielle cupidité des Brammans. On voit alors toutes les pagodes remplies d'une foule d'adorateurs, qui s'empressent de se faire frotter quelque partie du corps, mais sur-tout le front, avec un peu de bouze de vache desséchée. Une telle faveur est payée par des offrandes de riz, de miel, de beurre & d'argent. Les prêtres ne manquent pas d'assurer qu'elle est souveraine contre la peur, le tonnerre, la grêle, & contre toutes sortes d'accidens & de maladies ; bien entendu qu'il faut avoir recours de tems en tems à ce divin remède.

Aux notions succintes que nous venons de donner des mœurs, des coutumes & de la religion des habitans de l'Inde, pro-

prement appelés *Indiens*, nous ajouterons quelques détails concernant les *Mogols* qui font, comme nous avons dit, les conquérans & les maîtres actuels de cette vaste contrée.

Les *Mogols* ou Tartares de l'Indoustan professent tous la religion Mahométane, & font de la secte des Sunnites, ainsi que les Turcs, c'est-à-dire qu'ils tiennent pour véritables & légitimes califes Abubècre, Omar & Osman, que ceux de la secte des Shiïtes, comme les Persans, traitent d'intrus & d'usurpateurs. Malgré cette diversité de sentimens, ils n'ont aucune aversion, aucune antipathie pour les Persans leurs voisins, qui passent pour infâmes & pour abominables dans l'esprit des Turcs. Ils sont d'ailleurs très-tolérans sur toutes sortes de religions; &, soit par un effet du commerce habituel qu'ils ont avec les Indiens, le peuple le plus doux & le plus pacifique du monde, soit par une heureuse influence du climat, l'un des plus rians & des plus agréables, ils laissent à chacun la liberté de vivre & de penser comme il lui plaît, peu jaloux de substituer leurs rêveries à d'autres non moins spécieuses & non moins accréditées.

Cet esprit de tolérance n'est cependant

pas tellement universel, qu'il ne se trouve aux Indes, comme dans les autres pays Mahométans, des fanatiques & des enthousiastes, qui séduisent la multitude ignorante, & veulent se faire passer pour gens à miracles. Un officier de la cour du grand Mogol, ami particulier du médecin Bernier, désiroit passionnément de l'attirer au Mahométisme *. « Il lui fit entreprendre un voyage exprès, pour aller voir un miracle des plus authentiques, à ce qu'il disoit, lequel devoit bientôt le faire changer de religion : « Va-t-en, lui dit-il, à » Baramoulai, dans le royaume de Ca- » chemire, tu trouveras là une mosquée, » où est le tombeau d'un de nos fameux » Pirs ou saints Derviches, qui fait encore » tous les jours des miracles dans la gué- » rison des malades qui s'y rendent de » tous côtés; peut-être que tu ne croiras » rien de toutes ces guérisons miraculeu- » ses que tu pourras voir; mais du moins » croiras-tu à un miracle qui se fait tous » les jours, & que tu verras devant tes » yeux : c'est d'une grosse pierre ronde, » que l'homme le plus fort ne sçauroit » qu'à peine un peu soulever de terre, &

* Bernier, Voyage de Cachemire, Tome II, p. 297.

» que néanmoins onze hommes, en inter-
 » cédant le saint, enlèvent, comme si c'é-
 » toit une paille, avec le bout de leurs
 » onze doigts, sans aucune peine, & sans
 » en sentir aucun poids. » Je me mis donc
 en chemin, continue notre voyageur,
 avec mon cavalier ordinaire & mon
 homme du pays, & me rendis à Bara-
 moulai. Je trouvai un assez agréable en-
 droit : la mosquée est assez bien bâtie, le
 tombeau du saint prétendu, bien orné, &
 tout autour il y avoit quantité de gens
 en grande dévotion qui se disoient ma-
 lades. Près de la mosquée étoit une cui-
 sine avec de grandes chaudières de fon-
 dation, pleines de chair & de riz, qui
 étoient, à mon avis, l'aimant qui attiroit
 les malades, & le miracle qui les guérif-
 soit. D'un autre côté étoient le jardin &
 les chambres des Mollahs, qui passent là
 doucement leur vie, à l'ombre de cette
 sainteté miraculeuse du Pir, qu'ils ne man-
 quent pas de bien faire valoir. Mais
 comme je suis toujours malheureux en
 semblables occasions, il ne se fit point de
 miracle ce jour-là sur les malades. Pour
 ce qui est de la grosse pierre ronde, qui
 étoit la grande affaire, onze fourbes de
 ces Mollahs s'arrangeoient autour bien
 pressés, qui, avec leurs cabaies ou vestes

longues , empêchoient de voir clairement de quelle façon ils la prenoient & la soulevoient , disant tous néanmoins qu'ils ne la tenoient que par le bout d'un de leurs doigts , & qu'elle étoit légère comme une plume. Pour moi , qui ouvris bien les yeux , & qui y regardois de bien près , je m'appercevois assez qu'ils faisoient grand effort , & il me sembloit qu'ils y ajoutoient le pouce , qu'ils tenoient bien ferme sur le second doigt plié & serré , & néanmoins je ne laissois pas de crier , comme les Mollahs & tous les assistans , *karamet ! karamet ! miracle ! miracle !* donnant en même tems une roupie pour les Mollahs , & les priant bien dévotement de me faire cette grace que je pusse être une fois un des onze qui soulevoient cette pierre : ils eurent assez de peine à s'y résoudre ; mais , comme je leur jettai une seconde roupie , & que je témoignois être pleinement persuadé de la vérité du miracle , un des onze me quitta sa place. Ils s'imaginoient sans doute que dix d'entr'eux joints ensemble suffiroient , quand même je n'y ferois pas grand effort , & qu'ils se rangeroient & se presseroient si bien que je ne m'appercevrais de rien. Mais ils furent bien trompés , quand ils virent que la pierre ,

que je ne voulois soutenir qu'avec le bout du doigt seulement , penchoit & tomboit toujours de mon côté , jusqu'à ce qu'enfin je vis qu'il étoit tems d'y mettre le pouce & le doigt bien ferme & bien ferré comme eux , & ainsi nous l'enlevâmes de terre , mais ce fut avec beaucoup de peine. Néanmoins, comme je vis que tout le monde me regardoit de travers , & qu'on ne sçavoit quel homme j'étois , je ne laissai pas de crier encore *karamet* comme les autres , & de jeter une autre roupie , de crainte d'être lapidé ; & , m'étant retiré de-là tout doucement , je montai au plus vite à cheval sans boire ni manger , & laissai là le saint & ses miracles. »

Naturellement braves & guerriers , les Mogols ne connoissent , ni n'estiment guères d'autre profession que celle des armes. Ils naissent tous soldats de l'empereur , & sont pour la plûpart à sa solde. On aura peine à concevoir le nombre prodigieux de troupes que le grand Mogol entretient continuellement sur pied. Une partie est destinée à sa garde & à celle de la ville impériale où il fait sa résidence ; une autre , & c'est la plus nombreuse , est répandue dans les différentes provinces : elle sert à contenir dans l'obéissance les

peuples & les grands vassaux de la couronne. La troisième partie enfin est composée des troupes de ces mêmes vassaux, appelés Rajahs, & doit être toujours prête à marcher au premier ordre.

La garde de l'empereur n'est jamais moindre que de cinquante mille cavaliers, & de cent cinquante mille fantassins, soit qu'il réside à Delhi, soit qu'il tienne sa cour à Lahor ou bien à Agra. Dans son absence, chacune de ces villes impériales a toujours une garnison de quinze mille chevaux, & de trente mille hommes de pied. On évalue à deux cents trente-cinq mille hommes de cavalerie les garnisons entretenues sur les frontières & dans les provinces de l'empire. Le nombre de l'infanterie est une fois plus considérable. Il faut observer que ces forces si prodigieuses sont toujours sur pied ; car, dans un tems de guerre, elles montent beaucoup plus haut ; & telle province, comme celle de Guzarate, qui n'a que dix mille chevaux de garnison, en fournit alors quatre-vingt-dix mille, avec le double d'infanterie. Les troupes auxiliaires des Rajahs, ou princes Indiens, tributaires du grand Mogol, augmentent encore cette multitude immense de gens de guerre. Il est vrai qu'elles ne sont redoutables que par leur nombre, étant pour la

plûpart très-mal disciplinées. De quatre-vingt-quatre, ou environ de ces Rajahs, il y en a trois qui peuvent aisément mettre en campagne chacun cinquante mille chevaux & deux cents mille fantassins, & quatre autres qui entretiennent à leur solde vingt-cinq mille chevaux. Qu'on juge après cela de l'étendue des Etats, & de la puissance formidable du monarque de l'Indoustan.

Le nombre des éléphans que l'empereur entretient pour son service est encore très-prodigieux, relativement à la dépense de ces animaux terribles. Outre cinq cents des plus grands & des plus beaux qu'il nourrit dans ses vastes portiques, & dont le moindre lui coûte près de vingt écus par jour pour sa seule nourriture, il y en a près de quatorze mille dans les maisons des grands de sa cour, auxquels il paye leur entretien. Chacun des éléphans de l'empereur a dix valets pour le servir. Leurs harnois sont d'une magnificence surprenante. Celui que monte le monarque a sur le dos un trône tout éclatant d'or & de pierres précieuses. Il porte le nom d'Aurengas, c'est-à-dire capitaine des éléphans. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, & de houffes superbes d'où pendent des glands & des franges d'or, avec des sonnettes de même métal.

A ces dépenses énormes, si nous joignons celles qu'entraînent le faste & le luxe du sérail, qu'elle idée ne nous formerons-nous point des richesses du grand Mogol ! Elles sont en effet immenses. D'après l'estimation faite par un sçavant voyageur * des revenus fixes qui se tirent seulement des fruits de la terre, soit sur les domaines de l'empereur, soit sur les biens des particuliers, il est prouvé que ce seul objet monte à trois cents quatre-vingt-sept millions, cent quatre-vingt-quatorze mille roupies ; la roupie évaluée à quarante-cinq ou quarante-huit sous de France. Le casuel est plus considérable encore. Il est fondé, 1^o sur une capitation annuelle qu'on exige des Indiens idolâtres ; 2^o sur le droit de cinq pour cent que tous les marchands, excepté les Mahométans, sont tenus de payer pour le transport des marchandises ; 3^o sur le blanchissage des toiles de coton & de mousselines ; 4^o sur la ferme de la mine des diamans, dont les plus beaux appartiennent à l'empereur ; 5^o sur les douanes des ports de la mer des Indes & du Malabar ; 6^o sur les biens de tous les Mahométans, dont l'empereur est l'héritier ; 7^o enfin sur les tributs des Rajahs.

* Bernier.

Comme le grand Mogol entretient plus de la moitié de ses fujets à sa solde, une grande partie de ses revenus est versée par mille canaux dans toutes les différentes parties de l'empire. Cependant, comme nous l'avons déjà fait observer, l'argent y est extrêmement rare.

Le gouvernement de l'empire du grand Mogol est purement militaire. On ne sauroit parvenir aux charges, aux dignités, qu'après avoir servi dans les armées de l'empereur. Toutes les affaires roulent ordinairement sur un premier ministre, qu'on appelle *Itemadeulet*, & qui tient le même rang que le grand vizir en Turquie. Mais, pour l'empêcher de se prévaloir de sa puissance, on a soin de n'élever au ministère qu'un homme sans talens. Il a sous lui des secrétaires, chargés de l'administration de la justice, du maniement des finances, de la direction du commerce, & de la manutention de la police & du bon ordre dans les provinces & dans les armées. Ces postes sont, comme par-tout ailleurs, infiniment lucratifs, mais plus dangereux au Mogol qu'en aucun pays du monde; car il arrive souvent, qu'après avoir toléré quelque tems les vexations, les concussions de ses officiers, l'empereur les dépouille tout-à-coup de toutes les richesses qu'ils

ont amassées, & les réduit à la condition de ses plus vils sujets.

On appelle indistinctement Omrahs les ministres, les vice-rois, les grands de la cour, les généraux & les officiers des troupes. Tous reçoivent des appointemens proportionnés à leurs emplois ; ils ont en outre chacun une certaine étendue de terres qu'ils font valoir à leur profit, & pour laquelle ils sont obligés les uns de nourrir un ou deux éléphans, les autres d'entretenir un certain nombre de cavaliers & de fantassins. Tous sont tenus au service militaire en personne ; &, lorsque quelqu'un d'eux vient à mourir, l'empereur hérite de ses biens, comme il fait de ceux de tous ses autres sujets : ainsi le fils d'un Omrah n'a pas souvent plus de moyens de parvenir qu'un simple particulier. Il faut qu'il soit lui-même l'artisan de sa fortune ; & cette nécessité salutaire empêche les talens & le mérite de s'endormir dans le sein de l'opulence.

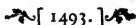
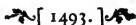
Les autres parties du gouvernement Mogol ont tant de rapport avec celui des Turcs, que nous croyons pouvoir nous dispenser d'entrer là-dessus dans de plus longs détails. Il est tems de passer à l'histoire générale des souverains des Indes. Celle des empereurs Mogols est la seule qui nous

offre une suite d'événemens. Nous allons la parcourir le plus rapidement qu'il nous fera possible ; ensuite , pour ne laisser rien à desirer à nos lecteurs , nous y joindrons plusieurs traits épars dans les relations des voyageurs concernant quelques princes & rois Indiens , tributaires ou indépendans du grand Mogol.

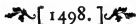
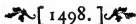




BABOR ou BABOUR, surnommé ZEHIRODDIN , qui signifie LE SOUTIEN DE LA FOI , premier Empereur Mogol.

[1493.]

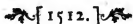
LE fameux Timurbek, ou Tamerlan, mort en 1405 , après avoir conquis la plus grande partie de l'Asie , avoit laissé sa nombreuse famille en possession de ses vastes Etats. Abusäid , arriere-petit-fils de ce conquérant , monta sur le trône de Tartarie en 1451 , & le perdit avec la vie en 1468 , vaincu par sultan Hussayn , qui descendoit comme lui de Timur. Sultan Ahmed , fils d'Abusäid , se vit réduit à donner des loix à la grande Bukharie , foible portion du puissant empire qu'avoit possédé ses ancêtres. Son règne fut de vingt ans. Il eut pour successeur sultan Babor , son petit-fils ; Omar Shéikh , pere de ce prince , étant mort du vivant d'Abusäid.

[1498.]

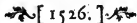
Babor régnoit depuis cinq ans à Samarcande , capitale de ses états , lorsque Shaybek , Khan des Usbeks * , entreprit de le

* Peuples Tartares , ainsi nommés d'Uzbek ;

détrôner. Il fit une irruption dans la grande Bukharie, à la tête d'une armée victorieuse, & chassa Babor de tous les pays qu'il occupoit. Le monarque fugitif prit sa route vers les Indes, avec ceux de ses sujets qui consentirent à le suivre, & se rendit maître de Gazna, de Kabul, de Kandahar sur les frontieres de la Perse.



Tout occupé qu'étoit Babor à fonder dans les Indes un nouvel empire, il n'avoit point perdu de vue l'héritage dont il s'étoit laissé dépouiller. Puissamment aidé par Ismaël, roi de Perse, il fonda, cette année, sur les Etats de Kushanji-Khan, successeur de Shaybek. Les plus heureux succès couronnerent d'abord cette expédition; & peu s'en fallut qu'il ne recouvrât le trône de la grande Bukharie. Mais la fortune l'abandonna tout-à-coup. Il fut vaincu par le fils de l'usurpateur, & contraint de repasser le Gihon.



Déjà quatre fois sultan Babor avoit entrepris la conquête des Indes, & quatre fois il avoit été repoussé. Bien moins dé-

septieme Khan du Kipchak, l'un des descendans de Genghiz-Khan.

couragé qu'irrité par les obstacles, il osa faire une cinquième tentative, qui lui réussit au-delà de ses espérances. Ibrahim-Lawdi, roi des Afghans, qui défendoit l'entrée du pays avec cent mille hommes de troupes & mille éléphants de guerre, fut vaincu, le premier de Mai, par le prince Mogol qui n'avoit pas plus de douze mille hommes effectifs. Une si grande victoire ne pouvoit manquer d'occasionner une révolution générale. Les villes, les provinces, les royaumes même qu'arrosent l'Indus & le Gange, s'empresèrent de recevoir la loi du vainqueur; & Babor se vit, en peu de tems, possesseur de toute cette vaste contrée, à l'exception des royaumes de Décan, de Guzarate & de Bengale.

❧ [1527.] ❧

Une nouvelle victoire remportée sur Rana-Sanga, le plus puissant des princes Indiens, mit le comble aux succès de Babor. Il crut devoir en profiter, non pour conquérir un plus grand nombre de pays, mais pour conserver & pour affermir les conquêtes qu'il avoit faites. Ce prince régna près de cinq ans sur les Indiens. Au milieu du tumulte des armes, il cultiva les lettres, & fut lui-même l'historien de ses propres exploits.

HOMAJUN *surnommé* NESSIRODDIN,
PROTECTEUR DE LA RELIGION.

[1530.]

AUSSITÔT après la mort de Babor, arrivée le 25 de Décembre, Homajun, son fils, prit possession du trône impérial.

[1534.]

Malgré les efforts des Mogols, plusieurs monarques Indiens refusoient de subir le joug de ces étrangers, & ne négligeoient rien pour s'assurer une entière indépendance. De ce nombre étoit le Rajah Bahader, souverain des provinces de Guzarate & de Malva. Sultan Homajun entreprit de l'en chasser. Il partit au mois de Novembre, à la tête d'une armée formidable, & ne tarda pas à joindre celle du Rajah. L'ayant défaite & taillée en pièces, il poursuivit Bahader de ville en ville, de province en province, & l'obligea de chercher une retraite à Diu, place maritime à l'extrémité de ses Etats, où les Portugais avoient formé quelques établissemens. Ceux-ci, profitant habilement de
la

la circonstance, firent proposer à Bahader de le défendre contre le Mogol, s'il vouloit leur accorder la permission de bâtir un fort à Diu. Ils l'obtinent sans beaucoup de peine, de sorte que Homajun, désespérant de prendre la place, s'en retourna dans ses Etats.

L'année suivante, il revint avec des forces plus nombreuses, & se rendit maître des deux provinces de Malva & de Guzarate, à l'exception de Diu & de quelques autres villes.

❧ [1540.] ❧

L'heureux succès des armes du sultan Homajun, détermine ce prince à faire la conquête du royaume de Bengale, soumis alors à la domination des Patans. Il s'avance vers les rives du Gange, qu'il trouve défendues par une armée innombrable ; mais, plein de mépris pour des ennemis amollis depuis long-tems par la chaleur d'un climat voluptueux, & qui n'avoient presque conservé de leur origine tartare qu'une extrême aversion pour l'esclavage, il ne balance pas à leur livrer bataille. Il les enfonce dès le premier choc ; & se hâtant de recueillir les fruits de sa victoire, il soumet en peu de tems tout le Bengale à son obéissance.

An. Orient. *Partie II.*

Q

[1540.]

Moins abattus qu'étourdis par leur défaite, les Patans secouèrent bientôt le joug. La honte & le désespoir leur tinrent lieu d'abord de valeur ; bientôt, encouragés par quelques légers exploits, ils apprirent des Mogols eux-mêmes le grand art de combattre & de vaincre. Shir-Khan, un de leurs rois, ayant rassemblé sous ses drapeaux soixante-cinq mille hommes, fondit à l'improviste sur l'armée de l'empereur, & le battit à son tour. Il le dépouilla de toutes ses conquêtes, & le contraignit de sortir précipitamment du royaume de Bengale.

Homajun n'eut rien de plus à cœur que de réparer ses pertes. Il rassembla ses troupes dispersées, auxquelles il en joignit de nouvelles, & s'avança pour la seconde fois vers le Gange. Shir-Khan n'étoit pas homme à se laisser surprendre. Il détacha vingt mille chevaux pour disputer le passage du fleuve aux Mogols, & marcha lui-même à leur rencontre avec toutes ses forces. Chemin faisant, il apprit par ses espions que le camp des ennemis étoit mal gardé, que, pleins d'une folle confiance dans leur multitude, ils passaient les nuits à boire, à se divertir, & qu'ils

n'observoient aucune espèce de discipline. Sur cet avis, le roi Patan envoya Chawas-Khan avec dix mille hommes de cavalerie légère, pour profiter de la négligence des Mogols. Comme ces troupes n'avoient que cinq lieues à faire, elles tomberent à la pointe du jour brusquement sur les ennemis, accablés de sommeil & de vin, & en firent une grande boucherie. Homajun, éveillé par les cris dont son camp retentissoit, & voyant ses soldats fuir de tous côtés, ne prit conseil que de son trouble, & se hâta de mettre sa personne en sûreté. Arrivé au bord du fleuve avec quelques-uns de ses gens, il passa à la nage de l'autre côté, avec le secours d'un porteur d'eau. Il eut le bonheur de trouver un cheval, dont le maître s'étoit noyé, & il s'en servit pour se rendre à Agra. Tous ses éléphants & ses chevaux, avec son trésor, tomberent entre les mains des Patans. Ses femmes, ses filles, & les principaux Omrahs de sa cour, furent la proie du vainqueur.

❧ [1541.] ❧

Jamais révolution ne fut plus prompte que celle qui suivit la déroute du grand Mogol. Après avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher, il se vit en un instant aban-

donné de tous ses sujets , & trahi par ses plus fidèles serviteurs. Aucune place, aucune forteresse ne fit mine de vouloir arrêter les ennemis : on eût dit que les commandans se disputoient l'honneur de se rendre les premiers. Homajun , prévoyant que la ville d'Agra ne feroit pas plus de résistance , en sortit avec précipitation. Les Patans s'en emparèrent presque aussitôt.

Cependant l'infortuné monarque erroit de ville en ville , accompagné d'une de ses femmes , nommée Temla-Bégum, qui étoit grosse. Il se réfugia d'abord dans la province d'Azmir ; mais , ne s'y trouvant pas en sûreté, il gagna celle de Shermel , où la princesse accoucha d'un fils , qui fut nommé Akbar. Peu de tems après il se rendit à Lahor , où commandoit Mirza-Kamram, un de ses freres. Il n'eut pas lieu de se louer de la maniere dont il fut reçu de ce prince , qui lui fit des railleries ameres sur sa fuite , & lui demanda permission d'aller combattre les Patans. Homajun irrité quitta Lahor , & prit la route de Cachemire ; les habitans n'ayant pas voulu le recevoir, il tourna vers Kabul ; mais Mirza-Kamram, qui venoit d'être chassé de Lahor, le prévint & s'empara de cette place. L'empereur alors implora le secours d'Askéri, son autre frere,

qui commandoit à Kandahar, mais il ne put seulement en obtenir la permission d'entrer dans la ville. Le gouverneur de Tatta ne se montra pas plus traitable.

Telle étoit la triste situation de ce prince, qui, dans la nécessité d'aller mendier la protection des étrangers, ne pouvoit trouver d'issue pour sortir de ses Etats. A la fin pourtant, il se hasarda de passer par la province de Kandahar, après avoir laissé sa femme, son fils & son haram dans la ville de Sharwan; &, lorsqu'il eut atteint les frontieres de Perse, il envoya demander à Schah-Tahmas, qui régnoit alors, un asile dans son royaume. Le Schah ne balança pas un instant à lui accorder sa demande. Il fit expédier aussitôt des ordres au gouverneur de Hérat, pour qu'il eût à recevoir le monarque Indien avec tous les honneurs dûs à son rang, & à lui fournir tout ce dont il auroit besoin jusqu'à son arrivée à la cour. En conséquence, le gouverneur de Hérat ayant appris que le prince approchoit, s'avança à la distance de douze milles à sa rencontre, suivi d'une escorte nombreuse de cavalerie & des principaux habitans. Il le traita dans Hérat, comme il auroit fait le roi de Perse lui-même, & cet exemple fut suivi par tous les au-

tres gouverneurs qui étoient sur la route de l'empereur.

Le roi de Perse faisoit alors sa résidence à Kasbin. Il députa vers Homajun, Mirza-Bayram son frere, & tous les grands de sa cour, pour lui faire honneur, & le conduire au palais. Il le reçut avec tous les témoignages de l'estime & de l'amitié la plus parfaite, le consola des malheurs qu'il avoit essuyés, & voulut que Mirza-Bayram le servît à table. Homajun, voyant avec quelle assiduité le prince s'acquittoit de cette fonction, ne put s'empêcher de dire que le roi de Perse faisoit bien d'apprendre ainsi à son frere à obéir; que pour lui, qui avoit comblé ses freres d'honneurs & de biens, il n'avoit pas eu de plus grands ennemis qu'eux dans ses disgraces.

❧ [1542.] ❧

Dans les cours d'Asie, comme dans celles d'Europe, l'esclavage des grands est un mystere qu'il ne faut point pénétrer. Bayram fut choqué du discours du monarque Indien. Il résolut de le desservir auprès du roi son frere; &, comme l'art de nuire a des ressources infinies, Schah-Tahmas, continuellement aigri contre Homajun, en vint bientôt au point

de mettre en délibération s'il n'étoit pas à propos de se défaire de ce prince. C'en étoit fait de l'infortuné Mogol, si Bégum Sultana, sœur du roi, touchée de compassion pour le sort d'un monarque na guères si puissant, n'eût essayé d'effacer de l'esprit de son frere les mauvaises impressions qu'il avoit reçues au sujet de son hôte. Elle en vint à bout par son éloquence, & lui persuada même de faire de généreux efforts pour l'aider à remonter sur le trône.

❧ [1545.] ❧

Jusqu'alors la bonne volonté du roi de Perse pour Homajun ne s'étoit manifestée que par des promesses magnifiques. Il crut devoir enfin les effectuer. Il fournit à ce prince de l'argent, des troupes, des généraux, & le mit en état de retourner dans l'Indoustan. Le monarque des Indes se hâta de voler avant tout au secours de son fils, de sa femme & de ses domestiques, que son frere Askéri retenoit prisonniers dans la forteresse de Kandahar. Il mit le siège devant la place, & il se préparoit à le pousser avec vigueur, lorsqu'il aperçut son fils qu'on exposoit sur la muraille au jeu meurtrier des machines de guerre. Il fit aussitôt cesser les attaques, & le Mirza son frere ayant fait

Q iv

proposer un accommodement, Homajun promit avec serment de lui laisser la vie & la liberté de se retirer. Loin de chercher à rentrer en grace auprès du roi son frere, le prince rebelle prit la route de Kabul pour aller joindre son autre frere Kamram, dont il n'ignoroit pas les mauvaises intentions contre l'empereur. Mais celui-ci le suivit si promptement, qu'il se rendit, sans beaucoup de peine, maître de Kabul & de la personne de Kamram, auquel il fit crever les yeux.

— [1546.] —

A la faveur des troubles qui désoloient l'empire du Mogol, Mirza-Soleiman, gouverneur de la province de Biddukshan, avoit usurpé la souveraine puissance. Homajun marcha contre ce rebelle ; il le joignit, le défit en plusieurs rencontres, & le dépouilla de son gouvernement.

Après cette expédition, le Sultan renvoya les troupes Persanes dans leur pays, avec de riches présens pour Schah-Tahmas. Le besoin de jouir d'une part, de l'autre la crainte de perdre ce qu'il venoit de recouvrer, mettant des bornes à son ambition, il renonça pour quelque tems à la guerre, pour ne s'occuper désormais qu'à rétablir l'ordre & l'abondance dans les provinces qu'il avoit reconquises.

 [1552.] 

Dans le sein de la paix & du repos , Homajun reçut avec plaisir la nouvelle de la mort de Shir-Khan , roi des Patans , qui lui avoit ravi la couronne. Mais l'occasion ne lui paroissoit pas encore favorable : il crut pouvoir l'attendre de ses ennemis même ; il ne se trompa point dans ses espérances. Fer-Khan , fils de Shir-Khan , se dispoisoit à lui succéder , lorsque Adel-Khan , oncle du jeune prince , aveuglé par la passion de régner , le fit mourir , & se fit couronner à sa place. Un attentat aussi odieux fut le signal d'une révolte générale. Adel-Khan , soutenu de ses partisans , employa la force des armes pour affermir son usurpation. Mais à mesure qu'il triomphoit d'un obstacle , il en voyoit naître un plus grand nombre. Deux années de guerre ne servirent qu'à le rendre plus odieux , sans le rendre plus redoutable.

 [1554--55.] 

Homajun , informé de toutes ces circonstances , crut enfin qu'il étoit tems de rentrer dans ses Etats. Il partit de Kabul au mois de Décembre , & le 22 de Février , il fut reçu dans Lahor aux acclama-

tions d'un peuple nombreux. Il en sortit au mois de Mai, pour combattre les Patans ; il les joignit à Serhend le 20 de Juin , & leur présenta la bataille. Elle fut des plus meurtrières. Sékander, gendre de l'usurpateur, tint tête avec dix mille chevaux à près de cent mille Mogols, & ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se résolut de prendre la fuite , accompagné d'un petit nombre de braves. Tout plia devant l'armée victorieuse. Les Omrahs vinrent se ranger en foule sous les drapeaux de l'empereur , & son armée gagna au point de pouvoir désormais tout entreprendre. Il en donna le commandement à Beyram-Khan-Kanna, qu'il avoit chargé de l'éducation de son fils, & l'envoya à la poursuite de Sékander qui s'étoit retiré à Delhi. Dans le même tems, d'autres officiers généraux eurent ordre d'enlever aux Patans celles des villes & des provinces, entre le Gange & le Jemni, qui tenoient encore pour eux. Aucune place ne voulut s'exposer au ressentiment des Mogols. La seule ville de Delhi tenta de se défendre. Elle fut prise ; & Sékander y perdit la vie. Homajun fit une entrée triomphante dans cette capitale ; & , résolu d'y fixer sa cour, il jeta les fondemens d'un magnifique palais.

❧ [1556.] ❧

Un accident funeste & singulier conduisit au tombeau le sultan Homajun. Ayant entendu le crieur * appeler à la priere du soir, il s'imagina qu'on donnoit l'alarme dans la ville; &, plein de cette idée, il se mit en devoir de défendre l'escalier du palais. L'ennemi ne paroissant point, il s'assit, appuyé sur sa canne; mais comme il avoit pris une trop forte dose d'opium, il s'endormit aussitôt. Cependant sa canne étant venu malheureusement à glisser, il tomba, la tête la première, de quarante marches, & se brisa tous les membres. Il mourut au bout de trois jours, le 24 de Janvier, âgé de quarante-neuf ans.

* Les Mahométans se servent de crieurs, au lieu de cloches. Cinq fois en vingt-quatre heures, ces crieurs, du haut des mosquées, appellent le peuple à la priere, ou plutôt l'avertissent de prier, en récitant une certaine formule tout à la fois d'invitation & d'oraison.





AKBAR ou AKBER, surnommé JALALLODDIN, c'est-à-dire, *la Grandeur de la Foi.*

[1556.]

C E prince, qui n'étoit encore que dans sa quatorzième année lorsque son père mourut, n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle, qu'il partit des montagnes de Khoestan où il faisoit la guerre aux ennemis de l'empire, & se rendit en diligence à Kalanor, dans la province de Lahor, où, par les soins de Beyram-Khan, son gouverneur, il fut proclamé empereur de l'Indoustan. Aussitôt après cette cérémonie, il se mit en marche pour s'assurer de Delhi; mais il apprit bientôt que les Patans, sous la conduite de Kouli-Khan-Hémou, s'étoient emparés de cette capitale. Il ne laissa pas de continuer sa route, ayant avec lui des forces suffisantes pour faire face aux ennemis. Dans cet intervalle, deux de ses généraux, Alla-Kouli-Khan & Bahader, qu'il avoit fait venir de la province de Doab pour les opposer aux Patans, joignirent l'armée du général Hémou, & se disposèrent à lui livrer ba-

taille ; mais un heureux hafard leur procura la victoire fans combattre. Les foldats d'Hémou , mal payés , fe mutinerent & quitterent leurs drapeaux , abandonnant aux Mogols armes , tentes , bagages & tous les éléphans de guerre , au nombre de cinq cents. Le général Patan , ayant pris la fuite , fut arrêté prifonnier par un détachement de cavalerie , & conduit à l'empereur qui s'avançoit avec fon armée. Ce prince fe fit donner un fabre , & lui coupa la tete qu'il fit mettre fur une des portes de Delhi.

❧ [1557.] ❧

Depuis que les généraux Alla-Kouli-Khan & Bahader-Khan avoient quitté la province de Doab , les Patans avoient repris le deffus , & s'étoient fortifiés dans un grand nombre de places. Akbar y renvoya les deux Omrahs victorieux , qui rétablirent en peu de tems les affaires , après avoir vaincu les ennemis en bataille rangée. Ceux-ci fe retirerent à Lacnou , puis à Jounpur , dans le Bengale ; mais ils furent chaffés de ces différens postes , & battus par les Mogols autant de fois qu'ils oferent les attendre.

❧ [1558.] ❧

Beyram-Khan , gouverneur d'Akbar , jouiffoit de toute fa confiance. Les talens

supérieurs de ce ministre & la jeunesse du monarque l'avoient rendu maître de toutes les affaires. Il s'étoit acquis, par son intégrité, l'estime de tous les Mogols. Une femme le précipita du faîte des grandeurs. Ce fut Maghem, nourrice d'Akbar, que ce prince aimoit beaucoup. Gagnée par quelques courtisans jaloux de la puissance du gouverneur, elle fit entendre au jeune monarque que Beyram, revêtu de toute l'autorité souveraine, pourroit bien s'accoutumer à l'indépendance; qu'il étoit dangereux d'élever si haut un simple sujet, quelque mérite qu'il pût avoir; que déjà la cour & tout l'empire retentissoient des louanges de Beyram, tandis qu'on faisoit à peine mention de l'empereur. Ces discours, & d'autres semblables adroitement ménagés, déterminèrent Akbar à s'affranchir du prétendu joug de son ministre. Un jour qu'il étoit sorti d'Agra, sous prétexte d'aller à la chasse, il passa le Jemni, se rendit à Koheh, auprès de sa nourrice, & prit avec elle la route de Delhi pour s'y faire inaugurer, à l'exemple des empereurs ses prédécesseurs. L'artificieuse Maghem eut soin de faire convoquer promptement les Etats de l'Empire, & le jeune prince prit possession du diadème de la manière la plus solennelle.

Cette démarche étonna le gouverneur,

mais elle ne fut point capable de l'abatre. Comme il avoit vécu sans reproche, il vit sans crainte & sans remords approcher le moment de sa chute. Il se hâta de faire partir d'Agra, pour se rendre auprès de l'empereur, les Omrahs & les officiers de la couronne, & les chargea d'une lettre pour Akbar, par laquelle il lui protestoit qu'il ne s'étoit jamais servi de l'autorité qui lui avoit été confiée que pour l'honneur de l'Etat; & le bien des peuples; que connoissant sa majesté impériale capable désormais de gouverner par elle-même, il étoit dans la disposition prochaine de lui remettre les rênes de l'Empire, lorsqu'il auroit été prévenu par ce prince; qu'au reste il lui souhaitoit toutes sortes de prospérités & de bonheur, & lui demandoit pour unique grace, la permission d'aller finir ses jours à la Mecque dans le repos & dans la retraite. Akbar y consentit volontiers; mais cet illustre vieillard ne put gagner le terme de son voyage, un de ses esclaves Patans l'ayant assassiné dans la route, pour venger la mort de son pere, que Beyram avoit autrefois fait mourir. Akbar fit venir le fils de ce ministre, & prit un soin particulier de sa fortune.

❧ [1559.] ❧

Tout étoit tranquille & paisible dans

L'Indoustan, lorsque la révolte soudaine d'un Rajaput, ou Rasput, nommé Zimet-Pata, gouverneur de la forte place de Chitor, attira de ce côté les armes de l'empereur. Il partit à la tête d'une puissante armée, & mit le siège devant Chitor. Mais, après avoir battu la place pendant plusieurs mois, il ne se trouva guères plus avancé qu'au commencement de la campagne. Il eut recours à la mine, & ce moyen lui réussit. Un des principaux boulevards du château s'écroula tout-à-coup, & sa chute offrit une large brèche aux assiégeans. Ils se préparoient à s'en rendre maîtres, quand le gouverneur, après avoir mis le feu à une maison dans laquelle il avoit renfermé ses femmes, ses enfans & toutes ses richesses, fondit sur eux avec l'impétuosité de la foudre, suivi de toute la garnison. Le combat fut des plus sanglans & des plus opiniâtres. A la fin pourtant la valeur fut accablée par le nombre, & Zimet-Pata trouva dans les rangs les plus épais des ennemis la mort glorieuse qu'il cherchoit. La prise de Chitor fut le fruit de cette victoire, en mémoire de laquelle Akbar fit placer aux deux côtés de la porte de son palais, à Agra, la statue de Zimet & celle d'un de ses plus fameux capitaines, sur deux éléphans.

~[1560.]~

Dès qu'une fois l'esprit de rébellion a fermenté dans un Etat, il est difficile que les remèdes même les plus prompts puissent arrêter parfaitement les progrès de ce mal contagieux. Mirza Mehemet-Hakem, sçachant le roi son frere occupé devant Chitor, rassembla trente mille chevaux & s'empara de la province de Kabul. Il osa la défendre contre les forces réunies de l'empire ; mais, ayant été surpris par Akbar, il fut contraint de prendre la fuite & d'abandonner à l'ennemi ses troupes & son bagage.

Dans le même tems, Alla-Kouli-Khan & Bahader-Khan leverent l'étendard de la révolte. Cette nouvelle allarma d'autant plus le monarque Mogol, qu'il regardoit ces deux généraux comme les plus fortes barrières qu'il pût opposer aux Patans. Il se hâta de les prévenir, & fit une telle diligence, que les rebelles, qui le croyoient fort éloigné, le virent paroître tout-à-coup à la tête de ses troupes sur les bords du Jemni. Sans leur donner le tems de se reconnoître, Akbar les attaqua, les vainquit & fit un grand carnage de leurs partisans. Un des généraux périt dans la mêlée ; l'autre, ayant été fait prisonnier, fut étranglé

An. Orient. *Partie II.*

R

par ordre de l'empereur. Les rebelles, privés de leurs chefs, se dissipèrent d'eux-mêmes.

A. T.

L. T.

[1568.]

Il ne manquoit au bonheur d'Akbar que de voir la couronne affermie dans sa famille ; mais ce prince n'avoit pas encore d'enfans , quoique sans cesse assiégé de nombreux effains de Belles , qui se disputoient l'honneur de lui donner des héritiers. Après avoir inutilement employé toutes les autres ressources , il résolut de faire un pèlerinage. Rien n'est plus à la mode en Orient , & l'on ne sçauroit disconvenir que cette pratique ne soit très-salutaire , principalement pour l'objet que se proposoit Akbar. Il choisit Azmir, lieu fameux par le tombeau d'un certain Hagi-Mondi , fanton Mahométan ; & , malgré la longueur du voyage , qui n'est pas moindre que de soixante-quatre lieues , il fit vœu de le faire pieds nuds & dans les exercices de la pénitence. Il partit donc d'Agra , suivi de toute sa cour , qui, devenue tout-à-coup dévote , ne cessoit de vanter les grandes vertus des pèlerinages. Ses femmes étoient aussi de la partie. Il n'eut pas fait quelques journées de chemin , que son tempérament parut se fortifier. La fleur de la santé s'épanouit sur son visage , & produisit bientôt un embonpoint dont un

moine se fût fait honneur. Les courtisans, qui partageoient ces précieux avantages, étoient d'une humeur charmante, même hors de la présence de l'empereur, & les dames s'applaudissoient enfin d'un voyage pour lequel elles n'avoient pas eu d'abord beaucoup de goût. Akbar attribuoit à l'intercession du saint, ce qu'il ne devoit réellement qu'à l'exercice, à la tempérance, à la tranquillité d'esprit. Il fut si satisfait de cette pieuse campagne, qu'il en fit une autre à son retour, dans le voisinage d'Agra.

✻[1569-70.]✻

Shéikh-Sélim, hermite célèbre, qu'il alloit visiter, ayant appris le sujet de son pèlerinage, lui prédit qu'il auroit trois fils, & lui annonça qu'une de ses concubines étoit grosse. Tout autre, en voyant Akbar frais & vigoureux, eût pu faire, sans hasarder beaucoup, une prédiction semblable ; & quant à la sultane enceinte, l'habile Shéikh, qu'elle n'avoit pas manqué d'aller visiter comme les autres, pouvoit très-bien avoir appris d'elle ce que l'incertitude de l'événement l'avoit sans doute empêchée de déclarer. Au reste, l'empereur fut transporté de joie en recevant cette heureuse nouvelle. Il eut effectivement trois fils, dont il nomma le premier

R ij

Sélim, du nom du Shéikh. Ne bornant point là sa reconnoissance, il fit environner de murailles le bourg où demouroit le saint hermite ; il y fit bâtir un superbe palais avec une magnifique mosquée, & l'appella FettiPUR, qui signifie lieu de plaisir, ou, selon d'autres, lieu de la victoire. Il en eût fait la capitale de son empire, si les eaux de la riviere n'eussent pas été mauvaises.

❧ [1571.] ❧

Nous avons vu jusqu'à présent Akbar triompher de ses ennemis, autant & plus par la promptitude & la célérité de ses expéditions, que par la force de ses armes. Cette méthode dont le succès est immanquable dans les Etats d'une grand étendue, lui réussit parfaitement dans toutes les autres guerres qu'il eut à soutenir. Ce prince, étant encore à FettiPUR, reçut avis d'une révolte considérable dans le Guzarate, à la tête de laquelle étoient Ibrahim-Hosseyn, Mirza-Khan, Mirza-Mohammed-Hosseyn, & Jéhan-Khan, tous Omrahs puissans, & généraux expérimentés. Il part aussitôt avec ses meilleurs capitaines & ses plus braves soldats montés sur des chameaux, fait cent quatre-vingt lieues en sept jours, & paroît à la vue des rebelles, qu'une si prodigieuse diligence étonne, trouble & déconcerte. Ils prennent la fuite. Akbar les poursuit,

les joint, les taille en pièces, & prend Mohammed-Hosseyn, auquel il fait trancher la tête; Mirza-Ibrahim & Mirza-Khan, périrent dans le combat. Le château de Surate, dont les rebelles s'étoient rendus maîtres, fut réduit en peu de jours. On n'eut pas plus de peine à soumettre toute la province; & l'empereur victorieux reprit la route d'Agra. Le magnifique palais d'Agra, commencé en 1559, fut achevé cette année, au grand contentement d'Akbar. Il y dépensa deux millions cinq cents mille roupies, ce qui revient à près de six millions de notre monnoie.

❧ [1573.] ❧

De toutes les conquêtes qu'avoient possédées les Patans, il ne leur restoit plus guères que le Bengale. Un événement imprévu fournit à l'empereur Mogol l'occasion de s'emparer de ce royaume. Soléïman-Kahérani, roi des Patans, étant mort, son fils Sekander, ou Skander, lui succéda; mais ce prince ne jouit pas long-tems de la couronne, & fut assassiné par des conjurés. On lui substitua Douwet, fils de Barat-Khan. Le nouveau monarque n'avoit aucune espèce de mérite. Il étoit indolent, voluptueux, lâche, timide, ennemi des affaires, & le premier ivrogne de son royaume. Akbar, ayant appris tous ces

R iij

détails, mit en campagne une armée de cinquante mille chevaux & de six cents éléphants, & partit plein d'espérance pour aller conquérir le Bengale. Au bruit de son approche, Schah-Douwet envoya le général Began avec douze mille chevaux pour l'arrêter, mais les Mogols le battirent; &, sachant que Douwet étoit renfermé dans Patan, la plus forte place du pays, ils allèrent droit à cette ville dont ils firent le siège. Elle tint ferme six mois entiers contre l'attente des Mogols, qui firent en vain, pendant ce tems, tous leurs efforts pour attirer les ennemis au combat. A la fin pourtant, ils s'en rendirent maîtres de vive force; &, dans le premier accès de leur ressentiment, ils passèrent un grand nombre de Patans au fil de l'épée. La plupart des chefs tombèrent entre les mains des vainqueurs, avec leurs femmes & leurs enfans. Schah-Douwet étoit ivre au moment que la ville fut emportée d'assaut; il fut emporté par ses domestiques & mis dans un bateau, qui descendit durant trois jours la rivière de Jotfa, sans que ce prince témoignât la moindre inquiétude. Une indolence aussi criante irrita tellement ceux qui l'accompagnoient, qu'ils lui couperent la tête, & l'envoyerent à l'empereur Mogol. Ainsi finit la domination des Patans dans le Bengale. Akbar ne demeura dans

ce royaume qu'autant de tems qu'il en falloit pour assurer sa nouvelle conquête.

✂[1575.]✂

Peu de tems après cette expédition ; Akbar forma le dessein de s'emparer du château de Rotas , dans la province de Candish. Il falloit pour cet effet surmonter les plus grands obstacles , vaincre l'art & la nature ; en un mot escalader une roche d'une hauteur prodigieuse , taillée perpendiculairement de tous côtés, où conduisoit un seul chemin étroit , obliquement coupé dans le roc , pendant un espace de trois milles : aussi cette forteresse passoit-elle avec raison pour imprenable. Akbar, s'étant occupé long-tems de différens projets qu'il croyoit propres à lui faciliter cette conquête , commençoit enfin à perdre toute espérance , lorsqu'un officier de réputation , nommé Moheb-Ali-Khan , vint lui demander la permission de tenter la chose. Il l'obtint sans beaucoup de peine , & partit aussitôt avec un corps de troupes choisies. Il alla prendre son poste dans le voisinage du château de Rotas. Sa magnificence & sa générosité lui procurerent bientôt la connoissance du Rajah. Il parvint aisément à s'en faire aimer. Ayant amené les choses à ce point , il feignit d'avoir une affaire dans le Bengale,

qui demandoit une extrême diligence de sa part , & pria le Rajah de loger ses femmes dans son château jusqu'à ce qu'il fût de retour. L'Indien y consentit volontiers. Alors Moheb-Ali-Khan fit préparer deux cents litieres , dans chacune desquelles il mit deux soldats , & leur fit prendre le chemin de la citadelle. On les reçut sans difficulté ; mais les soldats , sortant tout-à-coup des litieres , fondirent sur la garde , & la massacrèrent. Ils firent entrer Moheb , qui les suivoit avec le reste de sa troupe ; & tous ensemble ayant fait main-basse sur la garnison , ils tuerent le Rajah , & se rendirent maîtres du château.

Jalur , autre forteresse non moins imprenable que Rotas , tomba , presque dans le même tems , au pouvoir des Mogols par la trahison de Jedney-Khan , frere du Rajah qui en étoit en possession.

❧ [1576.] ❧

Ces pertes multipliées allarmerent extrêmement tous les Rajahs , & chacun prit les mesures les plus propres à se munir contre une attaque. Quelques-uns même , pour prévenir l'ennemi , se mirent en campagne. De ce nombre fut Rup-Mathi , belle princesse de Sarangpur , laquelle , ayant pris le nom de Bahader , qui signifie vaillant , entra dans les Etats du Mogol , à la

tête d'une armée, & répandit au loin la terreur & le ravage. Adam-Khan fut envoyé contre cette guerrière redoutable. Il fondit sur elle avec tant de furie, qu'après avoir massacré la plûpart de ses gens, il la fit prisonniere ; mais elle s'empoisonna pour éviter de plus grands malheurs.

❧ [1577.] ❧

Mozaffer-Khan, auteur & chef d'une révolte dans le Guzarate, n'eut pas un sort plus heureux que la princesse de Sarangpur. Ayant été battu par les troupes d'Akbar & fait prisonnier, il sçut se soustraire à la honte du supplice, en se donnant lui-même la mort.

❧ [1578.] ❧

Son malheur & celui de tant d'autres rebelles qui l'avoient précédé, ne purent intimider les Omrahs Mazenou-Khan, Gabiet-Khan, Bama-Khan & Mashum-Khan, à l'instigation & sous les ordres desquels les peuples de Bengale leverent l'étendard de la révolte. Ils remportèrent des avantages considérables sur les armées de l'empereur, & causerent à ce prince les plus vives inquiétudes ; mais la fortune les abandonna tout-à-coup. Ils furent vaincus, & perdirent la vie dans le combat. Le seul Mashum survécut à la défaite des

siens. Il se hâta d'en recueillir les débris ; & , s'étant sauvé dans les montagnes , il attira sous ses drapeaux un grand nombre de mécontents , à la tête desquels il infesta long-tems & ravagea les provinces de l'empire.

❧ [1580.] ❧

A cela près, Akbar voyoit tout prospérer au gré de ses desirs. Chaque année de son règne étoit marquée par quelque acquisition importante ou par quelque victoire. Déjà même les Rajahs , convaincus de l'inutilité de leurs efforts contre la puissance des Mogols , s'accoutumoient à leur domination , & commençoient à les envisager moins comme des ennemis redoutables , que comme de puissans protecteurs qui les garantiroient chacun en particulier des ravages & des incursions de leurs voisins. Un de ces Rajahs nommé Birmuel , qui s'étoit attaché des premiers aux Mogols , entreprit de persuader à ses compatriotes de l'imiter. Il s'adressa d'abord au Rajah Ramjend , seigneur de Bando , province voisine de celle d'Agra. Les éloges qu'il lui fit des richesses prodigieuses & de la magnificence d'Akbar , mais sur-tout de sa modération & de son équité , l'engagerent à le suivre à Fettiipur où l'empereur tenoit sa cour. Il y fut reçu de la manière

la plus distinguée. Bientôt la reconnoissance, excitée par l'amour des honneurs & des plaisirs, en fit un des alliés les plus fidèles du monarque de l'Indoustan. La plupart des Rajahs, à son exemple, s'empresèrent de reconnoître la souveraineté du Mogol ; ils lui envoyèrent leurs filles pour les mettre au nombre de ses concubines ; & cette complaisance, qui pouvoit tenir lieu d'hommage, fut le lien de la paix & de l'amitié mutuelle.

❧ [1586.] ❧

Il y avoit déjà quinze ans que sultan Akbar faisoit sa résidence à Fettipur, lorsque l'arrivée d'Abdollah-Khan, fils d'Iskander-Khan, roi des Uzbeks, qui venoit aux Indes pour lui rendre visite, le fit résoudre à retourner à Lahor. Il combla de caresses & de présens le prince Tartare, & n'oublia rien pour augmenter dans son esprit la réputation de grandeur & de gloire qu'il s'étoit acquise dans toute l'Asie.

La même année, il porta ses armes du côté du Gange, contre quelques restes des Patans échappés à la vengeance des Mogols. Le Rajah Birmuel, chargé de cette expédition, s'engagea témérairement dans des défilés, & fut massacré par les ennemis avec tous ceux qui l'accompagnoient. Akbar ayant appris cette fâcheuse nouvelle,

fit partir aussitôt une armée beaucoup plus nombreuse. Les vainqueurs furent vaincus à leur tour. On les chassa des postes & des villes qu'ils occupoient , & leur puissance fut entièrement anéantie dans ces provinces.

❧ [1587.] ❧

Toujours attentif à saisir les occasions de s'aggrandir , Akbar reçut à bras ouverts deux seigneurs Persans nommé Mozaffer-Hosseyn & Rustam , gouverneurs de la forte place de Kandahar, qui , mécontents d'Abbas le Grand , leur souverain , mirent les Mogols en possession de cette ville frontiere.

❧ [1588.] ❧

Iskander-Khan, roi des Uzbecks, étant mort, l'élévation de son fils Abdallah , prince jeune & sans expérience , offroit au monarque Indien une nouvelle matiere à son ambition. Il eut en effet dessein de conquérir ce royaume & de le réunir à ses vastes Etats. Il envoya dans cette vue des ambassadeurs au nouveau roi , sous prétexte de le féliciter , mais au fond pour reconnoître l'état du pays & sonder les dispositions des peuples. En attendant les éclaircissemens qu'il desiroit, il fit marcher ses troupes à la conquête du royaume de

Cachemire ; mais il trouva les passages si bien gardés, qu'il désespéra de pouvoir pénétrer dans ce petit état, dont les habitans, naturellement braves & courageux, paroissent disposés à faire une vigoureuse résistance. L'argent applanit en un instant toutes les difficultés. Vaincus par ce métal puissant, les généraux Cachémiriens abandonnerent leurs postes. Akbar marcha droit à la capitale, qui, n'étant pas fortifiée, fut prise à la première attaque. Le reste du royaume eut le même sort.

—[1590.]—

La conquête du royaume de Sindi suivit de près celle de Cachemire. Akbar prétextua la tyrannie de Mirza-Jehan qui en étoit souverain, & fit une invasion subite dans cette contrée qu'arrose le fleuve Indus. Toutes les villes & forteresses subirent en peu de tems le joug des Mogols. Tatta, la capitale, les arrêta seule pendant six mois, & ne se rendit que le septième.

—[1591.]—

Tant & de si rapides succès ne faisoient qu'enflammer de plus en plus l'ambition de l'empereur. Il résolut de soumettre le royaume de Décan, dont le souverain nommé Nezam-Schah, venoit de mourir. Khan-Kanna, celui des généraux d'Akbar

que ce prince estimoit le plus, eut ordre de s'avancer jusqu'à Brampour avec vingt-deux Omrahs, & plusieurs corps de cavalerie & d'infanterie. Ce général se vit bientôt en tête une armée de quarante mille chevaux, sous la conduite de l'eunuque Kojā-Shuhel, distingué par sa valeur & son activité, que la princesse Jand-Bibi, fille du feu roi, honoroit de toute sa confiance. Quoique inférieur en forces, Khan-Kanna ne refusa point la bataille. Elle fut des plus meurtrières, & dura tout le jour & toute la nuit, sans que la victoire parût favoriser un parti plutôt que l'autre. Sur le matin, les troupes Mogoles commencerent à plier. Khan-Kanna, qui se tenoit à quelque distance du champ de bataille avec un corps de réserve, fondit alors sur les Indiens avec tant de furie, qu'il les mit totalement en déroute. Il en fit une horrible boucherie, & le général Kojā lui-même demeura parmi les morts. Au reste, ce fut-là que se borna tout le bruit de cette expédition. La reine Jand-Bibi, par sa prudence & par son courage, arrêta les efforts des vainqueurs, & fit évanouir pour un peu de tems les projets de conquête de leur ambitieux souverain.

—[1593.]—

Akbar leve de nouvelles troupes, &

charge son fils Schah-Morad de porter la guerre dans le Décan. A cette nouvelle, l'illustre Jand-Bibi rassemble toutes ses forces, & ne néglige aucune des précautions nécessaires pour une vigoureuse défense. Les rois de Visapour & de Golconde, ses vassaux, avoient joint leurs troupes aux siennes. Elle attendit de pied-ferme l'arrivée des Mogols; mais ses inquiétudes se dissipèrent en apprenant que Schah-Morad, arrêté dans Brampour avec son armée, passoit les jours & les nuits à boire & à se divertir. Les excès auxquels ce jeune prince se livra pendant sept mois, l'ayant enfin conduit au tombeau, ses troupes se débänderent, & plusieurs des Omrahs qui l'avoient accompagné, prirent la fuite.

❧ [1594.] ❧

L'empereur fut vivement touché de la mort de son fils. Abdolfasl, chef du conseil, & ci-devant gouverneur de Morad, eut ordre de rassembler les troupes éparées. Il fit fouler aux pieds des éléphans plusieurs des fugitifs qu'on avoit ramenés; ensuite, ayant pris le commandement de l'armée, il s'avança jusqu'à Chapur, ou Kapur, capitale de la province de Bérar, sur la frontière du Décan; mais il ne put entrer dans ce royaume, qu'il trouva partout défendu par de nombreuses troupes.

Sur ces entrefaites, les peuples de la province d'Elabas, vers le Gange, se révolterent contre les Mogols. Akbar envoya, pour les réduire, son fils Schah-Daniel, accompagné de Koutef-Mohammed-Khan, son chancelier, & de plusieurs autres Omrahs. Cependant, à la sollicitation d'Abdol-fazl, il quitta Lahor où il avoit résidé douze ans, & transporta sa cour dans la ville d'Agra pour être plus à portée des conquêtes, qu'il vouloit faire contre les rois de Décan, de Visapour & de Golconde.

[1596.]

Une nouvelle révolte des Indiens oblige l'empereur de partager ses forces, & retarde l'exécution de ses vastes projets. Il donne à Schah-Sélim, l'aîné de ses fils, le commandement d'une puissante armée, & l'envoie contre le Rajah-Rana-Mardout, chef des rebelles. Sélim part aussi-tôt, joyeux de voir sous ses ordres l'élite des troupes de l'empire. Depuis long-tems ce prince étoit dévoré d'ambition; il songea bien moins à terminer promptement la guerre, qu'à se concilier l'amitié des officiers & des soldats, par des manieres affables & par des largesses. Lorsqu'il crut pouvoir compter entièrement sur eux, il les mena contre les Indiens, résolu de les employer bientôt pour ses propres intérêts.

Il battit les troupes du Rajah ; se rendit maître d'un grand nombre de places ; mais, à la veille de finir une campagne glorieuse, il mit lui-même différens obstacles à ses propres progrès , pour avoir un prétexte de conserver sous ses drapeaux des troupes qui lui étoient absolument dévouées.

[1598.]

L'intention de Sélim étoit de laisser l'empereur son pere s'engager avec toutes ses forces dans le royaume de Décan , & , lorsqu'il y seroit le plus occupé , de marcher lui-même vers Agra , pour s'emparer du trône. Akbar, qui ne soupçonnoit rien d'un projet si criminel , avoit déjà quitté sa capitale , & s'avançoit à grandes journées vers les contrées méridionales de l'Inde. A peine eut-il passé la riviere de Nérabeda, que le Rajah-Bahader-Schah , sur la fidélité duquel il avoit compté , feignit de prendre l'alarme en voyant l'armée impériale prête à passer par ses Etats , & se mit sur la défensive. Les Mogols, ne voulant pas laisser derriere eux un ennemi capable de leur nuire , se hâterent d'assiéger la forteresse de Hasser où le Rajah s'étoit renfermé comme dans un asile inaccessible. Il est vrai que cette place passoit pour une des plus fortes de l'Indoustan : elle consistoit en trois châ-

An, Orient, *Partie II.* S

teaux situés sur une montagne élevée, & pour la défense desquels l'art paroïssoit avoir épuisé toutes ses ressources. Le siège fut long & meurtrier. Outre six mois d'un tems précieux, l'empereur y perdit ses plus braves soldats, & la prise de la forteresse ne le dédommagea point de ses pertes.

— [1599.] —

Cependant Abdol-Fazl, étant venu joindre l'empereur, l'encouragea par toutes sortes de raisons à pousser vigoureusement la guerre. Il lui représenta que, s'il pouvoit foumettre le Décan & défaire les rois de Visapour & de Golconde, il rendroit son nom immortel, & reculeroit considérablement les bornes de son empire. Akbar avoit toujours eu ce projet fort à cœur; il en pressoit l'exécution de tout son pouvoir, quand on reçut la nouvelle imprévue que Schah-Sélim s'avançoit à la tête d'une armée nombreuse vers Agra, pour détrôner son pere. La surprise, l'indignation, le trouble du monarque Mogol, en apprenant un attentat de cette nature, ne l'empêcherent point de travailler à l'aggrandissement de son empire, lors même qu'il avoit l'intérêt le plus pressant de le défendre. Il laissa son fils Schah-Daniel avec Abdol-Fazl, & plusieurs autres Omrahs, pour

continuer sa route vers Amdanagar & Vifapour, & prit lui-même le chemin de sa capitale. Schah-Sélim en étoit sorti quelque tems auparavant, n'ayant pu se rendre maître de la forteresse.

❧ [1600.] ❧

Plusieurs provinces considérables, les unes de gré, les autres de force, avoient embrassé le parti du prince Sélim. Akbar employa d'abord la voie des négociations pour les en détacher. Il écrivit, dans le même tems, à son fils une lettre fort pathétique, par laquelle il lui représentoit les jugemens dont Dieu menace les fils désobéissans, & lui promettoit de lui rendre ses bonnes grâces, s'il vouloit rentrer dans son devoir. Rien ne put toucher cet esprit rebelle. Il continua de débaucher au roi son pere ses plus fidèles sujets; de surprendre & d'enlever ses meilleures places. Il fit même une tentative sur le Bengale; mais le Rajah-Manzing, qui en étoit viceroy, refusa d'entrer dans ses vues criminelles.

Nous avons dit que le prince Daniel, fils d'Akbar, avoit été chargé de poursuivre la guerre dans le Décan. Il marcha vers Amdanagar, forteresse importante, & l'un des boulevards de ce royaume. La fameuse Jand-Bibi s'y étoit renfermée avec

l'élite de ses troupes. Elle soutint avec la dernière intrépidité toutes les attaques des Mogols, détruisit plusieurs fois tous leurs travaux, ruina leurs machines de guerre, & les réduisit souvent à s'occuper de la triste nécessité de lever le siège. Leur persévérance seule les fit triompher des efforts de cette infatigable héroïne. Après plus de six mois de peines & de combats, ils emportèrent la place, qu'ils trouverent remplie de grandes richesses. La princesse Jand-Bibi, ne voulant point ajouter, par sa prise, au triomphe de ses vainqueurs, se donna volontairement la mort. Elle fut autant regrettée des Mogols, que des Indiens. Nous ne voyons pas que la conquête d'Amdanagar ait eu des suites bien avantageuses pour l'empire de l'Indoustan. Sultan Daniel, ayant fait relever les fortifications de cette place, alla faire tomber le poids de ses armes sur les provinces de Kandisch & de Bérar qui s'étoient révoltées. Il reprit ensuite le chemin de Brampour, où, sous prétexte de se délasser de ses travaux, il se livra sans réserve à tous les excès du vin & de la débauche.

❧ [1601.] ❧

Les négociations continuoient entre l'empereur de l'Indoustan & le prince

Sélim, son fils, qui tenoit sa cour à Elabas. Kojah-Jehan, personnage de distinction, parvint enfin à les réconcilier. Sélim se mit en marche pour aller se jeter aux pieds de son pere ; mais, se trouvant alors à la tête de soixante mille hommes, il crut devoir assurer le sort de tant de braves gens qu'il alloit livrer à la discrétion d'un souverain irrité. Dans cette vue, il écrivit à l'empereur pour lui demander que les officiers de ses troupes & de sa maison fussent maintenus dans les postes qu'ils occupoient, & qu'aucun de ses partisans ne pût être regardé comme rebelle. Sur le refus que fit Akbar de souscrire à ces conditions, Sélim reprit la route d'Elabas. Il s'y comporta dès-lors en véritable souverain ; & , non content de faire battre monnoie en son nom, il envoya quelques-unes des nouvelles pièces à son pere pour le braver. Akbar fut très-piqué de cette insulte. Il envoya sur le champ des ordres au vizir Abdol-Fazl de le venir trouver, pour concerter avec lui les moyens de punir la rébellion du prince.

— [1602.] —

Cette résolution ne put être si secrète, que Schah-Sélim n'en fût instruit des premiers. Il prit le parti de se défaire du

vizir à quelque prix que ce fût. Dans ce dessein, il envoya prier le Rajah-Berfing, qui faisoit sa résidence dans la province d'Offin, sur la route de Brampour, de dresser des embuches à Fazl, dans un endroit qu'il lui désigna, promettant de lui donner, en reconnoissance de ce service, le commandement de cinq mille chevaux. Berfing accepta la proposition, & disposa tout pour le succès de son entreprise. Quand le vizir, qui ne soupçonnoit aucune trahison, fut arrivé dans la province d'Offin, il se vit tout-à-coup enveloppé par un grand nombre de gens armés, qui le massacrèrent avec sa suite. Après un combat des plus opiniâtres, le perfide Rajah lui fit couper la tête, & l'envoya porter à Sélim, qui la reçut avec les témoignages de la joie la plus vive. Il n'en fut pas de même de l'empereur Akbar, dont la douleur parut excessive, en apprenant la mort de son ministre, & le nouvel attentat d'un fils rebelle.

~[1604.]~

Il est à présumer, d'après le silence des historiens, que les choses demeurèrent quelque tems dans le même état à la cour du Mogol; c'est-à-dire qu'Akbar ne fit pas de grands efforts pour faire rentrer Schah-Sélim dans son devoir. Il conser-

voit néanmoins contre ce prince beaucoup de ressentiment , & déjà ses mesures étoient prises pour l'exclure absolument du trône , lorsque Schah-Daniel , son autre fils , qu'il aimoit tendrement , mourut tout-à-coup des excès auxquels il s'étoit livré. Cette nouvelle imprévue accabla l'empereur du plus violent désespoir. Il s'enferma dans son palais ; il voulut renoncer à la vie. Le tems seul adoucit ses regrets , & mit des bornes à sa douleur.

Le projet de priver Schah-Sélim de la couronne , étant devenu très-difficile par la mort de Schah-Daniel , Akbar résolut de faire une dernière tentative sur l'esprit de ce prince , pour tâcher de le ramener à l'obéissance. Il chargea de cette commission Miraseddar , ancien gouverneur de Sélim , & lui remit une lettre dans laquelle il représentoit à son fils , qu'étant à présent son unique & légitime héritier , il devoit tout espérer de sa bonté paternelle , & ne point refuser un pardon qui lui étoit généreusement offert. Sélim ne put résister cette fois aux tendres invitations du roi son pere. Il partit d'Elabas , avec Sultan Perwis son fils , & , ayant passé le Jemni avec son armée , il arriva le second jour , marqué par les astrologues , au château d'Agra , où Mortaza-

Khan l'introduisit auprès de son pere. Lorsque, selon la coutume du pays, il se prosterna aux pieds du trône, Akbar le prit par la main, & le tira dans le Mahl. Là, se laissant emporter à la colere, il lui donna plusieurs coups dans le visage, en lui reprochant en même tems ses criminels attentats. Le prince, surpris & déconcerté d'un traitement si rude, se jetta par terre ; découvrit son estomac, & offrit à son pere de se percer lui-même. Akbar ne lui répondit que par des railleries ameres. Il termina cette fatale entrevue par faire enfermer le prince dans un endroit secret du palais. Tous ses Omrahs furent arrêtés & jettés en prison.

Malgré la rigueur de sa situation, ce fut une sorte de bonheur pour Schah-Sélim, d'avoir essuyé la premiere impétuosité du ressentiment d'Akbar. Il n'eût pas manqué d'être la victime d'une colere plus tranquille & plus réfléchie. Deux jours après la scène dont on vient de parler, l'empereur ayant appris que le prince s'abandonnoit au désespoir, & ne vouloit prendre aucune nourriture, il alla le visiter dans sa prison, & lui donna de l'opium de sa propre main. Le troisieme jour, il lui rendit ses bonnes graces avec la liberté.

[1605.]

Une méprise funeste, dont l'histoire de l'univers offre plus d'un exemple, conduisit Akbar au tombeau. Ce prince, que son grand âge rendoit timide & défiant, résolut de se défaire par le poison d'un seigneur de sa cour, nommé Mirza-Gaja, qu'il soupçonnoit de mauvais desseins. Pour cet effet, il fit préparer par son médecin deux pillules d'une égale grosseur, & mettre du poison dans l'une, se proposant de la donner à Gaja, & de prendre l'autre lui-même; mais après les avoir tenues toutes deux quelque tems dans la main, il donna la bonne au Mirza, & avala celle qui étoit empoisonnée. En vain il eut recours aux remèdes les plus prompts & les plus souverains. Il ne put éprouver deux fois l'efficacité de la même science. Sa mort arriva le 12 d'Octobre, le douzième jour après avoir pris la fatale pillule. Il étoit alors âgé de soixante-trois ans, dont il en avoit régné quarante-neuf & huit mois.



JEHAN-GHIR, *surnommé* NURODDIN,
ou LA LUMIERE DE LA RELIGION.

[1605.]

SELIM, en montant sur le trône, prit le nom fastueux de Jéhan-Ghir, qui signifie conquérant du monde. L'empire de l'Indoustan étoit alors composé des provinces de Kandahar, de Kabul, de Cachemire, de Ghassani, de Guzarate, de Sind, de Candischk, de Brampour, de Bérar, de Bengale, d'Orixia, d'Ode, de Malva, d'Agra, de Lahor & de Delhi.

[1606.]

Les exemples des peres n'influent que trop sur la conduite des enfans. La même ambition qui, pendant tant d'années, avoit rendu Sélim rebelle & dénaturé, suscita contre ce prince un rival, un ennemi redoutable dans la personne de sultan Khosrou, son propre fils. Tous les grands de la cour, à l'exception du Khan Azem, de Hassan-Bek & du Rajah-Mansing, s'étoient déclarés pour Jéhan-Ghir. A peine eut-il pris possession de la couronne, qu'il envoya des troupes contre

le prince rebelle : il les suivit lui-même de très-près. Khofrou faisoit le siège du château de Lahor, lorsqu'il reçut avis que son pere approchoit. Il quitta tout aussitôt ; & , résolu de courir les risques d'une action décisive , il vint à la rencontre de l'armée impériale. On en vint aux mains. La victoire parut d'abord favoriser le parti du prince ; mais ce fut en quelque sorte pour rendre sa défaite & sa honte plus éclatantes. Presque toutes ses troupes furent taillées en pièces : celles que le fer épargna tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Pour comble de disgrâce , sultan Khofrou, qui s'étoit échappé du champ de bataille avec Hassan-Bek , un de ses généraux , fut trahi par des bateliers au passage d'une rivière , & remis entre les mains des officiers de l'empereur.

Une victoire aussi complète remplit de joie le cœur du monarque Indien. Il la fit éclater d'abord en donnant au champ de bataille le nom de *Fettipur*, qui signifie le lieu de la victoire. Ayant repris ensuite la route de Lahor , il enjoignit aux paysans des bourgades voisines de planter des deux côtés du chemin une grande quantité de pieux pointus , qui servirent à ampaler une partie des prisonniers de guerre qu'il avoit faits sur les rebelles ; les autres furent pendus aux arbres ; & ce

fut au milieu de ce double rang de trophées, que le barbare vainqueur revint tranquillement à Lahor, montrant lui-même à son fils, & désignant par leurs noms les malheureuses victimes de sa vengeance. Le prince soutint sa propre disgrâce & celle de ses amis avec un courage digne d'une meilleure cause. Il dit à son père qu'il auroit dû montrer plus de modération dans sa victoire, ou du moins lui faire souffrir à lui seul ces affreux supplices, ajoutant que la vie ne lui étoit plus agréable après avoir vu l'exécution de tant de braves gens. La cour étant arrivée à Lahor, Jéhan-Ghir fit coudre dans une peau fraîche Hassan-Bek, confident du prince, & ce fameux rebelle expira dans les plus cruels tourmens. Sultan Khofrou fut mis en prison sous la garde de Mohabet-Khan, un des principaux Omrahs de l'empire.

— [1608.] —

Après tant d'exemples de sévérité, le feu de la rebellion paroissoit devoir être entièrement éteint ; mais il n'étoit en effet qu'affoupi. Jéhan-Ghir cependant goûtoit sans inquiétude les plaisirs de la chasse dans les environs de Lahor. Au bout de quelques mois, il résolut de faire un voyage à Kabul, La nouvelle n'en fut pas

plutôt rendue publique , que plusieurs des principaux Omrahs , fidèles créatures de Khosrou , formerent le dessein de se défaire du monarque Indien au passage des montagnes de Kabul , & de mettre son fils sur le trône. Mais ils ne purent trouver l'occasion favorable pour l'exécution de ce détestable projet , & Jéhan-Ghir parvint sans aucun risque & même sans soupçon au terme de son voyage.

❧ [1609.] ❧

Ce ne fut que l'année suivante , peu de tems avant son départ pour retourner à Lahor , que le Mogol fut informé des détails de la conjuration , comme aussi du nombre & de la qualité des coupables. Il ordonna qu'on les amenât sur le champ , & leur fit couper la tête en sa présence. L'Etimadeulet , dont le petit-fils avoit trempé dans la conjuration , n'évita la mort qu'en promettant de payer une somme considérable. Il fut conduit en prison avec ignominie ; mais il ne tarda pas à recouvrer les bonnes grâces de son souverain par une de ces heureuses aventures qui font presque par-tout le destin des cours & des empires.

Le ministre avoit une fille parfaitement belle , que Jéhan-Ghir avoit aimée du vivant d'Akbar , & qu'il avoit vue passer

à regret dans les bras de Shir Afkhan, l'un des plus vaillans officiers des armées Mogoles. Elle s'appeloit Méher-Méja, ou Nur Mahl : ayant perdu son époux précisément dans le tems que l'Étimadeulet, son pere, fut dépouillé de ses dignités & de ses biens, elle fut amenée à la cour par ordre de l'empereur, & mise auprès de Rokkia Begum, sultane-mere, dont elle gagna d'abord la confiance & la tendresse.

— [1610.] —

Jéhan-Ghir rendoit de fréquentes visites à la sultane, & le plaisir de voir la belle Méher-Méja, le retenoit des journées entieres dans l'appartement de cette princesse. Déjà l'amour avoit fait des progrès rapides dans son cœur. La chasse, dont jusqu'alors il avoit fait ses délices, ne lui paroissoit plus qu'un exercice violent & dangereux. Il n'étoit pas moins dégoûté des voyages. Les beautés les plus touchantes du sérail n'offroient plus à ses yeux ni charmes ni plaisirs. La seule Méher-Méja l'occupoit entièrement. Pour l'enflammer encore davantage, cette veuve artificieuse le pria très-instamment de lui permettre de se retirer dans la maison de son pere. L'empereur y consentit ; mais il se rendoit tous les soirs par eau chez l'Eti-

madeulet, & ne retournoit que sur le matin au palais. Enfin il prit pour sa maîtresse une si forte passion, qu'il résolut de lui donner la préférence sur toutes ses autres femmes, & de l'épouser solennellement. Il envoya demander au vizir sa fille en mariage, malgré les représentations de quelques courtisans, pour le détourner d'une alliance avec un homme noté d'infamie. Les astrologues marquerent, suivant l'usage, le jour & le moment favorables pour la cérémonie des noces; & Jéhan-Ghir, en plaçant sa maîtresse sur le trône, changea son nom en celui de *Nur-Jéhan-Begum*, qui signifie la dame, la lumière du monde. Le pere & les parens de la nouvelle Sultane eurent part à son élévation. Ils furent tous pourvus de charges considérables à la cour & dans les armées.

❧ [1611.] ❧

Tout occupé que paroissoit l'empereur des soins de son amour, (car le mariage ne diminua rien de sa violence,) il donnoit aux travaux pénibles du gouvernement le tems & l'attention nécessaires. Rien ne se faisoit que par ses ordres, & l'étendue de ses lumières égaloit, pour ainsi parler, celle de son empire. Il envoya, cette année, le Nabab Mortaza-

Khan, avec Sultan-Schehriar le plus jeune de ses fils, pour commander dans le Guzarate. Khan-Jéhan eut le département de Brampour, Khan-Kanna celui de Khor, & Mohabet-Khan fut chargé d'aller faire la guerre au Rajah-Bana, le plus puissant des princes Indiens, dont les États faisoient alors partie des provinces de Malva, de Candisch & de Bérar. Mohabet ouvrit la campagne par la prise de plusieurs forteresses ; mais il n'eut pas l'honneur de l'achever : on lui substitua, quelques mois après, Abdol-Khan, officier de mérite, & dont les succès justifient pleinement le choix de l'empereur. Ayant appris qu'une armée nombreuse de Rastputes étoit rassemblée à Saffimir, sous les ordres du Rajah, il marcha promptement à sa rencontre, l'attaqua, la vainquit, & réduisit sous l'obéissance du Mogol tous les pays circonvoisins. Il fit ensuite marcher ses troupes victorieuses vers Siavend, ancienne capitale des princes de la maison de Rana. Cette place, une des plus fortes de l'Inde, étoit inaccessible, par sa seule situation au milieu de vastes déserts, qui ne présentoient aux voyageurs que des sables brûlans & des bêtes féroces. Ses environs étoient couverts de forêts épaisses, & bordés de rochers escarpés, dont les passages étroits & montueux n'étoient

n'étoient connus que d'un petit nombre de gens du pays. Telle étoit la retraite où l'infortuné Rajah, depouillé d'une partie de ses provinces, avoit cru pouvoir se dérober aux poursuites des Mogols, & soustraire à leur vengeance ses plus fidèles sujets, ses femmes, ses enfans & toute sa famille. Mais déjà l'intrépide Abdol-Khan avoit franchi les déserts de Siavend. Il fit abattre une prodigieuse quantité d'arbres, ouvrir les rochers les plus durs par le fer & la flamme, combler les précipices & les abîmes. Le succès le plus prompt ayant couronné son entreprise, il parut tout-à-coup avec son armée sous les murs de la place. Rana ne jugea pas à propos d'attendre l'évènement du siège : il s'enfuit dans les montagnes, après avoir pourvu la ville de toutes les choses nécessaires pour une vigoureuse défense. Les Mogols ne différèrent leurs attaques qu'autant de tems qu'il en fallut pour construire, avec les arbres qu'ils avoient abattus, un mur égal en hauteur à celui de la forteresse. Ils firent pleuvoir de-là sur les assiégés une grêle de traits & de pierres, en tuèrent un grand nombre, & disperferent les autres sur les remparts. Dans ce moment une troupe de braves, munis d'échelles & de fascines, parut sur les bords du fossé qui fut comblé presque aussitôt. On

escalada la muraille ; on se saisit des portes , & le général Mogol se vit maître de Siavend , presque sans coup férir. Après avoir fait massacrer la garnison , démolir toutes les pagodes , & s'être assuré de sa nouvelle conquête , Abdol-Khan se mit à la poursuite du prince Indien , & le chassa successivement de tous les postes qu'il entreprit de défendre. Ainsi fut terminée cette glorieuse campagne. L'empereur fut extrêmement satisfait de la conduite de son général. Il récompensa les services importans qu'il en avoit reçus , par une augmentation d'honneurs & de richesses ; & , le jugeant digne de plus en plus de sa confiance , il l'envoya commander dans le Guzarate , l'état de cette province alors en proie aux brigandages , exigeant des talens bien supérieurs à ceux de Sultan-Shéhriar qui la gouvernoit.

✠ [1612.] ✠

L'arrivée d'un capitaine aussi fameux qu'Abdol-Khan , en imposa d'abord aux Indiens rebelles du Guzarate. Tous les Rajahs , à l'exception d'Eder & de Lael-Kouli , s'empresèrent à lui donner des marques de leur soumission. L'accueil gracieux & les caresses qu'ils en reçurent , acheverent de les captiver. Après s'être assuré de leurs dispositions , le général

Mogol partit d'Ahmed-Abad, où toutes les troupes étoient rassemblées, suivi seulement de cinq cents hommes d'élite. Il fit une telle diligence, qu'il surprit la garnison du château d'Eder, objet de son expédition, & se rendit maître de tous les trésors du Rajah. Il crut devoir user de plus grandes forces contre Lael-Kouli, qui, se croyant suffisamment défendu par les montagnes escarpées qui bordent ses petits Etats, venoit tout récemment de piller une caravane, malgré le voisinage de l'armée Mogole. Mais Abdol-Khan n'avoit garde de laisser une pareille hardiesse impunie : il marcha contre l'Indien, & lui livra bataille. Ce chef de brigands disputa le terrain avec beaucoup de courage ; il fit mordre la poussière à des milliers de Mogols ; mais, ayant été tué dans le combat, toutes ses troupes se dissipèrent. Abdol-Khan lui fit couper la tête, & la fit exposer sur une des principales portes d'Ahmed-Abad.

❧ [1613.] ❧

Constante à se ranger sous les drapeaux d'Abdol-Khan, la victoire paroïsoit se refuser par-tout ailleurs aux efforts des généraux Mogols. Ceux que l'empereur avoit chargés de faire la guerre à Malek-Amber, roi de Décan, se contentoient de de-

T ij

meurer sur la défensive, par une jalousie de commandement, qui les portoit à se nuire les uns aux autres. Envain, pour concilier les esprits, Jéhan-Ghir envoya sultan Parweis, son fils, en qualité de généralissime, dans le Décan; envain il crut devoir aller se montrer lui-même aux troupes. Après quinze mois de marches, de contre-marches & d'autres opérations militaires, les choses se trouvoient presqu'au même état qu'à l'entrée de la campagne. Il fallut recourir encore une fois au vaillant Abdol. Heureusement ce général avoit achevé de mettre la dernière main à la pacification du Guzarate. Il n'eut pas plutôt reçu les ordres de l'empereur, qu'il prit la route de Brampour avec une armée formidable; & de cette capitale de Kandisch, il s'avança vers Kerki, capitale du Décan. Il étoit de la dernière importance pour Malek-Amber, d'empêcher qu'Abdol ne joignît les autres généraux de l'empereur. Pour cet effet, il résolut d'attaquer l'armée du Guzarate, malgré la réputation de son invincible chef; mais ayant appris qu'elle étoit composée de cent mille chevaux, il abandonna subitement son entreprise, & chercha son salut dans une fuite précipitée. Quelque tems après, il fit répandre le bruit que Jéhan-Ghir étoit mort. Cette ruse eut

tout le succès qu'il en avoit espéré. Les généraux Mogols se retirèrent; Abdol-Khan lui-même reprit la route du Guzarate.

❧ [1614.] ❧

Jéhan-Ghir fut d'autant plus irrité de l'excessive crédulité de ses troupes, qu'elle avoit été suivie de la perte d'un grand nombre de places. Il ne négligea rien pour les reprendre. Mohabet-Khan, celui des Omrahs auquel il avoit le plus de confiance, fut chargé de cette expédition. En moins d'une campagne, ce général remit les Mogols en possession de leurs conquêtes, & fit essuyer aux ennemis les défaites les plus sanglantes.

Après avoir pacifié les provinces frontières de l'Indoustan, & procuré par la force des armes une paix glorieuse à ses peuples, Jéhan-Ghir crut pouvoir se livrer sans réserve au plaisir de la chasse, pour lequel il étoit fort passionné. La nécessité de tenir les troupes en haleine, & le maintien de la discipline, favorisoient d'ailleurs ce noble penchant; car il n'en est pas des chasses du Mogol comme de celles de nos souverains. Ici tout se réduit à poursuivre, à fatiguer un animal timide, que l'appareil bruyant des chiens, des chevaux, des chasseurs, oblige à se pré-

cipiter au devant d'une mort inévitable. Un nombre de courtisans accompagne le prince. En Asie, au contraire, la chasse est un exercice militaire, aussi capable d'enflammer & d'entretenir le courage, que de procurer la force & la vigueur nécessaires à des guerriers. Cent mille cavaliers, le double d'infanterie, une multitude prodigieuse d'éléphants, de chevaux, de chameaux, deux ou trois cents mille valets ou vivandiers, tel est l'équipage de chasse d'un empereur Mogol. L'enceinte que forme cette armée de chasseurs est un espace de quinze ou vingt lieues d'étendue, & le rendez-vous, ou point de réunion, une vaste plaine ou quelque haute montagne. Le son des trompettes guerrières & le bruit des tambours donnent le signal de la marche. On s'avance, éloignés d'abord les uns des autres, en poussant de grands cris pour effrayer les animaux qui se trouvent malheureusement enfermés dans le cercle. A mesure que l'on gagne du terrain, les cavaliers & les soldats se rapprochent; les clameurs d'une part, de l'autre l'épouvante redoublent de plus en plus. On parvient enfin en serrant, en doublant les rangs, à ne former qu'un cercle de médiocre grandeur dans lequel se trouvent, pour ainsi dire, entassés les uns sur les autres quantité d'animaux d'es-

peces différentes : des lions, des léopards, des daims, des cerfs, des gazelles, des bœufs sauvages. L'empereur, accompagné de ses principaux Omrahs, entre alors dans l'enceinte, aux acclamations de toutes les troupes. Armé de toutes pièces, il s'avance seul vers le centre, & choisissant de l'œil celui des animaux qui lui paroît le plus redoutable, il le perce à coups de flèches. Si c'est un lion qu'il tue d'abord, on en informe aussitôt toute l'armée qui fait éclater sa joie par mille applaudissemens : car cet exploit est regardé comme un présage des plus favorables pour la gloire & la prospérité de l'empire. On assure même qu'il est consacré dans les annales & dans les registres publics. Après que le monarque a signalé son adresse & sa force sur un certain nombre de bêtes, il se place sur une éminence pour être témoin à son tour, de la valeur de ses officiers. Ce n'est plus alors qu'un carnage effroyable, une confusion horrible. Les chasseurs, animés par la présence de leur souverain, se précipitent à travers les plus grands dangers ; ils disputent, ils arrachent la victoire aux animaux les plus furieux. Après quelques heures de combat, on donne ordre aux troupes de s'ouvrir, & de laisser un passage libre aux bêtes que le fer des chasseurs

a épargnées. Ainsi finit cette expédition militaire contre les sauvages habitans des forêts.

✂[1616.]✂

Il y eut cette année, dans le Bengale, quelques commencemens de guerre entre les Mogols & les Patans ; mais le chef de ces derniers ayant été tué dans un combat, la paix & la tranquillité furent aussitôt rétablies dans ce royaume.

Une autre guerre s'étant élevée dans le Décan, où les rois de Visapour & de Golconde avoient cessé de payer tribut aux Mogols, Jéhan-Ghir résolut d'en confier la conduite à sultan Khurm, ou Corone, son second fils, prince ambitieux, qui s'étoit acquis beaucoup de crédit & de pouvoir à la cour. Rhoé, célèbre voyageur Anglois, qui se trouvoit alors à la suite de l'empereur de l'Indoustan, en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre, nous a laissé quelques particularités qui peuvent trouver ici leur place. Khan-Kanna, qui commandoit pour l'empereur dans ces contrées, craignant tout du ressentiment de Khurm dont il n'étoit pas aimé, voulut prévenir l'orage en persuadant aux rois rebelles d'envoyer demander la paix à Jéhan-Ghir ; mais ce prince re-

fusa de leur donner audience *. Cependant , après les avoir renvoyés à son fils , il leur fit dire qu'il se remettoit à lui de la résolution de faire la guerre ou de conclure la paix. Cette déclaration ayant fait connoître au prince tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son pere , il signifia aux ambassadeurs qu'après les désavantages passés , il seroit honteux pour lui de consentir à la paix : telle étoit la situation des affaires. On gémissoit de l'ambition de Khurm ; mais des raisons inconnues avoient accoutumé l'empereur à la supporter , quoiqu'il ne pensât point à faire tomber sa succession sur ce prince. Il réservoir l'empire pour sultan Khofrou, l'aîné de ses fils , qui jouissoit de l'estime & de la vénération de tout le monde. Il l'aimoit beaucoup ; il connoissoit tout son mérite ; mais il s'étoit malheureusement imaginé que les grandes qualités de ce prince pouvoient obscurcir sa propre gloire ; & cette raison ** l'avoit porté depuis long-tems à le tenir renfermé dans un appartement du palais sous la garde d'Annarah , officier

* Histoire générale des Voyages , Tome X, Liv. II.

** La véritable raison étoit la révolte de ce prince , dont nous avons fait mention au commencement du règne de Jéhan-Ghir.

Rasput, qui commandoit quatre mille chevaux. Il ne s'appercevoit pas, suivant la remarque de l'auteur, que les odieuses intrigues de sultan Khurm étoient beaucoup plus capables de nuire à cette réputation dont il étoit si jaloux, que les actions vertueuses de son aîné.

Peu de tems après, sultan Khurm, qui se dispoſoit à partir pour la guerre, craignant que ſa propre ſûreté ne fût en danger ſi le prince Khofrou demeuroid entre les mains d'Annarah, qu'il avoit inutilement tenté pluſieurs fois de corrompre, parce que, dans ſon abſence, il pourroit faire la paix avec les ambassadeurs du Décan, & renverſer tous ſes deſſeins, fit une nouvelle tentative ſur l'eſprit de l'empereur. Il lui fit propoſer adroitement de conſier la garde du prince ſon frere à Afaph-Khan; &, lui voyant prêter l'oreille, il entreprit de lui perſuader que ſ'il vouloit ſe fier à lui-même de la vie & de la liberté de ce prince, il étoit certain que Khan-Kanna & les rois de Décan le redouteroient beaucoup plus; lorsqu'ils auroient appris que ſa majeſté lui avoit accordé cette importante faveur, & qu'ils tarderoient moins à ſe ſoumettre. On ne douta point, ajoute Rhoé, que l'empereur n'y eût conſenti; car, le même jour, on vit entrer en garde auprès de Khofrou,

les soldats d'Asaph-Khan , avec deux cents chevaux des troupes de sultan Khurm. Cet infortuné prince & toute la cour avec lui prévirent l'affreux parricide dont il ne pouvoit manquer d'être la victime.

Nous avons fait ci-dessus l'éloge des rares qualités de Jéhan-Ghir , de sa capacité dans le maniement des affaires, de son courage & de son activité ; mais les délices du sérail avoient totalement changé son caractère. Aveuglé par sa passion pour la reine Nur-Jéhan , il ne voyoit plus que par les yeux de cette princesse , il n'agissoit plus qu'au gré de ses caprices. Le vin , l'amour & la chasse occupoient presque tout son tems ; & l'habile sultane , qui le plongeoit de plus en plus dans les plaisirs , gouvernoit despotiquement & la cour & l'empire. Tavernier rapporte un trait remarquable de l'ascendant de cette reine sur son époux. Voici comme s'exprime cet illustre voyageur : « Elle avoit » beaucoup d'esprit ; elle étoit belle , libérale , & si adroite à ménager l'humeur » du souverain , que non-seulement il ne » pouvoit vivre sans elle , mais qu'elle » étoit en possession de tout obtenir de lui. » Elle avoit deux noms ; celui de Nur-Jéhan-Begum , qui signifie *princesse , lumière du monde* , & c'étoit le nom qui » étoit sur son cachet : l'autre étoit Nur-

» Mahal, qui signifie *lumière du sérail*.
» Elle fut toujours grande ennemie des
» deux fils du roi, particulièrement du se-
» cond, appelé alors sultan Kourom;
» (Khurm,) & qui depuis, étant sur le
» trône, se fit nommer Schah-Jéhan. Il s'op-
» posoit à tous les desseins de cette prin-
» cesse, qui de son côté gouvernoit si bien
» l'esprit du roi, qu'elle le portoit à se
» tenir la plus grande partie de l'année en
» campagne, soulevant sous main, contre
» lui, quelques Rajahs des frontieres, pour
» l'obliger d'aller à la guerre & l'éloigner
» de ses fils. Dans les vues de son ambi-
» tion, elle crut ne pouvoir éterniser plus
» sûrement sa mémoire, qu'en faisant fabri-
» quer en son nom quantité de monnoie,
» dont la marque fût différente de celle
» qui est en usage dans l'Indoustan. Elle
» n'auroit jamais réussi dans son dessein,
» si le prince Kourom eût été à la cour;
» mais elle prit le tems que le roi avoit
» fait crever les yeux à sultan Khofrou,
» son fils aîné, après l'avoir pris les armes
» à la main, dans l'intention de le chasser
» du trône. Kourom ayant été envoyé
» avec une puissante armée contre le roi
» de Visapour qui remuoit, Nur-Mahal,
» qui se vit délivrée de ceux qui pouvoient
» la traverser dans ses desseins, prit cette
» occasion pour redoubler ses flatteries au-

» près de Jéhan-Ghir. Un jour que le vin
 » l'avoit rendu fort gai , & qu'il avoit pris
 » beaucoup de plaisir à la voir danser , il
 » lui avoua qu'il l'aimoit plus que toutes
 » ses autres femmes , & que sans elle il
 » seroit mort de chagrin , après l'audace
 » criminelle de son fils qui avoit voulu le
 » détrôner. S'il est vrai , lui dit-elle , que
 » je vous sois si chère , vous m'accorde-
 » rez ce que je desire de vous depuis long-
 » tems avec la plus vive passion , qui est
 » de pouvoir régner souverainement l'es-
 » pace de vingt-quatre heures. Cette de-
 » mande surprit fort le roi , & le rendit
 » triste pendant quelques jours. Cependant
 » l'adroite Nur-Mahal s'efforçoit de le ré-
 » jouir par de nouveaux plaisirs , & fei-
 » gnoit de ne pas s'appercevoir de son cha-
 » grin. Enfin , le cinquieme jour de la de-
 » mande , ne pouvant résister à sa pas-
 » sion , il lui dit qu'il alloit se retirer pour
 » vingt-quatre heures , & que , dans cet
 » intervalle , elle pouvoit monter sur le
 » trône pour commander souverainement.
 » En même tems , il fit venir en sa pré-
 » sence tous les grands qui se trouvoient
 » à la cour , auxquels il donna ordre d'o-
 » béir à Nur-Mahal comme à lui-même.
 » Il y avoit long-tems qu'elle avoit fait
 » ses préparatifs , en amassant , en secret ,
 » quantité d'or & d'argent dans toutes

» les villes où l'on bat monnoie, & fai-
» fant fabriquer tous les coins. C'est as-
» sûrement une chose surprenante qu'une
» femme ait sçu conduire si adroitement
» un si grand dessein, qu'elle ait pu faire
» graver vingt-quatre coins, & tenir prêts,
» tant en or qu'en argent, plus de deux
» millions dans toutes les villes, sans que
» jamais ni le roi, ni les grands en aient
» rien découvert. Il n'y avoit que les seuls
» maîtres des monnoies qui eussent part
» à son secret. Elle avoit sçu les gagner
» par des bienfaits & de grandes espéran-
» ces, se tenant comme assurée d'obtenir
» un jour sa demande, & jugeant que si
» tout n'étoit prêt, elle ne pourroit exé-
» cuter son dessein dans vingt-quatre heu-
» res. Le jour étant donc venu qu'elle
» s'assit sur le trône, elle envoya promp-
» tement des courriers par toutes les villes
» du royaume, avec ordre de battre des
» roupies *, tant d'or que d'argent, jus-
» qu'à la somme qu'elle avoit amassée. Il
» faut remarquer que toutes les monnoies
» de l'Indoustan n'ont que des caractères
» du pays des deux côtés de la pièce ;
» mais cette princesse fit mettre de chaque
» côté des fiennes, un des douze signes

* La roupie d'or vaut 21 livres de notre mon-
noie, & la roupie d'argent trente sols.

» du zodiaque, ce qui est contre la loi
 » de Mahomet, qui défend toutes sortes
 » de représentations d'hommes & d'ani-
 » maux. Elle eut ce respect pour le roi,
 » qu'au revers des pièces, elle fit mettre
 » en lettres arabes le nom de Jéhan-Ghir
 » avec le sien, & celui de la ville où les
 » roupies avoient été battues. Quand le
 » roi & les grands sçurent la chose, ils
 » furent extrêmement étonnés, mais par-
 » ticulièrement sultan Kourom, ennemi
 » mortel de Nur-Mahal. Il eut de la peine
 » à revenir d'une si grande surprise; mais
 » la chose avoit été si promptement exé-
 » cutée, sur-tout dans le lieu où elle étoit
 » alors, que, deux heures après qu'elle fut
 » montée sur le trône, elle fit jeter au
 » peuple quantité de ces pièces d'or &
 » d'argent, qui, pendant le règne de Jéhan-
 » Ghir, ont toujours eu cours, & passé
 » pour des roupies. »

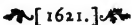
❧ [1620.] ❧

Quatre ans se passerent à reduire les
 rois tributaires du Décan. Sultan Khurm,
 qui s'étoit fait suivre par son prisonnier,
 dans le cours de cette guerre, voyant que
 la fortune secondoit ses desseins ambi-
 tieux, résolut enfin d'accomplir le crime
 qu'il méditoit depuis si long-tems. Après
 avoir pris toutes ses mesures, & s'être

assuré d'un nombre d'assassins, il partit pour une chasse qui devoit durer plusieurs jours. La nuit suivante, un de ses esclaves, nommé Reza, feignant d'arriver à Brampour où sultan Khurm avoit établi sa résidence, alla frapper à l'appartement du prince Khofrou, sous prétexte qu'il avoit des lettres à lui communiquer de la part de Jéhan-Ghir, & des ordres pour son frere de le mettre en liberté. Malgré cet artifice, le malheureux Khofrou, soupçonnant le motif d'une visite si extraordinaire, refusa constamment d'ouvrir la porte. Reza la fit sauter aussitôt, & se jettant sur le prince, avec les complices de son parricide, il le terrassa, quelque résistance qu'il put faire, & l'étrangla.

La nouvelle de la mort subite du présomptif héritier de la couronne s'étant répandue le lendemain matin dans la ville de Brampour, on n'eut pas de peine à deviner quel en étoit l'auteur; mais la crainte étouffa les regrets & les murmures. Néanmoins le Nabab-Nuroddin-Kowli, qui se trouvoit alors à Brampour, eut le courage d'écrire à Jéhan-Ghir un détail circonstancié du fait. L'empereur en fit des reproches très-vifs au sultan Khurm & aux Omrahs de sa suite, dont les lettres lui avoient attesté le contraire. Il ordonna qu'on déterrât le corps & qu'on le lui envoyât ;

envoyât ; mais , c'est à quoi se borna tout le ressentiment de ce pere jaloux & foible. L'ingratitude & la rebellion de Khurm , son fils bien aimé , lui firent bientôt éprouver les disgraces dont il avoit cru pouvoir se garantir par sa rigueur soutenue envers l'infortuné Khosrou.



Deux événemens malheureux ouvrirent la seizieme année du règne de Jéhan-Ghir. L'un fut la perte de la forteresse importante de Kandahar, que Schah-Abbas, roi de Perse, assiégeoit depuis six mois ; & l'autre la révolte de sultan Khurm , que nous appellerons désormais Schah-Jéhan , titre orgueilleux qui signifie roi du monde , par lequel ce prince avoit cru devoir marquer l'époque de son indépendance. L'empereur , méditant un voyage à Lahor , avoit chargé le général Assof-Khan d'aller prendre dans le château d'Agra le trésor royal, & de le transporter dans cette ville. Assof n'eut rien de plus pressé que d'en donner avis à Schah-Jéhan , qui se mit aussitôt en campagne avec soixante mille chevaux. Il fit une si grande diligence , qu'il parut aux environs d'Agra dans le moment où les gardes du trésor étoient occupés à le mettre entre les mains du perfide Assof. Sur la nouvelle qu'ils reçurent de l'appro-

che du prince , ils se hâterent de faire rentrer dans le château les coffres qu'ils en avoient déjà fait sortir , & se préparèrent à la plus vigoureuse défense. Bikkermanfid , général de Schah-Jéhan , ne laissa pas d'entrer dans la ville avec une partie des troupes. Il n'osa tenter l'attaque du château , mais il mit à contribution les plus riches habitans de la ville , & s'en retourna sans leur faire d'autre dommage.

Après une entreprise aussi hardie, Schah-Jéhan ne crut plus devoir garder de ménagement. Il fit de grandes largesses à ses troupes , & s'étant assuré par-là de leur zèle, il leur fit prendre le chemin de Lahor, résolu d'attaquer & de combattre son pere. Ce prince , informé des projets de son fils , avoit mis une armée en campagne , & fait expédier des ordres à Mohabet-Khan , gouverneur de Kabul , à Jéhan-Khan , qui commandoit à Multan , à sultan Parveis , son fils aîné , vice-roi de Patan , de le venir joindre au plus vite avec toutes leurs forces. Il continua sa marche en attendant ces secours , & s'avança jusqu'à Delhi. L'armée rebelle n'étoit guères alors qu'à dix cosses , ou deux lieues de cette capitale. On ne pouvoit éviter d'en venir aux mains. Jéhan-Ghir donna le commandement de ses troupes , nouvellement renforcées par celles de Multan & de Kabul ,

à sultan Shehriar, le plus jeune de ses fils, & à Mohabet-Khan, l'un des plus grands capitaines de l'empire. L'action s'engagea de part & d'autre, & devint en peu de tems très-meurtrière par le courage impétueux de Bikkermanfid, général de Schah-Jéhan, qui se fit jour, l'épée à la main, jusqu'à la tente de l'empereur, & l'arrêta prisonnier. Ce coup devenoit décisif, & sembloit devoir fixer la victoire ; mais un des gardes du monarque ayant tué le général ennemi, les choses changèrent aussitôt de face. La consternation & le désordre se répandirent parmi les rebelles ; ils prirent la fuite, abandonnant aux vainqueurs armes, tentes & bagage. Schah-Jéhan, se voyant frustré des espérances criminelles qu'il avoit conçues, eut recours à la négociation pour rentrer en grâces auprès de son père. Il réussit sans peine, par un effet de cet ascendant qu'il avoit sur l'esprit de ce faible monarque ; mais, loin de renoncer à ses projets ambitieux, il profita de la paix pour s'attacher un plus grand nombre de créatures, & pour renouer avec les mécontents de nouvelles intrigues.

❧ [1622.] ❧

Jéhan-Ghir crut devoir s'assurer plus particulièrement du Guzarate, en substituant

V ij

aux gouverneurs & commandans actuels de cette province des officiers de confiance : c'en fut assez pour faire croire à Schah - Jéhan qu'on vouloit perdre & anéantir tous ses partisans. Il prend les armes, & charge Abdol-Khan d'aller s'emparer d'Ahmed-Abad. Ce général est arrêté dans sa marche par une armée formidable aux ordres de Shaffi-Khan, qui lui présente la bataille & le met en déroute. Le prince lui-même, accouru pour venger la défaite de ses troupes, ne fut pas plus heureux dans une seconde action. Il prit la fuite, son unique ressource, & se hâta d'aller cacher sa honte aux extrémités de l'Inde.

Cependant un voyage que fit alors l'empereur à Cachemire, pour y prendre le plaisir de la chasse, ranima les espérances du prince fugitif. Il fit une irruption dans le Bengale; surprit & mit en fuite les troupes du gouverneur, & conquit en peu de tems toute cette vaste province. Sultan Parweis, frere aîné de Schah-Jéhan, à qui son pere destinoit l'empire, rassembla sur le champ une armée nombreuse, & partit de Brampour, capitale du Candisch, dont il étoit gouverneur, pour arrêter les progrès des rebelles. Il avoit sous lui Mohabet-Khan, & plusieurs Omrahs de réputation. Comme le desir de combattre étoit égal de part & d'autre, les deux armées ne tarderent

pas à se joindre, & ce fut aux environs de Bénarès, dans le Bengale, qu'elles en vinrent aux mains. Les Indiens de l'armée de Schah-Jéhan commencèrent la charge avec tant d'impétuosité, qu'ils firent plier les troupes impériales ; mais une funeste jalousie rendit ce premier succès inutile. Abdol-Khan & Derra-Khan, généraux du prince rebelle, n'ayant pas voulu soutenir le brave Rajah-Rhim, qui continuoit de porter le désordre dans les rangs de l'armée ennemie, celle-ci ne tarda pas à reprendre courage, & regagna bientôt le terrain qu'elle avoit perdu. La mêlée devint des plus sanglantes. Sultan Parweis, profitant de l'ardeur de ses troupes, se mit à leur tête, monté sur son éléphant, & se fit jour à travers les rangs des rebelles. Ce mouvement décida de la victoire. Tout plie en un instant, tout paroît tomber sous ses coups. Deux fois le Rajah-Rhim a ramené ses Indiens à la charge, deux fois il s'est vu contraint de reculer. Il veut faire un dernier effort. Un gros d'ennemis l'environne & l'accable. Sa mort jette l'épouvante parmi les siens, & les met en fuite. Les généraux de Schah-Jéhan se réunissent alors, & fondent avec impétuosité sur le fils de leur souverain, persuadés qu'après avoir franchi ce rempart redoutable, ils

n'éprouveront plus de résistance. Derrakhan le joint & l'attaque ; d'une main vigoureuse, il lui porte un coup de lance, qui brise l'armure pesante du sultan, & lui fait dans le flanc une légère blessure. Parweis n'en est point ébranlé. Ses soldats jettent un cri de douleur, & se précipitent pour le venger. Il les anime, & leur ouvre lui-même un passage au milieu des ennemis. Derrakhan oppose en vain toute sa valeur à ce choc terrible. Il est entraîné par les fuyards, & Mohabet-Khan, général de Parweis, survenant tout-à-coup, achève la déroute. Schah-Jéhan prit la fuite comme les autres, & laissa sur le champ de bataille un nombre prodigieux de morts & de blessés, beaucoup de prisonniers & des richesses immenses. Les vainqueurs se mirent à sa poursuite, & le forcèrent de se retirer vers les frontières du Bengale.

—[1623.]—

Le succès d'une campagne aussi glorieuse n'étoit dû en partie qu'à l'intrépidité du sultan Parweis, & tout le monde l'attribuoit principalement à la prudence & à l'habileté de Mohabet-Khan. Aussi Jéhan-Ghir crut-il devoir en témoigner sa reconnoissance à ce général, en donnant à son fils le commandement de cinq

mille chevaux, avec le gouvernement de Bengale. Il le combla lui-même de biens & de faveurs, & se reposa sur lui du soin de terminer cette guerre importante. Tandis que Mohabet s'efforçoit de justifier la confiance de son maître, & chassoit de place en place le rebelle Schah-Jéhan, il se formoit à la cour un orage qui paroïssoit devoir bientôt l'accabler, mais que sa bonne fortune & son courage firent retomber sur la tête de l'empereur. Ce monarque crédule & foible prêta l'oreille à différentes accusations que l'envie avoit enfantées contre le plus ferme appui de son trône, &, sans trop les approfondir, il le dépouilla de ses dignités. Mohabet reçut la nouvelle de sa disgrâce avec une modération peu commune. Il se retira dans ses terres, au grand déplaisir des Mogols & des Indiens, dont il étoit adoré.

❧ [1625.] ❧

En proie aux pernicioeux conseils de ses femmes & de ses courtisans, Jéhan-Ghir marchoit à grands pas vers sa ruine, & paroïssoit avoir oublié toutes les règles de la prudence & de la politique : non content de s'être privé d'un général habile dans la personne de Mohabet, il s'en fit un ennemi redoutable, par l'injustice & par la rigueur de ses procédés. Sur quel-

V iv

que prétexte spécieux, dont les souverains ne manquent jamais, & dans le fait, pour le tirer de son château de Rantipur, l'une des meilleures forteresses de la province de Candisch & de tout l'Indoustan, il lui envoya ordre d'évacuer ses places, & de quitter son gouvernement, pour aller prendre celui du Bengale. Depuis long-tems Mohabet - Khan s'attendoit à ce nouvel outrage. Mais il avoit pris son parti. Ce fut d'opposer le courage & la force aux fourdes intrigues de ses ennemis. Il fit réponse au grand Mogol qu'il étoit près d'obéir ; mais qu'avant tout il se croyoit obligé d'aller se justifier à la cour, des crimes dont on l'accusoit. Il partit aussi-tôt, suivi de cinq mille Rasputes, l'élite de ses guerriers.

Une démarche aussi hardie étonna les courtisans. Ils mirent tout en usage pour en prévenir les suites, & firent défendre à Mohabet, sous les peines les plus sévères, de conserver ses troupes. Il lui étoit enjoint d'envoyer à la cour ses éléphants, & de s'y rendre lui-même avec ses seuls domestiques. Le Khan n'avoit garde de se livrer à ses ennemis, qui ne l'eussent pas épargné. Cependant il écrivit à l'empereur qu'il étoit prêt, s'il le jugeoit à propos, à lui remettre entre les mains ses femmes & ses enfans, comme de sûrs garants de sa fidélité ; qu'en attendant de

nouveaux ordres , il envoyoit à Sa Majesté, son gendre avec ses éléphants & ses domestiques. Un peu plus de dissimulation, de la part des courtisans, eût entraîné la perte de Mohabet ; mais ils se presserent trop d'éclater : ils traitèrent son gendre avec le dernier mépris ; lui firent donner une cruelle bastonnade, & le promenerent par-tout le camp , assis tête nue sur un éléphant. La cour étoit alors campée en-deçà du Béhat , rivière qui se jette dans l'Indus. On envoya commander à Mohabet de laisser ses troupes, & de venir en personne rendre raison à l'empereur de sa conduite. Le Khan ne se fit pas prier , & parut bientôt sur l'autre bord du Béhat à la tête de sa petite armée. Ses ennemis, toujours aveuglés par la haine, passèrent la rivière avec cinquante mille chevaux , & fondirent impétueusement sur les Indiens. Ceux-ci les reçurent avec cette confiance & cette intrépidité que donnent les victoires. L'habileté de leur général suppléant encore au nombre , ils mirent en fuite les Mogols , qui n'avoient pas daigné prendre les précautions les plus ordinaires, & en firent un grand carnage. La plupart de ceux que le fer du vainqueur épargna , trouverent la mort dans les eaux. Mohabet suivit les autres de si près, qu'il entra dans le camp avec eux. Il alla droit

à la tente de l'empereur , & le fit prisonnier , ainsi que toute la famille impériale. Cependant les Indiens pillèrent le trésor. Ils firent un butin immense.

Mohabet conduisit toute la cour au château de Lahor , qu'il fit occuper par ses troupes. Sans s'écarter du respect qu'il devoit au monarque Indien, & comme s'il eût agi par ses ordres , il changea toute la face du ministère , & donna les premières dignités à ses créatures. La reine Nur-Jéhan , son ennemie déclarée , se vit en un instant abandonnée , & son crédit demeura concentré dans l'intérieur du sérail. Les principaux Omrahs avoient pris la fuite ; on en rejoignit plusieurs , qui furent chargés de chaînes & traités fort rigoureusement. De ce nombre furent Affof-Khan & son fils , vice-roi de Lahor , le fils de Mir-Mira , Eradet-Khan , & Muluna Mohammed.

❧ [1626.] ❧

On assure que Mohabet, aussi-tôt après sa victoire, connoissant la haine invétérée que lui portoit la reine , avoit voulu lui faire trancher la tête ; mais que, par déférence aux instantes prières de Jéhan-Ghir , il avoit consenti de la laisser vivre. L'orage avoit à peine fait place au calme, que cette princesse vindicative intrigua de

nouveau contre le Khan. Elle faisoit toutes les occasions de le noircir dans l'esprit de l'empereur, & n'épargnoit rien pour lui susciter des rivaux ou des ennemis. Elle vint à bout de soudoyer secrètement une armée, dont elle fit donner le commandement à des officiers de confiance. Avec ce puissant secours elle sut rendre bientôt son parti redoutable. Mohabet cependant vivoit dans une sécurité profonde. Il ne songeoit qu'à rétablir la paix & l'abondance dans toutes les provinces de l'empire. Son amour pour la justice, son humanité, sa bienfaisance relevoient encore l'éclat de son ministère; mais, par ces qualités-là même, il déplaisoit aux courtisans. Presque tous se réunirent avec la reine pour perdre ce grand homme. Ils résolurent d'abord de remettre l'empereur en liberté. Car depuis l'affaire du Béhat, il n'avoit pas cessé d'être sous la garde des soldats de Mohabet. Les troupes de la reine ayant été disposées aux environs du camp & des deux côtés de la rivière, Jehan-Ghir sortit comme pour une partie de chasse. Aussi-tôt une foule d'Omrahs vinrent le joindre, & il se vit à la tête de trente mille chevaux. Mohabet, informé de son évasion, eut la hardiesse de l'aller trouver, comme s'il eût voulu prendre ses ordres; mais l'ayant

trouvé dans des dispositions peu favorables, & craignant tout de la malignité de ses ennemis, il se hâta de regagner son quartier. La reine étoit d'avis qu'on foudût sur ses Indiens, & qu'on arrachât de leurs mains Affof-Khan & les autres prisonniers; mais Jéhan-Ghir préféra la voie de la négociation. Il envoya redemander ces Omrahs à Mohabet, qui les remit en liberté, toutefois après que l'empereur eut passé la rivière d'Aziknaw; la cour se rendit ensuite à Lahor, où peu de tems après on reçut la nouvelle de la mort de sultan Parwis, prince de grande espérance, que Jéhan-Ghir destinoit pour être son successeur.

La précaution que Mohabet-Khan avoit eue de mettre la rivière d'Aziknaw entre l'armée de l'empereur & la sienne, lui sauva la vie, ses troupes consternées l'ayant abandonné tout-à-coup. Il eut encore la douleur d'apprendre qu'un convoi de vingt-fix laks de roupies, que Zaïd-Khan, son fils, lui envoyoit de Bengale, venoit d'être enlevé par les troupes de la reine. Dans cette disette de toutes choses, l'infortuné général prit le parti de la retraite, & gagna le château de Jirmol, lieu très-fortifié dans le pays des Rajahs. Son fils, gouverneur du Bengale, fut rappelé la même année à la cour; mais l'inimitié de la reine

n'étoit pas encore satisfaite par tant de mauvais traitemens ; elle mit des troupes en campagne , pour arracher Mohabet-Khan de son asile ; & , par ses conseils , le roi fit défendre à tous ses vassaux & sujets de le recevoir. Il ne restoit presque de ressource à Mohabet que dans la révolte ; il s'y résolut enfin : des amis communs écrivirent à Schah-Jéhan , qui le reçut à bras ouverts , & comme un des plus fermes soutiens de son parti.

❧ [1627.] ❧

Telle étoit la situation des affaires aux Indes , quand Jéhan-Ghir tomba malade à Cachemire , & mourut peu de tems après , dans la même province , le 27 d'Octobre , âgé de cinquante-huit ans. C'étoit un prince foible & de peu de génie , naturellement bon , mais capricieux , fantasque & facile à tromper. La belle Nûr-Jéhan ou Nûr-Mahl , la plus chérie de ses femmes , exerça sur son esprit un empire absolu , & lui fit faire souvent de grandes fautes. Il étoit d'ailleurs bienfaisant , libéral , ami de l'humanité. Son penchant pour les plaisirs & son goût pour la débauche l'empêchoient le plus souvent de vaquer aux soins de son empire. Il passoit les nuits & les jours avec des danseuses & des buveurs ; & , lorsque

ses ministres se hasardoient alors de lui parler d'affaires, il les renvoyoit à la sultane-reine, en disant qu'elle avoit assez d'esprit pour gouverner l'empire, sans qu'il s'en donnât la peine.

Au sujet de ces parties de débauche, M. Bernier, médecin François, qui exerça sa profession à la cour de Jéhan-Ghir, raconte une histoire assez plaisante. Un François, nommé Bernard, s'étoit depuis peu mis au service du grand Mogol en qualité de médecin. Il pratiquoit aussi la chirurgie. Plusieurs cures importantes l'avoient mis en grande réputation. Il devint très-familier avec l'empereur, jusqu'à qu'ils buvoient & faisoient la débauche ensemble. Bernard avoit du roi dix écus par jour; il en gagnoit encore davantage à traiter les dames du sérail; & les Omrahs, qui se servoient tous de lui, ne manquoient pas de lui faire souvent des présens considérables. Mais c'étoit un homme qui ne sçavoit rien garder: ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit de l'autre; de sorte qu'il étoit fort connu & aimé de tout le monde, sur-tout des Kenchenis ou danseuses, avec lesquelles il faisoit grande dépense, en ayant toujours des troupes qui passoient les nuits dans sa maison à chanter & à danser. Il arriva qu'il devint amoureux d'une de ces

femmes , qui étoit jeune , belle , & qui dançoit très-bien. Mais la mere, qui craignoit que sa fille , en se livrant à l'amour , ne perdît de sa force & de sa vigueur ordinaire , comme il arrive, ne la quittoit pas un seul moment ; & Bernard ne put jamais trouver d'autre moyen d'en venir à bout que celui-ci. Un jour que le roi lui faisoit un présent dans l'Amkas ou salle d'audience , en présence de tous les Omrahs , pour une cure considérable qu'il avoit faite dans le sérail , il remercia le monarque fort civilement , & le pria d'ajouter une nouvelle grace à celle qu'il lui faisoit , qui étoit de lui donner la jeune Kencheni , dont il étoit amoureux. Il racontoit en même tems au monarque Indien toutes les peines qu'il s'étoit données en vain pour obtenir les faveurs de cette fille. Elle étoit présente avec toute sa troupe. Les courtisans ne purent s'empêcher de sourire de ce refus de la part d'une femme publique , & de cette demande ridicule de la part d'un chrétien ; mais Jéhan-Ghir , qui n'étoit rien moins que scrupuleux sur l'article de la religion , & que la requête de Bernard avoit mis de très-bonne humeur , commanda sur le champ qu'on lui donnât cette fille : « Qu'on la lui charge , » dit-il , sur les épaules , & qu'il l'em-

» porte. » L'ordre fut aussi-tôt exécuté. En présence de toute l'assemblée, on chargea la Kencheni sur le dos de Bernard, qui sortit ainsi chargé de sa proie, & l'emporta dans son logis.

Jéhan-Ghir laissa plusieurs enfans, dont voici les noms : sultan Khosrou, mort en 1622, sultan Parwis, mort en 1626, sultan Khurm, qui prit le nom de Schah-Jéhan, & qui fut le successeur de Jéhan-Ghir ; sultan Jéhan-Dâr, & sultan Schehriar. Ces deux derniers étoient nés d'une concubine ; mais comme Schehriar avoit épousé une fille que la reine Nur-Jéhan avoit eue d'un premier mariage, elle fit tous ses efforts pour lui assurer la couronne, au préjudice de Schah-Jéhan qu'elle haïssoit.



SCHAH:



SCHAH - JÉHAN, *surnommé* SCHAHABODDIN - MOHAMMED , *c'est-à-dire* MAHOMET, L'ÉTOILE BRILLANTE DE LA FOI.

❧ [1627.] ❧

CONFORMÉMENT au projet qu'elle avoit formé de disposer du trône en faveur de son gendre, Nur-Jéhan envoya Schehriar à Lahor, avec des troupes & de l'argent, pour l'y faire reconnoître; mais la plupart des Omrahs désapprouverent cette démarche hardie, & firent valoir les droits de Schah-Jéhan, en attendant l'arrivée de ce prince qui étoit à près de deux cents lieues de Lahor; &, pour empêcher sultan Schehriar d'affermir sa puissance, ils proclamèrent Bolakki, fils de sultan Khofrou, ne regardant ce jeune prince que comme le dépositaire & le gardien de la fidélité qu'ils avoient vouée à Schah-Jéhan, son oncle. Cependant Schehriar ne négligeoit rien pour se faire des créatures, & prodiguoit dans cette intention les richesses du grand Mogol. Ceux qui reçurent ses bienfaits, furent les premiers à l'abandonner. Dès qu'ils apprirent que Schah-Jéhan approchoit, ils

An, Orient, *Partie II.* X

coururent se ranger sous ses drapeaux, & le reconnurent pour leur souverain.

— [1628.] —

Huit jours avant son entrée à Lahor, Schah-Jéhan envoya secrètement dans cette ville un de ses officiers, pour faire mourir sultan Schériar, le roi Bolakki & trois autres princes ses cousins ; ce qui fut exécuté. Les corps de toutes ces malheureuses victimes furent enterrés sans cérémonie dans un jardin, auprès des entrailles de Jéhan-Ghir, & leurs têtes furent portées à Schah-Jéhan, dont l'ambition se trouva satisfaite par cet horrible spectacle. Lorsqu'il se vit délivré de toute inquiétude, il se fit couronner avec les solennités ordinaires, dans une assemblée générale des Omrahs & des grands seigneurs de l'empire. Ensuite il donna ses soins à l'administration de l'Etat, & disposa des affaires avec un pouvoir despotique. Il fit fermer le sérail de son pere, & garder étroitement la reine Nur-Jéhan & ses filles. Affof-Khan & Mohabet-Khan, à la fidélité desquels il étoit redevable de la couronne, eurent aussi le plus de part à sa confiance. Il partagea pour ainsi dire entr'eux l'autorité souveraine, & leur laissa la libre distribution des charges & des dignités. Jusques-là, l'on ne pouvoit, ce sem-

ble, reprocher à Schah-Jéhan qu'une ambition démesurée. Mais, peu de jours après son couronnement, il se rendit odieux & méprisable à tous les gens de bien par une action honteuse, dont l'histoire offre peu d'exemples. La reine sa femme étant morte, il épousa sa propre fille, qu'il aimoit passionnément. Thomas Herbert, qui rapporte ce trait *, ajoute que le ciel, ne pouvant souffrir un inceste aussi horrible, déchargea ses foudres sur tout l'empire, qu'il ravagea par la peste & par la famine. A ces deux fléaux se joignit celui de la guerre. Le roi de Perse s'empara des provinces de Kerman & de Kanda-har; les Tartares Uzbecks lui prirent Kabul & plusieurs places considérables du royaume de Tatta; le Rajah-Yogh assiégea Brampour; &, pour comble de malheur, deux faux Bolakis parurent dans l'Indoustan, & ne causèrent pas peu d'inquiétude au grand Mogol.

—[1629.]—

Tant d'ennemis déchaînés ne servirent qu'à relever l'éclat du nouveau règne. Par-tout les Mogols furent victorieux. Les rebelles domptés demandèrent grace. Les Tartares & les Persans battus en plusieurs

* Voyage de Perse & des Indes, p. 179.

rencontres, abandonnerent leurs conquêtes.

Schah-Jéhan ayant rétabli le calme & la tranquillité dans ses Etats , entreprit d'exterminer le Christianisme dans le Bengale , pour se venger des Portugais, dont il avoit en vain sollicité les secours dans le tems qu'il étoit révolté contre son pere. Le prétexte de la guerre fut qu'ils connoient avec les pirates du golfe , pour enlever sur les côtes un grand nombre d'Indiens & de Mogols , & les vendre ensuite comme esclaves. Kassem-Khan eut ordre d'assiéger Ougli , l'une de leurs plus fortes places. Michel-Rodriguez y commandoit ; mais il avoit si peu de troupes , qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût tenir long-tems contre les forces réunies de l'empire. Il se prêta volontiers aux propositions que lui fit faire le général Mogol , de payer une certaine somme, pour conserver sa place ; mais à peine eut-il délivré l'argent , qu'il se vit assiégé dans les formes , & contraint de se rendre à discrétion ; Kassem-Khan fit enlever tous les Portugais jusqu'aux petits enfans , jusqu'aux prêtres & aux religieux, & les envoya sous bonne escorte à Agra : ils furent tous faits esclaves. On distribua dans le sérail les femmes & les filles en qui l'on remarqua quelque beauté ; les vieilles &

autres furent partagées entre les principaux Omrahs. On fit circoncrire tous les enfans ; & , quant aux hommes, la plupart, intimidés par les menaces, ou gagnés par les promesses, renoncèrent à leur religion. Il n'y eut guères que les missionnaires qui tinrent ferme ; mais, moitié par argent, moitié par amis, on vint à bout de les tirer quelques tems après d'esclavage, & de les faire passer à Goa , le siège principal de la puissance Portugaise dans les Indes.

La suite du règne de Schah-Jéhan, jusques vers l'année 1654, nous est peu connue. On sçait seulement que l'amour des plaisirs & de la volupté avoit pris dans le cœur de ce prince la place du courage & de la valeur. La danse, la musique & tous les arts agréables partageoient son tems tour à tour ; il alloit quelquefois à la chasse ; mais le plus souvent il se divertissoit dans le sérail avec ses femmes, tantôt à faire combattre des gladiateurs, tantôt à voir jouer des farces & des comédies. Indifférent d'ailleurs pour la prospérité de son empire, il laissoit le soin des affaires aux eunuques, qui, pour satisfaire l'avarice naturelle du prince, vendoient les charges & les dignités, & autorisoient les exactions les plus criantes. Cet amour de l'argent, la plus vile & la

plus affreuse de toutes les passions dans un souverain, précipita Schah-Jéhan dans un abîme de malheurs. Il avoit quatre fils, déjà dans un âge mûr, qui, par la magnificence de leur train & l'opulence de leur maison, faisoient depuis long-tems l'ornement de sa cour. Par un esprit d'économie mal-entendu, le monarque Indien leur donna les plus riches gouvernemens, & les obligea d'aller résider dans leurs provinces. C'étoit à peu près abandonner la couronne au gré du plus ambitieux, & mettre l'empire au pillage. Mais avant que d'entrer dans le détail des guerres que fit naître une aussi mauvaise politique, il est à propos de faire connoître le caractère de chacun de ces quatre princes. M. Bernier, médecin François à la cour du grand Mogol, vers le tems dont nous parlons, sera notre garant pour tout ce qui concerne l'histoire de ces princes & de leur pere.

L'aîné s'appelloit Dara, c'est-à-dire Darius. Le second Sultan-Sujah, qui signifie Prince courageux. Aureng-Zeb, qui veut dire l'ornement du trône, étoit le nom du troisieme. Le quatrieme avoit nom, Moradh-Bakh, comme qui diroit desir accompli. Schah-Jéhan avoit encore deux filles, dont nous dirons aussi quelque chose; l'une appelée Bégum-Saheb, ou

la princesse maîtresse , ce fut celle qu'il épouïa ; l'autre nommée Roknara-Begum, ou la princesse lumineuse.

Dara ne manquoit pas de bonnes qualités. Il étoit galant dans la conversation, spirituel, civil, & extrêmement libéral ; mais il avoit trop bonne opinion de lui-même, se croyant seul capable de tout , & ne pouvant se persuader qu'il y eût quelqu'un au monde qui pût lui donner conseil. Naturellement indiscret , il éloignoit de sa personne la confiance & l'amitié, ce qui l'exposoit d'autant plus aux trahisons de ses freres. D'ailleurs , il s'emportoit facilement, menaçoit, injurioit & maltraitoit même les plus grands Omrahs ; quoiqu'il fit en public profession du Mahométisme, on croit qu'il n'avoit aucune religion ; car il étoit Chrétien avec les Chrétiens, Juif avec les Juifs , & Gentil avec les Gentils.

Sultan Sujah étoit à peu près de l'humeur de Dara ; mais il avoit plus de discrétion & de fermeté , plus de conduite & d'adresse. Jaloux de se faire des amis & des créatures , il prodiguoit l'argent & les caresses aux Omrahs & aux principaux Rajahs ; mais il se livroit trop à son penchant pour les femmes. Il en avoit toujours un grand nombre dans son sérail ; il passoit avec elles les jours & les

nuits à boire , à chanter , à danser , & l'on avoit toutes les peines imaginables à l'arracher d'entre leurs bras. La secte des Shias ou Shiites , que suivent les Persans , étant la plus puissante & la plus accréditée à la cour du grand Mogol , il s'étoit déclaré pour elle , moins par goût que par ambition.

Aureng-Zeb n'avoit ni la galanterie d'esprit , ni l'extérieur gracieux de ses aînés. Mais il étoit plus judicieux , plus fin , plus habile , plus dissimulé. Sur-tout il sçavoit bien connoître son monde , & placer à propos ses libéralités. Il fit long-tems comme profession de Fakir , c'est-à-dire Derviche ou dévôt , pour faire croire qu'il n'avoit aucune prétention à la couronne ; & qu'il ne desiroit que de passer doucement sa vie dans la priere & dans la retraite. Cependant il ne laissoit pas de faire ses brigues à la cour ; mais c'étoit avec tant d'adresse & de secret , qu'à peine pouvoit-on s'en appercevoir. Il sçavoit encore s'entretenir dans l'amitié de Schah-Jéhan son pere , qui , bien qu'il eut beaucoup d'affection pour Dara , ne pouvoit s'empêcher de témoigner qu'il estimoit Aureng-Zeb , & qu'il le croyoit capable de régner. Ces dispositions du grand Mogol , en faveur de son troisieme fils , donnoient beaucoup de jalousie à Dara , qui

disoit quelquefois à ses amis : de tous mes freres , je n'apprehende que ce Nemazi , comme qui diroit ce bigot , ce grand faiseur d'oraisons.

Morad-Bakh , le plus jeune de tous , étoit aussi le moins adroit & le moins judicieux. Il ne songeoit qu'à se réjouir , à passer le tems à boire , à chasser , à tirer de l'arc. Néanmoins il avoit quelques bonnes qualités. Il étoit civil & libéral. Il faisoit gloire de n'avoir rien de caché. Il méprisoit les intrigues du cabinet , & se vantoit tout haut qu'il n'avoit d'espérance que dans son bras & dans son épée. En effet , il étoit très-brave ; & si cette valeur eût été accompagnée d'un peu plus de conduite , il l'eût emporté sur tous ses freres , & eût été roi de l'Indoustan.

Begum-Saheb , l'aînée des princesses , étoit très-belle , & avoit beaucoup d'esprit. Son pere l'aimoit passionnément ; & , dit notre sçavant medecin , le bruit courroit qu'il l'aimoit à un point qu'il est difficile de s'imaginer. Nous avons dit plus haut , d'après le témoignage de Thomas Herbert , que ce prince l'avoit épousée en montant sur le trône. Quoi qu'il en soit , Schah-Jéhan avoit en elle une si grande confiance , qu'il l'avoit préposée pour veiller à sa sûreté. De son côté , la prin-

cesse sçavoit parfaitement bien ménager l'esprit de son pere ; & , dans les affaires les plus importantes , elle lui faisoit prendre les résolutions qu'elle jugeoit à propos. Elle étoit extrêmement riche , faisoit beaucoup de dépense , & étoit fort libérale. Elle prit ouvertement le parti de Dara , non pas tant , comme disoit le peuple , parce qu'ils étoient les deux aînés , que parce que le prince lui avoit promis qu'il la marieroit lorsqu'il seroit monté sur le trône. Ses galanteries & ses intrigues amoureuses étoient connues de toute la cour.

On dit que cette princesse trouva moyen de faire entrer un jour dans le sérail un jeune homme , qui n'étoit pas de grande condition , mais bien fait & de bonne mine. Elle ne put , parmi tant de jalouses & d'envieuses , conduire son affaire si secrètement qu'elle ne fût découverte. Schah-Jéhan en fut bientôt averti , & résolut de la surprendre , sous prétexte de l'aller visiter. La princesse , voyant inopinément arriver son pere , n'eut que le tems de cacher le malheureux dans une de ces grandes chaudieres de bain , ce qui ne put se faire que Schah-Jéhan ne s'en doutât. Néanmoins il ne témoigna rien à la princesse. Il s'entretint même assez long-tems

avec elle, comme à l'ordinaire, & enfin il lui dit qu'il la trouvoit mal-propre & négligée, qu'il falloit qu'elle se lavât & qu'elle prît le bain plus souvent. La-dessus, il commanda fort sévèrement qu'on mit le feu à l'heure même sous la chaudiere, & ne voulut point partir de-là que les eunuques ne lui eussent fait comprendre que le misérable étoit expédié.

Quant à la princesse Roknara-Begum, elle n'étoit ni si belle, ni si spirituelle que sa sœur; mais elle n'avoit ni moins de gaieté, ni moins d'enjouement, & ne haïssoit pas plus le plaisir que Begum-Saheb. Pendant les troubles, elle prit le parti d'Aureng-Zeb, & fut d'un grand secours à ce prince, sinon par ses richesses, qui étoient fort médiocres, du moins par la sagacité de son esprit qui lui faisoit pénétrer les résolutions les plus secrètes de Schah-Jéhan & de Dara.

❧ [1654.] ❧

Nous avons dit que l'avarice de Schah-Jéhan l'avoit déterminé, pour épargner ses trésors, à pourvoir ses fils des plus riches gouvernemens de l'empire. Il envoya sultan Sujah dans le royaume de Bengale; Aureng Zeb', dans le Décan; Morad-Bakh, en Guzarate; & donna la vice-royauté de Kabul & de Multan, à Dara,

son aîné. Les trois premiers s'en allerent fort fatisfaits dans leurs départemens. Ils s'y comporterent en souverains, & retinrent tous les revenus du pays, sous le prétexte spécieux qu'ils avoient besoin de troupes pour tenir en bride les sujets & les voisins. Dara seul ne s'éloigna pas de la cour, espérant, en vertu de son droit d'aînesse, de succéder bientôt à Schah-Jéhan. Comme ce prince prenoit plaisir à l'en flatter, il lui faisoit rendre, par les Omrahs, les mêmes respects qu'à sa propre personne. Il vouloit qu'on prît les ordres du prince, qu'on lui communiquât toutes les affaires. Cependant, soit défiance, soit jalousie, il entretenoit, dit-on, une secrette correspondance avec Aureng-Zeb, qu'il croyoit plus digne de régner qu'aucun de ses freres.

❧ [1655.] ❧

Dans le tems qu'Aureng-Zeb étoit dans le Décan, le roi de Golconde avoit pour vizir & pour général de ses armées un Persan très-fameux dans les Indes, & connu sous le nom d'Emir-Jemla. Ce n'étoit pas un homme de grande naissance; mais il étoit rompu dans les affaires, avoit beaucoup d'esprit & tous les talens d'un grand capitaine. Il avoit amassé des trésors immenses, non-seulement dans l'ad-

ministration de ce riche royaume , mais encore par le commerce & par les mines de diamans qu'il tenoit toutes lui seul à ferme sous des noms empruntés. Outre l'armée du roi qu'il avoit en sa disposition , il entretenoit des troupes nombreuses en son particulier , & sur-tout une bonne artillerie , avec force Franguis ou Chrétiens pour la conduire. Enfin , il devint si riche & si puissant , que le roi de Golconde en conçut une jalousie extrême , & résolut de lui jouer un mauvais tour. Il se confirma d'autant plus dans ce dessein , qu'il reçut avis dans le même tems que l'Emir avoit eu trop de familiarité avec la reine sa mere. Il crut devoir dissimuler jusqu'à ce que l'Emir , qui étoit alors dans le Carnate avec son armée , fut de retour de cette expédition ; mais un jour qu'on lui racontoit des particularités plus précises du commerce de la reine & du premier ministre , il ne put retenir sa colere , & se laissa emporter aux injures & aux menaces les plus terribles. L'Emir , dont tous les parens & les amis occupoient les premières charges à la cour , fut aussitôt averti du péril qui le menaçoit. Il écrivit promptement à Mahmet-Emir-Khan , son fils unique , pour le presser de quitter la cour sur quelque prétexte de chasse , & de venir le joindre ; mais le roi fit obser-

ver ce jeune seigneur avec tant de soin , qu'il lui fut impossible de sortir de Golconde. L'Emir Jemla, qui chériffoit tendrement son fils, prit une résolution fort étrange qui mit le monarque en grand danger de perdre sa couronne & sa vie ; tant il est vrai, dit notre auteur, que qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas régner. Il écrivit à Aureng-Zeb, qui étoit alors à Daulet-Abad, capitale du Décan, pour lui représenter le danger auquel sa famille se trouvoit exposée, après tous les services qu'il avoit rendus au roi de Golconde, & le prier de le prendre sous sa protection, lui promettant que s'il vouloit suivre son conseil & lui donner sa confiance, il disposeroit les affaires de telle sorte qu'il lui mettroit tout d'un coup entre les mains le roi & le royaume. « Vous n'avez, lui marquoit-il dans sa lettre, qu'à prendre quatre à cinq mille chevaux de l'élite de votre armée, & marcher à grandes journées vers Golconde, faisant courir le bruit par le chemin que c'est un ambassadeur de Schah-Jéhan, qui va trouver le roi pour des affaires de la dernière importance. Le Dabir, qui est celui auquel il faut s'adresser d'abord pour faire sçavoir quelque chose au roi, est mon parent & ma créature. Ne songez qu'à avancer en diligence, & je ferai en sorte que, sans

que vous foyez connu, vous arriverez aux portes de Bagnaguar (Golconde;) &, lorsque le roi sera sorti pour venir recevoir ses lettres, selon la coutume, vous pourrez vous saisir de sa personne & de toute la famille royale, d'autant plus facilement que la maison où il fait son séjour ordinaire est sans murailles, sans fossés & sans fortifications.» Il ajoutoit qu'il feroit cette entreprise à ses dépens, & lui offroit cinquante mille roupies par jour, (environ vingt mille écus,) durant tout le tems de la marche. Du caractère dont étoit Aurenge-Zeb, avide de gloire & d'ambition, il n'eut garde de laisser échapper une occasion si favorable. Il se mit aussitôt en chemin, & conduisit son entreprise avec tant de bonheur, qu'il arriva à Bagnaguar sans être connu que comme ambassadeur de Schah-Jéhan. Le roi de Golconde, averti de son arrivée, se rendit dans un jardin selon la coutume, pour le recevoir avec honneur, & se livra lui-même entre les mains de son ennemi. Déjà dix ou douze esclaves appostés s'alloient jeter sur lui & se saisir de sa personne comme il avoit été projeté, lorsqu'un Omrah, touché de compassion, ne put s'empêcher de lui dire brusquement, quoiqu'il fût du parti de l'Emir : « Votre Majesté ne voit-elle pas

Aureng-Zeb ? Retirez-vous d'ici, vous êtes pris.» A ces mots, le roi tout effrayé saute sur le premier cheval qu'il rencontre, & court à toute bride se renfermer dans la forteresse de Golconde, distante de la ville d'une petite lieue. Aureng-Zeb, voyant son coup manqué, ne perdit point courage, sachant bien que l'Emir ne viendrait point l'attaquer avec son armée. Il se saisit de la maison royale, en enleva toutes les richesses, après avoir renvoyé au roi toutes ses femmes, ce qui s'observe très-religieusement dans les Indes, & alla mettre le siège devant la forteresse ; mais, comme il manquoit des choses nécessaires pour le pousser avec vigueur, il demeura plus de deux mois devant la place, jusqu'à ce qu'un ordre de Schah-Jéhan le contraignit de l'abandonner. Il n'ignoroit pas que c'étoit Dara & Begum-Saheb qui avoient porté l'empereur à traverser son entreprise, dans la crainte qu'ils avoient qu'il ne se fit trop puissant. Cependant il n'en témoigna point le moindre ressentiment, & il dit simplement qu'il falloit obéir aux ordres de Schah-Jéhan. Il eut soin toutefois de se faire payer sous main les frais de son voyage. Il maria même son fils sultan Mahmoud avec la fille aînée du roi de Golconde, & il obtint de plus
que

que l'Emir Jemla avoit la liberté de se retirer avec toute sa famille, ses biens, ses troupes & son artillerie.

—[1656.]—

Ces deux grands hommes ne furent pas long-tems ensemble sans former de grands desseins. Chemin faisant, ils assiégèrent & prirent Bider, une des plus importantes & des plus fortes places du Visapour; &, lorsqu'ils furent arrivés à Daulet-Abad, ils se lièrent d'une amitié si étroite, qu'Aureng-Zeb ne pouvoit vivre sans voir l'Emir au moins deux fois par jour, ni l'Emir sans voir Aureng-Zeb. Cette union fut le principe & le mobile des grands événemens qui bouleversèrent l'empire du Mogol, & jetta les premiers fondemens de la royauté d'Aureng-Zeb.

L'Emir Jemla fit d'abord usage de sa politique & de son adresse pour se faire appeller & desirer à la cour de Schah-Jéhan. Il s'y rendit enfin avec de riches présens & quantité de diamans, entr'autres, ce fameux diamant estimé sans pareil *, qu'il offrit à l'empereur. Lorsqu'il

* Ce diamant, au rapport de Tavernier, qui le vit & le tint entre ses mains, est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en bas, on voit un petit cran, dans lequel on décou-

crut avoir gagné ses bonnes grâces , il lui représenta que les pierres de Golconde étoient bien autres que ces rochers de Kandahar où il pensoit pour lors , & que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit songer à faire la guerre. Schah-Jehan , soit qu'il fût satisfait des diamans de l'Emir , soit qu'il trouvât à propos , comme quelques-uns l'ont cru , d'avoir une armée en campagne pour tenir en bride Dara , dont la puissance lui faisoit ombrage , prêta l'oreille aux propositions de l'Emir , & résolut d'envoyer des troupes dans le Décan sous la conduite de ce grand capitaine.

Dara , voyant de quelle importance il étoit de ne point donner des forces à Aurenge-Zeb , combattit fortement la résolu-

vre une petite glace. L'eau en est belle. Il pèse trois cents dix-neuf ratis & demi , qui font deux cents quatre-vingt de nos carats. Cette pierre étoit brute , lorsque l'Emir Jemla en fit présent au grand Mogol , & pesoit alors neuf cents ratis , qui font sept cents quatre-vingt-sept carats & demi. Elle avoit plusieurs glaces. En Europe , on l'auroit gouvernée fort différemment , c'est-à-dire qu'on en auroit tiré de fort bons morceaux , & qu'elle seroit demeurée plus pesante. Schah-Jehan la fit tailler par un Vénitien , nommé Hortensio Borgis , mauvais lapidaire , qui se trouvoit à la cour ; aussi fut-il mal récompensé ; il ne reçut pour prix de son travail , que dix mille roupies.

tion de l'empereur, & fit tout son possible pour en empêcher l'exécution ; mais, quand il vit que Schah-Jéhan s'opiniâtroit, il fut obligé de donner son consentement, à condition qu'Aureng-Zeb ne quitteroit point Daulet-Abad, & qu'il ne se mêleroit aucunement de la guerre ; que l'Emir seroit général absolu, & que, pour gage de sa fidélité, il laisseroit à la cour toute sa famille. L'Emir eut bien de la peine à se résoudre à cette dernière condition ; mais l'empereur l'ayant prié de donner cette satisfaction à Dara, & lui ayant promis de lui renvoyer dans peu de tems sa femme & ses enfans, il se soumit à tout, & partit avec une fort belle armée pour le Décan. Après avoir concerté ses projets avec Aureng-Zeb, il entra sans tarder dans le royaume de Visapour, où il assiégea une forte place qu'on appelle Kalliane.

❧ [1657.] ❧

Les affaires de l'Indoustan étoient dans cette situation, lorsque Schah-Jéhan tomba dangereusement malade. La nouvelle s'en répandit aussitôt, & jeta d'abord le trouble dans tout l'empire. Dara leva secrètement des troupes dans Delhi & dans Agra, les capitales : sultan Sujah fit la même chose dans le Bengale, Aureng-Zeb arma dans le

Y ij

Décan , & Morad-Bakh dans le Guzarate. Tous quatre assemblerent auprès d'eux leurs alliés & leurs amis ; tous quatre écrivirent pour se faire des créatures , & nouerent différentes intrigues. Dara surprit quelques lettres des princes ses freres , & les fit voir à Schah-Jéhan pour les animer contr'eux ; mais le monarque Indien se défioit plus de Dara que de tous les autres ; & , dans la crainte d'être empoisonné , il donna ordre qu'on prît garde particulièrement à tout ce que l'on servoit sur sa table. On dit même qu'il écrivit à Aureng-Zeb , & que Dara , qui en fut averti , ne put s'empêcher de menacer & de fulminer.

Cependant la maladie de Schah-Jéhan traînoit ; le bruit courut tout à coup qu'il étoit mort : aussitôt toute la cour fut en désordre. On prit l'alarme dans Agra ; les boutiques furent fermées plusieurs jours , & les quatre fils du roi firent ouvertement de grands préparatifs. Ce n'étoit pas sans raison qu'ils se dispoient à la guerre ; car ils sçavoient tous fort bien qu'il n'y avoit point de quartier à espérer ; qu'il falloit , comme on dit , vaincre ou mourir , être roi ou se perdre , & que celui qui auroit le dessus se déferoit de tous les autres , comme autrefois Schah-Jéhan s'étoit défait de ses freres.

Sultan Sujah, qui avoit amassé de grands trésors dans le riche pays de Bengale *,

* Ce royaume est si fameux dans l'histoire des Indes, il en est fait si souvent mention dans les relations modernes, que nous ne pouvons nous dispenser de le faire connoître un peu plus particulièrement. Il n'est peut-être point de contrée au monde, sans en excepter l'Egypte, qui soit d'une aussi grande fertilité que le Bengale, dont l'étendue des deux côtés du Gange, est de près de cent lieues de France. Le riz est sa principale production. Il en fournit non seulement à ses voisins, mais même à des peuples fort éloignés. On en transporte tous les ans des quantités prodigieuses en l'isle de Ceylan, aux Maldives & sur toute la côte de Coromandel. Il abonde aussi tellement en sucre, qu'il en fournit les royaumes de Golconde & de Carnate, où il en croît fort peu, l'Arabie, la Mésopotamie & la Perse. C'est aussi le pays des bonnes confitures, principalement dans les endroits où il y a des Portugais, qui sont fort adroits à les faire, & qui en font un grand trafic. Ils en font de ces gros poncires, comme nous en avons en Europe, & d'une certaine racine semblable à la falsépareille, & qui est fort délicate, de ce fruit commun aux Indes, qu'on appelle amba, d'un autre nommé ananas, de petits mirabolans, de limons & de gingembre. Il est vrai que le Bengale n'a pas autant de froment que l'Egypte; mais si c'est un défaut, on le doit imputer aux habitans qui mangent très-peu de pain, & qui font du riz leur nourriture ordinaire. La volaille n'est nulle part à si bon compte. Pour une rou-

en ruinant une partie des Rajahs ou princes Indiens , se mit le premier en cam-

pie, c'est-à-dire vingt-neuf ou trente sols , on a vingt bonnes poules ou davantage , des oies & des canards à proportion. On trouve aussi des chèvres & des moutons en abondance , & des porcs en si grande quantité , que les Portugais , qui sont habitués dans le pays , ne vivent presque d'autre chose , & les Européens en font de grandes provisions pour leurs navires. Il en est de même du poisson , dont les étangs & les rivières sont remplis , ainsi que toutes les côtes de la mer. Cette abondance de toutes les choses nécessaires à la vie , jointe à la beauté & à la belle humeur des femmes , a donné lieu au proverbe entre les Portugais , les Anglois & les Hollandois , qu'il y a cent portes ouvertes pour entrer dans le royaume de Bengale , & pas une pour en sortir. Pour ce qui est des marchandises de prix , & qui attirent le commerce des étrangers dans le pays , il n'y a peut-être pas de terre au monde qui en donne tant & de tant de sortes différentes. Outre le sucre , il y a des cotons & des soies en telle quantité , qu'on peut dire que le Bengale en est comme le magasin général , non seulement pour les Indes & toute l'Asie , mais pour l'Europe même. Il y a de quoi s'étonner de la quantité prodigieuse de toiles de coton fines & autres , teintes & blanches que les Hollandois seuls en tirent & transportent de tous côtés , principalement au Japon & en Europe. Les soies du Bengale sont encore un objet de commerce très-considérable ; elles sont estimées les meilleures de toutes les Indes. Enfin

pagne avec une puissante armée; &, sur la confiance qu'il avoit en tous les Omrahs Persans, parce qu'il s'étoit déclaré de leur secte, il s'avança hardiment vers Agra, disant hautement que Schah-Jéhan étoit mort, que Dara l'avoit empoisonné, qu'il vouloit venger la mort de son pere, en un mot, qu'il vouloit être roi. Dara lui fit écrire par Schah-Jéhan même pour lui faire défense de passer outre, & l'assurer que sa maladie n'étoit rien; mais, comme il avoit des amis à la cour qui l'assuroient que la maladie de l'empereur étoit mortelle, il ne laissa pas de continuer sa route, disant toujours qu'il sçavoit bien que son pere étoit mort; & qu'au reste, s'il étoit vivant, il desiroit aller lui baiser les pieds, & prendre lui-même ses ordres.

Presque dans le même tems, Aureng-Zeb avoit mis sur pied toutes les forces de Décan, & se dispoisoit à marcher vers Agra. Schah-Jéhan lui fit faire les mêmes défenses qu'à son frere; mais il n'y eut pas plus d'égard, & fit la même réponse que sultan Sujah. Cependant, voyant que ses finances n'étoient pas trop abondantes, & que ses troupes n'étoient pas assez nom-

c'est du Bengale que se tirent la bonne laque, l'opium, la cire, la civette, le poivre long & le gingembre.

breuses pour l'exécution des grands desseins qu'il méditoit, il imagina deux stratagèmes qui lui réussirent merveilleusement. Il écrivit à Morad-Bakh, son jeune frère, une lettre pleine de tendresse & de protestations d'amitié. Il lui marquoit qu'il ne prétendoit en aucune manière au trône, ayant fait toute sa vie profession de Fakir; que Dara étoit un homme incapable de gouverner un royaume; que c'étoit un Kafer, un idolâtre; que sultan Sujah étoit un Kafer, un hérétique, de sorte qu'il n'y avoit que Morad qui pût raisonnablement faire valoir ses droits à la couronne; qu'il étoit attendu à la cour où la réputation de sa valeur lui avoit gagné tous les suffrages; qu'en son particulier, il étoit prêt à l'aider de ses conseils, de ses amis & de son armée, s'il vouloit seulement lui promettre qu'après être monté sur le trône, il le laisseroit vivre tranquillement dans quelque coin de son royaume, pour y prier Dieu le reste de ses jours; que cependant il lui envoyoit cent mille roupies, (environ cinquante mille écus de notre monnaie,) qu'il le prioit d'accepter comme un gage de son amitié, & qu'il lui conseilloit de venir au plutôt se saisir du château de Surate où étoit tout le trésor du pays. Morad-Bakh, qui n'étoit ni fort puissant,

ni fort riche, reçut avec beaucoup de joie les propositions d'Aureng-Zeb, & les cent mille roupies qu'il lui envoyoit. Il montra sa lettre à tout le monde, pour obliger la jeunesse à prendre les armes, & les marchands à lui prêter l'argent dont il avoit besoin. Il paya les uns & les autres en belles promesses, & fit si bien, qu'il mit sur pied une armée assez considérable, de laquelle il détacha trois mille hommes pour aller assiéger le château de Surate, sous la conduite de Schah-Abbas, eunuque, mais vaillant homme.

Voici le second ressort que fit jouer la politique d'Aureng-Zeb. Il envoya son fils aîné, sultan Mahmoud, à l'Emir Jemla, qui étoit encore occupé au siège de Kalliane, pour l'engager à le venir trouver à Daulet-Abad. L'Emir, qui pénétoit les intentions d'Aureng-Zeb, refusa nettement de l'aller joindre, alléguant pour raison qu'il sçavoit bien, à n'en pouvoir douter, que Schah-Jéhan n'étoit point mort, & que d'ailleurs, ayant toute sa famille en ôtage à la cour, il ne pouvoit, sans risquer de la perdre, hasarder la plus petite démarche. Sultan Mahmoud, n'ayant pu rien gagner, s'en retourna fort mécontent à Daulet-Abad; mais Aureng-Zeb ne se rebuta point. Il envoya vers l'Emir son second fils sultan Mazum, qui sçut le mé-

nager avec tant d'adresse & de douceur ; qu'il en obtint ce qu'il demandoit. Jemla se hâta de terminer le siège de Kaliane , & partit avec Mazum , suivi de l'élite de son armée. Aureng-Zeb le reçut avec toutes les caresses imaginables ; il le traita de Baba, de Babagi , c'est-à-dire de pere, de seigneur ; & , après l'avoir embrassé plusieurs fois , il le tira à l'écart , & lui dit :
» Il n'est pas juste qu'ayant votre famille
» en la puissance de Dara , vous vous ha-
» sardiez de faire quelque chose en ma
» faveur , dont on puisse s'appercevoir ;
» mais , après tout , il n'est rien de si dif-
» ficile où l'on ne puisse trouver quelque
» expédient. Permettez-moi de vous pro-
» poser un projet qui d'abord vous sur-
» prendra peut-être : comme vous crai-
» gnez pour votre femme & vos enfans
» qui sont en ôtage , le moyen de pour-
» voir à leur sûreté seroit que vous vou-
» lussiez bien que je fisse semblant de me
» saisir de votre personne & de vous met-
» tre en prison. Il n'est pas douteux que
» tout le monde croira que c'est tout de
» bon ; car , comment s'imaginer qu'un
» homme comme vous puisse prendre
» plaisir à se laisser emprisonner. Cepen-
» dant je pourrai me servir d'une partie
» de vos troupes & de votre artillerie ,
» si vous le jugez à propos. Vous pourrez

» aussi m'avancer quelque somme d'argent,
» comme vous m'avez tant de fois offert,
» & avec ce secours il me semble que je
» pourrai tenter la fortune. Nous pourrons
» prendre ensemble nos mesures pour voir
» de quelle façon je pourrai me conduire.
» De plus, si vous voulez souffrir que je
» vous fasse transporter dans la forteresse
» de Daulet-Abad où vous serez le maître,
» & que je vous y fasse garder par
» mon propre fils sultan Mazum, ou sultan
» Mahmoud, l'affaire aura bien plus de
» vraisemblance, & je ne vois pas ce que
» Dara pourra justement dire là-dessus, ni
» comment il pourra s'en prendre à votre
» femme & à vos enfans. » Entraîné par
l'amitié qu'il avoit pour Aureng-Zeb, &
gagné par les magnifiques promesses de ce
prince, l'Emir approuva l'expédient de
se laisser emprisonner. Aureng-Zeb ne se
fut pas plutôt retiré qu'on vit le grand
maître de son artillerie s'approcher fièrement
de l'Emir, & lui commander de la
part de son maître de le suivre. On lui
donna des gardes, on le resserra dans une
chambre; & tout ce qu'il y avoit de gens
de main furent rangés sous les armes au-
tour de la maison. Le bruit de la déten-
tion de l'Emir ne manqua pas d'exciter un
grand tumulte parmi ses troupes qui se
mirent aussitôt en devoir de le délivrer;

mais, comme tout n'étoit qu'artifice, on eut bientôt calmé cette émotion. Aureng-Zeb & ses fils mirent adroitement les principaux officiers au fait du mystère : les autres furent gagnés par des promesses & par des présens. Enfin toutes les troupes de l'Emir prirent parti dans l'armée d'Aureng-Zeb. Celles de Schah-Jéhan les imiterent, après qu'on leur eut promis d'augmenter leur solde, & de leur donner à l'heure même trois mois d'avance ; c'est ainsi que, par la politique la plus fine, & par la conduite la plus adroite, un prince très-peu puissant sçut se frayer un chemin à l'empire, & se procurer tout à la fois, sans beaucoup d'efforts, des amis, des alliés, de l'argent & des troupes.

Aureng-Zeb, voyant tout conspirer à ses projets ambitieux, se mit alors en campagne pour aller presser le siège de Surate, où Morad-Bakh avoit trouvé plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé ; mais, après quelques journées de marche, il apprit que le gouverneur avoit rendu la place, de quoi il envoya féliciter Morad-Bakh, & l'informer en même tems de tout ce qui s'étoit passé avec l'Emir Jemla. Il le prioit de le venir joindre au plutôt, afin d'arriver ensemble à Agra où leurs créatures les attendoient avec la dernigre impatience.

Morad-Bakh n'avoit pas trouvé dans Surate autant d'argent qu'il s'étoit promis, soit qu'effectivement il n'y en eût pas tant que l'on disoit, soit que le gouverneur en eût distrait une partie, ce qui paroissoit plus probable. A peine en eut-il assez pour payer les troupes que l'espérance de profiter de ce grand trésor de Surate avoit attirées sous ses drapeaux. La gloire de ce succès n'avoit pas été non plus bien considérable, ayant perdu beaucoup de tems devant une place qui n'étoit point fortifiée, & que même il n'eût jamais prise sans le secours des Hollandois qui lui donnerent l'invention d'une mine qui fit sauter un grand pan de muraille, & contraignit les assiégés de se rendre. Cependant la renommée fit sonner bien haut cette conquête, sur-tout à cause de la mine qu'on avoit fait jouer, les Indiens n'entendant encore guères ce métier-là. Quoï qu'il en soit, le bruit de la valeur de Morad-Bakh pouvoit lui procurer de grands avantages, s'il eût voulu suivre les avis de l'eunuque Schah-Abbas, homme de bon sens & de grand cœur, qui lui conseilloit de ne pas se lier si fort d'intérêt avec Aureng-Zeb, & de ne pas tant se presser de l'aller joindre; mais les lettrés & les protestations continuelles d'Aureng-Zeb, & plus encore une ambition déme-

furée de régner l'aveuglerent entièrement. Il se hâta de quitter le Guzarate, & prenant son chemin par les bois & par les montagnes, il arriva au rendez-vous, où son frere, qui l'attendoit depuis deux ou trois jours, le reçut avec tous les témoignages de l'amitié la plus sincere.

Les deux princes ayant joint leurs forces, s'avancerent en diligence vers Agra, sans avoir égard aux lettres que Schah-Jéhan ne cessoit de leur envoyer pour les obliger de retourner en arriere. Cet infortuné monarque étoit dans la plus grande perplexité, se voyant d'un côté malade & au pouvoir de Dara, de l'autre se représentant ses fils prêts à s'égorger. Pour comble de malheur, il fallut ouvrir ses trésors, & laisser à la merci des gens de guerre les richesses immenses qu'il avoit accumulées; car il ne s'agissoit rien moins que de mettre deux armées en campagne, outre les troupes nombreuses qu'il falloit entretenir pour la défense de la capitale. Tandis que les freres alliés étoient en marche pour venir fondre sur Agra, sultan Sujah s'avançoit à grandes journées avec toutes les forces de Bengale. On résolut de s'opposer d'abord à ce prince, comme étant le plus proche.

Soliman Chekouh, fils aîné de Dara, jeune prince d'environ vingt-cinq ans,

fort bien fait de corps, homme d'esprit & de conduite, généreux, libéral & généralement aimé de tout le monde, principalement de Schah-Jéhan qui l'avoit fort enrichi, fut nommé général de cette armée; mais le roi, qui craignoit l'événement d'une bataille, lui donna pour l'accompagner un vieux Rajah nommé Jefeingue, le plus habile politique de l'Indoustan, avec ordre secret de n'en venir aux mains qu'à la dernière extrémité, & de faire tous ses efforts pour engager sultan Sujah à mettre bas les armes, ou du moins à ne rien entreprendre qu'après qu'il auroit vu l'issue de l'expédition d'Aureng-Zeb & de Morad-Bakh. Les conseils & les négociations du Rajah furent inutiles. D'un côté, Soliman Chekouh brûloit de se signaler par quelque action d'éclat; de l'autre, sultan Sujah craignoit qu'Aureng-Zeb, venant à gagner une bataille, ne s'emparât le premier des capitales de l'Etat, Agra & Delhi. Les deux armées ne furent pas plutôt à la vue l'une de l'autre, qu'elles se préparèrent à donner, & commencèrent à se saluer de quelques volées de canon. Le premier choc fut très-rude, & la mêlée des plus sanglantes; mais enfin Soliman Chekouh poussa Sujah avec tant de force & de vigueur, qu'il le mit en désordre, lui fit lâcher le pied &

P'obligea de prendre la fuite. C'en étoit fait de ce prince & de son armée, si Jesseingue & le Patan Delil-Khan, un des premiers capitaines, ami intime du Rajah, & qui n'agissoit que par ses ordres, eussent voulu seconder la valeur impétueuse de Soliman; mais le Rajah, conformément aux ordres de l'empereur, laissa le tems aux vaincus de se retirer. Cependant cette défaite acquit beaucoup de réputation à Soliman Chekouh. Elle diminua beaucoup aussi l'estime qu'on faisoit de sultan Sujah, & refroidit fort tous les Persans qui lui étoient attachés.

Soliman Chekouh, qui recevoit tous les jours des nouvelles de la cour, apprenant qu'Aureng-Zeb & Morad-Bakh approchoient, se hâta de retourner à Agra, ne voulant point perdre l'occasion de se trouver à la bataille qu'il présumoit qu'on livreroit aux princes alliés. C'étoit en effet ce que Dara ne pouvoit manquer de faire; & l'on ne doutoit pas qu'il ne remportât la victoire, s'il étoit secondé des forces & de la valeur de son fils. Mais sa mauvaise fortune lui ravit cette puissante ressource. Déjà l'armée des princes avoit passé la rivière de Brampour & les passages les plus difficiles qui sont entre les montagnes. On envoya en diligence quelques troupes pour lui disputer le passage de la rivière

d'Eugènes

d'Eugènes ; pendant que toute l'armée se préparoit , & l'on mit à la tête de ce détachement deux des plus grands seigneurs du royaume ; Kassem-Khan , capitaine fameux & très-affectionné à Schah-Jéhan , & Jessomseingue , très-puissant Rajah , qui ne le cédoit point à Jesseingue. Avant leur départ , Dara les combla de caresses & de présens , & l'empereur trouva moyen de leur dire en secret ce qu'il avoit dit au Rajah Jesseingue , lorsqu'il partit pour l'expédition de sultan Sujah. Ils ne manquèrent pas , pendant leur marche , d'envoyer plusieurs fois vers Aureng-Zeb & Morad-Bakh pour les engager à se retirer ; mais ce fut inutilement ; leurs députés ne revenoient point , & l'armée des princes fit une telle diligence qu'ils la virent paroître bien plutôt qu'ils ne pensoient , sur une éminence peu éloignée de la rivière.

Comme on étoit alors dans les plus grandes chaleurs , l'Eugènes se trouvoit guéable ; & , si les généraux Mogols l'eussent passée dans ce moment , c'en étoit fait de l'armée ennemie , que les fatigues d'une longue marche avoient mise hors d'état de combattre. Ils se contenterent de se tenir sur le bord de la rivière pour empêcher Aureng-Zeb de la passer ; & celui-ci , profitant de leur inaction , prit un poste avantageux , & donna quelques

jours de repos à ses troupes. Lorsqu'elles furent en état d'agir, il fit jouer toute son artillerie, &, à la faveur du canon, il s'avança vers l'Eugènes. Le combat fut rude & opiniâtre, & le passage bien disputé. Il y avoit des rochers dans le lit de la rivière qui embarrassoient fort, & la rive étoit en plusieurs endroits très-haute & très-escarpée; mais enfin Morad-Bakh se jeta dans l'eau avec tant d'impétuosité, & fit paroître tant de force & de courage, que rien ne put lui résister. Il gagna l'autre bord, & fut suivi d'une partie de l'armée. Kassem-Khan, quoique d'ailleurs grand capitaine & brave soldat, lâcha le pied presque aussitôt, ce qui mit Jessomseingue en grand danger de sa personne; car il se vit bientôt tous les ennemis sur les bras; & sans la résolution extraordinaire de ses Rajeputs, qui moururent presque tous autour de lui, il seroit demeuré sur le champ de bataille. De sept à huit mille Indiens qu'il avoit amenés avec lui, à peine lui en restoit-il cinq à six cents avec lesquels il prit le chemin de ses terres, n'osant pas retourner à Agra. Sa femme, fille du fameux Rana, lui fit une réception qui mérite d'être rapportée. Lorsqu'elle apprit qu'il approchoit, & qu'elle se fut fait informer des circonstances de sa défaite & de sa fuite, au lieu d'envoyer quelqu'un pour

le recevoir & le consoler dans son malheur, elle commanda séchement qu'on fermât les portes du château, & qu'on ne laissât point entrer cet infâme. Elle ajouta qu'il n'étoit point son mari; qu'elle ne vouloit jamais le voir; que le gendre du grand Rana ne pouvoit avoir l'ame si basse; qu'étant entré dans une maison si illustre, il auroit dû en imiter la vertu, en un mot vaincre ou mourir. Un moment après, emportée par le désespoir, elle commande qu'on lui prépare un bûcher; elle s'écrie qu'on l'abuse, qu'il faut que son mari soit mort, que cela ne peut être autrement, qu'elle veut se bruler. Ensuite, changeant tout-à-coup de visage, elle entre en colere, & vomit contre lui mille injures. Elle demeura dans ces transports huit ou neuf jours sans pouvoir se résoudre à voir son mari, jusqu'à ce que sa mere étant arrivée parvint enfin à la calmer, en lui promettant que sitôt que le Rajah se seroit rafraîchi, il remettroit une armée sur pied pour aller combattre Aureng-Zeb, & réparer son honneur à quelque prix que ce fût.

Dara, ayant appris ce qui s'étoit passé à Eugènes, entra dans une si grande colere contre Kassem-Khan, qu'on crut qu'il lui auroit fait trancher la tête, s'il eût été présent; il s'emporta aussi furieusement contre l'Emir Jemla, comme étant la pre-

miere & la principale cause de tout le malheur, ayant fourni des hommes, de l'argent & de l'artillerie à Aureng-Zeb. Il vouloit tuer son fils Mahmet-Emir-Khan, & envoyer sa femme & sa fille au bazar, ou marché, pour y être prostituées; mais Schah-Jéhan employa toute son adresse & toute sa douceur pour le détourner d'un pareil dessein, en lui remontrant que l'Emir n'étoit pas assez mauvais politique pour avoir pu sacrifier sa famille à l'amitié qu'il avoit pour Aureng-Zeb, & qu'il falloit que ce prince l'eût fait donner dans le piège par ses artifices ordinaires.

Pendant l'heureux succès de cette premiere rencontre avoit tellement enflé le courage des alliés, qu'ils se crurent désormais invincibles & capables de tout entreprendre. Pour animer encore plus ses soldats, Aureng-Zeb se vantoit hautement d'avoir trente mille Mogols à sa dévotion dans l'armée de Dara, & la suite fit voir qu'il ne parloit pas tout-à-fait sans fondement. Morad-Bakh de son côté ne demandoit qu'à combattre, & vouloit qu'on marchât en toute diligence à l'ennemi; mais la politique d'Aureng-Zeb modéra l'ardeur de ce prince. Il fit rafraîchir l'armée pendant quelques jours sur les bords de la riviere, & profita de cet intervalle pour écrire à ses amis, & prendre une

connoissance certaine de l'état de la cour & de la disposition des affaires : ensuite il s'avança vers Agra fort lentement, pour se mieux informer de tout, & prendre son tems & ses mesures.

Schah-Jéhan, ne pouvant plus douter de la résolution des princes, & ayant perdu l'espérance de les pouvoir arrêter, ne sçavoit plus à quoi se résoudre. Dans la crainte de quelque grand malheur, il eût voulu pouvoir empêcher cette bataille décisive, à laquelle il voyoit que Dara se préparoit avec une extrême chaleur ; mais, accablé par une longue maladie, & se voyant au pouvoir de Dara qu'il n'aimoit pas beaucoup, il se vit obligé de lui remettre entre les mains toutes les forces de l'Etat, & de commander à tous les capitaines de lui obéir : aussitôt tout fut en armes. On ne se souvenoit pas d'avoir vu dans l'Indoustan une plus belle armée ; puisque l'on y comptoit au moins cent mille chevaux, plus de vingt mille hommes de pied, quatre-vingt pièces de canon, & une multitude innombrable de valets & de vivandiers, que les historiens mettent souvent au nombre des combattans, quand ils parlent de ces armées prodigieuses de trois à quatre cents mille hommes.

Quoique celle-ci fût très-belle, fort leste & assez forte pour en tailler en pièces deux

ou trois comme celle d'Aureng-Zeb, qui n'avoit guères en tout que trente-cinq ou quarante mille hommes, avec peu d'artillerie, néanmoins on n'auguroit rien de bon pour Dara, parce que l'on sçavoit que la plupart des principaux Omrahs ne lui étoient point affectionnés, & que d'ailleurs tout ce qu'il avoit de bons soldats, étoit dans l'armée de Soliman Chekouh.

C'étoit pour cette raison que les plus prudens & les plus fidèles de ses amis, & Schah-Jéhan lui-même lui conseilloyent de ne point hasarder la bataille. Schah-Jéhan offroit de sortir, en campagne, tout foible qu'il étoit, & de se faire porter au-devant d'Aureng-Zeb, démarche généreuse qui ne pouvoit manquer d'accélérer la paix; car jamais Aureng-Zeb ni Morad-Bakh n'auroient eu la hardiesse de combattre contre leur propre pere, & quand ils auroient osé l'entreprendre, ils s'en seroient mal trouvés, tous les officiers & tous les soldats étant tellement affectionnés à l'empereur, qu'ils eussent versé pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. On conseilloyoit encore à Dara de ne pas agir au moins avec précipitation, & de traîner un peu la guerre en longueur, afin de donner le tems à son fils Soliman Chekouh de joindre à l'armée impériale ses troupes victorieuses. Mais sourd à tou-

tes les propositions qu'on put lui faire, il ne songea qu'à présenter au plutôt la bataille aux confédérés, ne jugeant pas à-propos de partager avec eux les trésors & la couronne de Schah-Jéhan, ce qu'un traité de paix l'eût obligé de faire, & ne voulant pas non plus laisser à Soliman l'honneur de la victoire, ce qui seroit arrivé sans doute, s'il eût attendu ce jeune prince.

Il donna donc ses ordres pour que toutes les troupes fortissent en campagne. Avant que de se mettre à leur tête, il alla prendre congé de Schah-Jéhan, qui étoit dans la forteresse d'Agra. Ce bon vieillard l'embrassa tendrement, & le baigna de ses larmes. Il eut néanmoins le courage de lui dire : « Eh bien, Dara, puis-
 » que tu veux que tout se fasse comme
 » tu l'as résolu, va, que Dieu te bénisse !
 » Mais souviens toi bien de ceci : Si tu
 » perds la bataille, garde toi de paroître
 » jamais devant moi. » Ces paroles ne firent pas grande impression sur l'esprit du prince. Il sortit brusquement, monta à cheval, & vint occuper le passage de la rivière de Tchembel, à vingt lieues d'Agra, où il se fortifia en attendant l'ennemi de pied ferme. Mais le fin & rusé Fakir, qui ne manquoit pas de bons espions, & qui sçavoit que le passage étoit très-diffi-

cile , se donna bien de garde d'entreprendre de le forcer. A force de présens & de promesses , il vint à bout de gagner un certain Rajah, nommé Chempet, & de l'engager à lui donner passage sur ses terres dans un endroit où la rivière étoit guéable. Il falloit, pour y arriver, traverser des bois & des montagnes. Aureng-Zeb dé-campa la nuit même sans faire de bruit, laissant quelques-unes de ses tentes pour amuser Dara ; & , marchant jour & nuit, il fit une telle diligence, qu'il eut passé la rivière presqu'avant que les ennemis se fussent apperçus de son stratagème. Il eut le tems de gagner le Jemna, qui n'est qu'à cinq lieues d'Agra , & d'asseoir son camp près de ce fleuve ; dans un endroit qu'on appelloit autrefois Samonguer , & aujourd'hui Fatéabad, qui signifie lieu de la victoire. Peu de tems après, Dara vint aussi camper sur le bord du même fleuve ; entre la capitale & l'armée d'Aureng-Zeb. Les deux armées demeurèrent quelques jours en présence l'une de l'autre ; & , dans cet intervalle, Schah-Jéhan écrivit plusieurs fois à Dara , pour le prier de ne point trop se précipiter, d'attendre l'arrivée de Soliman - Chekouh qui n'étoit pas loin, de s'approcher de la ville, & de choisir un poste avantageux où il pût l'attendre en sûreté. Mais Dara fit réponse

à son pere , que trois jours ne se passeroient pas qu'il ne lui menât Aureng-Zeb & Morad-Bakh pieds & mains liés, pour en prendre telle satisfaction qu'il jugeroit à propos ; & , sans attendre davantage , il se mit à l'heure même à ranger ses troupes en bataille.

Il fit placer de front tous ses canons , les faisant attacher les uns aux autres avec des chaînes , pour fermer le passage à la cavalerie. Derriere ces pièces de canon , il plaça aussi de front un grand nombre de chameaux légers , qui portoient chacun une petite pièce d'artillerie , de la grosseur d'un double mousquet , avec un homme pour la servir. Immédiatement après les chameaux , il rangea presque toute sa mousqueterie. Le reste de l'armée , qui consistoit principalement en cavalerie , avec l'épée , l'arc & le carquois , fut distribuée en trois corps différens. L'aîle droite fut donnée à Khalil-Ullah , Bakchi ou grand maître de la cavalerie , avec trente mille Mogols sous son commandement. On mit à la tête de l'aîle gauche Rustam-Khan , très-fameux capitaine , & les Rajahs Schatrèfale & Ramseingue. Dara prit pour lui le centre avec un corps de cavalerie d'élite. Aureng-Zeb & Morad-Bakh firent à peu près de leur côté les mêmes dispositions , si ce n'est qu'au milieu des troupes

de quelques Omrahs, ils firent cacher plusieurs petites pièces de campagne, ce qui ne réussit pas mal. Ils disposèrent aussi de côté & d'autre des jetteurs de bannes, espece de grenade attachée à une baguette qui se jette fort loin à travers la cavalerie, qui épouvante fort les chevaux, & même qui blesse & tue quelquefois.

Tout étant prêt pour le combat, l'artillerie commença à jouer de part & d'autre. Déjà l'on voyoit voler les flèches, quand une pluie orageuse venant à tomber tout-à-coup, interrompit le combat. Mais à peine fut-elle cessée, que le canon recommença à se faire entendre ; & ce fut pour-lors que parut Dara, qui, monté sur un superbe éléphant de Ceylan, commandoit qu'on donnât de toutes parts, & avançoit lui-même au milieu d'un gros de cavalerie droit vers l'artillerie ennemie, qui le reçut vertement, tua beaucoup de monde autour de lui, & mit le désordre non-seulement dans le gros qu'il commandoit, mais aussi dans les autres corps de cavalerie qui le suivoient. Néanmoins, comme on le vit demeurer ferme sur l'éléphant, sans faire aucune mine de reculer, & regardant de tous côtés avec assurance, faire signe de la main d'avancer & de le suivre, ce désordre cessa bientôt. Les troupes reprirent leurs rangs & s'avancèrent.

Lorsqu'elles furent près des batteries des ennemis, elles essuyèrent une autre décharge beaucoup plus meurtrière que la première, & qui causa beaucoup plus de désordre; mais le prince tint toujours ferme. Il continua d'avancer, força l'artillerie, rompit & débarrassa les chaînes, mit en déroute les chameaux & l'infanterie, & ouvrit un passage au reste de la cavalerie qui le suivoit.

Ce fut alors qu'ayant en tête la cavalerie ennemie, il y eut un rude combat. L'air fut en un instant couvert de plusieurs nuées de flèches, & Dara lui-même porta plusieurs fois la main au carquois. Après ces premières décharges, qui ne font pas d'ordinaire grand effet, on en vint au sabre; on se joignit, on se mesura; la mêlée devint des plus sanglantes. Dara paroissoit toujours sur son éléphant. On le voyoit encourager les siens du geste & de la voix; enfin il avança avec tant de résolution & de vigueur, qu'il culbuta les ennemis, & les contraignit de prendre la fuite. Aureng-Zeb, qui n'étoit pas loin de là, voyant ce grand désordre, se trouva fort en peine d'y remédier. Il fit avancer un gros de sa meilleure cavalerie, pour voir s'il pourroit tenir tête à Dara; mais ce corps fut presque aussitôt mis en déroute, quoi qu'Aureng-Zeb pût dire &

faire pour l'empêcher. Jamais ce prince ne parut plus intrépide & plus courageux que dans une circonstance aussi désespérée. Il voyoit presque toute son armée rompue & dispersée, & Dara prêt à fondre sur lui, malgré la difficulté du terrain, qui étoit inégal & coupé de fosses en plusieurs endroits. Il avoit à peine mille hommes, qui tinssent ferme autour de sa personne. Bien loin de perdre courage, & de songer à la retraite, il appella ses capitaines par leurs noms, en leur criant : *Delirané; Koda-Hé, Koda-Hé*, courage mes amis, Dieu nous aide ! Dieu nous aide ! & pour faire voir qu'il ne pensoit à rien moins qu'à la fuite, il commanda devant eux tous qu'on mît des chaînes aux pieds de son éléphant, & il alloit les faire mettre effectivement, s'ils ne se fussent empressés de lui témoigner leur courage & leur résolution.

Dara cependant faisoit tous ses efforts pour avancer sur Aureng-Zeb. Malgré la difficulté du chemin, & la résistance qu'opposoient encore à sa marche quelques pelotons de cavalerie, il ne pouvoit tarder de joindre son adversaire, lorsqu'un contretems fâcheux lui fit abandonner tout-à-coup ce dessein, qui pouvoit seul lui procurer une victoire certaine. Il s'aperçut que son aîle gauche étoit en grand

désordre ; dans le même tems , il apprit que Rustam-Khan & Schatrefale avoient été tués , & que Ramseingue , s'étant engagé trop avant , étoit en danger d'être accablé par le nombre. Il part aussi-tôt pour voler au secours de ce Rajah , écarte , renverse tout ce qui se rencontre , & rétablit le combat. Ramseingue porte à son tour la terreur dans les rangs des ennemis. Il blesse le sultan Morad-Bakh , & s'en approche de si près , qu'il se met en devoir de couper les fangles de son éléphant , pour le jeter par terre ; mais la valeur & la fortune de ce brave prince ne lui en donnerent pas le tems. Tout blessé qu'il étoit , & pressé par les Rajeputs qui s'étoient acharnés autour de sa personne , il sçut si bien prendre son tems , qu'encore qu'il eût à couvrir de son bouclier son fils âgé de sept à huit ans , qu'il tenoit assis à son côté , il décocha contre Ramseingue une flèche qui le jetta mort par terre.

Dara ne fut pas long-tems sans recevoir cette fâcheuse nouvelle. Il apprit aussi que les troupes du Rajah , furieuses de la mort de leur chef , & déterminées à la venger , s'acharnoient contre Morad-Bakh , & le pressoient de toutes parts. Il résolut de marcher de ce côté , & c'étoit effectivement ce qu'il pouvoit faire de mieux pour

réparer la faute qu'il avoit faite de ne point tomber sur Aureng-Zeb ; mais une trahison horrible & son imprudence l'en empêcherent encore. Khalil-Ullah-Khan, celui qui commandoit les trente mille Mogols qui composoient l'aîle droite, & qui seuls étoient capables de défaire toute l'armée d'Aureng-Zeb, s'étoit tenu les bras croisés à l'écart, pendant toute l'action, sans permettre qu'aucun de ses cavaliers tirât un seul coup de flèche, sous prétexte qu'ils faisoient le corps de réserve, & qu'il avoit ordre de ne combattre qu'à la dernière extrémité ; mais le véritable motif de sa conduite étoit qu'il vouloit se venger d'un ancien affront qu'il avoit reçu de Dara. Non content de cette première trahison, il poussa le ressentiment jusqu'à vouloir arracher la victoire des mains de Dara. Voyant ce prince prêt à fondre sur Morad-Bakh, il pique droit à lui, suivi de quelques cavaliers, & de plus loin qu'il peut se faire entendre, il lui crie de toute sa force : « Que votre majesté soit » saine & sauve ! elle a remporté la vic- » toire ; mais, mon Dieu, que voulez- » vous faire là-haut sur cet éléphant ? » N'est-ce pas assez de vous être exposé » & hasardé si long-tems ? Si le moin- » dre de ces coups, qui ont donné dans » votre dais, eût atteint votre personne,

» où en serions-nous maintenant ? Man-
 » que-t-il de traîtres dans cette armée ?
 » Au nom de Dieu , descendez prompte-
 » ment & montez à cheval ; que reste-
 » t-il à faire , sinon que de poursuivre ces
 » fuyards ? Allons , ne souffrons pas qu'ils
 » nous échappent. »

Ces paroles flatteuses aveuglerent le prince. Il descendit de son éléphant , & monta à cheval ; mais il ne se passa pas un quart-d'heure sans qu'il s'aperçût de la trahison de Khalil-Ullah. Il regarde , il cherche , il demande où il est ; mais le perfide est déjà bien loin. Cependant l'armée , n'apercevant plus Dara sur l'éléphant , s'imagina qu'il avoit été tué. La nouvelle s'en répandit aussi-tôt ; & tout le monde fut saisi d'une telle terreur , qu'on ne songea plus qu'à se soustraire à la vengeance d'Aureng-Zeb par une fuite précipitée. Tout se débande ; tout se disperse en un instant. Etrange révolution ! Aureng-Zeb , pour avoir tenu ferme un quart-d'heure sur un éléphant , se voit la couronne de l'Indoustan sur la tête , & Dara , pour en être descendu un moment trop tôt , se voit précipité du haut en bas du trône , & le plus malheureux prince du monde. Tant il est vrai que la plus petite cause change souvent la destinée des plus grands empires !

Aureng-Zeb, encouragé par un si merveilleux succès, ne manqua pas de mettre tout en œuvre, adresse, ruses, finesse & courage, pour profiter d'une circonstance aussi favorable. Khalil-Ullah-Khan étant venu le trouver & lui faire offre de ses services, il lui fit mille remerciemens & mille belles promesses; mais il se donna bien de garde de le recevoir en son nom : il alla sur le champ le présenter à Morad-Bakh, auquel il donna les plus grandes louanges sur sa valeur & son intrépidité, lui attribuant tout l'honneur de la victoire, & lui rendant des respects comme à son souverain. Il poussa plus loin l'artifice & la basse complaisance. Il écrivit, de la part de Morad-Bakh, à tous les Omrahs pour les encourager dans les intérêts de ce prince, à qui, disoit-il, l'empire étoit destiné, protestant toujours qu'il vouloit vivre & mourir en pauvre Fakir.

Cependant l'infortuné Dara s'étoit jeté promptement dans Agra, après avoir perdu la bataille. Confus & désespéré de son malheur, il n'osa se présenter devant Schah-Jéhan, se souvenant sans doute des paroles sévères qu'il lui avoit dites lorsqu'il alla prendre congé de lui. Néanmoins le bon vieillard ne laissa pas de lui envoyer secrètement un eunuque affidé pour le consoler, l'assurer de la continuation de
son

son affection , lui témoigner le déplaisir qu'il avoit de son infortune , & lui représenter que ses affaires n'étoient pas désespérées , puisqu'il avoit encore une bonne armée aux ordres de Soliman Chekough ; qu'il prît la route de Delhi ; qu'il trouveroit là mille chevaux dans les écuries royales, & que le gouverneur de la forteresse auroit ordre de lui fournir de l'argent & des éléphants ; qu'au reste, il ne devoit s'écarter que le moins qu'il pourroit ; qu'il lui écrivoit souvent , & qu'enfin il sauroit bien châtier Aureng-Zeb. Le prince étoit pour lors dans une telle confusion & si abattu, qu'il n'eut pas la force de répondre un seul mot à l'eunuque, ni le courage d'envoyer personne à Schah-Jéhan. Seulement, après avoir envoyé plusieurs fois vers Bégum-Saheb, sa sœur, il partit à minuit, emmenant avec lui sa femme , ses filles & son petit-fils Sepé-Chekough.

D'un autre côté, le victorieux Aureng-Zeb ne négligeoit rien de ce qui pouvoit avancer ses affaires. Comme il sçavoit que Dara & ceux de son parti fondeoient leurs espérances sur l'armée de Soliman, il se proposa de la leur ôter, ou du moins de la rendre inutile. Pour cet effet, il écrivit lettres sur lettres au Rajah-Jesseingue

& à Delil-Khan, qui étoient les principaux chefs de l'armée de Chekouh. Il les affuroit que Dara étoit perdu sans ressource, que toute son armée s'étoit rendu à lui, qu'il avoit envoyé par-tout des ordres pour l'arrêter; & quant à Schah-Jéhan, qu'il étoit dans un état où l'on ne pouvoit rien espérer de sa vie: il leur conseilloit de bien prendre garde à ce qu'ils avoient à faire, & s'ils vouloient être de ses amis & suivre sa fortune, de tâcher de se saisir de Soliman Chekouh, & de le lui amener.

A la réception de ces lettres, Jesseingue se trouva fort embarrassé. Son inclination & son intérêt le portoient assez à la trahison; mais il appréhendoit encore beaucoup Schah-Jéhan & Dara, & ne vouloit point se hasarder à mettre la main sur une personne royale, persuadé qu'il lui en arriveroit tôt ou tard quelque malheur, quand ce ne seroit que de la part même d'Aureng-Zeb. D'ailleurs, il n'ignoroit pas que Soliman Chekouh avoit trop de courage pour se laisser prendre de la sorte, & qu'il se défendrait jusqu'à la mort. Après avoir pris conseil avec Delil-Khan, il alla trouver le prince, qui l'attendoit avec impatience, sur la nouvelle qu'il avoit reçue de la déroute de Dara.

Il lui montra les lettres d'Aureng-Zeb, lui fit remarquer l'ordre qu'il avoit de le prendre, lui représenta le danger auquel il étoit exposé, lui dit qu'il ne devoit point se fier à Delil-Khan, ni au reste de son armée, & lui conseilla de gagner au plus tôt les montagnes de Sérénaguer, & de se retirer dans les lieux inaccessibles qu'occupoit le Rajah du pays, pour y attendre en sûreté quel train prendroient les affaires.

Soliman comprit, par ce discours de Jesseingue, qu'il ne devoit pas plus se fier à lui qu'à Delil-Khan & aux autres. Il fit aussi-tôt charger son bagage & ses trésors; & suivi de ses amis les plus fidèles, il prit le chemin des montagnes. Toute l'armée, surprise de cette démarche, demeura sous les ordres de Delil-Khan & du Rajah, qui poussèrent la trahison & l'avarice jusqu'à détacher sous main des cavaliers qui donnèrent sur le bagage du prince, & lui prirent un éléphant chargé de roupies d'or, ce qui mit le désordre dans le peu de troupes qui le suivoient, & donna même occasion aux payfans de se jeter sur ses gens, qu'ils pillèrent, dépouillèrent, & dont ils massacrèrent quelques-uns. Néanmoins il eut le bonheur de gagner les montagnes avec sa femme & ses enfans. Le Rajah de Sérénaguer le reçut avec

honneur , le priant de se regarder comme le roi du pays , & lui promettant de l'assister de toutes ses forces. Voyons ce qui se passoit du côté d'Agra.

Trois ou quatre jours après la bataille de Samonguer, Aureng-Zeb, accompagné de Morad-Bakh, vint droit à la porte de la ville dans un jardin, à une petite lieue de la forteresse, & envoya de-là un eunuque de confiance vers Schah-Jéhan pour le saluer de sa part, & lui faire mille protestations de soumission & de fidélité. Le rusé vieillard ne manqua pas de témoigner à l'eunuque beaucoup de satisfaction du procédé d'Aureng-Zeb, quoiqu'il se défiât plus que jamais de ce prince, & qu'il connût bien la passion secrète qu'il avoit de régner. Au lieu de faire quelques efforts, de se montrer, de se faire porter par la ville, d'assembler tous ses Omrahs, il tâche de jouer au plus fin avec Aureng-Zeb, qui ne le cédoit à personne en finesse, & de l'attirer dans ses filets où il demeura pris lui-même. Il envoie aussi un eunuque à ce prince, pour lui témoigner qu'il connoissoit assez la mauvaise conduite & l'incapacité de Dara; qu'il devoit se souvenir qu'il avoit toujours eu pour lui une inclination particuliere; qu'il souhaitoit avec passion de l'embrasser, & qu'il le prioit de le venir

trouver au plutôt pour concerter ensemble les remèdes qu'il étoit à propos d'apporter aux désordres de l'Etat. Aureng-Zeb de son côté voyoit bien qu'il ne devoit point se fier aux paroles de Schah-Jéhan, d'autant plus qu'il sçavoit que Bé-gum-Saheb, son ennemie, étoit jour & nuit auprès de lui, & qu'il n'agissoit qu'au gré de cette princesse. Il craignoit qu'on ne l'arrêtât lorsqu'il seroit une fois entré dans la forteresse, & qu'on ne lui fît un mauvais parti. On croit qu'effectivement la résolution en étoit prise, & qu'on avoit armé de ces grosses femmes Tartares, qui servent dans le sérail, qui devoient se jeter sur lui si-tôt qu'il y seroit entré. Quoi qu'il en soit, il ne voulut jamais se hasarder, & cependant il ne laissa pas de faire courir le bruit que de jour à autre il s'en alloit voir Schah-Jéhan; mais, quand le jour étoit venu, il remettoit la partie au lendemain, de sorte qu'on ne pouvoit sçavoir le jour de cette visite. Le tems que ces délais lui procuroient, il l'employoit à sonder les dispositions des plus grands Omrahs, & à les mettre dans ses intérêts. Lorsqu'il eut secrètement disposé toutes choses pour son dessein, il envoya son fils aîné, sultan Mahmoud, à la forteresse, sous prétexte d'aller parler à Schah-Jéhan de sa part. Ce jeune prince;

hardi & entreprenant , ne fut pas plutôt entré , qu'il tomba l'épée à la main sur les gardes qui étoient à la porte , & les pouffa vigoureusement , tandis qu'un grand nombre de gens apostés entrèrent avec furie & se rendirent maîtres des murailles. Il n'est pas aisé de s'imaginer quel fut l'étonnement du grand Mogol , lorsqu'il vit qu'il étoit tombé lui-même dans le piège qu'il avoit préparé à son fils. On dit qu'il envoya sur l'heure sonder l'esprit de sultan Mahmoud , & lui promettre , sur sa couronne & sur l'Alcoran , que , s'il vouloit le servir dans cette conjoncture , il le feroit roi. La tentation étoit délicate ; & l'on ne doute pas que , si Mahmoud se fût laissé gagner , & que Schah-Jéhan eût pu sortir & se faire voir par la ville , tous les Omrahs & toutes les troupes n'eussent embrassé la cause de ce monarque , & qu'Aureng-Zeb n'eût été bientôt abandonné de toute son armée , & de Morad-Bakh lui-même ; mais le prince fut sourd aux propositions de son aïeul , soit qu'il craignît qu'on ne lui tint pas parole , soit qu'il n'osât se jouer à son pere Aureng-Zeb. Il répondit froidement au député de Schah-Jéhan , qu'il n'avoit point ordre de son pere de l'aller voir ; mais bien de lui porter les clefs de toutes les portes de la forteresse , afin qu'il pût y ve-

nir en toute sûreté baiser les pieds de Sa Majesté. Près de deux jours se passèrent avant que l'empereur pût se résoudre à donner les clefs; mais, voyant que tout ce qu'il avoit de gens à la garde de la petite porte défiloiént peu à peu, il les lui fit donner à la fin, avec ordre de dire à Aureng-Zeb, qu'il le vînt donc voir à présent s'il étoit sage; qu'il avoit des choses très-importantes à lui communiquer. Aureng-Zeb étoit trop habile homme pour faire une si lourde faute; bien loin de là, il fit aussi-tôt son eunuque Etbar-Khan gouverneur de la forteresse; & le premier soin de celui-ci fut de resserrer Schah-Jéhan dans l'intérieur du sérail avec Bé-gum-Saheb & toutes ses femmes, faisant murer plusieurs portes, afin qu'il ne pût ni parler ni écrire à personne, ni même sortir de son appartement sans permission.

Aureng-Zeb lui écrivit cependant un petit billet, qu'il fit voir à tout le monde avant que de le cacheter: il lui disoit, entre autres choses, qu'il sçavoit de bonne part, que nonobstant toutes ces grandes protestations d'estime & d'affection qu'il lui faisoit tous les jours, il n'avoit pas laissé d'envoyer à Dara deux éléphants chargés de roupies d'or, pour le mettre en état de recommencer la guerre; qu'ainsi,

à bien prendre les choses , ce n'étoit pas lui qui l'emprisonnoit , mais Dara ; que c'étoit proprement à ce prince qu'il devoit s'en prendre , puisqu'il étoit la cause de tous ses malheurs , & que , sans lui , il seroit venu le voir dès le premier jour , & lui rendre tous les devoirs d'un fils respectueux & soumis ; qu'au reste , il le supplioit de lui pardonner & de prendre patience ; que , dès qu'il auroit mis Dara hors d'état d'exécuter ses mauvais desseins , il iroit lui-même aussitôt lui ouvrir les portes. Il est probable qu'Aureng-Zeb , en faisant voir ainsi ce billet à tout le monde , vouloit tâcher de se justifier de l'action atroce qu'il commettoit , & en rejeter le blâme sur Schah-Jéhan & sur Dara. Quoi qu'il en soit , sitôt qu'on vit Schah-Jéhan resserré , presque tous les Omrahs furent obligés de venir faire la cour aux princes confédérés , & , ce qu'il y a de surprenant , c'est que pas un d'entr'eux n'osa tenter la moindre chose en faveur de son souverain légitime & de son bienfaiteur. Quelques-uns seulement se contenterent de demeurer neutres ; tout le reste se déclara pour Aureng-Zeb. L'historien de ce prince observe que la nécessité les y obligeoit. Car , ajoute-t-il , il n'en est pas aux Indes comme en France & dans les autres Etats de la Chrétienté , où les seigneurs ont des

terres en propre, & de grands revenus qui leur donnent moyen de pouvoir subsister d'eux-mêmes; ils n'ont là que des pensions que le roi peut leur ôter à toute heure, & les faire ainsi tomber tout d'un coup, sans qu'on ait pour eux la moindre considération, & sans qu'ils puissent trouver une obole à emprunter.

❧ [1658.] ❧

Aureng-Zeb, s'étant donc assuré de Schah-Jéhan & de tous les Omrahs, tira du trésor royal tout l'argent dont il avoit besoin; &, ayant laissé Schah-Est-Khan son oncle, gouverneur d'Agra, il partit enfin avec Morad-Bakh pour aller à la poursuite de Dara. Le jour que l'armée devoit sortir de la ville, les amis particuliers de Morad-Bakh, & principalement son eunuque Schah-Abbas, qui sçavoient que l'excès de civilité & de respect est ordinairement un signe de tromperie, lui conseillèrent, puisqu'il étoit roi, que tout le monde le traitoit de Majesté, & qu'Aureng-Zeb le reconnoissoit pour tel, de laisser aller ce prince à la poursuite des vaincus, & de demeurer lui-même avec ses troupes dans les environs d'Agra & de Delhi. S'il eût suivi ce conseil, il est certain qu'il n'auroit pas peu embarrassé Aureng-Zeb; mais il le négligea malheureu-

fement ; & , plein de confiance dans les promesses & les sermens de son perfide frere , il prit avec lui la route de Delhi.

Quand ils furent arrivés à Matura , à trois ou quatre journées d'Agra , les amis de Morad-Bakh , qui s'appercevoient de quelque chose , tâcherent de faire un nouvel effort sur son esprit , l'assurant qu'Aureng-Zeb avoit de mauvais desseins , qu'on les en avertissoit de tous côtés. Ils mirent tout en usage pour le tirer de son aveuglement , & lui demanderent enfin , avec instance , qu'absolument , pour ce jour-là du moins , il se gardât bien d'aller visiter son frere dans sa tente. Loin de se rendre à ces sages avis , Morad-Bakh alla le soir même chez Aureng-Zeb qui l'avoit invité à souper. Sitôt qu'il fut arrivé , son frere qui l'attendoit , & qui avoit déjà préparé toutes choses avec Mir-Khan , & trois ou quatre autres de ses plus familiers capitaines , ne manqua pas de l'embrasser & de redoubler ses caresses , ses civilités , ses soumissions , jusqu'à lui passer doucement son mouchoir sur le visage pour lui essuyer la sueur & la poussiere. Cependant on sert le souper ; on mange ; la conversation s'anime ; on parle de tout à l'ordinaire ; & , sur la fin , on apporte une grande bouteille d'excellent vin de Schiras , & quelques autres de vin de Kabul pour faire débau-

che. Alors Aureng-Zeb, qui affecte d'être rigide observateur de la loi Mahométane, se lève de table ; & , conviant agréablement Morad-Bakh à se réjouir avec Mir-Khan, & les autres officiers qui étoient présens, il se retire doucement comme pour s'aller reposer. Morad-Bakh, qui aimoit à boire, & qui trouvoit le vin bon, ne manqua pas d'en boire avec excès. Il s'enivra & s'endormit ensuite ; c'étoit justement ce qu'on demandoit. On fit aussitôt retirer quelques domestiques qu'il avoit là, comme pour le laisser dormir à son aise, & on lui ôta son sabre & son jembder, ou poignard. Aureng-Zeb ne fut pas long-tems sans le venir réveiller lui-même.

Il entra dans la chambre, le poussa rudement du pied ; & , lorsqu'il commençoit à ouvrir les yeux, il se mit à lui faire cette courte & surprenante exhortation :
 » Quelle honte, & quelle infamie est celle-
 » ci ! Un roi comme toi avoir si peu de
 » retenue que de s'enivrer de la sorte !
 » Qu'est-ce qu'on dira de toi & de moi ?
 » Qu'on me prenne cet infame, cet ivro-
 » gne ; qu'on me le lie pieds & mains,
 » & qu'on me le jette là-dedans cuver son
 » vin.» L'ordre fut aussitôt exécuté. Morad a beau appeller & crier : cinq ou six personnes se jettent sur lui & lui mettent les fers aux pieds & aux mains. La chose ne

put se faire si secrettement que quelques-uns de ses gens qui étoient près de-là n'en eussent quelque nouvelle. Ils firent quelque bruit, & voulurent entrer de force ; mais Allah-Kouli, un de ses premiers officiers & grand-maître de son artillerie, qui étoit gagné de longue main, les menaça & les fit retirer.

Un des premiers soins d'Aureng-Zeb fut d'envoyer par toute l'armée des gens qui tâcherent d'appaîser cette légère émotion, avant qu'elle eût des suites plus dangereuses. Ils soutinrent que ce n'étoit rien ; que seulement Morad-Bakh s'étoit enivré ; que dans cet état il avoit dit des injures à tout le monde, & à Aureng-Zeb lui-même, de sorte qu'on avoit été obligé de le referrer à part ; que demain matin on le verroit sortir, quand il auroit cuvé son vin. Cependant les présens marcherent toute la nuit chez les principaux officiers de l'armée ; on leur augmenta leur paye sur l'heure ; on leur donna de grandes espérances ; &, comme il n'y avoit personne qui ne se doutât déjà depuis longtemps qu'il arriveroit quelque chose de semblable, on ne fut pas fort étonné de voir que le lendemain matin tout étoit presque appaîsé, de sorte que, dès la nuit suivante, on enferma le pauvre prince dans un embars, espece de petite maison

fermée qu'on met sur les éléphants pour porter les femmes, & on le conduisit droit à Delhi, dans Slim-Ger, qui est une petite forteresse ancienne au milieu de la rivière.

Après qu'on eut ainsi appaisé tout le monde, excepté l'eunuque Schah-Abbas, qui fit assez de peine, Aureng-Zeb reçut toute l'armée de Morad-Bakh à son service, & continua de poursuivre Dara qui s'avançoit à grandes journées vers Lahor, à dessein de s'y fortifier & d'y attirer ses amis; mais Aureng-Zeb ne lui en donna pas le tems. Il marchoit jour & nuit sur ses traces malgré les plus grandes chaleurs, jusque-là que, pour encourager son monde, il avançoit quelquefois presque seul deux ou trois lieues devant toute l'armée, buvant souvent de mauvaises eaux, se contentant d'un morceau de pain & dormant sous un arbre, en attendant ses troupes, la tête appuyée sur son bouclier comme un simple soldat. Dara, que la diligence de son ennemi venoit de forcer d'abandonner Lahor pour s'enfuir à Multan, se vit encore obligé de quitter cette dernière place. On prétend que si ce prince, au sortir de Lahor, se fût jetté dans le royaume de Kabul, comme on le lui conseilloit, il auroit trouvé là plus de dix

mille hommes de troupes destinées à la garde du pays contre les Afghans, les Persans & les Uzbecs, & que Mohabet-Khan, un des plus puissans & des plus anciens Omrahs de l'Indoustan, chef de cette milice & gouverneur de Kabul, n'auroit pas manqué de se déclarer en sa faveur, n'ayant jamais été ami d'Aureng-Zeb. Outre cette puissante ressource, il auroit pu tirer des secours, non-seulement du pays des Uzbecs, mais encore de la Perse, comme avoit fait autrefois Homajun, fils de Babor. Au lieu de suivre un si bon conseil, Dara prit la route du Sindi, & alla s'enfermer dans Tata-Bakar, fameuse & forte place située au milieu du fleuve Indus.

Aureng-Zeb eut beaucoup de joie d'apprendre la faute que son frere avoit faite de ne pas se jeter dans le royaume de Kabul. Il se contenta d'envoyer après lui sept ou huit mille hommes sous la conduite de Mir-Baba, son frere de lait, & s'en retourna sur ses pas avec la même promptitude qu'il étoit venu. Il craignoit fort qu'il n'arrivât quelque révolution du côté d'Agra, que quelqu'un des plus puissans Rajahs, comme Jesseingue, ou Jessomseingue, n'entreprît en son absence de tirer Schah-Jéhan de prison, ou que Soliman Chekouh avec le Raja de Sérénaguer

ne descendît de ses montagnes, ou enfin que sultan Sujah ne s'approchât trop de la capitale.

L'esprit tout occupé de ces craintes, il marchoit, à son ordinaire, avec une vîtesse incroyable : ce qui fut cause d'un petit accident qui lui arriva sur le chemin de Multan à Lahor. Il se trouvoit un jour fort éloigné de son armée, qu'il avoit laissée derriere lui, lorsqu'il vit venir à sa rencontre le Rajah Jesseingue, accompagné de quatre ou cinq mille de ses Rajeputes en fort bon équipage. Comme il connoissoit le Rajah fort affectionné à Schah-Jéhan, il fut étrangement surpris de cette apparition soudaine. Il craignoit que Jesseingue ne se servît de l'occasion pour faire un coup d'état en se saisissant de sa personne, ce qui lui étoit pour-lors très-facile. On ne sçait pas même si ce Rajah n'avoit point quelque dessein de cette nature ; car il avoit fait une marche forcée de plusieurs jours, & si secrette, qu'Aureng-Zeb le croyoit encore aux environs de Delhi. Mais que ne fait point la fermeté & la présence d'esprit ? Le prince, sans s'émouvoir & sans perdre contenance, marcha droit vers le Rajah ; &, d'aussi loin qu'il le vit, il lui fit signe de la main de s'approcher, lui criant, *salamet Bached-*

Rajagi, *Salamet-Bached-Babagi*, c'est-à-dire salut, seigneur Rajah, salut, seigneur pere. Lorsque le Rajah se fut approché :
» Je t'attendois avec grande impatience ,
» lui dit-il ; c'en est fait , Dara est perdu ,
» il est tout seul ; j'ai envoyé Mir-Baba
» après lui ; il ne sçauroit m'échapper. »
En même tems, il tira son collier de perles & le mit au cou de Rajah ; & , pour se défaire au plutôt de lui de bonne grace , car il l'eût déjà voulu voir bien loin , il lui dit : « Va-t'en le plus vite que tu pour-
» ras à Lahor : mon armée est fatiguée ;
» va vite m'y attendre ; j'appréhende qu'il
» n'y arrive quelque chose ; je te fais gou-
» verneur de la ville ; je te remets tout
» entre les mains : au reste , je te suis ex-
» trêmement obligé de ce que tu as fait
» avec Soliman Chekouh. Où as-tu laissé
» Delil-Khan ? je sçaurai reconnoître ce
» service ; fais diligence. Salamet-Bached.
» Adieu. »

Dara, étant arrivé à Tata-Bakar, y mit pour gouverneur un eunuque fort entendu, brave & généreux, avec une bonne garnison de Patans, de Sageds, & pour canonniers un bon nombre de Franguis, Portugais, Anglois, François & Allemands qui l'avoient suivi, sur les grandes espérances qu'il leur avoit données, si ses affaires

fares réussissoient. Il y laissa aussi la plus grande partie de son trésor ; & , sans s'arrêter que fort peu de jours , il partit avec deux ou trois mille hommes seulement , descendit le long du fleuve Indus vers le Sindi , traversa toutes les terres du Rajah Kalche , & se rendit aux portes d'A Ahmed-Abad , capitale du Guzarate. Schah-Navaz-Khan , beau-pere d'Aureng-Zeb , en étoit gouverneur , & avoit une garnison bien capable de résister. Néanmoins , soit qu'il fût surpris , ou qu'il manquât de courage , il reçut le prince très-honorablement , & sçut le ménager avec tant d'adresse , qu'il devint son plus intime confident. Dara lui communiquoit tous ses desseins. Il alla même jusqu'à lui faire voir les lettres qu'il recevoit du Rajah Jessomseingue , & de quantité d'autres de ses amis qui se préparoient à le venir trouver , quoique tout le monde lui dît , & que tous ses amis même lui écrivissent que Schah-Navaz-Khan le trahissoit.

Jamais homme ne fut plus surpris qu'Aureng-Zeb , quand il apprit que Dara étoit dans Ahmed-Abad ; car il sçavoit bien qu'il avoit encore beaucoup d'argent , & que tous ses amis & tous les mécontents , qui étoient en grand nombre , ne manqueroient pas de se retirer auprès de lui. D'ailleurs,

An. Orient. *Partie II.*

B b

il ne voyoit point de sûreté à l'aller chercher lui-même si loin d'Agra & de Schah-Jéhan, à travers les terres des Rajahs Jessingue, Jessomseingue & autres, tandis sur-tout que, d'un autre côté, sultan Sujah s'avançoit avec une forte armée, & que le Rajah de Sérenaguer se préparoit à descendre des montagnes avec Soliman Chékouh. Il hésita sur le parti qu'il devoit prendre. Enfin, il crut qu'il seroit plus à propos de laisser Dara quelque tems en repos avec Schah-Navaz-Khan, & de marcher contre sultan Sujah, qui avoit déjà passé le Gange à Elabas.

Ce prince étoit venu camper dans un petit village nommé Kadjoué, & s'étoit saisi fort à propos d'un grand Talab, ou réservoir d'eau qui se trouve sur le chemin. Aureng-Zeb vint se poster sur le bord d'un petit torrent, à une lieue & demie de-là, du côté d'Agra. Entre le réservoir & le torrent est une fort belle plaine, propre pour un champ de bataille. Impatient de terminer la guerre, Aureng-Zeb, dès la pointe du jour suivant, alla fondre avec impétuosité sur l'armée de Sujah, & fit des efforts presque inconcevables. L'Emir Jemla, prisonnier du Décan, qui arriva justement le jour de la bataille, ne craignant plus pour sa famille qui étoit en sû-

reté, montra dans cette occasion tout ce qu'il avoit de force, de cœur & d'adresse; mais Sujah s'étoit si bien fortifié, son artillerie étoit si bien servie & placée avec tant d'avantage, qu'il ne fut pas possible de le forcer & de lui faire abandonner son poste : au contraire, il fit reculer plusieurs fois Aureng-Zeb, & ce prince se trouva fort embarrassé, ne pouvant avancer davantage, & ne voulant pas tourner le dos à l'ennemi. Dans cette situation critique, on lui apprend que le Rajah Jessomseingue, qui, en apparence, s'étoit accommodé avec lui, donne sur l'arrière-garde, & qu'il pille le bagage & le trésor. Cette nouvelle l'étonna fort, d'autant plus qu'il vit que son armée prenoit l'épouvante & commençoit à se débander. Néanmoins il ne perdit pas le jugement; &, voyant qu'il risquoit de tout perdre en reculant, il résolut, comme à la bataille de Samonguer, d'attendre de pied ferme toutes sortes d'événemens.

Cependant le désordre se met de plus en plus dans son armée. Sujah profite de l'occasion, & le pousse vigoureusement. Le conducteur de l'éléphant d'Aureng-Zeb est tué d'un coup de flèche. Il le conduit lui-même le mieux qu'il peut, jusqu'à ce qu'un autre soit remonté. Les flèches pleu-

vent sur lui. Il ne laisse pas que d'en tirer lui-même. A la fin l'éléphant a peur & recule. Le voilà dans une grande extrémité, jusque-là qu'il mit un pied hors de son siège, comme s'il eût voulu se jeter à terre, & l'on ne sçait pas même ce qu'il auroit fait dans le trouble où il étoit, si l'Emir Jemla, qui se trouva près de sa personne, & qui faisoit au-delà de tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine, ne lui eût crié en haussant la main : Dekan-Kou, Dekan-Kou, où est le Décan, où est le Décan ? Ce cri de ralliement encourage Aureng-Zeb, & semble rappeler la victoire sous ses drapeaux.

Il faut se souvenir de la bataille de Samonguer, & de cette circonstance si légère en apparence qui ruina Dara. C'est ici la même faute, ou plutôt une trahison semblable qui va perdre sultan Sujah. Allah-Verdi-Khan, un de ses principaux capitaines, voyant l'armée ennemie en désordre, courut vers ce prince, & lui cria de loin, comme Khalil-Ulla-Khan avoit fait à Dara : « Que faites-vous-là sur votre éléphant, en butte à tous les traits des ennemis ? Descendez au nom de Dieu ; montez à cheval, Dieu vous a fait souverain des Indes ; poursuivons ces fuyards ; qu'Aureng-Zeb ne nous échappe pas. »

Sultan Sujah, non moins inconfidéré que Dara, fit la même faute. Il ne fut pas plutôt descendu de dessus son éléphant, que l'armée, ne le voyant plus, fut épouvantée, croyant qu'il avoit été pris ou tué par trahison, & se débanda sans ressource. La déroute fut si grande, que sultan Sujah eut beaucoup de peine à se sauver.

Jeffomseingue, apprenant ces étranges nouvelles, & voyant bien qu'il ne faisoit pas là trop bon pour lui, se contenta de ce qu'il avoit pillé, & s'en alla droit en diligence à Agra, pour de-là passer dans ses terres. Le bruit étoit déjà répandu dans cette ville qu'Aureng-Zeb avoit perdu la bataille, qu'il étoit pris avec l'Emir Jemla, & que sultan Sujah les amenoit prisonniers, de sorte que Schah-est-Khan, oncle d'Aureng-Zeb, & gouverneur d'Agra, voyant aux portes de la ville Jeffomseingue dont il avoit appris la trahison, & désespérant de sa vie, tenoit déjà une coupe de poison, & l'auroit effectivement avalé, si ses femmes ne se fussent jetté sur lui pour l'en empêcher. Dans ces circonstances, si Jeffomseingue avoit eu l'esprit & le courage de demeurer plus long-tems dans Agra, pour peu qu'il eût agi en faveur de Schah-Jéhan, il auroit pu le tirer de prison, avec d'autant plus de facilité, que tout Agra demeura deux jours entiers dans la croyance

qu'Aureng-Zeb étoit vaincu ; mais le Rajah, qui sçavoit comme tout s'étoit passé, n'osa ni rester, ni rien entreprendre, & se retira promptement sur ses terres. Aureng-Zeb, qui craignoit beaucoup pour Agra, laissa la poursuite des vaincus, & revint en diligence dans cette capitale où il demeura long-tems pour mettre ordre à tout.

Malgré sa défaite, sultan Sujah n'avoit pas perdu grand monde. Comme il passoit pour être très-riche & très-libéral, tous les Rajahs de la contrée s'empresserent à lui fournir des troupes ; mais, avant que de se remettre en campagne, il se fortifia dans Elabas, important & fameux passage du Gange, qui est avec sa forteresse comme la première porte du Bengale. Aureng-Zeb, informé de toutes ces démarches, étoit dans de grandes inquiétudes, & ne sçavoit trop quel parti prendre. Il fit réflexion qu'il avoit auprès de lui deux personnes à la vérité très-capables de le servir, mais que les grands services qu'il en avoit reçus pouvoient disposer à devenir insolentes ; c'étoient sultan Mahmoud, son fils aîné, & l'Emir Jemla, le plus puissant & le plus habile homme des Indes. Il résolut de les éloigner tous deux de la cour ; mais il le fit avec tant d'adresse & de si bonne grace, que ni l'un ni l'autre

tre n'eut aucun sujet de se plaindre. Il les envoya tous deux contre sultan Sujah avec une puissante armée, faisant entendre secrètement à l'Emir, qu'il lui destinoit le riche gouvernement du Bengale, & à son fils après sa mort, & que, sitôt qu'il auroit défait sultan Sujah, il le feroit Mir-al-Omrah, prince des Omrahs, qui est la première & la plus honorable charge de l'Indoustan. Il ne dit à sultan Mahmoud que ce peu de paroles : « Souviens-toi que tu es » l'aîné de mes enfans ; que c'est pour toi » que tu vas combattre ; que tu as fait beau- » coup ; mais que tu n'as pourtant rien » fait, si tu ne te rends maître de Sujah, » qui est notre plus grand & plus puissant » ennemi ; car j'espère venir facilement » à bout des autres. » En disant ces mots, il les congédia tous deux avec les honneurs ordinaires, c'est-à-dire de riches habits, quelques chevaux & quelques éléphants superbement harnachés. Il eut encore l'adresse de faire consentir doucement l'Emir à lui laisser son fils unique Mahmet-Emir-Khan, pour sa consolation, disoit-il, mais plutôt comme un gage de la fidélité du Rajah. Sultan Mahmoud ne put pas non plus se défendre de laisser à la cour sa femme, la princesse de Golconde, sous prétexte qu'elle causeroit de l'embaras dans une telle expédition.

Sultan Sujah, qui craignoit toujours qu'on ne fît soulever contre lui les Rajahs du bas Bengale qu'il avoit si maltraités, & qui n'appréhendoit rien tant que d'avoir à faire à l'Emir Jemla, n'eut pas plutôt appris la nouvelle de sa marche, qu'il se hâta de décamper d'Elabas où l'on pouvoit venir l'attaquer en passant le Gange plus haut ou plus bas, & descendit à Benarès & à Patna, d'où il se rendit à Moguiere, petite ville sur le Gange, que sa situation entre les montagnes & les bois fait appeller communément la clef du royaume de Bengale. Il se fortifia dans ce lieu; &, pour plus de sûreté, il fit tirer une grande tranchée depuis la ville & le fleuve jusqu'aux montagnes, résolu d'attendre l'ennemi de pied ferme & de lui disputer le passage. Mais il fut bien étonné quand il reçut avis que les troupes de l'Emir, qui descendoient lentement le long du Gange, n'étoient que pour l'amuser, & que ce général & sultan Mahmoud, ayant gagné les Rajahs des montagnes qui sont à la droite du fleuve, s'avançoient à grandes journées de ce côté, suivis de l'élite de l'armée royale, & qu'ils alloient droit à Rajemahl pour lui couper chemin. Il fut contraint d'abandonner à la hâte toutes les fortifications; &, quoiqu'il fût obligé de suivre un grand détour que fait par-là

le Gange vers la gauche, il fit une telle diligence, qu'il prévint l'Emir de quelques jours, & se rendit à Rajemahl où il eut le tems de se fortifier. Lorsque l'artillerie du Rajah fut arrivée, il alla attaquer sultan Sujah, qui se défendit quelque tems avec beaucoup de courage, jusqu'à ce que, voyant que ses fortifications, qui n'étoient que de terre mouvante, de sable & de fascines, n'opposoient qu'une foible résistance aux efforts du canon, & que la saison des pluies commençoit, il fit sa retraite à la faveur de la nuit. Les généraux Mogols, craignant quelque embuscade dans l'obscurité, remirent au lendemain matin à le poursuivre; mais le bonheur voulut pour Sujah qu'à la pointe du jour il survînt une pluie qui dura pendant trois jours, pendant lesquels les ennemis ne purent sortir de Rajemahl. Ils furent même obligés d'y passer l'hiver, à cause des pluies qui sont excessives dans ce pays-là, & qui rendent les chemins si mauvais pendant les mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre, qu'ils sont impraticables pour des armées: ainsi sultan Sujah eut le tems de se retirer & de choisir quelle place il voulut pour s'y fortifier. Il fit venir du bas Bengale plusieurs pièces de canon & plusieurs Portugais, de ceux qui s'y sont

réfugiés à cause de la grande fertilité du pays ; il faisoit de grandes caresses à tous les missionnaires qui sont dans ce royaume, promettant de les enrichir tous & de leur faire bâtir des églises.

—[1659.]—

La conduite de sultan Mahmoud justifioit de jour en jour le jugement qu'Aureng-Zeb avoit porté de son caractère. Son orgueil & sa fierté se manifestoient en toutes rencontres. Il prétendoit commander seul l'armée, & forcer l'Emir Jemla de prendre ses ordres. Il alloit même jusqu'à laisser échapper contre son pere Aureng-Zeb des discours peu mesurés, & qui tendoient à faire croire qu'il lui étoit redevable de la couronne. Il ménageoit encore moins l'Emir, ce qui causa d'abord entr'eux un grand refroidissement, & bientôt après de violentes altercations. Les choses demeurerent en cet état assez long-tems, jusqu'à ce qu'enfin sultan Mahmoud, apprenant qu'on étoit fort mécontent, & craignant que l'Emir n'eût ordre de se saisir de sa personne, se retira vers sultan Sujah, suivi de fort peu de monde. Il lui fit de grandes promesses, & lui jura fidélité ; mais Sujah, qui appréhendoit que ce ne fût quelque ruse d'Aureng-Zeb, n'avoit garde de se

fier aux protestations du prince. Il avoit toujours l'œil sur ses actions, & ne lui donnoit aucun commandement considérable. Cette façon d'agir le dégoûta tellement, que, quelque mois après, il quitta sultan Sujah, & s'en retourna vers l'Émir, qui le reçut assez bien, l'assurant qu'il écrirait en sa faveur à Aureng-Zeb, & qu'il ferait tout ce qui dépendroit de lui pour le faire rentrer en grâces. Mais Aureng-Zeb n'étoit pas homme à pardonner une faute de cette nature. Il écrivit à Mahmoud une lettre fort sèche, par laquelle il lui ordonnoit de revenir à Delhi. Cependant son dessein n'étoit pas qu'il vînt jusques-là ; car le prince n'eut pas plutôt passé le Gange, que des gens apostés l'arrêterent & l'enfermerent dans un embary, comme on avoit fait Morad-Bakh, & le conduisirent à Goualéor, où il mourut dans la suite.

Après s'être ainsi débarrassé de cet ambitieux, Aureng-Zeb fit venir son second fils sultan Mazum, & lui fit entendre que régner est quelque chose de si délicat, que les rois doivent être presque jaloux de leur ombre ; que, s'il n'est sage, il peut lui en arriver autant qu'à son frere, & qu'il ne faut pas qu'il pense qu'Aureng-Zeb soit homme à se laisser faire ce que

Schah-Jéhan fit à son pere Jéhan-Ghir ; & qu'il a vu faire en dernier lieu à Schah-Jéhan. Au reste , observe M. Bernier , les avis paroissoient peu nécessaires à un prince tel que Mazum ; car jamais esclave ne pouvoit être plus souple , & jamais Aureng-Zeb n'avoit paru plus dégagé d'ambition , ni plus Fakir que lui. Néanmoins , ajoutet-il , bien des gens croyoient que c'étoit une politique raffinée comme celle de son pere.





AURENG-ZEB , surnommé MOHIOD-
DIN , le Restaurateur de la Religion.

[1660.]

Nous aurions pu placer plutôt l'avènement de ce prince à l'empire de l'Indoustan ; car , dès l'année 1658, immédiatement après la bataille de Kadjoué, il s'étoit fait proclamer empereur dans la ville d'Azzabab , à deux lieues de Delhi ; mais il nous a paru plus naturel de fixer cette époque au tems où l'usurpation d'Aureng-Zeb fut le plus solidement affermie.

Tandis que sultan Sujah se défendoit de place en place dans le Bengale , Dara, réfugié dans le Guzarate , y recueilloit de nouvelles forces , que la politique d'Aureng-Zeb sçut encore rendre sans effet. Le Rajah Jessomfeingue, qui, comme on l'a vu, s'étoit retiré dans ses terres, après s'être accommodé de ce qu'il avoit pillé à la bataille de Kadjoué , avoit mis sur pied une puissante armée. Il écrivit à Dara, qu'il vînt au plutôt du côté d'Agra, & qu'il le joindroit en chemin. Cette lettre causa beaucoup de joie au prince , qui se voyoit lui-même à la tête d'une armée nom-

breuse , & qui ne doutoit pas qu'en s'approchant de la capitale , ses amis & ceux du Rajah ne se déclarassent hautement en sa faveur. Il partit donc en diligence d'Ahmed-Abad , & se rendit à Azmir , à sept ou huit journées d'Agra. Mais Jessomseingue ne lui tint pas parole. Depuis quelque tems , Aureng-Zeb avoit eu l'adresse de l'attirer à son parti par l'entremise du Rajah Jessomseingue , qui l'avoit fait résoudre à retourner dans ses terres ; de sorte que Dara, frustré de ses espérances , se vit tout-à-coup en tête une armée formidable , & bien différente de la sienne , qui n'étoit que de gens ramassés. Il eût voulu pour-lors être bien loin d'Azmir ; mais il n'étoit plus possible de reculer ; parce que les pays par lesquels il eût fallu qu'il passât , étoient tous occupés par des Rajahs amis ou alliés de Jessomseingue ; que ses troupes se trouvoient hors d'état de soutenir une longue marche , après celle qu'elles venoient de faire , & parce qu'enfin l'armée d'Aureng-Zeb ne le laisseroit pas aller impunément. Il prit donc la résolution de livrer bataille , quoique la partie fût tout-à-fait inégale , & que d'ailleurs il fût trahi par Schah-Navaz-Khan , un de ses généraux , qui découvroit tous ses desseins à Aureng-Zeb.

Le combat commença sur les neuf à dix heures du matin ; l'artillerie de Dara, placée avantageusement, se fit assez entendre ; mais la plupart des canons tiroient sans boulets, & cet infortuné prince étoit trahi de tout le monde. Ce fut moins une bataille qu'une déroute. A peine eut-on commencé de donner, que Jessomseingue se trouva tout proche de Dara, auquel il envoya dire de s'enfuir au plutôt, s'il ne vouloit être pris ; de sorte que ce prince, tout déconcerté, fut obligé de se sauver à l'heure même, & avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas seulement le tems de faire charger son bagage, & qu'il eut beaucoup de peine à sauver sa femme & sa famille. Encore est-il certain que si Jessomseingue eût voulu faire tant soit peu de diligence, il n'eût jamais pu échapper ; mais ce Râjah conserva toujours du respect pour la famille royale, ou plutôt il étoit trop fin politique, pour se hasarder à mettre la main sur un prince du sang.

Il n'est pas aisé de se représenter la situation affreuse à laquelle le malheureux Dara se trouva réduit. Contraint de traverser, par les plus grandes chaleurs, sans tentes ni bagage, un pays ennemi, l'espace de trente-cinq jours de marche, & seulement accompagné de deux mille hommes, il eut à souffrir toutes sortes de nécessités &

de disgraces. Les Koulis, qui sont les plus méchans payfans, & les plus grands voleurs de toute l'Inde, le suivoient jour & nuit, pilloient & massacroient les soldats, de sorte que pour peu qu'on s'écartât du gros de la troupe, on étoit dépouillé nud sur l'heure, ou tué si l'on faisoit la moindre résistance. Malgré tous ces obstacles, Dara parvint enfin jusqu'aux environs d'Ahmed-Abad, espérant entrer le lendemain dans la ville pour s'y rafraîchir & tâcher de ramasser quelques forces. Mais tout devient contraire aux vaincus & aux malheureux.

Le gouverneur qu'il avoit laissé dans le château d'Ahmed - Abad, ayant déjà reçu des lettres de menaces & de promesses tout ensemble de la part d'Aureng-Zeb, avoit perdu courage, & s'étoit laissé lâchement gagner. Il écrivit à Dara qu'il n'approchât pas davantage, qu'il trouveroit les portes fermées, & que tout étoit en armes dans la ville. Quand les femmes du prince entendirent cette triste nouvelle, elles jetterent des cris & des lamentations si pitoyables, qu'elles tiroient les larmes des yeux : tout étoit dans le trouble & dans la confusion ; on se regardoit les uns les autres ; on ne sçavoit que faire ni que devenir. Un moment après, on vit paroître Dara à demi mort,
parlant

parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, jusqu'aux moindres soldats. Il vit la consternation peinte sur les visages, & tout le monde prêt à l'abandonner. Cependant il fallut songer à partir sur l'heure, ce qu'il fit, accompagné de quatre à cinq cents cavaliers, avec deux éléphants qu'on disoit être chargés d'or & d'argent. Il prit la route de Tata-Bakar, ne voyant rien de mieux à faire; &, après avoir traversé de vastes déserts où la plupart de ceux qui le suivoient, & plusieurs de ses femmes périrent de soif & de misère, il gagna enfin les terres du Rajah Natché; malheureux, dit Bernier, de n'être pas péri lui-même dans cette route.

Natché lui fit d'abord un très-bon accueil, & promit de l'aider de toutes ses forces, pourvu qu'il donnât sa fille en mariage à son fils. Mais Jesseingue en fit bientôt autant auprès de ce Rajah, qu'il en avoit fait auprès de Jessomseingue, de sorte que Dara, voyant un jour l'amitié de ce barbare tout d'un coup refroidie, & craignant pour sa personne, se hâta de poursuivre son chemin vers Tata-Bakar.

[1661.]

La guerre continuoit toujours dans le Bengale, & beaucoup plus long-tems qu'on ne croyoit, sultan Sujah faisant des
An. Orient. *Partie II.* C c

efforts incroyables, & se défendant vigoureusement contre l'Emir-Jemla. Néanmoins Aureng-Zeb n'en témoignoit aucune inquiétude, tant à cause de l'éloignement des lieux, que parce qu'il connoissoit bien la prudence & la valeur de l'Emir. Le voisinage de Soliman Chékouh lui donnoit de plus vives alarmes. Tous les jours il couroit des bruits que ce prince alloit descendre des montagnes, qui ne sont qu'à sept ou huit journées d'Agra. Pour se délivrer de ces craintes perpétuelles, Aureng-Zeb fit écrire au Rajah de Sérénaguer, par son fidèle Jesseingue, qui n'épargna ni les promesses ni les menaces pour l'engager à livrer Soliman Chékouh. Le Rajah répondit qu'il perdroit plutôt ses Etats, que de commettre une action aussi lâche. Là-dessus Aureng-Zeb se met en campagne, va droit aux pieds des montagnes, &, avec une infinité de pionniers, fait couper les rochers & élargir les chemins; mais le Rajah se moque de tous ses efforts. Les montagnes de Sérénaguer étoient effectivement inaccessibleles à une armée, & les rochers qui les couvrent auroient suffi pour arrêter les forces de quatre Indoustans. Aureng-Zeb fut donc obligé de s'en retourner sans rien faire.

Quand Dara fut à trois ou quatre jour-

nées de Tata-Bakar, il apprit que Mir Baba, qui l'assiégeoit depuis long-tems, avoit enfin réduit cette place à l'extrémité, la livre de riz & de viande y valant alors plus d'un écu. Néanmoins le gouverneur tenoit toujours bon, faisoit des sorties qui incommodoient extrêmement l'ennemi, ne cessoit de donner des témoignages de sa prudence, de sa fidélité, de son courage, & se moquoit des efforts du général Mir Baba, de même que des promesses & des menaces d'Aureng-Zeb. Lorsqu'il fut informé que Dara n'étoit pas loin, il redoubla ses libéralités, & sçut si bien gagner le cœur de tous ses soldats, & les animer à bien faire, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fût résolu de sortir sur l'ennemi, & de tout risquer pour faire lever le siège, & faire entrer Dara. Il eut aussi l'adresse de semer la crainte & l'épouvante dans le camp des assiégeans, où ses espions assurèrent que le prince approchoit avec de bonnes troupes. Il est certain que si Dara se fût montré dans ces circonstances, seulement avec une poignée de monde, toute l'armée ennemie se seroit débandée, & même auroit passé de son côté; mais il étoit trop malheureux pour entreprendre quelque chose qui pût réussir. Ne croyant pas qu'il fût possible de faire

lever le siège avec le peu de monde qu'il avoit, il délibéra de passer le fleuve Indus, & de tâcher de gagner la Perse. Cette entreprise étoit très-difficile & sujette à de grands inconvéniens, à cause des déserts qu'il faut traverser, & du peu de bonnes eaux qui s'y trouvent, outre que ces frontieres sont occupées par de petits Rajahs & Patans, qui ne reconnoissent ni le grand Mogol, ni le roi de Perse; mais sa femme le dissuada de prendre ce parti, par cette foible raison qu'il falloit donc qu'il se résolût de voir sa femme & sa fille esclaves d'un roi de Perse.

Comme il étoit dans cette peine, il se souvint qu'il y avoit là autour un Patan assez puissant, nommé Gion-Khan, auquel il avoit autrefois sauvé la vie dans deux occasions différentes, Schah-Jéhan ayant ordonné qu'on le jettât sous l'éléphant, pour avoir excité plusieurs révoltes. Il résolut de l'aller trouver, dans l'espérance qu'il en obtiendrait des secours assez considérables, pour faire lever le siège de Tata-Bakar. Il se flattoit qu'après avoir pris son trésor dans cette place, il pourroit gagner de-là Kandahar, & se jeter ensuite dans le royaume de Kabul, où Mohabet-Khan, qui avoit obtenu ce gouvernement par sa faveur, le recevrait à

bras ouverts. Son petit fils, Sepé-Ché-kouh, quoique fort jeune, se jetta à ses pieds, le suppliant au nom de Dieu, de ne point entrer sur les terres de ce Patan. Sa femme & sa fille firent la même chose. Tous lui remontrèrent que c'étoit un voleur, un rebelle ; qu'il le trahiroit infailiblement ; qu'il ne falloit pas s'opiniâtrer à faire lever le siège de Tata, mais tâcher de gagner Kabul ; que la chose étoit d'autant plus facile, qu'il étoit à présumer que Mir-Baba ne quitteroit pas le siège pour le suivre. Dara, comme entraîné par son malheureux destin, rejetta ces sages conseils, & soutint toujours que Gion-Khan ne feroit pas assez lâche pour le trahir, après le bien qu'il lui avoit fait. Il partit donc, malgré tout ce qu'on put lui dire, & s'en alla éprouver, aux dépens de sa vie, qu'il ne faut jamais se fier à un méchant homme.

Ce voleur, qui croyoit que le prince avoit beaucoup de monde à sa suite, lui fit d'abord un très-bon accueil, & fit distribuer à ses soldats toutes sortes de rafraîchissemens. Mais, dès qu'il sçut qu'il n'avoit pas plus de deux à trois cents hommes en tout, il montra aussi-tôt ce qu'il étoit. On ne sçait s'il n'avoit point reçu quelques lettres d'Aureng-Zeb, ou si son avarice ne fut point tentée à cause

de quelques mulets qu'on disoit être chargés d'or. Quoi qu'il en soit, un matin que tout le monde se croyoit en sûreté, ne songeant qu'à se rafraîchir, le traître, qui avoit travaillé toute la nuit à faire venir des gens armés de tous côtés, se jetta sur Dara & son petit fils, tua quelques-uns de ses gens qui voulurent se mettre en défense, & s'empara des charges de mulets & de tous les bijoux des femmes. Ce monstre fit ensuite lier & garotter Dara sur un éléphant, & plaça un bourreau derrière lui, avec ordre de lui couper la tête au moindre signe, si l'on voyoit qu'il voulût résister, ou que quelqu'un voulût entreprendre de le délivrer. Dans cette étrange posture, il le conduisit à l'armée de Tata-Bakar, & le remit entre les mains de Mir-Baba, qui le fit mener, accompagné de ce même traître, à Lahor, & de-là jusqu'à Delhi.

Lorsqu'il fut arrivé près des portes de cette capitale, Aureng-Zeb mit en délibération, si on le feroit passer par le milieu de la ville ou non, pour le mener de-là à Goualéor. Plusieurs furent d'avis de n'en rien faire, parce qu'il pourroit arriver quelque désordre, & que ce seroit d'ailleurs un grand déshonneur pour la famille royale. D'autres furent d'un sentiment opposé, prétendant qu'il étoit abso-

lument nécessaire qu'il passât par la ville, afin de montrer la puissance absolue d'Aureng-Zeb, de désabuser le peuple, qui pourroit toujours douter que ce fût Dara, comme plusieurs Omrahs en avoient encore quelque doute, & d'ôter toute espérance à ceux qui conservoient quelque affection pour lui. L'opinion de ces derniers fut suivie. On le mit sur un éléphant avec son petit-fils Sepé-Chékouh à ses côtés ; & derrière eux étoit assis Bahadar-Khan, au lieu de bourreau. Ce n'étoit plus un de ces superbes éléphants de Ceylan ou de Pégu qu'il avoit accoutumé de monter, avec des harnois dorés, des couvertures en broderie & des sièges magnifiques, surmontés de dais peints & dorés, pour se parer du soleil. C'étoit un vieil animal, sale & hideux, avec une couverture déchirée & un siège tout découvert. On ne lui voyoit plus ce collier de grosses perles que les princes Indiens ont accoutumé de porter, ni ces riches turbans & cabaïes ou vestes en broderie ; il n'avoit pour tout vêtement qu'une veste de grosse toile blanche toute sale, & un turban de même. Dans ce triste équipage, on le fit entrer dans la ville, & traverser les plus grands bazards ou rues marchandes, afin que tout le peuple le vît & ne doutât plus que c'étoit lui-même. Toutes

les terrasses & toutes les boutiques étoient remplies de spectateurs qui pleuroient à chaudes larmes, & l'on n'entendoit que cris & que lamentations. Mais personne n'osa remuer ni tirer l'épée en faveur du malheureux objet de tant de regrets. Il y eut seulement quelques Fakirs & quelques pauvres gens du marché qui, voyant cet infâme Patan monté à cheval à côté du prince, se mirent à lui dire des injures, à l'appeller traître & à lui jeter des pierres; mais ce mouvement n'eut point de suite, & tout se passa du reste avec la plus grande tranquillité. L'infortuné Dara fut mis ensuite dans un jardin, nommé Heider-Abad.

On ne manqua pas d'informer Aureng-Zeb de la manière dont tous les habitans de Delhi avoient fait éclater leur douleur & leur compassion en faveur du prince, & comme on avoit donné mille malédictions au Patan qui l'avoit pris. Là-dessus il tint un autre conseil pour délibérer si on le conduiroit à Goualéor, comme on l'avoit résolu d'abord, ou s'il ne seroit pas plus à propos de le faire mourir sans aller plus loin. Quelques-uns furent du premier avis, & Danechmend, quoique ancien ennemi de Dara, l'appuya fortement. Mais Rocknara-Begum, suivant les mouvemens de sa haine contre son

frere , excita fort Aureng-Zeb à le faire mourir , ce que firent aussi tous ses anciens ennemis , tels que Kalil-Ullah-Khan & Schah-Est-Khan , & sur-tout un certain flatteur de medecin , qui s'étoit enfui de Perse , nommé premierement Hakim-Daoud , & qui depuis , étant devenu grand Omrah , s'appelloit Takarrub-Khan. Ce méchant homme se leva effrontément en pleine assemblée , & se mit à crier qu'il étoit expédient pour la sûreté de l'Etat de le faire mourir sur l'heure , d'autant plus qu'il y avoit long-tems qu'il étoit Cafer , idolâtre , sans religion , & qu'il en prenoit le péché sur sa tête ; & certes , l'on peut dire que cette malédiction retomba sur lui : car ayant été disgracié peu de tems après , il fut traité comme un infâme , & mourut misérablement. Aureng-Zeb , cédant à toutes ces instances , commanda qu'on allât faire mourir Dara , & que Sepé-Chékouh fut conduit à Goualéor.

On chargea de cette exécution un esclave nommé Nazer , qui avoit été élevé par Schah-Jéhan , & qu'on sçavoit avoir été autrefois maltraité du prince. Ce bourreau , accompagné de trois ou quatre autres , alla trouver Dara , qui cuisoit lui-même alors quelques lentilles avec Sepé-Chékouh. Du plus loin qu'il apperçut Nazer , il cria à son petit-fils : Mon fils ,

on vient nous tuer ! & en même tems il se faisit d'un petit couteau de cuisine, qui étoit les seules armes qu'on lui avoit laissées. L'un des bourreaux se jeta d'abord sur Sepé-Chékouh ; les autres se jetterent aux bras & aux pieds de Dara, & le renverserent par terre, le tenant sous eux, pendant que Nazer lui coupa le cou. La tête fut portée aussitôt à la forteresse, & présentée à l'empereur, qui la fit mettre dans un plat, & commanda qu'on apportât de l'eau. Après avoir fait laver le visage, fait essuyer le sang, & reconnu que c'étoit la tête de Dara, il se mit à pleurer, en disant :
» Ah malheureux ! qu'on m'ôte cela de
» devant moi , & qu'on l'aille enterrer
» dans le tombeau de Homajun. »

Le soir on fit entrer la fille de Dara dans le sérail ; mais ensuite elle fut envoyée à Schah - Jéhan & à Begum-Sahéb qui la demanderent. Pour ce qui est de la femme de Dara, elle s'étoit empoisonnée auparavant à Lahor, prévoyant les malheurs de sa famille. Sepé-Chékouh fut conduit à Goualéor. Quelques jours après on fit venir Gion-Khan dans l'assemblée devant Aureng-Zeb : on lui fit quelques présens, & on le renvoya ; mais, étant proche de ses terres, il fut payé comme il le méritoit : on le tua dans un bois.

Il ne restoit plus de la famille de Dara

que Soliman Chékouh , qu'il n'auroit pas été facile de tirer de Sérénaguer, si le Rajah eût tenu ferme dans ses premiers sentimens. Mais les secrètes négociations de Jesseingue , les promesses & les menaces d'Aureng-Zeb , la mort de Dara , les sollicitations & les remontrances des autres Rajahs des montagnes, ses voisins , qui se préparoient à lui faire la guerre, par ordre & aux dépens d'Aureng-Zeb, ébranlèrent enfin la fidélité de ce lâche protecteur , & le firent consentir à ce qu'on exigeoit de lui. Soliman Chékouh , qui en fut averti , s'enfuit au travers de ces montagnes vers le grand Tibet , mais le fils du Rajah courut après lui , le joignit & le fit attaquer à coups de pierres. Le pauvre prince fut blessé , saisi & conduit à Delhi , où il fut enfermé dans Sélimguer , cette petite forteresse où l'on avoit mis d'abord Morad-Bakh.

Aussitôt Aureng-Zeb, pour observer ce qu'il avoit pratiqué à l'égard de Dara, & afin que personne ne pût douter que ce ne fût Soliman Chékouh lui-même, commanda qu'on le lui amenât en présence de tous les seigneurs de la cour. A l'entrée de la porte, on lui ôta les chaînes qu'il avoit aux pieds , & on lui laissa seulement celles des mains , qui paroissoient dorées. Quand on vit entrer ce grand jeune

homme, si beau & si bien fait, il y eut quantité d'Omrahs qui ne purent retenir leurs larmes, de même que toutes les grandes dames de la cour, qui avoient eu permission de le venir voir, cachées derrière certaines jalousies. Aureng-Zeb, qui témoignoît lui-même être fort touché de son malheur, lui donna quelques paroles de consolation, & l'assura qu'il ne lui feroit fait aucun mal, & qu'il seroit au contraire très-bien traité. Il lui dit encore qu'il ne craignît rien, & qu'il eût bonne espérance, qu'il n'avoit fait mourir son pere Dara, que parce qu'il étoit devenu Cafer, homme sans religion. Sur quoi le prince fit le salam ou salut de remercîment, abaissant ses mains en terre, & les haussant du mieux qu'il pouvoit sur sa tête, selon la coutume du pays, & lui dit avec beaucoup d'assurance que, s'il avoit à lui faire boire le *pouft*, il le supplioit de le faire mourir dès-à-présent; qu'il ne demandoit pas mieux. Mais Aureng-Zeb lui promit tout haut qu'il ne lui en feroit point boire, qu'il pouvoit être en repos de ce côté-là, & qu'il ne songeât qu'à ne point s'attrister. Cela dit, on lui fit faire encore une fois le salam; &, après qu'on lui eut fait quelques demandes, de la part d'Aureng-Zeb, concernant cet éléphant chargé de roupies d'or, qu'on lui avoit pris lors-

qu'il passa à Sérénaguer, on le fit retirer, & dès le lendemain, on le conduisit à Goualéor avec les autres. Ce poust n'est autre chose que du pavot écrasé, qu'on laisse la nuit tremper dans de l'eau. C'est ce qu'on fait boire ordinairement à Goualéor, aux princes à qui l'on ne veut pas faire couper la tête. C'est la première chose qu'on leur porte le matin, & on ne leur donne point à manger qu'ils n'en aient bu une grande tasse. On les laisseroit plutôt mourir de faim. Cette boisson les fait devenir maigres, & mourir insensiblement, perdant peu-à-peu leurs forces, & devenant comme endormis & hébétés, & c'est ainsi qu'Aureng-Zeb se défit de Sepé-Chékouh, du petit-fils de Morad-Bakh & de Soliman lui-même.

Quant à Morad-Bakh, on crut devoir le faire périr d'une manière plus violente, parce qu'il étoit fort aimé des Mogols, qui ne cessoient de célébrer dans leurs chansons la valeur & le courage de ce prince. Voici comment Aureng-Zeb s'y prit pour le faire mourir publiquement, & avec une apparence de justice. Il excita secrètement les enfans d'un certain Sayed ou parent de Mahomet, que Morad-Bakh avoit fait mourir à Ahmed-Abad, pour s'emparer de ses richesses, qui étoient fort confi-

dérables ; il les excita donc à venir se plaindre en plein conseil, & à demander la tête de Morad-Bakh, pour le sang de leur pere. Comme personne n'ignoroit les intentions d'Aureng-Zeb, leur demande leur fut accordée tout d'une voix, &, munis des ordres nécessaires, ils allerent aussitôt à Goualéor couper la tête à Morad-Bakh.

Il ne restoit plus d'épine au pied à l'empereur, que sultan Sujah, qui se maintenoit toujours dans le Bengale ; mais il fallut enfin qu'il cédât à la force & à la fortune de son ennemi. On envoya tant de troupes de toute espece à l'Emir-Jemla, que le prince, entouré de tous côtés, fut obligé de s'enfuir à Daké, qui est la dernière ville du Bengale, sur le bord de la mer. N'ayant point de vaisseaux pour s'embarquer, il envoya son fils aîné sultan Banque, vers le roi de Rakan, pour savoir s'il trouveroit bon qu'il se refugiât dans ses Etats, pour quelque tems seulement, & s'il lui feroit la grace, quand la saison des vents seroit venue, de lui fournir un navire pour le transporter à la Mecque, & de-là passer en Turquie ou en Perse. Ce roi fit réponse qu'il seroit le très-bien venu, & qu'on l'assisteroit en tout ce qui seroit possible. Il fit partir en

même tems avec sultan Banque plusieurs galéasses ou demi-galeres , conduites par des Franguis ou Européens , sur lesquelles sultan Sujah s'embarqua avec toute sa famille, sa femme, ses trois fils & ses filles. On les reçut assez bien, & on leur fournit, de la part du roi, toutes les choses nécessaires à la vie. Quelques mois se passerent ; la saison des vents arriva ; mais il ne fut point question de vaisseau , quoique le prince ne le demandât que pour son argent ; car il ne manquoit pas encore de roupies d'or & d'argent ni de pierrieres. Ses richesses furent vraisemblablement la cause de sa perte, ou du moins y contribuerent beaucoup. Ces sortes de rois barbares n'ont aucune véritable générosité , & ne sont guères retenus par la foi qu'ils ont promise. Pour se tirer de leurs mains, il faut être ou le plus fort, ou n'avoir rien qui puisse exciter leur avarice.

Loin de satisfaire à ce qu'il avoit promis, le roi de Rakan commençoit à témoigner beaucoup de froideur pour sultan Sujah, & à se plaindre de ce qu'il ne le venoit point voir, soit que le prince trouvât cette démarche au-dessous de lui, soit qu'il craignît qu'on ne se fît de sa personne, pour le mettre entre les mains de l'Emir-Jemla, qui promettoit pour cela de grandes sommes de la part d'Aureng-Zeb,

il ne voulut point aller trouver le roi, & se contenta d'y envoyer sultan Banque. Lorsque celui-ci fut près du palais, il jeta quantité de roupies d'or & d'argent au peuple. Il fit ensuite au roi de riches présents de brocards & de pièces d'orfèvrerie couvertes de pierreries de grand prix, excusant son pere sur ce qu'il étoit incommodé, & le suppliant de sa part de se souvenir de la promesse qu'il lui avoit faite. Mais tout cela n'avança point les affaires de Sujah. Cinq ou six jours après, le roi lui fit demander une de ses filles en mariage, & le refus qu'il en fit, aigrit beaucoup l'esprit de ce barbare.

Sujah, se voyant trompé si cruellement dans son attente, prit une résolution désespérée. Quoique le roi de Rakan soit idolâtre, il y a dans ses Etats quantité de Mahométans. Sultan Sujah vint à bout de les gagner sous main ; & , avec deux ou trois cents hommes qu'il avoit encore, il résolut d'aller fondre un jour tout-à-coup sur la maison de ce barbare, de massacrer tout, & de se faire proclamer roi de Rakan. Mais l'entreprise fut découverte la veille même de l'exécution, & le prince se trouvant sans aucune ressource, voulut se sauver dans le Pégu, chose presque impossible, à cause des montagnes & des grandes forêts qu'il y a à passer. Les troupes
du

du roi l'atteignirent dès le premier jour de sa marche. Il se défendit courageusement, & tua un nombre incroyable d'ennemis ; mais il fut à la fin accablé par le nombre. On croit qu'il alla mourir de ses blessures dans quelque antre de ces montagnes, ou qu'il y fut dévoré par les bêtes féroces. D'autres ont prétendu, sans aucun fondement, qu'il s'étoit joint aux rois de Visapour & de Golconde, ou qu'il étoit passé dans la Perse ; & ce bruit populaire ne laissa pas dans la suite de causer de tems en tems de vives allarmes à la cour du grand Mogol. Pour ce qui est de sultan Banque, il fut pris se défendant comme un lion, & on l'emmena avec ses deux petits freres, ses sœurs & sa mere. Le roi de Rakan fit mettre en prison toute cette malheureuse famille, & la traita fort rudement, jusqu'à ce qu'enfin, ayant découvert une nouvelle conspiration de la part de sultan Banque, il le fit mettre à mort avec tous ses parens, sans en excepter un seul.

✻ [1662.] ✻

Il paroît que les puissances voisines de l'Indoustan avoient attendu la fin de cette longue & sanglante tragédie, pour renouveler les anciens traités avec cet empire. Les premiers ambassadeurs qui parurent

An, Orient, *Partie II.* D d

à la cour d'Aureng-Zeb, furent ceux des Tartares Uzbeks. Ils furent reçus honorablement, quoiqu'on n'eût pas lieu d'être content de la politique de leurs maîtres. Bernier fut présent à la première audience qu'ils eurent du grand Mogol, & c'est d'après ce sçavant médecin que nous en rapporterons quelques particularités. Les ambassadeurs firent de fort loin le salam ou salut, à l'Indienne, mettant trois fois la main sur la tête, & l'abaissant autant de fois jusqu'à terre. Ils s'approchèrent ensuite de si près qu'Aureng-Zeb auroit pu prendre leurs lettres immédiatement de leurs mains, & néanmoins ce fut un Omrah qui les prit, qui les ouvrit & qui les lui donna. Après les avoir lues, il leur fit donner à chacun une veste de brocard, un turban & une écharpe ou ceinture de soie en broderie. Ensuite on fit venir leurs présens, qui consistoient en quelques boîtes de lapis lazuli, en chameaux à long poil, en chevaux, en quelques charges de fruits frais, comme pommes, poires, raisins, melons, & en plusieurs charges de fruits secs, comme prunes de Bokhara, abricots & raisins de différentes espèces. Aureng-Zeb leur témoigna qu'il étoit très-fatisfait; & après les avoir entretenus un moment, il les congédia d'une manière fort gracieuse. No-

tre auteur fait de ces Tartares un portrait peu avantageux : « Je ne sçais, dit-il, s'il » y a au monde une nation plus avare & » plus sordide que celle-là. Ils mettoient » en réserve l'argent que le roi leur don- » noit pour leur dépense, & menoient une » vie très-misérable. Pendant leur séjour, » continue Bernier, je les allai voir trois » fois, à dessein d'apprendre d'eux quel- » que chose de particulier de leur pays ; » mais je trouvai des gens si ignorans, » qu'ils ne connoissoient pas seulement » les confins de leur Etat, & qu'ils ne » purent jamais me donner aucun éclair- » cissement sur ces Tartares qui ont con- » quis la Chine depuis quelques années. » Leur dîner ne fut que de chair de che- » val. Ils mangeoient fort mal-propre- » ment, & dans un grand silence. Lors- » que cette viande eut un peu opéré dans » leur estomac, la parole leur revint, & » ils s'efforcèrent de me persuader qu'ils » étoient les plus adroits à tirer de l'arc » & les plus robustes gens du monde. Ils » se faisoient apporter des arcs beaucoup » plus gros & plus grands que ceux des » Mogols, & vouloient gager qu'ils perce- » roient un bœuf ou mon cheval de part » en part. »

Les Hollandois ne voulurent pas être les derniers à faire leur cour au grand Mo-

gol. Ils lui envoyèrent aussi un ambassadeur, qui fut M. Adrican, chef de leur factorerie de Surate. Le présent qu'il apporta consistoit en quantité d'écarlate très-fine, verte & rouge, quelques grands miroirs, & quantité de beaux ouvrages de la Chine & du Japon, entre lesquels il y avoit un paléky, (palanquin,) & un Tack-Ravan ou trône de campagne, artistement travaillé.

Quelques mois après on vit arriver, presqu'en même tems, à Delhi, cinq ambassadeurs : un du Chérif de la Mecque, un autre du roi de l'Yemen ou Arabie heureuse, un troisième du prince de Bassora, les deux autres du roi d'Éthiopie. Le premier présenta quelques chevaux Arabes, & un balai dont avoit été balayée cette espece de petite chapelle qui est au milieu de la grande mosquée de la Mecque. Nous ne parlerons pas des autres ambassadeurs, qui ressembloient plutôt à de pauvres marchands qu'à des ministres de souverains.

—[1663.]—

On parle beaucoup, aux Indes, d'un singulier accueil que fit Aureng-Zeb à Mallah-Salé, son précepteur. Ce vieillard, qui depuis fort long-tems s'étoit retiré vers Kabul, dans des terres que Schah-Jéhan

lui avoit autrefois données, n'eut pas plutôt appris les aventures d'Aureng-Zeb, son disciple, qui s'étoit emparé du trône de l'Indoustan, au préjudice de tous ses freres, qu'il se rendit à la cour, dans l'espérance d'être bientôt fait Omrah. Il fit agir ses amis & ses protecteurs, & se donna beaucoup de mouvemens pour assurer le succès de son affaire. Trois mois entiers se passerent sans qu'Aureng-Zeb daignât seulement le regarder. A la fin cependant, ennuyé de l'avoir toujours sous les yeux, il le fit amener en sa présence, dans un endroit retiré, où il n'y avoit avec lui que Hakim-Ui-Moulk, Danechmend, & trois ou quatre de ces Omrahs qui se piquent de science. On dit qu'il lui parla à peu près en ces termes : « Que prétends-tu de » moi, Mullah-Gî? (mon sieur le docteur,) » que je te fasse un des premiers Omrahs » de ma cour? Certainement si tu m'a- » vois instruit comme tu devois, il n'y » auroit rien de plus juste; car je pense » qu'un enfant bien élevé est autant ou » plus redevable à son maître qu'à son » pere; mais où sont ces belles leçons » que tu m'as données? Tu m'as d'abord » appris que tout ce Frangistan (la Chrétienté,) n'étoit que je ne sçais quelle » petite île, dont le plus grand roi étoit » autrefois celui de Portugal, & après ce-

» lui de Hollande, & qu'ensuite venoit
» celui d'Angleterre. Pour ce qui est des
» autres rois, comme celui de France &
» celui d'Espagne, tu me les a repré-
» sentés comme nos petits Rajahs, me fai-
» sant entendre que les rois de l'Indoustan
» étoient bien au-dessus de tout cela. Se-
» lon toi, les seuls & vrais souverains
» étoient les Homajuns, les Akbars, les
» Jéhan-Ghirs, les Schah-Jéhans, ces for-
» tunés, ces grands par excellence, ces
» conquérans du monde, ces rois du
» monde; & la Perse, l'Uzbekc, le Kash-
» gar; la Tartarie, Pégu, Siam, la Chine,
» la Cochinchine, trembloient au nom
» des rois de l'Indoustan : admirable géo-
» graphie ! ne devois-tu pas bien plutôt
» me faire distinguer exactement tous ces
» divers Etats du monde, connoître leurs
» forces, leur façon de combattre, leurs
» coutumes, leurs religions, leurs gou-
» vernemens, leurs intérêts; &, par une
» solide lecture de l'histoire, me faire re-
» marquer leur origine, leurs progrès,
» leur décadence, & les différentes révo-
» lutions dont ils ont été les théâtres ?
» A peine ai-je appris de toi les noms de
» mes aïeux, les fameux fondateurs de
» cet empire, bien loin que tu m'ayes in-
» truit de l'histoire de leur vie & de leurs
» conquêtes. Tu as voulu m'apprendre à

» lire & à écrire l'arabe : je te suis fort
 » obligé de m'avoir fait perdre tant de
 » tems sur une langue qui demande des
 » dix & douze années d'étude ; comme
 » si le fils d'un roi devoit jamais se piquer
 » de passer pour grammairien , ou pour
 » docteur de la loi ; comme s'il devoit
 » apprendre d'autres langues que celles de
 » ses voisins , lorsqu'il ne peut que diffi-
 » cilement s'en passer ! Ne sçavois-tu pas
 » que l'enfance bien ménagée, avec cette
 » heureuse mémoire qui l'accompagne, est
 » susceptible des plus belles leçons & de
 » mille belles connoissances qui demeu-
 » rent fortement imprimées tout le reste
 » de la vie , & qui tiennent toujours l'es-
 » prit ouvert & élevé pour les grandes
 » choses ? La loi , les prieres & les scien-
 » ces ne se peuvent-elles pas aussi-bien ou
 » mieux apprendre dans notre langue na-
 » turelle que dans l'arabe ? Tu faisois en-
 » tendre à mon pere Schah-Jéhan, que
 » tu m'apprenois la philosophie : certes,
 » il me souvient assez que tu m'as entre-
 » tenu plusieurs années de questions fri-
 » voles , de choses qui ne donnent au-
 » cune satisfaction à l'esprit , & qui ne
 » viennent jamais dans l'usage commun
 » de la vie , de sèches rêveries, dont tout
 » le mérite est d'être conçues très-diffi-
 » cilement , & d'être oubliées sans beau-

» coup de peine , qui ne sont capables
» que d'ennuyer, de gâter un bon esprit,
» & d'en faire un opiniâtre, un entêté *.
» Il me souvient bien encore qu'après
» que tu m'eus instruit, je ne sçais com-
» bien de tems, dans ta belle philosophie,
» ce qui m'en demeura de science , ce fut
» une quantité de mots barbares, obscurs,
» inintelligibles, qui n'ont été inventés
» que pour mieux couvrir la vanité &
» l'ignorance des gens faits comme toi,
» qui veulent nous faire accroire qu'ils
» sçavent tout, & que sous ces termes
» obscurs & ambigus, il y a de grandes
» choses & de grands secrets cachés, qu'eux
» seuls sont capables de comprendre. Si
» tu m'avois appris cette philosophie qui
» forme l'esprit au raisonnement & l'ac-
» coutume insensiblement à ne se payer
» que de raisons solides ; si tu m'avois
» donné ces beaux préceptes, ces belles
» leçons qui élèvent l'ame au-dessus des
» atteintes de la fortune, & la mettent
» dans une assiette inébranlable, toujours
» égale, toujours la même, sans permet-
» tre qu'elle s'élève insolemment par la
» prospérité, ou qu'elle s'abatte lâchement
» par l'adversité ; si, dis-je, tu m'avois

* Ne croit-on pas entendre ici parler un Fran-
çois à son régent ?

» appris cette belle philosophie , je te ferois infiniment plus obligé que ne fut Alexandre à son Aristote , & je croirois qu'il feroit de mon devoir de te récompenser tout autrement qu'il ne le fit. Ne devois-tu pas , lâche flatteur que tu es , m'apprendre quelque chose de ce point si important à un roi ? Quels sont les devoirs réciproques d'un souverain envers ses sujets , & des sujets envers leur souverain ? Va , retire-toi dans ton village ; que personne ne sache plus que tu es , ni ce que tu seras devenu. »

Il s'éleva vers le même tems une petite tempête contre les astrologues de la cour du grand Mogol. La plupart des Asiatiques sont tellement infatués de l'astrologie judiciaire, qu'ils croient que rien ne se fait ici bas, qui ne soit écrit là-haut ; c'est leur façon ordinaire de parler. Dans toutes leurs entreprises , ils consultent les astrologues. Quand deux armées sont prêtes à livrer bataille , ils se donneront bien de garde d'en venir aux mains qu'auparavant l'astrologue n'ait pris le *sahet*, c'est-à-dire déterminé le moment qui doit être favorable pour commencer le combat ; de même , s'il est question de choisir un général d'armée , de célébrer un mariage, de se mettre en voyage , d'acheter un es-

clave, de vêtir un habillement neuf, rien de tout cela ne se peut faire sans l'arrêt de monsieur l'astrologue. Or il arriva malheureusement que le premier astrologue du roi vint à se noyer : cet accident fit grand bruit à la cour, & décrédita beaucoup l'astrologie ; car comme on sçavoit que c'étoit lui qui donnoit le sahet au roi & aux Omrahs, chacun s'étonnoit comment un homme si expérimenté n'avoit pas sçu prévoir son malheur, lui qui depuis si long-tems disoit la bonne aventure aux autres.

✻ [1664.] ✻

Aureng-Zeb avoit eu soin de récompenser magnifiquement l'Emir Jemla, dont il avoit reçu de si grands services dans le Bengale. Suivant sa promesse, il l'avoit déclaré Mir-ol-Omrah, qui est la plus grande dignité de l'empire, après lui avoir renvoyé sa femme & tous les enfans de son fils Mohammed-Emir-Khan. Quant à ce prince, qu'il étoit bien-aisé de retenir à sa cour, comme un gage de la fidélité de l'Emir, il l'avoit fait grand Bakshir, ou grand-maître de la cavalerie, charge importante qui exige la présence de celui qui en est revêtu. Tant de faveurs accumulées sur une famille déjà très-puissante par elle-même, firent craindre à Aureng-

Zeb que l'Emir ne fût un jour tenté de porter ses vues plus haut. Il n'ignoroit pas d'ailleurs qu'un grand capitaine est naturellement ennemi du repos, & que, pour endormir son ambition, il est de la bonne politique de l'occuper dans des guerres étrangères. Il crut donc devoir lui proposer la conquête du royaume d'Achem ou Afem, vaste pays, au nord de Dakka, sur le golphe de Bengale.

Le royaume d'Asem est une des plus fertiles contrées de l'Asie. On y trouve toutes les choses nécessaires à la vie, sans le secours des nations voisines. Les mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer, en font une des principales richesses. La soie y est très-abondante ; mais les étoffes qu'on en fabrique sont sujettes à se couper *. Le pays produit aussi quantité de gomme lacque, dont on distingue deux sortes. Celle qui croît sur les arbres est de couleur rouge, & sert à peindre les toiles & les étoffes. Après en avoir tiré cette couleur, on emploie ce qui reste à faire une sorte de vernis, dont on enduit les cabinets & d'autres meubles de cette nature. On le transporte en abondance à la Chine & au Japon, où il passe pour la meilleure lacque de l'Asie. A l'égard de

* Histoire générale des Voyages, Tome IX.

L'or, on ne permet pas qu'il sorte du royaume, & l'on n'en fait néanmoins aucune espece de monnoie. Il demeure en lingots, grands & petits, dont le peuple se sert dans le commerce intérieur.

Les Afémois ont un goût fort vif pour la chair de chien. C'est le mets le plus délicieux de leurs festins. Tous les mois on tient, dans chaque ville du royaume, un marché où l'on ne vend que des chiens, qu'on y amene de toutes parts. Les vignes croissent en abondance dans plusieurs parties de cette riche contrée, & le raisin en est fort bon ; mais l'usage est de le laisser sécher pour en faire de l'eau-de-vie. Il n'y a point d'autre sel que celui qu'on y fait avec le secours de l'art, & l'on y emploie deux méthodes : la premiere est de ramasser cette verdure qui se trouve ordinairement sur les eaux dormantes, & dont les canards paroissent friands. On la fait sécher. On la brûle. Les cendres qu'elle forme, étant bouillies & passées, servent de sel. La seconde méthode & la plus commune, est de prendre de grandes feuilles de figuier, qu'on fait sécher & qu'on brûle de même. Les cendres font une espece de sel, d'une âcreté si piquante, qu'il seroit impossible d'en manger s'il n'étoit adouci. On met ces cendres dans l'eau. On les y remue l'es-

pace de dix ou douze heures. Ensuite on passe cette eau trois fois au travers d'un linge, & puis on la fait bouillir. A mesure qu'elle bout, le fond s'épaissit, & lorsqu'elle est consumée, on trouve au fond de la chaudiere un sel blanc & d'assez bon goût. C'est de la cendre des mêmes feuilles qu'on fait, dans le royaume d'Assem, une lessive dont on blanchit les soies. Si le pays avoit plus de figuiers, les habitans feroient toutes leurs soies blanches, parce que la soie de cette couleur est beaucoup plus chere que l'autre. Mais ils n'ont pas assez de feuilles pour blanchir la moitié de toutes leurs soies.

Le roi ne tire aucuns subsides de ses sujets; mais toutes les mines sont à lui; & plus humain que les autres rois des Indes, il y fait travailler des esclaves qu'il achette de ses voisins, pour ne pas causer de fatigue extraordinaire à ses sujets. Ainsi tous les payfans d'Assem menent une vie aisée. Il y en a peu qui n'ayent leur maison à part, avec une fontaine environnée d'arbres. La plupart entretiennent même un éléphant pour leurs femmes. Un ancien usage leur permet la poligamie. Un payfan d'Assem a quelquefois quatre femmes. Mais pour leur faire éviter toutes sortes de débats, il dit à l'une, en les épousant, je te destine dans mon ménage à tel exercice; à l'au-

tre, je te prends pour tel ouvrage ; & chacune sçait ainsi quel doit être son emploi dans la maison. Dans le sein du royaume, les hommes & les femmes sont de fort belle taille, & d'un très-beau sang. Mais les habitans des frontieres, du côté du midi, sont un peu olivâtres. Ils n'ont pas non plus la taille si belle, & la plupart des femmes ont le nez un peu plat. Ils vont nuds, ou n'ont qu'un linge, dont ils se couvrent le milieu du corps. Ils portent un bonnet, d'où pendent quantité de dents de porc. Ils ont les oreilles assez percées pour y passer le pouce, & les ornemens qu'ils y portent sont d'or ou d'argent. Les hommes ne laissent pas tomber leurs cheveux plus bas que leurs épaules, & les femmes les portent dans toute la longueur qu'ils ont reçue de la nature *.

L'Emir Jemla ne balança pas à porter la guerre dans les Etats du roi d'Assem. Il s'embarqua peu de tems après à Dakka sur une riviere qui vient de ce royaume, & s'étant avancé l'espace d'environ cent lieues au nord-est, il alla mettre le siège devant Azo, forteresse importante que le roi d'Assem avoit autrefois usurpée sur le royaume de Bengale. Il s'en rendit maître sans beaucoup de peine ; &, prenant la

* *Ibidem.*

route de Shandara, qui est comme la clef du pays, il y arriva, suivi de toute son armée, après vingt-huit journées de marche. Il trouva dans cet endroit les Afémois en ordre de bataille, ayant le roi lui-même à leur tête. Il les attaque aussitôt, remporte une victoire complète, & sans leur donner le tems de se reconnoître, il les poursuit jusqu'à Gerghon, la capitale du royaume, qu'il prend & pille, comme il avoit fait Shandara. La conquête entière d'Asém n'eût pas manqué de suivre ces premiers succès, si, par un bonheur inespéré pour les Afémois, la saison pluvieuse ne fût survenue cette année plutôt qu'à l'ordinaire. Telle est alors l'abondance des pluies qui tombent dans ce pays, que les chemins sont impraticables, & que les habitans des campagnes sont obligés de se réfugier dans les villes & sur les hauteurs, de crainte d'être submergés sous les eaux. L'armée Indienne ne pouvant avancer ni reculer, se consuma d'elle-même faute de provisions; car les ennemis avoient eu soin d'enlever tous les vivres & tous les fourrages; & lorsque la saison des pluies fut passée, le découragement & le mauvais état des troupes obligèrent l'Emir à retourner sur ses pas. Il eut beaucoup à souffrir dans sa marche par les boues, par la disette des

vivres & par les escarmouches continuelles des ennemis. Ce ne fut qu'avec des peines & des fatigues incroyables qu'il vint à bout de gagner Azo ; mais , dès qu'il y fut arrivé , la dyssenterie se mit dans son armée , & la ruina presque entièrement. Il mourut lui-même de cette maladie , ce qui termina les justes appréhensions d'Aureng-Zeb.

Vers le même tems , le Guzarate étoit en proie aux ravages d'un fameux rebelle nommé Sévagi , qui prit & pillà Surate , la ville la plus riche & la plus commerçante de la province. On fit marcher contre lui des troupes , qu'il battit en plusieurs rencontres ; de sorte qu'Aureng-Zeb , désespérant de le réduire par la force , employa la ruse & l'adresse pour l'attirer à sa cour : il y réussit ; mais un jour qu'il avoit donné des ordres secrets pour faire arrêter Sévagi ; ce guerrier , en ayant eu vent , s'échappa pendant la nuit , & retourna porter dans le Guzarate la terreur & la désolation.

❧ [1665.] ❧

Du caractère dont étoit Aureng-Zeb , il importoit singulièrement aux princes ses enfans de ne point s'écarter des bornes du respect & de la soumission qui lui étoient dûs. Il en avoit coûté la liberté à
sultan

sultan Mahmoud , pour avoir osé concevoir des projets d'indépendance. Instruit par l'exemple de son frere, sultan Mazum ne cherchoit qu'à se rendre agréable au soupçonneux Aureng - Zeb. Cependant, soit qu'il se fût rendu coupable de quelque imprudence, soit que l'empereur eût dessein seulement d'éprouver son courage, il lui commanda un jour, en présence de toute la cour, d'aller tuer un lion qui faisoit des dégâts horribles dans la campagne ; & quand le grand-veigneur demanda les filets dont on a coutume de se servir dans cette périlleuse chasse , le roi dit que , quand il étoit prince , il n'y cherchoit pas tant de façon. Mazum partit aussitôt, accompagné de quelques chasseurs, & fut assez heureux pour tuer le lion, quoiqu'avec un grand risque de sa vie ; car l'animal furieux massacra deux ou trois des gens du prince, & sauta même jusques sur la tête de son éléphant. Au reste cet exploit parut le faire rentrer dans les bonnes grâces d'Aureng-Zeb, qui lui donna peu de tems après le gouvernement de Décan. Celui de Bengale, beaucoup plus considérable , fut le prix des services de Schah-Est-Khan , oncle du grand Mogol. Les autres furent distribués à ceux des Omrahs & des Rajahs, qui avoient eu le plus de part à la révolution.

Il arriva, cette même année, un événement qui pensa causer une rupture entre les Mogols & les Persans. Aureng-Zeb avoit envoyé en Perse un ambassadeur, qui fut magnifiquement reçu de Schah-Abbas II, & très-bien traité pendant un mois ; mais le jour qu'il offrit les présens du grand Mogol, le monarque Persan distribua le tout aux officiers de sa maison, ne gardant qu'un diamant qui pesoit près de soixante carats. Un autre jour, Abbas fit appeller l'ambassadeur. Celui-ci ayant laissé échapper quelque mot piquant contre Ali, le roi lui demanda son nom. Il répondit que Schah-Jéhan lui avoit donné celui de Baubek-Khan, comme qui diroit *seigneur de franc cœur*, & que ce monarque l'avoit honoré d'une des premières charges de sa cour. « Tu es donc infâme, » lui dit le roi de Perse, avec un air d'indignation, d'avoir abandonné ton roi » au besoin, après en avoir reçu tant de » faveurs, & de servir un tyran, qui tient » son pere en prison, & qui a massacré » ses freres & ses neveux. Comment, pour » suivit le roi, ose-t-il prendre le titre » fastueux d'*Alem-Ghir*, ou de *Conquérant du monde*, puisqu'il n'a encore rien conquis, & que tout ce qu'il possède ne vient que de meurtres & de trahisons ? » Est-il possible que tu ayes été un de ceux

» qui lui ont conseillé de répandre tant
 » de sang, d'être le bourreau de ses fre-
 » res, & de tenir son pere en prison ? Tu
 » n'es pas digne de porter une barbe ; »
 & à l'instant il la lui fit raser, ce qui est
 le plus grand affront que l'on puisse faire
 à un homme en ce pays-là. Peu après, il
 commanda à l'ambassadeur de s'en retour-
 ner ; & il lui fit donner, pour présenter de
 sa part à Aureng-Zeb, cent cinquante
 beaux chevaux, avec quantité de tapis
 d'or & d'argent, & d'autres beaux pré-
 sents d'un prix extraordinaire. Mais quand
 Baubek-Khan eut fait rapport du procédé
 du roi de Perse, Aureng-Zeb fit mener
 les chevaux en divers endroits de la ville,
 & fit publier que les sectateurs d'Omar
 ne pouvoient les monter sans être souillés,
 comme venant d'un roi qui ne suit pas
 la vraie loi. Ensuite il commanda qu'on
 tuât les cent cinquante chevaux, & il fit
 brûler le reste du présent, en lâchant plu-
 sieurs paroles injurieuses contre le roi de
 Perse. Non content de cette vengeance,
 il se préparoit à porter la guerre dans les
 Etats du Sophi ; déjà l'armée Mogole
 avoit pris le chemin de Kandahar, dont
 on devoit faire le siège, lorsque la nou-
 velle de la mort de Schah-Abbas II fit ré-
 noncer Aureng-Zeb à son entreprise.

[1666.]

L'infortuné Schah-Jéhan meurt dans sa prison d'Agra, le 21 de Janvier, âgé de soixante & quatorze ans. Aureng-Zeb n'en fut pas plutôt informé, qu'il prit la route de cette ville, où Begum-Saheb lui préparoit une entrée magnifique, voulant lui faire oublier tous les mauvais services qu'elle lui avoit rendus pendant la vie du vieil empereur. Elle le reçut, à la porte du Haram, avec tous les témoignages de la tendresse la plus vive, & de la soumission la plus respectueuse, & lui présenta elle-même, dans un grand bassin d'or, toutes ses pierreries & toutes celles de Schah-Jéhan. Aureng-Zeb parut sensible aux caresses de sa sœur. Il eut pour elle beaucoup d'égards, & témoigna même vouloir lui donner part à sa confiance. Lorsqu'il partit d'Agra, pour retourner à Delhi *, sa résidence ordinaire, il voulut que cette princesse l'accompagnât ; mais elle mourut peu de tems après son arri-

* Cette ville, depuis Aureng-Zeb, est regardée comme la capitale de l'Indoustan ; mais, sous ses prédécesseurs, Agra & Lahor avoient joui long-tems de ce titre. Ce sont encore les principales villes de l'empire, après Delhi.

vée dans cette ville, & personne ne douta qu'on n'eût hâté sa mort par le poison.

❧ [1678.] ❧

Plusieurs guerres domestiques occupèrent Aureng-Zeb pendant le cours de son règne; mais l'histoire ne nous en est pas connue. On sçait seulement que le Rajah-Jeffomseingue étant mort cette année, & l'empereur ayant fait demander à sa veuve les trésors & les terres de son mari, cette femme courageuse lui fit réponse qu'elle n'avoit point d'argent, mais provision de fabres. Sur cette déclaration, le grand Mogol envoya des troupes & des généraux dans la province de Malva, pour chasser de ses possessions l'illustre héritière du fameux Rana; mais tous les Rajahs de la contrée, & plusieurs des provinces voisines de Bengale & d'Azmir se déclarèrent en sa faveur. Aureng-Zeb irrité conçut dès-lors contre les Indiens Gentils une haine implacable. Il se mit lui-même deux fois en campagne pour les combattre; mais ils évitèrent constamment d'en venir aux mains; &, ne songeant qu'à fatiguer l'armée Mogole, & à lui couper les vivres, ils l'obligèrent deux fois à se retirer. L'empereur laissa le soin de la guerre à ses généraux, & leur ordonna de détruire par-tout les temples, d'abattre les idoles

& d'abolir entièrement la religion des Gentils.

D'un autre côté, le rebelle Sévagi continuoit ses ravages dans le Guzarate. Il prenoit des villes, gagnoit des batailles, & se vengeoit cruellement sur les Mogols des persécutions qu'ils faisoient souffrir aux Indiens. Sa mort, arrivée en 1680, délivra l'empereur d'un de ses plus redoutables ennemis.

[1682.]

Conformément aux ordres d'Aureng-Zeb, les généraux Mogols, chargés de poursuivre la guerre contre la veuve de Jessomfeingue, exerçoient sur les idolâtres les plus cruelles vexations. Ils prirent Chitor, ville réputée imprenable, & rasèrent jusqu'aux fondemens ses magnifiques édifices de marbre, qui la rendoient comme le centre de la Gentilité. Cependant, au milieu de leurs conquêtes, &, pour ainsi dire, au plus fort de la persécution, ils s'arrêtèrent tout-à-coup; ce qui fit croire, ou que le grand Mogol appréhendoit un soulèvement général, ou qu'il étoit amoureux de la veuve du Rajah, qui étoit très-belle.

Quoique l'empereur fût continuellement sur ses gardes du côté de ses fils, & qu'il fût veiller de près sur toutes leurs démar-

ches, il apprit avec la dernière surprise que sultan Mahmoud, qu'il avoit remis en liberté, recommençoit à briguer l'amitié des grands, & à se faire des créatures. Il le fit arrêter aussitôt, & l'envoya boire le poust à Goualéor. Comme il n'avoit pas sujet d'être plus content de sultan Azem, son petit-fils, gouverneur de Bengale, ni même du politique Mazum, le troisième, il chercha quelque prétexte pour les tirer de leurs gouvernemens; mais ils refuserent d'obéir. Aureng-Zeb fut obligé de dissimuler; cependant il prit dès-lors des mesures pour faire tomber la couronne de l'Indoustan sur la tête de sultan Akbar, le plus jeune de ses fils, & celui qu'il aimoit le plus.

❧ [1684.] ❧

La tendresse paternelle est sujette à s'aveugler. Tandis qu'Aureng-Zeb ne s'occupe que de son cher Akbar, ce prince, non moins ambitieux que ses frères, ose aspirer à l'indépendance. Il fait plus : ayant été mis à la tête d'une armée de trente mille hommes, pour réduire le Rajah Lifonte, sur les confins du royaume d'Azmir, il se déclara hautement en faveur du rebelle, & s'unit avec lui contre l'empereur son père. Une démarche aussi hardie étonna tous les Mogols, prin-

E e iv

cipalement Aureng-Zeb, qui paroïſſoit douter encore lorsqu'il apprit qu'Akbar & le Rajah s'avançoient pour le combattre vers le pays d'Azmir. L'armée qu'il commandoit dans ce canton, n'étoit pas aſſez forte pour faire face aux confédérés ; il s'avifa d'un ſtratagême qui lui réuſſit parfaitement. Il chargea un de ſes plus fidèles eunuques d'une lettre pour Akbar, par laquelle il félicitoit ce prince ſur ſon adreſſe & ſa prudence, ayant amené les Indiens dans l'endroit qu'il lui avoit marqué, pour pouvoir les attaquer de concert & les paſſer au fil de l'épée. L'eunuque avoit ordre de ſe comporter de maniere, en arrivant dans le camp, que les gens du Rajah priſſent ombrage de ſa commiſſion, & ſe faiſiſſent de la lettre, ce qui ne manqua pas d'arriver. En vain Akbar voulut perſuader, & jura même ſur l'Alcoran, que c'étoit un artifice de ſon pere, pour mettre la diviſion entre les chefs. Liſonte demeura convaincu de la perfidie, & les proteſtations du prince ne firent qu'augmenter ſes défiances. Cependant Aureng-Zeb eut le tems de faire venir une puiffante armée, avec laquelle il défit Akbar & le Rajah.

Fruſtré de ſes eſpérances, & craignant tout du reſſentiment de l'empereur, Akbar ſe réfugia dans les terres du Rajah

Lamba, frere de Sévagi. Les vainqueurs l'y poursuivirent, surprirent le Rajah dans la débauche, & lui couperent la tête. Akbar eut encore le bonheur d'échapper; il se hâta de passer à Goa, d'où les Portugais le transporterent à Ormus, & de-là les Anglois lui procurerent un vaisseau pour passer en Perse. Le Sophi Soliman le reçut à sa cour avec beaucoup de distinction, & lui assigna des revenus convenables à sa qualité. Aureng-Zeb fit depuis plusieurs tentatives pour l'attirer dans les Indes, mais ce fut toujours sans succès; le prince aima mieux vivre paisiblement & sans ambition dans un pays étranger, que d'avoir à risquer sans cesse ses jours & sa fortune au sein de sa patrie.

Faute d'historiens, nous sommes obligés de terminer ici le règne d'Aureng-Zeb, dont la gloire égala la durée. Ce prince fut presque toujours en guerre, & l'on remarque que, depuis la révolte d'Akbar, il ne quitta point les armes. Un voyageur, nommé Gemelli Caréri, qui alla voir le camp du grand Mogol, en 1695, nous apprend que « l'armée impériale étoit » composée de soixante mille cavaliers, » de cent mille hommes d'infanterie; » qu'il y avoit pour le bagage cinq mille » chameaux, & trois mille éléphants; mais

» que le nombre des vivandiers & des
» marchands étoit infini , & que tout le
» camp renfermoit plus de cinq cents mille
» hommes. Il avoit trente milles de tour.
» Les seules tentes du grand Mogol, avec
» celles de ses femmes & de ses princi-
» paux officiers, en avoient trois mille.
» Les marchés étoient au nombre de deux
» cents cinquante, distribués dans toutes
» les parties du camp.» Après la descrip-
tion d'une audience particuliere, que no-
tre auteur obtint du grand Mogol, il donne
le portrait de ce monarque : « Aureng-
» Zeb, dit-il, étoit de petite taille. Il
» avoit le nez grand & l'air délicat. Une
» vieillesse de quatre-vingts ans commen-
» çoit à le rendre voûté. Sa barbe, qui
» étoit blanche & ronde, sembloit rece-
» voir un nouvel éclat de la couleur oli-
» vâtre de son teint.»

Ce que dit ensuite Caréri du roi de
Visapour, qu'il eut la curiosité d'aller voir
au quartier impérial, nous indique une
partie des expéditions militaires d'Aureng-
Zeb, dont le détail nous est d'ailleurs ab-
solument inconnu. « Je montai, dit-il,
» à cheval avec un capitaine Chrétien
» d'Agra. Nous attendîmes, à l'entrée de
» l'enceinte, que le roi vînt rendre son
» hommage au grand Mogol. Vers neuf

» heures, je vis arriver ce malheureux
 » prince, qui se nommoit Sikandar. Il
 » paroissoit âgé d'environ trente ans. Sa
 » taille étoit ordinaire, & son teint oli-
 » vâtre ; mais il avoit beaucoup de vi-
 » vacité dans les yeux. Ses infortunes
 » avoient commencé en 1685, par la perte
 » de son royaume & de sa liberté, pour
 » avoir donné passage à l'armée de Sé-
 » vagi, quoiqu'il n'eût pu l'arrêter, quand
 » il l'auroit tenté. Aussi ce reproche n'a-
 » voit-il été qu'un prétexte ; & les Mo-
 » gols, qui cherchoient depuis long-tems
 » l'occasion de soumettre le royaume de
 » Visapour, comme ils trouvèrent en-
 » suite celle de conquérir Golconde, en
 » avoient pris droit d'y porter une guerre
 » sanglante, qui avoit mis cette contrée
 » au rang de leurs provinces. Sikandar
 » avoit été fait prisonnier ; & , pour lui
 » conserver un reste de dignité, Aureng-
 » Zeb lui donnoit, chaque année, un mil-
 » lion de roupies *.

❧ [1707.] ❧

Mort d'Aureng-Zeb, dans la quatre-
 vingt-onzième année lunaire de son âge,
 & la cinquantième de son règne. Sans

* Quinze cents mille livres de notre monnoie.

désigner aucun de ses fils pour son successeur , il avoit fait par un testament fort court le partage de ses vastes Etats , laissant les provinces de Malva , de Décan , de Guzarate , à celui qui feroit sa résidence à Agra , le reste de l'empire à celui qui auroit le bonheur de monter sur le trône , & les nouvelles conquêtes , Visapour & Golconde , au plus jeune de ses fils , Mohammed-Khan-Bakh ; mais l'ambition & la force décidèrent seules de cette riche succession , comme il étoit arrivé sous le règne précédent.



MAZUM, *suinommé* KOTHBEDDIN-BAHADER-SCHAH, *c'est-à-dire* L'ESSIEU DE LA RELIGION, LE VAILLANT ROI.

[1707.]

DE cinq fils qu'avoit eus Aureng-Zeb, l'aîné, sultan Mahmoud, avoit perdu la vie dans les prisons de Goualéor. Mazum, aussi nommé Schah-Alem, devenu l'aîné par la mort de son frere, avoit couru souvent le même danger. Ce fut lui qui parvint à l'empire. Azem-Schah, le troisieme, passoit pour avoir été le plus agréable au grand Mogol, depuis la défaite & la fuite d'Akbar. On prétend même qu'il l'avoit nommé pour son successeur. Mais ni ce prince, ni Khan-Bakh, le plus jeune, ne purent profiter des dernieres dispositions de leur pere. Déjà sultan Mazum s'étoit mis en campagne, à la tête de cent cinquante mille chevaux, & de cent soixante & dix-huit mille fantassins, pour aller disputer la couronne à son frere Azem-Schah, dont l'armée n'étoit pas moins nombreuse que

la fienné. Ils se rencontrèrent aux environs d'Agra sur les bords du Jemni. Pressés d'un desir égal de vuider leur querelle, ils engagerent aussitôt une bataille sanglante, dans laquelle Azem-Schah fut tué & son armée taillée en pièces. Mazum entra victorieux dans Agra, & s'y fit proclamer empereur. Après avoir mis ordre aux affaires, & nommé ses ministres & ses généraux, il marcha contre son frere Khan-Bakh qui s'étoit établi dans Basnagar ou Heider-Abad, capitale de Golconde. Il le força dans sa retraite, & le fit prisonnier. Ce prince mourut de ses blessures la nuit suivante.

Le règne de Bahader-Schah ne fut que de six ans; & sa mort donna naissance à de nouveaux troubles.



MAUZODDIN, *surnommé* JÉHANDAR-SCHAH, *c'est-à-dire* LE ROI QUI POSSÈDE LE MONDE.

[1712.]

AL'EXEMPLE du dernier empereur, ce prince ne parvint au trône que par la défaite & la mort de ses trois freres, Azim-al-Schan, Raffiya-al-Schan & Jéhan-Schah. Il se ligua d'abord avec les deux derniers contre Azim-al-Schan, qui s'étoit mis à la tête d'une puissante armée, lui livra la bataille & le défit entièrement. Débarrassé de ce compétiteur redoutable, qui fut tué dans le combat, il tourna ses armes contre ses deux autres freres, les fit prisonniers & leur ôta la vie. Jéhandar occupa fort peu de tems le trône impérial. Son incapacité, ses débauches & sa folle passion pour une chanteuse, dont il éleva la famille aux premières dignités, indisposèrent contre lui tous les Omrahs, entr'autres Séïd-Abdallah-Khan & Séïd-Hassan-Khan, deux freres également puissans & ambitieux. Ces seigneurs, enhardis par la foiblesse du monarque In-

dien, prirent le parti de le détrôner. Ils firent venir du Bengale Mohammed-Furrukfir, son neveu, fils d'Azim-al-Schan, & le mirent à la tête des troupes, dont ils avoient le commandement. Ils allerent fondre ensuite sur l'armée de Jéhandar, qu'ils taillèrent en pièces; & ce lâche prince ne dû^t son salut qu'à une fuite précipitée.



MOHAM-



MOHAMMED FURRUKSIR.

[1713.]

LES deux Seids, auteurs de la révolution, ne manquèrent pas de s'emparer de l'autorité suprême, sous le nom du nouvel empereur. L'un se fit déclarer grand-vizir, & l'autre trésorier général, de sorte qu'ils attirèrent à eux toutes les affaires & toutes les finances. Mais le peu de modération qu'ils gardèrent dans l'exercice de leurs charges, leur suscita des ennemis, qui conseillèrent à Furruksir de secouer le joug. Tandis que le roi prenoit des mesures pour l'exécution de ce projet, les deux ministres reçurent avis qu'il se tramoit contr'eux quelque chose. Aussitôt ils résolurent de faire descendre du trône celui qu'ils y avoient fait monter. Ils se saisirent de Furruksir, & le mirent en prison. Peu de tems après, ils le prièrent de la vue avec un fer rouge, & enfin ils le firent mourir le 16 de Février 1719.

· RAFIYA-AL-DERJAT, fils de Rafiya-al-Schan, fut tiré de la prison de Sélim.
An. Orient. *Partie II.* Ff

gur, où étoit renfermée la famille royale, & fut proclamé empereur à la place de Furukfir ; mais les Seids ne jugerent pas à propos de le laisser vivre & régner plus de trois mois.

Ils lui substituerent son frere RAFIYA-AL-DOULET, qui mourut peu de jours après, de mort naturelle. Ce prince eut pour successeur Mohammed-Schah, fils de Jéhan-Schah, le plus jeune des freres de l'empereur Jéhandar.



MOHAMMED-SCHAH , *surnommé*
NASRODDIN , *c'est-à-dire* LE SOU-
TIEN DE LA RELIGION.

[1710.]

C E règne vit enfin finir la tyrannie des Seids ; mais il devint malheureusement trop fameux par l'invasion de Nadir-Schah , roi de Perse , plus connu sous le nom de Tahmas-Kouli-Khan. A peine Mohammed se vit-il placé sur le trône , qu'il s'occupa des moyens de s'y maintenir. Sous prétexte d'aller réduire Nezam-el-Moulk , gouverneur du Décan , que les ministres avoient envain rappelé plusieurs fois à la cour , il se mit à la tête des troupes , & partit au mois d'Octobre , accompagné de Séid-Hassan-Khan , & de plusieurs autres Omrahs. Lorsqu'on fut à quelque distance de la capitale , l'empereur assembla le divan ou conseil , & proposa quelque objet de délibération. Il se retira peu de tems après. Aussitôt Mohammed-Amin-Khan , Vizir , Heider Kouli-Khan ; grand-maître de l'artillerie , Khandoran , généralissime , & plusieurs autres Omrahs se jetterent sur

F f ij

Séid-Hassan-Khan , & le massacrerent avec ses principaux amis. Comme l'expédition du Décan n'avoit été que le prétexte de cette sanglante tragédie, l'empereur reprit en diligence la route de Delhi, pour se défaire d'Abdallah-Khan l'autre frere, qui, sur la nouvelle de la mort d'Hassan, avoit fait proclamer empereur, Ibrahim, fils de Rafiya-al-Schan, & s'étoit mis en marche avec cinquante mille chevaux pour attaquer l'armée de Mohammed. On en vint aux mains le 2 de Novembre, & l'on combattit de part & d'autre avec une fureur égale ; enfin l'armée d'Abdallah fut défaite. Il demeura lui-même prisonnier avec sultan Ibrahim. L'empereur se contenta de les envoyer l'un & l'autre en prison, où ils furent traités avec beaucoup de douceur ; mais Abdallah mourut peu de tems après, des blessures qu'il avoit reçues dans le combat.

Ceux qui avoient aidé le grand Mogol de leurs conseils & de leurs bras dans la punition des deux Seids, furent récompensés des premieres charges de la cour. Mohammed-Amin-Khan fut fait grand-vizir, & Khandoran, trésorier général, avec le titre d'Emir-al-Omrah. La puissance de ces nouveaux ministres n'étoit guères moindre que celle des Seids , mais ils avoient la confiance du monarque Indien,

prince foible , indolent & ennemi des affaires. Ils continuèrent de gouverner de concert le prince & l'empire. Mohammed-Amin-Khan étant mort, au bout de quelques années, le viziriat fut donné à Kamroddin son fils, dont la non-chalance & les débauches plongerent bientôt l'Indoustan dans un abîme de malheurs.

[1735.]

L'incapacité du vizir Kamroddin avoit forcé l'empereur de rappeler à la cour Nézam-el-Moulk, gouverneur du Décan, comme le seul homme capable de rétablir l'ordre. Ce seigneur fut très-bien accueilli du monarque, & fut créé sur le champ Vékil-Mutlak, c'est-à-dire lieutenant absolu, qualité qui le mettoit au-dessus du grand-vizir. Mais il fit d'inutiles efforts pour réprimer les abus de toute espèce qui s'étoient introduits dans le ministère. Khandoran avoit seul l'oreille de l'empereur, & rien ne se faisoit que par les conseils de ce courtisan, qui trouvoit son intérêt dans le trouble & la confusion des affaires. C'est ce qui fit résoudre Nézam-el-Moulk à retourner dans le Décan.

[1736.]

* Lorsqu'il fut arrivé dans sa province,

* Ouer, Voyage en Turquie & en Perse.

F f iij

il songea aux moyens de se venger de ses ennemis, en ouvrant les yeux à Moham-med sur la conduite insensée de ceux qui l'environnoient & sur le danger où l'empire se trouvoit exposé. Dans cette vue, il s'adressa au Rajah-Sahou, l'un des principaux chefs des Maharattes, pour exciter ces peuples à la révolte. Ils secouerent aussitôt le joug, se jetterent sur la province de Malva, dont ils prirent la capitale, & ravagèrent impunément tout le pays. L'année suivante, ils pillèrent le Guzarate, & s'avancerent jusqu'aux environs de Goualéor assez près de Delhi. Comme il n'étoit pas possible aux ministres de dissimuler plus long-tems la grandeur du mal, on résolut enfin de prendre des mesures pour en arrêter les progrès. Khandoran & le vizir Kamroddin se chargèrent de repousser les rebelles. Mais ils se comportèrent si mal, que l'ennemi, devenu plus entreprenant, parut bientôt aux portes de la capitale. L'empereur, allarmé, fit marcher aussitôt la grosse artillerie, sous la conduite d'Emir-Khan & d'Hassen-Khan, deux de ses généraux; mais ils furent battus par les Maharattes, qui se disposoient à entrer dans la ville, lorsque le vizir parut tout-à-coup avec le corps d'armée qu'il commandoit : il fut bientôt suivi de Khandoran & de Saadit-Khan,

autre général Mogol. Ils attaquèrent ces brigands, & les défirent d'autant plus aisément qu'ils avoient beaucoup souffert dans le premier combat, & qu'ils étoient presque rendus de fatigue. Si l'on avoit profité de leur déroute, dit un historien moderne *, ils n'auroient peut-être pas été en état, ou n'auroient pas eu la hardiesse de continuer leurs brigandages ; mais, soit que l'armée du vizir & de Khandoran fût harassée par des marches forcées, soit que les généraux craignissent la fatigue, ils poursuivirent les fuyards l'espace de deux ou trois lieues seulement, après quoi ils s'arrêtèrent. Cette négligence fut salutaire aux rebelles, qui, revenus de leur frayeur, se rassemblèrent ; mais, comme ils avoient perdu beaucoup de monde dans les différentes actions, & qu'ils voulurent gagner du tems, ils envoyèrent offrir aux trois généraux de se soumettre. Cette proposition fut acceptée par le vizir & par Khandoran. Saadit-Khan, outré de l'indolence & de la présomption de ces deux courtisans, retourna dans son gouvernement d'Audisch, sans vouloir aller à la cour, plaignant en lui-même l'empereur & l'empire, & mépri-

* Le même.

sant des gens si peu dignes des faveurs de leur maître.

✂[1738.]✂

Le danger auquel la cour & la capitale venoient d'être exposées, & la crainte d'une nouvelle incursion des Maharattes, firent songer l'empereur à rappeler une seconde fois Nézam-el-Moulk. Il lui fit écrire à ce sujet, & promit de lui donner une entière satisfaction. Le gouverneur du Décan se laissa persuader, & se rendit en diligence à Delhi. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les affaires alloient toujours le même train, & que sa présence étoit importune. On n'avoit pas même pour lui comme autrefois les égards qu'exige la bienséance. On le tournoit en ridicule, & l'on assure qu'un jour qu'il entroit chez l'empereur, Khandoran dit assez haut à quelques courtisans : voici notre charlatan qui arrive. Nézam fut piqué jusqu'au vif de tant d'affronts. Il résolut de s'en venger aux dépens même de l'empire. N'ayant pu faire entrer dans ses projets le vizir Kamroddin, il eut recours à Saadit-Khan, gouverneur d'Audisch, qui n'étoit pas plus satisfait que lui des ministres ; & tous deux résolurent d'appeler dans l'Inde le roi de Perse, Nadir-Schah, ou Tahmas-Kouli-Khan.

Ce prince étoit alors occupé à fortifier Kandahar dont il venoit de se rendre maître. Lorsqu'il eut vu les lettres de Nézam & de Saadit, & que, sur leurs invitations réitérées, il se fut assuré de la facilité de l'entreprise, il se mit en marche avec ses troupes victorieuses, prit Gorbund & Gazna, villes frontieres de l'Indoustan, & vint camper sous les murs de Kabul qu'il emporta d'assaut au mois de Juin. Nazir-Khan, gouverneur de la province, au lieu de secourir cette importante place, s'étoit retiré vers Peyschûr à sept journées de Kabul. Il fut surpris, attaqué, battu par l'armée Persane, & fait prisonnier. Cependant la cour de Delhi commençoit à s'allarmer. On y avoit d'abord reçu la nouvelle des premiers succès du Schah avec assez d'indifférence; mais, quand on sçut qu'il triomphoit de tous les obstacles, on se disposa sérieusement à marcher à sa rencontre. Il fut résolu que l'empereur se mettroit à la tête de l'armée; on fit tous les préparatifs du départ; mais, soit défiance, soit jalousie, Khandoran ayant sçu que Nézam-el-Mouk appuyoit de tout son crédit le projet d'aller au devant des Persans, rompit tout-a-coup les mesures prises pour cette expédition, & fit rentrer dans la ville, les équipages & la maison de l'empereur.

[1739.]

Ces troubles & ces divisions donnerent le tems à Nadir-Schah de s'emparer des défilés des montagnes qui séparent la province de Kabul du reste de l'Indoustan; il fit passer l'Attok à son armée, & vint droit à Lahor, dont il se rendit maître par composition. Enfin pourtant les ministres du grand Mogol s'étoient réunis en apparence contre l'ennemi commun. Nézam-el-Moulk, Khandoran & le vizir Kamroddin étoient partis de Delhi, le 2 de Janvier, avec une armée de deux cents mille hommes & une artillerie de sept cents pièces de canon. Ils vinrent camper dans la plaine de Karnal, entre Lahor & Delhi, résolus d'attendre en cet endroit l'arrivée du roi de Perse. L'empereur les joignit le 4 de Février. Le 13 on vit paroître l'armée Persane; & le lendemain Nadir-Schah fit attaquer les Mogols, vers la partie du camp où commandoient Saadit & Khandoran. Ces généraux sortirent aussitôt des retranchemens, & combattirent avec la dernière valeur; mais, s'étant engagés l'un & l'autre fort avant dans la mêlée, & n'ayant pas été secourus à propos, Saadit fut fait prisonnier, & Khandoran fut blessé mortel-

lement. Néanmoins leurs troupes ne lâcherent pied qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit ; mais elles portèrent dans le camp la désolation & l'épouvante. Le 15 & 16 les deux armées restèrent en présence , Mohammed craignant à tout moment une nouvelle attaque , & Nadir-Schah attendant patiemment l'effet des intrigues de Nézam-el-Moulk. En effet ce ministre, ayant fait consentir l'empereur son maître à traiter d'un accommodement, & s'étant fait donner un plein pouvoir, se rendit, le 17, au camp du roi de Perse, & reçut de ce prince l'accueil le plus honorable. Il fut arrêté que Mohammed viendrait lui-même trouver Nadir-Schah, ce qu'il fit le 19. * Après les premiers complimens, Nadir-Schah fit signe de servir, & pria l'empereur d'agréer ce repas. Mohammed l'accepta. Pendant qu'ils étoient à table , Nadir-Schah lui parla ainsi :
 » Est-il possible que vous ayez abandonné
 » le soin de votre Etat, au point de me
 » laisser venir jusqu'ici ? Quand vous ap-
 » prîtes que j'étois parti de Kandahar,
 » dans le dessein d'entrer dans l'Inde, la
 » prudence n'exigeoit-elle pas que, quit-
 » tant le séjour de votre capitale, vous
 » marchassiez en personne jusqu'à Lahor,

* Otter, T. I, p. 386.

» & que vous envoyassiez quelqu'un de
» vos généraux avec une armée jusqu'à
» Kabul, pour me disputer les passages ?
» Mais ce qui m'étonne le plus, est de
» voir que vous ayez eu l'imprudence de
» vous engager dans une entrevue avec
» moi, qui suis en guerre avec vous,
» & que vous ne sçachiez pas que la plus
» grande faute qu'un souverain puisse faire,
» est de se mettre à la discrétion de son
» ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'a-
» vois quelque mauvais dessein sur vous,
» comment pourriez-vous vous en défen-
» dre ? Maintenant je connois assez vos
» sujets pour sçavoir que tous, grands &
» petits, sont des lâches ou même des
» traîtres. Mon dessein n'est pas de vous
» enlever la couronne. Je veux seulement
» voir votre capitale, m'y arrêter quel-
» ques jours, & ensuite retourner en Perse.»
En disant ces derniers mots, il mit la
main sur l'Alcoran, & fit serment de te-
nir sa parole.

Après le repas, l'empereur ayant voulu
retourner à son camp, Nadir-Schah ne
voulut pas le lui permettre, & lui donna
des gardes. Il envoya, le lendemain ma-
tin, enlever le trésor & les équipages de
son prisonnier, & fit proclamer dans le
camp des Mogols, qu'il étoit libre à cha-
cun de se retirer où bon lui sembleroit,

fans crainte d'être attaqué. Par cet artifice toute l'armée Indienne, encore très-nombreuse, se dissipa d'elle-même, & laissa les Persans en état de tout entreprendre. Le 2 de Mars, Nadir-Schah prit la route de Delhi, l'empereur suivant en litiere, accompagné de ses principaux Omrahs. On arriva le 7 aux portes de la capitale, dont un corps de troupes Persanes avoit déjà pris possession, ainsi que du château. Tout étant disposé pour recevoir Nadir-Schah, ce prince y fit son entrée le 9 avec toutes sortes de précautions. Il donna ensuite ses ordres pour la levée d'un tribut sur tous les habitans. La somme avoit été fixée à deux kouroures * de roupies; mais Saadit-Khan, par jalousie contre Nézam-el-Moulk qui avoit fait le traité, s'étoit offert de fournir le double au roi de Perse. Comme cette contribution parut excessive, Nadir-Schah le maltraita de paroles. Ce qui causa tant de chagrin au Khan, qu'il s'empoisonna la nuit suivante.

Tandis que les ministres du grand Mo-

* On lit dans Otter deux mille kouroures, ce qui est une faute d'impression. Nous avons déjà fait observer que la roupie équivaut à trente sols de notre monnoie. Cent mille roupies font un lak ou leck, & cent mille laks font un kouroure.

gol, chargés de la levée du présent, travailloient à régler ce que chaque famille feroit obligée de payer, le bruit se répandit tout-à-coup que Nadir-Schah étoit mort. Aussitôt les habitans prirent les armes, & firent main-basse sur les Persans. Ils en tuerent un grand nombre, & contraignirent les autres à se fortifier dans le château. C'étoit le soir du 10 Mars. Le lendemain le roi de Perse crut devoir se montrer dans la ville, accompagné d'une garde nombreuse. Il vit par-tout sur son passage les corps des Persans massacrés; néanmoins il eut recours aux voies de la douceur, pour appaiser le tumulte. Ce fut ce qui perdit les rebelles; car, attribuant à foiblesse ce qui n'étoit qu'un effet de la patience & de la bonté du Schah, ils donnerent une libre carrière à leur vengeance; il y en eut même qui osèrent tirer sur le monarque Persan, qui eut un de ses officiers tué à ses côtés. Alors, enflammé de colere, Nadir-Schah commanda qu'on fit un massacre général de tous les habitans, & livra la ville au pillage. En un instant, les rues & les maisons furent inondées de sang. Abandonnés à leur propre fureur, les fiers Kizilbachs n'épargnoient ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Plus de deux cents vingt-cinq mille personnes furent égorgées. Le

pillage suivit cette horrible boucherie, & dura jusqu'au lendemain 13, que Nadir-Schah se laissa fléchir aux prières de Nézam-el-Moulk & du grand-visir. Entre plusieurs particularités de ce massacre, on raconte qu'un Indien * voyant approcher les soldats de sa maison, brûla environ vingt femmes de sa famille, après quoi, il attendit tranquillement que les soldats entraissent pour le massacrer. Par hasard ils passèrent sans toucher cette maison. Le malheureux Indien sortit alors, & fit rebrousser chemin à quelques-uns pour entrer chez lui, où il leur dit qu'ils trouveroient beaucoup d'argent & d'autres effets. Les soldats ne manquèrent pas d'aller piller la maison; mais ils se retirèrent sans faire de mal à cet homme, qui en fut si fort au désespoir, qu'il se donna la mort à lui-même.

Dans l'état déplorable où se trouvoient réduits les restes malheureux des habitans de Delhi, Nadir-Schah ne laissa pas d'exiger d'eux les quatre kouroures que Saadit-Khan avoit promis de fournir. Il fallut employer pour cet effet les extorsions les plus criantes & les tortures les plus cruelles; encore ne put-on jamais parvenir qu'à rassembler trois kouroures. Mais le trésor

* Hist. Universelle, T. XVIII, p. 626.

impérial , gouffre où tout l'or & l'argent des quatre parties du monde va s'engloutir , eut de quoi satisfaire la cupidité du Schah. Il en enleva des richesses prodigieuses en lingots , en pierreries, en meubles précieux, & sur-tout ce fameux trône du Paon , estimé seul neuf kouroures. Outre le butin immense que les Persans emportèrent de cette expédition, & dont le roi n'eut guères moins de soixante & dix kouroures pour sa part , ils gagnèrent encore plusieurs provinces & principautés considérables. Le 8 de Mai, Nadir-Schah se mit en marche pour retourner en Perse ; & dans sa route il brûla quelques villages, dont les habitans avoient donné sur ses fourageurs.

— [1740.] —

Si jamais prince eut raison de se défier de ses ministres, ce devoit être Mohammed-Schah, qui ne pouvoit attribuer qu'à la perfidie ou à la lâcheté des siens, le terrible fléau dont il se voyoit enfin délivré. Cependant il continua de vivre dans une coupable indolence, ne pouvant se passer de son imbécile vizir, & n'ayant pas la force de se défaire de Nézam-el-Moulk , qu'il regardoit comme l'auteur de la dernière révolution. De leur côté, ces deux seigneurs bornèrent
tous

tous leurs soins à se maintenir dans la faveur du monarque , sans s'inquiéter de la gloire ou de la félicité de l'empire. Cependant la plupart des gouverneurs de provinces se révolterent, & tâcherent de se rendre indépendans. Les troubles & les guerres domestiques se multiplierent ; & tel étoit le malheureux état de l'Indoustan , lorsque Mohammed-Schah mourut en 1748. Il ne paroît pas que les affaires ayent depuis changé de face. La confusion & l'anarchie règnent encore dans cette partie de l'Asie, ou plutôt une multitude de petits souverains Indiens & Mogols ne cessent de se partager & de se disputer les débris du plus riche & du plus vaste empire de l'univers.





GOLCONDE ET VISAPOUR.

APRÈS ce que nous avons dit, à l'année 1655, de la trahison de l'Emir-Jemla, ou, comme plusieurs voyageurs l'appelle, Mirgimola, général du roi de Golconde, il ne nous reste plus qu'à dire un mot de la dernière révolution de ce royaume. Le roi de Golconde à qui sultan Aureng-Zeb fit la guerre, s'appelloit Abdul-Cotub-Schah. Son successeur étoit fils d'un Arabe d'illustre extraction, qui s'étoit établi dans le pays. Abdul, lui connoissant du mérite, l'avoit élevé par degrés aux premières dignités de l'Etat; ce qui ne l'empêcha point de s'emparer, à sa mort, de tous ses biens, suivant l'usage des rois de Golconde qui sont héritiers de toute la noblesse du royaume; de sorte que le fils de ce seigneur se trouva réduit à la paie militaire, c'est-à-dire à douze ou quinze pagodes*.

** Abdul n'avoit pas d'autres enfans

* La pagode est une monnoie d'or, qui a précisément la forme d'un petit bouton de veste, & qui vaut 8 livres 10 sols.

** Histoire générale des Voyages, Tome IX, page 361.

que trois filles, dont il avoit marié la première à sultan Mahmoud, fils aîné du grand Mogol Aureng-Zeb. La seconde avoit épousé un Arabe de grande considération, nommé Méra-Mahmoud, que Tavernier qualifie de Scheikh ou prêtre de la Mecque. La troisième étoit encore fille, & étoit recherchée par un autre Arabe, jeune, aimable & de haute naissance. Le roi, qui se voyoit dans un âge avancé, las d'ailleurs des factions qui se formoient sans cesse à sa cour, parce qu'il avoit toujours préféré le plaisir aux soins du gouvernement, résolut de se donner un successeur. Il ne vouloit pas de sultan Mahmoud, dont le pere l'avoit forcé par une guerre cruelle à lui donner sa fille, dans l'espérance d'unir par ce mariage le royaume de Golconde à l'empire du Mogol. Son inclination ne le portoit pas non plus pour son second gendre, Méra-Mahmoud : il haïssoit son humeur & celle de sa femme. Sa troisième fille étoit aimable. Il résolut de lui donner un mari, dont l'adresse & le courage fussent capables de dissiper toutes les intrigues de la cour, & qui, lui devant son élévation, fût se contenir dans la dépendance. Il crut l'avoir trouvé dans l'Arabe qui recherchoit cette princesse. Mais ce jeune homme, voyant sa recherche approuvée,

se laissa éblouir par la grandeur à laquelle on lui permettoit d'aspirer. Au lieu de ménager les ministres, pour les attacher à ses intérêts, il eut l'imprudence de les traiter avec tant de fierté, qu'ils résolurent de traverser son mariage. Les principaux conseillers du roi étoient Moso-Kaune, Mir-Zapher, & Mouffouke. Mera-Mahmoud, son gendre, avoit peu de part au gouvernement ; mais, ne pouvant supporter l'insolence du nouveau favori, il se joignit à ses ennemis pour le perdre. Ces vieux courtisans, qui connoissoient parfaitement l'esprit du roi, représentèrent l'amant de la princesse comme un ambitieux, qui n'étoit propre qu'à faire naître de nouveaux troubles. Abdul, plein d'aversion pour tout ce qui pouvoit lui causer de l'embarras, abandonna facilement un homme si dangereux. Les ministres lui conseillèrent en même tems de chercher pour la princesse un mari sans biens & sans établissement, mais de haute naissance, bien fait, d'une humeur agréable, & plus porté au plaisir qu'aux affaires. Ils lui firent jeter les yeux sur le jeune Arabe, dont il avoit aimé le pere. Après l'avoir rempli de cette idée, Mir-Zapher fit appeler ce jeune homme, & l'entretint quelque tems dans un lieu où le roi s'étoit caché, pour le voir & l'en-

tendre sans être vu lui-même. Il lui parla de la grandeur & des services de son pere. Il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de voir le fils d'un si grand homme dans un état indigne de sa naissance. Il lui fit espérer des emplois honorables. Enfin, lorsqu'il eut laissé assez de tems au roi pour le considérer, il le congédia.

Après son départ, le roi n'en parut pas aussi satisfait que Mir-Zapher l'avoit espéré. Il ne lui trouva pas la figure aussi belle qu'il le désiroit pour sa fille. Zapher lui répondit qu'à la vérité ses malheurs l'avoient un peu défiguré; que c'étoit l'effet naturel du chagrin qui le dévorait; mais qu'en lui donnant de quoi mener une vie convenable à son éducation, il reprendroit bientôt tous les agrémens qu'il avoit eus dans sa première jeunesse. Abdul résolut d'en faire l'épreuve. Il donna ordre au ministre de lui faire compter tout l'argent qu'il désireroit, sans lui en découvrir la source. Quelques banquiers furent chargés de lui porter de grosses sommes, & reçurent défense, sous peine de la vie, de lui faire connoître d'où venoit cette profusion de bienfaits. Ils lui rendirent d'abord quelques visites, sous des prétextes qu'ils firent naître aisément. Ensuite un peu de familiarité leur fit prendre occasion de sa tristesse, pour

lui faire des offres. Ils lui présentèrent pour essai trois mille pagodes , qui reviennent à quinze cents livres sterling. Ils ne désavoua pas ses besoins ; mais , considérant que ceux qui lui offroient cette somme étoient capables de lui faire payer bien cher l'argent qu'ils vouloient lui prêter , & craignant de tomber dans une situation encore plus fâcheuse , par là difficulté qu'il auroit à le rendre , il les remercia de leurs généreuses intentions. Les banquiers avoient ordre de rendre compte à la cour de leurs propositions & de ses réponses. On leur commanda de renouveler leurs instances. Elles l'emportèrent à la fin sur les objections. Siud reçut d'eux une somme considérable , pour laquelle ils refusèrent de prendre aucune obligation ; ce qui lui causa d'autant plus d'étonnement , qu'ils le prièrent de ne pas épargner leur bourse , & de leur demander de nouvelles sommes lorsqu'il auroit employé la première.

Comme il aimoit naturellement le faste , la magnificence & les commodités de la vie , il se donna aussitôt une belle maison , des domestiques , un palanquin , des chevaux & toutes les distinctions de la grandeur & de l'opulence. Mir - Zapher avoit les yeux ouverts sur sa personne & sur sa conduite. Le changement qu'il y

apperçut répondant bientôt à ses espérances , il le fit voir une seconde fois au roi , qui conçut pour lui la plus vive affection , & résolut enfin de le choisir pour son gendre.

Un jour , au soir , il donna ordre au secrétaire d'Etat de l'emmener à la cour. Siud étoit à se réjouir avec quelques amis , lorsqu'on vint l'avertir qu'il y avoit à sa porte quelques grands officiers de la cour , accompagnés d'une garde à cheval. Il fit aussitôt sortir ses amis & les danseuses par une porte dérobée , pour aller recevoir le secrétaire & les Omrahs. Son trouble éclatoit sur son visage. Il se croyoit au moment de sa perte. Cependant il rappella son courage ; & , sans attendre que le secrétaire se fut expliqué , il lui représenta que s'il n'avoit pas eu le bonheur de servir le roi , comme son pere , dont il reconnoissoit que les services avoient été bien récompensés , il étoit fort éloigné d'avoir jamais offensé ce prince ; que si son crime étoit de vivre avec une magnificence , dont on ignoroit la source , il n'avoit rien commis d'injuste pour fournir à cette dépense , & qu'il étoit prêt à confesser d'où venoit sa fortune. Le secrétaire , qui avoit ordre d'observer exactement ses discours & ses actions , lui laissa la liberté de parler. Ensuite,

prenant une robe fort riche qu'il avoit apportée, il l'en revêtit avec les Omrahs, sans rompre ce respectueux silence. Après cette cérémonie, ils lui firent une profonde révérence, en l'assurant que leur commission n'avoit rien qui dût lui causer de l'effroi, & qu'il alloit être élevé au plus grand honneur auquel un sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval richement équipé; &, sans avoir eu le tems de se reconnoître, il fut conduit à la cour, où le roi lui fit épouser sur le champ la princesse sa fille. Cette affaire fut conduite avec tant de secret, que Mera-Mahmoud n'en fut informé qu'après la publication du mariage. Son désespoir lui fit abandonner le royaume, pour se retirer à la cour de Delhi, où il fut bien reçu de son beau-frere, qui lui fit obtenir d'Aureng-Zeb une pension convenable à son rang.

Le roi de Golconde sentit croître de jour en jour son affection pour ce nouveau gendre. Cependant il prit le parti de ne lui donner aucune part à l'administration; &, ne lui procurant même aucune occasion de s'enrichir, il ordonna seulement que ses dépenses les plus excessives fussent payées, sans qu'il eut jamais besoin de toucher lui-même aucune somme. Siud, qui avoit l'esprit pénétrant,

conçut bientôt le dessein du roi, & consentit, avec aussi peu d'ambition que d'avarice, à se laisser conduire. Cette politique lui attacha les Omrahs & les gouverneurs, en leur persuadant que, s'il succédoit à la couronne, ils seroient tout puissans sous un roi si tranquille. Elle confirma aussi l'affection du roi, qui le regarda comme un présent du Ciel pour le bonheur de sa vieillesse. Il continua de régner, l'espace d'onze ou douze ans, pendant lesquels Siud eut de sa femme un fils & deux filles. Enfin, lorsqu'il se crut proche de la mort, il rassembla tous les Omrahs, & nommant Siud pour son successeur, sous le nom de sultan Abdallah-Houfan, il leur fit jurer à tous sur l'Alcoran, qu'ils exécuteroient sa dernière volonté.

A peine fut-il au tombeau, que sa seconde fille, femme de Méra-Mahmoud, soutenue par un parti qu'elle s'étoit formé secrètement, s'empara du palais, au nom d'un fils que son mari avoit eu d'une première femme. Mais, étant elle-même sans enfans, son entreprise trouva peu de faveur parmi la noblesse, qui étoit dévouée au nouveau roi, par son inclination & par ses sermens. Les Mogols, occupés de leurs propres guerres, ne firent aucun mouvement pour s'opposer à la succession

de Golconde. Ainsi l'heureux Siud se vit porté sur le trône par les vœux communs de la nation, & fut bientôt couronné sous le nom qu'il avoit reçu de son beau-pere.

Ce prince n'ignoroit pas les prévarications nombreuses des ministres; & , dès le premier jour de son règne, il eût voulu pouvoir soulager les peuples de ces tyrans subalternes; mais il leur avoit en particulier tant d'obligations, qu'il se crut obligé de verser sur eux de nouvelles faveurs. Il donna la charge de général des armées à Moso-Kaune, & celle de chancelier à Mir-Zapher, ne doutant point que l'abus qu'ils feroient de ces importantes places, ne précipitât bientôt leur ruine & leur châtement. L'évènement justifia la politique adroite du nouveau monarque: convaincus de plusieurs crimes, les ministres, pour toute punition, furent congédiés; ensuite sultan Abdallah-Houfan, ayant renvoyé de sa cour les femmes & les danseuses, s'appliqua sérieusement aux affaires, & fit sa principale occupation du bonheur de ses sujets.

Disons actuellement un mot de ces mines fameuses de diamans, qui attirent dans le royaume de Golconde une grande partie de l'or & de l'argent des contrées les plus éloignées. La plus célèbre de ces mines s'appelle Raolkonda. Elle est située à cinq

jours de Golconde, & à huit ou neuf de Visapour. Il n'y a guères plus de trois cents ans qu'elle est découverte. Les roches d'où l'on tire les diamans ont plusieurs veines, larges tantôt d'un demi doigt, tantôt d'un doigt entier ; & les mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils fourent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre. C'est dans cette terre qu'ils trouvent les diamans. Mais comme les veines ne vont pas toujours droit, & que tantôt elles baissent ou elles haussent, ils sont contraints de casser ces roches pour ne pas perdre leur trace. Après les avoir ouvertes, il ramassent la terre ou le sable qu'ils lavent deux ou trois fois pour en séparer les diamans. C'est dans cette mine que se trouvent les pierres les plus nettes, & de la plus belle eau.

L'autre mine de diamans est à sept journées de la capitale, près d'un gros bourg nommé Coulour, où passe une rivière large & profonde. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue & demie du bourg, & c'est dans l'espace qui est entre le bourg & les montagnes qu'on trouve le diamant. Cette mine fut découverte, il y a environ deux cents ans, par un pauvre homme qui,

béchant un petit terrain pour y semer du millet, trouva une pointe naïve, du poids d'environ vingt-cinq carats. La forme & l'éclat de cette pierre la lui firent porter à Golconde, où les négocians reçurent avec admiration un diamant de ce poids, parce que les plus gros qui fussent connus auparavant n'étoient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se répandre, plusieurs personnes riches commencèrent aussitôt à faire ouvrir la terre, & l'on n'a pas cessé d'y trouver de grandes pierres. Il s'en trouve en abondance depuis dix jusqu'à quarante carats, & quelquefois de beaucoup plus grandes; mais la plupart de ces grandes pierres ne sont pas nettes. On se sert, pour l'exploitation de cette mine, de méthodes qui ressemblent peu à celles de Raolkonda. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler, les mineurs aplaniissent une autre place, à peu près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur, ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, & les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors tous les ouvriers s'assemblent, hommes, femmes & enfans, & se mettent à

l'ouvrage. Les hommes fouillent la terre. Les femmes & les enfans la portent dans l'enceinte qui est préparée. On foule jusqu'à dix, douze & quatorze pieds de profondeur ; mais aussitôt qu'on rencontre l'eau , il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte , on prend , avec des cruches , l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jette sur cette terre pour la détremper. Après quoi , les trous sont ouverts pour donner passage à l'eau ; & l'on continue d'en jeter d'autre par-dessus , afin qu'elle entraîne le limon , & qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au soleil , ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les mineurs ont des paniers , à peu près de la forme d'un van , dans lesquels ils mettent le sable pour le secouer, comme nous secouons le bled. La poussière achève de se dissiper, & le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vainné tout le sable , ils l'étendent avec une sorte de rateau , qui le rend fort uni. C'est alors que , se mettant tout ensemble sur ce fond de sable , avec un gros pilon de bois , large d'un demi-pied par le bas , ils le battent, d'un bout à l'autre, de deux ou trois grands coups qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent

ensuite dans les paniers ; ils le vannent encore ; ils recommencent à l'étendre ; & , ne se servant plus que de leurs mains, ils cherchent les diamans , en pressant cette poudre , dans laquelle ils ne manquent point de les sentir.

L'origine & la succession des rois de Visapour ne nous sont pas plus connues que celles des rois de Golconde. On sçait seulement que ces deux monarques sont tributaires du grand Mogol. Le roi de Golconde le devint en 1665 , en conséquence de l'expédition d'Aureng-Zeb , dont nous avons fait mention ; il paroît que la vassalité des rois de Visapour est beaucoup plus ancienne , & qu'elle précéda les troubles dont nous allons parler sur la foi d'un voyageur * instruit.

Du tems de sultan Ibrahim-Schah, pere d'Idal-Schah, roi de Visapour ou de Décan **, il y avoit au service du maître de la chapelle ou de la musique du roi , un esclave nommé Chavas , homme d'esprit & de cœur , & d'une humeur si agréable,

* Mandelslo.

** Ces noms sont synonymes , suivant notre auteur. Il paroît néanmoins que le mot Décan exprime quelque chose de plus que Visapour , & qu'outre ce royaume tributaire du Mogol , il y avoit une province de Décan , faisant partie de l'empire.

que le roi , qui le connoissoit , le demanda à son maître , & lui donna , après plusieurs emplois , l'intendance de l'appartement de ses femmes. Quelque tems après , le roi lui ayant demandé à boire , il eut le malheur de lui présenter , du vin d'une bouteille grasse , qui sentoit l'huile , & qui fut cause que le roi lui commanda sur le champ de se retirer , & de ne plus paroître à la cour. Néanmoins sa disgrâce ne fut pas si grande qu'il ne lui restât des marques de l'amitié dont le roi l'avoit honoré ; car il lui donna la charge de capitaine de la porte du château & le gouvernement de la ville de Visapour.

Chavas-Khan fit paroître tant de conduite dans cette importante charge , que le roi , se trouvant au lit de la mort , & Mustapha-Khan , son favori , ne voulant point se charger de la régence pendant la minorité du prince son fils , qui n'avoit que dix ans , il donna , du consentement des grands , cette haute administration à Chavas , qui étoit en possession de la dignité de Khan depuis long-tems. Les dix années de sa régence eurent l'approbation de tout le peuple. Mais Idal-Schah ayant atteint l'âge de vingt ans , commença à s'ennuyer de se voir sous la tutelle d'un esclave révolté , & à condamner ouvertement la familiarité qu'il avoit avec la reine

sa mere. Ce ministre avoit d'ailleurs engagé l'Etat dans une guerre fort injuste & extrêmement ruineuse ; car, quoiqu'il fît payer, tous les ans, aux députés du grand Mogol les trente millions de pagodes de tribut que le roi de Décan lui devoit, il les faisoit attaquer à leur retour par des gens apostés, qui enlevoient tout l'argent qu'il leur avoit fait compter, & qui le lui rapportoient. Le Mogol Schah-Jéhan, qui vivoit alors, se plaignit d'abord de la conduite de Chavas-Khan, & en même tems des violences commises en la personne de ses députés, à quoi la justice obligeoit Idal-Schah de remédier ; mais voyant que ses plaintes étoient inutiles, il entra, avec une armée de deux cents mille hommes, dans le royaume de Décan, où il assiégea le château de Périnda, que quelques Hollandois, qui y avoient été envoyés en prison, aiderent à défendre pendant deux ans, jusqu'à ce que la paix fut conclue avec le grand Mogol, après la mort de Chavas-Khan, dont on se défit de la maniere suivante.

Idal-Schah, ne pouvant souffrir plus long-tems le pouvoir extraordinaire & injuste de son premier ministre & de son tuteur, s'en plaignit aux grands de son royaume & aux gouverneurs de ses provinces & de ses places, les priant de ve-

nir à son secours contre l'usurpation de Chavas-Khan. Ces grands & ces gouverneurs s'assemblerent, & manderent au régent que leur roi étant dans un âge capable de gouverner le royaume, il étoit tems qu'il lui remît l'administration des affaires entre les mains, & que pour cet effet, il seroit à propos qu'il sortît du château pour venir demeurer dans la ville comme les autres grands du royaume, lui faisant connoître en même tems que, s'il manquoit de déférer à leurs remontrances, ils ne manqueroient pas, de leur côté, d'employer une partie des forces du royaume pour l'y contraindre. Chavas-Khan n'étoit point d'humeur à se dessaisir d'une autorité qu'il possédoit depuis tant d'années; &, comme il étoit assuré de l'affection de ses créatures, aussi-bien que de celle du peuple qu'il avoit eu soin de s'acquérir pendant sa régence par une libéralité vraiment royale, il ne fit point de réflexion sur ces remontrances, jusqu'à ce qu'il vit une partie des grands, avec une armée de trente mille hommes, aux portes de la ville.

Dans cette extrémité, le régent prit une résolution qui acheva de le perdre. Car, s'imaginant que le peuple l'aimoit assez pour le proclamer roi, s'il n'en avoit

point d'autre, il résolut de se défaire de son prince, & de le tuer de sa main. Tout occupé de ce projet, il sortit de sa chambre une nuit, pendant que l'armée n'étoit qu'à cinq lieues de la ville; &, étant arrivé à la porte de l'appartement du roi, les gardes ne firent point difficulté de le laisser passer, & l'ayant trouvée fermée contre la coutume, il entreprit de la forcer. Le roi s'étant éveillé au bruit, & soupçonnant quelque mauvais dessein sur sa personne, demanda qui c'étoit. Chavas-Khan répondit que c'étoit lui, & qu'il avoit à lui communiquer des lettres d'importance qu'il venoit de recevoir à l'instant des chefs de son armée. Le roi lui répondit que l'heure n'étoit guères propre pour lire des lettres, & qu'il eût à revenir le matin. En même tems il se leva, & se rendit au mahl ou appartement de la reine sa mere, à laquelle il fit le récit de l'audace que Chavas-Khan avoit eue de venir frapper la nuit à la porte de sa chambre. La reine, qui ne manquoit pas d'esprit, jugea si mal de cette démarche, qu'il fut résolu sur le champ qu'on se déferoit au plutôt du ministre. On en donna la commission à un Meldar ou gentilhomme de la chambre, & à un nommé Chideram, grand-

fauconnier & intendant des béliers & des buffles que le roi faisoit nourrir pour le combat.

Dès que le jour fut venu, le roi se fit voir sur son trône, accompagné des deux officiers qui s'étoient chargés de cette exécution; &, ayant fait venir Chavas-Khan, il lui donna une lettre cachetée, & lui dit : « Chavas-Khan, voici une » lettre que je viens de recevoir des généraux de mon armée, dis-moi un peu » ce qu'elle contient. » Chavas-Khan ne l'eut pas plutôt ouverte pour la lire, que le gentilhomme de la chambre lui plongea le poignard dans le sein, mais avec tant de précipitation, que, sans attendre l'effet de la blessure, il se sauva promptement avec le roi dans l'appartement des femmes. Un autre gentilhomme, qui se trouva présent à cette exécution, voyant que la plaie n'étoit pas mortelle, courut aussitôt vers le ministre, comme s'il eût voulu lui sauver la vie, l'embrassa, lui demanda le sujet de sa disgrâce, & feignant de vouloir tirer le poignard de la plaie, il l'enfonça si avant, qu'il fit tomber par terre Chavas-Khan. L'eunuque, qui étoit avec lui, le fit emporter dans son palais. Mais la reine ayant sçu ce qui s'étoit passé, commanda

H h ij

à Chideram de l'aller achever. Chavas-Khan, voyant entrer Chideram dans sa chambre, & croyant qu'il venoit lui rendre une visite d'ami, lui dit : « Hé-las ! Chideram, qui est-ce qui m'a ainsi assassiné ? » Mais Chideram, sans lui donner le loisir d'en dire davantage, lui répondit : « Traître, c'est moi ; » & se jettant en même tems sur lui, il lui coupa la tête.

Cette action brusque & hardie de Chideram surprit tellement le frere de Chavas-Khan, capitaine de la porte du château, trois chirurgiens, deux capitaines de ses amis, & quelques autres de ses parens, qui étoient présens, que non-seulement ils ne se mirent point en devoir d'arrêter le grand-fauconnier, mais qu'ils lui donnerent aussi le loisir de les tuer tous, sans qu'il y en eut un seul qui se mît en état de défense.

Chavas-Khan avoit parmi ses domestiques un caffre, lequel ayant appris la mort de son maître, courut aussitôt au château dans le dessein de tuer le roi ; mais il rencontra en chemin environ trente soldats qui l'arrêterent. Ce furieux en tua dix de sa main, & il auroit achevé le reste, s'il n'eût été accablé par le nombre de ceux qui survinrent au bruit de ce

désordre. On lui coupa la tête, que l'on pendit, comme un trophée, au clocher du château.

Le royaume de Décan ou de Vifapour abonde en toutes sortes de productions, en vivres, lacque, toiles de coton, soie, mais sur-tout en poivre que l'on transporte par mer en Perse & en Europe. On assure que le roi peut mettre sur pied, dans fort peu de tems, deux cents mille hommes; & cependant, comme nous l'avons dit, il est tributaire du grand Mogol, qui possède dans son pays les villes de Chaul, de Kerby, de Daulet-Abad & quelques autres.

Il n'y a point de prince dans les Indes, dit l'auteur cité ci-dessus, qui ait tant d'artillerie que le roi de Décan. Il avoit entr'autres une pièce de canon de fonte, qui tiroit près de huit cents livres de balles, avec cinq cents quarante livres de poudre fine, ce qui faisoit un effet si terrible, qu'au siège du château de Salpourt, le premier coup, disoit-on, que ce roi avoit fait tirer contre cette forteresse, avoit abattu quarante-cinq pieds de muraille. Celui qui avoit fondu ce canon, étoit Italien, natif de Rome, & le plus méchant de tous les hommes, ayant eu l'inhumanité de tuer son fils, de

sang froid, pour consacrer cette pièce monstrueuse de son sang, & de faire jeter dans le feu, où il avoit fait la fonte, un trésorier du roi qui vouloit lui faire rendre compte de la dépense qu'il avoit faite.

Fin des Anecdotes Indiennes.



ANECDOTES TURQUES.

INTRODUCTION.



UNE des plus puissantes dynasties qui régnerent en Asie, est celle des *Seljoucides*, ainsi nommée de Selgiouk, capitaine Tartare ou Turc *, que sa valeur éleva, vers le milieu du neuvième siècle, aux premières dignités de la cour de Bigou Khan, roi du Turquestan. S'étant soulevé contre son bienfaiteur, Selgiouk s'établit dans la Transoxane, vaste contrée de la Tartarie, où il mourut en l'année 1020. Mikhaël, son

* Les Turcs, les Tartares, les Mogols ont la même origine, & reconnoissent les Huns pour leurs ancêtres.

fils, suivit dans les Indes sultan Mahmoud, fondateur de la dynastie des Ghaznévides, & fixa sa résidence à Mérou, dans le Khorassan. Il y jeta les fondemens d'une puissance qui fut fatale aux Ghaznévides : car Thogrul, son fils & son successeur, fit sur ces princes de grandes conquêtes; &, après leur avoir enlevé tous les pays, qui composent aujourd'hui la monarchie Persane, il prit le titre de Sultan, qu'il transmit à sa postérité. Bientôt on vit les Seljoucides donner des loix, non seulement dans la Perse & dans la partie de la Tartarie, mais encore dans l'Arabie, dans le Kharisme, dans la Syrie, dans la Palestine, dans l'Asie-Mineure, & porter la terreur de leurs armes jusqu'aux portes de Constantinople. Ce fut, pour le dire en passant, sous les monarques Seljoucides que les Chrétiens d'Occident, animés d'une sainte fureur, formèrent ces expéditions fameuses, appelées Croisades. Barkiaroc, petit-fils d'Alp-Arslan, neveu de Thogrul, régnoit alors en Perse, & contribua beaucoup aux nombreuses défaites des Croisés par les armées formidables qu'il fit passer en Syrie, au secours des sultans d'Alep & d'Iconium, princes de sa famille. Il mourut au commencement du douzième siècle. Cothbeddin-

Mohammed , grand-échanfon de ce prince & gouverneur du Kharizme , avoit depuis peu fecoué le joug. Il fe rendit indépendant , & transmit à fon fils Atzis la fouveraine puiffance avec le titre de Sultan. Atzis fit la guerre contre fultan Sandgiar , frere & fucceffeur de Barkiaroc ; mais la fortune ne lui fut pas favorable , & deux fois il fubit les loix , ou plutôt il éprouva la clémence du vainqueur. Il-Arflan fut plus fage & régna paifiblement ; mais il n'en fut pas de même de Tagafch , qui monta fur le trône vers 1173. Ce prince conquit le Khoraffan & l'Irak Perfique , & demeura poffeffeur de l'empire Kharizmien , par la mort de Thogrul II , fultan des Seljoucides , qui perdit la vie dans une bataille. Aladin-Mohammed ajouta d'autres conquêtes à celles de fon pere Tagafch , & recula fort loin dans les Indes les bornes de fon empire. Telle étoit la puiffance de ce prince , que , tous les jours , foir & matin , vingt-fept rois ou fils de rois battoient le tambour à la porte de fon palais fur vingt-fept tambours d'or , pour annoncer l'heure de la priere. Tant de gloire & de grandeur fut bientôt anéantie par cette irruption fameufe des Tartares de Genghiz-Khan. Chaffé de fes Etats , & pourfuivi de tous

côtés, Aladin alla finir ses jours de chagrin & de misère dans une petite isle de la mer Caspienne. A son exemple, la plupart des seigneurs Kharizmiens avoient pris la suite ; un des plus considérables d'entr'eux, nommé Soliman, s'établit dans l'Asie - Mineure, aux environs de l'Euphrate. Il eut pour fils Thogrul ou Erthogrul, qui fut pere d'Osman ou Othman, fondateur de l'empire Ottoman.



OSMAN *ou* OTHMAN , *premier*
Empereur Turc.

[1300.]

C'EST du nom de ce prince que les Turcs ont été appelés depuis Osmanlis par les Afiatiques , & Ottomans par les Chrétiens. Aladin II , sultan d'Iconium , étant mort , Othman fonda sur ses Etats , & s'en rend maître. Il passa aussitôt à de nouvelles conquêtes. Andronic Paléologue occupoit le trône de Constantinople ; mais cet empire , autrefois si fameux , en proie depuis long-tems aux incursions des Barbares , commençoit à pencher vers sa ruine. L'idée seule de son ancienne grandeur le soutenoit encore. Othman , à la tête de ses Turcs , l'attaqua & le démembra. Il prit des villes , gagna des batailles , emmena des milliers de Chrétiens en esclavage. Ce torrent impétueux menaça dès sa naissance d'engloutir tous les royaumes & toutes les puissances de l'Asie-Mineure.

[1310.]

Tandis que le nouveau sultan des Turcs

étendoit au loin sa domination, une société de guerriers Chrétiens *, connue alors, sous le nom d'ordre de S. Jean de Jérusalem, s'établissoit à Rhodes, isle de la Méditerranée, & jettoit les fondemens d'une puissance, qui fut long-tems l'écueil où se briserent toutes les forces de l'empire Ottoman. Dès-lors, le prince Turc forma le dessein de l'exterminer. Il envoya des vaisseaux & des troupes pour chasser les chevaliers de l'isle; mais ils y furent maintenus & défendus par la valeur d'Amé IV, comte de Savoie, qui se hâta de voler à leur secours.

— [1318.] —

Les progrès rapides des armes Ottomanes avoient répandu l'alarme & la consternation dans toute l'Asie-Mineure. La plûpart des gouverneurs de provinces & des vassaux de l'empire de Constantinople, se voyant abandonnés à eux-mêmes, formerent entr'eux une ligue offensive & défensive, & attaquèrent les Turcs; mais ils furent eux-mêmes surpris & battus par ces ennemis implacables, qui leur enleverent un grand nombre de villes.

* Ce sont aujourd'hui les Chevaliers de Malthe, dont la valeur fait encore l'admiration de l'Europe, & la terreur des Ottomans.

Cette campagne fut terminée par le siège de Pruse ou Burse, en Bithinie, que les Infidèles ne purent prendre.

✻ [1326.] ✻

Ce que la force des armes n'avoit pu faire, le tems & la politique d'Othman l'exécuterent : je veux parler du siège de Pruse. A l'aide des intelligences secrètes que le prince Turc entretenoit avec l'empereur Grec de Constantinople, il fit tomber cette ville puissante entre les mains d'Orcan, son fils, qu'il avoit mis à la tête de la nation. Suivant la capitulation, les habitans devoient sortir de la place avec tous leurs effets ; mais ils avoient à faire à un prince qui se faisoit un point de religion de tromper les Chrétiens, & que ses successeurs n'ont que trop bien imité dans la suite. Orcan commença par retenir tous les enfans ; & , sur les plaintes qui lui furent faites de cette conduite, il répondit qu'il n'étoit pas juste qu'on enlevât à leur patrie ces innocentes victimes, sans prendre leur consentement, & que jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de le pouvoir donner, ils resteroient dans la ville. Il ajouta que, dans l'incertitude où l'on étoit s'ils voudroient sortir ou demeurer, on ne pouvoit les priver de leur héritage, & qu'il ne souf-

friroit pas qu'on emportât la moindre chose. Ainsi le rusé vainqueur retint les enfans & les biens des Prusiens , qui se déterminèrent eux-mêmes à ne point quitter leur patrie. Othman mourut peu de tems après , dans la soixante-neuvième année de son âge, & de son règne la vingt-septième.

L'historien Saadi met dans la bouche de ce prince le discours suivant, qu'il lui fait adresser à son fils Orcan , au lit de la mort. Orcan jettant un profond soupir , dit ces mots : « Ah ! Othman, est-ce donc » toi , source des empereurs & seigneurs » du monde ? » Le roi lui répondit d'une voix presque éteinte : * « Ne te lamente » point , toi qui fait la joie de mon ame : » tu me vois aux prises avec la mort , » soumis au sort commun qui nous maîtrise tant jeunes que vieux , depuis que » nous respirons tous le même air de ce » monde , rempli de maux. Je passe à » l'immortalité : puisse ta vie être comblée de gloire , de prospérité & de » bonheur ! Prêt à me séparer de toi , je » meurs sans regret , puisque je te laisse » mon successeur. Ecoute cependant mes » dernières instructions. Bannis loin de

* Histoire de l'empire Ottoman , par S. A. S. Démétrius Cantimir , prince de Moldavie, p. 16.

» toi les soucis de cette vie. Couronné
 » de la félicité qui t'environne, ne cher-
 » che point, jé t'en conjure, ton appui
 » dans la tyrannie, & détourne tes re-
 » gards de la cruauté. Cultive au con-
 » traire la justice, & fais-en l'ornement
 » de la terre. Donne à mon ame séparée
 » de ce corps le plaisir d'une suite de
 » victoires que tu remporteras. Et quand
 » tu auras conquis le monde, fers-toi de
 » tes armes pour étendre la religion. En-
 » tretiens une amitié juste avec les royau-
 » mes Ruméens *. Répands les hon-
 » neurs sur tous les sçavans ; c'est le
 » moyen d'affermir la loi divine ; &
 » quelque part que tu apprennes que se
 » trouve un homme doué de la science,
 » comble-le de biens, de distinctions &
 » de tes graces. Que tes armées ne te
 » rendent point présomptueux, & ne t'en-
 » fient point de tes richesses. Tiens près de
 » ta personne ceux qui sont éclairés dans
 » la loi ; &, regardant la justice comme
 » le plus ferme support des royaumes,
 » écarte tout ce qui peut y donner at-
 » teinte. La loi divine doit être notre

* L'empire de Constantinople, formé de celui
 des Romains, & tous les royaumes Chrétiens
 d'Occident : car Rum ou Romélie, suivant les
 Turcs, est la Grèce & la Chrétienté.

» unique objet : c'est notre seule fin ; &
» tous nos pas doivent tendre vers le Sei-
» gneur. Ne t'embarque point dans de
» vaines entreprises , ni dans des querel-
» les infructueuses ; car ce seroit une fausse
» ambition de ne chercher qu'à jouir de
» l'empire du monde. Je n'ai aspiré à
» rien autre chose qu'à la propagation de
» la foi : c'est à toi qu'il convient de
» donner l'accomplissement à mes desirs.
» Le rang que tu vas tenir t'oblige à un
» égard impartial pour un chacun. Il y a
» des devoirs que tu dois au public ; &
» c'est démentir le nom de roi , de ne pas
» prendre sur soi de se distinguer de son
» peuple par la bonté & par la clémence.
» Tu dois te faire une étude constante
» de protéger tes sujets , & c'est en te
» prêtant à ces dispositions que tu atti-
» reras sur toi la faveur du Ciel. » Nous
n'oserons pas assurer que ce discours ait
été véritablement prononcé par Othman ;
les belles & sublimes leçons qu'il ren-
ferme sont tellement contraires à l'esprit
de despotisme des gouvernemens Orien-
taux, qu'il pourroit faire honneur aux mo-
narques même les plus sages de la Chré-
tienté.



ORCAN.



O R C A N.

[1327.]

DIGNE héritier des vertus politiques & guerrières de son père, Orcan sut profiter de la méintelligence des Grecs, pour envahir leurs provinces. Il inonda de ses troupes la Thrace, la Bulgarie, la Cappadoce, & mit le siège devant Nicomédie, dont il se rendit maître; il soumit ensuite à ses armes quantité d'autres places & de forteresses, que les Grecs n'eurent ni la force ni le courage de défendre.

[1328.]

Orcan établit le siège de son empire à Pruse, en Bithinie, & réunit toutes ses forces contre Nicée, capitale de cette province. Pendant le siège de cette importante place, qui dura deux ans, il fit divers réglemens pour la prospérité de ses peuples & pour la gloire de ses armes. On attribue à ce prince l'institution de beaucoup de loix & de coutumes qui s'observent encore aujourd'hui dans l'empire Ottoman. Il abolit la monnoie Seljoucienne, en usage dans presque toute
An, Orient. *Partie II.* I i

l'Asie, & en fit battre une nouvelle à son coin. Il étendit ses soins sur l'administration de la justice, & nomma pour premier ministre ou grand-vizir, le prince Aladin son frere, dont la conduite équitable & modérée seconda parfaitement les vues bienfaisantes du monarque Turc. Après avoir réglé les finances & les tribunaux, Orcan s'occupa de la discipline militaire. Jusqu'alors les armées Ottomanes n'avoient subsisté que de brigandage & de butin; la paye journaliere fut établie, & les soldats n'eurent plus, comme auparavant, la liberté de quitter leurs drapeaux. On leur fit prendre une espece d'uniforme ou habit particulier, pour les distinguer des habitans des villes & des campagnes. Enfin on leva dans toutes les provinces conquises un grand nombre de jeunes Chrétiens, qu'on instruisit dans les principes de la religion Mahométane, & dont on composa une nouvelle milice entièrement dévouée au service du prince.

❧ [1329.] ❧

Cependant le siège de Nicée se continuoît avec vigueur. Les habitans étoient réduits à la dernière extrémité. Touché de la situation de ces braves gens, l'empereur Andronic se mit enfin en mouvement pour les secourir. Mais tel étoit le déla-

brement de ses affaires, qu'à peine put-il rassembler cinq cents hommes, avec lesquels il marcha contre les Turcs. Il fut battu. La prise de Nicée suivit de près sa défaite. Autant le successeur des Césars paroît ici petit & méprisable, autant le prince Turc se montre-t-il grand & magnanime. Par le droit de la guerre, ce vainqueur étoit maître de la vie & des biens des habitans de Nicée. Il leur permit de se retirer à Constantinople, & d'emporter avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux. Une générosité si peu attendue lui gagna dans un instant tous les cœurs; &, parmi un peuple immense, il ne se trouva personne qui voulût faire usage de la liberté qu'il avoit accordée. Outre l'honneur immortel qu'Orcan recueillit de sa clémence, il eut la satisfaction de voir un grand nombre de villes s'empressez de lui ouvrir leurs portes, & se ranger à l'envi sous sa domination.

❧ [1336:] ❧

Bien différent de la plupart des conquérans, qui ne sont fameux que par la destruction & le ravage, Orcan laissoit par-tout des monumens de sa bienfaisance & de sa piété. Il fondeoit des hôpitaux & des monasteres, érigeoit des temples, établissoit des écoles & des académies.

A Pruse, il fit fleurir les belles-lettres & tous les arts, au point qu'on accouroit des extrémités de la Perse & de l'Arabie pour s'y faire instruire. Etranger ou régnicole, il suffisoit d'avoir quelque talent pour avoir part aux bonnes grâces du prince ; & , ce qu'on n'avoit encore vu dans aucun pays, les sciences éclairoient le berceau de l'empire Ottoman.

❧ [1338.] ❧

Jusqu'alors les Turcs s'étoient contentés de faire des conquêtes dans l'Asie-Mineure. Ils n'avoient pas encore porté leurs vues ambitieuses du côté de l'Europe. La prospérité constante de leurs armes leur inspira le dessein de s'y établir. Soliman, fils d'Orcan, fut chargé de l'expédition. Il prend avec lui les plus braves & les plus expérimentés de ses capitaines, & s'avance en chassant jusques sur le bord de la mer. « Il y avoit, » dit le prince Cantimir, peine de mort * » portée par édit de l'empereur de Constantinople contre quiconque iroit avec » un simple bateau sur la côte d'Asie : la

* Les Espagnols n'ont point employé d'autre moyen pour défendre aux étrangers l'entrée du Mexique: moyen barbare, & qui n'a tout au plus d'effet que contre la ruse.

» même peine étoit décernée contre tout
 » Ottoman qui passeroit en Europe. La
 » nécessité, mere de l'invention, fait ima-
 » giner à Soliman d'attacher deux ra-
 » deaux sur des vessies de bœuf, liées en-
 » semble par le cou, sur l'un desquels il
 » se met par un beau clair de lune, &
 » passe à l'autre bord, plus heureusement
 » qu'il n'avoit osé espérer, d'un village
 » d'Asie au château d'Hamni en Europe.
 » Toute la compagnie de Soliman passe
 » de même. Un payfan, qu'on rencon-
 » tre fort à propos, & dont on se saisit
 » d'abord, découvre un souterrain, par
 » où l'on entre dans la place. Il n'y avoit
 » point de garnison, & chacun étoit en-
 » dormi. La surprise générale des habitans
 » ne leur laisse pas le loisir de délibérer.
 » Soliman, maître d'en disposer à son
 » plaisir, comprend bien que la douceur
 » est plus propre à avancer ses affaires.
 » Ainsi, au lieu de les traiter en captifs,
 » il les comble de caresses; &, mêlant
 » aux assurances de la liberté les promes-
 » ses des plus grandes récompenses, il
 » jure de reconnoître à jamais leurs ser-
 » vices, si quelques-uns d'entr'eux, accou-
 » tumés à la mer, peuvent conduire au
 » bord de l'Asie les vaisseaux qui étoient
 » dans le port. Il n'en fallut pas d'avan-
 » tage pour gagner tous les cœurs: que

» ne fait-on pas pour un prince qui ne
» montre que les dehors de la clémence !
» En peu d'heures , environ trois mille
» Ottomans sont transportés d'Asie en Eu-
» rope. » Ils profiterent de la consterna-
tion que leur arrivée avoit répandue dans
tous les pays d'alentour, & s'emparèrent
de plusieurs places qui les mirent bientôt
en état de ne rien craindre de la part
des Grecs. C'est ainsi que les plus gran-
des entreprises n'ont souvent besoin que
d'être tentées pour être suivies d'un heu-
reux succès.

— [1342.] —

Quelque profondes que fussent les plaies
que le fer Ottoman avoit faites depuis
un demi-siècle à l'empire de Constanti-
nople , ses souverains pouvoient peut-être
encore y apporter remède , s'ils eussent été
plus jaloux de leur propre gloire & de l'inté-
rêt des peuples. Mais, plongés dans la
mollesse & dans les plaisirs, ils languis-
soient dans une coupable indolence , &
sitôt que l'éclat du mérite venoit frapper
leurs yeux , ils se hatoient , par une lâche
politique , de le bannir de leur cour. Can-
tacuzene, ministre habile & grand homme
de guerre , qui , plus d'une fois , avoit
arrêté les efforts des Infidèles , étoit alors
en butte à la jalousie du prince régnant,

& à l'envie de ses concitoyens. Rebuté des affronts qu'il recevoit tous les jours, il prit les armes pour repousser la force par la force. Cette guerre domestique fut un nouveau prétexte pour les Turcs d'attaquer les provinces de l'empire ; & Cantacuzene, qui avoit donné sa fille en mariage à leur Sultan, n'eut garde de s'opposer à leurs conquêtes. Ils firent des courses jusqu'aux portes de Constantinople.

Le zèle inconsidéré des Croisades dominoit toujours en Europe. Ces ligue pieuses sembloient ne demander que des alimens pour reparoître dans toute leur vigueur. Clément VI n'eut pas plutôt appris les progrès des Ottomans, qu'il fit expédier contre eux des Bulles, adressées à tous les princes de la Chrétienté, persuadé qu'aux seuls noms d'*Infidèles* & de *Mahométans*, on ne manqueroit pas de prendre les armes. Mais les seules républiques de Gènes & de Venise, & le roi de Chypre, Hugues de Lusignan, trois puissances qui avoient tout à espérer des Croisades *, prirent part à celle de Clé-

* Les Vénitiens & les Génois s'étoient plus d'une fois enrichis à transporter les Croisés en Asie, & souvent même à les rançonner. D'ailleurs, ces expéditions ouvroient quantité de débouchés au

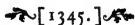
ment VI. Ce pontife, ardent à poursuivre ses projets, arma lui-même à ses frais quatre galeres, &, s'étant fait déclarer chef de la Croisade, il nomma pour son lieutenant général Martin Zacharie, noble Génois. On donna le commandement de la flotte à Pierre Zeno, Vénitien, capitaine expérimenté, qui se rendit au mois de Novembre à Négrepont dans l'Archipel, où tous les membres de la sainte Ligue devoient se réunir pour le printems prochain.

— [1344.] —

Il est aisé de s'imaginer qu'à l'exception d'un petit nombre de Croisés, tels que les Chevaliers de Rhodes, qui ne respiroient que la gloire & les hasards, tous les autres n'envisageoient dans cette expédition que le butin & le pillage. C'est ce qui les fit résoudre au siège de Smyrne, l'un des ports les plus commerçans de l'Asie-Mineure. Ils battirent cette place avec un nombre prodigieux de machines de guerre; &, malgré la résistance opiniâtre des habitans, ils l'emportèrent d'as-

commerce de l'Europe, que ces peuples avoient presque tout entre les mains. Quant au roi de Chypre, on sçait que sa famille n'avoit acquis une couronne que par les Croisades.

faut. Qu'on se rappelle ici la modération & la douceur dont usèrent en de pareilles circonstances Orcan & Soliman son fils, princes Turcs, réputés barbares par les Chrétiens. Ceux-ci, se voyant maîtres de Smyrne, signalent leur pieuse fureur par le massacre général des habitans ; femmes, enfans, vieillards, tous sont passés au fil de l'épée, & la religion même sert de voile aux cruautés les plus atroces.



De tels excès ne demeurèrent pas long-tems impunis. Morbassan, général des troupes Ottomanes envoyées par Orcan pour reprendre Smyrne, ayant été vaincu sous les murs de cette ville, les Croisés, de l'avis du légat du pape, voulurent rendre grâces au ciel de leur victoire, par une Messe solennelle qu'ils célébrèrent sur le champ de bataille : au milieu de cette cérémonie, Morbassan fond sur le camp des Chrétiens ; il en fait un carnage horrible. En vain Zéno, Zacharie & le légat lui-même se battent en désespérés ; ils sont accablés par le nombre, & passés au fil de l'épée avec l'élite de la noblesse. Tous ceux que le fer épargna se sauvèrent à Smyrne, où le vainqueur alla sur le champ les assiéger. Cette ville

fut prise la même année , malgré de nouveaux efforts des Chrétiens d'Occident ; & tant de sang répandu servit à procurer aux Vénitiens la liberté du commerce dans les ports & sur les côtes de l'empire Ottoman.

❧ [1347.] ❧

On attribue communément à sultan Amurat, fils & successeur d'Orcan, l'institution des Janissaires, milice fameuse, à qui la Porte * fut redevable, dans la suite des tems, de toutes ses conquêtes & de la grandeur où nous la voyons parvenue. Cependant il est certain que ce prince ne fit que perfectionner & mettre sur un meilleur pied ce corps militaire ; & l'invention en est dûe toute entière à Orcan. Entre un grand nombre de prisonniers Chrétiens qu'il retenoit dans les fers, il fit choisir les jeunes gens les plus beaux & les mieux faits. Il en composa différentes classes, & mit à leur tête des ca-

* Ce mot , pris de l'entrée des palais des princes de l'Orient , désigne tout à la fois le lieu de leur résidence & leur souveraineté. Il répond au mot *cour*, dont nous nous servons en Europe pour exprimer la même chose. Les Turcs y ajoutent toujours une épithète fastueuse, & disent *la Sublime Porte*.

pitaines expérimentés, pour les former au métier des armes. Une discipline rigoureuse, des exercices fréquens, rendirent bientôt cette milice redoutable. Orcan en confia le commandement à son second fils Amurat, qui s'en servit avec succès contre les Chrétiens eux-mêmes.

❧ [1350.] ❧

Tandis que ce jeune prince moissonnoit des lauriers en Asie, Soliman, son aîné, se couvroit de gloire en Europe. Il avoit, depuis quelques années, étendu prodigieusement ses conquêtes, & profité des divisions de plusieurs petits souverains, pour envahir leurs Etats. Ce fut par cette adroite politique, soutenue de la force des armes, qu'il vint à bout de ranger sous sa domination une partie de la Chersonnèse, de la Thessalie, de la Thrace, & d'établir presque sous les murs de Constantinople, une puissance qui devoit être un jour si fatale à cet empire. Dans ce même tems, les Bulgares, peuple sorti de la Scythie, ayant fait une irruption sur les provinces qui restoient encore aux Grecs, l'empereur Paléologue envoya demander du secours à Soliman contre ces Barbares. Le prince accorda généreusement huit mille hommes, qui n'empêchèrent pourtant

point les ennemis de vaincre & de s'avancer jusqu'aux portes de la capitale.

✻[1354.]✻

La victoire continue de favoriser les armes Ottomanes de l'un & de l'autre côté du Bosphore *. Les premiers succès des Bulgares n'avoient duré qu'autant que Soliman s'étoit contenté d'envoyer aux Grecs des troupes auxiliaires ; car, dès qu'il eut pris lui-même la conduite de cette guerre, tous les efforts des ennemis cédèrent à l'impétuosité de son courage. Il les battit en différentes rencontres, & les chassa de la plupart des places qu'ils avoient enlevées aux Grecs.

Nous avons vu que Cantacuzene, premier ministre de la cour de Constantinople, avoit eu recours aux Turcs, ses amis & ses alliés, pour dissiper les cabales & maintenir son autorité. De nouvelles factions l'ayant contraint une seconde fois à prendre les armes, Orcan ne tarda pas à

* On appelle ainsi le canal ou détroit qui joint le Pont-Euxin ou la mer Noire, avec la mer de Marmara, & qui fait la séparation de l'Asie-Mineure d'avec la Thrace, province de l'Europe, où est bâtie Constantinople. Le nom de Bosphore signifie ce qu'un bœuf peut passer à la nage.

l'aller joindre avec l'élite de ses guerriers. Soutenu d'un tel appui, Cantacuzene eut bientôt dissipé ses envieux. Il rentra triomphant dans Constantinople, & s'y fit proclamer empereur, comme collègue de Paléologue. Il combla les Turcs & leur sultan de richesses, & renouvela avec eux les anciens traités.

❧ [1359.] ❧

Cantacuzene avoit enfin eu le dessous; & s'étoit fait moine dans un couvent du mont Athos. Les liens, qui jusqu'alors avoient retenu les Turcs dans les intérêts de l'Empire, ne subsistant plus, ils reprirent leurs projets de conquêtes, & fondirent sur les Etats de Paléologue. Gallipoli, ville importante qui donne son nom au détroit, & qui passoit pour la clef de Constantinople, fut le premier théâtre de leur valeur. Soliman en fit le siège, & la réduisit par la famine. On dit que l'empereur Grec, apprenant cette nouvelle, se contenta de dire que les Turcs n'avoient pris qu'une bicoque.

❧ [1360.] ❧

La prise de cette bicoque entraîna celle d'une multitude de places & de forteresses, & s'appajusques dans ses fondemens le trône

des Césars. Orcan, toujours victorieux, ne voyoit rien désormais où la gloire de ses armes ne pût atteindre. Mais la mort soudaine de son fils Soliman empoisonna la joie que lui caufoient tant de succès éclatans, & le conduisit lui-même au tombeau. Le jeune vainqueur, faisant la revue de ses troupes, ou, selon d'autres, poursuivant avec trop d'ardeur une bête à la chasse, fut emporté par son cheval, qui lui fracassa la jambe contre un arbre, & le renversa mort sur la poussière.

Orcan avoit régné trente-cinq ans, & vécu soixante & dix. C'est avec raison que les Turcs donnent à cet empereur les plus grands éloges. Il fut tout à la fois brave soldat & capitaine habile. Il forma de grands projets, & sçut les exécuter avec gloire. Ses conquêtes ne furent pas moins le fruit de ses vertus que de ses exploits; &, de tous les peuples Chrétiens qu'il rangea sous ses loix, aucun ne parut regretter ses anciens maîtres. Il étoit affable, doux, libéral, équitable, aimoit les sciences, & protégeoit les sçavans; &, si ses successeurs eussent marché sur ses traces, la Turquie, aujourd'hui barbare, seroit devenue, long-tems avant la Chrétienté, le centre & la patrie des beaux arts. Ce prince est regardé comme le pré-

mier fondateur des mosquées *, des écoles publiques ** & des hôpitaux les plus célèbres de l'empire Ottoman. Nous pourrions opposer à ce portrait, celui des empereurs qui régnoient alors à Constantinople , si nous ne craignions que le lecteur ne prît les Chrétiens pour les Infidèles , & les Infidèles pour les Chrétiens, tant ceux-ci s'étoient écartés des voies de l'honneur & de la vertu. Nous remarquerons seulement l'injuste partialité d'un historien *** estimé , qui, faisant men-

* Ce sont les temples des Turcs. Il y en a de grands & de petits. Ceux-là s'appellent plus communément *jamis*, & sont de fondation royale. Les petits conservent le nom de mosquées (*meschids*.)

** Le prince Castimir en distingue de deux sortes : les grandes écoles , qu'il appelle *médresés*, & qui sont des espèces de collèges , dans lesquels on apprend la jurisprudence Mahométane, qui n'est autre chose que l'Alcoran diversement commenté. C'est de ces collèges qu'on tire les *mollas* ou juges des grandes villes , & les *cadis* ou magistrats des petites places. Les *jamis* ou mosquées de fondation royale sont presque toujours accompagnés de *médresés*. Quant aux petites écoles, on les appelle *mekichs*, & c'est-là que les enfans vont apprendre à lire.

*** Le Vénitien Sagredo, traduction de M. Laurent.

tion d'un monument de la bonté & de la
piété d'Orcan, dit « qu'il fuivit en cela
» les maximes de son pere, qui lui avoit
» appris à se servir du manteau de
» la religion, pour cacher ses violen-
» ces. »



A M U R A T I,
surnommé GAZI, LE BELLIQUEUX.

—[1360.]—

C E prince avoit déjà donné tant de marques de valeur & de capacité, que les actions les plus éclatantes de son règne n'ajoutèrent que foiblement à sa réputation. Après avoir rendu les derniers devoirs à son pere, & réglé les affaires d'Asie, il tourna ses pensées vers l'Europe, où la foiblesse & l'indolence des Grecs offroient une libre carrière à ses conquêtes. Il y fit passer plusieurs corps de troupes sous la conduite de Schahin son grand-vizir *, qu'il suivit de pres à la tête

* C'est le titre que portent les premiers ministres des monarques Orientaux. En Turquie, le grand-vizir est le dépositaire de l'autorité souveraine. Il a la surintendance des affaires & des finances ; il commande les armées, pourvoit à l'administration de la justice, & dispose de toutes les charges civiles & militaires. Cette sorte de dignité paroît nécessaire à un gouvernement despotique, où les peuples opprimés n'ont souvent d'autre ressource que dans la révolte. On sacrifie alors le ministre à la haine publique, & le trône du souverain demeure inébranlable.

An. Orient. *Partie II.* K k

d'une armée nombreuse. Il fit le siège d'Andrinople, la première ville de l'empire après Constantinople ; mais la valeur ou le désespoir des habitans rendit long-tems ses efforts inutiles. On eut recours au stratagème suivant. Chafis-il-Bey, un des plus intimes confidens d'Amurat, alla se présenter seul à l'une des portes de la ville, sous prétexte d'y chercher un asile contre la tyrannie de son maître, dont il feignit d'avoir reçu toutes sortes de mauvais traitemens. Il fut accueilli par les Grecs, qui lui donnerent aussitôt de l'emploi. Plusieurs autres Turcs, à son exemple, & complices du même projet, se réfugièrent les jours suivans dans Andrinople. Lorsqu'il se vit un nombre suffisant d'associés, il profita de la confiance aveugle des habitans pour se saisir d'une porte, par laquelle il introduisit les soldats d'Amurat. La ville fut prise & sacagée. Schahin en fut nommé gouverneur, ainsi que des autres pays conquis en Europe, avec le titre de Beglerbeg * de Romélie **.

* Ce mot signifie *prince des princes*. On donne le titre de Beglerbeg aux gouverneurs de provinces, & celui de Beg simplement aux commandans des places & forteresses.

** Par Romélie, Romanie, ou pays de Rum,

[1361.]

Schahin joignit bientôt à la conquête d'Andrinople, celle d'un grand nombre d'autres villes & places importantes; tandis qu'Amurat, de retour à Pruse, faisoit des réglemens, & dictoit des loix pour le gouvernement de l'Empire. Ce prince, non moins habile politique que grand guerrier, crut devoir s'occuper d'abord de la discipline militaire, parce que c'est de là que dépendent la gloire & la prospérité des empires. Sans s'écarter du plan de son prédécesseur, il établit une milice fixe & permanente, composée de jeunes esclaves faits à la guerre sur toutes sortes de nations. On les distribuoit d'abord dans différentes académies, pour les former à l'obéissance & aux exercices des armes. Ils n'en sortoient que pour être enrôlés; & ces nouveaux soldats, qui ne connoissoient pour la plupart ni parens ni patrie, & qui ne vivoient que des bienfaits du sultan, n'avoient jamais d'autre intérêt que le sien, & se trouvoient toujours disposés à verser leur sang pour son service. La religion Musulmane fortifioit

les Turcs désignent la Grèce & les provinces d'Europe, qui faisoient autrefois partie de l'empire Romain.

encore ces dispositions, en leur apprenant que les biens & les maux qui arrivent aux hommes doivent nécessairement leur arriver, & que mourir pour son prince, c'est mourir martyr. Ils prirent le nom de Janissaires *, qui signifie nouveaux soldats; & leur nombre, qui n'étoit d'abord que de dix mille, s'est tellement augmenté dans la suite, qu'on compte aujourd'hui quarante mille Janissaires dans la seule ville de Constantinople, où ils sont logés & nourris en commun dans cent onze odas ou casernes magnifiquement bâties.

Vers le même tems, Amurat créa la charge de Cadilesker **, ou juge d'armée, pour connoître de toutes les affaires qui concernent les troupes, en paix comme en guerre, & maintenir la discipline dans toute sa vigueur.

Le culte extérieur de la religion parut

* Composé des deux mots turcs *yengi*, nouveau, & *chehri*, soldat.

** Cette charge importante a depuis été partagée. Il y a aujourd'hui deux Cadilerskers, l'un pour l'Europe, & l'autre pour l'Asie. Ceux qui en sont revêtus, ont place au divan ou conseil d'Etat, immédiatement après le grand-vizir, & sont, comme en France, nos ministres de la guerre, mais toujours subordonnés au premier ministre.

aussi mériter les soins du monarque Ottoman. Jusqu'alors les sultans s'étoient fort peu souciés de se faire voir dans les mosquées, & d'assister aux prières publiques. Presque toujours à la tête des armées, ils ne s'étoient occupés que de projets d'agrandissement & de conquêtes, & toute leur devotion s'étoit bornée à protéger, à étendre la loi de Mahomet. Le sage & politique Amurat envisagea le premier la religion comme un moyen infaillible de contenir les peuples dans le joug de la dépendance; &, persuadé que les rois doivent à leurs sujets l'exemple des pratiques qu'il leur importe le plus d'établir, il se fit un devoir d'aller tous les vendredis * à la mosquée, & d'observer les solemnités prescrites.

* Ces jours sont consacrés chez les Mahométans à la prière publique dans les mosquées. Mahomet ayant composé sa religion des deux religions Chrétienne & Judaïque, & cherchant toujours à s'écarter de l'une & de l'autre, fit choix du vendredi pour tenir lieu du dimanche des Chrétiens, & du sabbat ou samedi des Juifs. Quelques auteurs prétendent que ce fut en mémoire de ce qu'il entra victorieux dans Médine un vendredi. D'autres croient qu'il voulut honorer le jour auquel Dieu finit l'ouvrage de la création. Les Mahométans pensent que ce jour sera celui du jugement dernier, après la résurrection générale. Quoi qu'il en soit, ils ont pour le vendredi

— [1365.] —

L'institution des Janissaires avoit été suivie bientôt après de celle d'un double corps de cavalerie ; le premier composé de Zaims & de Timariots *, obligés de servir à leurs dépens, & le second de Spahis **, à la solde de l'Etat. Amurat voulut faire lui-même l'essai de ces différentes troupes ; &, s'étant mis à leur tête, il entra dans la Natolie, province d'Asie, dont il se ren-

une dévotion particulière ; mais cette dévotion ne consiste qu'à faire la prière ordinaire un peu plus longue, & ne les empêche pas de travailler & d'ouvrir leurs boutiques.

* Les Zaims & les Timariots sont les possesseurs des Ziamets & des Timars, qui sont des portions de terrain prises sur les nouvelles conquêtes, & plus ou moins considérables. On peut les comparer à nos commenderies. Les propriétaires doivent être toujours prêts à monter à cheval pour servir dans les armées, & mener avec eux un ou plusieurs cavaliers, suivant leurs revenus. A mesure que les Turcs ont étendu leurs conquêtes, les Zaims & les Timariots se sont multipliés. Aujourd'hui leur nombre monte à plus de quatre-vingt mille.

** Les Spahis sont de simples cavaliers, tirés comme les Janissaires des différens sérails du grand-seigneur, & reçoivent comme eux leur paye du trésor royal. Leur nombre, ordinairement de douze mille, varie suivant les circonstances.

dit presque entièrement maître. Passant ensuite en Europe, il y conquit un grand nombre de places, & répandit l'alarme chez toutes les puissances voisines. Les princes de la Servie, de la Valachie, de la Hongrie & de la Bosnie se hâtèrent de réunir leurs forces pour arrêter ce torrent impétueux. Ils fondirent sur les Turcs à Zermen, près d'Andrinople; mais une ardeur précipitée, de tous tems fatale aux Chrétiens, les ruina sans ressource. Amurat vainqueur en fit un grand carnage, & se rendit maître de leur camp. Il fit ensuite ravager leurs provinces, d'où ses troupes enleverent une multitude prodigieuse de captifs de tout âge & de tout sexe.

✂[1381.]✂

Lorsqu'Amurat eut retiré de la guerre tous les avantages qu'il pouvoit en espérer, il fit proposer la paix à ses ennemis, & ne négligea rien pour s'attacher les plus considérables par des alliances ou par des traités. En conséquence, il fit demander au prince de la haute Phrygie une de ses filles en mariage pour son fils Bajazet, & reçut pour la dot de la princesse trois villes importantes & quelques forteresses. Il offrit aux autres sa protec-

tion, & sçut les déterminer adroitement à lui faire hommage de leurs Etats. Des projets aussi vastes, des vues aussi-bien combinées n'ont rien, comme l'on voit, qui sente le barbare; & l'on doit être peu surpris de cet accroissement rapide de grandeur & de gloire, où la puissance Ottomane parvint en si peu de tems.

—[1389.]—

En Europe, les divisions, la mésintelligence & l'incapacité des princes Chrétiens voisins des Ottomans, offroient continuellement à ceux-ci des occasions de s'agrandir. La crainte fit enfin ce que l'amour de la gloire & l'intérêt de la religion n'avoient pu faire. On vit éclore tout-à-coup une ligue puissante, composée des Serviens, des Bulgares, des Valaques, des Hongrois, des Dalmates & des Triballiens. Lazare, despote de Servie, en étoit le chef. Il marcha contre les Turcs, qu'il rencontra dans les plaines de Cassovie, sur les frontieres de sa principauté. L'ardeur de combattre étant égale de part & d'autre, on en vint aux mains, & la victoire se déclara d'abord en faveur des confédérés. Mais la prudence d'Amurat, & la valeur extraordinaire de son fils Bajazet, ayant rétabli l'ordre, & rappelé le

courage parmi leurs troupes, celles des Chrétiens plierent à leur tour, & furent taillées en pièces. Lazare fut fait prisonnier, après avoir vu massacrer autour de lui toute la noblesse Chrétienne, & le triomphe des Ottomans fut des plus complets. Après le combat, dit un historien*, le sultan alla visiter le champ de bataille, & reconnoître les morts : « C'est une » chose étrange, dit-il, en se tournant » vers le vizir, qu'entre tous ces morts, » je ne vois que des jeunes-gens sans » barbe, & pas un vieillard. --- C'est ce » qui nous a donné la victoire, répond le » vizir ; toute cette jeunesse téméraire n'é- » coute que le beau feu qui l'anime, & » vient périr à nos pieds ; des gens d'âge » ont plus de flegme, & la prudence » leur apprend à ne pas s'opposer aux » armes invincibles des Ottomans. — Ce » qui me paroît encore plus surprenant, » ajoute Amurat, c'est que les choses » aient tourné de la sorte, après le songe » que j'ai eu la nuit dernière : je me » trouve bien agréablement trompé ; car » il me sembloit être percé d'une main » ennemie. » A peine il acheva ces mots, qu'un soldat Triballien & Chrétien, qui

* Le prince Cantimir.

se tenoit caché parmi les morts, se leva plein de rage, & sût de venger sa patrie sur le sultan qu'il ne pouvoit manquer, il lui plongea son poignard dans le ventre. Le malheureux fut haché en pièces; mais cette vengeance ne sauva pas la vie à l'empereur, qui mourut deux heures après, dans la soixante-onzieme année de son âge, & la trentieme de son règne.



BAJAZET I, *dit* LE FOUDRE *.

[1389.]

QUAND les droits de Bajazet à la couronne n'eussent pas été fondés sur sa naissance, il venoit de donner en dernier lieu tant de marques de valeur & de courage, que les Turcs, encore enivrés par la victoire, auroient eu peine à se donner un autre maître. Il fut proclamé sultan par l'armée ; & le premier usage qu'il fit de son pouvoir, fut de faire étrangler son frere Yacoub ou Jacob, dont il redoutoit l'ambition. Il se fit ensuite amener le prince de Servie, son prisonnier, & lui fit trancher la tête sur le champ de bataille. Après avoir immolé ces deux victimes, l'une à sa sûreté, l'autre à sa vengeance, il alla prendre possession du trône à Pruse, capitale de l'Empire.

[1390.]

Au printems, Bajazet reparoit tout-à-coup en Europe, & déjà les plus fortes

* Le nom turc est *Ilderim* ou *Gilderun*, Eclair ou Foudre.

places de la Bulgarie ont subi la loi du vainqueur. Il repasse le Bosphore, & fond sur les villes d'Aidin, de Sarikan, de Kars, & de Monteche, qu'il réunit à son Empire. Du caractère impétueux & bouillant dont étoit ce prince, il étoit difficile de conserver long-tems la paix avec lui. C'est ce qu'éprouva le prince de Phrygie, son beau-pere. Sur quelque légère altercation, Bajazet entra les armes à la main dans son royaume, le vainquit & le dépouilla de tout ce qu'il possédoit.

Jean Paléologue, empereur de Constantinople, effrayé des conquêtes rapides des Ottomans, crut devoir mettre sa capitale en état de défense; &, sous prétexte de quelque embellissement, il fit construire à la hâte deux tours magnifiques. Le sultan pénétra l'intention du prince Grec, & lui fit dire de démolir ses tours, s'il ne vouloit attirer sa colere. Jean obéit; mais on croit que le chagrin qu'il en eut, lui donna la mort.

— [1392.] —

La campagne suivante ne fut pas aussi heureuse pour Bajazet, que les commencemens parurent le lui promettre. Irrité de quelques incursions des Moldaves, nation belliqueuse, il les avoit chassés des terres de l'empire Ottoman, & réduits à

défendre leur propre pays. Dans l'ardeur de la poursuite , il fit jeter un pont sur le Danube, & s'avança jusqu'à Rasboë, village de Moldavie, où le prince Etienne l'attendoit avec une puissante armée. On en vint aux mains. Les Moldaves furent vaincus ; Etienne se sauva vers Nems, où il avoit laissé sa mere avec une forte garnison. Cette princesse apprenant la défaite de son fils , lui fit fermer les portes de la ville ; & , montant sur le rempart : « Lâ-
 » che, lui cria-t-elle , en quel état est-ce
 » que je te vois ? Tu viens de combattre,
 » & tu n'es pas victorieux ! As-tu donc
 » oublié que tu as porté le nom de brave ?
 » Va , fuis loin de ma présence, & ne re-
 » viens jamais qu'accompagné de la vic-
 » toire. J'aime mieux que tu périsses par
 » la main de l'ennemi , que d'avoir à te
 » reprocher comme une infamie , que tu
 » doives la vie à une femme. » Le cœur
 percé des reproches de sa mere, Etienne
 s'éloigne précipitamment de la ville. Il
 rencontre un trompette , & lui ordonne
 de sonner la charge. Douze mille Molda-
 ves se rassemblent. Il les mene à l'en-
 nemi , qu'il trouve dispersé sur le champ
 de bataille. Il l'attaque , le met en fuite,
 pénètre jusqu'à la tente de Bajazet , écarte
 tout ce qui s'oppose à son passage , &
 remporte une victoire complète.

[1393.]

Le sultan ne fut point abattu par cette disgrâce. Il fit aussitôt des préparatifs pour être en état de se venger des Moldaves. Mais les nouvelles fâcheuses qu'il reçut d'Asie, l'obligerent à tourner de ce côté tout l'effort de ses armes. Le danger en effet étoit des plus pressans. Sur le bruit de la défaite de Bajazet en Moldavie, le prince de Caramanie, son beau-frere, s'étoit jetté sur ses Etats avec toutes les forces qu'il avoit pu rassembler. Après avoir fait un butin considérable, & porté le fer & la flamme jusqu'au cœur de l'empire Ottoman, il avoit mis le siège devant Kutahia, ville importante qu'il se flattoit de réduire ; mais Bajazet ne lui en donna pas le tems. Lorsqu'on le croyoit encore éloigné, ce prince fondit tout-à-coup sur les assiégeans, dont il fit une horrible boucherie. En vain le Caraman s'efforça de gagner ses frontieres par une prompte fuite ; on l'arrêta prisonnier, & Bajazet lui fit couper la tête. En peu de tems toute la Caramanie (la Cilicie) fut soumise à l'empire du Croissant*.

* L'empire Turc a pour armes un Croissant. Il n'est peut-être point au monde de symbole de puissance plus noble & plus majestueux.

La saison n'étant pas encore fort avancée, les Turcs repassèrent en Europe, & pénétrèrent, le long du Danube, dans la Moldavie qu'ils saccagerent.

✂ [1394.] ✂

L'Arménie devient le théâtre de la guerre, & Bajazet réduit ce royaume sous sa domination. Il repasse en Europe, pille la Macédoine, la Croatie; la Sclavonie & l'Albanie, contraint les Valaques à lui payer tribut, & termine la campagne par la prise de Salonique ou Theffalonique.

✂ [1395.] ✂

Tandis que le monarque Ottoman vouloit ainsi de victoire en victoire, & que, toujours occupé de projets de conquêtes, il dévorait en idée tous les Etats voisins de son empire, un orage redoutable se formoit au sein de l'Europe, & menaçoit de loin la puissance Ottomane. Dès l'an 1393, Manuel, empereur de Constantinople, d'une part, & Sigismond, roi de Hongrie, de l'autre, avoient envoyé des ambassadeurs à tous les princes Chrétiens, pour leur représenter la nécessité de s'opposer aux progrès des Infidèles, & leur demander des secours d'hommes & d'argent. L'intérêt ne manqua pas de décider les républiques de Venise & de Gènes,

qui préparèrent une flotte considérable ; pour seconder par mer les opérations de la Ligue ; les Grecs , les Serviens , les Valaques , les Hongrois , les Chevaliers de Rhodes , se réunirent par les mêmes motifs ; mais le seul amour de la gloire entraîna dans cette expédition dix à douze mille François , l'élite de la noblesse. Ils avoient à leur tête , Jean , comte de Nevers ; Philippe d'Artois , comte d'Eu & connétable de France ; Jacques de Bourbon , comte de la Marche ; Henri & Philippe de Bar ; le sire de Couci ; Gui de la Trémouille ; Jean de Vienne , amiral de France ; le maréchal de Boucicaut ; Regnaud de Roye ; les seigneurs de Saint-Paul , Montorel , Saimpy , le bâtard de Flandres , & Louis de Brezé.

Les Hongrois , au nombre de cent mille hommes , attendoient comme des libérateurs cette poignée de guerriers , tant étoit grande alors la réputation des armes Françoises. Ils arrivèrent enfin , après une marche signalée par les profusions , les désordres & les excès les plus honteux ; & , s'imaginant aller à une victoire certaine , ils voulurent passer le Danube , pour attaquer dans ses propres Etats un ennemi qu'ils croyoient sans courage & sans discipline. Après avoir pris d'assaut quelques places , ils vinrent investir Nicopolis , ville extrême-

extrêmement fortifiée, sur les rives du Danube, qui sépare en cet endroit la Valachie de la Servie. Tandis que la garnison opposoit aux assiégeans la plus vigoureuse résistance, le monarque Ottoman accourut au secours de la place, à la tête d'une armée de deux cents mille combattans. Les Chrétiens, quoique inférieurs en nombre, méprisoient trop leurs ennemis pour éviter d'en venir aux mains. De part & d'autre on s'avance dans la plaine. Bajazet étend son armée en forme de croissant. Il en occupe le centre. Un corps de huit mille hommes masque le front de ses troupes, & doit combattre en reculant, jusqu'à ce qu'une partie de l'armée Hongroise soit assez engagée pour être enveloppée par la jonction des deux ailes.

Sigismond, informé de cette disposition par ses coureurs, en donne avis aux François, qui formoient l'avant-garde, & les conjure de suspendre l'attaque jusqu'à ce que le reste de l'armée fût avancé. On rejette une prière si sage; on la traite de pusillanimité. Philippe d'Artois donne le signal. Les François suivent leur connétable, & fondent sur les Turcs avec cette bouillante impétuosité qui les a caractérisés dans tous les tems. Bientôt ils se trouvent au milieu des Infidèles. Les deux

ailes se rapprochent , les enveloppent , les pressent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur. Il ne leur reste que la triste ressource de vendre chèrement leurs vies , en combattant jusqu'au dernier soupir. Sigismond , témoin inutile de ce désastre , juge la bataille perdue , & prend la fuite. Toute l'armée Hongroise imite son souverain ; tandis que les malheureux François , victimes de leur téméraire bravoure , se défendent encore comme des lions furieux. Enfin , accablés sous le nombre , ils périssent les armes à la main. Ceux qui restoit , réduits environ à trois cents hommes , sont pris , dépouillés , & chargés de chaînes ; la plupart furent immolés au courroux du vainqueur , & traités de la même manière qu'ils avoient traité quelques jours auparavant les prisonniers qu'ils avoient faits sur les Turcs. Bajazet n'épargna que le comte de Nevers , le connétable , le comte de la Marche , Henri de Bar , Gui de la Trémouille & Boucicaut. Lorsqu'après l'action , le sultan victorieux vint sur le champ de bataille , il vit avec surprise que le nombre des soldats qu'il avoit perdus étoit dix fois plus considérable que celui des Chrétiens. Environ trois cents François , qui étoient allés au fourrage avant la bataille , eurent le bon-

heur de s'échapper. Ce ne fut qu'après avoir effuyé des miseres incroyables, que ces tristes fugitifs arriverent dans leur patrie, & répandirent la fâcheuse nouvelle de la défaite de leurs compagnons.

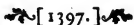
❧ [1396.] ❧

La prise d'un grand nombre de villes dans la Thrace & dans la Morée, la désolation des campagnes, en un mot les ravages les plus affreux furent les fruits de la bataille de Nicopolis. La haine de Bajazet contre les Chrétiens se signala de mille manieres différentes; & ses troupes, excitées par l'amour du pillage, ne seconderent que trop bien son ressentiment. Le Vaivode ou prince de Valachie éprouva long-tems toutes les horreurs d'une guerre sanglante, & se vit enlever la plus grande partie de ses Etats. L'empereur Manuel Paléologue, comme un des principaux auteurs de la Ligue, ne fut pas plus épargné. Tous les environs de sa capitale, les bourgs, les villages, les maisons de plaisance furent la proie des flammes, & bientôt il ne lui resta plus que la seule ville de Constantinople. L'impétueux Bajazet vouloit en faire aussitôt le siège; mais il en fut détourné, dit un historien, par son grand-vizir, qui lui fit craindre de s'attirer sur les bras toutes les forces de la

Chrétienté, s'il se rendoit maître de cette place, qu'on en regardoit comme le boulevard. Il se contenta d'envoyer à l'empereur une lettre conçue en ces termes :
» Par la clémence divine, notre Empire,
» auquel Dieu n'a point mis de bornes, a
» soumis à son obéissance presque toute
» l'Asie & plusieurs autres vastes provinces d'Europe, la seule ville de Constantinople exceptée ; car, hors de ses murs, il ne te reste plus rien. Tu peux comprendre par toi-même qu'une couronne a besoin d'une tête pour être portée : ainsi, avant que tu éprouves le sort d'une guerre fâcheuse, & que tu deviennes le spectateur du carnage de tant d'innocens ; avant que tu voies la destruction inévitable de ta ville, qui ne pourra être attribuée qu'à ton obstination & à l'endurcissement de ton cœur, nous voulons bien t'exhorter & te conseiller, en signe d'amitié, de nous céder ta capitale. Nous te laissons le maître des conditions. Si tu refuses nos offres à présent, certainement il sera trop tard dans la suite de te repentir d'avoir manqué à suivre le conseil que nous te donnons. » Les ambassadeurs, ajoute le prince Cantimir, avoient, outre cette lettre publique, des instructions particulières. Ils devoient adoucir leurs de-

mandes , en cas qu'ils vissent les Grecs déterminés à se défendre , & conclure la paix sous promesse d'un tribut annuel.

La politique des Grecs leur tint lieu de courage. Ils entrevirent que le sultan n'avoit pas encore résolu leur ruine totale ; & le lâche Paléologue se hâta de conclure une trêve de dix ans , à la charge d'un tribut annuel de dix mille écus d'or , qu'il s'obligea de payer à la Porte. Il consentit de plus de laisser aux Turcs, qui résideroient à Constantinople, le libre exercice de leur religion, & leur permit d'y bâtir une mosquée , & d'y établir une chambre de justice , pour y être jugés suivant leurs loix ; c'est-à-dire qu'à peu de chose près, il les mit en possession de sa capitale.



L'ambition de Bajazet se trouvant arrêtée de ce côté , ce prince, inquiet & remuant , saisit un prétexte spécieux d'aller porter la guerre en Egypte. Les habitans de Bagdad venoient de secouer le joug de la puissance Egyptienne ; il vole à leur secours , après s'être déclaré leur protecteur , & se rend maître , à leur tête, d'une grande étendue de pays.

✂ [1398.] ✂

L'avidité des conquêtes exclut nécessairement l'amour de la justice. On ne sçait ce qui donna sujet au monarque Ottoman d'envahir cette année l'Adherbidgiane, province de Perse, où régnoit le Satrape Tharinbeg. Quelques historiens prétendent qu'une passion violente pour la femme de ce prince lui mit les armes à la main. Mais ils paroissent avoir voulu couvrir un attentat par un autre. Ce qu'on ne sçauroit révoquer en doute, c'est que Bajazet, de retour d'Egypte, fit une irruption sur les terres de Tharinbeg, le battit, le chassa de toutes ses places, se rendit maître de ses trésors & de sa famille, & réserva sa femme aux plaisirs du sérail *. Outré d'un si grand affront, le

* On appelle ainsi dans l'Orient l'appartement des femmes. C'est la partie du palais la plus reculée. Les souverains y entretiennent un grand nombre de belles filles, dont les corsaires de Barbarie & les Juifs font un commerce considérable. A la cour Ottomane, ces aimables captives, destinées, quelquefois au nombre de deux ou trois cents, aux plaisirs d'un seul homme, vivent en communauté comme nos religieuses, & logent ensemble dans de grandes chambres appelées odas, d'où leur vient le surnom d'Odaliques. Elles sont élevées avec beaucoup de soin, & formées à tous les arts agréables, tels que la

fatrape Persan courut se jeter entre les bras des Tartares , dont les exploits faisoient alors l'admiration & la terreur de toute l'Asie.

—[1399.]—

Le fameux Timur , plus connu sous le nom de Tamerlan , étoit à la tête de ces Tartares. Déjà l'Egypte , l'Assyrie , la Perse avoient subi ses loix. Excité par les plaintes de Tharinbeg , & par celles de l'empereur de Constantinople , mécontent d'ailleurs de ce que Bajazet avoit donné retraite à Cara-Yousouf, son ennemi, prince des Turcomans , il résolut d'humilier la puissance Ottomane. L'historien du conquérant Tartare * prétend que Bajazet

danse & la musique. Des surveillantes , qui sont toujours de vieilles ou laides femmes, sont chargées des détails de la toilette. On les appelle *Cadunes*, & elles sont obligées de rendre compte de tout ce qu'elles voient , de tout ce qu'elles entendent à une supérieure générale , ou grande gouvernante , nommée *Cadun-Cahia*. Des troupes d'eunuques noirs & blancs ont l'inspection sur toutes ces femmes, & sont observer une police rigoureuse dans toute l'étendue du sérail. Ils veillent jour & nuit à maintenir la subordination & la paix dans les odas ; choses très-difficiles ! & prennent un soin particulier d'empêcher les familiarités trop grandes entre les odaliques.

* Cherefeddin Ali , auteur de l'histoire de Ti-

reçut cette nouvelle avec chagrin ; il écrivit, dit-il, à Timur une lettre pleine de soumission & d'obéissance. Elle étoit conçue à peu près en ces termes : « Puisque, » par la grace infinie du Maître des cieux » & de la terre, Votre Hauteffe * a été » élevée sur le trône de l'empire de l'A- » sie, nous prenons agréablement la résolution d'être entièrement obéissans à ses » ordres ; & si, par le passé, il est arrivé quelque chose de contraire à notre devoir, nous assurons Votre Hauteffe que nous le réparerons dans la suite, » par le zèle avec lequel nous embrassons les occasions de lui rendre nos » hommages & nos services. »

Timur, continue le même auteur, ayant entendu les ambassadeurs & lu la lettre de Bajazet, répondit en ces termes : « Sur » ce que nous avons été informés que » votre maître fait incessamment la guerre » de religion contre les Infidèles d'Euro- » pe, nous avons toujours rejeté les » desseins qui nous sont venus de nous

mur-Bec, traduite du persan en françois, par M. Petis de la Croix.

* Cet titre honorifique, affecté de nos jours aux monarques Ottomans, étoit aussi celui des empereurs de Tartarie. Il répond à notre mot *Majesté*.

» transporter dans son pays avec notre
 » armée, ne pouvant contenter à la des-
 » truction d'un pays Mahométan, ce qui cau-
 » feroit de la joie aux Infidèles. Mais je suis
 » fâché d'entendre dire qu'il donne retraite
 » & protection à Cara-Yousouf, le plus
 » grand voleur & le plus grand scélérat
 » de toute la terre, qui pille les biens des
 » marchands, fait assassiner les passans
 » sur les grands chemins, & commet mille
 » autres désordres. Il faut que votre maî-
 » tre se résolve à prendre l'un des trois
 » partis que je vais vous proposer : le pre-
 » mier est qu'il fasse lui-même le procès
 » au criminel, & qu'il le fasse exécuter
 » à mort ; l'autre, qu'il nous l'envoie lié
 » & garotté, afin que nous le punissions
 » après l'avoir convaincu de ses crimes ;
 » & le troisieme, qu'au moins il le chasse
 » de ses Etats. Si votre maître a un vé-
 » ritable désir d'établir entre nous les fon-
 » demens d'une bonne intelligence, il ne
 » balancera pas à suivre l'un de ces trois
 » partis ; dès-lors, nous ne manquerons
 » pas de notre côté de maintenir cette
 » amitié autant qu'il nous sera possible, &
 » nous en donnerons des marques par les
 » puissans secours que nous lui fournirons
 » pour faire plus vigoureusement la guerre
 » aux Infidèles. »

Si cette lettre nous paroît conforme au caractère du prince Tartare, nous n'en dirons pas de même de celle de Bajazet, monarque trop orgueilleux & trop fier pour s'abaisser à demander grace. Mais on sçait depuis long-tems que les princes ne parlent pas toujours comme les historiens.

✻ [1401.] ✻

Après avoir inutilement employé les promesses & les menaces, pour obtenir satisfaction du prince Turc, Tamerlan prit sa marche vers l'Asie-Mineure, suivi de plus de six cents mille combattans. Bajazet n'en avoit guères moins de trois cents mille. Ces formidables armées se rencontrèrent dans les plaines d'Angre ou d'Angora, ville de Phrygie, non loin des rives de l'Euphrate. Timur avoit formé le siège de cette ville ; mais il le leva promptement, sur la nouvelle qu'il reçut de l'approche du sultan *. Le lendemain, premier jour de Juillet, dès le grand matin, il fit battre les tambours, donna ordre que tout le monde montât à cheval, & sortit hors des retranchemens pour se préparer au combat. Puis il rangea l'armée en bataille. L'aile gauche fut commandée par les Mir-

* Nous avons sous les yeux la traduction de M. Petis de la Croix.

zas * Schah-Rock & Khalil-Sultan , fils de Timur , ayant pour lieutenant-général l'Emir ** Soliman-Schah. L'aile droite fut mise sous le commandement du Mirza Miran-Schah, autre fils du prince Tartare. Il avoit pour lieutenant l'Emir Jehan-Schah , capitaine de grande réputation. Le corps de bataille étoit composé d'un grand nombre des plus grands seigneurs de l'Asie , sous les ordres du Mirza Mehemed-Sultan , devant lequel on portoit un grand bâton , ayant au bout une queue de cheval *** rougie , & un croissant dessus. Il avoit pour lieutenans-généraux les Mirzas , Pir-Méhemed , Omar-Scheik , Eskender & autres princes ses freres, tous petits-fils de Tamerlan. Ce prince commanda le corps de réserve , composé de quarante compagnies complètes & bien

* Mirza signifie prince, & désigne particulièrement un prince du sang royal.

** C'est le titre que prennent les seigneurs & les grands de la cour , qui ne sont pas de la famille royale.

*** La queue de cheval est l'étendard des Turcs , qui l'ont , comme on voit , emprunté des Tartares leurs ancêtres, ainsi que le croissant. Les dignités militaires sont distinguées par le nombre des queues de cheval, que chaque officier a droit de faire porter devant lui. Il y a des Pachas à une , à deux , à trois queues. Le grand-vizir seul en a cinq.

armées, afin d'être en état de porter du secours aux différens corps qui pourroient en avoir besoin. Il fit poster à la tête plusieurs rangs d'éléphans, tant pour intimider les ennemis, que pour faire trophée devant eux des dépouilles des Indes. Ils furent couverts de houffes magnifiques, & armés à l'ordinaire avec leurs tours sur le dos. On y mit des archers & des jetteurs de feu grégeois, afin de mettre l'épouvante & le désordre par-tout où ils iroient. Bajazet prit aussi le soin de ranger son armée en bataille. L'aile droit étoit sous les ordres du grand-vizir avec vingt mille chevaux des troupes d'Europe. La gauche, commandée par Soliman, fils de Bajazet, étoit composée des troupes de Natolie. Le corps de bataille obéissoit au sultan lui-même, qui avoit pour lieutenans-généraux ses trois fils Mustapha, Musa & Mahomet. L'armée Ottomane ainsi disposée s'ébranla la première, & s'avança en bon ordre contre les Tartares.

Les tambours & les tymbales donnerent le signal du combat, & l'on en vint aussitôt aux mains. Ce fut, dit l'historien Persan, le Mirza Aboubecre, petit-fils de Timur, qui commença l'attaque par une décharge de flèches, qu'il fit sur l'aile gauche des ennemis, commandée par Soliman. Les Emirs

Jehan-Schah & Cara-Osman firent des merveilles, & enfoncerent cette aile gauche. Mahomet, le plus vaillant des fils de Bajazet, signala son courage & son intrépidité; mais, lorsqu'il eut éprouvé la force & l'impétuosité des soldats de Timur, il connut qu'il étoit impossible de leur résister, & prit le parti de fuir avec les troupes qu'il commandoit. D'un autre côté, le sultan Houssein, à la tête de l'avant-garde de l'aile gauche des Tartares, s'avança vigoureusement, avec la lance & le sabre, contre l'aile droite des Ottomans, dont il fit d'abord une horrible boucherie; mais son ardeur pensa lui devenir funeste, ayant été tout-à-coup enveloppé. Le Mirza Méhémed se mit à genoux pour prier Timur de lui permettre d'entrer dans le champ de bataille; & ce monarque, appercevant que son aile gauche étoit en danger, envoya le prince pour la soutenir. Il partit à la tête de tous les Bahadours ou volontaires; &, courant à toute bride jusque dans le milieu de l'armée Ottomane, il en rompit les rangs & la mit dans un grand désordre. Cependant elle revint à la charge bientôt après, & fit reculer les Tartares à leur tour. Plusieurs fois les deux partis fondant l'un sur l'autre, tantôt enfonçoient, & tantôt étoient enfoncés; mais enfin les Tartares eurent

l'avantage, par la mort du grand-vizir de Bajazet, & par la défaite de son infanterie qui fut foulée aux pieds des chevaux. Timur, voyant que les ennemis commençoient à plier, donna ordre aux Mirzas & aux grands Emirs d'aller avec toute l'armée fondre sur l'Ottoman. Il se fit en ce moment, ajoute l'historien de Timur, un si épouvantable carnage, que la grande bataille à sept armées, de ceux d'Iran contre ceux de Touran *, commandées par Rostam & Isfendiar **, n'étoit rien en comparaison. Une partie de l'armée Ottomane fut passée au fil de l'épée, & l'autre prit la fuite.

Dans le tems que le Mirza Méhémed enfonça l'aile droite des Turcs, six compagnies de ce Mirza monterent sur une colline, qui étoit proprement leur poste. Bajazet les voyant en petit nombre, les attaque à la tête de son corps de bataille, &, les ayant chassés de la colline, il s'y rangea à leur place. Les Tartares ayant joint le Mirza, se rassemblèrent; &, s'é-

* Les pays appellés Iran & Touran, sont la Perse & le Turquestan; c'est de cette dernière contrée de la Tartarie, que sont sortis les Turcs.

** Deux héros célèbres dans l'histoire des anciens rois de Perse. Les exploits merveilleux qu'on leur attribue ont beaucoup de rapport avec ceux de nos anciens paladins.

tant fortifiés de plusieurs régimens , retournerent à la charge. Timur marcha lui-même de ce côté , suivi du Mirza Schah-Rock , & se jettâ dans la mêlée. Les Emirs de l'aile droite & de l'aile gauche y accoururent aussi ; de sorte que toutes les troupes fondant en même tems sur le monarque Ottoman , elles l'envelopperent avec son armée , comme on fait les bêtes dans le cercle d'une chasse *. Ba-

* De tout tems les chasses des Tartares ont été des especes d'expéditions militaires, dans lesquelles on n'emploie pas moins de vingt à trente mille hommes, & quelquefois davantage. On environne avec ces troupes une grande étendue de pays , & le centre du cercle est le lieu du rendez-vous. C'est vers ce point que se rassemblent toutes les bêtes renfermées dans l'enceinte. Le bruit des tambours, & les cris des chasseurs les y poussent de toutes les parties de la vaste circonférence, qui diminue à mesure que les troupes se rapprochent. Lorsqu'après une marche de plusieurs jours , on est parvenu à rassembler dans le lieu marqué un très-grand nombre d'animaux, on fait avertir l'empereur qui entre dans le cercle avec les principaux officiers de sa cour. Ils y tuent à coups de lances autant de gibier qu'ils veulent. Cependant le cercle est encore pressé davantage, & il y a jusqu'à cinq ou six rangs de soldats , les uns derriere les autres. Alors on fait sonner les timbales. Les bêtes , épouvantées de ce bruit , tombent les unes sur les autres en si grande quantité, qu'elles forment comme des col-

jazet se défendit en héros. Il fut fermé toute la journée, malgré l'état pitoyable où il étoit réduit ; mais, si-tôt que la nuit fut venue, il descendit de la colline, & prit la fuite. On fit pleuvoir sur les fuyards une grêle de flèches, qui en tuerent un grand nombre. Après la victoire, Timur retourna dans son camp, & s'acquitta des actions de grâces qu'il devoit à Dieu pour cette glorieuse journée. Les Mirzas & les Emirs se mirent à genoux pour le féliciter, & répandirent sur lui de l'or & des pierreries.

Cependant Bajazet ne put fuir avec tant de vitesse, qu'il ne fut atteint par ceux des Tartares qui étoient allés le poursuivre. Ce fut le grand sultan Mahmoud, Khan de Zagataï, qui prit cet empereur Ottoman. Il lui lia les mains, comme à un prisonnier, & l'envoya sous bonne garde aux pieds de Timur. Ici les historiens Turcs & Tartares diffèrent singulièrement entr'eux sur la manière dont Bajazet fut traité par Tamerlan. Ceux-là, que tous les auteurs Chrétiens ont suivis aveuglément, assurent que le monarque Ottoman

lines. Eufuite il est permis à tous les cavaliers de tuer & de lier des bêtes ; & la chasse est ordinairement si grande, que chacun d'eux prend à la main cinq ou six pièces de gibier.

fut

fut enfermé, par ordre du vainqueur, dans une cage de fer, contre les barreaux de laquelle il se tua de désespoir. Les autres, au contraire, prétendent que Tamerlan eut pour lui toutes sortes d'égards, ce qui paroît conforme au caractère noble & généreux de ce prince. L'historien cité ci-dessus dit que Timur, appercevant son prisonnier, ne put être maître de la tendresse de son cœur ; qu'il fut touché de pitié ; & que sensible au malheur d'un si grand prince, il ordonna qu'on lui déliât les mains, & qu'on le traitât avec respect. Etant admis à la chambre d'audience, il l'alla recevoir à la porte de la tente avec de grandes cérémonies, le fit asseoir auprès de lui, & le consola de sa disgrâce avec autant de bonté que de modestie. Cet infortuné monarque étant mort deux ou trois ans après d'une attaque d'apoplexie, Timur en fut extrêmement touché. On dit même qu'il pleura le malheur de ce grand prince, & qu'il dit à cette occasion : « Nous sommes à Dieu, & nous » retournerons à lui. »

Je trouve, dans le voyage du médecin Bernier, que, le même jour que Timur prit Bajazet, il le fit amener en sa présence, & que le considérant attentivement au visage, il se mit à rire ; de quoi Bajazet tout indigné lui dit fièrement : « Ne te

An. Orient. *Partie II.* M m

» ris point de ma fortune, Timur ; sçache
» que c'est Dieu qui est le distributeur
» des royaumes & des empires, & qu'il peut
» t'en arriver autant demain , qu'il m'en
» arrive aujourd'hui. » Là-dessus, Timur
lui fit cette sérieuse & galante réponse :
» Je sçais aussi-bien que toi, Bajazet, que
» Dieu est le distributeur des royaumes &
» des empires. Je ne ris pas de ta mauvaise
» fortune, à Dieu ne plaise ; mais, en con-
» sidérant ainsi ton visage , il m'est tombé
» en pensée, qu'il faut que ces royaumes
» & ces empires soient devant Dieu , &
» peut-être en eux-mêmes , bien peu de
» chose , puisqu'il les distribue à des gens
» aussi mal faits que nous sommes tous
» deux , à un vilain borgne comme toi ,
» & à un misérable boiteux comme moi. »

Si Bajazet étoit effectivement borgne ,
c'est ce que le prince Cantemir n'auroit
eu garde de nous apprendre , lui dont
l'histoire est l'écho perpétuel des éloges
que les Turcs prodiguent à tous leurs Sul-
tans. En récompense, il nous apprend que
Timur * étoit tout à la fois borgne & boi-
teux. Il n'en faut point d'autre preuve ,
dit-il , que ce trait raconté par les Turcs :

* C'est ce que prouve le nom de Timur-Leng,
qui signifie Timur le boiteux. Nous en avons
fait celui de Tamerlan.

» Entre plusieurs prisonniers Persans qu'on
 » alloit exécuter, il se trouva un peintre
 » qui supplia Tamerlan de ne pas souffrir
 » que l'art de la peinture pérît avec lui,
 » & que, s'il lui plaisoit, il le convain-
 » croit par lui-même de l'excellence de
 » cet art. Tamerlan y ayant consenti, le
 » peintre se mit à faire son portrait. Et
 » comme il vit ce prince boiteux du côté
 » droit, & borgne de l'œil gauche, il le
 » peignit dans l'attitude d'un homme prêt
 » à décocher une flèche, ayant la jambe
 » droite courbée & penchée, & l'œil gau-
 » che fermé pour mirer son coup. Ta-
 » merlan, admirant l'esprit du peintre,
 » lui donna la vie & la liberté. »

Nous terminerons le règne de Bajazet par quelques autres anecdotes assez plaisantes pour trouver ici leur place. Il y avoit à la cour du monarque Ottoman, un fameux bouffon, le même peut-être qu'un certain Nafruddin, dont parle le prince Cantemir. Ce bouffon s'étoit rendu fort agréable au sultan, qu'il avoit le talent d'appaiser quelquefois par ses bons mots. Un jour que Bajazet, irrité contre un grand nombre de ses principaux officiers, avoit convoqué son divan ou conseil pour les condamner à mort, Nafruddin voyant la consternation des ministres & des courtisans, s'offrit de les tirer d'embarras. Il

se présente devant le sultan. « Seigneur ;
» lui dit-il, il faut vous défaire de tous
» ces gens-là ; ce sont des traîtres. ---
» N'est-il pas vrai, Nafruddin, ils ont mé-
» rité la mort. -- Sans doute ; & puis,
» de quelle utilité vous seroient-ils ? Nous
» sçaurons bien nous passer de leurs ser-
» vices. Voici Timur qui approche avec
» son armée ; vous prendrez l'étendard ,
» moi le tambour. Nous irons à l'enne-
» mi , nous livrerons bataille , & nous
» donnerons nous seuls assez d'occupation
» aux Tartares. » Bajazet fut frappé de
cette faillie , & , quelques momens après,
il fit grace aux coupables.

Dans une autre circonstance où Bajazet
vouloit faire mourir tous les Cadis ou
juges de Pruse, sa capitale, le même bouf-
fon parut en sa présence , en habit de
voyageur. « Où vas-tu dans cet équipage,
» lui dit le sultan ? --- A Constantinople,
» seigneur. --- Eh ! qu'y vas-tu faire ? ---
» Demander à l'empereur quarante ou
» cinquante Caloyers (prêtres grecs) pour
» les mettre en la place de vos Cadis que
» vous allez faire mourir. --- Mais qu'est-
» il besoin d'aller chercher si loin des Ca-
» dis ? j'en trouverai dans mes Etats au-
» tant qu'il m'en faudra. --- Oh ! c'est
» qu'il nous faut des gens instruits , &
» vos esclaves ne le sont pas. Des gens

» instruits pour être Cadis ? --- N'en
 » doutez point , seigneur , on ne sçauroit
 » être Cadi sans cela. --- Mais si mes
 » Cadis étoient instruits, que ne faisoient-
 » ils ce que les livres leur prescrivent ?
 » Pourquoi piller mes sujets & vendre la
 » justice ? --- Demandez au grand-vizir ,
 » seigneur , il vous dira que c'est parce
 » qu'ils n'ont point d'appointemens ; mais
 » que Votre Hauteſſe daigne leur en don-
 » ner , ils s'acquitteront infailliblement
 » mieux de leurs devoirs. » Appaisé par
 cette raison , Bajazet envoya les Cadis
 absous , & , dès ce moment , il attachâ
 des émolumens à leurs charges.

Nafruddin étoit de Jénishehir, ville con-
 fidérable de l'Asie-Mineure. Voyant que ses
 compatriotes se dispoſoient à se défendre
 contre l'invasion des Tartares, il leur per-
 suada de n'en rien faire, & s'offrit d'aller
 de leur part en ambassade au-devant de
 Tamerlan *. Prêt à partir pour cette com-
 mission , il se mit à songer en lui-même
 quel présent il pourroit porter à un en-
 nemi si terrible , capable de l'adoucir &
 de lui faire épargner ses concitoyens. Il
 crut devoir porter des fruits : « Mais, dit-
 » il , un avis est toujours bon ; il faut

* Histoire Ottomane du prince Cantemir.

» que je consulte ma femme. » Il la va donc trouver, & lui dit : « Quels fruits » te semblent devoir être plus agréables » à Tamerlan, des figues ou des coings ? » -- Des coings, répondit-elle ; car étant » plus gros & plus beaux, ils ne peuvent » manquer de plaire davantage. » Sur quoi il répliqua : « Quelqu'utile que soit un » conseil pour lever nos doutes dans les » affaires, il n'est jamais bon de suivre » celui d'une femme ; je me détermine à » porter des figues, & non pas des coings. » Il se prépare en conséquence, & part avec sa provision en toute diligence. Tamerlan, apprenant que le fameux Nasruddin-Hoja étoit arrivé en ambassade à son camp, le fait introduire. Il étoit nud tête & chauve, ce qu'apercevant Tamerlan, il lui fit jeter ses figues à la tête. A chaque coup Nasruddin crioit, sans cependant paroître ému : « Que Dieu soit loué ! » Une telle faillie excita la curiosité de Tamerlan ; & l'ambassadeur, avec le même sang froid, lui répondit : « Je remercie » Dieu de ce que je n'ai pas suivi le » conseil de ma femme ; car si j'avois » apporté à Votre Majesté des coings, » comme elle le vouloit, au lieu de figues, j'aurois certainement eu la tête » cassée. »

Cette aventure ayant rendu Nafruddin plus familier avec Tamerlan , il prit la liberté de lui faire peu après un autre présent : il fut de dix concombres cueillis dans leur primeur , pour lesquels ce prince lui donna en retour dix écus d'or : les concombres devenus plus communs , il en chargea un chariot , & vint les offrir à Tamerlan. Mais le garde de la porte , qui se ressouvenoit du grand profit qu'avoient produit les dix premiers concombres , refusa de l'introduire , à moins qu'il ne lui promît de partager avec lui la récompense de ce nouveau présent. Le marché fait , Nafruddin est admis à l'audience. Tamerlan lui demande ce qui l'amene ; à quoi il répond qu'il vient lui présenter un plus grand nombre de concombres qu'il n'avoit fait d'abord. Tamerlan, en ayant appris la prodigieuse quantité, ordonna qu'on lui donnât autant de coups de bâton qu'il y avoit de concombres ; le nombre se trouva monter à cinq cents. Ce fut à Nafruddin à se soumettre. Il reçut donc bien patiemment deux cents cinquante coups de bâton , après lesquels il se mit à crier qu'il avoit reçu son contingent , & qu'il espéroit que le roi feroit justice du reste au garde de la porte. Le roi demanda ce qu'il vouloit dire. « J'ai ac-

» cordé avec cet officier , répondit Nas-
» ruddin , de partager par moitié avec
» lui ce que mon présent me devoit pro-
» duire de la part de Votre Majesté , &
» à ce prix-là il m'a permis d'entrer. »
L'officier fut appelé ; & se voyant forcé
de reconnoître son marché , il subit aussi
son contingent , & reçut les autres deux
cents cinquante coups de bâton.





INTERRÈGNE

SOUS

SOLIMAN* & MUSA**.

[1402.]

MUSTAPHA, l'aîné des fils de Bajazet, avoit été tué à la bataille d'Angora. Soliman, Musa & Mahomet ses freres recueillirent les débris de la puissance Ottomane. Le premier s'enfuit d'abord à Pruse, d'où il enleva les trésors de son pere. Ensuite il gagna Nicée; mais, ne s'y croyant pas encore à l'abri des Tartares, il passa le détroit & vint se fixer à Andrinople, où il prit le titre de Sultan. Musa, le second, avoit été fait prisonnier avec son pere. Le généreux Timur le mit en liberté, & lui conféra la dignité impériale. Pour ce qui est de Ma-

* Les Tartares appellent ce prince *Musulman* & les Chrétiens *Calepin*, *Ciriscelebis* & *Celabin*, mots corrompus du turc *Cheleli*, qui veut dire seigneur, & qui n'est qu'un surnom honorifique.

** On donne aussi à ce prince les noms d'*Issa*, *Josué* & de *Moyse*, sans doute par ignorance de son véritable nom.

homet, il se retira dans son gouvernement d'Amasie, avec les troupes qu'il avoit commandées contre les Tartares.

✻[1403.]✻

Tamerlan n'eut pas plutôt quitté l'Asie-Mineure, pour marcher à d'autres conquêtes, que les deux freres Soliman & Musa prirent les armes pour se disputer l'empire. Soliman entra le premier en campagne, & marcha vers Pruse où Musa s'étoit établi. Ce prince, naturellement peu courageux, n'attendit pas l'arrivée de son frere, pour abandonner la place. Il se retira dans la Caramanie auprès du souverain de cette contrée, & passa de là en Europe, où après avoir traîné de provinces en provinces les débris de sa fortune, il fut enfin accueilli par les Valaques qui lui fournirent de l'argent & des troupes.

Ce n'est qu'à la faveur des guerres étrangères ou domestiques qui ravagent les grandes monarchies, que les petits États acquierent quelque considération & quelque puissance. Habiles à profiter des conjonctures, les Vénitiens & les Génois avoient uni leurs flottes pour aller faire le pillage sur les côtes de la Turquie. Elles se rendirent l'une & l'autre à Rhodes, a dessein d'agir de concert contre les Infir-

dèles; mais la jalousie & la défiance réciproque ne tarderent pas à les séparer. Les Génois, commandés par le maréchal de Boucicaut, au nom de la France, allèrent saccager Baruth sur les côtes de Syrie, & n'épargnerent pas les Vénitiens qui avoient des magasins & un comptoir dans cette ville. Ceux-ci, transportés du désir de la vengeance, attendirent les Génois à leur retour de Baruth, & les attaquèrent à la hauteur des côtes de la Morée. Le combat fut long & sanglant: l'avantage demeura aux Vénitiens.

❧ [1404.] ❧

Tandis que Mufa se formoit un parti dans la Valachie, Soliman, maître de Pruse, se livroit sans réserve aux plaisirs & à la débauche. Le jeu, le vin & les femmes partageoient tout son tems. Ennemi des affaires & des soins inséparables de la souveraine puissance, il ne se croyoit roi que pour lui-même, & passoit tranquillement les jours & les nuits dans la mollesse & dans la volupté. Les charges & les dignités les plus respectables étoient la proie de l'infamie & de la prostitution, & de vils pourvoyeurs de vin jouissoient auprès du monarque de la plus grande faveur. Les peuples, accablés d'impôts, gémissaient sous la tyrannie des

ministres , les troupes mal payées & sans discipline multiplioient les désordres. Au milieu de cette confusion générale, Musa se fait voir à la tête des Valaques. Toutes les villes s'empressent à lui ouvrir leurs portes. Il est reçu dans Andrinople , & les Etats d'Europe le reconnoissent pour leur souverain.

❧ [1406.] ❧

Une révolution aussi rapide étonna Soliman , mais ne lui fit point perdre courage. Ce prince , doué d'une intrepidité merveilleuse , rassembla son armée à la hâte , la fit passer en Europe , & s'avança fièrement à la rencontre de son frere , qui , saisi de frayeur , prit aussitôt la fuite & retourna se cacher en Valachie. Aveuglé par sa bonne fortune , Soliman ne mit plus de bornes à son orgueil. Il traita ses courtisans & les Pachas en vainqueur superbe ; il appesantit sur ses sujets le joug du despotisme , & crut qu'il suffisoit d'être craint pour n'avoir rien à craindre. Sur cette fausse confiance , il se plongea plus que jamais dans la débauche.

❧ [1408.] ❧

Quelque favorables que fussent les circonstances , Musa n'étoit pas assez brave pour tenter une seconde fois le sort des

armes. Il crut devoir employer la ruse & la politique contre un prince imprudent & téméraire. Cette voie lui réussit parfaitement. Après avoir gagné par argent ou par promesses la plupart des officiers de son frere, il sortit de sa retraite, & marcha vers Andrinople, bien assuré qu'aucune armée ne se présenteroit pour le combattre. En effet il ne se fit aucun mouvement en faveur de Soliman ; & personne même ne vouloit l'avertir du danger qui le menaçoit ; car ce prince orgueilleux avoit coutume de condamner à mort quiconque lui donnoit une mauvaise nouvelle. A la fin cependant Chasan , Aga * des Janissaires , résolut de se hasarder, & porta la parole. Aussitôt le sultan le chassa de sa présence avec mépris, & lui fit couper la barbe , affront sanglant chez les Turcs. Piqué d'un traitement si

* Ce titre répond à celui de général de l'infanterie , dont les Janissaires font la principale force. Celui qui en est revêtu jouit de la plus grande considération ; & c'est pour empêcher l'abus qu'il en pourroit faire, qu'on le choisit toujours parmi les pages du grand-seigneur. Ces pages ne sont pas, comme en Europe, des enfans de famille , mais de simples fils de Janissaires ou des esclaves Chrétiens élevés dès leur plus tendre jeunesse sous les yeux & dans les palais du sultan.

peu mérité, l'Aga quitta la cour, suivi de la plupart des grands & des officiers, & se rendit au camp de Musa, qui les reçut à bras ouverts. On s'approcha d'Andrinople. Abandonné de tout le monde & de ses gardes même, Soliman reconnut enfin son imprudence ; mais il étoit trop tard pour la réparer. Il fallut se résoudre à la fuite, quelque honteuse que lui parût cette ressource ; & sa bonne fortune alloit le tirer encore de ce mauvais pas : il s'arrêta sur le chemin de Constantinople ; se mit à boire & s'enivra. Les soldats de son frere qui le poursuivoient, le surprirent dans le débauche, & le massacrèrent. Sa mort fut un sujet d'allégresse pour tous les Turcs.

— [1410.] —

Le comble du bonheur pour un prince sans talens & sans vertus, est de succéder à un tyran. Musa fut reconnu Sultan d'un consentement unanime, & les vices de son prédécesseur firent oublier son incapacité. Il eût peut-être régné long-tems, sinon avec gloire, du moins avec tranquillité, si l'ambition de son jeune frere, le prince Mahomet, gouverneur d'Amasie, n'eût réclamé contre le choix des Ottomans. Sous prétexte de venger la mort de Soliman, Mahomet rassembla les trou-

pes dispersées de l'Asie, & leur inspira le courage & la valeur dont il étoit animé ; ensuite, pour se rendre digne de leur estime & de leur confiance, il les mena contre les différens corps de Tartares qui s'étoient cantonnés dans les provinces de l'empire, & les chassa de toutes les places qu'ils occupoient encore. Le bruit des exploits de Mahomet passa bientôt en Europe, & porta la consternation dans le cœur du timide Musa, qui se hâta de conjurer l'orage, en offrant à son frere la moitié de l'empire.

❧ [1411.] ❧

Il paroît que les Grecs avoient profité des malheurs des Turcs, pour rentrer en possession d'un étendue de pays considérable, puisqu'on voit, cette année, Musa leur déclarer la guerre, & leur enlever un grand nombre de villes & de châteaux. Il assiégea Thessalonique, qu'il ne put prendre ; mais ses armes furent plus heureuses dans la Morée *. Les Vénitiens, qui y possédoient plusieurs places, eurent ainsi que les Grecs beaucoup à souffrir des ravages des Infidèles.

❧ [1412.] ❧

Ces succès inespérés enhardirent le sul-

* C'est le Péloponnèse des Grecs.

tan. Il fit une irruption dans la Servie, dans la Bulgarie & dans la Hongrie, battit une armée nombreuse de Hongrois commandés par Sigismond, & fit un butin inestimable. Mais l'orgueil, apanage ordinaire des génies médiocres, lui fit perdre en peu de tems le fruit de ces exploits. Il traita ses ministres & ses officiers, comme avoit fait Soliman. Il éprouva bientôt le même fort. Le vizir Mouliouk, & le général Ornusbeg écrivirent à Mahomet, pour l'inviter à passer en Europe. Dès que ce prince parut, ils se déclarèrent en sa faveur; de sorte que Musa, trahi & abandonné, n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier en Servie, d'autres disent à Constantinople.

❧ [1413.] ❧

Musa reçut d'abord des Chrétiens des secours capables de rétablir ses affaires; on assure même qu'il rentra victorieux dans Andrinople, sa capitale. Mais il en fut presque aussitôt chassé par les troupes de son frere. Quelques cavaliers détachés à sa poursuite l'arrêterent & le conduisirent à Mahomet, qui le fit étrangler en sa présence.



MAHOMET.



MAHOMET I.

[1413.]

SOUS ce prince, on vit l'empire Ottoman recouvrer sa première splendeur, que la défaite de Bajazet, & la mauvaise conduite de ses fils lui avoient fait perdre. Loin de se livrer à la fureur des conquêtes, comme son père, Mahomet employa ses talens militaires à conserver, à défendre ses Etats. Sa réputation fut sans doute moins éclatante; mais son règne fut plus heureux. Il n'apporta pas moins de soin à éviter l'orgueil & la présomption inséparables de la puissance souveraine. Sa modestie lui gagna tous les cœurs, & la clémence dont il usa envers ses ennemis, les lui soumit plus efficacement que n'auroient fait les plus grandes victoires.

[1414.]

Mahomet s'occupoit à rétablir le calme dans ses Etats d'Europe, lorsque de fâcheuses nouvelles, arrivées d'Asie, l'obligèrent d'y passer à la hâte avec son armée. Les guerres intestines qui déchiroient l'empire Ottoman, & l'absence des trou-

pes avoient fait naître au prince de Caramanie le dessein de secouer le joug, & de faire des conquêtes sur les Turcs, dont il étoit vassal. Il se jeta sur la Bithinie, l'une des provinces le plus à sa bienséance, commit des ravages horribles, s'empara de plusieurs places, où il mit tout à feu & à sang, & poussa la témérité jusqu'à faire le siège de Pruse. Comme il étoit occupé de cette expédition importante, il reçut avis que les Turcs approchoient. C'étoit le convoi de sultan Musa, qui s'avançoit vers Pruse; mais la crainte & la frayeur qui grossissent les moindres objets, s'étant emparé tout-à-coup des ennemis, ils se débänderent, & prirent la fuite avec précipitation. Avant qu'ils eussent eu le tems de revenir de leur erreur, Sultan-Mahomet se vit en état de leur faire tête; mais le prince rebelle n'eut pas le courage de hasarder la bataille. Il vint en suppliant implorer la clémence de Mahomet, qui lui pardonna généreusement, & lui rendit ses Etats.

Cette soumission apparente n'étoit qu'un stratagème pour éloigner les troupes impériales. Les Caramaniens reprirent aussitôt les armes, & recommencerent leurs ravages avec plus de fureur qu'auparavant. Irrité d'une perfidie aussi lâche, le sultan va fondre sur ces brigands, les taille en

pièces, & fait leur prince prisonnier avec son fils. La perte de ses États paroissoit devoir être la seule punition de son crime. Au grand étonnement des deux nations, Mahomet dédaigna de se venger d'un ennemi qu'il tenoit en sa puissance. Il le renvoya dans sa principauté, mais toutefois après s'être assuré de ses meilleures places.

[1415.]

Grand dans la paix comme dans la guerre, le sultan sçut employer le loisir que lui laissoient les ennemis de l'État, à procurer le bonheur & le soulagement de ses peuples. Il extermina les brigands qui, depuis l'invasion des Tartares, infestoient toutes les provinces d'Asie ; il fit ouvrir de nouvelles routes, & réparer les anciennes. Il encouragea les arts & sur-tout l'agriculture qui fait fleurir tous les autres. Ensuite, pour tenir les troupes en haleine, & les empêcher de s'amollir par les délices d'une vie oisive, il les fit passer en Europe, où elles firent des courses dans la Hongrie, dans l'Esclavonie, dans la Dalmatie, & jusques dans la Baviere.

Heureuse & paisible au-dedans, respectée & redoutée au-dehors, il ne manquoit plus à la Turquie que d'avoir une marine assez forte, pour assurer ses possessions &

son commerce contre la cupidité toujours alerte des Vénitiens & des Génois. Mahomet fit construire, à Gallipoli, quarante galeres, & les équippa de toutes les choses nécessaires pour une expédition importante. Le bruit se répandit qu'il destinoit cet armement contre les isles de Négrepont * & de Candie, deux des principales colonies des Vénitiens. Ceux-ci prirent aussitôt l'alarme ; mais , ne se sentant pas assez forts pour résister à des ennemis contre lesquels ils ne sçavoient employer que les surprises, ils eurent recours à l'argent, ressource ordinaire d'une nation commerçante ; & leurs ducats , en dédommageant la Porte des frais de la guerre , lui procurerent un accroissement de grandeur & de puissance.

* L'ancienne Eubée, dans la mer Egée. Cette isle est séparée de la Terre-ferme par l'Euripe, détroit fameux , qui présente les phénomènes les plus surprenans. Tous les dix-huit ou dix-neuf premiers jours de chaque lune , il a deux fois en vingt-quatre heures son flux & reflux , comme l'Océan ; & les autres jours, dans le même nombre d'heures , ce flux & reflux se fait sentir jusqu'à onze, douze, treize & quatorze fois. Le célèbre Aristote, qui vouloit rendre raison de tout, ne pouvant expliquer la cause de cette singularité de la nature, se précipita de désespoir dans l'Euripe , afin d'être compris, dit-il, dans ce qu'il ne pouvoit comprendre.

[1416.]

Peu de monarques Ottomans sçurent aussi-bien que Mahomet éclairer & prévenir les demarches des ennemis de l'empire. Ayant appris qu'Isfandar-Beg, prince de Castamone, excitoit secrètement les Caramaniens à la révolte, il fondit tout-à-coup sur les Etats de ce petit souverain, lui enleva toutes ses places, ses trésors, sa famille, & par cette punition rigoureuse mais méritée, vint à bout de contenir les autres vassaux dans le devoir.

Pendant le cours de cette expédition, qui ne fut terminée que l'année suivante, le sultan apprit que les Vénitiens, au mépris des traités, avoient attaqué plusieurs navires Turcs, & ravagé les côtes de Galipoli. Peut-être Venise n'eût-elle point de part ouvertement à cette infraction; mais ses sujets ou ses vassaux n'en faisoient pas moins la guerre aux Turcs; & ceux-ci qui ne distinguoient point entre le corps & les membres, eurent raison de se croire trompés, en voyant des vaisseaux Vénitiens les traiter en ennemis, & piller leurs terres. Justement irrité d'un procédé si contraire à la bonne foi, le grand-seigneur * donna sur le champ des

* On donne ce titre à l'empereur Turc, comme

ordres , pour équiper une nombreuse flotte , & vint lui-même à Gallipoli préférer cet armement. On ſçavoit que pluſieurs vaiſſeaux de la République , richement chargés , étoient retenus par les vents à Conſtantinople. A peine eurent-ils paſſé le détroit , que les galeres Turques leur donnerent la chafſe , & les pourſuivirent vivement juſqu'à Négrepont. Les généraux Ottomans, n'ayant pas aſſez de trou- pes pour tenter une deſcente , ſe conten- terent de faire lancer par le moyen des balifſtes une grande quantité de groſſes pierres ſur les vaiſſeaux ennemis , & leur cauſerent beaucoup de dommage. Cette affaire fit grand bruit à Veniſe. On ſe hâta de mettre en mer une flotte aux ordres de Pierre Loredan, auquel on joignit deux ambaffadeurs, chargés de demander raiſon au ſultan de l'inſulte faite aux vaiſſeaux de la République. Loredan n'ayant pas trouvé les Turcs à Négrepont , alla droit à Gallipoli , dans l'intention apparemment d'envoyer ſes ambaffadeurs à la Porte. Mais les Grecs, à la vue d'une flotte nom- breuſe, ne ſongerent qu'à ſe défendre. Ils fortirent du port avec tous leur vaiſſeaux, & préſenterent la bataille aux Vénitiens.

celui de Sophi au roi de Perſe, & celui de Grand- Mogol à l'empereur de l'Indouſtan.

Ceux-ci, par leur manœuvre adroite, l'emportèrent sur la valeur de leurs ennemis. Ils profitèrent de cet avantage, pour envoyer demander la paix au sultan, qui la leur accorda, moyennant l'échange des prisonniers.

❧ [1418.] ❧

Mahomet avoit tardé jusqu'alors à punir les Valaques des secours qu'ils avoient donnés à son frere Musa. Sa vengeance n'en fut que plus éclatante. Il marcha contr'eux, suivi d'une armée formidable, les battit, & s'empara d'un grand nombre de places aux environs du Danube, pour empêcher le passage de ce fleuve. Ensuite, s'avançant dans l'intérieur du pays, il abandonna tout à la fureur de ses troupes victorieuses. Les campagnes furent ravagées, les villes pillées & livrées aux flammes, des milliers d'habitans emmenés en esclavage. Réduits aux plus affreuses extrémités, les Valaques implorèrent enfin la clémence du sultan, qui borna son ressentiment à leur imposer un tribut annuel. Cette même année, Mahomet choisit Andrinople pour le lieu de sa résidence & le siège de son empire.

❧ [1419.] ❧

Nous avons dit ci-dessus que Musta-
N n iv

pha, l'aîné des fils de Bajazet, avoit été tué dans la bataille contre Tamerlan. Son corps ne s'étant pas trouvé parmi les morts, on crut que ce prince s'étoit simplement perdu dans la déroute. Vraie ou fausse, cette opinion s'accrédita dans l'esprit du peuple, & servit dans la suite de prétexte à plusieurs révoltes. Un petit prince d'Asie, nommé Peder-Ulledin, fut le premier qui suscita contre la Porte un faux Mustapha. Pour colorer son imposture, il avoit fait choix d'un personnage de même taille à peu près, & de même figure que ce prince Ottoman. Les peuples, toujours avides de nouveautés, reçurent ce prétendu fils de Bajazet comme un présent du Ciel, & coururent se ranger en foule sous ses drapeaux. Des provinces entières se déclarèrent en sa faveur. Le mal étoit grand lorsque le sultan en apprit les dangereux progrès ; mais il n'étoit pas encore sans remède. Il assembla promptement toutes ses troupes, les conduisit lui-même en Asie, & marcha contre l'imposteur, qui faisoit pour-lors le siège de Nicée. A la vue du véritable empereur, la consternation s'empara tout-à-coup des rebelles. Ils osèrent pourtant l'attendre ; mais ils furent taillés en pièces. Leur chef demeura prisonnier, avec Peder-Ulledin son protecteur, & Mahomet les fit pendre l'un & l'autre sur le champ de bataille. Il réta-

blit ensuite la tranquillité dans la partie de l'empire que cette révolution avoit ébranlée; & mêlant adroitement la douceur & la sévérité suivant les circonstances, il fit rentrer dans le devoir toutes les villes qui s'étoient laissées séduire.

— [1421.] —

Depuis l'année 1417 les Vénitiens étoient maîtres de toute la Morée, par la cession volontaire que leur en avoit faite Azami, prince souverain de cette partie de la Grèce. Ils avoient fait encore d'autres acquisitions considérables dans l'Archipel, dans la Dalmatie & dans la Macédoine. En bon politique, Mahomet crut devoir s'opposer à l'aggrandissement d'une nation que ses richesses excitoient continuellement à mettre l'enchère sur les principautés & sur les couronnes. Thessalonique, ville impériale, enclavée dans ses Etats d'Europe, attira d'abord l'effort de ses armes. Les Vénitiens l'avoient achetée de l'empereur Andronic Paléologue; Mahomet la prit, & la rendit à l'empereur Manuel, son ami. Quelque tems après, il envoya son fils aîné Amurat, & Bajazet, son grand-vizir, porter la guerre dans la Morée. La valeur & la capacité de ces généraux furent suivies des plus heureux succès. Mais, au milieu de leurs conquêtes, la nouvelle de la mort du sultan les obligea de retourner en diligence à Andrinople.



A M U R A T II.

[1422.]

LORSQUE ce prince parut dans la capitale à son retour de Morée , il y avoit déjà quarante & un jours que l'empereur son pere étoit mort d'un flux de sang dans la quarante-septieme année de son âge ; mais , par l'adresse & les soins d'Ibrahim-Khan, un des vizirs, il n'en avoit transpiré rien au dehors ; ce fut Amurat lui-même qui déclara cet événement, en prenant possession du trône. Une précaution aussi sage n'empêcha pourtant point que les commencemens de son règne ne fussent troublés par une guerre intestine & des plus dangereuses. La crédulité des peuples avoit tellement accrédité l'imposture , qu'un second aventurier ayant pris le nom de Mustapha , chacun s'empressa de le suivre, & de le reconnoître pour le véritable fils de Bajazet. La ville de Thessalonique, aux environs de laquelle il avoit commencé de jouer son personnage , fut la premiere à se déclarer en sa faveur. Son exemple entraîna toutes les villes voisines, & la plupart des grands officiers de l'em-

pire. En peu de tems l'imposteur se vit à la tête d'une armée nombreuse. Il se hâta de passer en Asie, où les fables qu'il débitoit sur sa naissance furent accueillies plus avidement encore qu'en Europe. Alarmé de cette révolution subite, Amurat fit partir aussitôt son grand-vizir pour en arrêter les progrès, mais le faux Mustapha, plus brave qu'on ne devoit l'attendre de son caractère, vint au-devant de Bajazet, lui présenta la bataille, le tua de sa propre main, & remporta sur les troupes impériales une victoire complète.

Au fanatisme des préjugés, il est quelquefois utile d'en opposer un plus puissant, plus respecté du vulgaire : celui de la religion. Outre les préparatifs extraordinaires qu'Amurat crut devoir faire pour réparer sa défaite, il prit soin de se concilier la confiance & la vénération des Ottomans, par toutes les pratiques pieuses, usitées dans les calamités publiques. Prières, jeûnes, processions, offrandes, tout fut mis en usage ; mais voici ce qui lui réussit le plus* : dans ce tems-là vivoit un certain Séïd-Béchar, dont la vertu & la sainteté faisoient un grand bruit parmi les Turcs. Toutes ses paroles pas-

* Histoire du prince Cantimir.

soient pour des oracles ; on étoit persuadé que Dieu ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit. Il se tenoit renfermé dans une cellule, éloigné des vanités du monde. Amurat alla lui rendre visite pour lui apprendre le malheur de ses armes, & le conjurer de fléchir l'esprit du grand prophète, irrité sans doute des péchés des Musulmans. Béchar se mit en prières la nuit suivante. Il eut des extases, pendant lesquelles Mahomet lui apparut, & lui commanda d'aller dire au sultan que la puissance divine l'assisteroit & le rendroit victorieux. Cette prédiction se répand aussitôt, & remplit tous les cœurs de joie & d'espérance. Amurat marche à l'ennemi ; tandis que les deux armées sont en présence, le faux Mustapha est attaqué d'un saignement de nez. On crie au miracle. Ses amis l'abandonnent comme une victime dévouée au courroux du Ciel. Il fuit & tombe entre les mains d'Amurat, qui lui fait trancher la tête.

— [1423.] —

Durant le cours de l'expédition contre le faux fils de Bajazet, le jeune frere d'Amurat, appelé pareillement Mustapha, s'étoit laissé séduire par les Grecs de Constantinople, où régnoit depuis peu Jean VIII Paléologue, qui n'avoit pas les mê-

mes liaisons avec les Turcs que son prédécesseur. Jean affermit dans sa révolte le prince Ottoman , lui fit de grandes promesses, & lui donna peu de secours. Mustapha crut qu'il feroit mieux ses affaires en Asie, mais il ne put rassembler que quelques troupes de brigands & de déserteurs , attirés par l'espérance du butin & de l'impunité. Une tentative heureuse ranima ses espérances. Il s'approcha de Nicée , & la trouvant dégarnie de troupes , il s'en rendit maître sans beaucoup de peine. Amurat n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de cette conquête , qu'il se mit en marche pour la reprendre ; mais il éprouva de la part des rebelles une résistance opiniâtre , & qui le fit désespérer d'entrer dans la place autrement que par surprise. Il répandit l'argent à pleines mains , & , sous prétexte d'une négociation avec son frere , il vint à bout de gagner ses vizirs & ses principaux officiers. Les portes de Nicée lui furent ouvertes ; on lui livra Mustapha, qu'il fit étrangler aussitôt , & tous les Grecs qui se trouverent dans la place furent passés au fil de l'épée. On prétend que le sultan irrité de trouver par-tout cette nation contraire à ses desseins , jura dès-lors de la réduire en esclavage ; mais l'entiere exécution de ce projet étoit réservée à son fils Maho-

met II. Cependant les troupes Ottomanes se répandirent dans la Theffalie, dans la Macédoine & dans la Thrace, & ravagerent tous les pays qui relevoient de l'empire de Constantinople. Theffalonique courut le plus grand danger; ce qui fit résoudre Paléologue à la vendre aux Vénitiens, comme avoit fait autrefois Andronic.

❧ [1424.] ❧

Tandis que les généraux Turcs, Caraz, Eurenose, Taracan se signaloient contre les Albanois, les Grecs & les Vénitiens de la Morée, Amurat étoit venu camper devant Theffalonique, & en avoit formé le siège; mais cette ville étoit si bien pourvue de munitions & de troupes, qu'il fit d'inutiles efforts pour s'en rendre maître. Il eut même la douleur de la voir ravitailler par Pierre Loredan, commandant la flotte Vénitienne. Tout ce qu'il put faire, fut de prendre Chrisopolis, château de la dépendance de Theffalonique, après l'avoir bombardé pendant trois semaines.

❧ [1425.] ❧

De tout tems la finesse & la politique des Grecs avoient fait leur principale force; pour donner de l'occupation aux Turcs, & détourner de dessus l'empire le

poids de leurs armes, ils exciterent soudainement à la révolte plusieurs petits souverains de l'Asie-Mineure. Iskendar, prince de Siphab, celui d'Amida, qui est le Diarbeck ou la Mésopotamie, & le prince de Caramanie furent les premiers à se mettre en campagne. Ils prirent & pillèrent un grand nombre de villes de la domination Ottomane, & laissèrent par-tout de tristes vestiges de leurs ravages. Aussi surpris qu'indigné d'une telle audace, Amurat marcha contre ces brigands, & tomba d'abord sur les Etats d'Isfendar. Il le joignit près de Sinope, & le vainquit en bataille rangée. C'en étoit fait de ce malheureux prince, s'il ne se fût hâté de fléchir le vainqueur, en venant se jeter à ses pieds avec son fils & sa fille, princesse d'une rare beauté. Le sultan, naturellement généreux & sensible, ne put tenir contre ces marques de soumission, & moins encore contre les charmes de la princesse. Il accorda le pardon qu'on lui demandoit, & ne songea plus qu'à réduire les autres rebelles.

❧ [1426.] ❧

Au retour de la belle saison, le grand-seigneur fait une irruption dans le Diarbeck, & fait la conquête entière de cette province.

Après avoir remis en vigueur la disci-

plaine militaire , qui s'étoit beaucoup relâchée à la faveur des dernières révolutions , Amurat fit passer une partie de ses troupes en Morée , où elles s'emparèrent de plusieurs places sur les Venitiens. Elles débarquerent, chemin faisant, à Zanthé ou Zacynthe * , isle voisine de ce continent , & y firent un grand nombre d'esclaves.

❧ [1427 --- 28.] ❧

Etienne , despote de Servie , paroissoit méditer quelque soulèvement ; Amurat le prévint , le vainquit & le rendit tributaire. Il traita de même le prince des Epirotes, Jean Castrot , & se fit donner en ôtages les quatre fils de ce petit souverain , du nombre desquels fut le célèbre Georges , connu depuis sous le nom de Scanderbeg. Le despote de Bulgarie , plus opiniâtre à se défendre , subit un châtiment plus rigoureux. Deux de ses fils , dont la valeur avoit retardé long-tems la prise de Sémendrie , capitale du royaume , tombèrent entre les mains des Turcs , & eurent les yeux crevés par l'ordre du sultan. En Asie, les Caramaniens & quelques autres nations voisines éprouverent aussi la supériorité des armes Ottomanes.

* Le P. du Ponce.

[1429.]

Les Vénitiens crurent pouvoir profiter des circonstances. Leur flotte s'approcha de Gallipoli, dans le dessein de brûler les vaisseaux Turcs qui se trouvoient dans le port. Mais elle fut repoussée avec perte, & pour suivie loin du détroit. Amurat alla porter le poids de sa colere sur Thessalonique qu'il assiégea par terre & par mer. Après avoir long-tems bombardé la place, il l'emporta par escalade, & l'abandonna au pillage.

[1432.]

Jean Castriot, prince des Epirotes en Albanie, étant mort, Amurat enjoignit au Pacha de Macédoine de prendre possession de ses Etats, sous prétexte de les conserver aux fils de ce prince qu'il avoit en ôtage à sa cour. Il ne fut pas difficile au général Ottoman d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, soit que les villes d'Albanie manquaient de vivres & de munitions, soit que les peuples, voyant les quatre fils de leur roi entre les mains du grand-seigneur, craignissent qu'il ne se vengeât sur ces jeunes princes, de l'opposition qu'il trouveroit à ses desseins, & ne les fit mourir. Volontaire ou forcée, cette soumission ne leur sauva point la vie. Amurat, qui vouloit s'assurer la possession des Etats qu'il

venoit d'envahir, se défit bientôt des trois aînés de Scanderbeg. Il ne l'auroit pas plus épargné lui-même que ses freres, s'il n'eût craint que la mort d'un homme, qui avoit l'estime & le cœur de toutes les troupes, ne causât quelque sédition, & s'il ne l'eût jugé seul, de tous ses généraux, capable d'exécuter les projets de conquêtes qu'il méditoit.

Avant d'entrer dans le détail des victoires que remporta cet illustre guerrier, nous allons donner une idée de son courage & de sa valeur, par deux traits que nous fournit son historien *, & qui furent comme les premiers degrés par lesquels il s'éleva rapidement au commandement des troupes Ottomanes. Un Scythe qui étoit depuis quelque tems à Andrinople, homme d'une taille de géant, & qui ne cessoit de vanter ses beaux faits d'armes, prit occasion d'une assemblée publique, pour défier à un combat singulier, en présence d'Amurat, tout ce qu'il y avoit de noblesse autour de lui. L'espece de combat qu'il proposa fut que les deux combattans entreroient tous nuds en lice, sans autres armes qu'un poignard, & dans un espace si étroit qu'il n'y eût pas moyen d'échapper que par sa valeur : nulle espérance de salut que dans la victoire. Il ne se trouva point de

* Le P. du Poncez,

Turc qui osât accepter le défi, quoique Amurat parût le souhaiter, & qu'il promît une grande récompense au vainqueur. Il convenoit moins à Scanderbeg qu'à tout autre de tenter ce hasard. Sa naissance, son rang, l'indécence de l'action, & quand elle eût dû se passer avec plus de modestie & de bienséance, le tort qu'il faisoit à son honneur de se commettre avec un aventurier plus brutal que brave, toutes ces considérations devoient le retenir. Toutefois, ou piqué d'indignation de voir qu'un barbare osât braver impunément tant de gens de cœur, ou par complaisance pour le sultan, & pour se ménager sa faveur, sans laquelle il ne pouvoit pas espérer d'être mis en possession de l'Albanie, à peine Amurat eut-il expliqué ses intentions, qu'on le vit aussitôt entrer en champ clos, & se présenter au combat au grand étonnement de tout le monde. La surprise ne fut pas moindre, lorsqu'on le vit se lancer sur le Scythe, saisir de sa main gauche, avec autant d'adresse que de force, le bras droit du barbare, au moment qu'il alloit être frappé, & en même tems lui plonger son poignard dans la gorge, & le jeter mort à ses pieds.

Un coup si hardi & si heureux, dont Amurat avoit été témoin, augmenta tel-

lement la bonne opinion qu'il avoit du courage de ce jeune prince, que, quelque tems après, il ne craignit point de l'exposer en une autre occasion plus périlleuse encore que cette première, mais plus noble & plus digne de lui. Le sultan étoit alors en Bithinie, où Scanderbeg l'avoit suivi; & ce fut-là que deux cavaliers Persans, dont le premier se nommoit Jaïa, & l'autre Zampsa, montés tous deux sur des chevaux de prix, & vêtus magnifiquement, vinrent lui offrir leurs services; « & afin, lui dirent-ils, que vous » ne délibériez pas d'accepter nos offres, » nous ne vous demandons cet honneur » qu'après que vous nous aurez mis à l'é- » preuve, en nous faisant combattre avec » la lance ou avec l'épée, contre les deux » plus braves & les deux plus adroits de » vos guerriers. » Amurat jeta les yeux sur Scanderbeg, comme s'il eût été gagé pour soutenir la gloire des armes Ottomanes, & l'invita d'entrer en lice avec l'un des deux Persans. Scanderbeg, ravi de cette distinction, demanda à les combattre tous deux. On fut quelque tems sans vouloir lui accorder sa demande. Mais, à force d'instances & de prières, il obtint ce qu'il souhaitoit, à condition toutefois que les Persans ne l'attaqueroient que séparément & un a un, à quoi ils

consentirent. Jaïa s'étant présenté le premier, les deux champions poufferent l'un contre l'autre à toute bride, mais sans effet. Le Persan avoit enfoncé sa lance dans le bouclier de l'Albanois, & comme il s'efforçoit de le désarçonner & de le renverser de cheval, le bois de la lance rompit. Scanderbeg, de son côté, qui ne visoit qu'à la tête, ayant manqué son coup, tous deux après ce premier choc, tournerent bride pour revenir l'un sur l'autre, le cimeterre à la main. Alors Zampsa, oubliant les conditions dont on étoit convenu, courut à Scanderbeg, la lance en arrêt. Scanderbeg, le voyant venir, fondit sur lui impétueusement, & par un coup de lance qu'il lui porta à la gorge, le punit de sa perfidie. A peine ce premier fut-il jetté par terre, que Jaïa se présenta au combat avec le fabre. La victoire fut un peu plus disputée, & il y eut plusieurs coups de part & d'autre portés inutilement. Mais enfin Scanderbeg l'ayant atteint de revers à l'épaule droite, tout auprès du cou, le fabre entra si avant qu'il le fendit en deux jusqu'aux hanches. Scanderbeg victorieux s'approcha d'Amurat avec les têtes des deux Persans qu'on portoit devant lui. Il en fut reçu avec tous les honneurs que méritoit son triomphe.

[1433.]

Amurat ayant déclaré la guerre au despote de Servie , chargea Scanderbeg de cette expédition. Le héros Albanois ne tarda pas à justifier le choix du sultan. Quelque porté qu'il fût à favoriser les Chrétiens , dont il avoit conservé secrètement la religion , il les poussa avec toute la vigueur que lui inspiroit son courage, Il les battit autant de fois qu'il les attaqua , s'empara de leurs places , & revint chargé de leurs dépouilles. Une dernière campagne lui acquit plus de gloire que les précédentes. Ayant joint le despote , qui avoit rassemblé toutes ses forces , il le défit en bataille rangée , & le contraignit d'abandonner son pays , qui lui fut enlevé par cette victoire , & soumis à la puissance du Turc.

[1436.]

Depuis long-tems Amurat menaçoit d'envahir le royaume de Hongrie ; presque toutes ses expéditions avoient eu celle-ci pour objet. Il envoya cette année Ali-Pacha , son grand-vizir , au-delà du Danube , avec ordre de chercher & de combattre les Hongrois , & de ravager leurs frontieres. Le nouveau général , un des plus grands hommes de guerre qu'eussent

alors les Turcs, signala ses talens militaires & sa valeur par une infinité d'exploits éclatans, mais plus encore par la réputation du héros Chrétien qu'il eût en tête. C'étoit le fameux Jean Corvin, surnommé Huniade, Vaivode de Transilvanie, & pere du roi Mathias. Son nom devint si redoutable aux Turcs, que les enfans même de ces Infidèles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, & l'appelloient communément *Jancus Lain*, c'est-à-dire Jean le scélérat, le regardant comme le plus dangereux ennemi du Mahométisme. Il ne falloit rien moins qu'un général expérimenté, tel qu'Ali-Pacha, pour entamer un guerrier aussi redoutable. Toutefois il en vint à bout. Mais Huniade sçut venger ses défaites par d'autres aussi sanglantes. La fin de la campagne fut toute à l'avantage des Turcs, qui remporterent un butin immense, & emmenerent en esclavage un nombre prodigieux de Chrétiens.

❧ [1437.] ❧

Irrité des ravages des Ottomans, Huniade usa de représailles, & se jettant avec furie sur leurs terres, il y mit tout à feu & à sang. Différens corps de troupes rassemblés à la hâte se présentèrent pour le combattre ; il les tailla en pièces, & la terreur de ses armes passa jusqu'à la capi-

tales de l'Empire. Après avoir pillé les villes & dévasté les campagnes, il fit rentrer en Hongrie son armée victorieuse & chargée de richesses.

Cette hardiesse, dit le prince de Moldavie, qui sembloit braver Amurat, demandoit une réparation éclatante. Le sultan passe le Danube à Viddin, sacage tout le pays d'alentour, & vient mettre le siège devant Belgrade, (*Alba græca*,) fameux boulevard de la Hongrie. En peu de tems, l'artillerie Turque eut foudroyé les remparts, & fait de larges brèches aux murailles, mais elles furent défendues avec courage, & réparées avec une ardeur incroyable. Animés par la présence & les exhortations de leur sultan, les Janissaires firent des prodiges de valeur. Dès que le bruit des batteries cessoit de se faire entendre, ils se précipitoient à l'envi pour monter à l'assaut. Aucun ne regardoit en arrière ; & , lorsque la résistance opiniâtre des assiégés avoit épuisé leurs forces, ils se laissoient massacrer sur la place plutôt que de l'abandonner. D'un autre côté, le brave Huniade, à la tête d'une puissante armée, occupoit les environs de la ville, & tenoit les Ottomans en échec. Il enlevoit leurs fourageurs, leurs convois, & leur donnoit de fréquentes alarmes, tantôt par des attaques

imprévues , tantôt par des ruses & des stratagèmes presque toujours avantageux aux assiégés & funestes aux assiégeans. Toutes les fois que ceux-ci montoient à l'assaut , il venoit fondre sur leurs retranchemens , & les obligeoit d'abandonner la brèche , pour songer à se défendre eux-mêmes. Tant d'obstacles rallentirent l'ardeur des ennemis ; & , la saison des pluies approchant , ils furent enfin réduits à lever le siège. Amurat alla décharger sa colère sur la Bulgarie , où il prit Sophie & quelques autres places.

❧ [1438.] ❧

Sur ces entrefaites , le despote de Servie ayant rassemblé bon nombre de troupes que lui fournirent ses voisins & ses alliés , il rentra à main armée dans ses Etats. Il se présenta successivement devant toutes les places , & chassant des unes les garnisons Turques qu'elles avoient reçues , taillant en pièces celles de quelques autres , il recouvra tout son pays en très-peu de tems. Amurat n'eut pas plutôt appris une révolution aussi subite , qu'il résolut d'aller en personne reconquérir cette province. Il y marcha à la tête de ses troupes , & à peine y eut-il mis le pied , que le despote qui avoit trop peu de forces pour résister à un tel ennemi , quitta sa patrie , & se résu-

gia en Hongrie. Scanderbeg étoit à la suite du grand-seigneur , & l'on prétend qu'il ne lui fut pas d'un petit secours, tant par son adresse à conduire cette entreprise , que par la connoissance qu'il avoit du pays. La politique demandoit qu'il n'oubliât rien pour persuader Amurat de sa fidélité , ne trouvant pas encore lieu d'exécuter le dessein qu'il avoit formé de se délivrer de la servitude où ce prince le tenoit. Mais une seconde expédition qu'il fallut faire en Servie , lui fit naître l'occasion qu'il épioit depuis si long-tems.

Le pape Eugène IV ayant fort à cœur de retirer la Servie des mains des Turcs , & de la rendre à son légitime souverain , dépêcha Julien Césarini, cardinal de Saint-Ange, à Ladislas, roi de Hongrie , pour le porter à secourir le despote , dont les intérêts lui paroissoient inséparables de ceux de la religion. Ladislas, qui étoit duc de Lithuanie & roi de Pologne , régnoit encore en Hongrie , où il avoit été appelé par les grands du pays , après la mort d'Albert d'Autriche, roi de Hongrie , par sa femme Elizabeth , & outre cela roi des Romains. Ladislas entra généreusement dans les desseins du saint pere, excité par le zèle qu'il avoit pour la défense de la Chrétienté, & par l'honneur qui lui reviendrait d'avoir protégé un prince, son voi-

fin, contre les Infidèles. Aussitôt donc qu'il se fut déclaré pour le despote, il assembla une armée de trente-cinq mille hommes, dont il donna le commandement au vaivode de Transilvanie.

Au premier bruit qui se répandit que Ladislas prenoit sous sa protection le despote de Servie, & se mettoit en devoir de le rétablir, Amurat se hâta de rassembler ses troupes, &, ayant formé une armée de quatre-vingt mille hommes, il la fit marcher promptement vers la Hongrie, sous les ordres de Scanderbeg & de Carambei, Pacha de Romanie. Ils entrèrent d'abord dans la Bulgarie, & vinrent camper sur la riviere de Morave, vis-à-vis de l'armée Chrétienne. Scanderbeg qui s'attendoit à une grande bataille, crut que le tems étoit venu de secouer enfin le joug des Turcs, & ne songea plus qu'à concerter les moyens d'exécuter ce dessein. Après y avoir travaillé avec toute l'adresse & toute la circonspection que demandoit le péril où il s'exposoit, il s'en ouvrit à quelques-uns de ses confidens & particulièrement à Amese, son neveu, qui, par sa valeur & par ses exploits, s'étoit acquis déjà beaucoup d'estime parmi les troupes. La réussite de son projet dépendoit d'un combat, & l'on ne voyoit pas que le Pacha fût disposé à le tenter. Ce

qui a donné lieu de croire qu'il y avoit intelligence entre Huniade & Scanderbeg, & que ce ne fût que pour favoriser les desseins de l'Albanois que les Chrétiens vinrent attaquer les Turcs, quoique fort supérieurs en nombre. En effet, soit qu'Huniade agît de concert avec lui, soit qu'il craignît que l'armée Chrétienne ne s'affoiblît par la dysenterie, dont plusieurs soldats mouroient, il passa le Morave avec un corps de dix mille hommes, & vint fondre tout-à-coup sur les Infidèles. La surprise d'une attaque imprévue leur ôta les moyens de la repousser ou de la soutenir. Mais, ce qui acheva de les déconcerter, fut de voir Scanderbeg plier avec les troupes qu'il commandoit. Quelle apparence qu'un homme si brave & si expérimenté reculât devant l'ennemi, à moins qu'il ne vît clairement que de faire une plus longue résistance, c'étoit s'exposer à une entière défaite. Le Pacha lui-même, ou frappé de cette terreur comme les autres, ou craignant d'être trahi par Scanderbeg, perdit bientôt courage, & après une foible résistance, se laissa enfoncer par les Chrétiens. En peu de tems, tous les rangs furent rompus, & ne se trouvant personne qui pût ou qui osât les rétablir & faire tête à l'ennemi, ils tournèrent le dos, & prirent la fuite. Ainsi

tout le combat se réduisit à la poursuite , au massacre des fuyards , & au pillage du camp.

Dans le trouble & la confusion où se trouvoient les Infidèles , il ne fut pas difficile à Scanderbeg de joindre le secrétaire d'Amurat & de s'en assurer. L'ayant en son pouvoir , il lui déclara que , s'il balançoit un moment de dresser un ordre au gouverneur de Croie , tel qu'il lui seroit dicté , il alloit le faire égorger. Le secrétaire , effrayé de cette menace , ne se fit pas presser plus long-tems ; mais la crainte lui ayant troublé l'esprit , une précaution lui échappa , qui étoit de tirer parole de Scanderbeg , qu'après qu'il l'auroit satisfait il lui laisseroit la vie. L'ordre étant expédié & chargé de plusieurs circonstances qui devoient ôter au gouverneur de Croie tout sujet de s'en défier , Scanderbeg fit mourir le secrétaire & quelque Turcs qui étoient avec lui , de peur qu'ils n'informassent la Porte de ce qu'il tramait , & qu'on ne prévînt l'exécution de son dessein par des avis contraires *. Muni de cette pièce , Scanderbeg jugea bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre , & que le succès de son entreprise dépendoit de la diligence. Il marcha vers

* Du Poncet , Histoire de Scanderbeg.

L'Albanie avec trois cents hommes qui avoient quitté le parti des Turcs , pour s'attacher à sa fortune , gens d'élite & de distinction , & presque tous Albanois comme lui. Le gouverneur de Croie le reçut avec tous les honneurs qui étoient dûs à un homme envoyé de la part du grand-seigneur, & revêtu de son autorité. Après avoir lu ses lettres , il les baissa respectueusement , selon la coutume des Orientaux , & lui remit le gouvernement de la ville. Scanderbeg se hâta de convoquer les chefs de la bourgeoisie, & leur ayant exposé par quel artifice il s'étoit introduit dans la place , & comment il prétendoit s'y maintenir , il les exhorta de concourir unanimement à l'exécution d'une entreprise où ils n'étoient pas moins intéressés que lui. Tout le monde s'y porta avec ardeur. Le mot fut donné sous main aux habitans de prendre les armes, & de se joindre aux troupes de Scanderbeg d'abord qu'elles paroistroient : la nuit suivante on leur ouvrit une porte, par où elles entrèrent les armes à la main, & s'étant mises à crier, liberté, à l'heure même la bourgeoisie se rangea sous leurs enseignes, & tous ensemble firent main-basse sur la garnison. Lorsque tous les Turcs eurent été ou massacrés ou chassés, on se hâta d'abolir tous les vestiges de la do-

mination Ottomane. Les croissans furent arrachés, les armes d'Amurat mises en pièces, ses enseignes déchirées & jettées au feu, & en fort peu de jours la ville reprit la forme de son ancien gouvernement, les magistrats leur pouvoir, la justice & la religion, leur autorité. La plupart des villes de l'Epire suivirent l'exemple de la capitale.

✂[1439.]✂

Amurat fut transporté de colere & d'indignation en apprenant la révolte de Scanderbeg. Il donna sur le champ des ordres pour mettre sur pied la meilleure partie de ses forces, persuadé que la réduction entiere de l'Albanie ne seroit l'affaire que d'une campagne. Mais Scanderbeg n'étoit pas homme à se laisser surprendre. Son premier soin fut de s'appuyer de quelques princes voisins, & de les engager dans une alliance offensive & défensive contre leur ennemi commun. Tous s'empresserent d'entrer dans ses vues. Ils lui offrirent non-seulement des troupes & de l'argent, mais se déclarant ses vassaux & ses tributaires, ils le reconnurent d'un consentement unanime souverain & roi d'Albanie. Scanderbeg prit alors toutes les mesures nécessaires pour la défense & pour l'attaque. Quand les troupes qu'il attendoit

furent arrivées, son conseil craignant qu'elles ne fussent pas assez considérables pour repousser les efforts des Turcs, voulut lui persuader de commander de nouvelles levées. Il répondit d'un air délibéré qu'il y en avoit trop, & qu'il étoit expédient pour le bien de l'Etat d'en renvoyer une partie, ce qu'il fit aussitôt au grand étonnement de tout le monde. Après avoir mis de bonnes garnisons dans les principales places, il ne se réserva pour tenir la campagne que huit mille chevaux, & sept mille hommes de pied, la fleur & l'élite de tous ceux qui s'étoient présentés, & congédia le reste; ensuite il se mit en marche pour aller au-devant de l'armée des Infidèles, qu'il sçavoit n'être pas fort éloignée.

Il choisit pour champ de bataille une plaine de la basse Dibre, qui avoit à dos une chaîne de montagnes, en forme d'empithéâtre, & couvertes d'une forêt fort épaisse. Il alla d'abord reconnoître tous les lieux des environs, & voyant qu'il pouvoit tirer un avantage considérable de la disposition du terrain, il détacha trois mille chevaux, qui eurent ordre de se mettre en embuscade dans un coin de la forêt, & de n'en point sortir qu'on ne fût aux prises avec les ennemis, mais alors de fondre sur eux à toute bride, & de les charger

charger en queue. Lui-même avec ses autres troupes occupa le fond de la plaine, & s'appuya de la montagne, laissant devant lui tout l'espace qu'il falloit aux Turcs pour se développer & se ranger en bataille. A peine eut-il achevé ces dispositions, que les deux armées se trouverent à peu de distance l'une de l'autre; mais sans en venir encore à la charge, parce qu'il étoit déjà nuit. Scanderbeg commença par faire éteindre tous les feux de son camp, & commanda à ses troupes de se tenir en repos & en silence. Ce silence & ces ténèbres redoublèrent l'audace des Turcs. Ils allumerent de grands feux de leur côté, s'approcherent diverses fois du camp des Chrétiens pour leur reprocher leur foiblesse & leur poltronnerie, & peu s'en fallut qu'ils ne l'assaillissent; le lendemain Scanderbeg envoya divers pelotons de cavalerie voltiger autour des ennemis, pour découvrir leur nombre & leur ordre, & dès qu'il en fut instruit, il disposa tout pour le combat: l'aile droite, composée de quinze cents chevaux & autant de fantassins, étoit commandée par Moyse Golème, Dibrien de nation, homme hardi & courageux, & très-entendu dans le métier des armes; la gauche, par Tanuse, neveu du prince des Cimmériens, avec pareil nombre d'infanterie

& de cavalerie. Au centre étoit Scanderbeg avec le reste des troupes disposées en forme de croissant. Les plus remarquables de ceux qu'il avoit auprès de lui, étoient Aidin-Mufache, & George Strefe, seigneurs Albanois ; le premier conduisant le gros de l'infanterie, l'autre un corps de cavalerie, formé de la jeunesse de Croie ; Uranoconte, brave & habile guerrier, commandoit l'arrière-garde & le corps de réserve.

L'armée ainsi rangée, Scanderbeg ne voulut point qu'on sonnât la charge que les ennemis de leur côté ne se fussent mis en ordre de bataille, & ne commençassent à s'ébranler pour venir à lui, dans la crainte que si ses soldats, emportés par trop de feu, rompoient leurs rangs & se debandoient, il ne lui fût plus possible de les rallier. On rapporte que le général Turc, Ali-Pacha, voyant l'ordre & la contenance des troupes Chrétiennes, jetoit de grands éclats de rire, & ne cessoit de répéter à ses gens : « Que dites-vous de la folie de l'Albanois qui marche en pompe & en si belle ordonnance à ses funérailles ? » A l'entendre, ce n'étoit qu'un jeu que la bataille qu'ils alloient livrer ; mais ce jeu se changea bientôt en une affaire fort sérieuse pour lui. Au moment que ses troupes se mirent en mou-

vement, pour venir à la charge, Moyse & Tanuse partageant entr'eux les deux ailes ennemies, les chargerent avec tant de furie, qu'à peine purent-elles soutenir ce premier choc. Scanderbeg donna sur le corps de bataille avec la même vigueur; & à l'instant ceux qui étoient en embuscade étant sortis du bois, & fondant impétueusement sur l'arrière-garde, y jetterent tant d'épouvante, que la plupart des escadrons qui la composoient se dissipèrent & prirent la fuite. Tandis que Moyse & Tanuse continuoient de combattre la droite & la gauche des ennemis, Scanderbeg renversoit tout dans le corps de bataille. Après avoir enfoncé plusieurs de leurs rangs, il se trouva arrêté par un gros de cavaliers si serrés & si nombreux, qu'il désespéroit presque de les pouvoir rompre; c'étoit l'élite de toute l'armée Ottomane, qu'Ali avoit fait venir auprès de lui, pour soutenir le reste de ses troupes, qui se trouvoient déjà bien éclaircies & fort ébranlées. Il étoit difficile que Scanderbeg avec le peu de monde qu'il avoit pût surmonter cet obstacle, & remporter une pleine victoire, si Aidin & Uranoconte ne l'eussent secondé. Leurs efforts réunis acheverent la déroute des Infidèles. On en fit un massacre horrible. Ali le premier prit la fuite, & son exemple

entraîna bientôt tout le reste de l'armée. Vingt-deux mille Turcs demeurèrent sur la place, outre deux mille autres qui furent faits prisonniers; du côté des Chrétiens, il n'y eut à la vérité que cent vingt hommes de tués, mais le nombre des blessés fut assez considérable. Une victoire si éclatante fut l'effet de l'habileté, de la présence d'esprit, de l'intrépidité du héros Albanois, beaucoup plus encore que de la valeur & du courage de ses troupes.

Le lendemain de cette journée mémorable, Scanderbeg assembla ses troupes victorieuses; &, après avoir fait l'éloge des officiers & des soldats, il leur témoigna le regret qu'il avoit de n'être pas assez riche pour les récompenser tous, selon leur mérite. Il ajouta qu'il alloit leur ouvrir le pays ennemi, pour trouver dans le butin qu'ils y feroient le payement de leurs services; qu'afin que tout le monde eût part au profit comme tous en avoient eu à la gloire, il vouloit que l'infanterie montât à cheval, & qu'il avoit ordonné qu'on en fournît un à chaque fantassin, de ceux qu'on avoit pris aux ennemis; qu'il se mettroit lui-même à leur tête, pour favoriser cette course, & que, s'il avoit été très-content d'eux de les voir contribuer par tant de valeur au gain de la bataille, il n'auroit pas moins de

joie de leur en voir recueillir les fruits. Aux seuls mots de course & de butin, tous se trouverent prêts à bien faire, & il n'y eut pas jusqu'aux blessés qui ne voulussent être de la partie. En conséquence on fit une irruption dans une contrée très-fertile tirant vers la Macédoine, & dont les habitans étoient sujets du Turc. Le prince, qui vouloit épargner & la vie des hommes qui ne feroient point de résistance, & l'honneur des femmes, avoit défendu très-expressément le meurtre & le viol. A cela près, tout étant permis au soldat, on fit une infinité d'esclaves; on mit le feu à quantité de bourgs & de villages, après en avoir enlevé tout ce qu'il y avoit de meilleur. Il y eut sur-tout un si grand butin de chevaux & de bétail, que ceux qui les avoient pris ne pouvant pas suffire à les conduire, étoient obligés d'en laisser une partie en chemin. Le soldat trouva dans de si riches dépouilles de quoi s'applaudir de sa victoire; mais pour Scanderbeg rien ne lui en fit mieux sentir le prix & les avantages, que les réceptions triomphantes que lui firent toutes les villes qui étoient sur son passage, & principalement la capitale, lorsque, quelques jours après, il y ramena son armée.

✻[1446.]✻

Soit que les succès des Chrétiens eussent dégoûté les Ottomans de la guerre, soit qu'ils eussent besoin de quelque tems pour réparer leurs pertes, ils firent proposer une trêve à Ladislas, roi de Hongrie, qui l'accepta. Pour rendre le traité plus solennel, on convint de le cimenter par ce que les Chrétiens & les Turcs ont de plus sacré dans leurs religions. Amurat jura sur l'Alcoran, & Ladislas sur le Corps immortel de Jesus-Christ, qu'ils en observeroient inviolablement les articles.

✻[1441.]✻

Quoique ennemi juré des Chrétiens, Amurat les estimoit assez pour se reposer sur la foi de leurs sermens. C'est pourquoi n'ayant plus rien à craindre pour ses Etats d'Europe, il conduisit ses troupes en Asie, où le Caraman, Ibrahim-Beg, venoit d'allumer le feu de la guerre. Ce prince avoit épousé, quelques années auparavant, une sœur du grand-seigneur, qui la lui avoit donnée comme un gage précieux de sa protection & de son amitié. Mais, dans la fausse persuasion que les alliances les plus augustes sont de foibles

barrières contre l'ambition & l'intérêt des souverains, il avoit cru devoir profiter de l'éloignement du sultan, son beau-frere, pour envahir & ravager ses provinces. Amurat eut bientôt confondu les desseins présomptueux du perfide. Après l'avoir depouillé de ses conquêtes, il entra dans la Cilicie, résolu de lui livrer bataille, & de terminer tout d'un coup la guerre. C'en étoit fait du Caraman, si son épouse, qui connoissoit la bonté naturelle d'Amurat, n'eût pris le parti de venir implorer la clémence de ce prince. Ses larmes & son éloquence arracherent les armes des mains de son frere. Elle en obtint tout ce qu'elle voulut, & l'alliance fut renouvelée.

~[1442 - 43.]~

Les règnes les plus brillans sont nécessairement funestes aux peuples, qui payent presque toujours de leur sang & de leurs biens la gloire & les triomphes de leurs souverains. Convaincus depuis long-tems de cette vérité, le généreux & sensible Amurat n'aspiroit qu'au moment de procurer à ses sujets une paix solide & durable. C'étoit dans cette vue qu'il avoit sacrifié ses ressentimens contre le roi de Hongrie & les Albanois rebelles. La soumission du Caraman ayant rétabli le calme

dans les provinces d'Asie, tout l'empire Ottoman se trouva paisible & tranquille. Dès-lors le grand-seigneur ne s'occupa plus qu'à fermer les plaies qu'une longue guerre avoit faites à la Turquie. Il diminua les impôts, rappella l'abondance, & fit fleurir par-tout le commerce & les arts. Il pourvut à la sûreté des frontieres par d'utiles travaux & de sages réglemens. Il fit revivre les anciennes ordonnances, pour le maintien de la discipline & de la subordination parmi les troupes. Il établit une police rigoureuse dans les grandes villes ; mais le principal objet de ses soins paternels fut d'arrêter & de réprimer les vexations des traitans, moyen toujours infaillible d'enrichir l'Etat, en soulageant les peuples. Enfin il se fit un devoir de verser sur l'indigence les produits d'une administration éclairée & les richesses de l'économie. On vit s'élever en peu de tems, dans presque toutes les villes de l'empire, des hôpitaux, des mosquées, des écoles publiques, & mille autres monumens de la sagesse & de la magnificence d'un grand prince.

Lorsqu'Amurat eut assuré la félicité publique sur des fondemens qu'il crut inébranlables, il résolut de se procurer à lui-même les douceurs du repos, en résignant l'empire à son fils Mahomet, prince

de grande espérance. Dans ce dessein, il convoqua les vizirs, les pachas & des officiers de la Porte; &, leur ayant exposé les motifs de son abdication, il se dépouilla des ornemens impériaux, & en revêtit le jeune prince. La cérémonie achevée, il partit pour se rendre à Magnésie, dans l'Asie-Mineure, & y embrassa les exercices paisibles d'une vie privée.

❧ [1444.] ❧

La nouvelle de la retraite d'Amurat ne fut pas plutôt répandue, que les ennemis de l'empire songerent à s'en prévaloir, ou pour rentrer en possession des pays qu'ils avoient perdus dans les dernières guerres, ou pour s'agrandir aux dépens du Turc. Le Caraman donna le premier l'exemple du soulèvement; &, si l'on en croit le prince Cantimir, il écrivit la lettre suivante au roi de Hongrie: « Amurat, ce
 » vieux tyran, a abdiqué l'empire, & a
 » résigné le sceptre à Mahomet, son fils.
 » C'est un jeune homme sans expérience,
 » & son âge n'a pu encore acquérir la
 » connoissance des affaires civiles & militaires. Voici le moment favorable de
 » tirer vengeance de tout le mal que les
 » Turcs vous ont fait. Si vous le laissez
 » échapper, il ne se présentera plus. Fondez
 » donc à la fois sur les terres des barba-

» res , vous du côté de l'Europe , & moi
» du côté de l'Asie. La fortune ne man-
» quera pas de seconder nos efforts. Nous
» exterminerons cette race de brigands &
» d'usurpateurs , & nous aurons la gloire
» de rétablir tant de princes injustement
» dépossédés. » D'autres attribuent à l'em-
pereur Grec cette démarché du roi de Ci-
licie. Le fameux Scanderbeg , les Républi-
ques de Venise & de Gènes, & le pape Eu-
gène IV furent invités de même à se réu-
nir contre les Ottomans. La foi des traités
& des sermens les plus redoutables
arrêta d'abord Ladislas ; mais le pape traita
de vains scrupules ces cris de l'honneur
& de la conscience, & décida qu'on pou-
voit rompre sans crime avec des Infidè-
les. Il fit plus : il équipa huit galères à ses
frais, & prit le titre de Chef de la sainte
Ligue. Les Vénitiens, les Génois, les
Bourguignons armerent à sa sollicitation,
& tous ensemble formèrent une flotte de
soixante & dix galères, dont le cardinal
Condolmier, légat & neveu du pape, eut
le commandement.

Entraîné par l'exemple, le roi Ladislas
fit ses préparatifs ; & , muni d'une absolu-
tion que lui donna le cardinal Julien-Cé-
sarini, légat du pape en Hongrie, il fit
avancer ses troupes vers la Thrace, pour
se rapprocher de l'armée navale. Les rava-

ges, les incendies, les massacres, annoncerent aux Turcs la rupture de la trêve, & portèrent l'alarme & la consternation à la cour d'Andrinople. On prit les armes, en détestant la perfidie des Chrétiens, & l'on résolut d'envoyer prier Amurat de reprendre les rênes du gouvernement dans une circonstance aussi critique. Le vieux sultan eut beaucoup de peine à se rendre aux vœux des ministres ; mais enfin l'intérêt de la patrie l'emporta sur le sien propre. Il rassembla toutes les troupes Asiatiques, & se hâta de conclure la paix avec le Caraman, à des conditions très-avantageuses pour ce prince, mais que la nécessité des conjonctures rendoit nécessaires. Il passa ensuite en Europe, malgré les efforts de la flotte Chrétienne qui s'étoit avancée jusqu'à Gallipoli pour lui disputer le passage. Il fut reçu dans Andrinople comme le libérateur de l'empire, & n'y séjourna qu'autant de tems qu'il en fallut pour compléter son armée. Après avoir mis dans ses intérêts le despote de Servie, comme il avoit fait le Caraman, pour opposer une barrière au redoutable Scanderbeg, qui devoit se joindre aux alliés avec trente mille hommes d'élite, il s'avança à grandes journées vers la Hongrie.

* Il étoit expédient pour le bien & la sûreté du pays d'empêcher qu'il n'y entrât, & s'il en falloit venir à un combat, il valoit mieux le hasarder, pendant que l'armée étoit encore fraîche & complète, que d'attendre que les fatigues ou les maladies l'eussent affoiblie ou diminuée comme dans la dernière guerre. Il est vraisemblable que Ladislas & Huniade s'attendirent toujours que Scanderbeg pourroit les joindre avant la bataille ; mais, soit qu'ils craignissent que les obstacles qu'il trouveroit à l'exécution de son dessein, ne retardassent trop son arrivée, soit qu'ils eussent appris que les forces d'Amurat n'étoient pas si grandes qu'on l'avoit publié, & qu'ils crussent en avoir suffisamment de leur côté pour le combattre, soit enfin qu'étant bien informés que le sultan ne venoit à eux que dans le dessein de les attaquer, ils jugeassent qu'il étoit de leur honneur de le prévenir, ils résolurent de tenter au plutôt cette grande entreprise. Sur la connoissance qu'ils avoient du pays, ils se déterminèrent à choisir pour champ de bataille la plaine de Varne, appelée ainsi à cause du voisinage d'une petite ville qui porte le même nom, & qui

* Du Poncet.

n'est pas fort éloignée du Pont-Euxin. Ils trouverent, en y arrivant, que les Turcs y étoient déjà campés ; & , comme ils ne voyoient pas qu'ils se missent en devoir de reculer devant eux, on tint un conseil de guerre sous la tente du roi, où la bataille fut résolue d'un commun consentement, & les ordres donnés pour l'aller présenter aux ennemis le lendemain, dès la pointe du jour.

La plaine de Varne ayant assez d'étendue pour donner aux généraux des deux armées la liberté de bien ranger leurs troupes, le jour suivant, qui étoit le 16 de Novembre, Huniade forma l'aile droite de la plus grande partie des Hongrois, la gauche des Polonois & des Valaques, & pria le roi de demeurer avec sa noblesse au corps de bataille, composé de quelques autres régimens Polonois & Hongrois. Le sultan de son côté avoit mis les Européens à sa droite, commandés par Carats, l'un des plus grands capitaines qui fût dans son empire ; à sa gauche les Asiatiques, & autour de lui les Janissaires, selon la coutume des princes Ottomans, qui ne se croient jamais plus en sûreté que lorsqu'ils sont environnés de cette milice, qui passe pour invincible. Toutes choses ainsi disposées, Huniade, qui ne vouloit pas laisser à l'ennemi la

gloire d'avoir commencé l'action, marcha contre les Asiatiques, & les poussa avec tant de vigueur, qu'ils n'attendirent pas un second choc, pour lâcher le pied. Leur désordre n'emporta point ce sage général. Il les poursuivit, sans permettre que ses soldats quittaient leurs rangs; & comme ce premier corps des ennemis n'eut jamais l'assurance de lui faire face, en peu de tems la terre fut toute couverte de morts. Il continuoit de charger dans le même ordre & avec le même succès, lorsque les Valaques, gens extrêmement âpres à la proie, voyant une partie des Asiatiques en déroute, se détachèrent sur eux, & les menerent battant jusqu'à la tente d'Amurat. Il leur eût peu coûté d'achever de les défaire; mais le butin leur fit négliger la victoire, & ils ne songerent qu'à s'en assurer le profit.

Après ce bel exploit, ils se retirèrent dans leur quartier, & refuserent opiniâtement de retourner au combat. Huniade, qui avoit encore assez de troupes pour attaquer les Européens, qui formoient la gauche des ennemis, & qui, nonobstant la déroute de la droite s'étoient tenus immobiles dans leur poste, fit de nouvelles prières au roi de demeurer au sien avec ses troupes, afin qu'il pût trouver une retraite assurée auprès de lui, s'il étoit poussé

par les ennemis à la seconde attaque qu'il alloit leur livrer. Il ne doutoit pas que les Européens ne dussent faire plus de résistance que les Asiatiques, & l'expérience lui fit bientôt voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Carats le reçut avec autant de fermeté qu'Huniade avoit eu de courage à l'attaquer. L'honneur du combat fut disputé si opiniâtrément, que la perte étant presque égale de part & d'autre, la victoire demouroit suspendue entre les deux partis. Mais enfin Carats ayant été tué d'un coup de lance, & après lui plusieurs braves qui cherchoient à venger sa mort, les Chrétiens touchèrent presque au moment qui alloit les faire triompher d'Amurat & de toute sa puissance. Il paroît que c'est en cette conjoncture que doit être arrivé ce qu'on rapporte de ce prince infidèle, que, se voyant sur le point de perdre la bataille, il tira de son sein le traité qu'il avoit fait avec Ladislas & Huniade, & levant vers le Ciel la main dont il le tenoit, prononça ces paroles à haute voix : « Jesus-Christ, si tu es Dieu, » comme les tiens nous l'assurent, venge » l'injure qu'ils t'ont faite, en violant ce » traité qu'ils m'avoient juré sur ton nom » d'observer inviolablement ! » Une funeste jalousie des Chrétiens lui fit obtenir

ce qu'il ne pouvoit espérer de ses armes, après le double échec qu'il venoit de recevoir.

Les seigneurs Polonois, qui étoient auprès de Ladislas, piqués d'honneur & d'émulation de voir Huniade cueillir tant de lauriers, pendant qu'ils demeuroient les bras croisés, se mirent à crier qu'il étoit honteux à Sa Majesté & à toute sa noblesse de n'être que spectateurs d'une si grande action, & qu'il falloit se hâter d'y prendre part avant qu'elle fût consommée. Ce prince, qui étoit jeune & plein de cœur, prend feu à ces paroles, part avec sa troupe, pousse au corps des Janissaires qui environnoient le sultan, & les charge avec plus de valeur que de succès. Irrité de la résistance qu'il rencontre, il pique son cheval, & se lance au milieu d'eux. Il croyoit par-là se faire une ouverture pour passer jusqu'au centre de ces gros bataillons, persuadé que ses gens, emportés de la même ardeur, se mêleroient parmi ces troupes, & les mettroient en désordre. Entreprise hardie & déterminée à la vérité, mais aussi d'une témérité qui lui coûta cher. A peine se fut-il jetté dans ce péril, que le cheval qu'il montoit reçut un coup de hache d'armes au jarret, dont il tomba par terre &

& renversa sous lui son cavalier *; & comme les gens de Ladislas étoient trop éloignés, ou en trop petit nombre pour le secourir, il fut percé de plusieurs coups. Un Janissaire lui coupa la tête, & courut la porter au grand-seigneur, qui la fit mettre au bout d'une pique pour la faire voir à tous les Polonois.

Ceux-ci, frappés d'épouvante à la vue d'un tel spectacle, perdirent aussitôt courage, & vaincus par la peur avant que de l'être par l'ennemi, se mirent à fuir honteusement. Les Turcs les poursuivirent avec chaleur, & en firent un grand carnage. Tout ce que put faire Huniade, qui combattoit toujours les Européens avec tout l'avantage qu'il avoit eu contre les Asiatiques, ce fut de se retirer en bon ordre vers le Danube, suivi de tous ceux qu'il commandoit. Ils passèrent ce fleuve à la hâte, & par-là se déroberent à la fureur des ennemis. Cependant le malheur voulut qu'Huniade tombât entre les mains de Dracule, prince de Moldavie & allié des Turcs, qui le retint prisonnier. Les

* Les historiens Turcs font honneur à leur sultan de la mort du roi de Pologne, & le prince Cantemir dit avec eux, qu'Amurat l'ayant rencontré par hasard dans la mêlée, perça son cheval d'un jirid ou javelot, & le renversa par terre.

généraux de l'armée Chrétienne, envoyèrent plusieurs fois le redemander, & offrir sa rançon, sans que le Moldave y voulût entendre; & il ne le relâcha que sur la menace qu'ils lui firent de porter la guerre en son pays, & d'y mettre tout à feu & à sang, s'il différoit de leur accorder sa liberté. Telle fut la triste catastrophe de la bataille de Varne commencée si heureusement, & finie avec tant de malheur. Les Chrétiens y firent une perte considérable, tant par la mort de Ladislas que par celle de Julien, cardinal-légat & de plusieurs autres personnes de marque, outre quantité de troupes qui y périrent. Il est vrai qu'il en coûta encore plus de sang aux vainqueurs qu'aux vaincus, jusqu'à ce qu'Amurat entendant les congratulations qu'on lui faisoit sur le succès de cette grande action, répondit avec un air chagrin qu'il croyoit avoir plus perdu que gagné, & qu'il aimeroit presque autant perdre une bataille, que d'en gagner une seconde au même prix.

Les Turcs prétendent qu'aussitôt après la victoire de Varne, Amurat retourna dans sa retraite de Magnésie. Il ne dut pas sans doute y faire un long séjour, puisque nous le verrons encore l'année suivante à la tête de l'empire.

[1445.]

Malgré sa défaite , Huniade étoit toujours redoutable aux Ottomans qu'il avoit empêchés de faire aucun progrès en Hongrie , & de recueillir les fruits de leur victoire. Obligé d'envoyer de nouvelles troupes de ce côté , pour remplacer celles qu'il avoit perdues dans la bataille , le sultan ne put , comme il le desiroit , tourner toutes ses forces contre l'Epire. Il se contenta d'y faire passer neuf mille chevaux sous les ordres du Pacha Férise ou Férez , général d'une grande activité , lui recommandant de conduire cette entreprise avec le plus grand secret. Mais le vigilant Scanderbeg fut informé de la marche de Férise , ce qui fut cause que ceux qui prétendoient le surprendre furent surpris eux-mêmes & fort maltraités. Par la route qu'ils tenoient , il n'y avoit guères que le Val de Mocrée qui pût leur donner entrée en Albanie. C'est un lieu fort étroit , couvert de bois & de rochers , où peu d'hommes bien placés peuvent combattre avec avantage contre un nombre fort supérieur. Aussi Scanderbeg ne prit-il avec lui que deux mille chevaux & quinze cents fantassins , auxquels il assigna différens postes , conformément au dessein qu'il avoit d'envelopper les enne-

camp sur une hauteur de difficile accès, & qu'il rendit encore plus inaccessible par les travaux qu'il y ajouta. Lorsqu'il se vit en état de ne rien craindre, il détacha de différens côtés des pelotons de cavalerie, qui eurent ordre de piller & de ravager la campagne, & de ne s'écarter que le moins qu'ils pourroient les uns des autres. Tout cela fut exécuté ponctuellement, & la partie de l'Albanie qu'ils occupèrent, devint bientôt le théâtre des violences & des excès les plus inouis. Une expédition dirigée avec tant de sagesse & de prudence n'embarassoit pas peu le prince Chrétien. Il prit conseil de son désespoir, & fonda ses espérances dans une heureuse témérité. Saisissant le tems où le général Turc avoit envoyé dans le pays de plus gros détachemens que de coutume, il osa attaquer les ennemis dans leurs retranchemens, & la fortune secondant son audace, il les emporta l'épée à la main. Surpris & déconcertés, les Turcs se précipitent les uns sur les autres. On en fait un carnage effroyable. Le reste & le Pacha lui-même cherchent leur salut dans une prompte fuite.

Quelque tems après, Mustapha fut encore battu par Scanderbeg avec perte de dix mille hommes. Depuis, l'activité guerrière des Ottomans laissa respirer l'Alba-

nie, soit que leur sultan eut réitéré son abdication, comme le veulent quelques historiens, soit qu'il jugeât à propos d'attendre d'autres circonstances pour terminer une entreprise qui ne demandoit rien moins que sa présence & toutes les forces de son empire.

— [1449.] —

On reçut tout-à-coup avis à la Porte Ottomane qu'une armée prodigieuse de Hongrois, de Bohêmes, d'Allemands & de Valaques, aux ordres d'Huniade, s'avançoit sur le chemin de Belgrade, vers les terres de l'empire. Aussitôt Amurat rassembla ses troupes dispersées, & se rendit à Sophie où étoit le rendez-vous général. Il en partit peu de tems après, pour aller à la rencontre des Chrétiens, qu'on trouva campés à Cassovie, dans une plaine déjà fameuse par une victoire qu'avoit remportée Amurat I, sur ces mêmes Hongrois. On ne fut pas plutôt en présence, que la bataille commença avec un acharnement incroyable. Les Turcs furent d'abord repoussés, parce que les ennemis couverts de cuirasses étoient à l'épreuve de l'épée; mais le sultan leur ayant fait quitter leurs armes légères, ils revinrent à la charge avec des massues & des bâtons ferrés. On se mêla de nouveau. De

part & d'autre il se fit des prodiges de valeur, & le combat se soutint jusqu'à la fin du jour, sans que la victoire parût se décider. Dans ce moment le roi de Hongrie, ou pressé trop vivement par les Turcs, ou fatigué des travaux d'une action aussi meurtrière, s'éloigne du champ de bataille. Cette démarche est prise pour l'effet de la peur. Les Hongrois perdent courage, & ne songent plus qu'à pourvoir à leur sûreté. Tout fuit; tout se disperse. Les ennemis redoublent d'efforts, & malgré les ténèbres de la nuit, ils font un carnage horrible des Chrétiens. Tous les officiers généraux, Hongrois, Bohèmes, Allemands & Polonois périrent l'épée à la main. On fit plus de deux mille prisonniers, & vingt à trente mille hommes demeurèrent sur la place.

Une victoire aussi éclatante mit le comble à la gloire d'Amurat. Mais ce prince n'en parut ni plus orgueilleux ni plus fier. Attribuant à la faveur du ciel le cours de ses prospérités, il signala sa reconnaissance par un grand nombre de pieux établissemens & de riches fondations. L'Ulema*, c'est-à-dire le corps des ecclésiast.

* Cet ordre ne pouvoit manquer de parvenir à la plus haute considération dans un pays soumis à la loi Musulmane, où le souverain réunit

tiques & les moines eurent beaucoup de part à ses libéralités, & c'est de ce prince qu'ils tiennent la plupart des privilèges, dont ils jouissent encore aujourd'hui.

tout à la fois dans sa personne la puissance législative & l'autorité spirituelle. Le Muphti, comme on l'a dit ailleurs, est en Turquie le chef de la religion aussi-bien que de la jurisprudence du royaume. C'est le grand-seigneur qui le nomme & qui lui donne l'investiture en le revêtant d'une riche robe de martres zebelines. Il lui présente en même temps une somme de mille écus d'or, enveloppés dans un mouchoir, & lui fait pour son entretien un fond de deux mille aspres par jour, qui font environ soixante livres de notre monnoie. Le Muphti peut, outre cela, disposer de certains bénéfices qui servent à grossir son revenu. Sous les prédécesseurs d'Amurat, cette charge étoit la plus considérable de l'empire. Rarement les sultans faisoient la guerre ou la paix, sans avoir auparavant consulté le Muphti. Plus rarement encore ils déposoient leurs ministres ou les faisoient mettre à mort sans un fetfa, c'est-à-dire une sentence de ce juge suprême. Aujourd'hui le Muphti jouit des mêmes honneurs qu'autrefois; on lui rend les mêmes respects; mais c'est tout. Il n'est consulté que pour la forme & pour en imposer à la multitude. La puissance active du Muphti réside toute entière dans la personne de deux Cadislers ou juges de la milice, dont nous avons parlé ci-dessus. Ils ont sous eux les Mollas ou juges de provinces, & ceux-ci les Cadis chargés de l'administration de la justice & de la police

Amurat fut beaucoup moins heureux en Albanie, où, cette même année, il

dans les villes. Après les Cadis viennent les Imans, qui déservent les mosquées & sont comme nos curés de paroisses. On peut mettre encore au nombre des gens d'église les Emirs, qui se disent descendans du prophète Mahomet, & qui sont fort répandus en Turquie & dans les autres états Mahométans. On les distingue par leur turban vert, couleur favorite du législateur Arabe. Ils jouissent de plusieurs beaux privilèges. *l'Emir Bachi*, leur général, a seul le droit de les punir, quoiqu'ils puissent être traduits devant les juges ordinaires. Leur second officier s'appelle *Alem-dar*, & porte l'étendard vert de Mahomet dans les cérémonies publiques. Au reste, ces prétendus nobles sont pour la plupart de grands fainéans, & mènent la vie du monde la plus licentieuse. On remarque, dit le prince Cantemir, au sujet de cette famille ou race, une circonstance qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit généralement attestée & par conséquent véritable. C'est que ces Emirs, avant qu'ils aient atteint quarante ans, ont des qualités surprenantes, & possèdent à un souverain degré la gravité, la science, la sagesse: après cet âge, ils déclinent visiblement; & s'ils ne deviennent pas tout-à-fait idiots ou fous, on remarque en eux quelque signe visible de légèreté ou de stupidité. Les Turcs prennent ce phénomène pour une inspiration divine, & y attachent la preuve de la naissance & sainteté originelle de ces Emirs. Cependant ils ne laissent pas quelquefois de le tourner en raillerie: Ils ont un proverbe qui dit, parlant d'un stupide, *Emir foidur*, il est de la race des Emirs.

conduisit ses troupes victorieuses , que les historiens Chrétiens font monter à cent cinquante mille hommes *. Le bruit de son approche répandit dans ce royaume une telle épouvante , que tout le monde se crut perdu sans ressource ; mais l'intrépide Scanderbeg eut bientôt dissipé les alarmes par les mesures pleines de sagesse qu'il prit pour recevoir les Turcs. Ne jugeant pas qu'il pût tenir la campagne en présence de ce monde d'ennemis , il prit la résolution de se cantonner dans quelques lieux de difficile accès , d'où il pût les harceler sans cesse , & traverser tous leurs desseins. Il étoit dans une vive impatience d'apprendre à quoi ils se détermineroient , lorsqu'on vint l'avertir que cinq mille chevaux de leur armée avoient investi Stéfigrade à l'entrée de la nuit , & que le lendemain, 14 de Mai, Amurat étoit arrivé devant la place avec tout le reste de ses troupes. Dès qu'il fut assuré que les Infidèles s'étoient attachés à cette place, il partit du camp de Croie avec quatre mille chevaux & mille fantassins , & marcha avec tant de diligence , qu'en vingt-quatre heures il arriva avec sa troupe à deux lieues de Stéfigrade , quoique dis-

* Du Poncet, histoire de Scanderbeg, roi d'Albanie.

tante de Croie de près de trente. Il choisit pour son camp un lieu couvert de bois & de montagnes, & sans se fier encore à une situation si avantageuse, il donna ordre de travailler sans relache à creuser des fossés, & à faire des levées de terre en forme de remparts dans tous les endroits par où l'on pouvoit y aborder.

Cependant Amurat n'oublioit rien pour s'ouvrir l'entrée de l'Albanie par la prise de Stéfigrade. Dès le lendemain de son arrivée, il fit tourner toutes ses troupes autour de la montagne, au sommet de laquelle étoit la ville. Elles marchaient en ordre de bataille, au son des trompettes & des tambours, & avec grand bruit de toute l'artillerie, sans que la garnison ni les habitans parussent effrayés d'un appareil si formidable, comme Amurat l'avoit prétendu. Incontinent après, il les envoya sommer d'ouvrir leurs portes, avec promesse de leur conserver leurs privilèges, s'ils vouloient entrer en composition. Mais Perlat, gouverneur de la place, réjeta fièrement les offres du sultan, & fit entendre aux députés qu'il étoit résolu de s'ensevelir sous les ruines de Stéfigrade plutôt que de commettre une telle lacheté. Le grand-seigneur, ayant reçu cette réponse, ne songea plus qu'à commencer l'attaque. Pendant trois jours

son artillerie ne cessa de faire un feu terrible, & le quatrieme la brèche étant déjà fort grande, un corps d'Asapes *, & un autre de Janiffaires furent commandés pour monter à l'assaut. Perlat avoit fait élever, derriere l'endroit où donnoit le canon, un grand cavalier, dont les terres étoient soutenues par des ais & des claies. Cette élévation de terrain ne fut pas d'un médiocre secours aux assiégés pour lancer de-là leurs traits avec avantage. Ils en faisoient rouler quantité de grosses pierres, qui, bondissant & se précipitant avec rapidité, érafoient tous les assaillans sur qui elles tomboient. Pour faire diversion à la grande attaque, & partager les forces des assiégés, d'autres bandes d'Asapes & de Janiffaires, grimpant par quelques endroits de la montagne où la pente étoit plus douce, s'efforçoient de gagner la muraille & d'y appliquer leurs échelles. Ils étoient soutenus par deux gros bataillons d'arbalétriers & d'arquebusiers pour nettoyer le mur, & écarter les défenseurs; mais à mesure qu'ils en approchoient, la pente se trouvant plus roide & ne pouvant assurer leurs pas, on les voyoit culbuter les

* Les Asapes sont des gens de pied que les provinces doivent fournir au grand-seigneur en tems de guerre.

uns sur les autres, ou entraînés par leur propre poids, ou renversés par les pierres qui tomboient sur eux. S'il s'en trouvoit de plus heureux ou de plus hardis qui osassent tenter l'escalade, ils n'étoient pas mieux traités. Car les échelles venant à rompre pour être trop chargées ou jetées par terre par les assiégés, ceux qu'elles portoient rouloient au bas de la montagne, le corps tout froissé, & plusieurs morts ou mourants. D'autres qui avoient atteint le mur, & qui se prenoient aux crénaux pour le franchir, on leur coupoit les mains à coups de sabre, & n'ayant plus moyen de se tenir ils tomboient à la renverse.

Une si vigoureuse résistance à l'une & à l'autre attaque avoit déjà bien rallenti l'ardeur des Infidèles : plusieurs, rebutés d'un si rude combat, se retiroient dans leurs quartiers ; d'autres ne retournent à l'assaut que malgré eux, & n'y portant que peu de courage, en revenoient bientôt avec beaucoup de honte. En vain les officiers les excitoient & les forçoient même à faire leur devoir, en les chargeant à grands coups de canne & d'épée. Tout ce qu'ils gagnoient sur eux, n'étoient que de vains & foibles efforts, qui leur attiroient les railleries & les bravades des assiégés. Amurat en fut si outré, qu'il

donna ordre à Feribassa, l'un de ses meilleurs généraux, de recommencer l'assaut avec trois mille hommes de troupes fraîches, & lui fit fournir quantité d'échelles & de machines de guerre. Il avoit si fort à cœur le succès de cette seconde attaque, qu'il menaça de mort tous ceux qui reviendroient avant d'avoir emporté la place ou sans être rappelés. La garnison les voyant approcher, essaya d'abord de les éloigner à coups d'arquebuses & d'arbalètes ; & comme ils ne laisserent pas de gagner le mur, & qu'ils avoient déjà planté les échelles, outre un grêle effroyable de pierres, dont ils furent accueillis, on fit pleuvoir sur eux un si grand nombre de feux de paille, de fascines & corbeilles enduites d'huiles & de poix & toutes embrasées que les uns à demi brûlés ne songeoient qu'à se soustraire aux flammes qui les dévoroient, tandis que les autres étoient occupés à les éteindre. En un instant presque toutes leurs échelles & toutes leurs machines furent réduites en cendres. Avec le peu qui leur en restoit, Férifassa les exhortoit de continuer l'attaque, promettant de grandes récompenses à ceux qui franchiroient le mur les premiers, & les faisant ressouvenir des ordres du sultan. C'est ce qui les fit passer promptement de l'endroit où ils étoient à

un autre qui leur parut plus dégarni & plus aisé à forcer. En effet, après avoir tué ou écarté le peu de monde qui le défendoit, ils commençoient déjà à l'escalader avec quelque espérance de succès, lorsque Perlat y accourut avec bon nombre de Dibriens. Il chargea les ennemis avec tant de vigueur, que leurs nouveaux efforts & tous les mouvemens de celui qui les commandoit n'aboutirent qu'à une plus grande perte. Pas un toutefois n'osa retourner au camp, que lorsqu'on entendit sonner la retraite.

Ce qui y donna occasion, fut l'avis qu'on eut à l'armée des Infidèles de l'approche de Scanderbeg. Il marchoit en effet avec sept mille chevaux & trois mille fantassins qu'il avoit fait venir depuis peu dans son camp. N'étant plus qu'à une demie lieue des ennemis, il détacha Moyse, un de ses généraux, avec toute l'infanterie & deux mille cavaliers pour occuper un poste avantageux qu'il lui marqua, tandis qu'avec le reste de sa cavalerie, il s'avanceroit lui-même vers le camp des ennemis. Ce fut alors qu'Amurat fit cesser l'assaut : il envoya d'abord contre Scanderbeg un corps de cavalerie fort supérieur au sien, & comme il vit qu'au premier choc ses gens commençoient à plier, il les fit soutenir par la meilleure partie

de son armée. Scanderbeg craignant moins de se voir accablé par le nombre que d'être coupé, battit en retraite pour aller rejoindre Moyse. Les Turcs le suivirent quelque tems ; mais Amurat qui se défioit, disoit-il, des ruses ordinaires de l'Albanois, & qui craignoit que ses troupes ne tombassent dans quelque embuscade, les fit rappeler. Scanderbeg eut ce qu'il prétendoit, n'ayant point eu dessein de livrer bataille aux ennemis, mais seulement d'interrompre l'attaque de la place.

Depuis cette action, Amurat ne cessa point de fatiguer la ville, & il ne se passoit point de jour qu'il ne fît livrer quelque assaut. Il se persuadoit qu'il y en auroit à la fin quelqu'un qui lui réussiroit, & qu'il n'étoit pas possible qu'à la longue les assiégés ne perdissent haleine, ou ne relachassent beaucoup de leur vigilance & de leur vigueur. Ses espérances furent trompées ; & en quelque tems & par quelque endroit qu'on les prit, on les trouvoit toujours également alertes, & prêts à bien recevoir l'ennemi. Scanderbeg de son côté alloit tous les jours à la découverte. Le 22 de Juin n'ayant avec lui que Tanuse & cinquante hommes, il s'approcha des assiégeans, & reconnut du haut d'une colline que la sécurité étoit si grande parmi eux, & les factions ordinaires si négligées,

négligées, que, sans les étendards & les drapeaux plantés de distance en distance selon la coutume, on n'auroit pu deviner que ce fût un camp : le plus profond silence régnant dans tous les quartiers, les hommes étendus sous les tentes ou sur l'herbe, pêle-mêle avec les chevaux, & presque tous assoupis ou endormis à cause des grandes chaleurs de la saison. A la vue d'un tel spectacle, ne doutant point que le lendemain il ne dût retrouver les ennemis dans la même l'éthargie, il retourne en diligence à son camp, prendre les enseignes & faire marcher ses troupes. Il se met à leur tête, après leur avoir fait prendre des vivres, seulement pour un jour. Sur le soir, à la faveur d'un grand brouillard, il s'avança le plus près qu'il put du camp des Turcs avec son armée. N'en étant plus qu'à un quart de lieue, il envoya deux soldats adroits & intelligens reconnoître en quel état ils étoient ; & sur ce qu'ils lui rapportèrent du silence & de la sécurité des Infidèles, il donna le signal de la marche. Quelque précaution qu'on observât, le bruit des armes & le hennissement des chevaux firent bientôt connoître aux gardes avancées que l'ennemi approchoit. Ils crièrent aux armes, & par leurs clameurs redoublées, répandirent l'alarme & l'épouvante

An. Orient. *Partie II.*

R r

dans tout le camp. Le sultan réveillé à ce tumulte se hâte de donner ses ordres, & de se mettre en état de soutenir l'attaque autant que les ténèbres & la confusion pourroient le permettre. Scanderbeg, sans s'étonner de tous ces mouvemens, força d'abord les lignes, ce qu'il n'eut pas de peine à faire parce qu'elles étoient fort mal gardées. Sa première charge fut sur quelques troupes Asiatiques, qui ne s'étoient point attendues à un tel contretems ; il en tua une partie, & mit les autres en fuite. De-là il passa aux quartiers voisins, où il porta comme au premier la terreur & le massacre, allant toujours de proche en proche, pour ne rien laisser derrière lui qui pût l'embarasser ou empêcher sa retraite. Dans ceux où il ne trouvoit que des tentes que la peur avoit contraint les Turcs d'abandonner, il y faisoit mettre le feu. Rien ne tenoit contre lui ; & tout ce qui s'étoit présenté jusques-là avoit été d'abord ou taillé en pièces, ou dissipé par l'effroi. Il n'en fut pas de même d'un corps de quatorze mille hommes qui s'avanca pour l'arrêter. Il les reçut d'abord fort mal, & en jeta par terre un si grand nombre, que tous les autres furent sur le point de lâcher le pied. Mais, se confiant en leur multitude, & ne doutant point qu'Amurat ne

dût encore envoyer d'autres troupes pour les soutenir, ils furent fermes, résolus ou de périr sur la place ou de contraindre l'ennemi de se retirer. Le choc dura assez long-tems; mais enfin les Turcs qui se sentoient poussés vivement commencerent à défiler par bandes, & se sauvant dans le quartier d'Amurat, y porterent la nouvelle de leur désastre. Toutes ses autres troupes étant rangées en bataille & n'attendant que ses ordres pour aller au combat, il les fit marcher sur l'heure, mais inutilement. Scanderbeg qui en fut averti se retira avec les siennes, n'ayant perdu que quarante hommes & en ayant tué plus de deux mille aux ennemis.

Amurat fut si consterné de ce malheureux succès, qu'il en tomba dans une noire mélancolie. Le Pacha de Romanie, voulant le consoler, entreprit d'emporter la place. Il l'attaqua trois diverses fois, avec de grandes forces & par les endroits les plus foibles; mais il eut le chagrin de se voir toujours repoussé. Transporté d'indignation & de fureur, & résolu de venger sa puissance méprisée par le sac de cette ville, le sultan assembla les chefs de ses troupes pour les disposer à un dernier assaut. Il leur déclara qu'il vouloit que tous fussent de la partie, & que personne

ne songeât à revenir au camp, que la place ne fût emportée : &, afin que rien ne pût troubler cette dernière attaque, il fit un détachement de douze mille chevaux & de six mille hommes de pied, dont il confia la conduite à Féribassa l'un de ses généraux, avec ordre de s'approcher le plus près qu'il pourroit du camp de l'Albanois, pour le tenir en échec & l'empêcher de venir au secours des assiégés.

Le jour venu, Amurat ayant fait sonner la charge au lever du soleil, en un moment toute la montagne se trouva couverte de combattans qui grimpoient avec le même empressement que si la ville eût été ouverte & sans défense, & qu'il n'eût été question que d'en partager le butin. Les uns avec de longs crocs tâchoient d'atteindre & de tirer à eux ceux qui paroissent sur les remparts ; d'autre travailloient à sapper le pied du mur, à couvert de quelques madriers dont ils s'étoient faits des mantelets : plusieurs lançoient une infinité de feux d'artifice, pour occuper une partie de la garnison & des bourgeois à éteindre les incendies. Mais tous leurs efforts furent inutiles, & l'infatigable Perlat, qui paroissoit se multiplier, donna par tout de si bons ordres & fit de si grands prodiges de valeur,

qu'ils les empêcha de gagner un pouce de terrain, détruisit leurs machines de guerre, & en fit une horrible boucherie. L'attaque ne laissoit pas de continuer, mais foiblement lorsque les assiégeans furent avertis que Scanderbeg n'étoit qu'à six cents pas de leur camp. Féribassa, qui crut qu'il n'approchoit de si près que pour interrompre par une fausse alarme l'assaut commencé, courut se présenter à lui. Le héros Albanois fit d'abord quelques pas en arriere, comme s'il eût craint d'engager une action, mais en effet pour l'attirer dans un lieu où il espéroit le combattre avec plus d'avantage. Lorsqu'il eut gagné ce poste, il rangea ses troupes en bataille, & s'avança avec toute la résolution d'un homme qui loin de fuir le combat ne cherche qu'à mesurer ses forces. On en vint aussi-tôt aux mains. Féribassa, voyant que l'ennemi se ménageoit avec beaucoup de prudence, s'imagina qu'il manquoit de courage, & devenu par-là même plus orgueilleux, il osa défier Scanderbeg à un combat singulier. Celui-ci ne put tenir contre les bravades du Turc, & malgré les représentations de ses capitaines, il sortit des rangs, & fit signe au Pacha de s'avancer. Un moment décida de la victoire. Les deux combattans se rencontrèrent à la premiere

courûe, & le Turc ayant été atteint violemment à la tête de la lance de son ennemi, tomba de cheval, & perdit la vie du même coup. Sa mort mit bien-tôt fin à l'action. Dès la première charge des Chrétiens après cet accident, tout plia & prit la fuite ; &, quelque ardeur qu'on eut à les poursuivre, on ne put empêcher que la plupart ne regagnassent leur camp.

Amurat commençoit à désespérer du succès du siège, & l'on prétend qu'il songeoit sérieusement à le lever, lorsque la trahison d'un habitant de Stéfigrade, lui fit obtenir ce que toutes ses forces n'avoient pu lui procurer. La garnison de la place étoit composée de Dibriens, peuple qui à la vérité faisoit profession du Christianisme, mais dont la religion n'étoit pas si pure qu'elle ne fût mêlée de plusieurs superstitions grossières, par le commerce qu'ils avoient eu avec divers hérétiques, particulièrement avec les Manichéens : une de leurs superstitions étoit de n'oser jamais boire ni manger de tout ce qui avoit touché à un cadavre d'hommes ou de bêtes. Stéfigrade étoit située sur la pointe d'un rocher, où il n'y avoit point d'autre eau que celle qu'on tiroit d'un grand puits creusé au milieu de la place, & il falloit nécessairement que les Dibriens

en buffent comme les autres. Le traître connoissant quel étoit là-dessus leur scrupule , après avoir fait son traité avec les Turcs , jetta dès la nuit suivante un chien dans le puits. Le lendemain , dès qu'on s'en apperçut & que le bruit s'en fut répandu dans la ville , les Dibriens s'écrierent qu'ils étoient trahis , & qu'il falloit nécessairement qu'ils fortissent de la place , ou qu'ils se résolussent à mourir de soif. En vain les bourgeois & le gouverneur s'efforcèrent de vaincre leur opiniâtreté. Rien ne pouvant les faire consentir à boire de cette eau , quoique tous les habitans qui en burent en leur présence les assurèrent qu'elle n'avoit jamais été meilleure , il fallut en passer par leur caprice , & se résoudre à dresser au plutôt la capitulation. Amurat permit à la garnison de sortir avec armes & bagages ; à cette condition , les portes lui furent ouvertes , & ses troupes en prirent possession aussitôt.

Après la prise de Stéfigrade , Scanderbeg attendit avec beaucoup d'agitation d'esprit à quoi se détermineroit Amurat , & toute l'Epire en étoit fort alarmée. Mais on fut agréablement surpris d'apprendre qu'il reprenoit la route d'Andrinople avec son armée , quoique la saison ne fût pas avancée , & qu'il eût encore devant lui deux grands mois de campagne. On étoit

alors au commencement d'Août. Aussitôt que Scanderbeg apprit que les ennemis étoient décampés, il se mit à leurs trouffes, & les poursuivit l'espace de deux lieues, enlevant les traîneurs, & retardant la marche de l'armée par de fréquentes escarmouches.

✂[1550.]✂

Avant la fin de l'année dernière, Stéfi-grade fut reprise par Scanderbeg, ce qui n'empêcha point Amurat de venir mettre le siège devant Croie, capitale de l'Albanie, vers le commencement du mois d'Avril. Dès qu'il eut établi ses quartiers, il donna ordre qu'on travaillât en toute diligence à son artillerie. La fonte des métaux étant achevée, on en fit dix gros canons, six de deux cents livres de balle, & quatre de six cents. On seroit surpris de l'énorme grosseur de ces pièces, si l'on ne sçavoit certainement que, quelques années après, lorsque Mahomet II fit assiéger Rhodes, il y en avoit qui portoient des boulets de trois pieds de diamètre. Deux des plus grosses pièces & quatre des moindres furent pointées contre le côté de la muraille qui regardoit la plaine de Tyranne à l'Orient, les autres contre la porte de la ville, & la seule qui y fût, parce que la montagne sur laquelle Croie étoit située

n'avoit qu'un espace fort étroit par où l'on pût y aborder, tous les autres endroits étant escarpés à plomb & inaccessibles. Quatre jours durant, ces deux batteries ne cessèrent de foudroyer la place ; après quoi, les brèches se trouvant assez grandes pour donner un assaut, tout s'y prépara dans le camp ennemi avec un empressement extraordinaire. Amurat n'oublioit rien pour piquer d'honneur les principaux officiers, ni ceux-ci pour animer les troupes. Mahomet qui accompagnoit le sultan son pere dans cette expédition, se donnoit en particulier tous les mouvemens d'un homme qui se faisoit sa propre affaire du succès de ce siège. Encouragés par la présence de ces deux princes, les Turcs n'eurent pas plutôt commencé de monter à l'assaut, au son de tous les instrumens de guerre, & avec des hurlemens effroyables, selon leur coutume, qu'on entendit tout-à-coup crier aux armes dans les quartiers les plus reculés du camp. On y courut à toute bride, pour sçavoir la cause de cette alarme. C'étoit Scanderbeg à la tête de cinq mille chevaux qui venoit de forcer les lignes, & qui faisoit main-basse sur-tout ce qu'il rencontroit. Le sultan y envoya Sérémet, l'un de ses généraux, avec quatre mille hommes de cavalerie, & Mahomet voulut y aller

en personne accompagné de sa garde ordinaire, malgré tout ce que pût lui dire Amurat pour l'en détourner. Quelque diligence qu'ils fissent, ils y arriverent trop tard l'un & l'autre. Scanderbeg, craignant de se voir accablé par la multitude, avoit déjà regagné le chemin de son camp, & se retiroit en bon ordre. Jamais il ne courut plus de danger que dans cette occasion. Emporté par son courage, il s'étoit lancé impétueusement dans les plus épais escadrons des ennemis, où il demeura quelque tems engagé sans que ses gens pussent sçavoir ce qu'il étoit devenu.

Cet orage, qui n'étoit tombé que sur l'extrémité du camp, n'avoit pas laissé de suspendre l'assaut; mais aussitôt qu'on sçut qu'il étoit dissipé, les assaillans eurent ordre d'avancer & d'attaquer en même tems la place par les deux brèches. Ils le firent avec furie pendant deux grandes heures, sans pouvoir ébranler les assiégés, ni les contraindre d'abandonner leurs remparts. Au contraire, ceux-ci, pour leur faire voir qu'ils étoient plus de monde qu'il ne falloit pour surmonter leurs efforts, firent une sortie sur eux, dont ils ne furent pas moins incommodés que surpris de l'audace de ceux qui avoient osé l'entreprendre. Amurat voyant qu'il perdoit une infinité de gens, & que rien n'avançoit, fut quelque

tems à délibérer s'il feroit sonner la retraite, ou s'il commanderoit de nouvelles troupes pour rafraîchir celles qui paroïssent déjà fort lasses & notablement diminuées. On lui conseilla de ne point quitter prise, & d'envoyer toujours hommes sur hommes, pour pousser cette affaire jusqu'au bout. Il suivit ce conseil, se flatant que les assiégés combattus sans relâche perdroient haleine & seroient enfin contrains de céder au nombre & à la force. Mais plus on les serroit de près, & en plus grande multitude, plus leur résistance étoit ferme & courageuse. Ils firent un tel massacre de leurs ennemis, qu'on assure que cet assaut coûta huit mille hommes aux Infidèles. La nuit seule sépara les combattans.

Le roi d'Albanie, retranché sur les hauteurs voisines, observoit tous les mouvemens des ennemis, & mettoit à profit leurs moindres fautes; s'ils envoyoient des partis au fourage, il les enlevoit à la faveur de quelque embuscade. Au moment qu'on le croyoit éloigné, il tomboit avec fureur sur les retranchemens, franchissoit tous les obstacles, portoit de toutes parts le fer & la flamme, & ne cessoit de combattre qu'après avoir forcé les Infidèles à réunir contre lui tous leurs efforts. Déjà les braves Crøyens avoient soutenu trois assauts

furieux. Amurat, que les mauvais succès ne rebutoient point, donna les ordres nécessaires pour un quatrieme. Ce fut le plus long & le plus violent de tous. Plusieurs milliers de Turcs y perdirent la vie & tous les autres le courage. Pour comble de disgrâce, le sultan tomba tout-à-coup malade d'une attaque d'apoplexie, qui le conduisit au tombeau dans la quarante-neuvieme année de son âge, & la trente-unieme de son règne, le cinquieme mois depuis le commencement du siège de Croie.

Les Turcs eurent grand soin de tenir sa mort secrète, de peur que si le bruit s'en répandoit dans l'armée, il ne parvînt jusqu'aux oreilles de Scanderbeg; &, comme Mahomet étoit obligé de se rendre incessamment à Andrinople, pour y prendre possession de la couronne, & prévenir les séditions qui étoient à craindre au commencement d'un nouveau règne & d'une autorité naissante, on conclut tout d'une voix au conseil de guerre à lever le siège, & à se retirer le plus promptement qu'on pourroit. On fit d'abord défiler l'artillerie & les gros bagages, & toute l'armée ayant eu ordre de se tenir prête à marcher, on décampa la nuit suivante. Scanderbeg se mit sur leurs traces, comme il avoit fait à Stéfigrade; & les

fuivit quelque tems , voltigeant autour d'eux & les obligeant de s'arrêter à tout moment pour tourner tête contre lui, de sorte qu'ils ne purent s'éloigner sans de nouvelles pertes. Dès qu'il les vit hors de ses terres , il se hâta de retourner à Croie, dont les habitans le reçurent comme leur libérateur, avec tous les témoignages de la joie la plus vive. Il loua leur courage & leur constance , accorda de grands privilèges à la bourgeoisie , des gratifications considérables à la garnison, & récompensa sur-tout magnifiquement Uranoconte , le gouverneur, avouant publiquement qu'il lui étoit redevable de la conservation de sa capitale & de tout son royaume.





MAHOMET II,
surnommé FATIH, LE CONQUÉRANT.

❧ [1451.] ❧

C E prince, l'un des plus grands & des plus belliqueux empereurs qu'ayent eu les Turcs, avoit été reconnu sultan du vivant de son pere Amurat. Il crut devoir renouveler la cérémonie de son couronnement pour inspirer plus de respect à la multitude, & donner un nouveau lustre à sa puissance. Il marcha d'abord contre le prince de Caramanie, (de Cilicie) son oncle, qui menaçoit d'envahir les provinces de l'empire, & l'ayant réduit par la seule terreur de ses armes, il lui accorda la paix pour voler à des expéditions plus importantes.

❧ [1452.] ❧

Dès son avènement au trône impérial, Mahomet avoit commandé dans toute l'étendue de ses Etats des préparatifs de guerre extraordinaires, fait fondre une quantité prodigieuse de canons, & construire plus de deux cents galères. Jamais orage plus formidable ne s'étoit encore

élevé du sein de la puissance Ottomane. Après avoir effrayé quelque tems & suspendu les alarmes des contrées voisines, il alla fondre tout-à-coup sur Constantinople, la capitale de l'empire Grec, où régnoit alors Constantin Paléologue, surnommé Dracosès. Trop foible pour résister à des forces si redoutables, ce prince envoya des ambassadeurs au sultan, pour lui demander la paix. Ils furent reçus en apparence avec bonté, la politique ambitieuse de Mahomet ayant besoin du concours des Grecs pour accélérer leur ruine, & porter les derniers coups au trône des Césars. En forme de dédommagement des frais de la guerre, on exigea d'eux seulement une petite portion de terrain sur le rivage du Bosphore, du côté de l'Europe. Elle fut cédée sur le champ, & l'empereur Grec ayant ratifié le traité, Mahomet se hâta de retirer ses troupes. Si l'on en croit les historiens Turcs, le grand-seigneur usa d'un artifice digne des Grecs eux-mêmes. Montrant, disent-ils, aux ambassadeurs une roche aride sur le bord de la mer, il demanda qu'ils lui cédassent dans cet endroit un espace de terrain tout au plus de la largeur d'un cuir de bœuf. L'ayant obtenu sans peine, il fit aussitôt découper une peau de bœuf en lanieres très-minces, dont il forma un enclos de

cinq cents pas de circonférence, & s'en déclara le maître, sans que les Grecs osassent y former la moindre opposition. En moins de quarante jours il y fit élever une forteresse flanquée de cinq hautes tours. Il en fit construire une autre avec la même promptitude de l'autre côté du Bosphore, en Asie, & se rendit maître par ce moyen du détroit de Gallipoli, dont il ôta aux Grecs la communication avec la mer Noire. Ce sont ces deux châteaux qu'on appelle aujourd'hui les *Dardanelles*.

✂ [1453.] ✂

La surprise des Grecs fut extrême sans doute, lorsqu'au commencement du printemps ils apprirent que Mahomet se préparoit à les assiéger de nouveau. Constantinople, dit un écrivain moderne *, ne conservoit plus que l'orgueil de son ancienne splendeur. « Dans cette capitale, » jadis si florissante, si respectée, respiroit encore un peuple immense. Mais » cette multitude, sans force, comme sans » courage, n'attendoit, pour fléchir sous » le joug, que la main qui devoit l'enchaîner. Les connoissances frivoles, les arts » agréables, préférés par l'indolence & » la mollesse à l'exercice des devoirs essen-

* Villaret, Histoire de France.

» tiels ;

» tiels, aux travaux utiles, avoient anéanti
 » la patrie & desséché le germe de la vie
 » de ce malheureux empire. On écrivoit,
 » on disputoit. Des questions de philoso-
 » phie, des querelles théologiques agitoient
 » des citoyens oisifs, qui n'avoient jamais
 » eu un besoin si pressant de songer à leur
 » conservation. Leurs murailles étoient
 » devenues frontières. L'ennemi paroissoit
 » à leurs portes. Constantin Paléologue
 » avoit en vain voulu s'opposer à la conf-
 » truction des Dardanelles. Il en fut dé-
 » tourné par ses propres sujets. Leur pré-
 » somption égaloit leur aveuglement ; ils
 » se-vantoient de détruire ces forteresses
 » dès qu'ils s'en trouveroient incommo-
 » dés. Cinq à six mille hommes ramassés
 » dans la lie du peuple, composoient les
 » forces nationales, que Justiniani, Gé-
 » nois, augmenta de quelques troupes
 » d'Europe. C'étoit là l'unique ressource
 » d'une ville habitée par des hommes in-
 » capables de se défendre eux-mêmes, &
 » livrés à la direction des étrangers mer-
 » cenaires, qui daignoient encore les pro-
 » téger. Tous les Grecs en particulier pré-
 » tendoient jouir du bénéfice de la patrie ;
 » aucun d'eux ne lui auroit fait le sacri-
 » fice de ses plaisirs, de son luxe, de ses
 » commodités, de ses opinions. Menacés
 » du plus affreux des malheurs, ils atten-
 An. Orient. *Partie II.* S f

» doivent le coup fatal avec une insensibi-
» lité stupide, semblables à ses animaux
» qui se nourrissent encore aux pieds de
» l'autel qu'ils vont arroser de leur sang.
» L'empereur voulut les engager à con-
» tribuer au moins de leurs richesses à la
» défense de l'Etat. Il ne put rien obte-
» nir d'eux. Dans les tems de prospérité,
» les princes avoient levé des tributs des-
» tinés uniquement à grossir leurs trésors,
» ou à des emplois superflus : les peuples,
» foulés sans nécessité, avoient malheu-
» reusement appris à confondre l'abus de
» l'autorité avec les abus réels du gouver-
» nement. Tant que le pouvoir suprême
» put se faire respecter, il osa tout exiger.
» On ne le craignoit plus : on lui refusa
» tout. Paléologue & ses courtisans favo-
» risoient, du moins en apparence, la
» réunion des deux Eglises d'Orient &
» d'Occident. Le saint Pere devoit en-
» voyer des galeres & des troupes. Les
» Grecs se flattoient de plus que les ex-
» hortations du Pontife engageroient les
» princes Chrétiens à se croiser : c'étoit
» leur dernière espérance. Le cardinal Isi-
» dore, légat du saint siége, vint à Cons-
» tantinople ; il célébra dans l'Eglise de
» sainte Sophie le service divin, selon la
» liturgie de Rome. Cette nouvelle mit
» toute la ville en alarmes. Le peuple cou-

» rut en foule assiéger la retraite du moine
 » Gennadius, pour le consulter. Le soli-
 » taire afficha sa réponse à la porte de sa
 » cellule. Il déclaroit, dans cet écrit, l'ac-
 » cord dressé à Florence contraire à l'Or-
 » todoxie. Il annonçoit en même tems
 » les plus grands malheurs à ceux qui adop-
 » teroient l'*impie* réconciliation des Grecs
 » avec les Latins. Alors les dévôtes, les
 » religieuses qui étoient sous la direction
 » de Gennadius, les abbés, les prêtres,
 » les bourgeois, les soldats, (car la con-
 » tagion avoit gagné tous les ordres,)
 » crièrent unanimement à l'anathême. L'é-
 » glise de sainte Sophie fut considérée
 » comme un lieu profané. Plus de com-
 » munication avec les Latins. On aimoit
 » mieux, disoit-on, voir arborer dans la
 » ville le turban de Mahomet, que la pour-
 » pre Romaine ou le chapeau de cardinal.

» Cependant le sultan marchoit vers
 » Constantinople à la tête de quatre cents
 » mille hommes. Cette multitude effroya-
 » ble étoit composée pour la plus grande
 » partie, des nations nouvellement con-
 » quises, qu'il traînoit à sa suite. On y
 » comptoit au plus trente mille chevaux,
 » & soixante mille fantassins de troupes
 » disciplinées. Le reste n'étoit qu'un ramas
 » d'esclaves arrachés de force des lieux de
 » leur naissance, sans armes, presque nuds,

» qu'on obligeoit d'aller au combat à coups
» de fouet ou de cimeter. Dans les ba-
» tailles, on les présentoit à l'ennemi, afin
» que, fatigué de verser ce sang inutile,
» les troupes réglées pussent profiter de
» cet épuisement. Dans les sièges, ils ser-
» voient de fascines pour combler les fos-
» sés. Telle étoit la maniere de combat-
» tre des Turcs. Aussi doit-on remarquer
» que toutes les fois qu'ils en venoient aux
» mains avec les Chrétiens, ils avoient
» toujours du désavantage au commence-
» ment de l'action.

» Tandis que Mahomet investissoit Con-
» stantinople par terre, sa flotte, composée
» de deux cents cinquante voiles, s'étoit
» avancée jusqu'à la hauteur des Dardanel-
» les. Ce nombre prodigieux de vaisseaux
» ne put toutefois empêcher que quatre na-
» vires, partis de l'isle de Chic après avoir
» combattu pendant une journée entière
» contre les forces navales des Ottomans,
» & leur avoir tué douze mille hommes,
» n'entrassent dans le port de Constantino-
» ple, & n'y jetassent un petit nombre
» de soldats & quelques vivres. D'énor-
» mes chaînes de fer en fermoient l'entrée
» aux bâtimens Turcs. On assure que Ma-
» homet, pour surmonter cet obstacle, eut
» recours à un expédient inouï jusqu'alors,
» & qu'on n'a point depuis été tenté de

» renouveler. Ce fut de faire transporter
 » par terre quatre-vingts galeres , dans
 » l'espace d'une seule nuit, & de les lan-
 » cer, dès la pointe du jour, dans l'in-
 » térieur du havre, à la vue des assiégés
 » épouvantés de cet étrange spectacle.
 » La maniere dont se fit ce transport qui
 » tient du prodige, prouve jusqu'à quel
 » excès le conquérant Turc portoit le
 » despotisme, & sçavoit faire exécuter les
 » ordres les plus difficiles. On tira les vaif-
 » seaux, à force de machines & de bras,
 » sur des planches enduites de graisse qui
 » couvroient un espace de chemin de la
 » longueur de deux lieues. Le sultan avoit
 » à ses ordres les plus habiles ingénieurs
 » de l'Europe & de l'Asie. Un Hongrois,
 » qui n'avoit pu faire accepter ses services
 » aux Grecs, lui fondit des pièces d'artil-
 » lerie de deux cents livres de balle. Un
 » auteur moderne observe judicieusement
 » qu'il eût fallu près de cent livres de
 » poudre, dont à peine la quinzieme par-
 » tie auroit pris feu au moment de l'ex-
 » plosion. Ces pièces énormes paroissoient
 » plus redoutables qu'elles ne l'étoient en
 » effet. Les historiens de ce siècle ont
 » peut-être exagéré lorsqu'ils parlent d'une
 » bombarde de métal, qui lançoit des
 » quartiers de rocher du poids de huit
 » mille huit cents livres. Deux mille hom-

» mes & soixante-dix paires de bœufs
» étoient employés à traîner cette ma-
» chine : lorsqu'on la mit en œuvre, elle
» creva, & fit périr son inventeur.

» Les Turcs, maîtres du port, établirent
» des batteries du côté de la mer, tandis
» que l'armée pressoit la ville du côté de
» la terre. On mit en usage les tranchées,
» les mines, les contremines. Les assié-
» gés, qui se défendirent avec vigueur
» dans les commencemens, réparoient les
» brèches avec une diligence incroyable.
» Ils firent même quelques sorties heu-
» reuses. L'espoir d'être secourus par Hu-
» niade, les soutint pendant quelque tems.
» Mahomet commençoit à se rebuter. Il
» parut, dit-on, incertain s'il leveroit le
» siège. Enfin il résolut de tenter un nou-
» vel effort. Avant que d'en venir à l'as-
» saut général, il fit proposer à Constan-
» tin de lui laisser la jouissance du Pélo-
» ponèse, à condition qu'il lui remet-
» troit la ville impériale. Il vouloit pré-
» venir la destruction de cette ville. L'em-
» pereur préféra le parti de s'ensevelir
» sous les ruines de sa capitale. Les Chré-
» tiens & les Mahométans se préparèrent
» par le jeûne & la prière à l'action du
» lendemain, qui devoit décider du sort
» des deux empires; ce fut le 29 de Mai.
» Mahomet avoit annoncé la veille, qu'il

» abandonnoit à ses troupes le pillage de
» la ville , leur défendant seulement de
» mettre le feu aux édifices. Les attaques
» commencerent à la pointe du jour. L'em-
» pereur Grec , ayant visité tous les quar-
» tiers , vint se présenter sur la brèche ,
» à la tête d'une troupe d'élite. Le sul-
» tan, environné de dix mille Janissaires,
» faisoit marcher les soldats destinés à
» effuyer le premier feu. En moins de
» deux heures, les fossés se trouverent com-
» blés des cadavres de ces malheureux.
» Lorsqu'il jugea que les Chrétiens de-
» voient être épuisés de la fatigue d'un si
» long carnage , il fit avancer les troupes
» disciplinées ; & ce fut alors seulement
» qu'on peut dire que commença l'assaut,
» tant du côté de la terre que de la flotte.
» Constantin & Justiniani combattirent
» en héros , & forcerent jusqu'à trois fois
» les Mahométans de reculer. Le sultan,
» voyant que ses soldats se rebutoient , fit
» donner le signal aux Janissaires. Il avoit
» contenu leur impétuosité jusqu'à ce mo-
» ment. Tout plia sous les efforts de cette
» milice redoutable. Ils gagnèrent le haut
» des premiers remparts , où ils arbore-
» rent l'étendard du prophète. Les Grecs,
» forcés dans ce retranchement , acheve-
» rent de perdre courage par la retraite
» de Justiniani, que deux blessures avoient

» mis hors de combat. Ils coururent en
» foule se réfugier dans la seconde en-
» ceinte ; mais , en se précipitant les uns
» sur les autres, ils embarrassèrent tellement
» les portes , qu'il ne fut plus possible de
» les fermer. Les Turcs , qui les poursui-
» voient , entrèrent avec eux & se rendi-
» rent maîtres de la ville , tandis que le
» malheureux Constantin , après avoir fait
» des prodiges de valeur , & s'être vingt
» fois jetté dans les bataillons ennemis ,
» reçut enfin le trépas qu'il cherchoit *. Il
» fut trouvé dans la foule des morts. Ma-
» homet lui fit rendre les honneurs funè-
» bres dûs à un souverain.

» La ville fut livrée , pendant trois jours ,
» à tout ce que l'insolence de la victoire ,
» la brutalité , l'avarice , la débauche la plus
» effrénée peuvent imaginer d'horreurs &
» d'abominations. Les rues teintes de sang ,
» jonchées de cadavres entassés , offroient
» à chaque pas le tableau de la barbarie
» humaine. Rien ne fut respecté. On viola

* On rapporte que ce brave prince ayant vu
tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient ,
tout couvert de sang & resté seul sur la brèche
s'écria : « Ne se trouvera-t-il pas un Chrétien
» qui m'ôte le peu de vie qui me reste ! » à
l'instant un Turc lui déchargea un coup de sa-
bre sur la tête ; un autre lui en porta un second ,
sous lequel il expira.

» les afiles les plus saints, les palais, les
 » temples; les conditions, l'âge, le sexe,
 » tout fut confondu, tout fut outragé...»
 Un historien * cité ci-dessus assure que,
 durant ces jours d'horreur, Mahomet n'é-
 toit occupé qu'à se faire amener des pri-
 sonniers du premier rang, pour les faire
 mourir en sa présence ou en quelque lieu
 public qu'il marquoit pour leur supplice.
 Mais, de toutes ses inhumanités, ajoute-
 t-il, la plus horrible est celle que rap-
 porte un auteur contemporain, qu'étant
 à table avec les grands de sa cour dans
 la chaleur du vin & de la débauche, il
 fit venir quantité de ces malheureux cap-
 tifs, & qu'ayant choisi ceux d'entr'eux
 qui paroissent les plus distingués, il les
 fit scier tous vifs par le milieu du corps,
 & un à un, pour jouir plus long-tems de
 la vue de ce spectacle. Il y a peut-être
 autant d'exagération dans ce récit que
 dans celui du prince Cantimir, qui d'a-
 près les écrivains Orientaux ne fait au-
 cune mention de carnage, & dit que la
 ville de Constantinople, au moment d'é-
 tre emportée d'assaut, se rendit à compo-
 sition. Achéons la narration de M. Vil-
 laret.

» Une flotte de vingt-neuf bâtimens,

* Du Ponce, Histoire de Scanderbeg.

» envoyée par les Vénitiens, parut à la
» hauteur de Négrepont, le lendemain
» de l'affaut : si elle fut arrivée deux jours
» plutôt, la ville étoit sauvée. Ce secours
» tardif sembloit encore ajouter au mal-
» heur des Grecs. Le reste des habitans
» qui n'avoient pas été massacrés, mon-
» toit encore à soixante mille hommes,
» sans comprendre ceux qui avoient été
» assez heureux pour s'échapper dans le
» premier tumulte. Ils furent vendus au
» profit des vainqueurs. Enfin la ville n'of-
» froit plus qu'une vaste solitude, lorsque
» Mahomet arrêta la fureur de ses soldats,
» & fit publier que tous ceux qui avoient
» pris la fuite, ou qui s'étoient cachés,
» pouvoient reparoître. Plusieurs familles
» revinrent ; & Constantinople se repeu-
» pla insensiblement par le soin que prit
» le sultan d'adoucir le joug de ses nou-
» veaux sujets. Il vouloit établir dans
» cette ville le siège de son empire. Le
» lendemain de la conquête, les Génois
» livrèrent Péra au monarque Ottoman.
» Ainsi finit l'empire d'Orient, après avoir
» subsisté 1123 ans depuis le grand Conf-
» tantin jusqu'à Constantin Dracosés. »

Les villes voisines se soumirent d'elles-
mêmes aux Turcs. C'étoit l'unique parti
qu'elles eussent à prendre. L'indifférence
des princes Chrétiens pour les affaires

d'Orient, n'avoit jamais été plus grande, & les efforts du pape Nicolas V, qui fit prêcher la Croisade, ne firent aucune impression sur les esprits.

On raconte que parmi le riche butin que firent les Turcs à Constantinople, ils réservèrent une jeune fille, nommée Irène, d'une beauté ravissante, qu'ils présentèrent à Mahomet. Ce prince en devint bientôt amoureux, au point qu'il négligeoit les affaires pour ne s'occuper que de sa passion. Les troupes murmurèrent de cette conduite, si différente de celle qu'il avoit tenue jusqu'alors. On crut devoir en avertir le sultan, qui, sans répondre à ceux qui lui donnoient cet avis, ordonna qu'on fit venir sur le champ sa jeune maîtresse. Conduite par Mahomet lui-même, Irène parut aux yeux de toute la cour & des troupes qu'on avoit fait assembler. Alors s'adressant aux Pachas qui l'environnoient, le sultan, d'un ton fier, leur demanda s'ils avoient vu quelque chose au monde de plus parfait que cette beauté. Tous applaudissent au choix du prince, & s'écrient qu'il ne peut y avoir rien de plus beau. Mahomet alors tire son cimeter, & fait voler à leurs pieds la tête d'Irène; puis jetant sur eux des regards terribles: «Ce
» fer, dit-il, sçait, quand je veux, rompre
» les liens de l'amour.»

❧ [1454.] ❧

Une jalousie de commandement, ou plutôt une ambition démesurée venoit de priver Scanderbeg d'un de ses meilleurs généraux, dans la personne d'Amèse, son neveu, qui s'étoit jetté entre les bras des Turcs. Cette circonstance parut favorable à Mahomet, pour porter la guerre en Albanie : il mit sur pied une armée nombreuse, dont il donna le commandement à Isaac, Pacha de Romanie, lui déclarant toutefois que son intention étoit qu'il agît de concert avec Amèse, & qu'il prît son avis sur toutes les entreprises qu'il méditeroit ; &, pour ne point laisser Amèse sans grade & sans autorité, il le créa Sanjac *, & lui donna un corps de fix mille chevaux à commander **.

Il y avoit déjà long-tems que Scanderbeg étoit instruit de tout ce qui se machi-

* Avant l'institution des Pachas & des Beglerbegs, c'étoit le titre de tous les gouverneurs. Il sert aujourd'hui à désigner en particulier ceux qui ont l'intendance ou direction des provinces, sans prérogative de queues de cheval. Voici la subordination présente depuis Soliman II, un Sanjac est inférieur à un Beg, le Beg est au-dessous d'un Pacha, le Pacha a au-dessus de lui le Beglerbeg. (*Note du prince Cantimir.*)

** Hist. de Scanderbeg.

noit à la Porte contre lui, & il passa une partie de l'hiver à former une armée qu'il pût opposer à celle des Turcs. Après avoir concerté tous ses desseins avec Tanuse & Uranoconte, il alla camper en la haute Dibre, où il attendit les Infidèles avec six mille chevaux & cinq mille piétons : il n'eut point recours à ses stratagèmes ordinaires, comme de se cacher dans des lieux couverts & inaccessibles pour surprendre l'ennemi, ou pour l'attaquer de nuit. Il sçavoit qu'Amèse ne manqueroit pas de le prévoir, & de se tenir sur ses gardes, mais il en imagina un autre, dont Amèse lui-même, tout habile qu'il étoit, & tous les officiers de son parti furent les dupes. A leur approche il fit d'abord filer son infanterie & les bagages, avec ordre de se rendre à Lyffe par la route qu'il leur avoit marquée. Il se tenoit cependant en bataille avec sa cavalerie, feignant de se disposer au combat. Mais, sitôt qu'il vit la tête de l'armée ennemie presque à portée de le charger, il tourna bride & s'éloigna d'eux par une retraite qui avoit tout l'air d'une fuite, tant elle étoit précipitée. Le général Turc surpris de ce mouvement demanda à Amèse ce qu'il en pensoit. Celui-ci lui dit, comme il le croyoit, que cela ne pouvoit venir que du mécompte de Scanderbeg, qui apparem-

ment avoit cru n'avoir affaire qu'à une armée de quinze mille hommes, comme celle qu'avait amenée Moÿse l'année précédente, mais que, trouvant la leur plus forte des deux tiers, il avoit cherché sa sûreté dans une prompte retraite; ce qui le confirmoit dans sa pensée, c'est qu'il apprit que les Albanois marchaient vers Lyffe, ville maritime sur la côte d'Illyrie, d'où il présuinoit que Scanderbeg n'avait choisi ce poste que pour s'approcher des Vénitiens, & en recevoir quelque secours. Cela parut très-plausible, & comme l'ennemi avoit trop d'avance sur eux pour pouvoir l'atteindre, & que d'ailleurs il étoit à craindre qu'il ne leur eût dressé quelque embuche, on descendit dans la plaine d'Oronichée, où l'on fit reposer les troupes. Là il fut délibéré si l'on poursuivroit Scanderbeg jusqu'au lieu de sa retraite, où si l'on se contenteroit de désoler l'Albanie par toutes sortes d'hostilités. Le Pacha de Romanie ne put goûter ce dernier avis, & Amèse opina comme lui qu'il falloit serrer de près l'ennemi, mais marcher toujours en bon ordre de peur de quelque surprise. Avant que de se mettre en chemin, le général Turc fit proclamer Amèse, roi d'Albanie, au bruit de tous les instrumens de guerre, & avec de grandes acclamations de toutes les trou-

pes. On déclara en même tems Scanderbeg déchu de la royauté, ses Etats & tous ses biens dévolus à Amèse, sa personne proscrire, permis à tous de le poursuivre & promesse d'une grande récompense à quiconque pourroit l'arrêter ou le tuer. Ils continuèrent ensuite d'avancer vers Lyffe sans désordre, & sans faire aucun dégât, de peur que, s'il falloit séjourner long-tems en Epire, ils n'y trouvassent plus de quoi subsister.

Nous avons dit que la retraite de Scanderbeg vers Lyffe n'avoit été qu'une feinte pour donner le change aux ennemis. Au lieu de tirer droit à cette ville, il s'étoit jetté à côté d'eux dans des lieux fort couverts; il y avoit près de-là une haute montagne qui découvroit toute l'Emathie, c'est-à-dire la partie de la Macédoine qui confine à la Thrace & au golfe de Salonique. Il alla reconnoître cette hauteur, y mit un corps-de-garde commandé par Pie-Manuel, homme vigilant, & sur les soins duquel il s'assuroit beaucoup; & pour être informé plus promptement par son moyen des mouvemens des Turcs, il lui donna ordre de tenir des guidons ou des banderolles élevées en l'air, & de les abattre du côté qu'ils paroïtroient. Quelque tems après, à la vue des signaux qui parurent, ayant deviné sans peine où ils

pouvoient être , il se glissa sans bruit avec ses troupes par des vallées & par des défilés, & s'arrêta au pied d'une montagne nommée Tamenistrote. Du sommet de cette montagne, il vit de ses yeux le camp des Turcs, & leur extrême nonchalance ; les uns couchés sur l'herbe & endormis, les autres assis à l'ombre de quelques arbres, mangeant ensemble & s'entretenant familièrement, plusieurs occupés à jouer & à se divertir, & leurs chevaux dessellés errer ça & là par les pâturages. Presque personne sous les armes, point ou peu de gardes avancées, autant de sécurité parmi eux que s'ils eussent été au sein de la Turquie, & éloigner de tout danger. A l'heure même Scanderbeg va rejoindre son armée, fait prendre les armes, instruit les chefs & les officiers de l'ordre qu'ils doivent tenir, & des endroits par où chacun en particulier doit marcher aux ennemis, & conduire sa troupe ; & comme le succès de son dessein dépendoit non-seulement de la surprise des Turcs, mais encore de la confusion & de l'épouvante qu'il méditoit de jeter parmi eux, il avoit eu soin de faire prendre autant de tambours & de trompettes qu'il en eût fallu pour une armée dix fois plus nombreuse que la sienne, & de donner des arquebuses & des mousquets à quantité de compagnies,

pagnies, qui jusques-là ne s'étoient point servi d'armes à feu. Tout se trouvant prêt pour la marche, on quitte le pied de la montagne où étoit le camp, & par une vallée qui aboutissoit à la plaine où campoient les ennemis, on se hâte d'approcher d'eux sans équipages, sans battre & avec autant de silence qu'il y avoit ordre de faire du bruit quand il faudroit donner. A l'issue de cette vallée, il y avoit un corps-de-garde, qui n'eût pas manqué de leur donner l'alarme, si on n'y avoit pourvu; quoiqu'il ne fût que de peu d'hommes & presque tous endormis, Scanderbeg voulut se charger lui-même du soin de s'en défaire. Il choisit quelques soldats robustes & adroits, avec lesquels s'étant coulé doucement auprès de cette garde, il leur recommanda de choisir chacun leur homme & de les égorger. Tous furent surpris & massacrés, à l'exception d'un seul qui, s'étant tiré heureusement de ce péril, courut à toutes jambes donner avis au camp de l'approche de l'ennemi. Son rapport ne fut pris que pour une vaine terreur; mais Amèse, qui sçavoit de quoi son oncle étoit capable, fit sonner l'alerte & crier aux armes. L'agitation qu'on vit dans son quartier, & les cris qu'on y entendit, émurent toute l'armée. Il n'y avoit pas un moment à perdre pour Scander-

beg, s'il vouloit ne point manquer son coup; &, comme une partie de son armée étoit déjà entrée dans la plaine, il fit donner le signal de l'attaque. Aussitôt un bruit effroyable de trompettes, de tambours, d'arquebusades, de cris & de hurlemens furieux de toute l'armée Albanoise se fait entendre aux Turcs. Jamais épouvante ne fut pareille à celle que produisit parmi eux cet horrible tintamare. Amèse avoit beau leur crier que ce n'étoit qu'un stratagème ordinaire de son oncle, qu'il sçavoit certainement qu'il ne pouvoit avoir qu'une poignée de gens, & que, s'il les trouvoit en bonne contenance, il se retireroit plus vite qu'il n'étoit venu; tout cela ne fut point écouté. Cependant Scanderbeg fit doubler le pas à son infanterie, & tomba d'abord sur le quartier d'Amèse, qui soutint ce premier choc avec assez de fermeté. Peu de tems après, le Pacha se joignit à Amèse, à dessein d'envelopper Scanderbeg, ce qui ne lui eût pas été difficile avec le grand nombre d'escadrons qu'il amenoit; mais l'arrivée de Moïse avec les troupes qu'il commandoit, l'arrêta tout court. Il fut chargé avec tant de vigueur, qu'il se vit contraint de reculer jusqu'à son quartier. Il s'y arrêta pour faire ferme avec les nouvelles bandes dont il étoit renforcé à tout moment;

mais l'ardeur de ceux qui le poursuivoient n'en fut point rallentie. Au contraire, jetant leurs arcs derrière leur dos, & quittant leurs arquebuses, ils mettent tous l'épée à la main, & s'enfoncent au milieu de ces gros escadrons qui se trouverent bientôt éclaircis, & par le massacre prodigieux qu'ils en faisoient, & par la multitude de ceux qui lâchoient le pied devant eux : du côté de Scanderbeg, qui avoit avec lui la plus grosse troupe, & où les Turcs qu'il combattoit s'étoient trouvés plus en désordre, le carnage étoit encore plus grand. Amèse qu'il avoit en tête ne laissoit pas de faire tous les devoirs d'un bon soldat & d'un habile capitaine. Il rallioit ceux qui étoient rompus, les ramenoit à la charge, les encourageoit du geste & de la voix, & ne leur commandoit rien dont il ne leur donnât l'exemple. Il méritoit de vaincre, s'il n'avoit eu affaire à un ennemi plus digne encore de la victoire, & par la supériorité de son mérite, & par la justice de sa cause ; en effet, après tous les efforts qu'on pouvoit attendre d'un valeur héroïque, s'étant vu abandonné de tous les siens, il fut forcé de prendre la fuite. Le Pacha ne fut pas plus heureux, mais il y eut cette différence entr'eux, que le Pacha dû son salut à la vitesse de son cheval, & qu'A-

mêse tomba entre les mains des vainqueurs. On fit un carnage effroyable des fuyards ; plusieurs furent faits prisonniers, &, entr'autres, un Sanjac, nommé Meffeit. Le soldat, acharné au combat, oublia le butin tant que le jour dura, & qu'il trouva des ennemis en vie ; mais, la nuit étant survenue, on ne songea plus qu'à recueillir les fruits d'une si grande victoire. Les Turcs laisserent plus de vingt mille hommes sur la place ; les Chrétiens n'en perdirent que soixante en tout, si l'on en croit l'historien qui nous fournit ce détail.

— [1456.] —

Encouragé par l'heureux succès de ses armes à Constantinople, Mahomet entreprit de se rendre maître de Belgrade qu'Amurat son pere n'avoit pu prendre. Il y marcha avec une armée de cent cinquante mille hommes, & en forma le siège le 13 de Juin de cette année. Belgrade est située au confluent de la Save & du Danube qui lui servent comme de fossés, & n'a par terre qu'une avenue de huit à neuf cents pas de largeur. Mahomet occupa d'abord cette avenue, & fit faire de bons retranchemens à son camp, pour se mettre à couvert des entreprises de l'armée Chrétienne que Ladislas roi de Hongrie envoyoit contre lui. Outre l'armée de

terre , il avoit fait conduire sur le Danube une flotte de deux cents voiles pour en défendre le passage aux Chrétiens. Ces précautions prises , il donna tous ses soins à faire dresser des batteries qui , durant plusieurs jours , ne cessèrent de foudroyer la place , & y firent de grandes ouvertures. Elle étoit perdue si les Turcs eussent donné l'assaut avant que le secours arrivât. Aussi Ladislas se hâta-t-il de faire descendre par le Danube tout ce qu'il avoit de meilleures troupes , & leur donna pour chef le fameux Huniade , & Jean Capistran , religieux de S. François , qui joignoit à la piété de son état tout le courage & toute la conduite d'un grand capitaine. La flotte Chrétienne , quoique fort inférieure en nombre à celle des Turcs , ne laissa pas de l'affronter hardiment , coula à fond les premiers vaisseaux qui voulurent lui disputer le passage , combattit les autres avec autant de succès que de hardiesse , & les contraignit de s'enfuir à force de rames & de voiles , à la réserve de vingt-deux , dont Huniade se rendit maître , après avoir tué tous ceux qui les montoient : les autres vaisseaux qui s'étoient sauvés , ayant été abandonnés des soldats & des matelots , Mahomet qui craignoit que les Chrétiens ne s'en saisissent , y fit mettre le feu. Huniade ne trouvant plus d'obsta-

cle à son dessein , se rendit à Belgrade avec un renfort considérable de troupes, & quantité de provisions de bouche & de guerre. Capistran de son côté mit pied à terre après le combat naval, & se joignit au gros de l'armée. Mais, ayant sçu que les brèches faites à la place étoient assez grandes pour engager les Turcs à donner un assaut , il s'y jetta avec une troupe de gens choisis , afin de partager avec les assiégés la gloire d'une généreuse défense. Déjà Mahomet avoit donné ses ordres pour l'assaut. Il prit soin lui-même de voir s'il y avoit assez de gabions & de mantelets pour couvrir les Janissaires aux approches de la muraille. Comme on étoit sur le point de donner, la mort de Caratz, Pacha d'Europe , qui reçut un coup de mousquet en allant reconnoître la brèche , fit remettre l'attaque au lendemain. Ce délai ne rallentit point l'ardeur des Turcs. A peine étoit-il jour, que Mahomet conduisit en personne les Janissaires sur le bord du fossé. Huniade qui les observoit de dessus le rempart, & qui les vit avancer avec une hardiesse si déterminée , ne voulut pas que ses gens entreprissent de faire ferme sur la brèche , de peur de les exposer à une trop grande boucherie : il eut recours au stratagème , parce qu'il desespéroit de pouvoir soute-

nir un si rude choc à force ouverte. Il commanda à un gros de troupes de se tenir sous les armes dans la grande place de la ville , pour les mener au combat , quand le tems en seroit venu ; il en posta quelques-autres, que conduisoit Capistran , en des endroits peu éloignés de l'attaque , & envoya dire au gouverneur du château qu'il eut à sortir avec les siennes au premier son de trompette , pour charger d'un autre côté. Celles qui devoient défendre la brèche eurent ordre de ne s'y présenter qu'après que les Turcs seroient entrés en grand nombre dans la ville , son dessein étant d'envelopper ceux qui se seroient trop avancés , & par le même moyen s'opposer à ceux qui les suivroient. Il étoit persuadé que les Infidèles se laisseroient emporter par un desir précipité de profiter du sac de la ville , & il ne se trompa point dans ses conjectures. Les Janissaires n'ayant trouvé personne sur la brèche, crurent que la peur avoit empêché les assiégés d'y paroître , & coururent avec fureur au pillage. Alors Huniade fit sonner la trompette pour avertir tous ceux qui devoient combattre qu'il étoit tems d'exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu. Au même moment , il donna sur le premier corps qu'il rencontra , & le tailla en pièces. Capistran d'un côté, & le gouverneur

du château de l'autre, se jetterent sur ceux qui s'étoient déjà répandus par les rues, & en firent un grand massacre. Ceux qui avoient ordre de fermer la brèche l'occupèrent à point nommé, & repoussèrent les nouveaux assaillans avec une intrépidité & une valeur dont le sultan, qui en étoit témoin, ne fut pas moins surpris que désespéré. Il se jeta parmi ses gens pour les animer de sa voix & par son exemple. Sa présence leur fit redoubler leurs efforts, & ils poussèrent à la brèche avec autant de résolution que s'ils n'eussent point eu d'ennemis en tête. Les Chrétiens les reçurent comme les premiers, & Mahomet eut le cruel déplaisir de ne voir pas un Turc gagner la brèche, qui n'en fût renversé incontinent, ou mort ou blessé. Ne pouvant donc plus, malgré sa fureur, soutenir la vue d'un spectacle si sanglant, il fit sonner la retraite. A peine les Turcs se furent-ils retirés, que Capistran sortit avec sa troupe par la porte de la ville qui étoit la plus proche de la brèche, & courut droit au canon des ennemis. Les Turcs firent les derniers efforts pour le défendre, mais ils ne purent tenir contre la vigueur des Chrétiens. Après un combat fort opiniâtre, il fallut l'abandonner. Aussitôt Capistran le fit pointer contre le quartier du grand seigneur, & y mit tout en con-

fusion. Ce prince , transporté de fureur, se met à la tête de ses gens l'épée à la main, & les ramene au combat , résolu de mourir ou de leur ouvrir le chemin de la victoire. Son exemple leur inspira tant de courage & d'audace, que Capistran & ceux qu'il conduisoit commençoient à s'ébranler. Mais un moment après ils se trouvèrent rassurés par l'arrivée de la meilleure partie de l'armée Hongroise, laquelle ayant appris en quel état étoient les affaires, avoit passé l'eau en diligence pour avoir part à la défaite des ennemis. Capistran s'étant joint avec ses gens à Huniade qui survint avec le reste de la garnison & de la bourgeoisie, il n'en fallut pas davantage pour donner bien de l'occupation aux ennemis. L'armée Hongroise qui les avoit poussés & reculés jusqu'à leurs tentes, leur tuoit tant de monde, que ce n'étoit partout que des monceaux de cadavres, sur lesquels il falloit passer pour aller à ceux qui faisoient encore quelque résistance. Mahomet revint plusieurs fois à la charge avec la cavalerie qu'il avoit pu rassembler. Une blessure assez considérable qu'il avoit reçue, loin d'éteindre son courage, n'avoit fait que l'irriter, de sorte que toujours de plus en plus acharné au combat, il avoit déjà percé jusqu'à son artillerie, qu'il prétendoit ressaisir. Il y trouva des

gens qui ne sçavoient pas quitter prise , & qui rompirent tous ses efforts : il falloit donc nécessairement ou se retirer, ou faire périr tout le reste des troupes. Il leur commanda de serrer les rangs autant qu'ils pourroient, afin que leur retraite se fit avec plus d'ordre & de sûreté, & se mit à leur queue pour leur faire tourner tête contre les Chrétiens s'ils recommençoient à les charger. Cette journée lui coûta cinquante mille hommes ; & toute son armée en parut si consternée, qu'il jugea bien qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de se retirer de devant la place : ainsi la nuit suivante il leva le siège & fit filer ses troupes à petit bruit pour dérober sa marche aux Chrétiens. On croit que ce fut en mémoire de l'heureuse délivrance de Belgrade que le pape Calixte III, successeur de Nicolas V, institua la fête de la Transfiguration de notre Seigneur. Le vaillant Huniade ne survécut guères à son triomphe, & mourut quelque tems après des blessures qu'il avoit reçues pendant le siège.

Les conquêtes de Mahomet en Morée le dédommagerent de ses mauvais succès en Hongrie. Sans inquiéter les Vénitiens dans leurs possessions à cause de la paix qui régnoit entre la république & la Porte Ottomane , il chassa les Grecs de pres-

que toutes les places qu'ils occupoient , & fit un nombre prodigieux d'esclaves de l'un & de l'autre sexe.

[1457.]

Plusieurs princes Grecs de la Macédoine & de la Thrace , profitant de l'éloignement du grand-seigneur , osèrent s'approcher de Constantinople à la faveur de quelques intelligences, & tentèrent de s'emparer de cette capitale. Mais le retour imprévu de Mahomet fit échouer leur entreprise , & attira sur eux tous les malheurs de la guerre. Ils furent dépouillés l'un après l'autre de leurs souverainetés , & cette partie de la Grèce fut réunie pour jamais à son ancienne métropole.

Dans le même tems les flottes Ottomanes ravageoient l'Archipel , & poursuivoient les Grecs jusques dans leurs dernières retraites. Elles s'emparèrent de plusieurs isles considérables , & allèrent faire le dégât à l'entrée même du golfe de Venise , dans l'isle de Corfou , l'ancienne Corcyre , ou Phéacie *.

* Ce fut dans cette isle , suivant Homère , qu'Ulysse fut jeté par la tempête que Neptune excita pour plaire à la déesse Calypso , dont ce roi d'Ithaque avoit méprisé les faveurs. Nausicaë , fille du roi des Phéaciens étoit occupée alors à laver son linge à la rivière. Elle conduisit Ulysse

[1458.]

La Servie devient cette année le théâtre de la guerre. Sémendrie ou Senderovie, la capitale, avoit été prise par Amurat II, fur le despote George, & reprise par les Chrétiens quelques années après. Le vainqueur de Constantinople voulut encore leur arracher cette place. Malgré la résistance des assiégés, elle fut emportée d'assaut, & livrée au pillage.

On a peine à comprendre comment un conquérant, tel que Mahomet, devant qui tout plioit sur mer & sur terre ne pouvoit gagner un pouce de terrain en Albanie, où il ne cessoit d'envoyer des troupes & des généraux. Mais telle étoit la réputation de Scanderbeg, que son nom seul faisoit fuir les Infidèles, & répandoit la terreur dans leurs armées. En vain le sultan affectoit de le regarder comme un chef de brigands & de montagnards. Il dévorait en secret le chagrin que lui causoient les victoires continuelles de ce héros; & les récits pompeux des ses exploits qui retentissoient par-tout à ses oreilles, lui paroissoient autant de reproches que la renommée faisoit à sa gloire. Il n'étoit question parmi les Turcs que du sabre de

à son pere Arsinous, qui lui fit l'accueil le plus gracieux.

Scanderbeg, on en racontoit des choses merveilleuses, & l'on assuroit que dans le combat il coupoit en deux tous ceux qui avoient le malheur de se trouver à sa portée. La superstition, la crainte ajoutoient beaucoup aux surprenans effets de cette arme invincible. Frappé de tout ce qu'il entendoit dire, Mahomet envoya prier Scanderbeg de lui prêter son sabre. Le roi d'Albanie y consentit volontiers; & le sultan ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il en fit l'essai sur plusieurs prisonniers de guerre; mais, ne lui trouvant pas une vertu supérieure à celle des sabres ordinaires, il le renvoya par un exprès qu'il chargea de sçavoir de Scanderbeg pourquoi ce sabre n'avoit pas agi dans ses mains comme dans les siennes, « c'est, » dit le héros Albanois, que ton maître a » oublié de demander le bras avec le sabre. »

❧ [1459.] ❧

Kyfil Ahmed, descendant d'un des Satrapes Persans qui s'étoient érigés en souverains sous les successeurs de Genghiz-Khan, attira sur ses États de Caramanie les armes de Mahomet. Mais, par la trahison de son propre pere Ismaël, il fut vaincu, depouillé de son royaume, & contraint de chercher un asyle auprès du roi de Perse Uzun-Hassan, que nous nom-

mons Ussum-Cassan. Ce monarque leva aussitôt des troupes pour venger Ahmed, & dans un premier combat, il défit les Ottomans; mais bientôt après il fut vaincu lui-même, & mis hors d'état de tenir la campagne. Mahomet le poursuivit jusqu'à Sinope sur le Pont-Euxin, & se rendit maître de cette ville célèbre par la naissance de Mithridate.

❧ [1460.] ❧

Après la prise de Nicée, en 1329, par sultan Orcan, les Grecs avoient transféré la siége de l'empire de Bithinie à Trébisonde, en Cappadoce, où régnoient paisiblement les descendans d'Alexis-Comnène, chassé de Constantinople, en 1204, par les François. Mahomet entreprit le siége de cette capitale, & s'en rendit maître sans coup férir. Il envoya l'empereur David Comnène à Constantinople avec sa famille, & se mit en possession de ses Etats. Il avoit promis à ce prince un équivalent pour l'empire dont il le dépouilloit; mais, au bout de quelques mois, il le fit mourir avec sa femme & ses enfans.

❧ [1461.] ❧

Prise de Mételin ou Mitilène *, par la

* C'est l'ancienne Lesbos, isle célèbre de l'Archipel, où la tendre Sapho prit naissance.

flotte Ottomane, aux ordres de Mahomet. Ce prince se dispoſoit à conquérir les iſles voiſines, lorsqu'il fut rappellé dans le Continent par la révolte de Dracula, vaivode de Valachie, qui refuſoit de payer à la Porte le tribut accoutumé. Le ſultan le défit & le chaffa de ſa principauté, dont il nomma gouverneur le plus jeune des freres du rebelle.

La guerre continuoit en Albanie toujours à l'avantage de Scanderbeg. Deux généraux Turcs, le premier nommé Sinan, & le ſecond Aſſenbeg furent vaincus tour à tour avec perte de pluſieurs milliers d'hommes. Carazbeg les remplaça, & n'eut pas un meilleur fort. Rebuté de tant de tentatives inutiles, Mahomet fit propoſer la paix au prince des Epirotes, qui l'accepta ſous des conditions avantageuſes à ſa nation.

❧ [1463.] ❧

Dans le cours de leurs conquêtes & de leurs ravages, les Turcs, depuis quelques années, ne ménageoient pas plus les Vénétiens que les Grecs. La république crut devoir faire un effort pour arrêter ce torrent impétueux. Elle équippa une flotte conſidérable, & Berthold d'Eſte qui la commandoit eut ordre d'affiéger Corinthe, ville importante, ſituée à l'extrémité du

Péloponèse sur un isthme , auquel elle a donné son nom. Les Vénitiens donnèrent deux grands assauts à la place. Mais non-seulement ils furent repoussés avec vigueur ; ils furent encore taillés en pièces par une armée Ottomane , qui les obligea de lever précipitamment le siège.

• [1464.] •

L'Italie cependant enfantait de pompeuses chimères. Dès la fin de l'année précédente , le pape Pie II avoit fait publier une Croisade contre les Turcs , & quelque décréditée que fut alors cette pieuse ressource , il avoit sçu gagner Philippe le Bon , duc de Bourgogne , qui devoit commander l'armée. Le zélé pontife avoit invité Christophe Moro , doge de Venise , à venir prendre part à cette expédition , à laquelle il devoit se trouver aussi lui-même en personne. On ne douta point que cet appareil de trois souverains à la tête des troupes , ne dût jeter l'épouvante parmi les Infidèles. Déjà la république de Venise avoit fait embarquer son doge ; déjà le pape & tous les cardinaux s'étoient rendus au port d'Ancone , lorsque la mort surprit le pontife Romain , & fit évanouir le projet de la Croisade.

Sur l'espérance de cette Croisade, Scanderbeg

derbeg avoit violé le traité de paix conclu auparavant avec les Turcs. Mahomet envoya contre lui Baleban, Albanois de naissance, avec quinze mille chevaux, & trois mille hommes de pied *. L'armée du roi d'Epire n'étoit que de quatre mille chevaux, & de deux mille cinq cents fantassins ; non qu'il ne pût avoir de plus grandes forces, mais parce qu'il étoit persuadé qu'avec cette élite de ses troupes, il étoit aussi fort que s'il se fût fait suivre de toutes celles qu'il avoit laissées. Les Albanois étoient campés à l'extrémité d'une vallée, appelée Valcale, d'une grande étendue à la vérité, mais beaucoup plus longue que large. Les Turcs occupoient l'autre bout, appuyés d'une montagne qui la terminoit. L'entrée de leur côté en étoit fort étroite ; &, comme ils étoient maîtres de la montagne & de l'avenue, ils y mirent des troupes en embuscade, afin que si les Chrétiens, après les avoir enfoncés & rompus, poursuivoient la victoire avec trop de chaleur, & voulussent pousser jusqu'à leur camp, qui étoit derrière la montagne, on pût les couper & les charger avec tout l'avantage que donnoit la disposition du lieu.

Cette ruse n'avoit pu échapper à la pré-

* Du Poncez, Histoire de Scanderbeg.
An. Orient, *Partie II.*

voyance de Scanderbeg ; & , pour opposer stratagême à stratagême , il ordonna à ses gens de se retirer vers une autre montagne qu'il avoit à dos. Il leur dit que l'ennemi , se persuadant qu'ils vouloient éviter le combat à cause de leur petit nombre, ne manqueroit pas de venir tomber sur eux ; qu'ils continuassent cependant de s'éloigner jusqu'à ce qu'ils l'eussent attiré dans l'endroit le plus large de la vallée, & qu'alors tournant tête contre lui, ils le chargeassent brusquement & avec toute leur vigueur ordinaire ; mais surtout qu'ils prissent garde de ne point s'engager inconsidérément dans la gorge qui étoit à l'autre extrémité de la Valcale , parce qu'il sçavoit certainement qu'il y avoit à côté bon nombre de troupes pour les couper. En même tems qu'il leur parloit , ayant apperçu les Turcs qui venoient à lui en ordre de bataille , il détacha quelques escadrons pour aller à toute bride occuper la montagne qu'il leur avoit marquée , & avec le gros de ses troupes il se mit à leur suite, comme pour se retirer. Sa feinte lui réussit parfaitement. Les Turcs, trompés par cette retraite apparente, & craignant qu'il ne leur échappât , vinrent fondre sur lui fort en désordre , pour le charger en queue. Alors les Albanois faisant volte-face, & ferrant leurs rangs ,

requrent en braves guerriers ceux qui les poursuivoient comme des fuyards. On se battit de part & d'autre avec une égale ardeur. Les Turcs ne vouloient pas qu'il fût dit qu'ils eussent été vaincus par un si petit nombre ; & Scanderbeg voulut avoir la gloire de les vaincre, avec quelque peu de monde qu'il les combattît. L'action fut longue & très-sanglante, sans qu'on pût encore juger de quel côté penchoit la victoire ; mais enfin elle se déclara pour les Chrétiens. Animés par l'exemple de leur chef, ils retournerent si souvent à la charge, & donnerent avec tant de furie, qu'ils les contraignirent de lâcher le pied & de fuir vers leur camp. On les poursuivit jusqu'au défilé qui borneroit la plaine ; & là les vainqueurs, se ressouvenant de l'ordre qu'ils avoient reçu du prince, & du péril qu'il y avoit pour eux à pousser plus loin, ne laisserent pas de s'arrêter, malgré leur avidité & l'espérance qu'ils avoient de trouver un riche butin dans leur camp. Il eût été fort à souhaiter pour huit des principaux officiers de l'armée, qu'ils suivissent l'exemple de la multitude ; mais emportés par l'ardeur du combat, ou par une fausse bravoure, & méprisant le danger dont Scanderbeg les avoit avertis ; ils enfilèrent le détroit, & à l'heure même se virent coupés par ceux des Turcs qui

avoient eu ordre de s'y jeter. Ils furent tous faits prisonniers de guerre , après avoir donné des preuves de la valeur la plus héroïque. Toute l'armée Chrétienne parut inconsolable du malheur de ces illustres guerriers : personne toutefois n'en ressentit plus vivement la perte que Scanderbeg ; mais , au lieu de se laisser abatre par la douleur , il ranima son courage pour chercher à les venger. Il entra avec ses troupes dans le pays des Infidèles , où, sans s'arrêter à piller comme auparavant , il mit tout à feu & à sang ; ce qui ne pouvoit manquer de retomber sur Mahomet , & de le rendre aussi odieux à ses sujets qu'à ses ennemis.

Peu de tems après, Baleban vint camper à Alchrie sur les confins de la Macédoine , & Scanderbeg à Oronichée dans la haute Dibre. Ce prince eut la précaution de mettre des corps-de-garde sur toutes les avenues de son camp ; mais il n'en fut pas aussi bien servi qu'il l'attendoit de leur fidélité. Il y en eut que Baleban trouva moyen de corrompre par argent ; & , sur la parole qu'il en tira qu'ils le laisseroient passer sans bruit , il s'achemina de nuit avec toutes ses troupes vers Oronichée. Une heure avant le jour , étant fort près du camp des Chrétiens , il alloit les surprendre , si la vigilance ex-

trême de Scanderbeg n'eût rompu ses mesures. Il avoit coutume de faire plusieurs rondes toutes les nuits, & de visiter tous les environs de son camp. Il étoit actuellement dans cette fonction, lorsque les Turcs approcherent; & ayant connu, au bruit de la marche & du hennissement des chevaux, que c'étoit l'ennemi qui venoit à lui, il court à toute bride à ses gens pour leur faire prendre les armes, & les ranger en bataille. Ses ordres ne purent s'exécuter qu'avec quelque confusion, pour être trop précipités, & à cause des ténèbres. Cependant on ne laissa pas d'aller au-devant de l'ennemi en assez bonne ordonnance. Baleban, qui ne comptoit pas de les trouver si alertes & tout prêts au combat, s'arrêta quelque tems pour faire la disposition de son armée. Pendant qu'il donnoit ses ordres & qu'il faisoit faire divers mouvemens à ses troupes, Scanderbeg, avec un corps de cavalerie & d'arquebusiers Italiens, coule à petit bruit le long d'un vallon, gagne les derrières des ennemis, &, les chargeant rudement en queue pendant que le gros de son armée les prenoit en tête, il les oblige d'en venir aux mains avant que de se reconnoître & de s'être bien rangés. Le combat fut des plus longs & des plus vifs; &, quoique les Albanois n'y perdissent pas

tant de monde que les Turcs , toutefois le nombre des morts ne laissoit pas d'être assez considérable de leur côté, parce que l'armée des ennemis étoit plus forte de deux tiers que la leur. Mais enfin la valeur l'emporta sur le nombre. Les Turcs , fatigués d'une attaque si longue & si opiniâtre , commencèrent à mollir ; & peu de tems après , se voyant rompus & enfoncés de tous côtés , ils prirent la fuite. Ils n'eurent pas plus de vigueur à défendre leur camp qu'à soutenir le combat. Les Albanois qui les ferroient de près , y entrèrent avec eux , & ne cessèrent de tuer , jusqu'à ce que les ennemis les eussent laissés maître du camp comme du champ de bataille. Ils y trouverent un butin inestimable , tant en chevaux qu'en armes , & en toutes sortes de riches dépouilles. Balebán , avec les tristes restes de son armée , reprit le chemin de Constantinople , sans enseignes & sans équipages , & avec autant de confusion , qu'il avoit eu de confiance & de fierté quand il entreprit cette expédition.

Quoique deux fois battu , ce général revint bientôt en Albanie avec plus de résolution qu'il n'en avoit encore eu jusques-là ; soit que la parole que lui avoit donné le sultan de le mettre en possession de ce royaume lui élevât le cœur , soit qu'atten-

tif à éviter les surprises de son ennemi, & ne cherchant qu'à le combattre en rase campagne, il crût qu'il lui seroit aisé de l'envelopper, & d'en remporter une pleine victoire. Il ne s'arrêta point sur la frontiere comme auparavant, mais entra de plein pied dans l'Albanie, & vint camper aux environs de Stéfigrade. Scanderbeg, toujours prompt & rapide dans ses expéditions, & qui au premier bruit du retour des Turcs avoit rassemblé ses troupes, leur déclara ouvertement qu'il les menoit au combat. Etant arrivé à Stéfigrade avec son armée, qui étoit de huit mille chevaux, & de deux mille cinq cents hommes de pied, il l'étendit dans une belle plaine qui est aux portes de la ville, & la partagea en quatre corps. Le premier avoit pour chef Goie Strèse, son neveu; le second, Tanuse Ducagin; le troisieme, Mufache; & du quatrieme, composé de ses meilleures troupes, il en fit sa garde & comme un corps de réserve, son dessein étant de se porter en tous les endroits où l'ennemi paroîtroit avoir quelque avantage. Au milieu de chaque corps étoit l'infanterie, divisée en quatre, comme la cavalerie, & commandée par autant d'officiers de marque, Paul Manèse, Pic Manuel, Démétrie Bériffe, & Rajan Chunique. L'armée des ennemis étoit rangée à

peu près comme celle des Albanois ; & il est vraisemblable que ce fut sur leur ordre de bataille que Scanderbeg forma le sien. Tout étant ainsi disposé , il fit sonner la charge , & aussitôt commença le combat avec plus d'impétuosité & de fureur qu'on n'en avoit encore vu jusques-là. Ce ne fut point successivement que les corps combattirent ; tous donnerent au premier signal , & firent les derniers efforts pour abattre & renverser ce qu'ils avoient en tête.

Les Albanois , sans s'effrayer ni de la multitude des ennemis , ni d'une grêle de flèches & de mousquetades dont ils étoient accueillis , pouissoient à eux tête baissée pour les joindre corps à corps , & le sabre à la main , en jettoient à leurs pieds autant qu'il s'en présentoit. Les Turcs avoient peine à soutenir un choc si rude ; mais , ne doutant point de leur entière défaite , s'ils se laissoient enfoncer , tout leur soin étoit de serrer leurs rangs , se contentant de reculer quelques pas quand ils se sentoient trop pressés. Baleban , avec un corps de troupes qu'il avoit à ses côtés , passoit sans cesse d'un corps à l'autre pour animer le combat , remplissoit les rangs qui se trouvoient déjà éclaircis , excitoit du geste & de la voix ceux qui paroissoient ébranlés , se jettoit au-devant de ceux

qu'il trouvoit rompus, pour leur donner le tems de se rallier, se mettoit à leur tête pour les ramener à la charge, allant aux coups comme un simple soldat, & donnant ses ordres avec une présence d'esprit qui ne pouvoit se trouver que dans un général d'une capacité consommée. Scanderbeg ne se donnoit pas de moindres mouvemens, avec cette différence que partout où il se montrait il portoit le courage & l'ardeur dans le cœur des siens, l'épouvante & l'effroi dans celui des ennemis. En quelque endroit qu'il y eût la moindre apparence de danger, il couroit sans délibérer, se lançoit impétueusement avec sa troupe au milieu des plus épais escadrons des ennemis. A sa présence, tout s'arrêtoit d'abord, ou ne tarδοit pas à plier, & l'on entendoit les Turs crier hautement que jamais il ne s'étoit vu un si terrible guerrier. Déjà ces Infidèles commençoient à perdre contenance & étoient sur le point de lâcher le pied, lorsqu'un accident imprévu les raffermir. Scanderbeg continuant de les pousser avec son ardeur ordinaire, son cheval reçut un coup dont il fut abattu, lui-même renversé sous le cheval, & jetté rudement contre un tronc d'arbre, dont il eut le corps tout froissé, & une si grande contusion à une épaule, qu'il en perdit la respiration. Les

Turcs, qui le virent par terre, le tinrent pour mort, poussèrent de grands cris de joie, & accoururent en foule pour lui couper la tête. Ils furent fort mal reçus par une troupe de ses gendarmes, qui, après les avoir écartés, le couvrirent de leurs corps & de leurs boucliers, jusqu'à ce qu'il eut repris ses esprits. Se trouvant un peu remis de cette chute, & la plus grande douleur étant passée, il monte un nouveau cheval, & rentre dans la mêlée avec plus d'audace & de transport qu'auparavant. On sçut bientôt qu'il étoit encore en vie, & plusieurs l'éprouverent à leurs dépens. Un de ceux à qui il le fit mieux sentir, fut un nommé Suleiman, homme très-remarquable parmi les Turcs, qu'il frappa d'un coup de sabre, & qu'il jeta par terre roide mort. Il semble que ce fut là ce qui détermina en sa faveur & lui attachait la victoire, qui jusqu'alors avoit paru comme en suspens entre les deux partis ; car, soit que les Turcs désespérassent de pouvoir tenir plus long-tems contre une valeur si héroïque, soit que la mort de Suleiman ; l'un de leurs plus braves guerriers, les eût effrayés, on les vit incontinent après perdre courage, ensuite s'ébranler, & enfin tourner le dos & fuir à toute bride par-tout où ils crurent pouvoir échapper plutôt aux mains & aux coups

des vainqueurs. On fit main-basse sur tous ceux qu'on put atteindre ; & le massacre en fut si grand, que ces derniers, joints à ceux qui avoient péri dans le combat, laissent l'armée diminuée de plus des trois quarts. Du côté des Chrétiens, il ne demeura sur la place qu'environ trois cents hommes ; mais le nombre des blessés fut plus grand qu'à tous les autres combats qui avoient précédé. Aussitôt qu'on eut cessé de poursuivre les Turcs, Scanderbeg avoit abandonné aux siens toutes leurs dépouilles & tout le butin de leur camp ; & il n'y eut ni officier ni soldat qui n'y trouvât une digne récompense de ses services & de la fatigue qu'il venoit d'essuyer.

✻ [1465.] ✻

Il n'y avoit point d'apparence qu'après tant de défaites Baleban dût reparoître encore sur la scène. Ce général avoit été reçu fort mal à la cour de Constantinople ; & Mahomet avoit eu beaucoup de peine à lui faire grace, en faveur de ses talens militaires, & de sa haine invétérée contre Scanderbeg. Baleban ne tarda pas à faire approuver au sultan son maître, un projet d'où dépendoit, selon lui, la prise infaillible du royaume d'Albanie ; c'étoit de choisir deux généraux habiles, avec

deux puissantes armées , qui par diverses routes entraissent dans l'Épire , l'un ouvertement, afin d'attirer à lui toutes les forces de Scanderbeg, & l'autre en secret & par des détours, de manière que celui-ci pût joindre le premier , lorsqu'il seroit près d'en venir aux mains avec l'ennemi. L'expédient parut si bon à Mahomet , que sur le champ il en confia l'exécution à celui qui l'avoit proposé, avec pouvoir d'ordonner de cette guerre comme il jugeroit à propos, de choisir parmi ses troupes, & d'en emmener autant qu'il lui paroîtroit nécessaire, & de s'associer tel collègue qu'il voudroit. Baleban, qui mouroit d'envie de réparer son honneur , fit choix de plusieurs troupes , tant cavalerie qu'infanterie, dont il forma une armée assez puissante pour faire trembler toute l'Albanie. Celui sur qui il jetta les yeux pour commander avec lui, fut un nommé Jagup Arnaut, qui veut dire Jacques Albanois, parce qu'en effet il étoit originaire d'Albanie, homme de réputation & fort expérimenté dans le métier des armes. Il lui donna seize mille chevaux à conduire, en prit près de vingt-cinq mille pour lui & quatre mille piétons; & étant convenus entr'eux de se rendre en Épire, Baleban par la Thrace & par la Macédoine, Jagup par mer &

ensuite par la Theffalie , ils se séparèrent , & prirent chacun de leur côté la route qu'ils devoient tenir.

A peine étoient-ils hors de Constantinople , que Scanderbeg fut informé de leur départ & de leur dessein par les espions qu'il entretenoit à la Porte , & dont il fut toujours très-bien servi. Pour se disposer à les bien recevoir , il assembla huit mille chevaux , auxquels il joignit quatre mille hommes de pied , leur enjoignant à tous de se tenir prêts à marcher pour une expédition considérable , au premier ordre qu'ils en recevraient. Peu de jours après , ayant appris que Baleban avoit déjà passé la Thrace & la Macédoine , & s'étoit arrêté dans la plaine de Valcale , il vit bien qu'il y alloit du salut de son Etat de marcher promptement à lui pour le combattre séparément , & avant que Jagup l'eût joint. Il se mit donc en chemin avec ses troupes , prenant quantité de détours , ne marchant que de nuit & à petit bruit ; & , à la faveur des ténèbres & des circuits , s'étant approché des ennemis sans être encore découvert , avant que de rien entreprendre , il envoya reconnoître leur camp. Il avoit donné cette commission à trois officiers adroits & intelligens ; mais l'un d'eux , parent de Baleban , & plus attaché à lui par les liens du sang , qu'à son

prince par la fidélité qu'il lui devoit, trouva moyen de gagner les deux autres par argent, & par l'espérance qu'il leur donna de quelque gratification considérable que Baleban ne manqueroit pas de leur faire, en récompense du service important qu'ils lui rendroient. Ainsi, au lieu d'observer la disposition des ennemis & d'en faire leur rapport à Scanderbeg, ils allerent donner avis au général Turc que son ennemi étoit fort près de lui avec toutes ses forces, & ne cherchoit qu'à le surprendre. Scanderbeg, voyant qu'ils tar- doient trop à revenir, & craignant qu'ils ne fussent tombés entre les mains des ennemis, alla lui-même à la découverte, accompagné de cinq hommes, & aima mieux prendre ce danger sur lui, que de s'exposer à recevoir de faux avis. Baleban, qui sçavoit quelle étoit son activité, & qui ne doutoit pas qu'il ne dût venir en personne pour le reconnoître, donna ordre à quelques cavaliers, tous hommes vigoureux & bien montés, d'aller occuper un certain pas qui étoit presque le seul endroit par où il pût approcher de son camp. Ses conjectures ne furent point fausses; & à peine les hommes qu'il avoit envoyés se furent-ils mis en embuscade, que Scanderbeg arriva avec ses gens. Le lieu lui parut dangereux, tant parce qu'il étoit cou-

vert & fort resserré , qu'à cause du voisinage de l'armée ennemie. Cependant , comme il étoit résolu de passer outre , il fit avancer un de ses soldats , qui , ayant apperçu les Turcs qui les attendoient , cria à Scanderbeg de se sauver promptement. Ceux-ci se voyant découverts , poussèrent au prince avec furie ; & , après quelques coups portés de part & d'autre , le contraignirent de s'enfuir. Il se jeta dans une forêt qui est au-delà de la montagne ; & comme il continuoit de fuir à tout bride , parce qu'il étoit poursuivi de même , il trouva le chemin coupé par un gros arbre couché par terre & mis en travers. A la vue de cet obstacle , il donne un grand coup d'éperon à son cheval , & le fait sauter par-dessus. Un de ceux qui l'accompagnoient n'eut pas moins de bonheur , & en fit faire autant à son cheval : les quatre autres , qui tenterent inutilement la même chose , ne purent se dérober à la poursuite des ennemis ; & , après s'être défendus quelque tems , ils furent tous tués. Il y eut un Turc qui , ayant franchi le pas comme Scanderbeg & le soldat qui le suivoit , continua de courir après eux. Scanderbeg , au bruit de ce cavalier , ayant regardé derriere lui , & voyant qu'il étoit seul , tourna bride tout-à-coup , fondit sur lui , & l'étendit mort sur la place. Après

avoir échappé de ce danger, il regagna son camp qui étoit à Pétralbe, à cinq lieues des ennemis, & donna ses ordres pour aller à eux. S'étant approché des lignes des Infidèles, il fit tout ce qu'il put pour les attirer au combat. Mais ni les clameurs ni les railleries des Albanois, ni même quelques attaques qu'ils livrerent aux retranchemens, n'ébranloient point encore Baleban, ni ne pouvoient le résoudre à accepter le défi. Heureusement pour Scanderbeg, les Turcs se trouverent en d'autres dispositions que leur général. Piqués des insultes des Albanois, ils commencerent à gronder fourdement contre sa lâcheté; puis, élevant la voix, ils crièrent hautement que rien n'étoit plus honteux que de se voir ainsi renfermés devant un ennemi plus foible qu'eux de moitié, & d'essuyer toutes ses insultes. Ces murmures & ces cris mirent tout le camp en rumeur. La chose alla si loin, que Baleban, ne se trouvant plus maître de réprimer ces mouvemens, & craignant une rebellion ouverte, sortit enfin de son camp, & se mit en ordre de bataille. Le signal donné de part & d'autre, la mêlée commença avec furie & avec un grand carnage. Les deux généraux, plus intéressés que les autres au succès de l'action, donnoient à leurs troupes des exemples éclatans de hardiesse & d'intrépi-

d'intrépidité. Là l'infanterie & la cavalerie Albanoise s'efforçoient de se signaler à l'envi ; là les Croyens & les Dibriens se piquoient de se surpasser les uns les autres en courage & en valeur. Mais, quelque effort que fissent ces derniers pour rompre les Azappes qu'ils avoient en tête, ils ne pouvoient en venir à bout , parce qu'encore que ceux-ci reculassent devant eux , étant appuyés du gros de leur armée , ils gardoient toujours leurs rangs , & continuoient de faire une ferme résistance. C'est ce qui donna lieu à Scanderbeg de détacher une partie de son aile droite, où il paroissoit que ses gens avoient moins d'occupation, & de se mettre à leur tête pour prendre la gauche des ennemis par derriere. Ce mouvement se fit avec tant d'adresse & de promptitude , que ni les Turcs , ni les Albanois même ne purent s'en appercevoir. Il donna sur la queue de la gauche avec tant de vigueur, qu'il l'enfonça en peu de tems , & perça jusqu'aux Azappes. Etant tombé sur eux, il trouva peu de résistance , & les mit en déroute. La défaite de la droite des ennemis suivit de près celle de la gauche. Elle étoit déjà fort endommagée par les rudes charges de tous les corps Albanois qui l'attaquoient , lorsque Scanderbeg y arriva avec les troupes qui venoient de

battre la gauche. Tout plia , tout recula devant cet ennemi redoutable. Baleban ferré de près , & craignant pour sa personne , prit la fuite ; & son exemple entraîna toute son armée.

Peu d'heures après le combat fini, Scanderbeg reçut avis que Jagup Arnaut étoit entré dans l'Epire par le chemin de Belgrade , avec les seize mille chevaux qu'il conduisoit , & qu'il faisoit un grand dégât dans tout le pays. Il venoit pour enfermer les Albanois entre son armée & celle de Baleban. Sur ces nouvelles, Scanderbeg se mit en marche pour aller le recevoir. Les deux armées se trouverent bientôt à la vue l'une de l'autre , & demeurèrent un jour entier à s'observer. Celle des Ottomans s'étoit postée sur le penchant d'une petite montagne. La nuit suivante Scanderbeg, craignant que Jagup ne se retirât, si par hasard il apprenoit la défaite de Baleban , remplit de bonnes troupes les environs & les issues de son camp, pour lui fermer toute voie de retraite. Le jour venu, il alla se présenter aux ennemis en ordre de bataille ; & , pour les décourager par des marques certaines du désastre de leurs compagnons , il fit jeter devant leurs tentes les têtes de plusieurs officiers de marque, qui avoient péri dans le combat , & fit exposer à leurs yeux bon nombre de

captifs de l'armée de Baleban, chargés de chaînes, & tous les drapeaux ou étendards qu'on avoit pris. A la vue d'un tel spectacle, qui sembloit devoir jetter le trouble & l'effroi parmi eux, ils ne perdirent point contenance, & continuèrent de se disposer au combat avec autant d'ordre que de résolution. Scanderbeg détacha cinq cents chevaux qu'il fit avancer jusqu'à leurs retranchemens, pour les attirer dans la plaine, avec ordre de regagner le gros de l'armée dès qu'ils verroient l'ennemi sortir sur eux & les poursuivre. Jagup avoit disposé ses troupes sur trois lignes; & se voyant provoqué par les Albanois, il leur fit donner la chasse par quelques-uns des siens, & descendit dans la plaine avec tout le reste. Alors Scanderbeg court à ses gens qui revenoient à lui, leur donne ordre de faire volte-face, & charge les premiers escadrons Turcs qui étoient à leurs trouffes. A l'heure même on vit tous les corps des deux armées s'ébranler, s'attaquer les uns les autres, & ensuite se mêler. Le combat fut plus rude & plus opiniâtre du côté des Turcs qu'en l'armée de Baleban, la victoire plus long-tems en balance, & achetée plus chèrement par les Albanois. Après diverses attaques coup sur coup, toutes très-vives & très-sanglantes, les Turcs

tenoient toujours ferme, & ne donnoient encore aucune espérance de se laisser vaincre. Scanderbeg la fit naître tout-à-coup par son adresse & sa bravoure ordinaire. Il avoit sans cesse les yeux sur Jagup, toujours prêt à le joindre s'il s'avançoit sur les premiers rangs. Mais voyant qu'il tar-
doit trop, & qu'apparemment la crainte l'empêchoit de se découvrir, il part aussitôt avec une troupe de gens choisis, va heurter impétueusement contre ces épais escadrons qui l'environnoient; &, après les avoir ouverts & enfoncés, il pousse à lui la lance en arrêt, & d'un coup qu'il lui porte à la gorge, le jette mort à ses pieds. Une action si déterminée étonna tellement les Infidèles, que ce fut à qui fuirait des premiers. On les poursuivit long-tems & avec grand carnage; plusieurs furent faits prisonniers; &, ceux qui étant échappés du combat, tomberent entre les mains des payfans qui avoient saisi tous les passages, ne furent pas épargnés. On prétend qu'il y eut plus de vingt-quatre mille Turcs qui demeurèrent sur la place dans les deux combats, plus de six mille faits prisonniers, outre quatre mille Chrétiens ou environ, tant laboureurs qu'habitans du plat pays, que ces Infidèles avoient mis en servitude, & qu'on retira de leurs mains. Le butin fut inestimable. Une nouvelle

viûtoire que Scanderbeg remporta quelque tems après sur Baleban , termina la campagne , l'une des plus glorieufes dont l'hiftoire faffe mention.

❧ [1466.] ❧

Irrité de tant de défaites confécutives , Mahomet avoit réfolu de porter lui-même la guerre en Albanie. Sur les premiers avis qu'en reçut Scanderbeg , ce prince s'étoit hâté de paffer fécrètement en Italie pendant l'hiver , pour implorer l'affiftance du pape , & tâcher d'en obtenir des fecours proportionnés à fes befoins. Il fut accueilli très-honorablement du faint pere , alors Paul II , & de tous les cardinaux. Il en obtint, dit-on, de grandes fommef d'argent pour fubvenir aux frais de la guerre ; & , dès qu'il en eut touché une partie , il retourna dans fes Etats avec la même diligence & le même fecret qu'il en étoit parti. Le printems venu , Mahomet , avec toutes les troupes qu'il avoit pu raflembler , marche vers l'Albanie. Sans s'arrêter fur la frontière , il entra de plein pied dans le pays , & conduifit fon armée vers Duraf ou Durazzo * , qui étoit comme la clef

* Cette ville fi fameufe par l'afile qu'elle donna au fénat Romain , lorsque Céfar pourfuivoit Pompée pour le combattre , s'appelloit anciennement

du royaume du côté de la mer Adriatique, espérant par-là de fermer le passage aux secours qui seroient envoyés d'Italie à Scanderbeg, & par ce moyen de l'opprimer plus aisément. Il se flatta d'emporter cette place en peu de tems, tant à cause de la multitude de ses forces, que parce que la garnison étoit foible, & qu'il n'y avoit presque que la bourgeoisie pour la défendre. On ne laissa pas de soutenir toutes ses attaques avec tant de courage & de fermeté, que, surpris de cette résistance, il jugea qu'il falloit que Scanderbeg s'y fût renfermé. C'en fut assez pour qu'il désespérât de la réduire. Il en leva le siège, & rebroussant chemin, alla promptement se présenter devant Croie; mais, parce que c'étoit une affaire de longue haleine, & que Scanderbeg avec sa petite armée ne lui donnoit pas moins d'exercice qu'au premier siège, il abandonna bientôt ce dessein, & se contenta de piller & de ravager le plat pays, portant le fer & le feu par-tout, massacrant ou mettant à la chaîne tous ceux qu'il pouvoit surprendre, & qui n'avoient pas eu le

Epidamne, du nom d'un roi barbare qui l'avoit fondée; & depuis elle porta le nom de Dyrrachium, qui étoit celui d'un autre prince. petit-fils du premier, & qui y fit construire un port.

tems & la précaution de se dérober à sa fureur. Il sortit enfin de l'Albanie après une campagne de cinq ou six mois, & reprit le chemin de Constantinople. Ainsi échoua deux fois avec toutes ses forces, contre la valeur & la fermeté de Scanderbeg, ce redoutable Mahomet dont le nom & la puissance faisoient trembler toute la terre. Ce fut aussi là le dernier exploit de Scanderbeg, qui mourut à Lyffe, d'une grosse fièvre, le 17 de Janvier de l'an 1467, en la soixante-troisième année de son âge, & la vingt-quatrième de son règne; prince à jamais célèbre par ses vertus, par ses qualités héroïques, & par le grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Infidèles.

❧ [1468.] ❧

Scanderbeg en mourant avoit mis ses Etats sous la protection des Vénitiens. Ce fut une source de calamités pour ces Républicains avides; & Mahomet n'en conquit pas moins l'Albanie, comme on le verra bientôt. Fiers de quelques succès maritimes, & de la prise de Sétines, (la célèbre Athènes) les Vénitiens avoient osé porter le dégât dans la Macédoine & dans la Thrace. Capello, leur général, mit le siège devant Éno, ville de la Romanie. Il ne cessa d'en battre les murailles

pendant plusieurs jours , & s'en rendit maître enfin par escalade. Il est difficile d'exprimer les excès auxquels se livrerent les victorieux. Tous les habitans, quoique Chrétiens , furent passés au fil de l'épée : l'asile sacré des monasteres ne fut point à l'abri de la brutalité du soldat. On dépouilla les églises , on les abandonna aux flammes avec toute la ville ; & après cette sanglante exécution , digne des peuples les plus barbares , les Vénitiens se retirèrent à Négrepont , chargés d'un butin immense. Mahomet , apprenant ces tristes nouvelles , jura de se venger. Il rassembla toutes ses forces , & fit construire un grand nombre de vaisseaux.

❧ [1469.] ❧

Au mois de Juin le sultan sortit du port de Constantinople , avec une flotte de trois cents voiles , portant soixante & dix mille hommes de débarquement. Il s'arrêta d'abord à l'isle d'Imbro , dont les Vénitiens s'étoient emparés depuis peu , la prit , & fit massacrer les troupes qui la défendoient. Il en fit autant à Mételin. S'avancant ensuite vers Négrepont , il entra dans le détroit qui sépare cette isle de la Béotie , & mit le siège devant la capitale , appelée Chalcide par les anciens Grecs , & qui porte aujourd'hui le nom de l'isle. On

ouvrit aussi-tôt la tranchée, & les assauts se succéderent rapidement. En vain les assiégés opposerent aux efforts des Infidèles la plus intrépide valeur ; ne recevant du dehors aucun secours , tandis que l'armée Ottomane, continuellement rafraîchie, ne s'appercevoit pas même de ses pertes , ils furent bientôt réduits aux dernières extrémités. Il eût été facile à la flotte Vénitienne , qui croisoit à la vue de Négrepont, de secourir la place ; mais, soit timidité , soit négligence , le général Canale, qui la commandoit , se contenta d'observer les ennemis. Enfin , après un mois de travaux , Mahomet ayant fait donner un assaut général , se rendit maître de la brèche. En représailles du massacre d'Eno, il abandonna la ville au pillage. Paul Erizzo, gouverneur, se sauva dans la citadelle, & tint ferme encore quelques jours, au bout desquels il fallut se résoudre à capituler. Une des principales conditions du traité fut qu'on épargneroit sa tête ; mais Mahomet, interprétant à son gré cet article , le fit scier par le milieu du corps en présence de toute l'armée : perfidie atroce, & plus digne d'un brigand que d'un souverain. La même année les Vénitiens firent une tentative sur Négrepont ; mais ils furent battus par les Turcs , & forcés de se rembarquer.

~[1472.]~

Depouillés d'une grande partie de leurs possessions dans la Grèce , & craignant pour leurs propres Etats , les Vénitiens se donnoient des mouvemens incroyables pour susciter des ennemis au grand-seigneur. Le projet d'une ligue en Europe n'avoit pas réussi ; celui d'embraser les chantiers de Gallipoli , où Mahomet faisoit construire quantité de galeres , avoit eu peu de succès. Depuis long-tems ils faisoient solliciter le roi de Perse, Ussum-Cassan, de déclarer la guerre à la Porte ; ils en vinrent afin à bout ; mais ce fut pour préparer de nouveaux lauriers à leur terrible adversaire. Avant que d'entrer en campagne, le roi de Perse envoya, dit-on, présenter à Mahomet, un sac rempli de grains de millet, pour marquer sans doute le nombre presqu'infini de ses troupes. On ajoute que le sultan ayant fait jeter ce grain à des poules qui le dévorèrent en sa présence , répondit à l'ambassadeur Persan : « Tu vois avec quelle promptitude » une petite quantité de poules a mangé » ton sac de millet ; ainsi mes Janissaires » détruiront les troupes nombreuses de ton » maître. » L'armée Persane s'assembloit cependant à Tauris. Ussum - Cassan , en détacha mille hommes qui passèrent

l'Euphrate , entrèrent dans la Natolie, & s'emparèrent de Tocat , ville forte , qu'ils réduisirent en cendres. Ils se jetterent ensuite sur la Caramanie , (la Cilicie,) & y commirent les plus affreux ravages ; mais Mustapha , fils de Mahomet, qui gouvernoit ce royaume , ayant rassemblé toutes ses forces , fondit tout-à-coup sur les Persans, & les tailla en pièces. Il fit prisonnier leur général , & l'envoya chargé de chaînes à Constantinople.

❧ [1473.] ❧

Le défaut d'artillerie avoit empêché le roi de Perse de faire usage de toutes ses troupes contre les Ottomans. Dès qu'il eut reçu les provisions de poudre & de canons qu'il attendoit des Vénitiens , il passa l'Euphrate à la tête de quatre cents mille hommes. Mahomet, suivi de trois cents cinquante mille , s'avança pour le combattre , accompagné de ses deux fils Bajazet & Mustapha. Les deux armées se rencontrèrent dans la Natolie , & ne tarderent pas à en venir aux mains. La cavalerie Persane , beaucoup mieux montée que celle des Turcs , eut d'abord l'avantage ; mais la valeur des Janissaires eut bientôt regagné le terrain qu'on venoit de perdre. Le combat fut sanglant & opiniâtre , les deux nations rivales s'efforçant,

sous les yeux de leurs empereurs, de gagner la supériorité l'une sur l'autre. A la fin Mustapha, fils du sultan, qui commandoit l'aile gauche des Turcs, rencontre Zeinuldin, fils d'Ussum-Cassan, qui conduisoit l'aile droite des Persans. Les deux princes s'attaquent fièrement l'un l'autre : après s'être porté quelques coups, Zeinuldin est renversé de son cheval par Mustapha, &, avant que de pouvoir se relever, il est percé & tué sur la place. Sa mort fut la perte de l'armée entière ; car les Ottomans, ayant sans peine rompu l'aile droite découragée par cet accident, tomberent avec furie de tous côtés sur l'aile gauche qui soutenoit encore bravement l'effort de l'ennemi. Ils la firent plier, & enfin la mirent en fuite. Le carnage fut grand dans la déroute, & le nombre des prisonniers considérable. Ussum-Cassan, voyant la bataille perdue, s'enfuit à toute bride avec peu de suite, & se mit à couvert par sa diligence, & en changeant souvent de cheval. Ainsi Mahomet, par cette glorieuse victoire, devint maître du camp de l'ennemi.

✂[1477.]✂

Pour se débarrasser d'Ussum-Cassan, Mahomet, en politique habile, avoit allumé le feu de la guerre civile dans les

Etats de ce prince. Tranquille de ce côté, le monarque Ottoman résolut d'accabler les Vénitiens du poids de sa puissance, & mit à la fois sur pied trois armées formidables, commandées par trois généraux de réputation. La première, aux ordres de Soliman, alla mettre le siège devant Lépante, ville de la Livadie, cédée aux Vénitiens par un des derniers empereurs de Constantinople. Mais l'habileté de Loredan rendit inutiles tous les efforts du général Turc, par les secours fréquens qu'il jeta dans la place. Achmet, grand-vizir, ne fut pas plus heureux à Croie; & ce fut encore au même Loredan que la République dut la conservation de cette capitale de l'Albanie. La troisième armée, commandée par Morbeg, Pacha de Bosnie, avoit pénétré dans le Frioul, province Vénitienne: elle y mit tout à feu & à sang, & fit un nombre prodigieux d'esclaves de tout sexe & de toute condition, après avoir battu les troupes de Venise, près de Gradisca:

❧ [1478.] ❧

Tandis que Morbeg continuoit ses ravages dans le Frioul, Mahomet s'étoit transporté lui-même en Albanie. La ville de Croie, ce fameux écueil où se brisèrent tant de fois toutes les forces Ot-

tomanes , tant qu'elle eut le brave Scanderbeg pour défenseur , tomba tout-à-coup sous la domination du sultan , qui ne tarda pas à se rendre maître de tout le royaume. Convaincus enfin de leur foiblesse , les Vénitiens envoyèrent demander la paix à la Porte , & l'obtinent à prix d'argent.

— [1480.] —

La paix faite avec les Vénitiens , & la mort d'Uffum-Cassan , arrivée la même année , ayant assuré la tranquillité des provinces Ottomanes , Mahomet , toujours avide de conquêtes , forma tout-à-la-fois trois grands desseins , pour l'exécution desquels il leva trois cents mille hommes , & fit armer deux cents galeres & trois cents autres bâtimens. Le premier étoit d'assiéger Rhodes ; le second , de dompter l'Italie ; & le troisieme , de conquérir l'Egypte. Il résolut de commencer par le siège de Rhodes , persuadé qu'il étoit de son intérêt & de sa gloire de ne point laisser subsister plus long-tems au milieu de ses Etats une puissance étrangere , & de détruire enfin ce fameux boulevard de la Chrétienté , qu'il appelloit un repaire de corsaires & de pirates. Tel étoit alors le zèle infatigable de ces nobles chevaliers connus aujourd'hui sous le nom de cheva-

liers de Malthe , que non-seulement ils prenoient part à toutes les guerres des Chrétiens contre les Infidèles , mais qu'ils ne cessoient d'infester les côtes maritimes de la Turquie , & de donner la chasse à tous les vaisseaux qui croisoient dans la Méditerranée, sous l'empire ou la protection du Croissant. Le 21 de Mai, l'on eut avis à Rhodes que la flotte Ottomane s'avançoit vers l'isle à pleines voiles. Elle vint se poster à la hauteur du mont Saint-Etienne ; & trois jours après les Turcs firent jouer une batterie de trois grosses pièces d'artillerie contre le fort Saint-Nicolas. Les Chrétiens leur opposèrent une batterie semblable , qui fut dressée dans le jardin du palais des chevaliers d'Auvergne.

Dans cet intervalle, un canonnier des Infidèles , nommé George , Allemand de nation, homme éloquent & rusé, se présenta sur le bord du fossé, demandant à parler au grand-mâitre. C'étoit un renégat établi depuis quelques années à Constantinople , où ses talens & son adresse l'avoient mis en grande considération. Mahomet avoit coutume de s'en servir pour prendre les villes des Chrétiens. Lorsqu'il vouloit faire quelque siège , il l'envoyoit secrètement dans la place ; & ce traître , feignant de vouloir rentrer

dans la religion de ses peres , ne manquoit pas d'offrir ses services aux habitans. Comme il étoit fort expert dans son art , il observoit avec soin l'état des fortifications , sous prétexte de pourvoir à leur sûreté , & il en donnoit aussitôt avis aux assiégeans , par des lettres tirées avec des flèches : s'il arrivoit que les Turcs ne pussent se rendre maîtres de la place , il en sortoit après la levée du siège. Son dessein étoit de faire la même chose à Rhodes ; mais, l'armée ennemie étant composée de troupes de nations & de religions différentes , il s'y trouva des Chrétiens qui se servirent du même expédient pour avertir les Rhodiots de se défier de George. En conséquence de ces avis , le grand-maître , Pierre d'Aubusson , le fit observer de près ; & ses soupçons s'étant bientôt tournés en certitude , il le fit arrêter , appliquer à la question , & pendre sur le rempart , après avoir arraché de sa bouche l'aveu de sa trahison.

Les Turcs cependant battoient sans relâche la tour de Saint-Nicolas , assise dans le roc , sur un coteau qui s'avance trois cents pas environ dans la mer. Ce poste étoit très-fort , & d'une extrême importance pour la conservation ou la perte de la ville ; aussi les Turcs faisoient-ils tous leurs efforts pour pouvoir l'emporter. Le
feu

feu de leur batterie fut si bien servi, qu'en peu de tems toute la muraille extérieure de la tour, formée de grandes & grosses pierres, fut mise en poudre ; mais le dedans étoit si bien cimenté qu'il fut impossible de le démolir, de sorte qu'il en resta suffisamment pour empêcher les ennemis de monter à l'assaut : toutefois le grand-maître ayant reconnu la nature du ciment ne laissa pas de faire réparer à la hâte ce que le canon avoit endommagé. En même tems il fit préparer grand nombre de mortiers, de grenades, de pots à feu, & de matieres inflammables pour jeter dans les vaisseaux Turcs, lorsqu'ils se présenteroient à l'attaque. Sa prévoyance ne fut pas inutile ; car la flotte Ottomane s'étant avancée vers le promontoire de Saburne pour assaillir la tour, au bruit de tous les instrumens militaires, elle fut accueillie avec tant de résolution & de vigueur, qu'après quelques heures d'un combat opiniâtre, elle fut obligée de se retirer. Le général ennemi voyant le peu de progrès qu'il faisoit contre cette tour, changea de dessein, & résolut d'abattre le mole. Pour cet effet, il fit tourner son artillerie contre le mur qu'on appelle des Juifs, & se mit à le foudroyer jour & nuit avec

huit gros canons & une bombarde d'un prodigieux calibre.

D'Aubuffon n'avoit pas plutôt compris le dessein des ennemis, qu'il s'étoit hâté de le prévenir. Il ordonna d'abord dans toute la ville des processions & des prières publiques ; moyen utile pour entretenir la confiance & relever le courage. Ensuite il fit abattre les maisons des Juifs, jointes à la muraille, & fit dresser à leur place un fort rempart, derrière lequel on creusa de profondes & larges tranchées. Prieurs, chevaliers, citoyens, hommes, femmes, enfans, tous mirent la main à l'œuvre, & dans peu de tems le boulevard & le retranchement furent achevés. Les Turcs ayant été repouffés de cette seconde attaque, reprirent leur premier projet, & battirent la tour de Saint-Nicolas avec plus de furie qu'ils n'avoient encore fait. Pour pouvoir venir plus facilement à l'assaut, ils construisirent un pont de bois, qui se dressoit en haut & s'étendoit de la chapelle S. Antoine jusqu'à la tour. Ce pont étoit fait de diverses pièces de bois, d'esquifs & barques joints ensemble, ayant de front assez d'espace pour tenir fix combattans. Un nautonnier promit au grand-maître de défaire ce pont, ce qu'il exécuta heu-

reusement : s'étant mis sous l'eau, il alla délier les cordes qui attachoient les différentes pièces de cette machine, & dans le moment que les Turcs alloient en faire usage, elle se désunit à leur grand étonnement. Ils ne tarderent pas à la refaire, & dès qu'ils l'eurent conduite à sa perfection, ils donnerent un assaut général à la ville, s'efforçant sur-tout d'emporter la tour, qu'ils regardoient avec raison comme la clef du fort & de la ville. Cet assaut dura depuis minuit jusqu'à dix heures du matin ; mais les Turcs n'y gagnèrent rien que des coups, & furent repoussés avec perte de deux mille cinq cents de leurs plus braves guerriers. Irrités plutôt que rebutés par ce mauvais succès, ils attaquèrent à la fois tous les murs de la ville, à dessein de partager les forces des assiégés, & de surprendre quelqueendroit plus foible qu plus mal gardé que les autres.

Le grand-maître & ses chevaliers mirent de leur côté tout en usage pour la défense de la place. Ils inventerent diverses machines, avec lesquelles on lançoit des pierres d'une grandeur démesurée sur les bataillons ennemis, & jusques sur leurs vaisseaux. Autant ces derniers témoignoiient d'ardeur à combler les fossés, autant les Rhodiots s'empressoient à les net-

bientôt assez considérables pour un nouvel assaut. Les chevaliers se disposèrent à le soutenir avec l'intrépidité qui leur étoit naturelle. Il se donna le 27 de Juillet. Les Turcs y accoururent en foule , & leurs plus grands efforts furent du côté de la rue des Juifs , où le canon avoit fait le plus de ravage. Ils furent reçus par le grand-maître lui-même , & par l'élite de ses guerriers ; ce qui ne les empêcha pas , après un combat très-opiniâtre , de gagner le haut de la brèche au nombre de près de trois mille , & d'y planter leur principal drapeau. Mais les assiégés , s'étant pressés les uns contre les autres , opposèrent à leur furie une barrière impénétrable. On en vint aux mains sur ce nouveau champ de bataille. Des deux côtés , il se fit des prodiges de valeur ; enfin la fortune se déclara pour les chevaliers ; ils se rendirent maîtres de l'enseigne Ottomane , & vinrent à bout de chasser entièrement les ennemis qu'ils poursuivirent jusques dans leur camp , où ils en firent un carnage effroyable.

Avec un peu plus de constance, il est probable que les Turcs eussent pu lasser & épuiser la bravoure des Rhodiots ; mais , sur la nouvelle qu'il arrivoit d'Italie un secours considérable , ils se déterminèrent à lever le siège. Avant que de

se rembarquer , ils firent le dégât dans la campagne , brûlerent les maisons de plaisance , arracherent les vignes & les arbres , & laisserent par-tout de tristes vestiges de leur fureur.

Pendant que les Turcs assiégeoient Rhodes , une de leurs flottes , composée de cent voiles , avoit porté la guerre sur les côtes de la Pouille & de la Calabre , au pays des Salentins. Elle étoit commandée par Acomat ou Achmet , grand capitaine , dont Spandugin raconte l'histoire suivante. Cet officier avoit une femme d'une beauté merveilleuse. Mustapha , fils du sultan , étant venu à la cour pour les affaires de son gouvernement d'Amasie , la vit & en devint éperdument amoureux. Résolu de satisfaire sa passion , à quelque prix que ce fût , il épia le moment qu'elle alloit au bain ; & ayant trouvé le moyen de s'y introduire , il triompha facilement de la pudeur de sa maîtresse. Achmet , extrêmement indigné de cet outrage , alla trouver le grand-seigneur , déchira ses vêtemens & son turban en sa présence , & lui demanda justice. Mahomet parut faire peu de cas de sa priere ; & le regardant avec un visage sévere , il lui demanda s'il ignoroit qu'il étoit son esclave , & si le prince , à ce titre , n'avoit pas pu jouir de la femme de l'esclave de son pere.

Néanmoins il ne laissa pas le crime de Mustapha impuni : l'ayant fait appeller, il lui fit les plus sanglans reproches, & le chassa de sa présence; réfléchissant ensuite sur la hardiesse d'une telle action, il lui envoya trois jours après un Chiaoux, qui l'étrangla avec une corde d'arc. Exemple mémorable de justice & de sévérité.

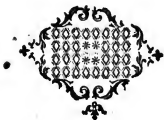
La flotte que commandoit Achmet arriva devant Otrante, sur la fin du mois de Juillet. Après dix-sept jours de siège, la ville fut emportée d'assaut. Plus de douze mille Chrétiens furent ou passés au fil de l'épée ou faits esclaves. Rien ne fut épargné. On mit à part les enfans & les filles pour les sérails du grand-seigneur. On viola les femmes, on écrasa les vieillards & les prêtres sous les pieds des chevaux; & jusques dans les églises. L'archevêque, personnage recommandable par sa dignité, par ses vertus & par son grand âge, fut sacrifié cruellement à la fureur de ces barbares, & scié par le milieu du corps, ou selon d'autres écorché vif; huit cents habitans qu'ils entraînerent tout nus hors de la ville, ayant refusé constamment d'abjurer le Christianisme, furent massacrés dans une petite vallée qu'on nomme aujourd'hui la Vallée des Martyrs. Cette conquête des Turcs, & les cruautés qu'ils exercèrent, en représailles du massacre

d'Eno par les Vénitiens , répandirent tant de terreur & d'effroi dans l'Italie , qu'au lieu de se mettre en état de la défendre, on ne songeoit plus qu'à l'abandonner ; & l'on assure que le pape Sixte IV fut sur le point de se retirer en France. Mais, pour le bonheur de la Chrétienté, Mahomet mourut sur ces entrefaites , lorsqu'il se préparoit à porter la guerre en Perse. L'Europe & l'Asie , qu'il avoit fait si long-tems trembler , au seul bruit de son nom, parurent respirer à cette nouvelle. On en fit par-tout des réjouissances extraordinaires , comme après la cessation du fléau le plus cruel & le plus redoutable.

Il est certain que Mahomet ne fut que trop souvent barbare ; mais c'est un défaut commun à tous les conquérans ; & d'ailleurs les Chrétiens eux-mêmes lui donnerent plus d'une fois l'exemple de la cruauté. Les historiens Turcs vantent beaucoup sa justice & sa piété. Nous avons rapporté ci-dessus un trait de la première ; en voici un autre non moins remarquable. Ayant appris un jour qu'un magistrat ou Cadi s'étoit laissé corrompre dans une affaire , il le fit écorcher vif , & ayant fait étendre sa peau sanglante sur le tribunal , il y fit asseoir le fils du juge , auquel il donna la charge de son pere.

Fidèle observateur des devoirs de la religion , Mahomet assistoit régulièrement à la priere publique dans les mosquées , lorsqu'il se trouvoit à Constantinople. Un article de la loi Mahométane , fondé sur ce passage de la Genèse , « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front , » oblige les empereurs au travail manuel. Mahomet , s'y conformant avec scrupule , cultivoit lui-même ses jardins ; & , du produit des fruits que l'on vendoit , il faisoit acheter des vivres pour sa bouche.

Mahomet étoit âgé de cinquante & un ans lorsqu'il mourut. Il en avoit régné trente. Son corps fut déposé dans la superbe mosquée Muhamedié , ainsi nommée parce que ce fut lui qui la fit construire.





BAJAZET II.

[1481.]

BAJAZET & Zizim étoient dans leurs gouvernemens lorsqu'ils reçurent la nouvelle de la mort de leur pere Mahomet II. Caoursin , historien contemporain , prétend que Bajazet étoit l'aîné , Jaligni , autre historien du même tems : attribue le droit d'aînesse à Zizim. Mahomet avoit nommé Bajazet pour son successeur. Achmet , le plus grand capitaine qui fût alors dans l'empire Ottoman , pour se conserver le commandement de l'armée qu'il ramenoit d'Italie , où il avoit pris la ville d'Otrante , la fit déclarer en faveur de Bajazet qui étoit peu guerrier : Zizim au contraire l'étoit beaucoup. Le vizir Achmet persuada Bajazet , qui avoit fait vœu d'aller en pèlerinage à la Mecque , d'envoyer à Constantinople son fils Corcud , pour y gouverner pendant son voyage , qui pouvoit lui coûter l'empire. Bajazet y consentit ; mais cette précaution n'empêcha pas que Zizim ne continuât à cabaler & à se faire des partisans.

[1482.]

Après s'être acquitté de son vœu, Bajazet revint à Constantinople, où le sage Corcud, prince d'une rare douceur, lui remit avec joie sa couronne. Les deux freres cependant ayant rassemblé leurs forces, ne tarderent pas à en venir aux mains. Zizim ne commandoit que des troupes Asiatiques. Bajazet avoit pour lui les Janissaires, les Spahis, un corps de troupes Européennes, & le brave Achmet. Les armées se joignirent près de Pruse. Le combat fut sanglant; &, malgré tous les efforts de Zizim, Achmet avec un corps de réserve fit pencher la victoire du côté de Bajazet. Zizim avec quarante cavaliers seulement prit la fuite. Il se retira d'abord en Egypte chez le Soudan Caïtbéï, ensuite chez le Caraman, prince de Cilicie; &, après une seconde défaite, il eut recours enfin aux Chrétiens, & débarqua dans l'isle de Rhodes. Le grand-maître le reçut avec de grands honneurs, & l'envoya quelque tems après en France, où il le fit garder à vue par ses chevaliers. Il le fit passer ensuite à Rome, où l'on prétend que le pape Innocent VIII, gagné par l'argent de Bajazet, le fit empoisonner.

[1483.]

Le grand-vizir Achmet, qui avoit servi

au sultan de principal degré pour monter à l'empire, injustement accusé de trahison, est étranglé par son ordre. Bientôt après son innocence fut reconnue, & Bajazet se repentit d'avoir privé l'Etat de son plus ferme appui.

Un des princes Caramains, dont on a parlé ci-dessus, s'étoit remis en possession d'une partie des Etats de ses ancêtres, à la faveur des troubles dont l'empire étoit agité. Trop foible pour se défendre contre Bajazet, il se retranche dans des défilés; les Turcs se rendent maîtres de ses places abandonnées. A la fin il va présenter la bataille au sultan, est tué dans le combat, & ses troupes sont taillées en pièces. Tout subit la loi du vainqueur.

Les Vénitiens s'emparent de Zante & de Céphalonie, isles de la Grèce, qu'ils avoient perdues sous le règne précédent.

[1484.]

A peine s'y étoient-ils établis, que Bajazet les leur fit redemander. Ils aimèrent mieux satisfaire le sultan que de s'exposer à sa vengeance. Peu de tems après Alaidoulet, petit prince d'Asie, s'empara de quelques places sur les Circassiens, dont cette milice redoutable des rois d'Egypte, connue sous le nom de Mamelus, tiroit son origine. Ce fut à leur valeur que Touran-

Schah, fils de Saleh, dut le succès de la Croisade où S. Louis, roi de France, fut fait prisonnier. Ils massacrèrent ensuite ce prince, lui donnerent pour successeur un autre descendant de Saladin, qu'ils déposèrent peu de tems après, & placerent sur le trône un soldat tiré de leur corps. Pendant plus de trois siècles, les Mamelus demeurèrent en possession de l'empire d'Egypte. Les Circassiens se mirent en campagne, & chasserent Alaidoulet de leurs frontieres. Ils ne pouvoient manquer d'être soutenus par les Mamelus, leurs compatriotes. Alaidoulet de son côté implora la puissance des Ottomans, qui s'empresserent à le secourir. Il recouvra les places qu'il avoit perdues. Il en enleva d'autres aux Circassiens, & les battit en plusieurs rencontres. Caïtbéï, Soudan d'Egypte, fit passer des troupes en Circassie. Le feu de la guerre se ralluma. La victoire favorisa successivement les deux partis. Ces expéditions des Egyptiens & des Ottomans étoient comme le prélude d'une guerre plus importante, qui devoit être fatale à l'une ou l'autre puissance. L'hiver néanmoins suspendit leurs armes.

✽ [1485.] ✽

Les officiers du roi Matthias, qui commandoient dans la Croatie & dans la Ca-

rinthie avec un corps d'armée formé à la hâte, enlèvent à sept mille cavaliers Turcs, dix mille prisonniers qu'ils emmenaient. Les Turcs se retirent, se joignent à d'autres de leur nation, & marquent leur passage dans la Valachie & dans la Moldavie par le fer & le feu.

❧ [1486.] ❧

Les Maures, pressés par le roi d'Espagne, implorent le secours de Bajazet. Ali-Bacha, commandant de la flotte qu'il leur envoie, ravage les côtes d'Andalousie, donne la chasse aux vaisseaux de Ferdinand, retourne à Constantinople, & fait une descente dans l'isle de Malthe.

❧ [1490.] ❧

Le sultan, à la tête de quatre-vingt mille hommes, met le siège devant Tarse & Adena qu'il emporte d'affaut. Toumanbai, Soudan d'Egypte, avoit déjà rassemblé ses forces; & Diadoro commandoit les redoutables Mamelus. Ils fondent sur les Turcs, le sabre à la main; rompent leurs bataillons. La nuit favorisa les fuyards.

De nouvelles troupes réparèrent la perte des Ottomans la campagne suivante. Ils mettent leurs ennemis en déroute.

Mais ces différens succès ne servirent qu'à affaiblir également les deux partis.

Grenade cependant est enlevée aux Maures. Chassés de toutes les Espagnes, ils repassent en Afrique.

✂[1496 --- 98 --- 99.]✂

La paix ayant été conclue entre la Porte & l'Egypte, le sultan fit équiper à Constantinople une flotte de deux cents soixante voiles, qui répandit la terreur parmi tous les princes Chrétiens, voisins des Turcs, & sur-tout à Venise, qui avoit donné quelque sujet de mécontentement au sultan.

Antoine Grimani avoit été fait général de la flotte des Vénitiens. Il se présenta la bataille aux Turcs, à la hauteur de Sapienza. Le choc fut vif, & la mêlée sanglante. La mort de Lorédan, gouverneur de Corfou, fit pencher la victoire du côté des infidèles. Grimani gagne le large. Les Turcs s'emparèrent de Lepante.

Ils assiégèrent ensuite Modon. Le combat se renouvela ; l'avantage en demeura encore aux Turcs, qui surprirent la ville, quoique les Vénitiens y eussent fait entrer quatre galères chargées de provisions. Tout ce qui échappa à la fureur du soldat, devint en un moment la proie des flammes. Coron, autre ville de la Morée, reconnut aussi la loi du vainqueur.

[1510.]

Une paix de dix ans avoit succédé à ces guerres , & Bajazet goûtoit enfin les douceurs du repos. Quelques troubles de religion, excités par Scheitan-Culy, surnommé Sophi, furent apaisés par Ali-Bacha, qui tailla en pièces les rebelles, & contraignit leur chef à sortir du royaume. Ce nouvel imposteur alla chercher en Perse des sectateurs de ses dogmes. Il en trouva en effet & en grand nombre : source éternelle de division entre les Persans & les Turcs.

[1511.]

Bajazet, succombant aux douleurs de la goutte, prit la résolution d'abdiquer la couronne, & de la résigner à son fils Achmet. Ce prince n'étoit point du goût des pachas & des vizirs. Sélim leur étoit plus agréable. Ils le firent venir secrètement, & ce prince s'approcha de Constantinople, accompagné de vingt mille hommes. Il auroit bien désiré que les Janissaires & le peuple, dont il avoit fait sonder les dispositions, se déclarassent pour lui. Ils n'osèrent néanmoins le tenter. Bajazet, apprenant, que son fils étoit à la tête d'une armée, leva des troupes en diligence, & marcha contre lui. Ce fils criminel osa livrer
la

la bataille à son pere, & la perdit. Il se retira ensuite à Caffa. Le foible sultan défendit de poursuivre les fuyards.

— [1512.] —

Bajazet voulut de nouveau mettre la couronne sur la tête de son fils Achmet ; mais Dieu qui dispose des empires à son gré, en avoit décidé autrement. Achmet, trop prudent où trop timide, répondit à son pere que les Janissaires & les grands désiroient Sélim pour leur empereur. En effet ils avoient écrit à ce prince de revenir à Constantinople , l'assurant qu'ils contraindroient enfin Bajazet à lui céder la couronne. Sélim profita de ces dispositions , & se rapprocha de la capitale. A peine les Janissaires eurent-ils appris qu'il en étoit près, qu'ils persuaderent au sultan de se démettre de l'empire en sa faveur. Ils ajouterent que ses infirmités ne lui permettoient plus de faire la guerre aux ennemis de la religion. Leur harangue fut accompagnée de menaces. Sélim ne sentit que trop qu'il falloit renoncer au diadème. Il envoya les coffres de l'empire à son fils , & donna ordre à ses Pachas de le reconnoître pour leur sultan. Rien ne s'opposa plus aux desirs ambitieux de Sélim. Il entra dans Constantinople. Bajazet voulut se retirer à Dima :

An. Orient. *Partie II.*

Z z

tuc. Une mort prompte le surprit en chemin : excès de cruauté de Sélim, qui le fit empoisonner par Amone, médecin Juif : visible punition du Dieu vengeur des crimes, qui fit périr Bajazet du même genre de mort dont il avoit lui-même fait périr son frere Zizim. Bajazet aima la justice, la religion & les sciences. Il signala les premieres années de son règne par des exploits éclatans ; mais il en déshonora la fin par son oisiveté & sa foiblesse. Son ingratitude pour Achmet, & sa cruauté pour Zizim, son frere, sont des taches encore plus grandes. Il fut enterré dans un jami de sa fondation. On eut soin de mettre dans son tombeau la brique qu'il avoit fait faire de la poussiere qui s'étoit attachée à ses habits, en poursuivant les ennemis de sa loi, parce que, selon la tradition Mahométane, elle devoit le préserver de l'enfer.

S É L I M I.

— [1512.] —

A PEINE le féroce Sélim, meurtrier de son pere, fut-il possesseur de l'empire, qu'il marcha contre Achmet son frere, le défit & le fit étrangler. Corcud,

son autre frere, éprouva le même sort. Délivré de ses concurrens à l'empire, Sélim renouvella la paix avec Venise & la Hongrie, & tourna ses armes vers la Perse. Il rencontra les ennemis aux plaines de Caldiran. On en vint aux mains. L'avant-garde Ottomane, composée d'Asapes, fut d'abord défaite par les Persans, & l'aile gauche, commandée par Cassan-Pacha, poussée jusqu'au gros des Janissaires qui formoient le corps de bataille. Sinan-Pacha, à la tête de l'aile droite, s'avança, & fit jouer son artillerie avec tant de succès, qu'il mit en désordre les Persans. Sélim, qui étoit au corps de réserve, s'avança avec ses Janissaires, & ravit à ses ennemis le champ de bataille, qui lui coûta cinquante mille hommes. Les Persans avoient combattu sous les murs de Tybris. Les portes en furent ouvertes au sultan.

❧ [1515.] ❧

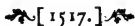
Alaideulet avoit favorisé le Sophi, en dévastant le pays par où l'armée de Sélim devoit passer. Le sultan, pour s'en venger, envoya contre lui Ferzad, qui suivit l'Arménien de montagne en montagne, le prit, l'envoya à l'empereur, qui lui fit couper la tête, & en fit présent aux Véz

nitiens pour gage de son estime & de ses victoires.

❧ [1516.] ❧

Les peuples du Diarbek & du Curdistan, fatigués du joug de la Perse, avoient obtenu du sultan d'être reçus au nombre de ses sujets. Mohammed fut envoyé pour y commander, & prit la ville de Marédin, après avoir battu Karacan, son rival. Sélim auroit bien désiré faire la conquête de la Perse. L'alliance du Soudan avec le Sophi nuisoit à son projet. Il chercha à l'en détacher, & lui envoya un ambassadeur. Il ne put rien obtenir, & tourna ses armes contre le Soudan. La réussite d'un projet aussi périlleux devoit lui mériter des lauriers. La gloire des Mamelus, défenseurs de l'Egypte, étoit connue de tout l'univers. Le brave Sélim n'hésita pas. Il s'avança vers le Soudan Campson, & le joignit dans les plaines d'Alep. Les Mamelus, comme des lions furieux, chargerent la cavalerie de Sélim, & la firent reculer. Ils se flattoient déjà de la victoire, quand tout-à-coup ils se virent abandonnés de Caierbeg, commandant d'Alep, & de Gaselibeg, gouverneur de Damas. Ces deux traîtres, mécontents de leur Soudan, rendirent à Sélim leurs gouvernemens. Cette déler-

tion donna la victoire au sultan , qui ne se ménageoit pas. Ses Janissaires l'aimoient passionnément. Ils firent sur les Mamelus un feu de mousqueterie si furieux , qu'ils les mirent en désordre & les enfoncerent. Campson, outré de colere & de dépit , ne se connoissoit plus. Il cherchoit par-tout Sélim, & répandoit par-tout où il passoit la terreur & la mort. Excédé enfin de fatigue, il expira sans aucune blessure, sur un tas de cadavres. Sa mort acheva la défaite des siens, & mit le sceau à la victoire du sultan. La soumission d'Alep, de Damas , de Tripoli, de Barut, de Sidon, d'Antioche, fut le fruit de cette victoire.



Sélim prit ses quartiers d'hiver près d'Alep, visita Jérusalem, & retourna contre les Mamelus , qui s'étoient tous réfugiés au grand Caire , où ils avoient élu pour leur Soudan , Thomanbai qui fut le dernier. Le sultan rejoignit son général Sinan-Bacha, qui avoit défait Gazelle, & lui avoit tué deux mille Mamelus. Les armées se trouverent en présence à quelques milles du Caire. Les Ottomans fiers de leurs succès l'emportoient en nombre. La vengeance , la nécessité de vaincre, le désespoir, animoient les Egyptiens. Une

égale valeur excitoit les deux nations. On donna la charge, on se mêla; jamais combat ne fut plus opiniâtre & plus sanglant. La poussière, la fumée, le feu, les hurlemens mirent une confusion affreuse parmi les combattans. On frappoit indistinctement sur les ennemis & sur ceux de son parti. Sélim & Thoumanbai y remplirent les devoirs de général & de soldat. Gazelle avoit déjà fait plier l'élite des troupes Ottomanes. Sinan s'en aperçut, vint à leur secours, encouragea les Turcs, arrêta les fuyards, & rétablit le combat. Il expira néanmoins sous le sabre d'Aydou, un des plus braves Mamelus. Diadare-Jubas & Orcoman se défendoient avec la plus grande intrépidité, & cherchoient à fixer la victoire dans leur parti. Sélim s'en aperçut, & tout couvert de sang & de poussière, il poussa jusqu'au lieu où Thoumanbai faisoit des prodiges de valeur. Rien ne résista alors aux efforts inouïs du sultan, & les Mamelus furent obligés de céder à la fortune de Sélim. Ils furent entièrement défaits; & ceux qui échappèrent au combat, servirent bientôt de victime à la fureur du sultan, qui ne devoit finir qu'avec le dernier de cette nation. Sélim s'empara en effet du grand Caire, capitale de toute l'Egypte; fit rechercher tous les Mame-

lus, en trouva trente mille, & les fit tous égorger sur les bords du Nil. Exécution cruelle & féroce, indigne d'un véritable héros, & qui seule décèle le caractère de Sélim. Ainsi finit cette fameuse milice, Circassienne d'origine, qui pendant trois cents ans avoit donné des fers à l'Egypte.

Alexandrie & les autres places de l'Egypte, de la Syrie, de la Palestine & de l'Arabie même, se soumirent au vainqueur. Le Sophi envoya rendre hommage au sultan.

❧ [1519.] ❧

Sélim projette de porter la guerre en Perse, de conquérir ce royaume, & de venir ensuite assiéger Rhodes. Il ordonne des préparatifs extraordinaires, & fait construire un grand nombre de vaisseaux. La mort mit fin à ces vastes projets. Il revenoit à Andrinople pour visiter le tombeau de ses ancêtres. Elle le surprit dans le village de Ciorlu, même lieu où il avoit autrefois combattu Bajazet son pere. Tous les historiens s'accordent à dire que ce prince fut mauvais fils, mauvais frere & vainqueur inhumain; mais ses exploits lui méritèrent, à juste titre, le nom de Grand.



SOLIMAN II, dit LE MAGNIFIQUE.

[1520.]

C E prince fut un des plus grands empereurs de l'empire Ottoman. Il fut humain, juste, bienfaisant, & vainqueur magnanime. Ce fut en vain que Gazelibeg, ce perfide gouverneur de Damas, voulut l'être au nouveau sultan. Ferhad-Pacha, chargé de le réduire, parut, lui fit lever le siège d'Alep, le tailla en pièces, & mit fin par sa mort à la rebellion.

[1521.]

Les deux années suivantes furent marquées par deux époques glorieuses aux Musulmans : Belgrade & Rhodes, deux principaux boulevards des Chrétiens, leur furent arrachés par les Infidèles. Soliman, jaloux d'égaliser son pere & de le surpasser même, envoya Mustapha son grand-vizir, & deux autres Pachas, faire le blocus de la premiere. La valeur des Hongrois étoit dégénérée. On se défendit ; mais ce ne fut point avec ce courage digne des Mathias & des Huniades. L'intrépide sultan paroît, sa présence donne aux Turcs une

nouvelle ardeur. On bat, on foudroie les remparts de tous côtés. De lâches transfuges trahissent la cause commune & favorisent les Infidèles. Soliman est déjà maître de la ville, & voit tomber sous son bras victorieux les murs de la citadelle : il fallut capituler, & Belgrade cessa d'être aux Chrétiens.

Ce succès enfla le courage du sultan. Il fit attaquer l'isle de Rhodes par une armée de deux cents mille hommes, s'en rendit maître après un siège des plus mémorables, & y fit son entrée triomphante le 26 de Décembre, jour de S. Etienne.

✂[1526.]✂

Soliman, qui avoit passé l'hiver à Belgrade, résolu de porter la guerre dans le cœur de la Hongrie, s'avança vers les plaines de Mohatz, & se trouva en présence du foible roi Louis II, qui n'avoit que trente mille hommes, commandés par Tomorée, ancien moine observantin & archevêque de Colocza. Le choix de ce général fut le présage du malheur de ce royaume. Ce fut en vain que le prudent évêque de Waradin persuada au roi de ne point exposer sa couronne à l'évènement d'une bataille ; le conseil de Colocza prévalut, & l'on en vint aux

ains. Ce fut moins un combat qu'une boucherie ; & les Hongrois, dès le premier choc, y perdirent leur monarque, le champ de bataille, l'artillerie & tout le bagage. Ce ne fut que deux mois après qu'on trouva le corps du roi, enfoncé dans un marais près de Mohatz. Soliman mena ses troupes victorieuses à Bude, capitale de la Hongrie, l'abandonna au pillage, & la réduisit presque en cendres. Pest & plusieurs autres places furent prises ou rendues. Le sultan, heureusement pour la Hongrie, fut obligé de voler avec son armée au secours de quelques provinces d'Asie, soustraites à son obéissance. Jean, vaivode de Transilvanie, ennemi secret du roi mort, feignit de s'avancer avec trente mille hommes au secours du royaume, & s'en fit déclarer roi.

Ferdinand, frere de l'empereur Charles-Quint, qui avoit épousé Anne, sœur de Louis II, dernier roi de Hongrie, disputa à Jean ce royaume, lui prit la ville d'Albe, & s'y fit couronner.

Toute la Hongrie le reconnut ; il poursuivit son concurrent, le joignit près de Tokai, le tailla en pièces, & le réduisit à sortir du royaume. Jean eut recours à Soliman, qui fit de vaines tentatives pour le remettre sur le trône.

✂[1529.]✂

Le sultan reparoit en Hongrie , & s'avance au secours des troupes que Jean avoit levées dans la Pologne , pour joindre aux restes de son parti. Le Transilvain , qui avoit déjà battu les Allemands près de Cassovie , alla jusqu'à Mohatz à la rencontre de son protecteur , lui offrir de riches présens. L'armée marcha droit à Bude. Les habitans prirent la fuite. La garnison se rendit au premier assaut , malgré les efforts de Nadafti qui la commandoit. Elle fut passée au fil de l'épée ; & Nadafti , comblé d'éloges par le sultan , fut renvoyé sans rançon à l'archiduc.

Encouragé par ce succès, le sultan s'empara de Novigrad, de Comore, d'Altenbourg, & alla le 13 de Septembre mettre le siège devant la célèbre ville de Vienne, capitale de l'Autriche. Elle étoit défendue par vingt mille hommes d'élite, commandés par Philippe , Palatin du Rhin, & par le comte de Solms. Il ne falloit pas moins qu'une telle garnison, pour défendre une place aussi importante , d'ailleurs peu fortifiée. C'en étoit fait de toute la Hongrie, & peut-être de l'empire d'Allemagne , si Dieu n'eût arrêté à Vienne les conquêtes du formidable Soliman sur

les Chrétiens. Cette ville fut pour le sultan ce que fut Metz pour l'empereur Charles-Quint. Les Turcs, fiers de leurs victoires & de leurs forces, distribuerent autour de la ville leurs troupes innombrables. Soliman fit dresser à S. Marc ses tentes, & l'étendard impérial. Pendant un mois entier il ne cessa de battre & de foudroyer les remparts de la place, & ne négligea rien pour s'en rendre maître. Au moyen des mines, il renversa une partie des fortifications. Les Turcs, pendant un assaut qui dura trois jours sans relâche, se disputèrent bravement l'honneur de mourir sur la brèche. Les assiégés de leur côté se défendirent avec la dernière valeur, soutinrent vingt assauts, & dans un court espace de tems ensevelirent au pied de leurs murailles quarante mille des plus braves soldats Ottomans. Désespéré de tant de pertes, & forcé par la saison & les pluies, Soliman, à la persuasion d'Ibrahim, se résolut enfin à lever le siège, & reprit, le 14 d'Octobre, le chemin de Bude & de Constantinople. Ce siège dura un mois, & les armes de Charles-Quint l'emportèrent en cette occasion sur celles des Ottomans. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute la Chrétienté, & y causa une joie incroyable. Soliman, en s'arrachant des murs de cette ville,

prononça , dit-on , les imprécations les plus terribles contre ceux de ses successeurs qui le tenteroient par la fuite.

L'archiduc Ferdinand ne sçut pas profiter de la retraite de l'ennemi. Il s'amusa à prendre Strigonie & Vicegrad ; & au retour de Soliman , il fut obligé d'abandonner le siège de Bude , & de laisser ravager la Hongrie.

❧ [1531.] ❧

En vain l'année suivante les Turcs , joints aux troupes du roi Jean , voulurent reprendre à Ferdinand la ville de Strigonie. L'arrivée du grand - vizir & du sultan même n'empêcha pas les assiégés de tenir ferme. La renommée publia que Charles-Quint venoit à leurs secours avec une armée formidable. Cet espoir les soutint & fut leur salut. Après plusieurs assauts , soutenus avec valeur , le sultan leva le siège , à l'approche de l'empereur d'Occident , qui se contenta de se faire voir aux Turcs.

❧ [1533.] ❧

Le sultan déclare la guerre au roi de Perse , à la persuasion du grand-vizir Ibrahim , gagné , dit-on , par l'argent de Charles-Quint. Ce ministre fut chargé de cette expédition. Il tenta en vain la prise de

Bagdad, l'ancienne Babylone ; il fut plus heureux à Van, ville de la grande Arménie, qu'il emporta d'assaut.

Le fameux Barberouffe, qui de corsaire étoit devenu roi d'Alger, fut nommé cette année par Soliman, Capitan-Bacha, ou grand-amiral des mers.

❧ [1534.] ❧

Le sultan se mit ensuite à la tête de ses troupes, joignit Ibrahim près de Tauris, se présenta devant Bagdad, & la prit. Barberouffe prit le commandement de la flotte Ottomane, s'empara de Santa-Lucia, en Sicile, pilla les places maritimes du royaume de Naples, la réduisit en cendres, & alla débarquer en Afrique.

Barberouffe avoit promis à Soliman de soumettre à son empire le royaume de Tunis. Muléassen, qui en étoit roi, venoit de faire étrangler Maimona, son oncle, & avoit usurpé la couronne. Le seul Roscette échappa au massacre qu'il fit faire de ses vingt freres. Ce prince leva des troupes, implora le secours de Barberouffe, & lui promit la ville de Biserte pour récompense. L'amiral accourut aussitôt, se rendit maître de la place promise, & jeta l'épouvante jusque dans Tunis, qu'il soumit. Les habitans se révolterent, ne voyant point paroître Roscette : Barbe-

rouffe se retira dans la citadelle , & s'y vit assiégé par les Maures de Tunis , & par Muléassén lui-même. Il sortit à la tête de ses troupes , tailla en pièces les ennemis ; & le royaume de Tunis reçut le joug du grand-seigneur.

—[1535.]—

Muléassén ayant imploré la protection de Charles - Quint , ce prince crut devoir le soutenir de ses forces. Les troupes des Turcs & des Maures réunies ne purent empêcher cet empereur de prendre terre en Afrique , devant le fort de la Goulette , dont il se rendit maître. Barberouffe présenta la bataille à Charles-Quint , mais il fut obligé de céder à la fortune & à la valeur du héros Chrétien. La prise de Tunis fut le fruit de cette victoire. Charles-Quint , après avoir rétabli Muléassén , repassa victorieux en Europe , où il fut reçu en triomphe au bruit des acclamations & des applaudissemens des peuples.

Barberouffe , pour se venger , surprit Port-Mahon , ravagea la Sicile & la Pouille , & se rendit maître de Castro. Soliman de son côté ne demeura pas oisif. Il voulut enlever aux Vénitiens Corfou , & la ville de Napolé. La résistance de ces Républicains l'obligea de retourner à Conf-

tantinople. L'amiral fit la conquête de Scio, de Patmos, de Nio, de Stampalie, de Paros & de Tine, isles de l'Archipel.

[1539.]

L'amiral Turc revenoit d'une expédition en Arabie, lorsqu'il apprit qu'une escadre Italienne, commandée par le patriarche Grimani, assiégeoit Prévesa, ville d'Albanie. Forcée par les garnisons Turques de Lepante & des villes voisines, elle étoit déjà sortie du golfe de Larta, sur lequel cette ville est située, & avoit été jointe par Doria, généralissime des flottes de l'empereur Charles-Quint, & par les galeres de Venise. Elle rentra dans le golfe. Barberouffe, secondé du corsaire Dragut, s'avança à sa rencontre, & donna le signal du combat. La crainte glaça le cœur des Chrétiens, & Doria eut la foiblesse ou l'excès de prudence de fuir devant les Infidèles. Honteux de cette conduite, il descendit en Dalmatie, mit le siège devant Cartelnovo, battit pendant plusieurs jours la place par mer & par terre, & s'en empara. Les Vénitiens alors chercherent à faire la paix avec Soliman, qui, pour toute réponse, donna ordre de reprendre Cartelnovo. Quatre mille Espagnols la défendirent, & y furent massacrés. La paix fut alors accordée aux Vénitiens,

Vénitiens, aux conditions toutefois, qu'outre les quatorze îles qu'ils avoient perdues, ils céderoient encore celle de Malvoisie & la ville de Napoli.

❧ [1540.] ❧

Le roi Jean mourut cette année. La couronne de Hongrie devoit passer à Ferdinand si Jean mouroit sans enfans. Il en avoit un d'Isabelle de Pologne. La Porte ne manqua pas de soutenir les intérêts de le pupille pour entretenir les divisions dans le royaume. Ferdinand leva des troupes de toutes parts, mit à leur tête Rogiendorf, qui prit Vicegrad, & revint assiéger Bude. A peine avoit-il ouvert la tranchée, que Méhémed, grand-vizir, lui présenta la bataille. Rogiendorf l'accepta imprudemment, & le vizir favorisé par une vigoureuse sortie de la garnison de Bude, lui tailla en pièces vingt mille hommes, & s'empara du canon, des tentes & du bagage.

❧ [1541.] ❧

Au commencement de l'année, Soliman vint camper sous les murs de Bude, à la tête d'une armée formidable; envoya complimenter Isabelle, & lui témoigna le desir qu'il avoit de voir son pupille. La reine le lui envoya, & Soli-

An. Orient. *Partie II.*

Aaa

man le lui fit reconduire , accompagné d'un grand nombre d'officiers de son armée. Ils se rendirent maîtres d'une porte, & ensuite de toute la ville. Tel fut le fruit de la tutelle de Soliman , qui se montra injuste dans cette occasion.

L'histoire ne peut s'empêcher de blâmer ici la conduite de Charles-Quint, qui , au lieu de disputer à François I le duché de Milan, & plutôt que de courir en Afrique après le titre de Conquérant , auroit pu assurer à son frère Ferdinand la possession du royaume de Hongrie , & se seroit acquis le titre de protecteur de toute la Chrétienté. Dieu sembla s'opposer à ses projets. A peine sa flotte étoit en mer , qu'une furieuse tempête la dissipa ; & si après bien des traverses il arriva devant Alger, ce ne fut que pour être battu des ennemis , perdre le reste de ses troupes & de ses vaisseaux, & rapporter en Espagne la honte & le regret d'une expédition aussi funeste.

— [1542.] —

Charles - Quint venoit de se montrer ambitieux ; il fit bientôt connoître à tout le monde qu'il étoit injuste. Il viola le droit des gens, en faisant assassiner à Milan les ambassadeurs que le roi de France envoyoit à la Porte & à Venise pour mé-

nager une alliance. Procédé bien différent de la générosité & de la magnificence avec laquelle le monarque François l'avoit reçu dans son royaume quelques années auparavant. Un second ambassadeur parvint à la cour de Soliman, & fut reçu avec toutes sortes de distinctions : il eut le pas sur tous les autres ambassadeurs des princes Chrétiens, & Soliman honora François I du titre d'Empereur, & conclut avec lui contre Charles-Quint un traité de ligue offensive & défensive. Paulin, ambassadeur de France à la Porte, fit aussi avec Barberousse un traité particulier.

— [1543.] —

Fidèle à sa parole, Soliman entre en Hongrie, & envoie au monarque François une flotte de cent cinquante voiles pour se joindre à la sienne. Elle étoit commandée par Barberousse qui avoit ordre d'obéir à Paulin. Le grand-seigneur prit d'assaut Lippa & Walkowar. Paulin & Barberousse firent voile vers le royaume de Naples, & allèrent débarquer à Reggio dans la Calabre. Les habitans effrayés abandonnerent la ville ; elle fut réduite en cendres. Les Espagnols se défendirent dans la citadelle ; contraints de la rendre, ils furent passés au fil de l'épée.

A a a ij

Les côtes de la Calabre & de la Pouille furent ravagées, & la flotte des Confédérés se rendit à Marseille.

L'amiral d'Enguien arrêta avec eux le siège de Nice, capitale du comté de même nom, dans les Etats du duc de Savoie, dont les habitans jurèrent de demeurer fidèles à leur légitime souverain. Le canon des François & des Turcs foudroya la ville de tous côtés. Ces derniers monterent les premiers à l'assaut, & étoient prêts d'escalader les murailles; les habitans demandèrent tout-à-coup à capituler, & se rendirent au duc d'Enguien. La brave défense de Siméoni, & l'approche du marquis del Vasto, avec une armée, fauverent la citadelle. Les Turcs, avant d'abandonner la ville, la pillèrent & y mirent le feu. Les alliés reprirent la route de Marseille, & les Turcs passèrent l'hiver à Toulon. Le barbare Amida, fils de Mu-léassén, roi de Tunis, se révolta contre son pere, se rendit maître de sa personne, malgré les troupes que lui avoit données Charles-Quint, & eut la cruauté de faire crever les yeux à son pere avec un fer chaud. En vain la garnison de la Goulette fit proclamer roi Abdamélec, son oncle, & Méhémet son fils; Amida vint à bout de rentrer dans Tunis, & de se remettre la couronne sur la tête.

—[1544.]—

François I , allié de Soliman , gagne la bataille de Cérifoles sur les Espagnols. Les Turcs , de leur côté , ravagerent l'Autriche , la Moravie & la Silésie. Barberousse signala sa retraite de Toulon par le ravage des côtes d'Italie & de Sicile. En Toscane, il prit la ville de Télamone, & y mit le feu ; fonda sur Porto-Hercule & la réduisit de même en cendres , enleva les habitans des isles de Giglio , d'Ichie au royaume de Naples , & de Lipari , dont il ruina la capitale.

—[1550.]—

Le vizir Mahmoud engage le sultan à porter ses armes en Hongrie , pour délivrer la reine Isabelle de l'oppression de Georges Martinuzzi que Soliman lui avoit donné pour ministre de la province de Transilvanie. Ce moine , pour se garantir de la colere du grand-seigneur , se lie avec le roi Ferdinand. Isabelle est contrainte de céder à l'archiduc sa principauté.

Soliman, irrité de la rupture de la trêve , fit passer en Transilvanie une armée sous le commandement de Méhémet Bacha. Ce général s'empara de la ville de Lippa , tenta le siège de Témefwar , mais inutilement. Cependant les Impériaux reprirent

Lippa, & le comte d'Aréo battit le vovode de Moldavie, qui soutenoit le parti Ottoman.

❧ [1552.] ❧

Ces succès ne furent pas de longue durée pour les Chrétiens. Méhémet reçut des renforts de Turquie, reparut devant Témefwar défendue par Lossonczi, en fit battre les murailles, la prit, & fit massacrer la garnison & le commandant. Lippa fut abandonnée des Espagnols, qui avant d'en sortir en ruinerent les fortifications. En vain l'armée de Ferdinand investit la ville de Tréghel, Méhémet vint à son secours à la tête de quinze mille chevaux, attira les Chrétiens dans une embuscade, & les tailla en pièces. Les Turcs vinrent ensuite assiéger Solver. Cette ville étoit bien fortifiée; elle pouvoit ruiner l'armée des ennemis, & sauver la gloire des Allemands dans cette campagne. Elle fut aussi lâchement abandonnée, & les Turcs montés à l'assaut furent surpris d'en trouver les murs sans défenseurs. La gloire des Ottomans échoua devant Agria qu'ils ne purent prendre. Les femmes eurent beaucoup de part à la levée de ce siège.

❧ [1553.] ❧

Ferdinand, pénétré de chagrin des per-

tes qu'il venoit de faire en Hongrie, envoya à Soliman d'autres ambassadeurs, mais sans aucun fruit ; le sultan reçut les présens, & traita les ambassadeurs avec beaucoup de dureté, & même avec le dernier mépris. Cependant le faix de la guerre tomba cette année tout entier sur la Perse. La perte de Mustapha, aîné des trois fils qui restoit à Soliman, en fut le véritable motif. Roxelane, la sultane favorite & mere de Sélim, qui étoit le troisieme de ces fils, avoit sçu par ses artifices persuader à Soliman que Mustapha conspiroit contre lui. L'amour avoit aveuglé l'empereur. Il ne vit que par les yeux de Roxelane, & l'innocent Mustapha fut sacrifié. Le bruit de la mort de ce prince, espoir de l'empire par ses vertus & son courage, causa de grands murmures dans le camp. On vit les Janissaires se mutiner, & prêts d'en venir aux derniers excès. Soliman eut besoin de toute sa politique pour calmer les esprits. Il ne restoit plus à Roxelane qu'un parricide à faire commettre à Soliman, & Sélim étoit l'héritier présomptif de la couronne. Elle en vint à bout. Elle entretint les divisions entre Bajazet & Sélim, qui de freres devinrent bientôt ennemis ; elle fomenta les soupçons de l'empereur contre le premier, & après deux réconciliations de ce fils

avec son pere ; elle lui persuada enfin qu'il étoit coupable. L'histoire ne peut dissimuler que Soliman , né doux & généreux , avoit deux fois pardonné à son fils. Bajazet, pour échapper aux poursuites de Roxelane, s'étoit retiré chez le roi de Perse. Roxelane sçut l'y poursuivre, le fit déclarer ennemi de l'Etat , & l'y fit étrangler.

❧ [1556.] ❧

Les peuples de Transilvanie étoient fatigués de la domination dure de Ferdinand. Isabelle de son côté désiroit de rentrer en possession du gouvernement de cette province. Elle fit approuver son projet au sultan, qui, pour le faciliter , chargea Ali-Bacha d'aller mettre le siège devant Zigetth dans la haute Hongrie. Ce général l'assiégea sans succès, & la valeur de Nicolas de Sérin , qui en étoit gouverneur, mit en fuite les Infidèles. La reine Isabelle rentra néanmoins avec son fils en Transilvanie , reprit Albe Jule à l'aide des Turcs, & mourut quelque tems après.

❧ [1557.] ❧

Après une longue suite de guerres, Soliman donna enfin la paix à ses peuples , & en employa la premiere année à la réforme de sa cour & de sa maison. Il fit

ensuite achever à Constantinople la Solimanie , superbe mosquée , monument de sa piété , & qui ne le cède en magnificence qu'à sainte Sophie. Le sultan par sa sagesse & son équité ne se faisoit pas moins aimer & respecter de ses peuples , qu'il étoit craint & admiré de ses voisins par ses armes. Au sein du repos, il parut méditer de nouveaux projets. Il pressa la construction de plusieurs galeres , & fit fondre un grand nombre de canons. Les officiers eurent ordre de compléter leurs compagnies , & de les tenir prêtes à marcher. Son but étoit de tenir les Ottomans en haleine , & de ne point laisser rallentir leur courage contre les Chrétiens. En tout , il se montra plein de sagesse.

❧ [1564.] ❧

Cependant les Espagnols s'étoient emparés , en Afrique , de l'isle des Gerbes , à l'embouchure du golfe de Tripoli. Dragut , fameux corsaire , ne put , malgré sa valeur , s'opposer à cette conquête des Chrétiens. La nouvelle en vint à Constantinople. Soliman n'avoit pas cru devoir faire sitôt usage de ses galeres & de ses soldats. Aussi-tôt il fit partir son amiral Piali , avec une flotte puissante , pour aller ravir cette conquête à ses ennemis. Le grand

maître de Malte donna avis qu'elle alloit bientôt paroître à la vue des Chrétiens. Une terreur soudaine glaça tous les cœurs. André Doria donna le signal d'une honteuse retraite ; on leva l'ancre , on se précipite les uns sur les autres, ou au milieu des ennemis. Alors les vaisseaux Turcs fondirent sur ceux des Chrétiens, & les ennemis furent eux-mêmes étonnés d'avoir remporté une victoire si aisée. Vingt galeres & vingt-cinq vaisseaux de transport, chargés de soldats, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. En peu de tems Piali reprit aux Espagnols l'isle des Gerbes, malgré la généreuse défense & les prodiges de valeur de Sandé. La flotte Ottomane, après s'être rafraîchie quelques jours, s'en retourna victorieuse à Constantinople, & y conduisit en triomphe celle des Espagnols. Le grand-vizir alla féliciter Soliman de cette victoire, & lui proposa d'ordonner des fêtes publiques & des réjouissances pour la célébrer ; le sultan, maître de lui-même, répondit qu'il ne falloit point s'enorgueillir des prospérités, mais en rendre grâces à Dieu, & employer en aumônes le butin pris sur les ennemis.

Quelque tems après cette expédition, Dragut rencontra une escadre Espagnole, commandée par Guimérans, général des galeres de Sicile. L'Algérien fondit sur

les Espagnols, & se rendit maître des sept galeres qui composoient leur flotte. Tant d'heureux succès engagerent les Turcs à aller assiéger Oran, ville maritime de Barbarie, au royaume de Trémécen. Le premier assaut ne leur fut point favorable. Cependant les assiégés auroient été contrains de se rendre, sans le secours qui leur vint de Carthagène, & qui fit lever le siège aux ennemis. D. Garcias de Tolède, général de la flotte d'Espagne, secondé des chevaliers de Malte, vint à bout de chasser les Turcs d'une forteresse en Afrique, qu'on regardoit comme inexpugnable.

❧ [1565.] ❧

Maximilien II, successeur de Ferdinand à l'empire, s'empara par surprise de la ville de Zatmar & de quelques châteaux, & vint mettre le siège devant la forte place de Cassovie. La rigueur de la saison l'obligea de le lever. Alors il donna le commandement de l'armée au général Lazare Swendi, qui vint assiéger Tokaï, ville fameuse par ses bons vins, la clef & le boulevard de la Transilvanie. Les assiégés méprisèrent d'abord les efforts des Impériaux. Ils se confioient sur la force de leurs remparts, & plus encore sur leur valeur. L'hiver, les vents & les nei-

ges favorisoient leur sécurité. Cependant les assiégeans surmontoient tous les obstacles, & avançoient leurs travaux. Ils avoient pris le Fort, la brèche étoit ouverte, & la tour ruinée. Les assiégés demandèrent à capituler, & sortirent avec l'épée seulement, au nombre de trois cents cinquante, la plupart blessés. En vain Sigismond alarmé de cette perte, & ne se sentant pas assez fort pour faire tête à Maximilien, eut recours à Soliman & lui demanda du secours. Le sultan occupé ailleurs ne put lui en accorder. En effet les Turcs faisoient alors le siège de Malte, que l'empereur Charles-Quint avoit donnée aux chevaliers de S. Jean de Jérusalem, en 1530, quelques années après qu'ils eurent été chassés de Rhodes. Ce siège, l'un des plus fameux dont l'histoire fasse mention, mérite quelque détail. Nous le tirerons de l'auteur qu'a suivi M. l'abbé de Vertot.

L'isle de Malte, la plus méridionale de l'Europe, est située entre la Sicile & l'Afrique, & peut avoir douze lieues de circonférence. Elle a l'isle de Candie au levant, au couchant celle de Pantaberie; le nord regarde la Sicile, & le midi le royaume de Tunis; ce côté n'est presque bordé que de rochers & d'écueils. Un peu plus loin à l'occident est l'isle de

Goze , séparée de Malte par un canal de quatre milles de largeur. En avançant ensuite vers le nord , on trouve deux grands ports, dont l'un, appelé Port-Musset, renferme une petite île ; l'autre se nomme le Grand-Port. Ils sont séparés par une langue de terre assez élevée , sur la pointe de laquelle est construit le Fort Saint-Elme , qui défend l'entrée des deux ports. Dans le plus grand sont deux langues de terre , qui s'étendent du levant au couchant , comme deux doigts de la main. A l'extrémité de la première, la plus voisine de l'embouchure du port, est situé le château Saint-Ange , derrière lequel est une petite ville appelée le Grand-Bourg. Sur l'autre pointe est le Fort Saint-Michel, avec un autre bourg. Cette seconde langue de terre portoit aussi le nom d'île de la Sangle , quoiqu'elle ne fût qu'une presqu'île. Quant à la cité notable ou ville de Malte , elle est située sur une colline , à six ou sept milles des deux grands ports. C'étoit alors la capitale de l'île. On la nomme aujourd'hui la Cité Vieille, & la véritable capitale est la Cité-la-Valette , que le grand-maître de ce nom fit bâtir derrière le Fort Saint-Elme , après que les Turcs eurent été contraints de s'éloigner.

Mustapha , l'un des meilleurs généraux de Soliman , & Piali , grand amiral , fu-

rent chargés de cette expédition, & parurent à la hauteur de Malte, le 18 de Mai. Leur flotte, composée de cent cinquante-neuf galeres, & de quantité d'autres vaisseaux, portoit trente mille soldats qui débarquerent le même jour avec un nombre infini de travailleurs.

Jean de la Valette Parisot, François, alors grand-maître de Malte, avoit disposé tout pour une défense vigoureuse. Sept cents chevaliers & douze mille soldats faisoient toutes ses forces ; mais comptant plus sur la valeur que sur le nombre, il se flatta d'obliger bientôt les ennemis à se rembarquer. Il distribua ses troupes dans les différens postes, & se logea lui-même avec le corps du couvent dans le grand bourg, parce que cette place étoit l'une des plus importantes, & la moins fortifiée. Cependant les généraux Turcs, peu d'accord entr'eux, résolurent d'attaquer d'abord le Fort Saint-Elme, dont ils pensoient que la prise entraîneroit celle de toutes les autres places. C'est ce qu'ils pouvoient faire de plus contraire à leurs intérêts, ce Fort étant bâti sur le roc, & revêtu de bonnes fortifications ; il n'en étoit pas ainsi du grand Bourg & de l'isle de la Sangle ; néanmoins, ils ouvrirent la tranchée, & commencerent leurs approches avec une ardeur surprenante. Une

nombreuse artillerie secondoit leurs travaux. Malgré le canon du Fort, & celui du Grand-Bourg & de l'isle de la Sangle, ils s'emparerent de la contrescarpe, & s'y logerent avec des arbres, des fascines & des sacs de laine. Ils dresserent aussitôt une batterie contre le ravelin, & firent un feu si terrible, qu'aucun des assiégés n'osoit se montrer à découvert. Sur ces entrefaites, Kilij-Ali, fameux corsaire, se rendit à l'armée Ottomane avec un corps de troupes dont il avoit chargé six galeres. Dragut, vice-roi de Tripoli, le suivit de près avec quinze galeres & quinze cents soldats. On tint conseil à son arrivée, & ce Pacha désapprouva l'attaque du château Saint-Elme. Il dit qu'on auroit dû commencer par la cité notable, & par le château de Goze, capitales des deux isles ; mais que l'honneur de leur maître commun exigeoit qu'on poursuivît ce qu'on avoit commencé. Dragut alla reconnoître les ouvrages, & fut d'avis qu'il falloit abattre & ruiner le ravelin. Le 24 de Mai, jour de l'Ascension, il fit dresser une nouvelle batterie, parallèle à la premiere, qui tiroit contre le grand cavalier du Fort. Du côté du port Muffet, on planta, par son ordre, quatre gros canons, & sur la pointe de ce même port, quatre coulevrines, qui battoient le flanc du ravelin & du cava-

lier, & toute la partie du Fort qui regarde le couchant. Il ne se passoit point de jour que toutes ces batteries ne tirassent six à sept cents coups de canon ; elles eurent bientôt foudroyé ce qui leur étoit opposé.

Les Turcs avoient poussé si loin leurs tranchées, qu'ils s'avancèrent à découvert jusqu'au pied du ravelin, sans que personne se présentât pour les combattre. Ils apperçurent une canonnière où les sentinelles étoient endormis. Aussitôt, se précipitant par cette entrée dans le ravelin, ils égorgerent ceux qui le gardoient ; &, sans s'arrêter, ils enfilèrent le pont, pour tâcher de gagner le cavalier. Les chevaliers de Vercoyran & de Médran, avec quelques autres, accoururent dans ce moment. Ils défendirent le pont avec une valeur extraordinaire ; &, secondés de deux gros canons qui tiroient de dessus le cavalier, ils se flatterent de chasser les Turcs du ravelin ; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent les empêcher de s'y loger & de se couvrir d'un retranchement. Encouragés par la prise du ravelin, les assiégeans, quelques jours après, se jetterent en foule, par la brèche de la contrescarpe, dans le fossé, planterent leurs échelles contre la muraille, & bien qu'elles se trouvassent trop courtes, ils osèrent tenter l'escalade.

Cette

Cette attaque furieuse dura depuis le matin jusqu'à deux heures après midi ; les Turcs furent enfin forcés de l'abandonner. Voulant disposer tout pour un nouvel assaut , ils firent venir un grand nombre de prisonniers & d'esclaves Chrétiens qu'ils employèrent à porter sur le ravelin, de la terre , du bois & des fascines ; en sorte qu'en peu de jours , ils l'élevèrent plus haut même que le parapet. Ils y mirent deux canons & quantité d'arquebusiers qui ne cessoient de tirer sur la muraille. Ne doutant plus alors du succès , ils livrèrent un assaut qui dura six heures entières. Au plus fort de la mêlée , ils se retirèrent tout-à-coup pour laisser jouer toute leur artillerie. Les assiégés, qui s'étoient présentés en foule pour défendre la brèche, furent les victimes de ce stratagème. Il en périt un grand nombre par le canon ; les autres , presque entièrement découragés , ne se crurent plus en état de résister longtemps , & députèrent le chevalier de Médran vers le grand-maître , pour le prier de leur permettre de se rendre. La Valette fut intérieurement touché de la situation de ces braves gens ; mais , comme le salut de l'isle dépendoit de leur longue résistance , il leur écrivit que , puisqu'ils avoient peur de la mort, ils pouvoient revenir au couvent , & qu'il alloit renvoyer

d'autres troupes prendre leur place. Cette lettre eut tout l'effet qu'elle devoit produire sur des ames généreuses. Les chevaliers du Fort firent réponse que personne n'étoit plus capable qu'eux de défendre la place, & qu'ils étoient résolus de s'ensevelir sous ses ruines. Le 15 de Juin, le canon des ennemis ne cessa de battre le Fort, & rasa la muraille jusqu'au roc. Le 16, ils donnerent un assaut général, & n'épargnerent rien pour se rendre maîtres de la brèche. Ils trouverent partout une égale résistance. Les assiégés faisoient pleuvoir une grêle de traits, de pierres, de feux d'artifice, & sur-tout de ces cercles de bois enflammés, dont l'invention étoit due au grand-maître. Pour les rendre propres à l'usage qu'on en vouloit faire, on les faisoit bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'huile, de poix résine & de bitume; ensuite on les enveloppoit de coton ou de chanvre; on les trempoit une seconde fois dans les chaudieres après les avoir séchés, & l'on recommençoit à plusieurs reprises la même opération. Quand ces cercles étoient bien enflammés, on les lançoit avec des pinces de fer au milieu des ennemis, qui, se trouvant pris deux ou trois ensemble & tout couverts de feux, étoient forcés d'aller se précipiter dans la mer pour n'être

point brûlés vifs. Après fix heures d'un combat opiniâtre, les généraux Turcs, qui voyoient périr leurs plus braves soldats, firent sonner la retraite. Du côté des assiégés, la perte fut aussi très-considérable. Le chevalier de Médran, & presque tous ses confreres furent tués dans cet assaut. Le grand-maître en envoya cent cinquante pour les remplacer.

Le lendemain, les Pachas étant allé visiter les travaux, un boulet de canon, parti du château Saint-Ange, tomba près d'eux sur des pierres, dont une alla frapper Dragut à la tête, & le blessa mortellement; un autre emporta Soli-Aga, Sanjac, qui touchoit Mustapha. Ce général, sans témoigner la moindre émotion, continua de donner ses ordres, & fit commencer sous ses yeux un rempart pour mettre ses troupes à l'abri des batteries du château Saint-Ange. Dans le même tems, un soldat Chrétien, qui s'échappa du Fort, apprit à Mustapha que les assiégés ne se défendoient avec tant de courage, que parce qu'ils étoient ravitaillés continuellement par les secours qui leur venoient du Grand-Bourg. L'avis de ce traître fut cause que les Turcs éleverent sur le champ un chemin couvert, qui coupa toute espece de communication. Le 22 de Juin, ils donnerent un troisieme assaut, qui diminua

beaucoup le nombre des assiégés ; un quatrieme emporta la place. On fit main-basse sur le peu de soldats qui s'y trouverent ; quelques chevaliers, aussi faits prisonniers, furent écorchés vifs par ordre du Pacha. Dans l'espace d'un mois que dura ce siège, il y fut tiré de la part des Turcs dix-huit mille coups de canon ; quatre mille de leurs plus braves soldats y perdirent la vie.

Mustapha fit entrer une partie de ses troupes victorieuses dans le Fort Saint-Elme ; &, croyant avoir ébranlé le grand-maître & les chevaliers, il leur envoya proposer de se rendre à des conditions avantageuses. Comme on ne lui répondit qu'à coups de canon, il fit dresser dans différens endroits du Fort Saint-Elme, six batteries, chacune de dix canons, contre le château Saint-Ange, le Bourg & l'isle de la Sangle, & trois autres encore sur les deux langues de terre. Les attaques furent d'abord assez légères ; mais, le 5 de Juillet, les assiégeans ayant fait jouer leurs batteries toutes à la fois, poussèrent leur tranchées jusqu'au bord du fossé Saint-Michel. Arrêtés par le ravelin, ils le foudroyerent avec tant de fureur, que les chevaliers désespérans de le conserver, le rasèrent eux-mêmes. Hassan, vice-roi d'Alger, se rendit alors au camp des

Turcs avec deux mille cinq cents hommes , tous vieux soldats & fort agguerris. Il étoit fils de Barberouffe & gendre de Dragut. Voulant se montrer digne de la réputation de ces vaillans corsaires, il se chargea de l'attaque de l'Eperon Saint-Michel ; & le 15 de Juillet il conduisit ses Algériens à l'assaut. Trois fois ils arborerent leurs enseignes sur les brèches , & trois fois ils furent repoussés. Après cinq heures de combat, le vice-roi fit sonner la retraite ; mais il fut aussitôt remplacé par l'Aga des Janissaires & par le général Mustapha , suivis l'un & l'autre de troupes fraîches , les meilleures de l'armée. Les Maltois se crurent perdus , à la vue de ce second assaut. Hommes , femmes , enfans , tous accoururent sur les murailles. Mustapha, furieux, frappoit de son cimeterre ceux des siens qui lâchoient le pied. Il fut néanmoins entraîné lui-même par les fuyards , après avoir vu périr plus de deux mille Janissaires. Du côté des assiégés, les chevaliers de Quincý, de Simiane, & plus de quarante autres , avec deux cents soldats , demeurèrent sur la place. Dans le même tems que ce terrible assaut se donnoit du côté de la terre, une partie des Algériens , commandés par Candélissa, lieutenant de Hassan, en livroient un autre du côté de la mer, à

l'Eperon Saint-Michel. Malgré l'artillerie du Fort, ils gagnèrent le rivage, escalerent le parapet, & planterent dessus sept de leurs enseignes. Le grand-maître, qui du Grand-Bourg découvrit le péril des assiégés, envoya sur des barques à leur secours le commandant de Gion. Ce brave chevalier fondit avec sa troupe sur les Algériens déjà vainqueurs, les précipita du haut du parapet; & les poursuivant jusques sur le rivage, il massacra tous ceux qui ne purent s'embarquer assez promptement. Surpris d'une résistance aussi courageuse, les Pachas assemblerent le lendemain un conseil extraordinaire. Après plusieurs délibérations, fort tumultueuses, ils résolurent de faire creuser des mines de différens côtés, sans interrompre pour cela les assauts. En conséquence, le 2 & le 7 du mois d'Août, ils monterent aux brèches du Fort Saint-Michel, & furent obligés de les abandonner. Le 18, dans la plus grande chaleur du jour, ils donnerent un troisieme assaut, après qu'une de leurs mines eut abattu plusieurs pans de la muraille. Tous leurs efforts ne servirent qu'à les couvrir de honte. Ils revinrent la nuit même & les trois jours suivans avec aussi peu de succès. Le 23 ils attaquèrent tout-à-la-fois le Bourg & le Fort. Enfin, lassés & désespérés en quel-

q
d'
al
fic
qu
le
ne
av
en
cer
qu
qui
les
Ils
da
gés
Te
fut
s
lere
avo
été
fiot
mis
con
dis
rien
qu'
reco
ten
pre

que forte , ils détachèrent le dernier jour d'Août une partie de leurs troupes pour aller assiéger la cité notable ; mais la flotte de Sicile , attendue depuis près de quatre mois , étant arrivée enfin à Malte le 7 de Septembre, les assiégeans abandonnerent leurs travaux , & se rembarquerent avec précipitation. Ils firent cependant encore une descente dans l'isle, & s'avancèrent jusqu'à la cité notable , près de laquelle ils rencontrèrent l'armée Chrétienne qui leur livra bataille , les mit en fuite, & les fit résoudre sérieusement à s'éloigner. Ils mirent à la voile, & rentrerent de nuit dans Constantinople , n'ayant pas été jugés dignes d'y paroître en plein jour. Tel fut ce siège à jamais mémorable où fut confondu l'orgueil des Mahométans.

Soliman étoit outré de dépit & de colere de cet échec. Ses plus braves soldats avoient échoué devant Malte ; ils avoient été repoussés , battus, taillés en pièces. La flotte de retour n'eut pas même la permission de faire la salve devant le sérail, comme c'étoit la coutume ; ses Pachas disparoissoient de devant ses regards furieux. Il chercha à se venger sur quelque'autre ville de l'affront qu'il venoit de recevoir. La prise de Sigeth , vainement tentée en 1554 par Ali-Bacha, lui parut propre à réparer la gloire des armes Otto-

manes. Cette place de la haute Hongrie étoit importante & bien fortifiée. Il résolut d'en faire le siège. Ce devoit être son dernier exploit.

✂ [1566.] ✂

Le sultan se transporta donc à Belgrade avec une armée de cent mille hommes ; il en envoya une partie assiéger Giule, sur les frontieres de Transilvanie, & conduisit l'autre à Sigeth. Le comte Nicolas de Sérin défendit la place, & s'y couvrit de gloire. Soliman, surpris autant qu'irrité d'une telle résistance, la regarda comme un affront pour ses troupes innombrables. Il en conçut tant de chagrin, qu'il tomba dangereusement malade, & mourut peu de jours après.

Le grand-vizir dépêcha à l'instant un courier à Sélim, pour lui apprendre la mort du sultan son pere, qu'il eut soin de tenir secrète pour tout le monde. Il exhorta ses soldats comme à l'ordinaire, & ordonna un assaut général. La brèche étoit fort large & le fossé comblé. Pour surcroît d'infortunes, le feu prit aux poudres des assiégés. Les Turcs s'emparerent bientôt de la citadelle, malgré la valeur de Sérin, qui se jeta suivi du reste de la garnison au milieu des ennemis, & ne cessa de combattre qu'en cessant de vi-

vre. Il périt à ce siège vingt mille Janissaires & dix mille Spahis. A peine les Turcs s'étoient rendus maîtres de Sigeth, que Sélim parut dans le camp, & fit publier la mort du sultan son pere. Ce jour devint encore plus remarquable par la nouvelle de la prise de Giule, que Pertev-Pacha, chargé par Soliman de cette expédition, envoya à la grande armée. Sélim fut salué empereur. Ce prince voulant rendre les derniers devoirs à son pere, fit mettre son corps sur un char doré, & le suivit jusqu'à Constantinople, avec toute son armée. Cette entrée fut moins une pompe funèbre, qu'un triomphe militaire. Tout le clergé de la ville, accompagné des grands & du peuple, vint recevoir, hors des portes en cérémonie, le corps de l'empereur, & le porta dans la superbe mosquée que ce prince avoit fait bâtir.

L'empire Ottoman fit à sa mort une perte irréparable. Son règne fut de quarante & un ans, & un des plus glorieux dont l'histoire Turque fasse mention. Soliman aima les beaux arts, & protégea les sçavans. Il étoit sobre, ne buvant jamais de vin ni de liqueur forte, juste, exact à sa parole, & penchant plutôt du côté de la clémence que de la sévérité. Il jouit presque toujours d'une santé parfaite jus-

qu'à l'âge de soixante & quatorze ans, qu'il mourut. On lui reproche de s'être laissé gouverner par les femmes & par ses favoris, & d'avoir fait mourir deux de ses fils. L'amour, la plus forte des passions, lui fit commettre ces fautes. Il en avoit un excessif pour Roxelane, & sa complaisance pour cette fameuse sultane le rendit quelquefois injuste. A cela près Soliman eut toutes les vertus d'un grand roi, la prudence, la bonté, la générosité. Simple & modeste dans le particulier, il aimoit le faste extérieur, & se plaisoit à voir sa cour brillante & magnifique. Craint & adoré par les troupes qu'il tenoit dans les bornes de la plus sévère discipline, il fut la terreur de la Perse, de la Hongrie, de Venise, de l'Italie & de l'Espagne. Il mourut couronné des mains de la victoire, emportant dans le tombeau les titres de Conquérant & de Magnifique, de Législateur & de Justicier.

S É L I M I I.

— [1568.] —

A PEINE Sélim fut-il sur le trône, que des ambassadeurs extraordinaires de l'empereur Maximilien vinrent à sa cour

y négocier la paix. Le sultan les reçut avec fierté, sans cependant témoigner d'éloignement pour la demande que lui faisoit Maximilien. Il conclut enfin avec lui une trêve de huit ans.

Sélim voulut ensuite se rendre maître d'Astracan, ville de Moscovie; mais son armée fut taillée en pièces, & une grande partie périt dans les marais. Cependant, à Constantinople, les choses paroissoient se disposer à la guerre; & Sozanzo, ambassadeur de Venise, fit sçavoir à la république que le bruit commun étoit que l'orage devoit fondre sur l'isle de Chypre. En effet, Sélim se plaignit aux Vénitiens des pirateries des Uscoques, qui gênoient considérablement le commerce du golfe Adriatique.

❧ [1569.] ❧

Mais une révolte soudaine des peuples de l'Yémen, qui venoient de massacrer une armée presque toute entière de Turcs, commandée par Muzad, obligea le sultan de faire passer des troupes dans ce royaume, & suspendit l'expédition de Chypre que Sélim redemandoit aux Vénitiens comme fief relevant de la Mecque, & dépendant anciennement de l'Egypte. Les Arabes de l'Yémen furent battus & dissipés par Sinan qui en fit une horrible

boucherie, pour venger le massacre de ses compatriotes. Kilij-Ali, vice-roi d'Alger, fit une vaine tentative sur la Goulette, & s'empara de quatre galeres de Malte. Le crédit du vizir Méhémet avoit retardé jusqu'ici l'expédition de Chypre ; enfin les raisons de Mustapha & de l'amiral Piali l'emporterent ; & Sélim, qui aimoit le vin, y fut porté, dit-on, par le desir de posséder un royaume où l'on en recueille d'excellent. L'incendie furieux qui réduisit en cendres presque toute la ville de Constantinople, retarda encore l'exécution des projets du sultan.

✂[1570.]✂

La flotte Ottomane sortit enfin du canal de Constantinople, pour faire voile vers l'isle de Chypre. Mustapha commandoit les troupes de débarquement, & Piali étoit grand amiral. Les Turcs descendirent d'abord à Tine, l'une des Cyclades, & tenterent en vain le siège de la forteresse. ils regagnerent leurs vaisseaux, & aborderent bientôt en Chypre. Les principales villes de cette isle étoient Nicosie, Famagouste, Bassa, Cérines & Limisso. Les Turcs firent leur descente près de Bassa, la trouverent sans résistance, s'en rendirent maîtres, & allerent investir sur le champ Nicosie. Toutes les richesses

ses de l'isle étoient renfermées dans cette ville ; elle étoit bien fortifiée & pourvue d'une nombreuse garnison commandée par Nicolas Dandolo. Les Turcs dressèrent leurs batteries , ouvrirent la tranchée , & pressèrent vivement la place. La garnison fit une vigoureuse sortie , repoussa les assiégeans ; mais elle les poursuivit trop , & une partie fut taillée en pièces par les ennemis. Les assiégés aux abois envoyèrent demander du secours à Zanc , commandant de la flotte Vénitienne. Ce général voulut attendre les confédérés ; & cette ville, soit par le défaut de courage des assiégés , soit par le peu d'expérience du commandant Dandolo , tomba au pouvoir des Infidèles qui y massacrèrent vingt-cinq mille ames , & en embarquèrent quinze mille sur leurs vaisseaux , avec une grande quantité d'or , d'argent & de choses précieuses. Tout le reste de l'isle eut bientôt le même sort , à l'exception de Famagouste , dont Mustapha forma le siège. La flotte Chrétienne se mit enfin en mouvement. Elle étoit composée de cent quatre-vingt & une galeres ; mais elle se dissipa d'elle-même à la nouvelle de la prise de Nicosie. Mustapha changea alors le siège de Famagouste en blocus , & retourna sans obstacle à Constantinople.

✂[1571.]✂

Le 15 du mois d'Avril les Turcs reprirent les travaux du siège avec une nouvelle ardeur. Bragadin commandoit dans la place. Toutes les ressources d'attaque & de défense furent épuisées de part & d'autre. Une des mines des assiégeans renversa, le 7 de Juin, un pan de la muraille. Les Turcs monterent à l'assaut. Tous les habitans, les femmes même accoururent à la défense de ce poste : le combat fut des plus sanglans ; les Turcs furent enfin obligés de reculer. L'assaut du 19 fut encore plus meurtrier. La place tint encore pendant quarante jours ; mais le premier jour d'Août les assiégés demandèrent à capituler. Ils obtinrent de Mustapha des conditions qu'il n'observa pas. Il fit massacrer les officiers de la garnison, mit les soldats à la chaîne, & fit écorcher vif Bragadin. Il emplit de paille sa peau, & l'envoya à Constantinople comme un monument de la prise de Famagouste & de la conquête de tout le royaume de Chypre.

Enfin, après tant de pertes, les généraux Chrétiens se joignirent vers la fin du mois d'Août. Leur flotte de trois cents voiles, commandée par Dom Juan d'Autriche, partit de Messine, & joignit celle

Des Turcs dans le golfe de Lepante, à l'endroit même où Auguste combattit Marc-Antoine & le défit. La flotte Ottomane n'étoit pas moins nombreuse. La mer paroissoit couverte de vaisseaux. Ali, grand amiral, avoit disposé sa flotte en forme de croissant. Il occupoit le centre avec Pertev. Siroc commandoit l'aile droite, & le roi d'Alger la gauche. Du côté des Chrétiens, don Juan conduisoit le corps de bataille, accompagné des généraux Colonne, Venieri, & Pierre Justiniani, commandans des galeres de Malte. Doria commandoit l'aile droite, & Barbarigo, noble Vénitien, la gauche. Les canonades commencerent le 7 Octobre au matin. Don Juan fait arborer sur sa galere l'étendard de la croix. On s'approche, on s'attaque, la mêlée commence de toutes parts, par-tout on combat avec une ardeur égale. Le bruit des canons, le sifflement des mousquetades, les cris des Chrétiens, les hurlemens des Turcs, la fumée épaisse qui déroboit le jour, formoient une affreuse confusion, mêlée de feu, de fumée & de gémissemens. Barbarigo fait plier le premier les ennemis, & coule à fond la galere de Siroc qu'il avoit en tête. La mort de cet officier jette l'épouvante parmi les Turcs; leur aile droite est mise en désordre. Don

Juan s'apperçoit qu'Ali portoit sur son bord l'étendard impérial des Ottomans ; il le charge , il redouble ses efforts , & fait un feu terrible sur la capitane ennemie. Ali est emporté d'un coup de canon : les Espagnols courant à l'abordage , sautent dans la galere de l'amiral , massacrent les Turcs , arrachent l'étendard impérial , & mettent en sa place le grand étendard de la croix. La tête d'Ali y est exposée au bout d'une pique , & ce spectacle augmente le courage des Chrétiens : mille cris de victoires s'élèvent dans leur armée. Les Turcs sont comme frappés de la foudre , & se laissent égorger sans défense. Cependant l'aile droite des Chrétiens étoit encore aux mains avec les Turcs ; elle étoit opposée au roi d'Alger qui s'étoit déjà rendu maître de quelques vaisseaux Vénitiens & Espagnols. L'arrivée des galeres victorieuses lui fit lâcher prise , & la lenteur avec laquelle Doria donna sur ses vaisseaux qu'il avoit en tête , fut cause que Kilij , suivi de trente vaisseaux d'Alger , passa au milieu de l'armée Chrétienne , & gagna la pleine mer. Il périt cinq mille Chrétiens dans le combat , & les Turcs perdirent trente mille hommes , leur général , trois cents pièces de canon , & un butin inestimable. Depuis la défaite de Bajazet par Tamerlan ,
les

les Turcs n'avoient pas fait de plus grande perte, ni livré de bataille plus sanglante. Constantinople même en fut épouvantée. Le sultan fit construire en vingt-cinq jours un fort aux Dardanelles, pour en défendre le passage, & se retira à Andrinople. Kilij revint avec les débris de la flotte. Les Turcs le reçurent comme leur libérateur & leur unique espérance. Sélim lui fit mille caresses; le déclara grand-amiral, & remit entre ses mains la fortune de l'empire. Les Chrétiens ne sçurent pas profiter de leur victoire: ils employèrent quinze jours à partager les dépouilles, & s'en retournerent chacun dans leurs ports. Dom Juan d'Autriche détacha cinquante galeres pour prendre Sainte-Maure; mais ce fut une tentative inutile. Les Vénitiens prirent la petite isle de Margariti; sur la côte de Corfou, & terminèrent la campagne par cette expédition.

— [1573—74.] —

La paix est enfin conclue entre les Vénitiens & les Turcs, & publiée à Venise le 15 du mois d'Avril. Elle fut désapprouvée de Grégoire XIII, des Espagnols & des Impériaux. C'étoit avec raison. Venise, lorsqu'elle se trouve attaquée, implore la protection & le secours des puis-

An. Orient, *Partie II.* C c c

sances Chrétiennes. Elle vient quelquefois à bout par ce moyen de faire tête à son ennemi, & si-tôt après elle fait sa paix avec lui sans s'embarrasser de causer des pertes & des ravages aux Puissances qui ont eu la générosité de la secourir. Cependant Sélim donna à Piali le commandement d'une nombreuse flotte. Les Turcs, animés du desir de la vengeance, firent en Sicile les plus grands ravages, pillèrent & brûlerent quantité de places, massacrèrent tous les Espagnols qui tombèrent en leur puissance. Les vents orageux sauverent Messine. En vain la flotte Espagnole chercha les Ottomans sur les côtes de Sicile, pour les combattre. En vain dom Juan, qui la commandoit, alla s'emparer de Tunis & de Biserte, pour y rétablir Amida que Priuli en avoit déposé. Les Turcs, l'année suivante, parurent sous la conduite de Sinan & de Kilijs-Ali, & reprirent en peu de jours tout ce que dom Juan avoit conquis en Afrique, & même le Fort de la Goulette.

Jean, vaivode de Valachie, venoit de battre & de tailler en pièces une armée de cent mille Turcs; Sélim envoya contre lui le Béglerbeg de Romélie, avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Elle passa le Danube par la trahison de

Zarménique, un des généraux du vaivode ; peu de jours après, on en vint aux mains. A peine le combat étoit-il engagé, que le perfide Zarménique, avec treize mille Moldaves, passa du côté des Turcs. Le vaivode, outré d'une telle perfidie, ne perdit point courage ; il fondit avec valeur sur les traîtres Moldaves, & les tua presque tous. Obligé de céder au nombre de l'armée des Ottomans, il se retrancha sur une colline, où la disette d'eau le réduisit bientôt aux derniers abois, &, pour comble d'infortunes, ses propres lieutenans le livrerent aux Turcs, qui le firent périr dans les supplices. Enivré de tant de succès, Sélim se dispoisoit à la conquête de Malte. La mort ne lui permit pas d'exécuter ce projet.



A M U R A T III.

[1575.]

AMURAT avoit trente-un ans lorsqu'il monta sur le trône. Son premier soin fut de faire étrangler les princes ses freres, selon la coutume des Ottomans. Il signala les commencemens de son règne par une longue guerre qu'il soutint con-

tre les Persans , & dont nous avons rapporté ci-dessus les évènements principaux.

✂ [1590.] ✂

Les Turcs s'étoient enfin apperçu que les brigandages des Uscoques étoient soutenus sourdement par la maison d'Autriche. L'empereur Rodolphe prévint bien que les Turcs avoient dessein de lui déclarer la guerre , & il tâcha de s'y préparer. En effet , quoique la trêve durât encore , Assan , Pacha de Hongrie , avoit, sur des ordres secrets de la Porte , rassemblé vingt mille hommes, & s'étoit avancé dans la Croatie , pour y prendre tout ce qu'il pourroit. Il vint camper sous les murs de Ségeste sur la Save. Les Impériaux alors s'assemblerent des garnisons voisines, au nombre de dix mille hommes. Résolus de faire lever ce siège, ils allerent droit à l'ennemi quoique supérieur en forces, & lui livrerent bataille. Elle fut toute à leur avantage ; & la valeur suppléant au petit nombre , ils se précipiterent le sabre à la main au milieu des bataillons Turcs, & les taillerent en pièces. Les prières & les menaces d'Assan ne purent empêcher les Turcs de prendre la fuite, & ce général se voyant abandonné , se vit réduit lui-même à les suivre. Sa retraite fut si précipitée, que le pont se trouva trop

étroit. La Save fut le tombeau d'une partie de l'armée Ottomane; Affan lui-même, Méhémet Pacha d'Hercegovina, neveu du sultan, & quantité d'officiers de distinction, périrent dans les flots. Quinze mille Turcs perdirent la vie dans cette action. Amurat fut si indigné de cette déroute, qu'il fit enfermer l'ambassadeur de l'empereur dans le château des Sept-Tours.

—[1593.]—

Sinan se mit en campagne pour faire tête aux Impériaux qui avoient déjà remporté quelques avantages. Ils se retiroient des murs d'Albe-Royale, dont ils avoient tenté le siège inutilement. Le Pacha de Bude qui venoit au secours des assiégés, joignit les Chrétiens dans leur retraite, & les força d'en venir aux mains. On se battit pendant deux heures avec un succès égal des deux côtés; enfin les Infidèles, aveuglés par la fumée de leurs canons que le vent repoussoit contre eux, furent les premiers à lâcher pied, & perdirent la bataille. Pour fruit de cette victoire, presque miraculeuse, les Chrétiens s'emparèrent de Fillek, de Novigrad & de plusieurs autres places. Ils firent en vain le siège de Strigonie: l'approche de Sinan, à la tête de son armée, les contraignit de le lever.

C c c iij

Le vizir alla fondre ensuite sur Javarin, ville considérable. L'archiduc quitta alors son camp de Comore, & s'alla poster dans l'isle de Séhut, formée par le Danube, & voisine de Javarin. Sinan alla l'y attaquer, le défit entièrement, & ôta par ce moyen tout espoir aux assiégés. Cette place, qui pouvoit arrêter quelque tems les ennemis, se rendit aussitôt. La rigueur de la saison obligea les Turcs de lever le siège de Comore, & ces différens succès partagerent entre les deux partis les avantages de cette campagne.

—[1595.]—

Amurat, qui avoit toujours aimé les plaisirs, mourut cette année au milieu des fêtes & des réjouissances faites à l'occasion du mariage d'une de ses filles. Il partageoit, dit-on, chaque nuit son lit avec quatre à cinq concubines différentes; &, comme il est défendu par la loi Mahométane de passer du commerce d'une femme à celui d'une autre, sans se purifier, il prenoit plusieurs fois le bain dans la même nuit, & ce fut ainsi qu'il se ruina la santé. Ce prince aima la guerre, & n'y alla jamais.





MAHOMET III.

[1595.]

LA premiere année du nouveau règne fut marquée par plusieurs défaites. Les Turcs, commandés par Ferhad, furent mis en déroute par Sigismond qui en fit un carnage effroyable. Lippa, sur le Marisch, se rendit au vainqueur à composition. Le vaivode Michel, qui s'étoit soustrait à la domination Ottomane, battit les troupes du Pacha Sinan, quatre fois plus nombreuses que les siennes. Muni du secours de Sigismond, il emporta la ville de Tergowitz l'épée à la main, & alla attaquer les Turcs jusqu'à Buckérest, où ils s'étoient retirés. Toujours accompagnés de Sigismond, ils poussèrent les ennemis jusqu'à la forteresse de S. George, les forcèrent encore dans cette retraite, passèrent la garnison au fil de l'épée, & se rendirent maîtres de la Transilvanie, de la Valachie & de la Moldavie. En Hongrie, Charles Mansfeld, général de l'empereur Rodolphe, alla mettre le siège devant Strigonie, se logea sur la brèche au premier assaut; &, quoique repoussé par les

assiégés, il battit les Pachas de Bude & de Belgrade, qui s'étoient réunis pour faire lever le siège de cette ville; leur tua quatorze mille hommes dans le second combat, prit leurs tentes, leurs chevaux & tout leur bagage. La mort moissonna trop tôt les lauriers de ce général. Jean de Medicis lui succéda, emporta d'assaut la basse-ville, & se rendit maître de la forteresse. La conquête de Vicegrad & de quelques autres places, termina une année si glorieuse pour les princes Chrétiens.

—[1596.]—

Enfin Mahomet se réveilla de l'engourdissement où les sultans commençoient à s'enfouir. Il voulut commander lui-même ses armées, & se trouva bientôt devant Agria, à la tête de deux cents mille hommes. Cette place, l'une des plus importantes de la haute Hongrie, étoit trop spacieuse pour pouvoir être défendue par une garnison qui n'étoit que de six mille hommes. La ville fut bientôt abandonnée, & les Hongrois se retirèrent dans la citadelle, y soutinrent treize assauts, & se rendirent enfin le 13 du mois d'Octobre. Maximilien ne perdit point courage à cette nouvelle. Sigismond l'étoit venu joindre, & leur armée étoit de soixante

mille hommes. On résolut de livrer bataille aux Infidèles. Le projet étoit beau, & le succès devoit en être utile & glorieux. Le 24, les armées se trouverent en présence, séparées par un marais, dont le passage étoit gardé par un corps de Janissaires & de Tartares. Bientôt les Chrétiens se rendirent maîtres de ce passage, tuèrent quinze cents Turcs, & leur prirent quarante-trois pièces de canon. Les confédérés brûloient d'impatience d'en venir à une bataille décisive, & vouloient passer le marais. Les Turcs s'avancèrent pour reprendre ce poste, & y perdirent encore trois mille hommes, & trois pièces de campagne. Maximilien donna le signal, & commanda aux généraux Staremberg & Palfi, qui avoient l'avant-garde, de charger les ennemis, avec ordre de ne les pas pousser plus loin que le bord du marais, en cas qu'ils les repoussassent. Pour lui, il demeura au corps de bataille avec Sigismond, & donna l'arrière-garde à Tauffembac. L'avant-garde des Chrétiens chargea les Turcs avec tant de résolution, qu'elle les mit aisément en désordre, les obligea de repasser encore une fois le marais, en fit un grand carnage, leur tua plusieurs officiers de marque, & leur prit quarante coulevrines. La victoire étoit aux Chrétiens; & Maximilien,

voyant le soleil près de se coucher, renouvella les défenses de ne point passer les bords du marais. Les troupes emportées par leur valeur, ou plutôt par le desir du butin, ne les suivirent pas ; les Hongrois sur-tout, acharnés au pillage, se jetterent sur les tentes des Turcs. Les chefs n'étant plus les maîtres, la confusion se mit dans toute l'armée. Cependant les Chrétiens en désordre poussèrent jusqu'au pavillon du sultan même ; les Janissaires qui s'y trouvoient de garde, tirèrent sur eux quelques pièces de campagne, chargées à cartouche, en tuerent un grand nombre, & augmentèrent leur confusion. Dans le même moment, Cicala fit avancer son arriere-garde, chargea les Chrétiens, & leur arracha une victoire qu'ils avoient déjà entre les mains. Presque toute l'infanterie fut taillée en pièces, quarante officiers de marque y périrent, on y perdit le canon & le bagage. A peine l'archiduc put-il gagner Cassovie avec sa cavalerie Allemande. Sigismond s'enfuit à Tokai. Les Turcs avoient perdu vingt mille hommes dans leur premiere déroute.

— [1600—1—2.] —

Dès le commencement de cette année, le grand-vizir Ibrahim étoit allé mettre le

siége devant Canise, place très-forte dans la Croatie, située dans des marais impraticables. Elle étoit pourvue d'une garnison de plus de trois mille hommes. Les assiégés abandonnerent la ville qu'ils ne pouvoient défendre, y mirent le feu & se retirèrent dans la citadelle. Le duc de Mercœur s'approcha néanmoins de la place pour la secourir. Le fier Ibrahim attendit de pied ferme les ennemis; les fit harceler par les Tartares, & les ayant repoussés avec perte, il les poursuivit dans leur retraite. Mercœur, avec son régiment François, rejoignit alors son arriere-garde, soutint constamment leurs efforts, & fit preuve de la plus grande valeur, & d'une habileté consommée. On sçait que le premier soin d'un général, lorsqu'il entre en action, doit être de pourvoir à la retraite en cas d'évènement. Celle-ci passe avec raison pour un des plus beaux exploits de guerre qui se soient faits en Hongrie. Canise néanmoins capitula, & reçut le joug des Ottomans.

Aldobrandin, un des trois généraux des armées de l'empereur, tenta en vain de reprendre Canise aux Ottomans. Ce général, excédé des fatigues de ce siége, mourut sous les murs de cette ville; il fut regretté de toute l'armée. Il étoit neveu du pape, & avoit levé de ses de-

niers une armée de dix mille soldats. Mercœur, qui commandoit une autre armée, fit courir le bruit qu'il alloit assiéger Bude : son dessein étoit de se rendre maître d'Albe-Royale. Il vint investir cette ville, la fit battre par un feu continuel, &, à la tête de ses braves François, il gagna la brèche à travers une grêle de traits. On en vint aux mains. Tous les habitans, hommes & femmes, accoururent à la défense de ce poste ; mais l'acharnement & le désespoir céderent à l'impétuosité & à la valeur des François, qui les premiers sautèrent dans la place, & furent suivis du reste des troupes. Mercœur se rendit ainsi maître d'Albe-Royale, qui passoit alors pour imprenable. Le gouverneur & ses principaux officiers se défendirent quelque tems dans une maison où ils s'étoient fortifiés. Ils furent enfin obligés de se rendre. Mercœur, plein d'estime pour ces braves gens, les fit conduire dans son pavillon, pour les garantir de l'insolence du soldat vainqueur.

En Transilvanie, Basta prit aux Turcs la ville de Zolnok, dont ils s'étoient rendus maîtres peu de tems auparavant, & remit encore une fois cette province sous l'obéissance de l'empereur.

Les chevaliers de Malte ayant appris que la flotte Ottomane devoit s'arrêter

dans le port de Mahomette , petite ville de Barbarie , armerent à la hâte cinq galères , sur lesquelles ils mirent deux mille de leurs plus braves soldats , déguifés en Turcs ; & , choififfant le tems où la flotte Ottomane étoit attendue à Mahomette , ils firent voile vers cette ville , & furent reçus aux acclamations de tout le peuple , qui sortit à leur rencontre . Alors mettant pied à terre , les Maltois fondirent l'épée à la main fur les Mufulmans , faccagerent la ville , firent un butin prodigieux , & retournerent triomphans à Malte .

En 1603 le grand feigneur envoya en France un Chiaoux à Henri IV , pour l'affurer que Sa Hauteffe étoit bien éloignée de protéger les corfaires de Barbarie & d'Angleterre , qui attaquoient les vaisfeaux François . Mahomet mourut la même année , accablé d'ennemis , de chagrins & de mépris . Prince foible & timide , il ne fe trouva qu'une fois à la guerre , & ce ne fut que pour y prendre la fuite .



A C H M E T I .

[1604 .]

QUOIQUE à peine âgé de quinze ans , Achmet s'occupa sérieusement à réparer les fautes de son prédéceffeur . Il

envoya d'abord en Asie son grand-vizir, à la tête d'une nombreuse armée, pour soumettre deux fameux rebelles, Tavi & Calender: Murad joignit ce dernier, lui livra bataille, & l'obligea de s'enfuir en Perse. Tavi, loin d'être intimidé de la défaite de son compagnon, s'avançoit à grandes journées pour joindre l'armée Impériale. Enfin il se trouva en présence, & n'hésita pas un instant d'en venir aux mains. La bataille fut longue, opiniâtre & sanglante. Néanmoins les rebelles furent vaincus, & dix mille demeurèrent sur la place. La ressource de Tavi fut de gagner la Perse, & de rejoindre Calender. Ils se rendirent tous deux à la cour du Sophi, qu'ils déterminèrent aisément à déclarer la guerre au grand-seigneur. Les Persans étant entrés sur le champ en campagne, quoique la saison fût fort avancée, ravagèrent le midi de la Turquie. Achmet, indigné de cette irruption soudaine, ordonna sur le champ de grands préparatifs. La sage prévoyance du Muphti pourvut aux frais de cette guerre.

Nafuh, général peu expérimenté, fut envoyé contre les Persans, dont il n'osa soutenir la présence: au commencement de l'hiver, il ramena son armée à Constantinople, où il fut étranglé.

Méhéméd, fils de Cicala, fut chargé

du commandement de l'armée contre le roi de Perse. Ayant joint les ennemis près de Tauris, il leur présenta la bataille & fut vaincu ; mais il fit une belle & sçavante retraite, avec quinze cents Janissaires, & autant de Spahis. Les ressorts du gouvernement étoient si foibles, que cette victoire du Sophi occasionna chez les Turcs une nouvelle révolte. Polah, Pacha d'Alep, en fut l'auteur. Il tailla en pièces une armée de soixante mille hommes que le sultan avoit envoyés contre lui ; & pour ôter aux siens tout espoir de rentrer en grâces avec leur souverain, il leur fit exercer toutes sortes de cruautés envers les prisonniers, & leur en donna lui-même l'exemple. Il se rendit maître de Tripoli, s'empara de Tyr, défit encore entièrement le Bacha de Tripoli, prit la ville de Damas & toutes les villes de cette province.

En Europe, les Ottomans assurèrent à Boscai leur vassal, la possession de la Transilvanie, de la Valaquie & de la Moldavie, s'emparèrent de Vicegrad, de Novigrad & de Strigonie, malgré la valeur de Dampierre & de la Mothe, officiers François qui commandoient les Wallons. La tentative qu'ils firent sur Javarin, ne leur réussit pas. Boscai fit un traité avec l'empereur Rodolphe, & s'assura, & à ses héritiers mâles, la Transilvanie.

[1615.]

Le grand-seigneur met en mer une puissante flotte , pour réprimer les courses continuelles des chevaliers de Malte & des autres Chrétiens dans l'Archipel. Le Capitan-Pacha alla débarquer à Malte six mille hommes pour en faire le dégât ; mais la bravoure du grand-maître Aloph de Vignacourt, & de l'élite de ses chevaliers , quoiqu'en bien plus petit nombre que les Turcs, sçut leur faire promptement regagner leurs vaisseaux. La flotte Ottomane eut un meilleur succès contre les gouverneurs de Tunis & de Tripoli qui tyrannisoient leurs peuples , & contre les Cosaques qui exerçoient toutes sortes de pirateries dans la mer Noire. Le Capitan-Pacha arrêta les premiers , enleva leurs richesses , & nomma d'autres gouverneurs. Quant aux derniers, il prit quelques-uns de leurs vaisseaux , les mena à Constantinople , où l'on fit expirer dans les plus cruels supplices tous ceux qui les montoient. Ce qui n'empêcha pas leurs compatriotes de continuer leurs pirateries.

Achmet étant mort , âgé seulement de vingt-neuf ans , Mustapha , son frere , lui succéda ; mais il fut déposé presque aussitôt par les vizirs qui lui substituerent Othman , l'aîné des fils d'Achmet I.

OTHMAN



O T H M A N II.

[1618--19--20.]

C E prince n'avoit que treize ans lorsqu'il parvint à la couronne. Sous prétexte de punir les pirateries des Cosaques , il déclara la guerre aux Polonois. Othman brûloit d'ardeur de signaler les premières années de son règne, & n'avoit l'imagination remplie que de triomphes & de victoires. En attendant les préparatifs qu'il faisoit faire, il envoya en Moldavie le pacha Sander, avec vingt mille Janissaires & trente mille Tartares. Les Polonois ne douterent point que cette armée ne menaçât leurs Etats. Zolkiewski, leur général, leva dix mille hommes; &, malgré la prodigieuse inégalité du nombre, il alla présenter la bataille aux Turcs & aux Tartares, se battit pendant deux heures, & les fit plusieurs fois plier; enfin, craignant d'être enveloppé, il fit sonner la retraite, & se retira dans son camp. Quatre mille de ses soldats, saisis d'une terreur panique, l'abandonnerent, & la plupart allèrent se noyer dans la rivière de Pruth. Le brave Zolkiewski, réduit à six

An. Orient. *Partie II.* D d d

mille hommes, fit sa retraite avec un ordre admirable, traversa plus de vingt lieues d'Allemagne, & soutint toujours les attaques des ennemis avec autant de bonheur que de courage. Il touchoit au terme de ses travaux, & étoit près d'arriver à Mohilow, ville de Pologne, quand tout-à-coup il se vit encore abandonné d'une autre partie de ses soldats; alors les Tartares fondirent sur lui, mirent en fuite le peu de troupes qui lui restoit, le firent prisonnier, & lui couperent la tête, qui fut envoyée à Constantinople.

❧ [1621.] ❧

Enfin le jeune sultan, impatient de combattre, partit d'Andrinople à la tête de quatre cents mille hommes. D'un autre côté, soixante mille nobles Polonois & douze mille Cosaques se mirent en campagne. Leur armée étoit commandée par Charles Chotkiewitz, palatin de Vilna, homme d'une grande valeur, & d'une expérience consommée. Lubomirski, son lieutenant-général, alla au-devant des Turcs jusqu'en Moldavie, où l'on avoit appris qu'ils étoient déjà entrés. Le palatin le suivit de près, & sçut choisir un poste avantageux, afin que son armée, qui n'étoit que de quatre-vingt mille hommes, ne fût point forcée de combattre

quand il plairoit aux ennemis. Il se campa vis-à-vis de Cottinco, village situé au-delà du Niéper : son armée avoit d'un côté quelques collines, & de l'autre une forêt très-épaisse, où une partie des troupes se logea ; par ce moyen elle pouvoit recevoir de front les ennemis, & se battre avec avantage. L'armée des Infidèles ne tarda pas à paroître. Les Chrétiens qui s'étoient retranchés les attendoient de pied ferme. Leur camp étoit entouré de bonnes lignes de circonvallation. Les troupes Ottomanes l'environnerent le 1^{er} de Septembre, & sembloient le tenir assiégé. On proposa d'abord au sultan de chercher un gué pour passer le Niéper, & rendre ainsi inutiles les précautions que les Polonois avoient prises de se retrancher ; mais, soit que l'entreprise parût trop difficile, soit que les fiers Ottomans la regardassent comme au-dessous de leurs forces ou de leur courage, il fut décidé qu'on attaqueroit les Polonois dans leurs retranchemens. Les Turcs avoient reconnu tous les postes de leurs ennemis. Le quartier de Lubomirski leur parut le plus foible ; ils résolurent de l'attaquer, & s'y portèrent avec la plus grande ardeur ; mais c'étoit justement celui qui étoit le mieux muni de canons. Les Turcs perdirent près de six mille hommes dans cette attaque,

& furent obligés de se retirer ; Cantemir, prince Tartare , y fut fait prisonnier. Othman & ses Pachas auroient bien voulu pouvoir attirer les Polonois en rase campagne , espérant de les envelopper & de les tailler aisément en pièces. Ils avoient en tête un général qui ne fit point de faute. Ils furent donc obligés de multiplier les attaques & les assauts. Il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Turcs affrontoient tous les dangers sous les yeux de leur sultan ; les Chrétiens n'en évitoient aucun. Enfin les Janissaires, rebutés & couverts de sang & de blessures, battirent la retraite sans attendre d'autre signal, & protestèrent de tourner leurs sabres contre leurs officiers, s'ils prétendoient les obliger à retourner encore à la charge.

Othman le cœur abattu reprit le chemin d'Andrinople. Il ne pouvoit cacher son mécontentement & sa douleur qui paroissoit peinte dans ses yeux & dans ses actions. Les Janissaires n'étoient pas plus contens de lui , & demandèrent même avec insolence , lorsqu'ils furent arrivés à Constantinople, ce qui leur étoit dû : ils pillèrent plusieurs boutiques , & remplirent de trouble toute la ville. Le sultan les paya , en réforma deux mille, & autant de Spahis. Son mariage so-

lemnel avec la fille du Muphti suspendit quelque tems ces troubles , mais ils se renouvelèrent l'année suivante. .

✂ [1622.] ✂

Les Janissaires leverent tout-à-coup l'étendard de la révolte , & se portèrent à tous les excès dont une soldatesque insolente & furieuse est capable. Ils foulèrent aux pieds les loix de leur religion , de leur empire , de l'humanité. Ces barbares , sans respect pour la majesté de leur souverain , leur idole ordinaire , lui arrachèrent la couronné & la vie même ; & , ce qui causa le plus affreux désespoir à l'infortuné Othman , ils le firent avec le dernier mépris. La douleur , le repentir , les larmes de ce jeune prince , dans lequel brilloient encore les graces de la jeunesse , ne furent point capables de toucher leur cœurs féroces. Deux fois ils le tirèrent des plus sombres réduits , le firent passer avec dérision , dans le tombereau des criminels , au milieu de Constantinople , couvert d'une simple toile blanche. Ils le conduisirent enfin au château des Sept-Tours , où six Muets vinrent l'étrangler aussitôt. Daout fut le ministre de cette sanglante catastrophe. Il venoit d'être fait grand-vizir par Mustapha , que les Janissaires , quelques heures auparavant , avoient tiré

du fond d'un puits pour le remettre une seconde fois sur le trône.

Tandis que ce foible prince se rendoit de jour en jour l'objet du mépris de tout le monde, les pachas de Syrie & de Mésopotamie, profitoient des troubles pour s'assurer une entière indépendance. Le Sophi, de son côté, rappella son ambassadeur de Constantinople, fit entrer une armée en Turquie, & s'empara de plusieurs places. Daout fut déposé du viziriât. Les Janissaires, à la discrétion desquels il fut abandonné, le traitèrent de la même manière qu'ils avoient traité le sultan Othman. Il fut étranglé dans la même prison, à la même heure, & dans la même chambre où, quelques mois auparavant, il avoit fait mourir son souverain. Sur ces entrefaites, on apprit que le rebelle Abaza n'étoit qu'à dix lieues de Constantinople, avec quinze mille hommes. Dans de telles extrémités, on fit prendre les armes à tous les habitans : le vizir, le muphti, les chefs des Janissaires s'assemblerent dans la mosquée de Soliman, & tinrent le divan Arnaël, c'est-à-dire une assemblée sans s'asseoir. On convint de faire marcher une armée contre Abaza, & de donner un successeur à Mustapha. Ce prince, qui deux fois avoit touché au cordeau fatal, & deux fois avoit joui de l'empire, s'en vit enfin

depossédé pour jamais. Il n'étoit point cruel ; il ne fut point l'auteur de la mort d'Othman , il plaignit même son sort ; il ne porta point ses mains parricides sur Amurat , & fut moins digne de haine que de compassion. On le traita , dit le prince Cantimir , comme un fou & un stupide , dont l'ignominie est le juste partage ; il fut promené par les rues , monté sur un âne , exposé à la risée & aux outrages de la populace , puis reconduit à la prison des Sept-Tours , où , peu de jours après , il fut étranglé par l'ordre d'Amurat IV , son successeur.



A M U R A T IV.

[1623.]

EN recevant le cimenterre impérial , le jeune monarque protesta , dit-on , qu'il commenceroit son règne par réformer les abus du gouvernement , & par faire observer les loix dans toute leur rigueur. En effet , le lendemain il fit étrangler tous les complices de la mort de son frere Othman. Cette sévérité rétablit aussitôt dans la capitale le calme qu'il vouloit rendre à tout l'empire.

D d d iv

✻ [1624.] ✻

Méhémet, grand-vizir, fut chargé d'aller réduire Abaza. Il le joignit près de l'ancienne Césarée, le mit en déroute, l'obligea de s'enfuir à Erzérom. Il auroit sans doute mis fin à cette révolte, si la mort ne l'eût enlevé, en quelque sorte, d'entre les bras de la victoire; car il mourut la même année à Tocat. Les pachas d'Egypte, de Syrie & de Bagdad, avoient suivi l'exemple d'Abaza; & ce dernier même, voisin des Persans, leur avoit livré plusieurs places de son gouvernement, & leur promettoit de les introduire dans sa capitale.

D'un autre côté, les Tartares indociles refusèrent de reconnoître le Khan que la Porte leur avoit donné. Le grand-amiral conduisit une flotte contr'eux. Son départ fut comme le signal des ravages que les Cosaques vinrent faire jusqu'aux portes de Constantinople. Sous les yeux même des habitans de cette grande ville, ils mirent le feu à leurs maisons de plaisance. Dix galeres qu'on envoya contr'eux n'osèrent hasarder le combat. L'amiral Pacha fit débarquer huit mille hommes, qui tombèrent dans une embuscade, & furent entièrement défaits par les Tartares.

[1627.]

Halil, nouveau grand-vizir, s'approcha d'Erzérom pour soumettre Abaza, l'un des plus grands capitaines de la Turquie. La place étoit munie de dix mille hommes de garnison, & de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long siège. L'armée des assiégeans y fut taillée en pièces, & le vizir n'eut que le tems de prendre la fuite. Abaza rentra victorieux dans la place avec un butin inestimable.

Chofreu, successeur d'Halil, fut plus heureux devant Erzérom ; il foudroya la place avec tant de succès, qu'au cinquième jour les habitans effrayés demandèrent à capituler, & livrerent Abaza. Le vizir retourna triomphant à Constantinople, emmenant avec lui son illustre captif. Chacun s'empresse à le voir, & court au-devant de lui ; Amurat lui-même monte à cheval, s'avance hors de la ville pour satisfaire sa curiosité. On lui présente Abaza, chargé de chaînes ; il arrête quelque tems sur lui des regards de surprise & d'admiration : « Je te par-
» donne, Abaza, dit-il ; tes exploits m'ont
» fait oublier ta trahison ; &, pour mieux
» t'engager à la réparer, je te fais pacha
» de Bosnie. » Aussitôt mille cris de joie applaudirent à la générosité du sultan.

Abaza lui promit avec transport de répandre à son service jusqu'à la dernière goutte de son sang, & lui tint parole.

❧ [1635.] ❧

Tout prospéroit à Amurat, & ce n'étoit que du côté de la Perse qu'il éprouvoit des chagrins. Son empire lui paroissoit mal affermi en Asie, tant qu'il ne se verroit pas maître de la ville de Bagdad. Résolu d'arracher des mains des Persans ce boulevard de ses Etats, il se détermina à quitter le sein de la débauche & des plaisirs, & à commander ses armées en personne. De monarque voluptueux il devint tout-à-coup guerrier infatigable, sobre, patient. Il sçavoit que ses généraux avoient jusques-là blanchi contre les remparts redoutables de cette ville; il se flatta que sa présence forceroit la fortune à seconder ses travaux. Il passa en Asie à la tête d'une armée formidable, & marcha vers Bagdad. Il déclara cependant que son dessein étoit d'abord de se rendre maître d'Erivan, capitale de la grande Arménie, que les Persans avoient repris depuis peu. En peu de tems il alla camper sous les murs de cette ville, fit dresser ses batteries, ouvrit la tranchée, & pressa le siège sans donner de relâche aux ennemis. Il se trouvoit à tout en per-

sonne , récompensoit ceux qui faisoient de belles actions , punissoit les lâches ; enfin il se montra si actif , si pressant , si infatigable , que les ennemis étonnés lui ouvrirent la ville , & se rendirent à discrétion. Emirgiun , gouverneur de cette ville , sçut entrer par la suite dans les bonnes grâces de son vainqueur. Amurat fit relever les fortifications d'Erivan, envoya démanteler Tauris , ravagea les frontières de Perse , & ramena , au mois de Décembre, son armée victorieuse à Constantinople, où son retour fut célébré par des fêtes & des réjouissances extraordinaires.

Les Persans n'avoient osé se montrer, tant qu'Amurat avoit été en Asie ; à peine en fut-il parti, qu'ils sortirent de leurs retraites. Ils reconquirent tout ce que le sultan leur avoit enlevé , & vinrent assiéger Van avec une armée nombreuse. Abaza en étoit gouverneur, & l'on pouvoit compter sur lui. Ce célèbre guerrier , charmé de signaler son zèle & sa fidélité, se défendit avec toute la bravoure imaginable. Il tint les ennemis quatre mois en échec sans qu'ils pussent se vanter d'aucun avantage. Sorties fréquentes, parapets, retranchemens, contre-mines , tout fut mis en usage. Sa mort fit perdre aux Turcs le courage & l'espérance ; les Persans redoublèrent leurs

assauts, & emportèrent la ville l'épée à la main.

❧ [1638.] ❧

Amurat, plein de ressentiment contre les Persans, se rendit le 5 d'Octobre sous les murs de Bagdad, à la tête d'une armée de trois cents mille hommes. Cette ville étoit l'objet de sa colere, & plus encore de son ambition. Sa principale force consistoit dans trois larges fossés qui l'environnoient, & quatre-vingt mille hommes de garnison. Amurat visita tous les postes, promit de grandes récompenses à ceux qui se distingueroient par quelque action éclatante. Il donna trois jours de repos à son armée pour se remettre des fatigues du voyage. Le quatrieme on ouvrit la tranchée, on dressa les batteries. Le sultan avec deux cents canons la fit foudroyer de trois côtés, & voulut tirer lui-même le premier coup; il mit le feu à la plus grosse pièce qu'il y eût dans son camp. Ce coup fut suivi d'une infinité d'autres, auxquels les assiégés répondirent vigoureusement. Le quartier le plus avancé étoit celui du capitain Pacha. On éleva de grands cavaliers pour ôter aux Persans le moyen de se défendre; &, pour donner l'exemple de l'ardeur avec laquelle il vouloit qu'on fit ce siège, Amurat porta

la première hottée de terre. Deux cents mille travailleurs furent employés à creuser les tranchées. En peu de jours elles se trouverent poussées jusques sur le bord du fossé, & les brèches parurent d'une largeur suffisante. Les soldats, encouragés par la présence de leur sultan, s'exhortoient les uns les autres : enfin Amurat fit donner l'assaut. D'abord les Turcs furent repoussés, avec perte de six mille hommes de troupes d'élite. Le sultan voulut qu'on y retournât de nouveau, & ne donna pas plus de relâche aux siens qu'aux assiégés. Lui-même, le cimeterre à la main, pressoit les derniers rangs de ses bataillons, & frappoit également le soldat & l'officier trop lents à exécuter ses ordres ; il tua même de sa main son grand-vizir qui ne lui sembloit pas assez prompt à affronter la mort. Les assiégés se défendirent avec autant de vigueur qu'ils furent attaqués. Le nombre des morts étoit si grand, que leurs corps entassés les uns sur les autres facilitoient aux Turcs l'approche des murailles, l'unique espérance des Persans. On voyoit tomber du haut des remparts une grêle de pierres, de feux d'artifice, de poix résine, de soufre & d'huile bouillante. Amurat, qui étoit présent à tout, faisoit relever ceux qui étoient fatigués, par des troupes fraîches ; il exhor-

toit, animoit, promettoit, menaçoit, & s'exposoit souvent aux dangers, en s'avancant à la portée du mousquet, sans que la mort de ceux qui étoient tués à ses côtés pût l'ébranler. Cet assaut dura cinq jours. Déjà la brèche étoit inondée de sang, & les uns & les autres se battoient en désespérés; les assiégés, pour défendre leur vie qu'ils voyoient sur le point d'être sacrifiée à la vengeance du vainqueur; les assiégeans, pour éviter la mort qu'ils avoient également à craindre de leurs ennemis & de la fureur du sultan. Le jour de Noël, les Turcs donnerent le dernier assaut, ayant à leur tête Mustapha Capitan Pacha, qui se distingua de tous les autres généraux, par le soin qu'il prit de la conduite des travaux, & par son ardeur infatigable dans les attaques. Ses soldats monterent à la brèche avec plus d'intrepidité qu'ils n'en avoient encore fait paroître. Sans cesse soutenus par des troupes fraîches, ils furent enfin victorieux, après un assaut que les Persans avoient soutenu depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures devant le coucher du soleil. La superbe Babylone, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte, fut forcée de se rendre au grand-seigneur. Trente mille Persans y restoient encore: Ils venoient de se rendre: par une cruauté plus que barbare,

Amurat les fit tous massacrer. La ville fut livrée au pillage ; hommes , femmes , enfans , tout fut égorgé. Le sultan fit son entrée triomphante dans cette ville jonchée de cadavres. Il y laissa Mustapha , son vizir , pour en relever les fortifications , & alla passer l'hiver à Diarbek.

[1639.]

La paix étant conclue avec le roi de Perse , le sultan , débarrassé de ce soin , pensa sérieusement à se venger des Cosaques , qui lui avoient enlevé la ville d'Azoph. Il ordonna pour cet effet des préparatifs de guerre , dont la grandeur fit trembler les puissances de l'Europe voisines de ses Etats. Mais cet orage se dissipa tout-à-coup par la mort d'Amurat. Ce prince , le jour du Baïram ou de la Pâque des Mahométans , fit une si grande débauche de vin avec le gouverneur d'Erivan & le Capitan Pacha , qu'il fut attaqué d'une fièvre ardente , dont il mourut peu de jours après.





I B R A H I M.

[1639.]

LE règne du voluptueux Ibrahim ne présente aucun autre événement intéressant que la prise d'Asoph sur les Cosaques, & celle de la Canée, dans l'isle de Candie, sur les Vénitiens. Il n'eut pas la gloire d'en soumettre la capitale, étant mort au milieu des préparatifs qu'il faisoit pour cette expédition. Il laissa neuf fils, dont trois lui survécurent, Mahomet, Soliman & Achmet, qui furent tous trois empereurs.



M A H O M E T IV.

[1649.]

L'IMPORTANCE & la multitude des événemens du règne de Mahomet IV, en font un des plus beaux tableaux que l'histoire puisse offrir. D'un côté, l'on y voit un empire immense & redoutable, aux prises avec les puissances de l'Europe ; victorieux quelquefois, sou-

vent

vent vaincu & jamais terrassé. De l'autre, presque tous les princes Chrétiens, ordinairement ennemis entr'eux, réunis pour le combattre, & remportant sur lui plus de victoires pendant ce règne qu'ils n'en avoient remportées par le passées dans l'espace de plusieurs siècles. Mahomet monta sur le trône à l'âge de sept ans. Les Ottomans lui firent d'abord signer l'arrêt de mort de Kiossem sa grand-mere, qui vouloit, à l'aide des Janissaires dont elle fomentoit la révolte, lui ôter le sceptre, & le donner à Soliman. Mahomet, après cette exécution, porta tous ses soins à terminer la conquête de l'isle de Candie. La ville capitale, qui porte le même nom, restoit seule aux Vénitiens. Après une longue suite d'avantages réciproques, les Turcs commencèrent enfin dans les formes ce siège mémorable, qui n'a point & n'aura peut-être jamais son pareil dans l'histoire. La nature & l'art sembloient avoir concouru à l'envi à fortifier cette ville; toutes les forces de l'empire Ottoman, concoururent de même pour en faire le siège, qui commença le 22 du mois de Mai de l'année 1667, & ne finit que le 27 de Septembre 1669. On n'entrera point ici dans le détail de ce siège connu de tout le monde. Les Vénitiens y perdirent près de trente mille hommes, & les Turcs plus de

cent dix-huit mille, & même deux cents mille, selon le prince Cantimir. Ceux-ci donnerent cinquante-six assauts, & firent jouer quatre cents soixante & douze mines, auxquels les assiégés répondirent par onze cents treize contre-mines, & quatre-vingt-seize sorties.

[1664.]

La guerre venoit de s'allumer entre la Porte & l'Autriche. L'empereur fit passer en Hongrie ses troupes, accompagnées de six mille François, que Louis XIV envoyoit à son secours, sous les ordres du comte de Coligni : elles joignirent les armées de l'empereur & de l'empire à Rakelsbourg dans la basse Stirie. On apprit que les Turcs marchaient le long de la rivière du Raab, dans le dessein de la passer. Montécuculli, général de l'armée impériale, alla camper au bord de cette rivière, & rangea son armée en bataille dans la plaine de S. Gothar, pour y attendre les Turcs qui s'assembloient au-delà de la rivière. Le premier jour d'Août, les ennemis la passèrent & se rangèrent en bataille à mesure qu'ils passoient. Ils fondirent d'abord avec impétuosité sur les bataillons Allemands qu'ils firent reculer, & les renversèrent les uns sur les autres. Le jeune marquis de la Feuillade, qui commandoit les

François en l'absence de Coligni, fit avancer sa troupe qui n'avoit point encore donné, & chargea si brusquement les vainqueurs qu'il les fit reculer à son tour jusqu'au Raab; il en fit dans cet endroit un horrible carnage. Les Allemands, revenus de leur déroute, seconderent à propos les François, & firent repasser aux ennemis la riviere, fort en désordre; enforte qu'il y en eut un grand nombre de tués & beaucoup de noyés. La gloire de cette journée est due aux François, & les écrivains Allemands n'en disconviennent pas.

Cette victoire ouvroit le chemin aux plus glorieuses entreprises; mais Léopold, jaloux de l'éclat qu'avoient reçus les armes Françaises, fit proposer au grand-vizir une trêve de vingt ans, qui fut toute à l'avantage des Turcs & d'Abassi à qui Léopold assura la principauté de Transilvanie. Les corsaires Mahométans éprouverent aussi la valeur des François. Le duc de Beaufort, grand-amiral de France, leur donna la chasse, les battit & leur enleva Gigeri sur les côtes d'Afrique.

—[1671.]—

Les Cosaques, sous la conduite de Do-rozenki leur nouveau chef, abandonnerent l'obéissance des Polonois, & passerent sous celle des Turcs. La république de Po,

E e e ij

logne, justement irritée de cette rébellion, fit entrer une armée dans leur pays. Aussitôt le grand-seigneur, à la tête d'une armée, se rendit à Choczim en Moldavie, traversa le Niester, & se trouva sous les murs de Kamienieck dans la Podolie, la plus forte place de toute la Pologne. La ville fut investie de toutes parts, & la tranchée ouverte en trois endroits à la fois. Les Polonois, se confiant trop sur la force de cette ville, négligerent de venir la secourir. Cependant on battit les fortifications pendant dix jours avec une telle violence, que faisant brèche par-tout, on se disposa à donner l'assaut. La garnison, saisie d'effroi, abandonna les remparts de la ville, & se retira dans la citadelle : mais bientôt elle capitula, & obtint de sortir librement & la vie sauve.

La prise d'une place aussi importante causa dans la Pologne une consternation inexprimable, & fut bientôt suivie de celle de Léopol ou Lembec, qui ne tint que quinze jours, & se racheta du pillage par une somme de vingt-cinq mille écus. Mahomet, dans l'espace de six semaines, conquit encore un grand nombre de places, & rangea sous ses loix toute la Podolie. Le roi de Pologne ne crut pas devoir prendre de meilleur parti que d'envoyer demander la paix au sultan, & il l'obtint à

des conditions honteuses. La noblesse Polonoise désapprouva tout d'une voix le traité conclu par le roi Michel. Tous les nobles monterent à cheval, & Sobieski fut chargé de commander l'armée. Les Polonois s'avancerent à la rencontre des Ottomans, & se trouverent en présence le 10 de Novembre entre le Niester & le Danube. On se battit; on s'acharna de part & d'autre : &, après huit heures de combat, ou plutôt de carnage, la victoire encore incertaine se fixa du côté des Polonois. La prise de Choczim & de quelques autres places en furent les fruits.

✻[1677.]✻

La paix ayant été conclue avec la Pologne, une nouvelle guerre s'alluma entre la Porte Ottomane & la Russie, qui protégeoit les Cosaques contre les Turcs. Schaitan-Ibrahim conduisit en Ukraine une armée formidable, & marcha droit à Czérin, pour en faire le siège. Il trouva les Moscovites & les Cosaques retranchés près de cette place, au nombre de soixante mille hommes. N'en ayant que quarante, il voulut attendre la jonction des Tartares. Les ennemis, pénétrant son dessein, allerent se poster sur leur passage, pour prévenir la jonction. Ils y réussirent en effet, & défirent entièrement les Tar-

E e e iij

tares, qui laisserent dix mille hommes sur la place. Les Turcs, apprenant cette sanglante défaite de leurs alliés, prirent aussitôt la fuite, & repassèrent le Bog. En vain sultan Mahomet fit faire au Czar des propositions de paix. Les hostilités continuèrent, & les Turcs s'emparèrent de Czérin, où ils perdirent un nombre infini de Janissaires. Ils furent obligés de raser cette place, qui étoit moins une ville qu'un monceau de pierres.

✂ [1683.] ✂

La guerre d'Allemagne succéda bientôt à celle de Moscovie. Tékéli étoit à la tête des mécontents de Hongrie : appuyé par le grand-seigneur, il s'étoit emparé de Cassovie, d'Epéries, de Léventz & de plusieurs autres places. Au retour de la belle saison, Mahomet quitta Andrinople pour se rendre à Belgrade. L'amour de la chasse, pour laquelle il avoit une extrême passion, le retint dans les forêts de Thessalie. Il confia, pour le malheur de son empire, le commandement de l'armée au grand-vizir Cara-Mustapha. Ce général, contre le sentiment des Pachas, avoit dessein d'aller assiéger Vienne. Après bien des marches & des contremarches, il se trouva enfin sous ses murs. Léopold en étoit sorti, & en avoit confié la défense à Sta-

remberg, homme d'une valeur & d'une expérience consommées. D'abord les attaques furent assez vives, & les dehors de la place furent emportés en peu de tems ; mais tout-à-coup on vit les ennemis se rallentir, & le siège traîner en longueur. L'ambition de Cara-Mustapha en fut, dit-on, la cause. Il regardoit comme assurée la prise de cette place. Il sçavoit d'un autre côté qu'elle renfermoit des trésors immenses, & ne vouloit point les abandonner à la licence du soldat, mais se les approprier & se faire déclarer sultan d'Allemagne, de Pologne & de Transilvanie. Il laissa pour cela rallentir l'ardeur des Janissaires, & leur ordonna expressément que, s'ils franchissoient les murailles, ils n'eussent à entrer dans aucune maison avant qu'il parût en personne. Ce fut ainsi que l'ambition & la soif de l'or rendirent ce vizir infidèle, & donnerent le tems à l'empereur de venir au secours de sa capitale. Louis XIV, par une générosité sans exemple, leva le blocus de Luxembourg, pour donner le tems à Léopold de repousser de ses Etats les Infidèles. De son côté, le brave Sobieski, roi de Pologne, ne refusa pas son secours à l'empereur. Toute la Chrétienté se trouvoit en danger. Il joignit à l'armée du duc de Lorraine ses

vieilles bandes , qui dix ans auparavant avoient confondu l'orgueil des Mahométans. Ceux-ci n'eurent pas le courage de soutenir sa présence. Leur armée , composée de près de deux cents mille hommes, s'enfuit sans s'arrêter l'espace de vingt-cinq milles d'Allemagne. On poussa les ennemis jusqu'aux frontieres. Sobieski , qui commandoit l'avant-garde trop séparée du corps de l'armée , fut d'abord obligé de reculer. Il courut risque de perdre la vie , & plusieurs de ses soldats furent tués. Il sçut le lendemain réparer amplement cet affront. Les Polonois & les Allemands s'étant réunis, il alla fondre sur les Turcs avec la dernière résolution , ouvrit le premier leurs rangs , en fit un grand carnage, & les mit entièrement en déroute. La plupart s'empresserent de passer un pont mal affermi sur le Danube ; mais , ébranlé par le poids , il s'écroula tout-à-coup , & en engloutit un nombre prodigieux dans le fleuve. Ceux qui purent gagner Barkan, se rendirent aux Allemands à la première sommation. Plus de douze mille hommes de l'armée Ottomane furent ou tués sur le champ de bataille , ou noyés dans le Danube. La prise de Gran & de plusieurs autres places suivit de près cette seconde victoire des Chrétiens.

✻[1686 - 87.]✻

La Hongrie ne pouvoit point être regardée comme soumise aux Impériaux, tant que Bude tenoit encore pour les Ottomans. Le duc de Lorraine, après la jonction de ses troupes, alla l'investir le 7 de Juin. En peu de jours, les faubourgs furent emportés contre son espérance ; & le 2 de Septembre la place fut prise d'assaut.

Chaque année devenoit de plus en plus glorieuse aux Chrétiens. Le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere avoient passé la Drave, dans le dessein d'attaquer le grand-vizir. Ils le trouverent si bien retranché, qu'ils crurent devoir se replier, & se camper près de Mohatz. Incertains du parti qu'ils avoient à prendre, ils se déterminèrent pour le siège d'Albe-Royale. A peine avoient-ils quitté leur camp, que la cavalerie Turque parut : elle les attaqua de tous côtés, & tâcha de retarder leur marche, pour donner le tems au vizir de venir avec toute son armée. Le desir de combattre & de vaincre étant égal de part & d'autre, à peine Soliman fût-il arrivé, qu'on se rangea en bataille, & l'on en vint aux mains ; après trois combats des plus opiniâtres, les Turcs furent vaincus & taillés en pièces. Ils perdirent tout leur canon & leur bagage.

Cette célèbre victoire fut suivie de la conquête de l'Esclavonie , & d'une partie de la Transilvanie. Tant de provinces & de batailles perdues , une si grande multitude de villes prises aux Turcs , aliénèrent tellement leurs cœurs contre leur empereur Mahomet IV, qu'ils prirent la résolution de le déposer après quarante ans de règne. Cette conjuration fut si unanime , que ce prince infortuné se vit obligé de signer lui-même l'arrêt de sa déposition. On s'abstint toute fois de porter les mains sur sa personne , & il fut relégué dans la prison des princes Ottomans , où il mourut cinq ans après dans la cinquante-troisième année de son âge.



S O L I M A N III.

[1688.]

LE commencement de ce règne se ressentit des troubles qui l'avoient fait naître. Bientôt après on s'occupa à Constantinople des moyens de repousser les Impériaux qui faisoient tous les jours en Hongrie de nouveaux progrès. Le général Merci s'étoit emparé de Moucaz. La comtesse Tékéli , qui s'étoit renfermée dans

la place avec tous ses trésors, demeura prisonnière de guerre. Peu s'en fallut que cet événement ne produisît un accommodement entre le comte & l'empereur ; mais Soliman le prévint, en donnant de nouveau le titre de roi de Hongrie à Tékéli, qu'il promit d'assister de toutes ses forces. Les Allemands avoient encore pris les villes d'Illock sur le Danube, de Péterwaradin, de Titul & d'Albe-Royale. Les forteresses de Tyrol & de Lippa s'étoient rendues à discrétion, & le duc de Bavière avoit couronné tant de conquêtes par la prise de la forte ville de Belgrade, où neuf mille Turcs furent massacrés. Sémendrie, Gradisca, Karansebes, reçurent garnison impériale ; & le prince Louis de Bade battit les Turcs campés à Pirodt dans l'Esclavonie ; mais les Polonois furent obligés de lever le siège de Kamienieck.

✂ [1690.] ✂

Kiuperli, nouveau grand-vizir, se mit en campagne, & l'espérance parut renaître avec lui. Il prit sa route vers la Serbie, & assiégea dans les formes Nissa, sur les confins de la province. Elle fut vaillamment défendue par le comte de Staremberg qui soutint avec courage toutes les attaques des Turcs ; mais le siège fut poussé avec tant de vigueur, que la garnison capitula le vingt-cinquième jour de

tranchée ouverte, & sortit avec les honneurs militaires. Les villes de Semendrie & de Vidin se rendirent ensuite volontairement au grand-vizir, qui ne craignant plus d'être surpris par derrière, alla investir Belgrade avec toute son armée. L'avis des Pachas étoit de bloquer cette place, & de la réduire par la famine; Kiuperli y déféra contre son gré; mais, ayant appris que les Allemands approchoient pour la secourir, il ouvrit sur le champ la tranchée avec la moitié de son armée, & alla avec l'autre moitié disputer le passage de la Save aux ennemis. Le succès surpassa ses espérances: il arrêta les Allemands d'un côté; &, de l'autre, une bombe jettée au hasard du milieu du camp des Turcs, fit sauter une tour pleine de poudre, renversa tout un côté de murailles, & mit les choses au point de pouvoir donner un assaut général. Aussitôt les Turcs s'écrierent que Dieu s'étoit déclaré par ce miracle, & ne doutant plus de son assistance, ils monterent à la brèche avant que les assiégés eussent eu le tems de la réparer. Néanmoins Staremborg opposa toutes ses forces aux ennemis, & soutint l'assaut pendant une heure entière. A la fin, les Impériaux, accablés par le nombre, se retirèrent avec perte de bien du monde, abandonnant la brèche & la ville aux assiégeans.



ACHMET II.

[1691.]

SOLIMAN étant mort , son frere Achmet lui succéda. Dès qu'il eut pris possession du trône , Kiuperli se mit en campagne ; & , plein du desir de venger sa nation des pertes & des affronts qu'elle avoit soufferts depuis plusieurs années , il chercha les Allemands , résolu de les combattre. Il les trouva campés à Péterwaradin , sous les ordres du prince Louis de Bade. Les deux armées s'avancerent fièrement l'une contre l'autre , & se joignirent près de Salenkemen , ville d'Esclavonie sur le Danube. Kiuperli sçavoit que le prince de Bade attendoit cinq mille hommes de renfort. Ils étoient en pleine marche , & assez près du camp , ils trouverent le vizir entre deux , qui , les ayant enveloppés , les tailla en pièces malgré leur brave résistance. Il n'en échappa pas un seul. Tous furent pris ou tués à la vue de l'armée Impériale. Les Allemands , furieux , sortirent de leurs lignes , & se rangerent en bataille. Le desir de la vengeance augmenta leur courage. Une mêlée des plus

sanglantes & de six heures entières n'avoit pu rien décider encore. Les Turcs cependant paroissoient devoir l'emporter par le nombre, lorsque leur brave vizir, qui combattoit aux endroits les plus chauds, fut atteint d'un coup de fauconneau à la tête, & tomba mort sur le champ de bataille. Alors les Turcs ne rendirent plus aucun combat. Ils jetterent leurs armes & se laisserent massacrer impunément. Vingt-huit mille furent immolés aux mânes des cinq mille Impériaux que le vizir avoit égorgés. Les Allemands se rendirent maîtres du canon, du bagage & d'un immense butin. Ils ne perdirent dans toute cette journée que huit mille hommes.



MUSTAPHA II.

[1696 -- 97.]

MUSTAPHA voulut commander lui-même ses armées en Hongrie. Il passa le Danube à Belgrade, & prit d'assaut les villes de Lippha & de Titul. Son dessein étoit d'aller à la rencontre de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, général de l'armée Impériale campée aux envi-

rons de Péterwaradin. Il apprit qu'un corps de sept mille Allemands, commandés par Oféterain, venoit joindre le gros de l'armée, & n'en étoit éloigné que de huit heures de chemin. Aussitôt il détacha toutes ses troupes armées à la légère, & suivit lui-même avec le reste de ses forces. Il fit tant de diligence, qu'en deux jours il découvrit les Allemands, qui dans cette occasion montrèrent toute leur bravoure & leur intrépidité naturelle. A la vue des Turcs qui les environnoient de toutes parts, ces sept mille hommes font halte, & sans montrer la moindre peur, comme s'ils eussent été invulnérables, ils semblent défier au combat les ennemis. A l'instant toute l'armée des Turcs fondit sur eux. Vétéranî qui avoit formé un bataillon carré, fait face de tous côtés, & loin d'être enfoncé du premier choc, il devient redoutable par son désespoir, repousse les ennemis & les met en fuite. Il soutient avec la même valeur deux autres chocs non moins impétueux, & met le comble à sa gloire par une retraite savante & admirée des ennemis même, qui perdirent dans ce triple combat plus de dix mille hommes & tous leurs officiers généraux.

Les Turcs eurent en tête, l'année suivante, un général plein de valeur & de

ressources, & qui avoit une profonde expérience de l'art militaire : c'étoit le prince Eugène de Savoye, ce héros dont le nom seul fait l'éloge, qui commandoit cette année l'armée Impériale contre les Ottomans. Son armée n'étoit que de quarante-six mille hommes; on en comptoit dans celle des ennemis cent trente-cinq mille. On vit alors ce que peut la valeur contre des forces supérieures, quand elle est jointe à l'expérience. Les Turcs étoient campés des deux côtés de la Teine, sur laquelle ils avoient construit un pont de bateaux. Sans entrer dans le détail de cette bataille, il suffit de dire que le prince Eugène vint fondre comme un foudre sur la partie de l'armée qui étoit en-deça de la rivière; il la mit en déroute, en fit un carnage affreux, & l'obligea de repasser de l'autre côté. Dix mille Ottomans trouverent la mort dans les flots, & vingt mille périrent sous le fer des Impériaux, sans qu'il en échappât un seul. Tous les Pachas avoient été massacrés par les Janissaires avant l'action, qui ne coûta que quinze cents hommes aux Impériaux. Jamais victoire ne fut plus complète. Bagage, tentes, canons, tout fut la proie du vainqueur. Le sultan, après une aussi sanglante déroute, se réfugia de ville en ville, jusqu'à sa capitale, & ne fut consolé

solé de cet affront que par quelques exploits de Daltabar, illustre exilé que les troupes choisirent pour s'opposer aux ravages que les Allemands faisoient en Bosnie.

La guerre fut enfin terminée par le traité de Carlowitz, qui fut des plus avantageux aux Impériaux. Les Turcs en murmurèrent hautement. Ils s'en vengerent sur leur sultan, qu'ils jugerent indigne du trône & auquel ils substituerent son frere Achmet.



A C H M E T III.

[1702.]

CE prince, en prenant la couronne des mains de Mustapha, avoit juré de le venger. Il ne manqua pas à sa parole; & en moins de cinq mois, quatorze mille Janissaires & les chefs principaux de la rebellion furent punis de mort.

Le ministere Ottoman vit avec plaisir, & prit soin même d'entretenir secrètement les troubles excités en Hongrie par les mécontents. D'ailleurs, les Turcs furent charmés de voir d'un côté la Pologne conquise par le fameux Charles XII, roi de Suède; & de l'autre les Moscovi-

An. Orient. *Partie II.* Fff

tes humiliés par les victoires que cet Alexandre du nord remporta sur eux. Aussi ne manquèrent-ils pas de le secourir dès que la fortune l'eut abandonné à Pultowa. Achmet III, né généreux, ne put refuser son secours à un roi aussi célèbre qui le réclamait, & qui pouvoit servir aux desseins qu'avoit la Porte Ottomane de reprendre Azoph sur les Russes, & de se venger des échecs qu'elle en avoit reçus dans la dernière guerre. Le Khan des Tartares, ami particulier de Charles XII, fugitif à Bender, eut le crédit d'engager le sultan à soutenir de ses armes le roi de Suède. Une armée Ottomane de cinquante mille hommes partit en effet d'Andrinople le 17 d'Avril 1711, & sçut réduire l'armée des Russes à une situation si fâcheuse, que le Czar eut recours à la clémence du vizir, & lui fit porter des présents considérables; malgré le roi de Suède, la paix fut conclue & signée à Falczin. Tous les avantages en étoient pour les Ottomans, à qui l'on rendoit Azoph; l'avarice de plusieurs vizirs qui se succéderaient les uns aux autres, & qui furent gagnés par l'or de Pierre-Alexiowitz, interrompit entièrement en Pologne & en Moscovie le succès des affaires de Charles XII, qui eut bien de la peine à retourner dans ses Etats.

—[1715.]—

En effet les Turcs reconquirent toute la Morée avec une rapidité inconcevable. Les Vénitiens, trop foibles pour résister à toute la puissance Ottomane, recoururent promptement à la protection de l'empereur Charles VI, successeur de Léopold. En 1716 le prince Eugène, ce redoutable fléau des Turcs, fut mis à la tête de l'armée Impériale; il joignit bientôt les Infidèles, & leur livra la bataille entre Salankemen & Péterwaradin. Il les défit entièrement, & leur prit la ville de Témefwar.

L'année suivante le prince Eugène ouvrit la campagne par le siège de Belgrade, dont il se rendit maître, après avoir remporté sur les Turcs une victoire signalée.

Ces succès éclatans furent couronnés par la paix de Passarowitz, en 1718, qui fut encore toute à l'avantage des Impériaux.

—[1730.]—

Enfin arriva la triste révolution qui ravit le sceptre à Achmet III; Pétrona, simple Janissaire en fut l'auteur. Le sultan Achmet, affable, populaire, plein de bonté,

F f f ij

820 ANECDOTES ORIENTALES.

fut obligé de descendre du trône, & d'y laisser monter Mahmoud, fils de Mustapha II. Ce prince signala le commencement de son règne par la mort du rebelle Patrona. Il occupa le trône avec gloire, & le transmit à Mustapha III, aujourd'hui régnant.

*Fin de la seconde Partie des Anecdotes
Orientales.*

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Anecdotes Orientales*, seconde Partie, contenant les *Anecdotes Persanes, Indiennes ou Mogols & Turques*; dont je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 15 Septembre 1773.

Signé LA GRANGE DE CHÉCIEUX.

*Le Privilège se trouve au commencement des
Anecdotes Angloises.*





